



HAL
open science

Les mécanismes de la haine antisémite et antimaçonnique chez Drumont et ses héritiers

Thierry Rouault

► **To cite this version:**

Thierry Rouault. Les mécanismes de la haine antisémite et antimaçonnique chez Drumont et ses héritiers. Littératures. Université Paris Diderot - Paris 7, 2007. Français. NNT: . tel-01619858

HAL Id: tel-01619858

<https://u-paris.hal.science/tel-01619858>

Submitted on 19 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les mécanismes de la haine antisémite et antimaçonnique chez Drumont et ses héritiers

Thèse de doctorat

Pour obtenir le titre de docteur en lettres et sciences humaines

Discipline : littérature française

Ecole doctorale : langue, littérature, image : civilisation et sciences humaines

Soutenue publiquement par Thierry Rouault

Sous la direction de Monsieur Eric Marty

15 décembre 2007

Jury

Eric Marty, directeur (Professeur, Paris 7)
Georges Molinié, rapporteur (Professeur, Paris IV)
Georges Elia Sarfati, rapporteur (professeur Clermont-Ferrand)

Anny Dayan Rosenman, membre (MCF, Paris 7)

Remerciements

Cette thèse est le fruit de cinq ans de recherches. Travailler sur l'antisémitisme en général et sur Drumont en particulier ne peut laisser quiconque indemne. Par ailleurs, de nombreuses difficultés personnelles auraient pu me conduire à mettre un terme à mes recherches avant d'avoir pu terminer ma thèse. Je tiens donc à remercier tous ceux qui m'ont soutenu moralement et intellectuellement : les premiers remerciements vont évidemment à mon directeur de recherche, Eric Marty qui a toujours été de bon conseil et qui a su me pousser à aller toujours plus loin dans mon travail. Je remercie également mes plus fidèles amis et leur dédie ce travail : Cécile Duteil, Christophe Messika, Michèle Benloulou, Catherine Tresson, Sandrine Deguercy et Etienne Yver.

“Il est bien plus facile de faire exploser un atome qu'un préjugé” Albert Einstein.

Sommaire

Introduction :

- 1) Drumont et les mécanismes de la haine P 7
- 2) La haine antisémite et antimaçonnique : une analyse littéraire et linguistique. P 20
- 3) Préambule historique (1870-1917). P 21

I Langage et antisémitisme

Chapitre 1 : Drumont : psychologie d'un pamphlétaire animé par la haine. P 28

Chapitre 2 : Pragmatique du discours de Drumont (intertextualité, citations, allusions, plagiat), Drumont et ses lecteurs, hypertextualité. P 56

Chapitre 3 : Une stylistique de l'argumentation antisémite (métaphore, hyperbole, onomastique). P 79

Chapitre 4 : La rhétorique de Drumont. P 97

Chapitre 5 : Résultats et influences du discours de Drumont dans la France de l'affaire Dreyfus : des mots pour tuer ? Des mots pour convaincre ? P 103

II Fascination de Drumont pour le secret et le caché

Chapitre 1 : Le discours de Drumont ou l'apologie de la rumeur et des ragots. P 134

Chapitre 2 : L'antisémitisme et l'antimaçonnisme dans les contes et la littérature populaires : à l'origine du succès de *La France Juive* ? P 168

Chapitre 3 : La théorie du complot permanent dans les pamphlets de Drumont. P 185

Chapitre 4 : Raisonnements de l'argumentation par l'exemple.	P 227
Chapitre 5 : La rhétorique antimaçonnique de Drumont (conglobations et hyperboles).	P 230
Chapitre 6 : Les corrélats de la haine antisémite et antimaçonnique de Drumont.	P 233
Chapitre 7 : Juifs et francs-maçons dans la rhétorique de Drumont : une hiérarchie de la haine ?	P 241
Chapitre 8 : Drumont : dénonciateur du complot judéo-maçonnique ou écrivain médiocre et pompeux ?	P 246

III Drumont et ses héritiers

Chapitre 1 : Les héritiers de Drumont : parcours biographiques	P 289
Chapitre 2 : Vichy : de la parole de Drumont aux actes meurtriers.	P 293
a) Les grandes lignes de Vichy	P 293
b) Les héritiers collaborationnistes de Drumont	P 295
- Lucien Rebatet	P 295
- Henry Coston	P 301
Chapitre 3 : Résultats et influences du discours de Drumont chez ses héritiers	P 308
a) Les Juifs	P 308
b) Les francs-maçons	P 362
Chapitre 4 : Résultats et influences du discours de Drumont sous le nazisme	P 372
a) Les Documents Maçonniques	P 372
b) Forces Occultes	P 378
c) Le Juiff Süß	P 392
Chapitre 5 : Le discours de Drumont aujourd'hui.	P 400
Les Négationnistes : de l'antisémitisme imputé aux Juifs.	P 400
Paul Rassinier	P 403

Robert Faurisson	P 413
Conclusion	P 422
Bibliographie commentée	P 435
Annexes commentées	P 458
Profession de foi de Drumont aux élections municipales de Paris en 1890	P 459
Profession de foi de Drumont aux élections législatives du 20/08/1893, 1ère circonscription d'Amiens.	P 460
Réactions de la presse à la sortie de <i>La France Juive</i>	P 462
<i>La France Juive devant l'opinion</i> (1886)	P 498
Comment j'ai fait la France Juive, le <i>Pilori</i> décembre 1886 502	P
Lancement de l'Affaire Dreyfus par Drumont	P 513
Nécrologie de Drumont dans la presse	P 517

INTRODUCTION

1) Drumont et les mécanismes de la haine

Les mécanismes de la haine antisémite et antimaçonnique dans les pamphlets de Drumont et ses héritiers, tel est le titre de la thèse que nous présentons. Par mécanismes, nous entendons la structure matérielle des éléments du discours de Drumont, l'arrangement des mots et des phrases

qui façonnent son oeuvre. La question des mécanismes est à la fois l'objet de notre interrogation et la démarche que nous suivons, un processus devenu indissociable de la question posée : quels sont ces mécanismes et comment fonctionnent-ils ? De même qu'une lecture analytique de l'oeuvre d'Edouard Drumont semble induire une méthode spécifique, un questionnement du discours, du fait des nombreuses métaphores (animal, maladie, saleté) qui recouvrent celui-ci et implique également un type particulier de démarche. Le discours est à situer au carrefour de tensions et de pôles opposés qui sont à préserver et à assumer comme tels, sans négliger l'un au profit de l'autre. Il est à la fois ce qui relève de la part la plus irrationnelle des mécanismes de la haine et ce qui est le plus technique dans l'art de convaincre les lecteurs (figures de rhétorique). Les mécanismes de la haine sont le fruit de stéréotypes antisémites et antimaçonniques chez Drumont comme ils sont la matérialisation, dans le réel de l'écriture, de procédés stylistiques et techniques. Ils sont donc à l'origine d'une écriture souvent violente, une mise en tension de contraires, qui les instaurent en force cherchant à convaincre, sans cesse opérationnelle. Prendre le discours comme angle de réflexion est une mise à l'épreuve de l'oeuvre drumontienne, un corpus qui reste à déterminer entre contexte historique réel et fantasmes de l'auteur, un moyen d'interroger dans le langage pamphlétaire une forme spécifique de voir le monde et d'en comprendre les aléas d'une façon simple qui s'exprime par l'utilisation permanente de la figure récurrente du bouc-émissaire comme seul responsable de tous les maux de la terre. Par rapport à la figure du bouc-émissaire, nous nous référons à la définition qu'en donne René Girard¹, pour lui le bouc-émissaire se fonde sur quatre stéréotypes :

« 1) la description d'une crise sociale et culturelle, c'est-à-dire d'une indifférenciation généralisée – premier stéréotype, 2) des crimes « indifférenciateurs » - second stéréotype, 3) si les auteurs de ces crimes possèdent des signes de sélection victimaire, des marques paradoxales d'indifférenciations – troisième stéréotype. Il y a un quatrième stéréotype et c'est la violence elle-même ».

¹ René Girard, *Le Bouc-émissaire*, Grasset, Paris, 1982, p 37

Plus loin, Girard ajoute que dans le processus du bouc-émissaire ;

« Le sens de l'opération est de rejeter sur les victimes la responsabilité de cette crise et d'agir sur celle-ci en détruisant lesdites victimes ou tout au moins en les expulsant de la communauté qu'elles « polluent ». ²

Pour que *La France Juive* fonctionne, il fallait que Drumont transmette au lecteur sa propre conviction des Juifs responsables de la crise relative à la défaire de 1870 et pour cela il fallait qu'il en soi lui-même convaincu. René Girard explique le phénomène d'auto-persuasion :

« Les persécuteurs finissent toujours par se convaincre qu'un petit nombre d'individus ou même un seul put se rendre extrêmement nuisibles à la société tout entière, en dépit de sa faiblesse relative. C'est l'accusation stéréotypée qui autorise et facilite cette croyance en jouant de toute évidence un rôle médiateur. Elle sert de pont entre la petitesse de l'individu et l'énormité du corps social » ³

Ainsi, Drumont s'est servi des stéréotypes pour augmenter l'importance des Juifs en France et s'est appuyé sur ces mêmes stéréotypes comme « médiateurs » entre son imaginaire et celui des lecteurs.

La question du discours sert en quelque sorte de filtre ou de prisme pour la lecture que nous pouvons faire de tout le corpus que nous avons choisi d'étudier. Le fait de nous appuyer à la fois sur l'analyse du corpus antisémite de Drumont et sur ses écrits antimaçonniques nous encourage à faire des mécanismes de la haine un rapprochement non univoque. Par souci de cohérence avec la démarche adoptée et avec l'objet de la réflexion choisie, nous avons décidé d'analyser un corpus restreint en ce qui concerne Drumont mais plus étendu pour ceux que nous considérons comme ses héritiers afin de ne pas s'éparpiller dans les réflexions sur le discours déjà complexe du pamphlétaire mais aussi parce qu'il nous paraissait impossible de démontrer l'influence de l'auteur de *La France Juive* sans choisir une liste relativement importante d'auteurs lui ayant succédé. Notre démarche peut paraître parfois répétitive dans la mesure où nous revenons à plusieurs reprises sur

² Ibid p 27

³ *Le Bouc-émissaire*, op. cit. p 27

l'analyse de mêmes métaphores. Mais notre réflexion progresse à partir d'un mouvement de ressassement visant à mieux comprendre les mécanismes du discours et à le traiter dans la totalité de son sens au fur et à mesure de notre avancée dans la lecture des ouvrages choisis. Apparaît alors un des enjeux majeurs de notre thèse : comment le discours peut-il être une invite à convaincre le lecteur et, dans le même temps être fondamentalement axé sur des stéréotypes et des clichés ? Le discours tel qu'il surgit dans l'oeuvre et dans l'écriture de Drumont induit une méthodologie et une approche particulière faites de contradictions entre ce qu'est réellement l'auteur et ce qu'il prétend être et entre ce qu'il démontre et ce qu'est la société réelle.

La France Juive, pamphlet fleuve de 1200 pages, fut édité tout d'abord le 8 décembre 1885 à compte d'auteur par Darantière, un imprimeur de province.⁴ La deuxième édition fut tirée à 2 000 exemplaires et placée en librairie le 14 avril 1886. Le livre de Drumont connut un succès phénoménal grâce à l'entremise d'Alphonse Daudet (dont Drumont était l'ami) qui permit au judéophile d'être édité par Marpon et Flammarion. Daudet participa aux frais d'édition de *La France Juive* et sollicita le journaliste Magnard pour qu'il livre un compte-rendu de *La France Juive* dans le *Figaro*. Publié le 19 avril 1886 dans *Le Figaro*, l'article fut "bref et cinglant" selon Daudet mais n'enterra pas le pamphlet de Drumont bien au contraire. Etonnés par la virulence du compte-rendu de Magnard, les rédacteurs des autres quotidiens s'emparèrent du livre pour forger leurs propres avis. *La France Juive* devint un phénomène éditorial puisqu'il fut vendu à 150 000 exemplaires en un an et fut réédité cent quarante cinq fois en seulement deux ans. La deux centième édition fut atteinte en 1914 atteignant un million d'exemplaires. En 1887, Drumont continua de battre le fer avant qu'il ne refroidisse et publia une version illustrée de *La France Juive* dont la promotion fut assurée grâce à des affiches conçues par Flammarion et sur lesquelles on pouvait

⁴ Pour tous les détails sur la genèse éditoriale de *La France Juive* voir l'ouvrage de Michel Winock, *La France et les juifs, de 1789 à nos jours*, Seuil, Paris, 2004

voir Drumont en chevalier redresseur de tort. Pour mieux comprendre l'effet qu'a obtenu *La France Juive* sur ses premiers lecteurs, il est intéressant de reproduire l'article de Magnard in extenso :

Le Figaro, 19 avril 1886

J'engage M. de Freycinet à se faire lire quelques extraits d'un livre singulier de M. Drumont, *La France Juive*, où des convictions sincères jusqu'à la fureur et parfois une éloquence enflammée s'unissent à une crédulité enfantine qui accueille sans choix les plus plats commérages. Le ministre y verra quel genre de fanatisme engendre la persécution et il pourrait y trouver matière à quelques réflexions. M. Drumont est un lettré qui a longtemps collaboré avec distinction à *La Liberté* et qui est devenu récemment rédacteur en chef du *Monde*. Il paraît en proie à une obsession particulière qui lui fait voir le Juif partout ou d'autres monomanies voient la police, les Jésuites ou les francs-maçons. Aussi, les considérant comme un danger pour la France, demande-t-il tranquillement la confiscation de tous les biens des Israélites, banquiers ou marchands de lorgnettes.

Avec les milliards que produiraient cette confiscation, M. Drumont voudrait que l'on tentât au profit des ouvriers de grandes entreprises de coopération et de participation. C'est purement sauvage, mais je tiens à constater que M. Drumont justifie sa théorie de la confiscation sur les Sémites par celle des républicains sur les expulsions des religieux et sur les projets encore vagues qui menacent également de confiscation les biens de main-morte. C'est à ce point de vue que son livre me paraît menaçant et que j'y entrevois le germe d'un socialisme catholique qui appellerait les malheureux à la rescousse contre les riches, juifs ou républicains, comme les républicains les excitent contre le clergé et le budget des cultes.

Je sais bien que les idées de M. Drumont n'engagent que lui : impossible, cependant, de ne point remarquer que le *Monde*, dont il est le rédacteur en chef, est considéré comme le journal quasi officiel de l'archevêché de Paris, inspiré par M. l'abbé d'Hulst, vicaire général et recteur de l'institut catholique. Il serait extraordinaire que M. Drumont n'eût pas consulté ses amis de l'archevêché avant de lancer un livre qui n'est pas une improvisation, mais une œuvre réfléchie et de longue haleine. Il y a là les symptômes d'un état d'esprit qui n'échappera à personne - sauf sans doute à nos gouvernants qui ont des yeux pour ne rien voir et des oreilles pour ne rien entendre.

Magnard sent bien les dangers qui pèsent dans les théories de Drumont. Il n'est pas dupe car il ne voit pas en Drumont, un simple monomane mais un agent du catholicisme « sauvage ». Si Magnard tente de stigmatiser *La France Juive*, livre qu'il estime plein des « plus plats commérages », il reconnaît chez Drumont des qualités : « convictions sincères », « éloquence enflammée ». Sans le vouloir, Magnard a servi à Drumont des milliers de lecteurs sur un plateau d'argent. La plupart des quotidiens catholiques (*Le Monde*, *La Croix*) étaient bien évidemment favorables à Drumont. Les journaux modérés tentèrent de prévenir du danger de *La France Juive* mais évoquer le pamphlet de Drumont, même en le dénigrant, aidait à la promotion de l'ouvrage antisémite. Evoquons le compte-rendu du quotidien phare des années 1880-1900, *Le Temps*,

équivalent du *Monde* aujourd'hui. L'écrivain Anatole France manifestait une très grande inquiétude :

Le Temps, 22 avril 1886

Allons-nous assister, en France, à une agitation, antisémite analogue à celle dont on a eu, ces dernières années, le triste spectacle en Allemagne et en Hongrie ? On pourrait presque le penser à la lecture du virulent pamphlet, en deux gros volumes, que M. Edouard Drumont vient de publier sous le titre : *La France Juive*. L'impression causée par cette publication a été assez vive en raison de la situation personnelle de son auteur dans le monde catholique [...] On devine aisément ce que peut être un livre partant de pareilles données. Il ne peut être qu'une œuvre de haine [...] l'auteur n'a apporté aucun scrupule d'historien dans ses allégations. Il a recueilli purement et simplement sans contrôle les racontars qui ont pu circuler pendant quinze ans dans les feuilles les plus infimes, dans les petits écrits qui se vendent sous le manteau de la cheminée. Aussi tombe-t-il presque constamment dans les erreurs de fait les plus grossières. En résumé, l'ouvrage de M. Drumont est le long et monotone développement, sans nul esprit critique, de cette thèse que tout le mal qui existe dans le monde est dû aux Juifs ou à ceux qui les approchent. Les Juifs ne sont pas seulement des êtres malfaisants, ils sont, en outre, des aliénés, des névropathes [...] Au reste, les francs-maçons et les protestants ne sont pas plus ménagés que les Juifs dans le livre de M. Drumont. C'est un massacre universel.

Livre empli de haine, recueil de racontars, massacre universel, Anatole France jugeait sans équivoque le pamphlet de Drumont. On peut regretter que le compte-rendu du *Temps* n'ait pas servi à éclairer les lecteurs du danger représenté par *La France Juive* mais seul un silence complet des journalistes aurait pu empêcher le succès de Drumont. En effet, le premier tirage de *La France Juive* était bien trop faible pour être mis en évidence par les libraires et par ailleurs son auteur peu connu du grand public pouvait difficilement être considéré comme un écrivain à présenter aux clients des librairies. Seul un article dans un grand journal pouvait exciter la curiosité des lecteurs et c'est ce qui arriva. Bien sûr l'article de Magnard ne suffit pas à expliquer le succès de *La France Juive* et notre étude se bornera à expliquer les mécanismes qui contribuèrent à rendre célèbres Drumont et son oeuvre.

L'antisémitisme sous ses diverses formes (politique, religieux et raciste) était courant dans la France « fin de siècle ». Le succès de Drumont repose à la fois sur la « vogue » antisémite mais aussi sur la synthèse des différentes théories antijuives que le lecteur peut trouver pour la première

fois rassemblées dans la *France Juive*. Drumont a eu l'habileté, qu'on pourrait qualifier d'opportuniste, de concentrer des thèmes épars dans la littérature pamphlétaire antisémite. Il n'a pas peur de déployer un large éventail idéologique en empruntant les réflexions de Alphonse Toussenel, auteur d'un pamphlet intitulé *Les Juifs, rois de l'époque*⁵ (lequel sera réédité par Flammarion après le succès recueilli par *La France Juive*) - voyant chez les Rotschild le symbole du capitalisme le plus vil, mais aussi les thèses soi-disant scientifiques sur la hiérarchie des races (lues chez Gobineau et Renan). Drumont emprunta également, comme on le verra les idées des assumptionnistes du quotidien *La Croix* et d'autres catholiques comme Chabauty, curé poitevin qui signait sous le pseudonyme de C. C. de Saint Andrée et publia *Francs-maçons et Juifs, Sixième Age de l'Eglise d'après l'Apocalypse* en 1880. Néanmoins, savoir rassembler ce qui est épars dans les théories antisémites ne suffit pas à expliquer un tel succès de librairie. Drumont, homme de lettres raté (il ne réussit jamais à se faire connaître du grand public avec ses ouvrages antérieurs à *La France Juive* et ne fut pas plus reconnu par le monde littéraire puisqu'il ne fut pas admis à l'Académie française) était un pamphlétaire doué qui avait le sens de la formule, connaissait les procédés de l'art oratoire et savait l'employer sans nul doute. Cette violence du discours a pour but de réécrire l'histoire de France pour convaincre le lecteur que celle-ci n'est finalement que l'histoire de la conquête juive et de sa victoire sur le peuple « aryen ». Les portraits dressés par Drumont sont d'une caricature mordante qui annonce par moment les films de propagande des nazis comme *Le juif Süß* ou *Forces occultes*. Pour Drumont juifs et francs-maçons sont les boucs émissaires rêvés propres à porter tous les défauts du monde. En lisant *La France Juive*, le Français peu cultivé apprend qu'ils sont responsables de la crise économique des années 1880 et de la fragilisation de l'Eglise catholique. Ils sont également à l'origine de la chute de l'Ancien régime,

⁵ Alphonse Toussenel, *Les Juifs, rois de l'époque*, Librairie de l'Ecole sociétaire, Paris, 1845

et Drumont les tient pour coupables dans l'effondrement de l'Ordre moral. Tant d'accusations n'auraient pu trouver le crédit des Français sans une utilisation machiavélique des divers mécanismes de la langue française. Mais Drumont su se montrer également manipulateur des « mécanismes de la haine ». Il sut exciter les bas instincts (racisme, jalousie, paranoïa). Il chercha même à les rendre avouables, à décomplexer les Français de leurs haines les plus enfouies. En effet, avant la publication de *La France Juive*, l'antisémitisme était cantonné dans des pamphlets à petits tirages écrits par des ecclésiastiques (comme Gougenot des Mousseaux) et était proféré par les curés lors des sermons dominicaux ou dans les veillées mais n'était pas assumé par l'opinion publique. Drumont donna aux Français des raisons de détester les Juifs avec des théories simplistes et aisément assimilables. L'antisémitisme pouvait donc s'afficher avec une nouvelle argumentation plus développée que celle des ecclésiastiques. Néanmoins Drumont lui-même fut surpris par son succès comme il l'avoua dans un quotidien :

“Mon ouvrage, et je ne m'attendais pas au retentissement qu'il obtient : tout cela me prouve simplement qu'il arrive à son heure, et qu'il a plus de portée encore que je ne lui en donnais moi-même”.⁶

Drumont était conscient de la force des préjugés antisémites et il agit donc en parfait opportuniste comme il l'avoua à son confesseur le Père du Lac. *La France Juive* suit l'air du temps et le pamphlétaire espère qu'elle lui apportera le succès :

“Il serait bon [...] de découvrir par exemple les particularités physiques de chaque tribu, quelques coutumes de race qui se puisse appliquer au temps présent. Le monsieur qui moderniserait tout cela, qui l'actualiserait [...] dans une oeuvre [...] un peu à la manière de Taine, aurait évidemment, en ce temps d'ignorance, de lassitude et d'ennui, le succès de curiosité qu'a eu Renan.”⁷

Les travaux universitaires sur Drumont sont rares. Parmi ceux-ci, le plus important reste celui de Grégoire Kauffmann qui a soutenu un mémoire de DEA sous la direction de Michel

⁶ *L'Événement*, 22/04/1886

⁷ Correspondance Du Lac/Drumont, Archives de la Compagnie de Jésus, Dossier Edouard Drumont réf. H Du 57. lettre du 25/2/1882.

Winock en 1999. G. Kauffmann affirme d'ailleurs que : "Les études consacrées au personnage lui-même, à son itinéraire, à sa formation demeurent à ce jour lacunaires."⁸

Les études sur Drumont s'inscrivent dans le domaine historique et notamment l'ouvrage le plus sérieux *The Pope of antisemitism, the career and legacy of Edouard Drumont* écrit par Frederick Busi, auteur nord-américain en 1986. Notre étude s'inscrit essentiellement dans un cadre littéraire puisque nous étudions l'oeuvre de Drumont en analysant son discours, son style et les figures de rhétorique qu'il emploie pour séduire ou convaincre ses lecteurs. Si notre étude dépasse les seules considérations littéraires, elle utilise néanmoins l'analyse des mécanismes de la haine de manière instrumentale. Il s'agira d'identifier certaines structures qui entretiennent quelque rapport avec le discours de Drumont, lui-même issu d'une culture donnée; discours qui est ensuite récupéré par une idéologie qu'il contribue à alimenter par un lexique, une syntaxe, des isotopies, une argumentation. Identifier ces structures permet de tisser un lien entre Drumont, son époque, son idéologie et réaliser que les mécanismes de la haine drumontiens sont les points de convergence de plusieurs données indispensables à son étude : le contexte historique, l'histoire des idées, la personnalité de l'auteur. Pour mieux comprendre le style de Drumont, il sera essentiel de mieux connaître le parcours du personnage. Ce sera également l'occasion d'interroger un psychanalyste comme Rudolph Loewenstein pour cerner le comportement de l'antisémite. Il sera évidemment question d'histoire (pour analyser le contexte de *La France Juive*) et de société (pour tenter de comprendre le succès éditorial du pamphlet de Drumont). Le corpus de notre étude repose sur deux pamphlets de Drumont : *La France Juive* (pour l'analyse de l'antisémitisme et de l'antimaçonnisme) et *Nos maîtres : La Tyrannie maçonnique* (pour une analyse du seul

⁸ Grégoire Kauffmann (sous dir. de M. Winock), *Edouard Drumont. Des années de jeunesse à la publication de La France Juive (1844-1886)*, IEP, Paris, 1999, p. 4

antimaçonnisme de Drumont). Les autres ouvrages du pamphlétaire serviront également à nos recherches concernant sa personnalité (*Sur le chemin de la vie* et *Testament d'un antisémite*) mais aussi pour interpréter l'attrait du pamphlétaire pour les sciences occultes (*La Dernière bataille*). Dans la deuxième partie de notre étude, nous nous intéresserons au mythe du complot judéo-maçonnique relayé par Drumont. Le corpus concernant ce sujet sera représenté par trois ouvrages incontournables : le faux *Les Protocoles des Sages de Sion* et les deux célèbres exégèses : *Histoire d'un mythe* de Norman Cohn et *Les Protocoles des Sages de Sion : faux et usage d'un faux* de Pierre-André Taguieff. Enfin, la troisième partie sera consacrée aux héritiers de Drumont. Nous fonderons notre recherche sur l'hommage de Bernanos à Drumont : *La Grande peur des bien-pensants* mais aussi sur l'oeuvre de Maurras et plus loin *Les Décombres* de Rebatet qui fut le grand succès éditorial de l'Occupation. Il sera également question des négationnistes (Rassinier et Faurisson) pour réfléchir sur la possibilité d'une continuité entre leurs travaux et ceux de Drumont. Nous avons effectué la majeure partie de nos recherches à la Bibliothèque Nationale de France où nous avons consulté tous les ouvrages de notre corpus mais nous sommes également allés aux Archives Nationales où nous avons pu accéder aux notes de la Sûreté Générale consacrées à Drumont, ce qui nous a permis de rédiger la biographie du pamphlétaire. Nous nous sommes rendus à la Bibliothèque de l'Institut des Etudes Politiques de Paris pour consulter le mémoire de DEA de Grégoire Kauffmann que nous avons déjà cité.

*

Pourquoi étudier Edouard Drumont, personnage qui semble oublié au XXIème siècle ? Le but de notre étude est de montrer que si le personnage ne dit rien au grand public, son oeuvre a

influencé la mémoire collective, que ce soit dans les préjugés antisionistes ou antisémites de la presse des extrêmes ou même chez l'homme de la rue.

Notre intérêt pour l'antisémitisme vient de l'enfance. A cette époque (les années 1970/1980) deux oeuvres ont marqué toute une génération. Un feuilleton : *Holocauste* et un film : *Shoah* (de Claude Lanzmann). Depuis ces découvertes, la cause des Juifs et leur souffrance n'ont jamais cessé de nous passionner. Nous avons rédigé notre étude en cinq ans tout en travaillant à plein temps à la Bibliothèque des Lettres et des Sciences Humaines de Paris 7. Nous soulignons ce fait pour bien montrer que notre motivation fut très grande et que tous nos moments de loisirs furent consacrés à nos recherches. Cela n'empêcha pas des moments de découragement tant était difficile la lecture d'ouvrages si pleins de haine. Nous avons choisi de rédiger notre étude en trois parties avec en introduction un rappel du contexte historique et une présentation du corpus principal à savoir le pamphlet *La France Juive*. Dans la première partie, il nous a semblé primordial de chercher à comprendre la violence d'Edouard Drumont. Qui est cet écrivain ? Quelles sont les motivations qui l'ont poussé à écrire son pamphlet le plus célèbre. Son style reflète-t-il sa personnalité ou plus exactement à partir de *La France Juive* peut-on dresser une psychologie (ou psychanalyse) de l'antisémitisme ? La première partie est une analyse du style de Drumont. Quels sont les mécanismes qu'il emploie pour arriver à convaincre ses lecteurs, à le suivre dans ses théories ? Quelles sont les figures de rhétorique choisies par le pamphlétaire pour étayer son discours et comment les exploite-t-il ? Est-il possible de parler d'un style drumontien et si oui quelles sont les formes qui le caractérisent ? Pour cela il est essentiel d'analyser l'argumentation antisémite de l'écrivain et son discours. Enfin, cette première partie permettra d'observer les réactions du lectorat de Drumont. Lectorat qui s'inscrit dans une période particulière de l'histoire de France (développement de l'instruction publique laïque et obligatoire, Affaire Dreyfus,

naissance des partis politiques et des ligues nationalistes, lutte entre l'Etat et les Eglises). La langue drumontienne a-t-elle contribué à alimenter la mémoire collective empreinte de préjugés antisémites ? Enfin quelle fut l'influence réelle du discours du judéophobe dans le boulangisme et l'Affaire Dreyfus ? Ce qui permettra de conclure cette partie sur la connotation politique des réflexions de Drumont.

Dans la deuxième partie, il est question de l'aspect « ensorceleur » du discours drumontien. La fascination du pamphlétaire pour tout ce qui sort de l'ordinaire (ésotérisme), son penchant inaltérable pour la rumeur et les ragots sont-ils un aspect mineur ou majeur dans l'élaboration de *La France Juive* ? Il apparaît comme primordial d'évoquer les contes populaires qui ont précédé la publication du pamphlet drumontien pour permettre d'établir des comparaisons. Dans cette deuxième partie, il sera largement question de la franc-maçonnerie puisque antisémitisme et antimaçonnisme sont indissociables dans la pensée du judéophobe et nous verrons pour quelles raisons. Ce sera l'occasion de comparer le discours antisémite au discours antimaçonnique dans les pamphlets du judéophobe pour en tirer des corrélats et voir si on peut parler d'une « hiérarchie » dans les haines du pamphlétaire. Il est impossible d'analyser le langage drumontien sans évoquer les théories du complot à l'oeuvre depuis la Révolution française et jusqu'aux célèbres *Protocoles des Sages de Sion*. Ces derniers sont postérieurs à *La France Juive*, il sera donc intéressant de s'interroger sur une possible influence de l'oeuvre de Drumont dans la rédaction du faux littéraire commandé par la police du Tsar à la fin du XIX^e siècle à un écrivain mystérieux du nom de Golovinski pour justifier les pogroms. Dans cette deuxième partie nous étudierons la réaction des Juifs aux pamphlets de Drumont et en particulier celle de Bernard Lazare. Nous verrons que la plupart des Juifs ont préféré répondre à *La France Juive* par l'indifférence à l'exception de Lazare qui rédigea un essai pour répondre à Drumont, *L'antisémitisme, son histoire et ses causes*, en 1894.

Nous analyserons d'autres réactions à *La France Juive* parfois favorables, celle de Léon Fauriette qui rédigea *Drumont, avec portrait et préface de Drumont*, en 1902. Nous étudierons l'ouvrage de Jacques Defrance (nationaliste français d'Algérie) *La France aux Français. Drumont, sa vie, son oeuvre, son programme*, publié en 1898. Nous verrons qu'il y eut des réactions hostiles comme celle de Maurice Lauzel, journaliste socialiste, qui s'attacha à démontrer la médiocrité de Drumont dans son pamphlet intitulé *M. Edouard Drumont*, édité en 1898. La plus surprenante des attaques contre l'auteur de *La France Juive* fut sans doute celle de Charles Renaut intitulée *L'israélite Edouard Drumont et les sociétés secrètes actuellement* publiée en 1896. L'abbé Renaut fut un ancien admirateur de Drumont mais il souffrait lui aussi de paranoïa et se voulait, si c'était possible, plus antisémite que l'homme qu'il dénigrait. Pour cette raison, il affirma que Drumont était « israélite ».

La troisième partie sera l'occasion de replacer le langage drumontien dans les ouvrages du XX^e siècle pour percevoir le degré d'influence du judéophobe dans les écrits de ceux que nous percevons comme ses héritiers à des degrés divers : Paul Bourget, Charles Maurras, Anatole France (en ce qui concerne cet auteur nous verrons son évolution sur l'antisémitisme et l'antimaçonnisme qui est percevable dans sa série de romans *L'Histoire contemporaine* publiée entre 1898 et 1901), Bernanos, Lucien Rebatet, Henry Coston et les négationnistes. Bien sûr, il est impensable de loger ces écrivains à la même enseigne. Il faudra donc dresser une hiérarchie dans l'intensité de la haine chez ces auteurs et à quel point est-elle redevable de Drumont. Bien entendu, Anatole France et Bernanos ne peuvent-être comparés aux négationnistes et tel n'est pas le propos. Il n'est pas question d'établir une sorte de catalogue d'auteurs antisémites mais de présenter les oeuvres d'écrivains choisies pour ressemblance (parfois revendiquée) avec les écrits de Drumont. Il était impossible d'étudier les écrits antisémites et antimaçonniques sans évoquer Vichy et le nazisme. Nous analyserons deux films de cette époque, *Forces Occultes* et *Le Juif Süss*. Ce sera l'occasion

de signaler que le cinéaste Antonioni a dressé un éloge de ce deuxième film mais également de pointer les passages des longs métrages qui évoquent le discours drumontien. Si nous avons commencé cette thèse par les écrits de Drumont pour finir par étudier les ouvrages négationnistes c'est pour tenter de démontrer que Drumont et ses pamphlets, son style, et son discours ont la capacité d'influencer le cours de l'histoire et même de le prophétiser (Hitler est annoncé dans la conclusion de *La France Juive*).

2) La haine antisémite et antimaçonnique : une analyse littéraire et linguistique.

Les différentes haines (racisme, antisémitisme, antimaçonnisme) et leurs conséquences (Génocide des Juifs d'Europe, mythe du complot, résurgence de l'extrême-droite) sont souvent analysées au travers du prisme historiographique ou sociologique. On peut faire l'hypothèse que la source de la haine est avant tout liée à la peur de la différence ou de l'inconnu. Quoi qu'il en soit, son véhicule est le verbe, la parole. Des universitaires⁹ se sont penchés sur la rhétorique de la haine car elle est le principal moteur des débordements de violence. Certes, les historiens se penchent sur la propagande des régimes fascistes et nazis mais rarement en tant qu'objet d'analyse à part entière. Il est pourtant primordial de s'intéresser de près à la rhétorique des haines, au discours pamphlétaire. Drumont n'est évidemment pas l'initiateur de l'antisémitisme français mais il l'a popularisé plus qu'aucun autre avec son pamphlet *La France Juive*, diffusé à un million d'exemplaires et probablement lu par trois fois plus de personnes en France. Le mot peut donc être

⁹ Sur ce thème, les trois auteurs de référence sont Marc Angenot (*Ce que l'on dit des Juifs en 1889 : antisémitisme et discours social*, C.I.E.E., Montréal, 1984. *La parole pamphlétaire : contribution à la typologie des discours modernes*, Payot, Paris, 1982.), Victor Klemperer (L.T.I. la langue du III^e Reich Albin Michel, Paris, 1996) et Jean-Pierre Faye (*Langages totalitaires : critique de la raison narrative : critique de l'économie narrative*, Hermann, Paris, 1980. *Le Pen, les mots : analyse d'un discours d'extrême-droite*, "Le Monde" Ed., Paris, 1997.

un encouragement à haïr, au désir de vengeance et même, on pourrait dire qu'il existe des mots pour tuer. C'est l'objet d'analyse de cette thèse. Les haines antisémite et antimaçonnique seront analysées au travers des pamphlets de Drumont (*La France Juive* et *La tyrannie maçonnique*) et des héritiers du judéophobe (Bernanos, Coston, Rebatet). Dès lors, nous verrons comment et pourquoi il est possible d'affirmer avec certitude que les stéréotypes les plus résistants des pamphlets de Drumont et consorts traduisent et aiguisent les préjugés communs pour conduire par la suite le peuple ou ses gouvernants à l'irréparable.

3) Préambule historique (1870-1918)

- Avènement de la IIIème République et ses conséquences idéologiques.

Avec l'avènement de la IIIème République (Quatre septembre 1870), l'opinion des Français est déterminée par trois événements. Ces événements façonneront la vie politique et littéraire du dernier quart du XIXème siècle. En premier lieu, la chute du Second Empire, des suites d'une guerre franco-prussienne, n'a pas permis de préparer une relève politique. La question du régime a soulevé bon nombre de querelles idéologiques (la République l'a emporté d'une voix au Parlement car les Légitimistes n'avaient pas voulu s'entendre avec les Orléanistes pour le rétablissement de la monarchie). Même si les républicains se sont emparés des principaux rouages de l'Etat dès 1879, la lutte continue à opposer les Français partisans d'un retour à l'Ordre moral avec ceux qui prônent une gauche anticléricale et républicaine. Dès lors, l'Eglise catholique et l'Etat laïque engagent une

guerre sans merci. Les lois Ferry interdisent l'enseignement aux membres des congrégations non autorisées et organisent l'enseignement primaire gratuit, obligatoire et laïc. Le deuxième événement qui a influencé la vie intellectuelle et littéraire des années 1870 à 1900 est la défaite devant l'Allemagne de Bismarck et surtout la perte de l'Alsace-Lorraine. Le désir de revanche donne naissance à un vaste courant nationaliste, réactionnaire, antisémite et antimaçonnique. Les nationalistes trouvent par exemple un héros/héraut en la personne du général Boulanger¹⁰ mais celui-ci sera rapidement défait et dans des conditions pitoyables.

Un autre chantre de la droite nationaliste tente sa chance. Il s'agit de Paul Déroulède qui crée la Ligue des Patriotes (1882). La Réaction connaît une certaine influence sur la création littéraire avec notamment la parution de la *France juive* (1886) de Drumont. Le nationaliste de droite trouve un champ de bataille inespéré avec l'Affaire Dreyfus qui éclate en 1894. Celle-ci sépare la France en deux camps. Drumont est bien vite relayé par Charles Maurras qui fonde l'*Action française* en 1899. D'autres écrivains doctrinaires viennent grossir les bataillons de la Réaction, il s'agit de Maurice Barrès et Jules Lemaitre. Pour contrecarrer les idées antisémites et antidémocratiques, de grands écrivains n'hésitent pas à affûter leur plume. Zola écrit son célèbre *J'accuse* dans le quotidien de Clemenceau *L'Aurore*. Anatole France et Charles Péguy se battent également pour affirmer la primauté des droits de l'Homme.

Enfin, les hommes de lettres réagissent à un troisième événement concourant à la naissance de la III^e République. Il s'agit de la Commune. Celle-ci a mis en exergue la situation misérable des Parisiens de basse extraction : ouvriers et petits artisans. Avec la Commune est né le symbole du soulèvement du prolétariat contre la société bourgeoise et capitaliste. Mais il ne faut pourtant pas

¹⁰ Georges Boulanger (1837-1891) général ambitieux qui visa à la présidence *ad vitam* d'une république nationaliste.

oublier que certains communards comme Toussenel (écrivain, disciple de Fourier) était antisémite.

- 1900-1918 : consolidation d'un mythe : le complot judéo-maçonnique.

La Commune avait projeté en pleine lumière l'antagonisme opposant les "propriétaires" au "prolétariat". L'affaire Dreyfus provoque de nouvelles divisions idéologiques parmi les plus complexes. Dès lors, la France est partagée entre droite et gauche. Le clivage dreyfusards/antidreyfusards cristallise, même avec quelques équivoques (sur lesquelles il faudra revenir), les thèmes d'une séparation durable entre deux idéaux : le républicanisme social modéré et la Réaction nationaliste.

Les écrivains vont prendre un rôle déterminant dans l'évolution de la politique au début du XX^e siècle. Pour cette raison, Clemenceau popularise de façon positive le substantif "intellectuel" pour désigner tout écrivain engagé (Maupassant avait déjà transformé ce mot en substantif en 1879 puis Barrès en 1888 mais avec une valeur péjorative). Le premier de ces intellectuels étant Zola, défenseur de Dreyfus. Les "intellectuels de gauche" sont à l'avant-garde du progrès social et créent la fameuse Ligue des Droits de l'Homme en 1898. Mais à l'opposé, l'antidreyfusisme a trouvé ses doctrinaires et va contribuer à renforcer le mythe du complot "judéo-maçonnique". Avec l'Affaire, déferle une vague antisémite d'une violence sans précédent. L'Affaire devient "providentielle" pour Charles Maurras qui voit en elle la possibilité de rassembler la droite antirépublicaine nourrie des idées les plus réactionnaires : exclusion de tous ceux qui altèrent la prétendue pureté de la Nation et abolition de la démocratie. Maurras désigne à la vindicte les banquiers juifs, les ouvriers étrangers, les intellectuels, les politiciens, les protestants, les francs-maçons et les libres-penseurs. La haine apparaît désormais nettement sur papier : livres et périodiques. Dans son journal *L'Action*

française, Maurras dénonce ce qu'il appelle la conjuration "des quatre Etats confédérés : juif, protestant, maçon, métèque"¹¹. L'histoire de France vue par Drumont dans *La France Juive* est axée sur le mythe du complot. Pour cette raison, *La France Juive* peut être d'ailleurs sans aucun doute considérée comme la source de Golovinski dans sa rédaction du faux *Les Protocoles des Sages de Sion*. Le mythe lui-même est défini par Taguieff comme : « la mythologie conspirationniste, qui se constitue autour de la thèse selon laquelle les complots ont fait, font et feront l'Histoire, c'est-à-dire constituent la clé de l'Histoire. Les complots sont le moteur de l'Histoire : tel est le dogme sur lequel repose l'édifice mythique. »¹²

La France Juive a recueilli un énorme succès en tant qu'explication simpliste des événements bouleversants de l'histoire de notre pays car elle reposait sur des fantasmes ancrés dans l'inconscient collectif depuis le moyen-âge comme l'explique Norman Cohn :

« L'antisémitisme le plus virulent, celui qui aboutit à des massacres et à la tentative de génocide [...], a pour noyau la croyance que les Juifs - tous les Juifs, et partout - sont partie intégrante d'une conspiration décidée à ruiner puis à dominer le reste de l'humanité. Et cette croyance est simplement une version modernisée et laïcisée des représentations populaires médiévales, d'après lesquelles les Juifs étaient une ligue de sorciers employée par Satan à la ruine spirituelle et physique de la chrétienté. »¹³

Une autre raison du succès de Drumont est d'offrir à ses lecteurs l'impression de détenir une information cachée par les moyens de diffusion « officiels » comme l'explique très bien Taguieff :

« Pour les adeptes de la vision complotiste, le sens de la politique mondiale est un sens caché, auquel seuls peuvent accéder les esprits éclairés par la théorie du complot. Celle-ci fonctionne dès lors comme un savoir « ésotérique » permettant de pénétrer les arcanes de l'histoire »¹⁴

Ainsi, Drumont, féru d'occultisme (chiromancie, spiritisme et voyance, il a préfacé en 1903 le livre de Genia Lioubov intitulé *L'Art divinatoire. Les visages et les âmes*, Flammarion) devient lui-même dispensateur d'un savoir « ésotérique ». Ses lecteurs subirent une forme d'« initiation » qui

¹¹ Charles Maurras, *La démocratie religieuse*, Nouvelles Librairie Nationale, Paris, 1921, p. 201

¹² Pierre-André Taguieff.- *La foire aux illuminés, ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, Mille et une nuits, Paris, 2005, p. 21

¹³ Norman Cohn.- *Histoire d'un mythe. La « conspiration » juive et les protocoles des sages de Sion*, Folio, Paris, 1992, p. 18

¹⁴ *La foire aux illuminés, op. cit.* p. 27

les valorisa en leur permettant de comprendre facilement les aléas du monde. Ces derniers eurent le sentiment d'être supérieurs aux non-lecteurs de *La France Juive*, les « profanes ». Après la réhabilitation du capitaine Dreyfus, le nationalisme de droite est battu. Entre 1905 et 1914 la haine antisémite et antimaçonnique est condamnée à la discrétion. Mais en 1914, la guerre semble de plus en plus inévitable. Le 3 février 1914, cent mille personnes ont suivi le convoi funèbre de Déroulède. Dès lors, le nationalisme reprend des forces. L'armée avait été compromise dans l'Affaire Dreyfus mais la question de l'Alsace-Lorraine et l'apologie de la guerre et de la violence dans un grand nombre de romans populaires de grande diffusion (comme *Fantômas* de Pierre Souvestre et Marcel Allain) contribuent à l'élection de Raymond Poincaré en 1913. Élection que les nationalistes considèrent comme une victoire. Par la suite, l'exaltation patriotique gagne toute la nation et aboutit à l'« Union Sacrée ». L'« Union Sacrée » est le révélateur de la force de l'idée nationale, dans la France de 1914, en s'imposant aux antagonismes sociaux.

Ière partie

Langage et antisémitisme

Dans la première partie de cette étude nous chercherons à analyser la personnalité de Drumont. Son caractère et ses croyances religieuses ont-ils contribué à l'élaboration de ses pamphlets antisémites ? Nous examinerons également la pragmatique du discours du pamphlétaire. Cela permettra de distinguer les rapports qu'a tenté de créer le judéophobe avec ses lecteurs (séduction, manipulation, emprise sur les consciences politiques). Il sera essentiel d'examiner les outils de rhétorique employés par Drumont. Nous verrons comment Drumont se présente à ses lecteurs et quelle est la part autobiographique percevable dans *La France Juive*. Il sera également question de l'approche psychanalytique de l'antisémitisme grâce au travail de Rudolph Loewenstein¹⁵. Pour mieux comprendre le caractère du pamphlétaire, nous nous arrêterons aux réactions provoquées par l'édition de son ouvrage majeur (l'analyse de l'attitude de ses amis les frères Goncourt mais aussi de son pire ennemi Léo Taxil sera l'occasion de mieux cerner la réception du travail de Drumont auprès de ses pairs). Nous verrons que la pragmatique du pamphlétaire possède des allures de discours politique car elle reprend les techniques que les premiers sophistes enseignaient aux fortunés Athéniens : exorde, narration, argumentation, digression et conclusion. Enfin, nous décrirons le contexte politique dans lequel est sorti *La France*

¹⁵ Rudolph Loewenstein (1898-1976). Après des études de médecine et de neurologie à Zurich, R. Loewenstein devient membre de la Société Allemande de Psychanalyse en 1925. La même année, il s'installe à Paris et devient l'un des fondateurs de la Société Psychanalytique de Paris. En 1930, il est naturalisé français. Après la défaite de 1940, il s'installe aux Etats-Unis où il devient vice-président de l'Association Internationale de Psychanalyse. Il est surtout connu pour être le promoteur de l'Ego-psychanalyse. Selon cette théorie, il faut privilégier le Moi plutôt que l'Inconscient et en faire le centre de la vie psychique.

Juive (Boulangisme et Affaire Dreyfus) et l'influence exercée par le travail de Drumont dans la pensée des antidreyfusards (Barrès, Rochefort et Brunetière).

- Chapitre 1 –

Drumont : psychologie d'un pamphlétaire animé par la haine.

Né en 1844 d'une famille paysanne originaire des Flandres, Drumont dut, très jeune, subvenir aux besoins des siens car son père était gravement malade. Ce dernier fut simple expéditionnaire à l'Hôtel de ville de Paris :

“Moins qu'un autre, le père de Drumont n'était homme à souffrir qu'on mît une chemise de force à l'esprit humain : c'était un de ces rêveurs sages et circonspects, moins têtus, comme on en voit dans nos vieux pays du Nord, avec leurs yeux bleus tranquilles enfantins, et leurs colossales épaules. D'ailleurs ancien élève de l'Ecole des chartes, ami des livres et fort érudit.¹⁶”

Drumont entre à dix-sept ans, dès la mort de son père (ce dernier, atteint de graves troubles psychologiques décéda dans un asile d'aliénés, anecdote qu'Alphonse Daudet raconta dans sa pièce *L'Obstacle*, ce qui provoqua la brouille des deux amis), à l'Hôtel de ville où il travailla seulement six mois. Ce n'était pas un zélé fonctionnaire mais on ne le renvoya pas car le souvenir de son père était encore vivant dans les bureaux de la municipalité parisienne. Son rêve était de devenir homme de lettres. Il se lança dans le journalisme et entra au *Moniteur du bâtiment* (les premiers articles qu'il écrivit dans ce journal, fondé par Alfred d'Aunay lui permirent de livrer

¹⁶ Georges Bernanos, *La grande peur des bien-pensants*, Grasset, Paris, 1931, p. 47.

quelques critiques théâtrales et musicales dès 1863) puis collabora au *Diable à quatre* un journal de Villemessant (journaliste qui ressuscita, en avril 1854, *Le Figaro*. Il en fit un journal à sensation et à scandale). En 1864, il travailla pour *Le Contemporain* où il fut engagé par Henri Lasserre, écrivain catholique très fervent. Lasserre avait tenté de convertir le jeune journaliste au catholicisme mais le futur pamphlétaire ne se voyait pas encore en vrai chrétien. Lasserre ouvrit à Drumont les portes de la presse catholique. Ainsi Drumont écrivit dans *La Revue du monde catholique* entre 1865 et 1867 puis dans *L'Univers*, journal de Louis Veuillot, en 1867. Dans *La Revue du Monde catholique*, il laissait déjà entrevoir ses opinions politiques hostiles à la Révolution de 1789 en déclarant son “immense admiration” pour le contre-révolutionnaire Joseph de Maistre. Les premiers articles de Drumont sur les Juifs furent publiés dans ce même journal. Ils ne dénotaient pas encore un antisémitisme “racial” mais plutôt un antijudaïsme catholique traditionnel. Grâce à Veuillot, le judéophobe entra au *Figaro* mais Veuillot avait conseillé à Villemessant de “masquer” Drumont qui ne signa donc ses articles que sous pseudonyme. Villemessant devait regretter de l’avoir accepté car il estimait ses chroniques “sans saveurs quoique prétentieuses” comme il devait l’avouer dans *Le Diable à quatre*. Pour se venger, Drumont s’associa à Marchal de Bussy¹⁷, personnage trouble, mystificateur, indicateur de police sous la Monarchie de Juillet et antisémite (il écrivit une *Vie de Judas* dans laquelle il accusait les Juifs d’anticatholicisme.) Pour contrecarrer l’influence d’Henri Rochefort, Napoléon III fit créer *L’Inflexible* qui brocardait le journaliste et ses amis du *Figaro*. *L’Inflexible* fut dirigé par Charles Marchal qui signait “Marchal de Bussy”. Le journal était violemment antirépublicain et antisémite.

¹⁷ Charles Marchal, dit de Bussy (1820-1870). Polygraphe et mystificateur sulfureux. Indicateur de police sous la Monarchie de Juillet, il se brouilla avec ses protecteurs du Ministère de l’Intérieur en rédigeant un violent libelle contre les Orléans (*La Famille d’Orléans depuis son origine jusqu’à nos jours*, Paris, Cauville frères, 1845). Cette publication lui valut une peine d’emprisonnement. Il tenta d’offrir ses services à la II^e République mais sans succès. Après le coup d’Etat du 3 décembre 1851, Marchal se dévoua à Louis-Napoléon Bonaparte. Dès lors, il publia une série d’ouvrages cléricaux et anirépublicains.

Dans *L'inflexible*, Drumont dévoila des faits diffamants sur Villemessant qui le congédia. De son côté, Henri Rochefort, pour se venger de ses nouveaux ennemis, infligea plusieurs coups de canne à M. Rochette, imprimeur de *L'Inflexible*. L'affaire fut jugée devant la sixième chambre du tribunal correctionnel de Paris. Il faut signaler que Rochefort et Drumont étaient présents dans la salle. Le directeur de la *Lanterne* fut condamné à quatre mois d'emprisonnement tandis que l'antisémite subit les huées de la foule devant le tribunal. Mais Drumont et Marchal étaient venus au tribunal armés de pistolets, ce qui leur valut condamnation respectivement à six jours de prison et vingt-cinq francs d'amende (pour tous les détails de cette affaire voir le mémoire de Grégoire Kauffmann déjà cité). Le judéophobe nia avoir rédigé des articles dans *L'Inflexible* mais Villemessant réussit à prouver le contraire en se procurant un numéro du journal entièrement corrigé de la main de Drumont. L'affaire de *L'Inflexible* participa également de la genèse de *La France Juive* puisque l'antisémitisme de Drumont trouva une de ses origines dans le fait qu'en :

“1868, c'est le chroniqueur juif du *Figaro* Albert Wolff qui, en se procurant les épreuves de *L'Inflexible*, permet de rendre publique la mauvaise foi du jeune Drumont. Le journaliste, profondément blessé dans son amour-propre, gardera de cet épisode un souvenir des plus amers.”¹⁸

Drumont devait donc être violemment dénigré dans les pages du premier numéro du *Diable à quatre*. Dès ses débuts de journaliste, il se vit humilié publiquement par un homme de presse les plus influents de Paris, Villemessant. On imagine sans peine la honte qu'il endura. Grégoire Kauffmann a enquêté sur les débuts troubles de l'antisémite, il laisse entendre que le pamphlétaire aurait travaillé pour la police :

“Drumont a-t-il, quant à lui, travaillé directement en collaboration avec la police ? Certains rapports de la sûreté générale, datés des années 1890, le laissent entendre. [...] Ce dernier aurait été attaché, entre 1867 et 1870, à la brigade du préfet de police Pierre Pietri. Sous le pseudonyme de “Marc”, Drumont aurait remis à son supérieur direct, le brigadier Gérault, de nombreux rapports, concernant notamment Henri Rochefort.”¹⁹

¹⁸ Edouard Drumont. *Des années de jeunesse à la publication de La France Juive (1844-1886)*, p. 66

¹⁹ *Ibid* p. 42

Mais Grégoire Kauffmann souligne que ces informations doivent être prises avec la plus extrême circonspection.

Pendant la guerre de 1870, contre la Prusse, Drumont n'avait pas combattu mais il était sergent-major dans la garde mobile. Dans les années 1870, il publia des articles dans *La Liberté*, parfois signés sous le pseudonyme de "Gros Jean" ainsi qu'un feuilleton intitulé *Le château de Montreau*. (il y fut polyvalent puisqu'il s'occupa à la fois de reportages, des chroniques littéraires, des études d'art et même de la *dernière heure* au Corps législatif. Drumont resta chroniqueur d'art à *La Liberté* de 1874 à 1886) où il put être engagé grâce à un article qu'il avait écrit sur Emile de Girardin directeur de ce même journal. Au sein de *La Liberté*, il ne fut pas antisémite, il rédigea même le panégyrique de Pereire²⁰, juif et capitaliste. Il joua à l'historien dans la contre-révolutionnaire *Revue de la Révolution*, écrivit dans *Le Bien Public*, mais aussi, dans *Le Nain jaune*, *La Presse théâtrale*, *la Chronique Illustrée*, *La Revue de France*, *Le Gaulois*, *Le Petit Journal* (critique d'art), etc. Avant de porter la bannière de l'antisémitisme français, Edouard Drumont composa les oraisons funèbres d'Emile Pereire qu'il compara à Napoléon – et de son

20

Emile Pereire (1800-1875) et Isaac Pereire (1806-1880)

Les frères Pereire sont des petits-fils de Francisco RODRIGUES PEREIRA (1715-1780), juif portugais installé en France en 1741 et devenu l'interprète de Louis XV. Après un début de carrière comme comptables à Bordeaux, ils vont à Paris chez leur oncle Isaac Rodrigues Henriques, qui travaille à la banque Fould. Emile devient courtier à la bourse, puis travaille pour James de Rothschild. Isaac devient comptable chez Vital-Roux. Emile se marie avec Rachel, fille de son hôte, et sa fille Fanny épousera plus tard son frère Isaac.

Aidés par les ingénieurs des mines saint-simoniens (et grands mathématiciens) [Lamé](#) et [Clapeyron](#), et par Eugène Flachat (1802-1873), ils tentent de faire aboutir le projet de chemin de fer Paris-Saint Germain (1832). Ils fondent ensuite le Crédit Mobilier (1852) qui fera faillite en 1867. Ils créent la Compagnie Générale Maritime (1855). On leur doit également de nombreux projets immobiliers, notamment à Arcachon. Ils sont tantôt partenaires de [Talabot](#), tantôt ses concurrents dans les lignes ferroviaires Paris-Lyon et Lyon-Méditerranée. Emile Pereire fut également député de la Gironde de 1863 à 1869.

frère Isaac. Il se fit d'abord connaître par la publication de plusieurs ouvrages non politiques: *Je Déjeune à midi* (pièce en un acte écrite en 1875, laquelle a pu être montée au Gymnase grâce à l'intervention de Dumas fils. Drumont qui ne se souvenait des Juifs de son entourage que de façon négative, n'eut aucune reconnaissance envers l'auteur de la *Dame aux camélias* et eu l'audace de l'insulter dans *La France Juive* en le traitant de "demi-juif"), *Les Fêtes nationales à Paris* (1878), *Mon Vieux Paris* (1878), *Le Dernier des Trémolin* (1879). *Mon Vieux Paris* est un parcours commenté de la capitale. Ce parcours fut prétexte à une réflexion empreinte de nostalgie, voire d'amertume. Drumont dénonça le Paris de 1878, croyant pouvoir annoncer la décadence de la "ville lumière". La description du Palais Royal permit à Drumont de livrer aux lecteurs ses convictions monarchistes et sa haine du Paris Républicain :

"Que ne trouvait-on pas, d'ailleurs, au Palais-Royal ? Il était au milieu de la ville comme la capitale de cette débauche, maintenant disséminée un peu partout.²¹ "

La métamorphose fut limpide pour Drumont. Il prétendit que la monarchie était autrefois "au centre" de la société, donc son principal moteur, alors qu'en 1878, c'est la "débauche, maintenant disséminée". Le titre de l'ouvrage était déjà significatif : *Mon vieux Paris*, il s'agissait donc d'une vision tout à fait subjective (Mon signifie celui de Drumont) à la gloire du conservatisme : "vieux". Avec huit ans d'avance, *Mon vieux Paris* laissait présager les théories réactionnaires de l'auteur de *La France Juive* :

"La France, remise à neuf, ne sera bientôt plus qu'un réseau de gares; dix ou vingt minutes d'arrêt, buffet, et le Juif-Errant lui-même n'est plus qu'un voyageur rétrograde.²² "

Drumont ne manqua pas d'associer "Le Juif" au futur de la France qu'il imaginait vil et décérébrant :

²¹ Edouard Drumont, *Mon Vieux Paris*, Flammarion Paris, 1878, p. 119.

²² *Ibid* p. 181.

“A voyager ainsi sans cesse, quelle peut-être l’impression de ceux qui n’ont su goûter le charme des sites familiers ? Une pérégrination puérite; où [...] le trimbalage de cerveaux vides et de consciences inquiètes.²³”

En 1880, Drumont rédigea l’introduction d’un ouvrage inédit intitulé *La mort de Louis XIV*.

Cet ouvrage fut conçu par les frères Anthoine (garçons de la chambre de Louis XIV).

L’introduction que rédigea Drumont consolide l’idée que le judéophile était également un ferme partisan du monarchisme :

“Louis XIV mourant, comme Louis XIV vivant, représente le XVII^e siècle dans sa manifestation la plus admirable et la plus élevée.²⁴”

Drumont est converti au catholicisme par le Père jésuite du Lac, qui l’avait engagé à écrire *La France Juive*, et lui avait fourni des fonds pour créer la *Libre Parole*. Drumont avait rencontré le père Du Lac lors d’une réunion à l’école de la rue des postes entre mai et septembre 1879²⁵. Du Lac ne fut pas seulement l’homme qui convertit Drumont au catholicisme, mais son mentor lors de la genèse de *La France Juive*. A propos de la conversion de Drumont, Grégoire Kauffmann affirme :

“L’homme [Drumont] se reconnaît pécheur, imparfait. Il sollicite une vie nouvelle et y puise consolation. Touché par la “grâce”, Drumont éprouva le sentiment d’avoir vécu hors de la vie véritable. Il reconnaît l’existence d’un principe supérieur, auquel il lie sa destinée. L’influence du Père du Lac sembla avoir été, en cette circonstance, des plus déterminantes.²⁶”

Drumont devint le pénitent de Du Lac entre fin 1879 et début 1880. Le père Du Lac évoqua sa rencontre avec Drumont dans ses souvenirs :

“Drumont fit ma connaissance en 1879, lorsqu’il vint se mettre à ma disposition comme beaucoup d’autres journalistes pour la défense des intérêts de la compagnie [de Jésus] dont on m’avait alors chargé [...]. Drumont n’était pas un chrétien, il vivait avec une femme, cela était public. Bientôt il me demanda de le confesser, m’amena cette femme qu’il épousera alors à l’église.”²⁷

²³ *Ibid* p. 180.

²⁴ Les frères Anthoine (avec une introd. de E. Drumont), *La mort de Louis XIV, journal des Anthoine*, Quantin, Paris, 1880, p. XLI

²⁵ *Edouard Drumont. Des années de jeunesse à la publication de La France Juive (1844-1886)*, p. 61

²⁶ *Ibid* p. 62

²⁷ Du Lac.- *Souvenirs du Père Du Lac*, Archives de la Compagnie de Jésus, cité par G. Kauffmann, p. 62

La “femme” en question était Louise Gayte, avec laquelle il vivait maritalement depuis 1870 et qui avait été la compagne de Charles Marchal. Le mariage religieux eut lieu le 19 juin 1882 à l’église de l’Institut catholique de Paris. Drumont évoqua, lui aussi, l’influence de Du Lac dans sa vie :

“J’avais emporté à Cantorbery le manuscrit de ce qui était écrit de *La France Juive*. Obligé de nourrir les miens par mon labeur quotidien, je ne pouvais travailler à mon livre qu’à mes moments perdus ou le soir. C’était comme une petite bombe qui me tenait compagnie et que je ciselais et limais à loisir avec l’institution sûre que les circonstances viendraient, où il me serait possible de lancer l’engin dans les jambes de nos oppresseurs.

A ce moment, mon Révérend Père, je vous donnais à lire quelques fragments de mon oeuvre, comme cela se fait constamment entre amis, en vous demandant conseil sur des points de doctrine, car je ne voulais pas, à mon insu tomber dans l’hérésie.”²⁸

Du Lac a donc bien été le premier lecteur de *La France Juive*. La correspondance échangée entre le Père Du Lac et Drumont apporte quelques éclaircissements dans la genèse de *La France Juive*. Le Père Du Lac avait servi de lecteur et de correcteur au pamphlétaire. Dans une lettre datée du 23 juillet 1883, on peut voir à quel point *La France Juive* est un ouvrage important pour Drumont puisqu’il le considère comme son enfant :

« Je vous remercie des vœux que vous faites pour mon fils, quoiqu’il n’ait pas atteint encore toute sa croissance, il y a des moments où il ne me paraît pas mal, mais fera-t-il jamais son entrée dans le monde. »²⁹

Drumont évoque bien la genèse de son pamphlet et non la naissance d’un fils qu’il n’a jamais eu, sa femme étant trop fragile pour lui offrir ce bonheur. Dans une lettre datée du 17 octobre 1884, le pamphlétaire accepta, en apparence, de se plier aux corrections que Du Lac pouvait lui apporter après lecture de *La France Juive* :

« Je suis très sensible, en revanche, à ce qui est la maladresse littéraire, la fausse note, l’inexactitude criarde, l’injustice même et je tiendrai certainement compte de tout ce que vous me signalerez dans cet ordre. »³⁰

Du Lac jugea *La France Juive* non pour son antisémitisme mais pour les attaques visant les conservateurs. Il invita Drumont à plus de modération sur ce point mais le pamphlétaire s’entêta :

²⁸ Edouard Drumont, *Sur le chemin de la vie*, Georges Cres et Cie, Paris, 1914, p. 138

²⁹ Archives de la Compagnie de Jésus, correspondance Drumont/Du Lac. Lettre du 23 juillet 1883

³⁰ Archives de la Compagnie de Jésus lettre du 17 octobre 1884

« J'avoue que la considération des ménagements à garder ne me frappe que médiocrement. »

écrit-il le 17 octobre 1884. Il ne se livra pas seulement au Père Du Lac en tant que pamphlétaire mais également en tant qu'homme. L'antisémite avoua à son confesseur son désarroi concernant un mariage dans lequel il avait fixé beaucoup d'espoir :

« Bref j'ai renoncé à un mariage beaucoup plus avantageux qui était presque fait et j'ai échangé les plus doux serments avec cette jeune personne. Finalement quand tout paraissait fini, je me suis heurté au mauvais vouloir de deux vieilles folles, la tante et une autre dame influente dans la maison qui ont rompu au dernier moment dans des conditions inouïes. »³¹

Drumont veuf depuis peu, cherchait à nouveau l'âme sœur mais dut affronter un échec. Un tel revers ne pouvait que le rendre aigri :

« En résumé, je n'ai goût à rien, je ne sais pas ce que je veux, je tourne dans mon cabinet de travail comme un ours dans sa cage. »³²

Nul doute que la vie affective décevante de Drumont l'ait conduit à trouver dans l'écriture de *La France Juive* un moyen de se défouler. Les Goncourt évoquent, eux aussi, les déboires amoureux du pamphlétaire à cette époque dans leur *Journal* :

« En revenant, on cause de son mariage, manqué par la révélation faite à la jeune fille que le père de Drumont était mort fou. Et le curieux, c'est que la jeune fille, qui avait commencé à l'aimer et qui même dans le jardin, une nuit, s'était laissé vivement peloter et embrasser - on lui persuada, oui, on lui persuada, à la pauvre ingénue, que l'exaltation amoureuse de Drumont, c'était une première attaque de folie de l'écrivain. »³³

A partir de 1880, Drumont devint un catholique pieux. Il se confessait, communiait aux messes du dimanche et sa foi chrétienne devint presque mystique. Peut-être peut-on rapprocher ce mysticisme au goût du pamphlétaire pour l'occultisme comme on le verra plus tard. La "grâce" qui a touché Drumont l'a conduit à croire en la divine providence. *La France Juive* serait donc le don du judéophobe à la religion catholique en guise de remerciement pour avoir reçu l'inspiration

³¹ Archives de la Compagnie de Jésus, lettre du 9 avril 1885

³² Archives de la Compagnie de Jésus, lettre du 9/04/1885

³³ Jules et Edouard Goncourt, *Journal*, Bouquins, Paris, 1989, p. 157

divine. G. Kauffmann parle de *La France Juive* comme du “chemin de Damas” de Drumont.³⁴ *La France Juive* est une conséquence immédiate de la conversion de l’antisémite puisqu’il commence à y réfléchir dès 1880 comme cela est confirmé dans *Edouard Drumont et son oeuvre*, ouvrage anonyme rédigé à la gloire du pamphlétaire en 1898 et édité par l’imprimerie Dupont :

“Dès 1880 sans doute, il portait déjà dans sa tête le livre superbe et vengeur.”³⁵

L’antisémitisme de Drumont n’est pas apparu avec sa conversion, il existait déjà dans ses articles antérieurs à *La France Juive*, mais on peut dire que la judéophobie du pamphlétaire est devenue son combat monomaniaque à partir de 1880. Grégoire Kauffmann souligne à ce propos que :

“Depuis ses débuts dans la presse, Drumont manifeste, à l’égard des Juifs, des sentiments d’antipathie, il reprend à son compte un certain nombre de stéréotypes négatifs, qui relèvent essentiellement d’un antijudaïsme catholique traditionaliste [...] dès 1865, il dénonce l’exclusivisme religieux du peuple juif, auquel il fait endosser le responsabilité collective de la mort du Christ.”³⁶

Si le mysticisme de Drumont est rapproché de son penchant pour l’occultisme, le secret de cette fascination se retrouve également dans sa perception ambiguë des Juifs. Il les hait mais en même temps il les admire pour leur altérité. En effet, les Juifs sont étranges pour un catholique comme Drumont car il sait que le christianisme découle d’eux et qu’ils en sont pourtant exclus. On pense à Léon Bloy et son *Salut par les Juifs*, ouvrage à la fois anti et philosémite d’une grande ambiguïté. Bloy estime que les Juifs doivent reconnaître le Christ et le Salut du christianisme viendra de cette reconnaissance. Le ressentiment de Drumont envers les Juifs provient également d’une comparaison qu’il a durement éprouvée entre ses débuts difficiles et ceux de Henri Aron - qu’il a connu sur les bancs du lycée Charlemagne - et à qui tout a réussi (normalien, chevalier de la Légion d’honneur). Aron avait accepté d’engager son ancien camarade au *Journal Officiel* qu’il dirigeait,

³⁴ Edouard Drumont. *Des années de jeunesse à la publication de La France Juive (1844-1886)* op. cit. p. 63

³⁵ Anonyme, *Edouard Drumont et son oeuvre*, Imprimerie Dupont, Paris, 1898, p. 9

³⁶ Edouard Drumont. *Des années de jeunesse à la publication de La France Juive (1844-1886)*, op. cit. p. 64

mais il le renvoya au bout de quelques mois. La jalousie est donc une des composantes de la judéophobie de Drumont, mais les ressentiments du pamphlétaire envers les Juifs ne doivent pas minimiser l'aspect irrationnel de sa haine envers toute une communauté. La haine, sentiment irrationnel s'il en est, constitue le principal vecteur de l'antisémitisme du pamphlétaire, il l'avoua lui-même à son confesseur :

“Je me sens au cœur plus de haine (intellectuelle, mon Révérend Père, intellectuelle) que d'amour.”³⁷

De 1880 à 1886, Drumont se documente à la Bibliothèque Nationale pour *La France Juive* et aux Archives Nationales.

En 1885, il célébra encore sa nostalgie des monarques en publiant un opuscule de quarante-trois pages intitulé *Le vol des diamants de la couronne au garde meuble*. Appelé à la direction du *Monde* (journal catholique sans rapport avec le quotidien du même nom créé en 1944 par Hubert Beuve-Méry) en 1886, il publia, en avril de la même année, *La France juive*, véritable manifeste de l'antisémitisme, qui atteignit vite la 150^e édition, et valut à son auteur, en même temps que la notoriété, une condamnation à une forte amende et deux duels. Le 19 juin 1884, il écrivit à son confesseur que son pamphlet majeur était fini et qu'il voulait le soumettre à son jugement. Le Révérend suggéra à Drumont notes, corrections et refonte du style, de la syntaxe et de la forme trop touffue. Il l'invita également à modérer ses propos sur les conservateurs, les nobles et les représentants de l'Eglise. Mais l'antisémite ne tint pas compte de ces suggestions ou très peu. L'aide apportée par Du Lac envers Drumont ne fut pas que spirituelle et intellectuelle, mais également financière puisqu'il participa aux frais d'impression de la deuxième édition de *La*

³⁷ Lettre de Drumont au Père Du Lac, datée de 1884 citée in *Edouard Drumont. Des années de jeunesse à la publication de La France Juive (1844-1886) op. cit.* p. 70

France Juive chez Marpon-Flammarion. Le pamphlet devait comporter quatre volumes et devait sortir chez Darantière comme le révèle les Goncourt dans leur *Journal* :

« Ce soir, au dîner des Spartiates, Uzanne me conte toute l'histoire de la publication de *La France Juive*. C'est Uzanne qui a trouvé à Drumont un éditeur à Dijon, un certain Darantière. Ça faisait d'abord quatre volumes que Uzanne affirme avoir corrigés et réduits à deux. Le livre paru, le livre vendu avec le succès qu'il a eu, Drumont, sans aucune reconnaissance de la confiante avance faite par l'éditeur, l'aurait marchandé ignoblement et lui aurait imposé une réduction, qui lui imposait une perte dans la composition des quatre volumes primitifs.³⁸

Fasciné par le secret, Drumont travailla caché à la conception de *La France Juive*. Seuls trois hommes étaient au courant de son projet : son confesseur, le père Du Lac, son vieil ami Raoul Duval et le chroniqueur Octave Uzanne, président d'une association de bibliophilie. Drumont publia ensuite, dans la même veine, *La France Juive devant l'opinion* (1886), *La Fin d'un monde* (1889), *La Dernière Bataille* (1890), *Le Testament d'un antisémite* (1891), *Le Secret de Fourmies* (1892). En 1890, Drumont fonde la Ligue Nationale Antisémite de France. Pour donner plus d'ampleur à sa campagne, il lança le 20 avril 1892 *La Libre Parole*, avec comme sous-titre: «La France aux Français». En juillet 1892, affaibli par les amendes et les insertions des verdicts remportés par les personnes diffamées, imposées par les tribunaux, Drumont songea à fonder un successeur de *La Libre Parole* qu'il aurait intitulé tout simplement *La Bonne Parole*³⁹. Au renouvellement général législatif de 1893, il se porta, comme candidat socialiste (autoproclamé comme tel), dans la première circonscription d'Amiens, où il n'obtint que 3 878 voix et fut battu. Les ouvriers n'avaient pas cru à son étiquette politique et l'avaient pris pour un candidat clérical. Drumont lut *L'Etat Juif*, manifeste du sionisme de Théodore Herzl en 1897. Il semblait réceptif à cet ouvrage peut-être parce qu'il percevait tout ce qui, dans *L'Etat Juif*, pouvait se retourner contre le peuple d'Israël. Herzl voulait prendre en compte le discours tenu sur les Juifs, avec un certain espoir de dialogue, mais pouvait-on dialoguer avec des personnages comme Drumont ? En mai

³⁸ Jules et Edouard de Goncourt, *Journal* V. III, *op. cit.* p. 573

³⁹ Archives Nationales, note de police pour la Sûreté Générale datée du 7 juillet 1892

1898, à la faveur des émeutes antisémites d'Alger⁴⁰, le pamphlétaire fut élu député de cette ville. A la Chambre, il se proclama chef du parti anti-juif. Il s'opposa vivement à la révision du procès de Dreyfus (1897-1898); il réclama des poursuites contre Zola; il réclama l'abrogation du décret Crémieux (1899)... En 1898, Drumont fonda et présida la Jeunesse Nationale et Antisémite. Battu aux élections générales du 27 avril 1902, il reprit son métier de journaliste et d'écrivain. En août 1913, il se remaria civilement, après vingt-huit ans de veuvage, à Saint-Valéry dans l'Yonne avec Mme Rouyer, fille d'un important fonctionnaire colonial, épouse divorcée de M. Furgeron, architecte célèbre des années 1890/1900. Mme Rouyer signait des articles dans *La Libre Parole* sous le pseudonyme d'Indra. Sa longue solitude affective fut probablement une des nombreuses raisons qui conduisit le pamphlétaire à devenir amer et vindicatif. Le 22 février 1915, il prit la direction du journal *Le Peuple français*. Sa mort, en 1917, passa presque inaperçue.

Dans la *Revue illustrée* du 1er novembre 1892, un article intitulé "Une heure chez Edouard Drumont" permet de découvrir le Drumont intime. Ainsi, il nous a semblé utile de livrer ici l'article in-extenso car il est resté jusqu'à ce jour absent de toute étude sur le pamphlétaire :

"Très loin, rue de l'Université, entre les Invalides et l'Ecole Militaire. Une maison d'apparence très bourgeoise. La porte cochère s'ouvre sur une allée bordée d'arbres maigres. A gauche, quelques jardins, où poussent des pommes de terre et des salades. A droite, cinq ou six pavillons, édifiés sur le même plan et qui s'alignent côte à côte comme des soldats à la parade. "N° 12", m'a dit le concierge. M'y voici. Je pousse la grille et je sonne à la petite porte bâtarde qui donne accès dans le pavillon. L'huis s'entrebâille aussitôt et je pénètre... Intérieur modeste. Je remarque en passant quelques fleurets accrochés aux murs. J'escalade en tâtonnant un escalier noyé d'ombre, et je franchis le seuil d'un salon où le maître du logis va tout à l'heure venir me rejoindre.

Vous est-il arrivé jamais de rendre visite à une tante de province, maniaque et méticuleuse ? Avez-vous gardé le souvenir d'une de ces maisons de petite ville, situées dans une rue tranquille, à proximité de la cathédrale ou de l'évêché, et endormie depuis des années dans la paix d'une existence monotone et bien réglée ? Avez-vous respiré le parfum de ces salons silencieux, de ces chambres époussetées, de ces tentures jaunies ? Avez-vous admiré la symétrie des meubles rangés le long des murs, des tapis tirés à quatre épingles, de vases d'albâtre posés sur la cheminée à égale distance de la pendule Empire en cuivre doré ? Avez-vous subi l'impression de ces choses fanées, décolorées et

⁴⁰ En janvier 1898, la France est en crise (Affaire Dreyfus, crise viticole) ce qui ouvre la voie en Algérie à une décentralisation relative que les colons ont tendance à confondre avec un programme donnant accès à l'autonomie. Max Régis (étudiant de 25 ans qui se prétend socialiste et libre-penseur, idole d'Alger, il en devient le maire après avoir fait élire Drumont comme député) prend la tête des antisémites. La foule contrôle la rue pendant cinq jours. Paris est contraint de promettre aux colons une autonomie financière et la création d'une assemblée territoriale.

lointaines ? Cette impression, je la retrouve en promenant mes regards autour de la pièce où la vieille servante m'a introduit. Cette pièce n'est pas grande; elle est éclairée par une étroite fenêtre qui projette une lueur adoucie sur deux fauteuils en velours d'Utrecht, une chaise basse, un guéridon chargé de livres, quelques tableaux anciens, et une belle tapisserie - le seul luxe de ce boudoir de rentier provincial.

Je suis brusquement arraché à ma contemplation. Edouard Drumont est devant moi. Jeune d'aspect, beaucoup plus jeune que je n'aurais cru... Si j'avais à dresser son signalement, je dirais : Taille moyenne, cheveux noirs rejetés en arrière, nez aquilin, oeil aigu et fureteur, bouche assez grande, main osseuse...

“Avez-vous beaucoup de questions à me poser ? me demande-t-il en souriant. Je vous avouerai, mon cher confrère, que je suis un peu pressé.

- Vous prenez le train ?... dis-je ingénument.

- Pas tout à fait... Je vais à la messe.”

Et Edouard Drumont tire de sa poche un petit paroissien relié en maroquin noir... “Eh bien, permettez-moi de vous accompagner; je ne veux rien changer à vos habitudes.”

Et nous voilà cheminant tous deux vers l'église du Gros-Caillou et causant de mille choses... Je voudrais reproduire exactement les paroles de mon interlocuteur... Les voici tout au moins résumées fidèlement :

“Vous désirez savoir comment je suis entré dans les lettres ? Tout simplement parce que je les aimais et que tout autre carrière me faisait horreur. Je fus placé, à vingt ans, dans les bureaux de l'hôtel de ville. Je n'y restai que deux mois. La perspective de moisir devant les cartons verts, de m'abrutir en attendant l'âge de la retraite, m'inspira, dès le premier jour, une insurmontable répulsion. Plutôt la faim. Je voulus recouvrir mon indépendance et je me débarrassai de mes manches de lustrines. Alors commença la dure période de la vache enragée. Entrer dans le journalisme était ma suprême ambition. Mais comment ? Je brochais des chroniques, des articles d'histoire, des contes et des nouvelles. J'allais les offrir aux directeurs de revue qui me recevaient poliment et se débarrassaient de moi avec la fameuse phrase : “Déposez votre manuscrit, nous vous écrirons.” Enfin, après mille demandes, je parvins à forcer la porte d'un petit journal, où je publiai quelques études biographiques, entre autres une silhouette d'Emile de Girardin. Quelle fut mon émotion et ma joie quand je reçus le lendemain un billet de l'illustre publiciste ! Il me proposait d'entrer à *La Liberté* avec trois cents francs d'appointments. Vous pensez si je sautais sur cette aubaine. Ah ! Je les gagnais bien, mes trois cents francs : j'emplissais le journal de ma prose, je faisais les Echos, je faisais la Critique littéraire, je faisais les Tribunaux. Mais, enfin, j'avais de quoi vivre, et mon indépendance matérielle était assurée. Ce fut mon vrai début dans la presse. Je quittai *La Liberté*, après la guerre, pour entrer au Bien public, puis je revins à *la Liberté*, où je demurai pendant une nouvelle période de dix années.

-

Mais comment avez-vous conçu l'idée de *La France Juive* ? Par suite de quel événement, de quel concours de circonstances avez-vous été amené à écrire ce volume incendiaire ? Etait-ce pour venger quelque injure personnelle, pour satisfaire quelques rancunes, ou bien dans l'espoir d'obtenir par le scandale un succès retentissant et d'allumer, autour de votre nom, la curiosité publique ?

- L'histoire de mon livre est beaucoup plus simple. Me trouvant mêlé au monde de la politique, de la finance et du journalisme, je fus frappé des innombrables abus qui s'accomplissaient dans l'ombre. Je vis la vénalité des uns, la complaisance des autres et la lâcheté de tous. Je surpris une foule de secrets : pots-de-vin, négociations malpropres, basses manœuvres, capitulations de conscience. Je résolus en moi-même de proclamer, de crier sur les toits ces vérités que personne n'osait dire. Mais il fallait agir avec prudence, se renseigner, se documenter, s'armer pour la lutte.

Je commençai mon enquête. Je formai mes premiers dossiers; j'y plaçai mes notes quotidiennes, mes observations, les témoignages que je saisisais au vol. Et nul ne soupçonnait le travail auquel je me livrai mystérieusement. Mes dossiers grossirent, mes renseignements se multiplièrent. Quand tous mes matériaux furent amassés, je me mis à l'œuvre - ce temps que je me laissai à la besogne du journal, je le consacrai à la tâche capitale de ma vie. Chaque soir je m'enfermais dans la petite maison que vous avez vue et que j'habite depuis quatorze ans, et je passais mes nuits à écrire ces chapitres de *La France juive* qui devaient soulever tant de clameurs... J'agissais en somme, comme agissait Saint-Simon, quand il s'isolait de la Cour pour composer ses *Mémoires*. Mais Saint-Simon ne songeait pas à la postérité, tandis que moi

j'avais la ferme intention d'éclairer mes contemporains et de me jeter dans la mêlée à corps perdu, au risque de ce qui pourrait arriver."

Edouard Drumont s'échauffe, il devient éloquent, ses paroles trahissent une réelle émotion.

"J'arrive, poursuit-il, à l'acte le plus honorable et le plus courageux que j'ai accompli. Mon livre était terminé. Il fallait prendre un parti. Je n'étais pas riche; je possédais en tout une dizaine de mille francs d'économie, qui devait être absorbée par les frais d'impression. Si l'ouvrage échouait et passait inaperçu, je me trouvais ruiné, non seulement ruiné, mais voué à la haine générale. Je perdais ma situation, je retombais dans l'existence misérable et précaire d'où j'avais eu tant de mal à me tirer. Je jouais, en un mot, mon existence sur un coup de dé. J'avais foi en mon oeuvre. Je me décidai les deux volumes de *La France Juive* parurent en vente dans les galeries de l'odéon. Le premier jour, le second jour s'écoulèrent; le public feuilletait l'ouvrage d'un doigt distrait et passait indifférent. Marpon avait déjà donné l'ordre de remiser l'édition dans les sous-sols. Je commençai à avoir le cœur serré, quand la note de Magnard parut dans *Le Figaro*, une note très brève, assez peu sympathique, mais propre à éveiller la curiosité. Dès le lendemain, le mouvement se faisait sentir. Marpon reprenait dans les sous-sols mes pauvres volumes et en inondait Paris. Mon duel avec Arthur Meyer fit le reste. Ce fut une traînée de poudre. Les départements, les pays étrangers vinrent à la rescousse. *La France Juive* ruissela dans toutes les capitales, et des quatre points cardinaux m'arrivèrent des adhésions chaleureuses, des encouragements, des protestations et aussi, je dois le dire, des lettres de menaces et d'injures... Mais que m'importait ? Ma parole avait été entendue. La grande, la sainte guerre était engagée; le grain, semé en bonne terre, allait germer."

Edouard Drumont, prononçant ses mots, ressemble à un prophète inspiré. Son oeil jette des éclairs, et son parapluie décrit dans les airs de menaçantes paraboles... comme je l'interroge sur la portée et sur les conséquences de la lutte antisémite : "Le mouvement, dit-il, est redoutable, car il remue dans le cœur de tous les Français des sentiments très profonds - D'abord, il y a l'instinct, un instinct obscur, résultant d'un phénomène d'atavisme qui fait que, lorsqu'un individu de race chrétienne se trouve en présence d'un Juif, il éprouve comme un sentiment secret de répulsion - quelquefois il réagit contre cette prévention, mais elle existe et nul ne peut s'en défendre. On ne compte pas impunément dans un passé dix générations d'hommes qui avaient les Juifs en exécration. Ces haines séculaires, accumulées, laissant dans l'âme humaine un dépôt... Ce dépôt repose au fond du vase, mais, à la moindre secousse, il remonte à la surface... Donc, tous les chrétiens de foi et de tradition sont avec moi. Cependant un autre mobile les pousse encore à me suivre. Ils ont remarqué que dans toutes les affaires véreuses, dans tous les scandales financiers, dans toutes les filouteries qui ont attristé le règne de la troisième République, on trouve la main des Juifs. Ils ont remarqué que les Juifs s'insinuent dans toutes les places, possèdent tous les journaux, qu'ils influencent le Gouvernement, le Parlement, la magistrature, qu'ils président les compagnies de chemins de fer et les grandes banques; qu'ils sont, en un mot, souverainement riches et puissants. Et ils sont venus vers cet inconnu qui, sans appui, sans concours, réduit à ses seules forces, a eu l'audace d'élever la voix et de dévoiler ces turpitudes... Voilà, mon cher confrère, l'unique secret de ma force et de mon action sur le public... Maintenant, mes ennemis cherchent à me noircir en me présentant comme un homme intéressé. Je ne crois pas qu'il soit utile de me défendre. Vous avez vu ma maison, et combien elle est modeste. Je pourrais, peut-être, tout comme un autre, avoir un petit hôtel arrangé au goût du jour et une élégante villa à Louveciennes ou à Saint-Germain. J'aime mieux conserver ma bicoque de Paris, dans laquelle j'ai écrit *La France Juive*, et ma cage à lapins de Soisy-Sous-Etiolles, où je vais quand je peux - trop rarement - goûter un repos réparateur... Mais excusez-moi mon cher confrère. Nous voici près de l'église, la messe est commencée, je suis en retard. Vous ne voudriez pas me faire manquer à mes devoirs et me mettre en état de péché mortel. Il ne faut jamais transiger avec ses principes; une première défaillance est toujours suivie d'une seconde... Fais ce que dois... Telle est et telle sera, j'espère la ligne de conduite de ma vie."

... Et Edouard Drumont m'a quitté, et il a lestement gravi les marches du sanctuaire, et je l'ai vu s'agenouiller dévotement parmi les fidèles, se prosterner aux pieds du Seigneur et s'abîmer dans l'extase de la méditation et de la prière...

... Et je me suis demandé s'il existait au monde une psychologie assez perspicace pour saisir les nuances et pour démêler les replis de cette âme compliquée...

Avec cet article on sent que Drumont cherche à passer pour un courageux martyr qui a risqué la ruine et son existence même. Alors qu'il possédait deux maisons et qu'il avouait lui-même

avoir “de quoi vivre avec trois cent francs d’appointements”. Il passe son temps à se contredire en niant être quelqu’un “d’intéressé” alors qu’il le dit lui-même, l’antisémitisme “remue dans le cœur de tous les Français”. Il savait donc très bien que son pamphlet avait toutes les chances de le rendre riche et célèbre. La personnalité haineuse de Drumont ne suffit pas à l’isoler du monde des lettres dans lequel il entretenait quelques relations. Parmi celles-ci on trouvait les frères Goncourt qui avaient contribué à développer l’approche psychologique de ce personnage fort complexe :

“Enfin, la société se perd en conjectures sur cet être bizarre, qui a été toujours légèrement “maboul” et chez lequel le germe de folie a dû être développé par la fortune de la *FRANCE JUIVE*.⁴¹ “

Il semble que Drumont fut un homme doué pour semer le trouble dans les conversations mondaines :

“C’est étonnant comme la présence de Drumont quelque part « encolère » les discussions. Ce soir, chez Daudet, tout le monde se chamaille.”⁴²

Les Goncourt ont construit une amitié durable avec le pamphlétaire. Leur journal évoque le judéophobe avec des mots emplis de tendresse et d’indulgence pour ses idées :

« Drumont ne voit pas toujours juste, mais il a au moins l’honnêteté et la bravoure des idées. »⁴³

d’ailleurs les frères Goncourt sont parmi les défenseurs du pamphlétaire au même titre que Daudet.

Ils relatent la sortie de *La France Juive* dans leur journal :

« Aux Spartiates aujourd’hui, Drumont annonce officiellement la prochaine publication de son livre d’attaque contre les Juifs : ce livre écrit pour la satisfaction intime des haines d’un catholique et d’un réactionnaire, en plein et insolent triomphe de la juiverie républicaine. S’il est insupportable et même un peu méprisable quelque fois par l’étroitesse de ses idées en tout, au moins, Drumont est un homme qui a la vaillance d’esprit d’une autre époque et presque l’appétit du martyr. »⁴⁴

⁴¹ Edmond et Jules de Goncourt, *Journal, Mémoires de la vie littéraire III- 1887-1896*, Bouquins, Paris, 1989 p.137.

⁴² *Journal, Mémoires de la vie littéraire III- 1887-1896, op. cit.* p. 392

⁴³ *Journal, Mémoires de la vie littéraire II- 1866-1886.*, Edmond et Jules de Goncourt, Paris, Bouquins, 1989 p.1039.

⁴⁴ *Idem*, p. 1213

Les Goncourt, eux-mêmes réputés pour leur antisémitisme, ne sont pourtant pas entièrement d'accord avec *La France Juive* qu'ils trouvent « méprisable » et « insupportable », ce qui a pour effet de souligner davantage la dureté du pamphlet de Drumont. En fait l'antisémitisme du pamphlétaire a pour conséquence d'encourager ses amis dans la haine antijuive. Les Goncourt n'ont donc plus peur de déclarer après la sortie de *La France Juive* :

« A moi, qui depuis vingt ans crie tout haut que si la famille Rotschild n'est pas habillée en jaune, nous serons très prochainement, nous chrétiens, domestiqués, ilotisés, réduits en servitude, le livre de Drumont m'a causé une certaine épouvante par la statistique et le dénombrement de leurs forces occultes. »⁴⁵

Les Goncourt sont encouragés par leur ami à croire au pouvoir juif prétendu « occulte ». Ils prophétisent les conséquences de l'ouvrage de Drumont :

« *La France Juive* de Drumont aura pour effet, je crois, dans un temps assez prochain, de désigner comme l'objectif à la haine, un peu diffuse et non déterminée, du capital l'argent juif. »⁴⁶

Pour cerner la personnalité complexe, de Drumont il fallait un plumeur aussi ambigu que lui. Pour cette raison, il semble que Léo Taxil⁴⁷, réputé pour ses pamphlets anticléricaux puis antimaçonniques, fut le seul à comprendre et à dresser un portrait au vitriol sur l'auteur de *La France Juive* :

“La psychologie est cette partie de la philosophie qui s'occupe de l'âme, de ses facultés, de ses opérations.

Aristote, St Thomas, Suarez ont traité toutes les questions qui regardent cette science. Ouvrez leurs ouvrages. Lisez-les attentivement. Et si le résultat de vos investigations est la conviction acquise que les méfaits dont M. Drumont charge les juifs ont la moindre analogie avec les facultés et les opérations de l'âme, je veux bien être pendu. Tout au contraire, c'est l'étude des phénomènes de l'âme de M. Drumont, âme bizarre, conscience étrange, esprit déséquilibré, c'est cette étude qui appartient au domaine de la psychologie. Soit que l'on procède par la méthode expérimentale, soit par la méthode rationnelle, on trouvera à faire sur cette âme incohérente de nombreuses et intéressantes observations. Car ce détraqué est le type d'une espèce, sinon absolument nouvelle, du moins toujours surprenante; un type vraiment à part. C'est le monsieur qui a l'obsession du juif.

Il voit des juifs partout, et tout le mal qui arrive provient des juifs [...] Le juif est son cauchemar. Il le découvre dans toutes les œuvres de la politique, et même dans les moindres incidents de la vie privée.

Qui a fondé la franc-maçonnerie ? Qui la dirige ? Ce sont les juifs. Pourquoi beaucoup de catholiques négligent-ils leurs devoirs religieux et sociaux ? C'est encore la faute au juifs..”⁴⁸

⁴⁵ *Idem* p. 1242

⁴⁶ *Idem* p. 1244

⁴⁷ Léo Taxil, (pseudonyme de Gabriel Jogand-Pagès, 154-1907) : polygraphe rendu célèbre dans un premier temps par ses pamphlets anticléricaux puis antimaçonniques. Il utilisa les thèmes du Vatican pour stigmatiser les Maçons de 1885 à 1897. Il révéla sa mystification devant un parterre de journalistes stupéfiés.

⁴⁸ Léo Taxil, *M. Drumont, étude psychologique*, Letouzey et Ané, Paris, 1890, p. 4-5

Aujourd'hui, les propos de Taxil contre l'antisémite Drumont paraissent plus que légitimes mais à la fin du XIX^{ème} siècle cette lucidité était loin de faire l'unanimité. Quand *La France Juive* est publié (1886) l'affaire Dreyfus n'a pas encore éclaté et la "Solution finale" ne germera que cinquante-cinq ans plus tard. C'est pourquoi, rares sont les hommes politiques de droite ou de gauche ou les hommes de lettres à se formaliser contre la haine antisémite de Drumont. Néanmoins, il est nécessaire de supposer que Taxil attaqua l'antisémitisme du pamphlétaire par esprit de vengeance plus que par conviction puisque l'antisémitisme était présent dans ses pamphlets antimaçonniques et surtout dans le volume II du *Diable au XIX^e siècle*⁴⁹. Concernant la banalité de l'antisémitisme à l'époque de Drumont, Michel Winock rappelle fort justement que Jaurès lui-même était en bons termes avec le judéophobe :

"Certes à plusieurs reprises, Jaurès se défend d'être antisémite. "Je n'ai pas de préjugé contre les Juifs", écrit-il en 1889. Mais, au moment de l'affaire du Panama, dont se saisit Drumont pour en faire une affaire "juive", on le voit plus attentif aux thèses de l'antisémitisme. Ses rapports avec Drumont, jusqu'à l'affaire Dreyfus, sont de bonne compagnie, Drumont ne tarissant pas d'éloges sur ce socialiste de terroir. "⁵⁰

Avant d'analyser la rhétorique de Drumont, il est important de rappeler que cet homme ne fut pas considéré comme un marginal par ses contemporains, loin s'en faut. L'influence de ses "théories" n'en fut que plus dramatique sur la société française. Comme le souligne Marc Angenot :

"Homme de lettres, Drumont passe aussi et se fait passer pour un "sociologue", à une époque où cette discipline est loin d'avoir acquis un statut académique bien établi. "Sociologue" exprime cependant le rôle culturel joué par Edouard Drumont. Il est un des seuls idéologues, et le mieux en vue, de toute la fin du siècle, à travailler à une analyse explicative globale, apparemment documentée, de la conjoncture et des tendances sociales. C'est au nom d'une certaine synthèse "scientifique" du malheur des temps que Drumont offre à un public cultivé la clé explicative du "péril juif". Drumont occupe donc une position originale sur la scène doxique, une position de premier plan qui en fait un penseur avec lequel il faut compter."⁵¹

⁴⁹ *Le Diable au XIX^e siècle*, Letouzey et Ané, Paris, 1895.

⁵⁰ *Edouard Drumont et Cie, op. cit.* p. 93

⁵¹ Marc Angenot, *Ce que l'on dit des Juifs en 1889 : antisémitisme et discours social*, Presses universitaires de Vincennes, Paris, 1989, p. 24.

Drumont a voulu se présenter comme le champion de l'antisémitisme français. A la lecture de la rapide biographie précédemment esquissée, il est permis de se demander s'il n'était pas atteint de psychose. Sa paranoïa expliquerait l'énergie déployée pour rédiger un ouvrage de plus de mille pages suivi de bien d'autres livres du même niveau. De plus la paranoïa de Drumont serait doublée d'une monomanie. Pour enrayer la psychose antijuive, un médecin d'Odessa, Léon Pinsker, publia en 1882 une brochure sous le titre de *Auto-émancipation*. Le docteur proposait la création d'un territoire juif autonome après avoir établi le diagnostic de l'antisémitisme comme une maladie mentale :

“La judéophobie est une psychose. Comme telle, elle est héréditaire et, maladie transmise depuis deux mille ans, inguérissable. La peur des revenants, mère de la judéophobie, a soulevé cette haine abstraite, on serait tenté de dire : cette haine platonique, qui rend responsable toute la nation juive des fautes effectives aux prétendues de ses membres individuels et pour lesquels tous les Juifs se trouvent sous le coup de calomnies et voués à l'universelle réprobation.”⁵²

Rudolph Loewenstein dresse un portrait clinique de l'antisémite en trois tableaux :

a) “Attitude de guet méfiant, de vigilance qui peut aboutir, en s'intensifiant, à une sorte de répulsion; b) Judéophobie consistant en un mélange de haine et de peur, de dégoût et de mépris ressentis pour les Juifs; c) Antisémitisme pour ainsi dire délirant ou “paranoïaque”, celui des individus qui croient à un “complot mondial juif pour l'asservissement et la destruction du monde aryen”.⁵³

Drumont incarne parfaitement le troisième tableau établi par Loewenstein. Norman Cohn a également travaillé sur l'aspect psychanalytique de l'antisémitisme dans son célèbre ouvrage *Histoire d'un mythe* (1967). Il a avancé que les idées nourries sur le compte des Juifs correspondent à des projections négatives inconscientes. Il est donc possible que Drumont ait attribué aux Juifs ses propres tendances et défauts. Norman Cohn suit les idées de Freud sur l'inconscient, il estime qu'il existe un inconscient antisémite :

“Les Juifs, en tant que collectivité, représentent pour l'inconscient à la fois le “mauvais” fils, c'est-à-dire le fils rebelle, nourrissant des intentions meurtrières envers le père, et le “mauvais” père, c'est-à-dire le père qui potentiellement torture, châtie et tue [...] divers psychanalystes ont affirmé que parce qu'ils rejettent le Dieu des chrétiens, les Juifs représentent pour certains d'entre eux les fils rebelles, “mauvais” - et donc des parricides. Cela veut dire que de tous

⁵² cité par Rudolph Loewenstein, in *Psychanalyse de l'antisémitisme*, PUF, Paris, 2001, p. 61

⁵³ *Psychanalyse de l'antisémitisme*, op. cit. p. 62

temps, il était pour eux facile et tentant de transformer les Juifs en boucs émissaires des ressentiments inconscients qu'ils pouvaient nourrir tant envers leur père, qu'envers leur Dieu."⁵⁴

Pour le pamphlétaire, indubitablement, les Juifs représentent le "mauvais" père celui qui "châtre et tue". Il relaie dans ses pamphlets le mythe du crime rituel des Juifs. On sait que Drumont a pu entrer dans la vie active grâce à la bonne image que son père avait laissée à la préfecture de Paris. Le premier emploi du judéophobe n'a donc pas été acquis en fonction de ses qualités mais de son nom. De cette façon, il n'a pu devenir adulte en travaillant. Son père, bien que mort l'a en quelque sorte "châtré" en l'empêchant de trouver du travail par lui-même. La faillite de Drumont dans la carrière de romancier a également dû contribuer à retarder sa maturité intellectuelle. Sa haine envers les Juifs révélerait une rancœur contre un père trop présent (même mort) à une période où le judéophobe rêvait d'émancipation. Cohn analyse très bien cette forme de haine :

"le petit enfant élabore à partir de ses propres pulsions destructrices et de ses propres sentiments de culpabilité une figure parentale d'une cruauté et d'une vindicte monstrueuse, un être tout-puissant qui torture, qui châtre et qui dévore, et à côté duquel le père réel, si dur qu'on puisse l'imaginer, semble inoffensif. Or, bien des adultes qui, du point de vue de la vie émotionnelle, ne cessent jamais d'être des petits garçons, continuent à voir autour d'eux ces monstres incarnés dans d'autres êtres humains."⁵⁵

On peut supposer, avec l'aide de Norman Cohn, que Drumont n'a jamais cessé d'être un petit garçon et que sa haine à l'égard des Juifs masque à peine une rancœur inassumée contre son père.

Winock s'est également intéressé à la psychologie des antisémites, il a su trouver chez Sartre des éléments éclairants à ce sujet :

"Sartre avait le mérite de montrer l'une des fonctions psychologiques de l'antisémite : échapper à sa propre médiocrité par la détestation d'un autre exécration, par la construction d'une espèce vile et inférieure, au regard de laquelle on s' imagine accéder à l'être".⁵⁶

⁵⁴ Norman Cohn, *Histoire d'un mythe, la "conspiration" juive et les protocoles des sages de Sion*, Gallimard, Paris, 1967, P. 254.

⁵⁵ *Histoire d'un mythe, la "conspiration" juive et les protocoles des sages de Sion, op. cit.* , p. 255

⁵⁶ Michel Winock, *La France et les juifs de 1789 à nos jours*, Seuil, Paris, 2004, p. 291

Mais la position de Sartre est elle-même ambiguë puisque elle ne qualifie pas les Juifs pour ce qu'ils sont eux-mêmes en tant qu'êtres humains. Winock souligne ce paradoxe de la pensée sartrienne :

Dans *Réflexions sur la question juive* Sartre dénonce brillamment les stéréotypes et les fonctions de l'antisémitisme. Pourtant, il lui fut reproché, son portrait du Juif : "Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif". Cette façon de voir les Juifs relève de la réification alors que les Juifs sont des êtres humains comme les autres et non comme la création des antisémites. Rabbi, penseur et collaborateur de la revue *Esprit*, critique le point de vue de Sartre en estimant que : "Tout se passe comme si jamais, à aucun moment, le Juif ne cessait d'être objet et comme s'il ne pouvait prendre lui-même la charge de son destin"⁵⁷

L'impact de *La France Juive* fut tel que de nombreux pamphlétaires, journalistes, critiques littéraires voulurent discréditer Drumont en cherchant à cerner sa psychologie. Le fameux Léo Taxil (auteur de mystifications tout d'abord anticléricales (1880-1885) puis antimaçonniques (1885-1895)) fut à la tête des opposants en affirmant avoir voulu écrire :

"un plaidoyer sollicitant de la conscience publique les circonstances atténuantes pour ce maniaque hargneux et méchant."⁵⁸

Léo Taxil ne fut certes pas le plus subtil des critiques vis-à-vis de Drumont mais sa vision du judéophobe avait le mérite d'être concise et, par les mots employés, était susceptible de cibler le même lectorat populaire qui constituait une partie du public de l'auteur de *La France Juive* :

"Les livres de Drumont, principalement les derniers, ne sont qu'une excitation au meurtre et au pillage. Ils peuvent être résumés en deux lignes : Anti-sémites, levons-nous ! et des boyaux du dernier rabbin, étranglons le dernier banquier !."⁵⁹

Taxil fut le premier critique à percevoir le danger meurtrier de la rhétorique drumontienne. L'aspect le plus intéressant de la critique lancée par Taxil contre Drumont consiste à établir une typologie des lecteurs de *La France Juive* :

⁵⁷ *Ibid.* p. 299

⁵⁸ Léo Taxil, *Monsieur Drumont : étude psychologique*, Letouzey et Ané, Paris, 1890, P V.

⁵⁹ *Monsieur Drumont : étude psychologique, op. cit.* p. 54

1° Il y a les diffamés, les amis des diffamés, et leurs ennemis; catégorie qui n'est pas la moins nombreuse. 2° Il y a les simples curieux, qui achètent le volume sans savoir au juste pourquoi, parce qu'on en parle autour d'eux, parce que les annonces de librairie énumèrent toutes les éditions qui se succèdent avec rapidité.”⁶⁰

Dans ces deux premiers types de lecteurs, on ne trouvera vraisemblablement que “les ennemis des diffamés” parmi lesquels les plus virulents antisémites. Il est important de souligner, comme l'a fait manifestement Taxil, que le lectorat de Drumont ne peut se résumer à un million d'antisémites. Le succès attire les curieux comme le rappelle justement Taxil. Hélas, il est bien possible que Drumont ait réussi à forger de nouveaux esprits hostiles au Juifs parmi ces curieux. Ce fut probablement le cas quand des lecteurs peu instruits se laissaient séduire par des théories fumeuses mais sans cesse étalées sur les affiches, et dans les revues et publicités que le pamphlétaire ne manquait pas de solliciter. On reconnaît un principe encore d'actualité qui consiste à accréditer une rumeur par un montage de textes ou d'images grossier, lequel recueillera l'assentiment de personnes se disant que si la rumeur est publiée, elle ne peut être que vraie. Reprenons la typologie des lecteurs de Drumont dressée par Taxil :

“3° Il y a les amateurs de potins; les mauvaises langues, qui ne manquent jamais une occasion de propager la calomnie, surtout lorsqu'elle est inepte; les cancaniers, toujours à l'affût d'un scandale, qui sont heureux de découvrir une méchanceté bien perfide, en lisant entre les lignes; et l'on sait que M. Drumont excelle dans l'art des sous-entendus.”⁶¹

Parmi les “amateurs de potins”, on pourrait aisément placer Drumont, il serait même à leur tête puisqu'il n'a cessé de colporter des ragots dans ses divers pamphlets. Dans le troisième type de lecteurs identifié par Taxil, il doit se trouver manifestement des gens qui ne se sentent exister que s'ils peuvent calomnier leurs voisins. Ce lectorat est celui des médiocres, des ratés qui cherchent à oublier leur morne vie en salissant la réputation d'autrui. Chez ces lecteurs, la judéophobie est intégrée avec plus ou moins d'intensité. Leur caractère peut vraisemblablement être qualifié de

⁶⁰ *Ibid.* p. 79

⁶¹ *Monsieur Drumont : étude psychologique, op. cit.* p. 79

misanthrope. Leur haine est donc portée plus sur l'homme en général que sur les Juifs en particulier.

Taxil perçoit d'autres typologies :

“4° Il y a les hommes de désordre, qui voient dans ce détraqué un précieux auxiliaire, qui se réjouissent de la propagande qu'il fait; propagande d'une nouvelle méthode révolutionnaire, aussi anti-sociale que celle des pires anarchistes.”⁶²

Ce lectorat ne doit pas être le plus représentatif, on devait pouvoir le trouver chez les Français qui avaient déjà apprécié le pamphlet de Toussenel *Les Juifs rois de l'époque*. Soit parce qu'ils estimaient que les Juifs étaient tous banquiers, usuriers, rois de la finance et grands propriétaires soit parce qu'ils cherchaient tout prétexte pour fomenter une révolution et que le premier bouc émissaire venu pouvait faire l'affaire. Aujourd'hui, on pourrait probablement placer dans la quatrième typologie des lecteurs de Drumont les militants de l'ultra-gauche (à ne pas confondre avec l'extrême-gauche) négationnistes et vouant une haine féroce à l'égard des représentants du capitalisme (comme Rassinier et les pamphlétaires publiés par les éditions de la Vieille taupe). Taxil a souhaité identifier une cinquième typologie qui reprend des traits de caractère de la troisième :

“5° Il y a les misanthropes, ceux qui passent leur vie à broyer du noir, qui considèrent l'avenir comme toujours de plus en plus sombre, qui éprouvent une satisfaction lugubre à lire dans un livre l'expression de leurs propres sentiments hargneux et grincheux; ceux-là trouvent par instinct que M. Drumont est dans le vrai; pour eux, il ne dira jamais assez que la société est perdue, que le monde contemporain va finir, qu'il faut se hâter de livrer la dernière bataille.”⁶³

Et Taxil ne croit pas si bien dire puisque *La Dernière Bataille* sera le titre d'un ouvrage de Drumont publié en 1890. Enfin dans deux dernières catégories, Léo Taxil évoque les jaloux et les naïfs :

“6° Il y a les égoïstes, les esprits étroits et jaloux, les êtres envieux de quiconque prospère autour d'eux [...] c'est une joie pour eux de voir un écrivain jeter de la boue sur “ces coquins de juifs millionnaires” [...] 7° Il y a, enfin, les bonnes âmes candides, les braves gens naïfs, qui, étant incapables de mentir, ne peuvent pas supposer qu'un homme ait l'aplomb d'inventer de toutes pièces les plus hardis mensonges [...]”⁶⁴

⁶² *Ibid.* p. 80

⁶³ *Monsieur Drumont : étude psychologique, op. cit.* p. 80

⁶⁴ *Ibid.* p. 81

Là encore, les traits de caractère des lecteurs de la troisième catégorie (jalousie, médiocrité) côtoient ceux de la sixième. En revanche Taxil caricature les lecteurs naïfs quand il les déclare “incapables de mentir”. Les “âmes candides”, si elles existent, n’ont pas dû être nombreuses à oser lire *La France Juive*. Ou peut-être que Taxil a voulu qualifier sous le terme de “candides” et de “naïfs” les lecteurs peu instruits ou pas assez pour décrypter les calomnies et les ragots colportés et inventés par Drumont. Dans ce cas on peut rejoindre Taxil dans son analyse quand il estime que pour :

“Les lecteurs de la septième catégorie, il en est un certain nombre qui, à force de croire que ce que M. Drumont leur raconte est vraiment et très réellement arrivé, finissent pas s’associer à ses haines, par horreur d’un mal n’existant pas dans la plupart des cas, et, dans les autres, formidablement exagéré.”⁶⁵

Pour pouvoir séduire tant de catégories de lecteurs il faut bien admettre que Drumont fut doué pour la rhétorique mais, lui, ressentait comme une injustice le fait d’être considéré comme un pamphlétaire. Il se considérait comme un observateur, un philosophe, un connaisseur d’âmes. Son manque de modestie est souvent flagrant dans ses écrits. En effet, il s’auto-attribue des qualités de penseur, voilées par de la fausse modestie :

“Je suis un simple psychologue”.⁶⁶

En parcourant les ouvrages de Drumont, le lecteur est frappé par le besoin récurrent qu’éprouve le judéophobe d’être considéré comme quelqu’un d’important, doté de tous les talents :

“Pour nous autres sociologues ou psychologues...⁶⁷ Avec mon esprit philosophique⁶⁸ Mon livre se rattache à tous les travaux tentés sous des formes différentes par les psychologues...”⁶⁹.

⁶⁵ *Idem*

⁶⁶ Edouard Drumont, *La fin d’un monde*, Dentu, Paris, 1891, p. 145

⁶⁷ *Ibid.* p. 263

⁶⁸ Edouard Drumont, *La Libre Parole*, 25 mai 1892

⁶⁹ Edouard Drumont, *La France Juive*, *op. cit.* Vol. I, p. 16

Incontestablement, le trait de caractère le plus significatif de Drumont fut l'égoïsme, finalement logique puisqu'il est à la source de sa paranoïa. Pour se sentir persécuté, il faut se sentir important et donc s'attribuer des talents susceptibles de déranger des ennemis virtuels.

Aspects "autobiographiques" de La France Juive : entre paranoïa et égoïsme.

Tout au long de *La France Juive*, et comme on le verra, Drumont a tenté de donner de lui l'image d'un respectable lettré, se voulant l'ami des grands écrivains comme Hugo et Flaubert. Alors qu'en réalité il ne rencontra Hugo que très peu et pas du tout Flaubert. Puisqu'il a échoué dans sa carrière de romancier, il se lance dans l'antisémitisme professionnel dans l'espoir de recueillir le succès et la célébrité. Pour cette raison, le judéophobe se met véritablement en scène dans *La France Juive*, et ce, dès les premières lignes :

"Taine a écrit la *Conquête jacobine*. Je veux écrire la *Conquête juive*."⁷⁰

Drumont commente même ses arguments et ses exemples comme s'il voulait que le lecteur soit le spectateur de son art de pamphlétaire :

"Regardez le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia que je prends ici, sans nulle animosité particulière, comme un personnage représentatif, ainsi que s'expriment les Anglais, comme le représentant de l'aristocratie."⁷¹

Drumont interpelle ses lecteurs « Regardez » mais ce verbe au mode impératif est totalement inutile à la compréhension de l'anecdote qu'il s'apprête à raconter sur Rochefoucauld-Bisaccia. Il en résulte un besoin manifeste d'être considéré à la fois comme écrivain mais aussi comme une personne cherchant une certaine proximité avec son lectorat. En effet, en exhortant les lecteurs à le

⁷⁰ *La France Juive .op. cit.* p. Vol. I, p. V

⁷¹ *Ibid.* P. XI

suivre (le mode impératif employé par l'auteur de *La France Juive* a, ici, valeur d'ordre), le pamphlétaire dépasse son simple rôle d'écrivain car il cherche à devenir une sorte de guide. Drumont fait preuve d'un véritable égocentrisme en décrivant au lecteur la conception de son pamphlet, son autosatisfaction permanente est véhiculée avec lyrisme :

“je me souviens que Saint Jean range les timides parmi ceux qui peuplent l'abîme infernal et je ne regrette pas d'avoir publié ce livre. Combien de fois m'est-il arrivé, après quelque séance dans une bibliothèque, de songer à un écrivain dont l'ouvrage, souvent inconnu, m'avait donné la révélation du passé, bien fait voir, bien expliqué un point d'histoire énigmatique ! Ce guide revivait vraiment pour moi, il était immortel; l'image que je me faisais de ce contemporain des jours disparus cheminait quelque temps avec moi à travers les rues de Paris.”⁷²

Drumont semble vouloir accorder à son pamphlet une dimension messianique en invoquant Saint Jean mais également les écrivains disparus et pourtant immortels. Cette immortalité, Drumont la recherche et l'espère en déclarant :

“Mon livre, mal apprécié dans le présent, me vaudra plus tard quelque ami qui, lui aussi, pensera à moi; il me saura gré de lui avoir bien fait comprendre comment cette France, la terre des lys, le royaume au manteau bleu comme l'azur du ciel, s'est laissé enjuiver, affubler de la loque jaune.”⁷³

On sent bien la paranoïa dans ce dernier passage puisque Drumont se sent incompris par ses contemporains, “mal apprécié” comme un écrivain avant-gardiste qui ne pourrait connaître le succès de son vivant. Cette auto-flagellation tout de suite corrigée par une auto-congratulation semble vouloir caresser le lecteur dans le sens du poil. En effet, le lecteur peut se sentir concerné par l'appel “me vaudra plus tard quelque ami”. Comme si ce lecteur pouvait devenir plus intelligent en donnant raison dès 1886 à un Drumont qui prévoit d'être compris bien plus tard. L'égocentrisme de Drumont frise parfois la mégalomanie :

“Le malheur du Sémite, - retenez bien cette observation fondamentale en mémoire de moi, - est qu'il dépasse toujours un point presque imperceptible qu'il ne faut pas franchir avec l'Aryen.”⁷⁴

⁷² *Ibid* Vol. I, p. XVII-XVIII

⁷³ *La France Juive, op. cit*, Vol. I, p. XVIII

⁷⁴ *Ibid*, pp. 10-11

Cette expression “en souvenir de moi” symbolise tout le besoin de reconnaissance que Drumont n’a, semble-t-il, jamais réussi à obtenir tout à fait. *La France Juive* n’est donc pas seulement un pamphlet mais également un testament légué à un million de Français en souvenir d’un judéophobe qui, sans le savoir, aura influencé les pages les plus sombres de l’histoire du XXème siècle. En lisant le pamphlet de Drumont, on est tenté de lui imaginer un autre titre qui aurait été plus proche de la réalité : *La France, j’en suis convaincu, moi Edouard Drumont, est envahie par les Juifs. Appel aux Français d’un homme de lettres*. Tout l’égocentrisme démesuré aurait été dévoilé avant même d’ouvrir le livre. Après la mégalomanie, l’autosatisfaction et l’égocentrisme, Drumont se montre à la fois impudique et misérabiliste :

“Au centre de ce quartier plein de loques s’élève une synagogue [...]. J’ai donné là vingt kreutzers à une femme chaussée de bottes énormes qui voulait absolument m’embrasser la main. “Inutile, ma vieille, lui ai-je dit, je suis charmé de t’être agréable; ton fils sera probablement mon maître et je serai très content de gagner un morceau de pain en collant des bandes dans son journal.”⁷⁵

Drumont se montre impudique car il affiche ses bienfaits. De plus cet acte de générosité (s’il a vraiment existé) n’avait pour fonction de mettre en scène qu’un misérabilisme navrant : “ton fils sera probablement mon maître”. Ce misérabilisme servira l’auteur des *Protocoles des Sages de Sion* qui comme Drumont affirmera que les non-Juifs d’abord manipulés par les Juifs finiront pas n’être plus que leurs valets et en seront très heureux. La prétention se manifeste également chez

Drumont dans la glorification de son propre travail :

“Nul plus que moi, on peut le croire, n’admire cette fleur sublime que le christianisme a fait éclore dans l’âme humaine, cette charité infatigable, inépuisable, ardente qui donne toujours, qui donne sans cesse, qui donne non point l’argent seulement, mais le cœur lui-même, le temps, l’intelligence.

Ce que je voudrais indiquer dans cette œuvre qui est un travail de rigoureuse analyse, c’est la différence qui existe entre la solidarité du Juif et la charité du chrétien.”⁷⁶

Drumont n’hésite pas à se placer au-dessus de tous (“nul plus que moi”) pour indiquer, plus bas, que son pamphlet est rien moins qu’une “œuvre” et que son assemblage de rumeurs est “un

⁷⁵ *Ibid.* Vol. I, p. 23

⁷⁶ *La France Juive, op. cit.*, vol. I, p. 53

travail de rigoureuse analyse”. Drumont devance les critiques en s’attribuant des lauriers qu’il a peut-être peur de ne pouvoir récolter. Il arrive souvent que la prétention cache un manque de confiance en soi et il est possible que Drumont cherche à exorciser sa carrière de romancier raté en entourant son pamphlet de commentaires auto-élogieux. La prépondérance du “je” dans *La France Juive* est révélatrice de l’intime conviction qu’avait Drumont d’accomplir une mission et d’être le prophète d’un combat à venir dont il voulait être le parrain :

“Quant à moi, je ne suis que le modeste annonciateur des événements curieux qui approchent. Insulté, diffamé, méconnu, peut-être mourrais-je, quoique je ne le crois pas, avant d’avoir assisté aux choses que j’annonce comme certaines. Qu’importe ! j’aurai rempli mon devoir et accompli mon œuvre. Chaque fait maintenant confirmera la justesse de mes prévisions.”⁷⁷

On note au passage la fausse modestie de Drumont : “je ne suis que le modeste annonciateur”

et la preuve supplémentaire de la paranoïa malade du judéophobe : “Insulté, diffamé, méconnu” propre aux maniaques du complot (en effet, Drumont a été peu insulté et diffamé car la plupart des Juifs ont préféré répondre à *La France Juive* par l’indifférence à l’exception de Bernard Lazare).

On peut se satisfaire de cette maigre consolation : Drumont décéda avant de voir le fruit de son entreprise de démolition puisqu’il disparut dans l’oubli et seize ans avant l’avènement du nazisme.

- Chapitre 2 -

Pragmatique du discours de Drumont (intertextualité, citations, allusions, plagiat), Drumont et ses lecteurs, hypertextualité.

⁷⁷ *Ibid* p. 137

Nous allons examiner la pragmatique du discours de Drumont. Cela permettra de cerner les rapports qu'a tenté de tisser le judéophobe avec ses lecteurs (séduction, manipulation, emprise sur les consciences politiques). Il sera essentiel d'examiner les outils de rhétorique employés par Drumont (argumentations, fonction conative du langage, discours à vocation politique, etc...).

Drumont est un homme qui éprouve un besoin d'affection permanent. Il cherche à séduire ses lecteurs pour que ceux-ci s'identifient à lui :

“Comme je ne dissimule rien de mes sentiments à des lecteurs, qui, pour la plupart, sont devenus pour moi des amis [...]”⁷⁸

Drumont n'est pas qu'un simple pamphlétaire, il est aussi un parfait démagogue :

“Si ce livre [*La France Juive*] a eu un tel écho, c'est qu'il était si complètement l'expression des préoccupations du moment que chacun l'ayant pensé, dans le détail, croyait, pour ainsi dire, me l'avoir dicté dans l'ensemble. Et chacun avait raison. Je n'ai été que le secrétaire de tous les esprits et le porte-parole de toutes les âmes. C'est presque une usurpation que d'avoir signé comme à moi ce livre qui était le livre de tous.”⁷⁹

Le passage précité de *La France Juive* est pleinement représentatif de son discours argumentatif et il symbolise également la personnalité du pamphlétaire. En effet, les termes à retenir dans cet extrait sont “chacun” et “tous”, deux pronoms indéfinis qui permettent à Drumont d'englober tous ses lecteurs quelles que soient leurs origines sociales (ouvriers, employés, patrons) ou culturelles (érudits ou non-diplômés). “Chacun” et “tous” désignent indifféremment les Français qui ont eu en mains *La France Juive* comme si Drumont avait l'intime conviction d'avoir rédigé une œuvre universelle. L'utilisation des termes “chacun” et “tous” n'est pas anodine. Drumont démagogue, commence son argumentation par la désignation du particulier : *Ce livre [...] chacun l'ayant pensé* pour finir par le général : *Ce livre qui était le livre de tous*. De cette façon, toute personne ayant lu *La France Juive* a l'impression de faire partie d'une communauté. *La France Juive* serait donc un pamphlet fédérateur avec au-dessus de la “communauté” des lecteurs un *porte-parole de toutes les âmes*. On note au passage la connotation chrétienne insinuée par Drumont. Le pamphlétaire se sent investi d'une mission et veut passer pour un nouveau prophète. Il joue sans cesse avec l'interactivité. Le pamphlétaire souhaite que le lecteur se sente associé à son combat. Tout en rédigeant les pires calomnies sur les Juifs, le judéophobe cherche à être suivi dans son délire. Pour

⁷⁸ *La France Juive, op. cit.* préface de la nouvelle édition, page b

⁷⁹ *La France Juive, vol. I, op. cit.*, pages c et d

solliciter la connivence des lecteurs, Drumont demande à ces derniers de partager la responsabilité des propos dont il est pourtant le seul auteur. Ainsi, dès les premières pages d'introduction de *La France Juive*, il interpelle les lecteurs :

“Quand il veut se nantir lui-même, le Jacobin d’aujourd’hui échoue misérablement. Voyez Cazot⁸⁰ [...]”⁸¹ .

Pour que la connivence soit établie, Drumont n’hésite non seulement à employer le mode impératif *Voyez*. mais aussi la flagornerie :

“Ceux de mes lecteurs intelligents entre les mains desquels ce livre tombera n’ont qu’à rappeler leurs souvenirs”⁸² .

Dès que la connexion est opérée entre le pamphlétaire et ses lecteurs, le discours, même le plus délétère, peut-être énoncé. Juste après avoir flatté ses “interlocuteurs/lecteurs”, Drumont déclare :

“Même dans une conversation de dix minutes avec un Juif, [...] vous vous abandonnez avec lui avec cette familiarité, à cette bonhomie, à cette liberté qui fait le charme des commerces mondains, il vous monte immédiatement sur le dos, il attente à votre cerveau, il vous supprime; il faut le tenir à la main soigneusement.

Que l’on cause avec un millionnaire ou avec un besogneux, il faut lui rappeler à chaque instant qui vous êtes et qui il est...”⁸³

A l’évidence, l’utilisation fréquente du pronom “vous” par Drumont est la meilleure manière de transformer le pamphlet en “dialogue”. Le pronom “vous” opposé dans le passage précité au pronom “il” a également une fonction très importante : celle de hiérarchiser les Français contemporains de Drumont. Le pamphlétaire s’adresse d’égal à égal avec ceux qu’il considère comme des “Aryens” mais ne veut pas s’abaisser à communiquer directement avec les Juifs qu’il insulte. Ceux-ci sont traités comme des phénomènes sociologiques dangereux (*Il vous supprime*) qui n’apparaissent finalement pas comme “sujets” (c’est-à-dire comme être humain digne de respect) mais comme “objets”. En effet, pour Drumont les Juifs (qu’il désigne d’ailleurs

⁸⁰ Jules Cazot, (1821-1912) avocat, député en 1871, il fut plusieurs fois président de l’Union républicaine à l’Assemblée Nationale. Antiboulangiste en 1889.

⁸¹ *La France Juive*, op. cit. vol. I, p. I

⁸² *Ibid*, p. 23

⁸³ *La France Juive*, op. cit. vol. I, p. 23

fréquemment sous le terme “LE Juif” sont des objets propres à engager une conversation qui s’étale sur près de 1 200 pages et qui a pour but de désigner des responsables aux malheurs du monde. Il est donc important de considérer Drumont comme l’énonciateur dans un dialogue qui l’engage avec des millions de “destinataires”.

La clé du succès de *La France Juive* est bien celle-ci : Drumont a voulu établir un “dialogue” par ouvrage interposé dans lequel le destinataire est tour à tour flatté, exhorté, plaint, encouragé, consolé mais surtout excité dans un seul but : la haine des Juifs. Drumont/énonciateur construit son énoncé en fonction de ce qui a déjà été écrit avant lui (par Gobineau, Toussenel, Renan) pour s’assurer que le dialogue est bien préétabli. Les ouvrages antisémites qui précèdent *La France Juive* font office de code culturel du discours (selon la terminologie de Barthes⁸⁴). Le travail d’anticipation de Drumont sur les réactions des lecteurs, le recours à de subtiles stratégies destinées à contrôler, à contraindre le processus interprétatif font office de “fonction conative” du langage.

Pour revenir à la spécificité de l’emploi de l’expression “LE Juif” par Drumont, il est intéressant de se pencher sur les conséquences de ce choix. On sait que “Le Juif” est employé chez le judéophile et ses futurs disciples ou lecteurs assidus (Barrès, Rochefort, Soury) de façon péjorative. C’est-à-dire qu’au lieu de nommer le peuple d’Israël avec l’article “Les” Drumont veut amener le lecteur à voir les Juifs comme un seul homme, une seule entité, un parasite ou un fléau comme on emploie l’article “Le” pour désigner la notion du Mal. L’emploi de l’article “Le” est donc pour Drumont en particulier et les antisémites en général une façon de nier l’existence des Juifs pleine et entière en tant qu’êtres humains. A contrario, Lion Feuchtwanger a choisi de parler d’un Juif de cour indispensable aux princes allemands du XVIII^e siècle, il brosse un tableau de la

⁸⁴ Roland Barthes, *S/Z*, Editions du Seuil, Paris, 1970, p. 35

société de l'époque et du tragique destin de la communauté juive dans son roman *Le Juif Süss* (1923), véritablement philosémite (à ne surtout pas confondre avec le film de propagande nazi commandé par Goebbels dont le thème est évidemment judéophobe).

Pourquoi donc cette différence dans l'interprétation de l'article "Le" ? Le lecteur de *La France juive*, s'il n'est pas attentif à la sémiologie de Drumont peut facilement se faire manipuler. Barthes explique très bien ce phénomène dans *Mythologies* :

"Je rappellerai donc que toute sémiologie postule un rapport entre deux termes, un signifiant et un signifié. Ce rapport porte sur des objets d'ordre différent, et c'est pour cela qu'il n'est pas une égalité mais une équivalence. Il faut ici prendre garde que contrairement au langage commun qui me dit simplement que le signifiant exprime le signifié, j'ai affaire dans tout système sémiologique non à deux, mais à trois termes différents; car ce que je saisis, ce n'est nullement un terme, l'un après l'autre mais la corrélation qui les unit."⁸⁵

Si on suit bien le raisonnement de Barthes, cela signifie que pour Feuchtwanger *Le Juif Süss* est le signifiant et le signifié est le personnage du roman. La corrélation n'étant à la lecture du roman nullement judéophobe. Alors que pour Drumont, le signifiant "Le Juif" est attaché à toute autre chose non pas à un être humain sorti de son groupe ethnique pour en tirer un récit mais à un ensemble communautaire. Le signifié de "Le Juif" pour Drumont n'est pas "un homme pratiquant le judaïsme" mais plutôt "Le parasite", la "bête immonde aux doigts crochus", bref une caricature. Il suffit de donner deux exemples des emplois de ces termes accolés dans *La France Juive* pour s'en convaincre :

"Ce que l'on ne dit pas, c'est la part qu'a l'envahissement de l'élément juif, dans la douloureuse agonie d'une si généreuse nation, c'est le rôle qu'a joué, dans la destruction de la France, l'introduction d'un corps étranger dans un organisme resté sain jusque-là."⁸⁶

Dans ce premier exemple, il s'agit de "L'élément juif", ce qui renforce encore l'aspect inhumain des Juifs selon Drumont qui en fait, réalise une métaphore de la maladie dont le corps affecté serait

⁸⁵ Roland Barthes, *Mythologies*, Seuil, Paris :, Oeuvres complètes 1942-1951, t. 1, p. 826.

⁸⁶ *La France Juive*, op. cit. Vol. I, p. XVII

La France. Pas question donc de désigner un Juif extrait de sa communauté religieuse mais au contraire de rassembler toute cette communauté comme un groupe de “bactéries” mortifères pour la patrie. Prenons un autre exemple tout à fait significatif :

“Le Juif - qu'on tienne bien compte encore de cette observation - ne sera jamais l'égal d'un homme de race chrétienne.”⁸⁷

Drumont oppose “Le Juif” (donc article défini) à “un homme de race chrétienne” (article indéfini). L'article “un” possède ici sa valeur numérique, c'est-à-dire que pour Drumont un seul chrétien vaut plus que tous les Juifs du monde. Si on ne saisit pas la subtilité de l'emploi détourné des articles “Le” et “Un” par Drumont on peut aisément se faire manipuler comme ce fut certainement le cas en 1886, à l'époque où l'école de Jules Ferry n'avait que cinq ans. Par ailleurs, il ne faut pas perdre de vue que l'emploi de l'article “Le” associé à Juif renvoie à une tradition judéophobe ancrée chez les Français catholiques influencés par le sermon de nombreux prêtres, qui ne parlaient pas des Juifs en général mais employaient plus volontiers l'expression “LE peuple déicide”. Drumont s'est certainement servi de cette tradition. Mais il existe une autre explication, nullement contradictoire, mais plutôt complémentaire pour analyser le choix de Drumont pour l'article “Le” dans sa volonté de dénigrer les Juifs. Dire LE Juif est un « parasite » ou un « profiteur » a pour but d'essentialiser le comportement de l'ensemble du peuple juif. C'est ce qu'explique Gustave Guillaume dans son livre *Langage et science du langage* :

“L'article “un”, porteur d'un mouvement se développant de l'universel au singulier, est la projection dans l'abstrait de la puissance que possède l'esprit de particulariser. Au terme de sa course, l'article “un”, qui déclare là sa valeur essentielle (finale), est un article de particularisation.”⁸⁸

⁸⁷ *La France Juive, op. cit.* Vol. I p. 22

⁸⁸ Gustave Guillaume, *Langage et science du langage*, Nizet, Paris, 1964, p. 147.

Ainsi, si Drumont avait employé l'article "un" associé à "Juif", la démonstration n'aurait pas atteint son but car le lecteur aurait cru que le pamphlétaire voulait dénigrer un seul Juif en le rendant "particulier" par rapport à l'ensemble du peuple juif. Gustave Guillaume reprend :

"L'article "Le", porteur d'un mouvement se développant, à l'inverse, du singulier à l'universel, est la projection dans l'abstrait de la puissance que l'esprit possède de généraliser. Au terme de sa course, l'article "le", qui, de même que l'article "un", déclare sa valeur essentiel (finale), est un article de généralisation."⁸⁹

La démonstration est donc faite, Drumont veut généraliser tous les défauts qu'il impute aux Juifs en employant délibérément l'article "LE". Le lectorat peu instruit en grammaire peut donc suivre les 1 200 pages de *La France Juive* et se laisser convaincre des théories d'un homme animé au plus haut point par la haine.

La pragmatique du discours de Drumont était-elle politique ?

"Politique" vient du grec "polis" : la cité. A Athènes, en théorie, chaque citoyen (à l'exception des femmes et des esclaves) pouvait prendre la parole dans l'agora mais en pratique, seuls les Athéniens fortunés pouvant s'allouer les services d'un sophiste étaient capables de convaincre l'auditoire. Le discours politique, dès son origine grecque, est donc un discours d'influence dont le but est d'agir sur l'auditoire (ou le lectorat en ce qui concerne les pamphlétaires) pour le faire réfléchir et lui donner à "croire" les théories en vogue.

La pragmatique de Drumont possède des allures de discours politique car elle reprend les techniques que les premiers sophistes enseignaient aux fortunés Athéniens. Ces techniques sont rappelées par A. Trognon et J. Larrue dans l'ouvrage intitulé *Pragmatique du discours politique* :

"Le discours est divisé en cinq parties, ayant chacune ses règles et ses utilités :

⁸⁹ *Idem*

- L'exorde, qui sert à l'établissement et à la constitution de la question.
- La narration, qui sert à exposer le sujet à traiter.
- L'argumentation, ou la preuve, moment décisif de la machinerie du discours, où le vraisemblable jouera un rôle essentiel.
- La digression, qui tout à la fois s'éloigne de la question en débat et concourt à l'éclaircir et à la résoudre.
- La conclusion, ou l'épilogue enfin."⁹⁰

Les cinq parties du discours politique sont aisément percevables dans *La France Juive* : -

L'exorde :

“Le seul auquel la Révolution ait profité est le Juif. Tout vient du Juif; tout revient au Juif. Il y a là une véritable conquête, une mise à la glèbe de toute une nation par une minorité infime mais cohésive, comparable à la mise à la glèbe des Saxons par les soixante mille Normands de Guillaume le conquérant.”⁹¹

Dès la deuxième page de *La France Juive*, Drumont établit la question qu'il va développer sur deux gros volumes en choisissant un vocabulaire guerrier, combatif : “conquête”, “mise en glèbe”, “Guillaume le conquérant”.

- **La narration** : les divers récits dans les 1 200 pages de *La France Juive*.

- L'argumentation :

“Les immenses fortunes juives, les châteaux, les hôtels juifs ne sont le fruit d'aucun labeur effectif, d'aucune production; ils sont la proélibation [il nous a été impossible de trouver une définition de ce terme] d'une race dominante sur une race asservie. Il est certain par exemple, que la famille Rotschild, qui possède ostensiblement trois milliards rien que pour la branche française, ne les avait pas quand elle est arrivée en France; elle n'a fait aucune invention, elle n'a découvert aucune mine, elle n'a défriché aucune terre; elle a donc prélevé ces trois milliards sur les français, sans rien donner en échange.”⁹²

Pour que l'argumentation de Drumont paraisse “vraisemblable”, la “machinerie du discours” drumontien consiste à accompagner chaque argument par un exemple chiffré. Argument : “Les immenses fortunes juives”, exemple : “la famille Rotschild, qui possède ostensiblement trois milliards”. Pour que l'argument soit encore plus convainquant, Drumont utilise des accusations *ad hominem* : “Rotschild” et les habille d'adverbes évoquant la démonstration : “ostensiblement”. L'adverbe “ostensiblement” donne l'impression au lecteur qu'il peut quasiment toucher du doigt la cible désignée par Drumont.

⁹⁰ A. Trognon et J. Larrue, *Pragmatique du discours politique*, Armand Colin, Paris, 1994, p. 125

⁹¹ *La France Juive*, op. cit. V. I, p. II

⁹² *Ibid* p. III

- **La digression** : les nombreuses évocations de la franc-maçonnerie dans les pamphlets de Drumont semblent, a priori, éloigner les lecteurs de la question établie par le judéophobe mais elles servent son combat. En effet, Drumont peut “résoudre” la question induite tout au long de *La France Juive* : “comment les Juifs se sont emparé de la France” en déclarant :

“ce qu’il n’avait pas pu faire au Moyen-Age avec les templiers, le Juif le faisait avec la franc-maçonnerie, dans laquelle il avait fondu toutes les sociétés secrètes particulières, qui avaient si longtemps cheminé dans l’ombre.”⁹³

Digresser sur la franc-maçonnerie, permet à Drumont de satisfaire son comportement de judéophobe paranoïaque tel qu’établi par Loewenstein. Mais il “éclaire” son propos. En effet, selon lui, les Juifs n’auraient jamais pu conquérir la France au grand jour. Il leur a fallu “longtemps cheminer dans l’ombre”. La théorie étant invérifiable pour la majorité des lecteurs de *La France Juive* (n’ayant pas accès aux loges maçonniques) celle-ci ne peut qu’être difficilement contredite.

- **La conclusion** : Pour Drumont, elle est simple :

“Pour moi, je le répète, je n’ai prétendu entreprendre qu’une œuvre de bonne volonté, montrer par quel oblique et cauteleux ennemi la France avait été envahie, corrompue, abêtie au point de briser de ses propres mains tout ce qui l’avait faite jadis puissante, respectée et heureuse. Ai-je rédigé notre testament ? Ai-je préparé notre renaissance ? Je l’ignore. J’ai accompli mon devoir, en tout cas, en répondant par des insultes aux insultes sans nombres que la presse juive prodigue aux Chrétiens. En proclamant la vérité, j’ai obéi à l’appel impérieux de ma conscience, liberavi animam meam.”⁹⁴

Bien avant Pétain, Drumont prétend faire don de sa personne à la France : “œuvre de bonne volonté”, “j’ai accompli mon devoir”. Il souhaite passer, aux yeux de ses lecteurs, pour une Cassandre : “Ai-je rédigé notre testament ?” livrant bataille à l’ennemi comme un chevalier, voire une nouvelle Jeanne d’Arc : “appel impérieux” qui exhorterait les chrétiens à “sauver leur âme” : “liberavi animam meam”.

⁹³ *La France Juive, op. cit.* V. I p. 265.

⁹⁴ *La France Juive, op. cit.* v. II, p. 577, à noter que la citation “Slavi animam mea” est présente chez Marx à la fin de sa critique du programme de Gotha. La citation est tirée d’Ezechiel (III, 19)

Les sophistes fournissaient à leurs élèves, à propos d'un ensemble de questions, des séries de couples d'arguments antagonistes et leur donnaient quelques recettes pour amener l'adversaire sur un terrain favorable. Alain Trognon et Janine Larrue rappelle quelques unes de ces recettes :

“- Ne laissez jamais deviner la réponse que l'on désire : pour cela, interrogez soit sous forme négative, comme si c'était le contraire que l'on désirait, soit à la fois sous forme affirmative et négative pour montrer que l'on est indifférent.”⁹⁵

Drumont a employé cette technique rhétorique mais ses arguments étant peu empreints de modération, il n'était que trop facile de deviner qu'elle réponse il souhaitait obtenir de ses lecteurs, il emploie donc savamment les questions rhétoriques :

“Ne voyons-nous pas, d'ailleurs, la seule nation qui soit encore solide, qui tienne encore debout, l'Allemagne reprendre la question exactement sous la même forme et, sans s'occuper en aucune façon du point de vue religieux, essayer de réagir contre l'invasion sémitique ?”⁹⁶

Le “Ne voyons-nous pas” de Drumont signifie clairement “Voyez lecteurs comme je le vois” puisque le “nous” employé ici est une invitation à suivre la pensée du pamphlétaire. Le point d'interrogation final pourrait être aisément remplacé par un point d'exclamation. Les phrases interro-négatives du pamphlétaire servent à instaurer une sorte de connivence avec les lecteurs. En leur laissant croire qu'ils ont le choix entre une réponse négative ou affirmative à des questions purement rhétoriques, Drumont enferme un peu plus son lectorat dans ses théories :

“Mais n'est-ce pas bien Juif tout cela ? La race n'est-elle pas tout entière dans ce contraste : maintenant qu'ils sont les maîtres ils vomissent sur nous tous les excréments qu'avait avalés Ezéchiel; quand ils n'étaient encore qu'une infime minorité, ils ne supportaient pas qu'on touchât à eux et entonnaient immédiatement le grand air des principes de 89.”⁹⁷

En admettant que des lecteurs aient envie de répondre non à la question “Mais n'est-ce pas bien Juif tout cela ?”, Drumont continue de resserrer son étai doctrinal en renforçant son propos par un exemple: “maintenant [...] ils vomissent”. Exemple qui ne peut entraîner les lecteurs que vers le dégoût.

⁹⁵ *Pragmatique du discours politique. op. cit.* p. 20

⁹⁶ *La France Juive, op. cit.* vol. I p. 51

⁹⁷ *La France Juive, op. cit.* vol. I pp. 96-97

“- Si vous voulez que le point faible de votre raisonnement n'apparaisse pas à votre adversaire noyez-le de paroles, allongez la discussion en y introduisant des détails étrangers au sujet, plus il y a de propositions moins on y voit l'erreur.”⁹⁸

Cet autre précepte de rhétorique est manifestement le plus usité par Drumont. Le pamphlet est en lui même un style littéraire qui repose sur l'excès (dans la forme employée pour tenter de convaincre). Il est donc normal que *La France Juive* soit fondée sur les digressions et les accumulations d'arguments étayés par des rumeurs ou de fausses preuves. Dans cet amoncellement d'informations, les lecteurs perdus ou peu érudits ne peuvent, en effet, voir les erreurs.

“- Enfin excitez la passion de l'adversaire en prenant un ton volontairement agressif, car un homme troublé par la passion abaisse sa garde.”⁹⁹

Drumont excite la passion de ses lecteurs en usant à profusion d'un lexique péjoratif et injurieux très étendu à l'égard des Juifs :

“Le Sémite est mercantile, cupide, intrigant, subtil, rusé [...] Le Sémite est négociant d'instinct, il a la vocation du trafic, le génie de tout ce qui est échange, de tout ce qui est une occasion de mettre dedans son semblable. [...] Le Sémite n'a aucune faculté créatrice.”¹⁰⁰

La pratique de la rhétorique, Drumont l'a acquise au lycée Charlemagne où il fut inscrit en 1859. Même s'il fut souvent classé parmi les derniers (ce qui se sent dans la structure embrouillée de *La France Juive*) il est indéniable que la rhétorique professée à Charlemagne n'ait pas laissé Drumont indifférent. Par ailleurs le langage ordurier de Drumont a son origine comme le fait remarquer G.

Kauffmann :

“De ces années de dénuement passées à battre le pavé parisien, il conservera un souvenir vivace et douloureux, lié au sentiment d'une déchéance, d'un déclassement. Il en gardera aussi des manières quelque peu “canailles”, un ancrage plébéien, une fibre argotique et poissarde. Nous retrouverons ce penchant dans la *France Juive*.”¹⁰¹

⁹⁸ Pragmatique du discours politique. op. cit.p. 20

⁹⁹ Idem

¹⁰⁰ *La France Juive*, op. cit. V.I, p. 9

¹⁰¹ Edouard Drumont. *Des années de jeunesse à la publication de La France Juive (1844-1886)* op. cit. p. 28

Comme Céline, cinquante ans plus tard, Drumont diffuse les pires substantifs pour désigner les

Juifs :

“Il [l’Aryen] aura une délicatesse de pensée et une noblesse de sentiment que le youtre n’aura jamais.¹⁰² Ces deux youtres à mine futée en train de dépecer les décors d’un théâtre, n’est-ce pas Dreyfus et Lockroy ?”¹⁰³

La rhétorique d’un pamphlétaire est liée à la perception qu’il se fait de son lectorat potentiel.

La rhétorique employée par Drumont est bourrée d’hyperboles, de métaphores, de rumeurs car elle

cherche à impressionner. Drumont s’inspire de Renan “*La race sémitique*, (selon ce dernier) :

“se reconnaît presque uniquement à des caractères négatifs; elle n’a ni mythologie, ni épopée, ni science, ni philosophie, ni fiction, ni arts plastiques, ni vie civile; en tout, absence de complexité de nuances, sentiment exclusif de l’unité »¹⁰⁴

Et Gobineau a une vision réductrice de l’humanité fondée sur le concept d’inégalité des races. Un

homme convaincu de l’inégalité des races doit probablement être persuadé de l’inégalité des

individus selon leur rang dans la société. Que peut-il résulter d’une telle perception de l’humanité

dans le discours d’un pamphlétaire ? La réponse se trouve dans un ouvrage publié en 1891 (soit

cinq ans après *La France Juive*) *La Psychologie des foules* de Gustave Lebon. Lebon, comme

Drumont, a fondé ses théories sur des concepts racistes. Dès lors, il est possible de rapprocher les

théories de Lebon à celles de Drumont quant à leur perception de la nature humaine. Pourquoi *La*

France Juive est-elle constellée de mécanismes destinés à impressionner, voire à choquer ? On

trouve une réponse possible dans ce passage de *La Psychologie des foules* :

“Ce ne sont pas les faits en eux-même qui frappent l’imagination populaire, mais bien la façon dont ils se présentent. Ces faits doivent par condensation, si je puis m’exprimer ainsi, produire une image saisissante qui remplisse et obsède l’esprit. Connaître l’art d’impressionner l’imagination des foules c’est connaître l’art de les gouverner.”¹⁰⁵

¹⁰² *La France Juive*, op. cit. V. I, p. 22

¹⁰³ *Ibid*, p. 25

¹⁰⁴ Ernest Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, Calmann-Lévy, Paris, 1958, p. 155

¹⁰⁵ Gustave Lebon, *Psychologie des foules*, Alcan, Paris, 1895, p. 56

Indubitablement, Drumont connaissait “l’art d’impressionner l’imagination des foules” mais s’il ne cherchait pas à les “gouverner”, il s’efforçait de les manipuler pour les ranger à ses propres conclusions concernant la communauté juive de France.

Intertextualité du discours de Drumont.

L’intertextualité suppose la co-présence entre au moins deux textes (allusions, citations, plagiat...). Chez Drumont, elle se manifeste par l’abondance de citations. Les citations dans *La France Juive* ont plusieurs fonctions :

- Drumont, homme de lettres et romancier raté veut passer auprès de ses lecteurs pour un érudit, un ami des arts et de la littérature. Il compense ainsi l’échec de ses ouvrages de fiction et redore son blason.

- Drumont peut éclairer ses théories par des citations d’ouvrages de références ce qui lui permet de consolider les thèses même les plus fumeuses.

- Les références aux auteurs adulés du moment (Hugo, Renan, Daudet) permettent à Drumont de donner l’illusion à ses lecteurs qu’en parcourant *La France Juive*, ils sont d’emblée introduits dans un cercle d’érudits. L’intertextualité est donc valorisante à la fois pour l’auteur et ses lecteurs. Quand *La France Juive* paraît, Victor Hugo vient à peine d’être porté par la foule jusqu’au Panthéon. Citer Hugo comme source d’inspiration est donc la meilleure façon d’attirer le consensus.

Drumont ne s’en prive pas puisqu’il cite le grand poète dix-huit fois. Il ne se prive pas non plus de ranger Hugo à sa cause en lui faisant proférer des paroles qu’il n’est plus à même de nier. Tout au long de *La France Juive*, Drumont s’applique à exploiter toutes traces d’antisémitisme

dans la littérature de son époque. Il fait preuve d'une réelle obsession jusque dans la lecture des auteurs peu réputés comme antijuifs de nos jours. Drumont éprouve l'ardent désir de placer Hugo dans son panthéon des écrivains vouant une haine au peuple d'Israël. Il semble que Drumont se soit attaché à la lecture de l'œuvre intégrale d'Hugo pour en tirer un peu de soufre au point de faire passer le poète pour un antisémite.

En effet, Drumont cite un extrait de *Littérature et philosophie mêlées* à la page 104 de *La France*

Juive :

“Tout juif pue a dit Victor Hugo qui s'est éteint entouré de Juifs. [...] En 1266, raconte le grand poète, une mémorable conférence eut lieu devant le roi et la reine d'Aragon entre le savant rabbi Zéckhiel et le frère Paul Cyriaque, dominicain très érudit. Quand le docteur juif eut cité le Toldos Jechut, le Targum, les Archives du Sanhédrin, le Nissachon vetus, le Talmud, la reine finit par lui demander pourquoi les Juifs puaiient. “

Seulement voilà, Drumont sort cette citation de son contexte et oublie intentionnellement de citer le paragraphe qui précède ce même passage et qui mérite d'être repris en entier pour mieux en saisir la teneur :

“Il y aurait un livre curieux à faire sur la condition des Juifs au moyen âge. Ils étaient bien haïs, mais ils étaient bien odieux; ils étaient bien méprisés, mais ils étaient bien vils. Le peuple déicide était aussi un peuple voleur. Malgré les avis du rabbin Beccaï ils ne se faisaient aucun scrupule de piller les nazaréens, ainsi qu'ils nommaient les chrétiens; aussi étaient-ils souvent les victimes de leur propre cupidité. Dans la première expédition de Pierre-l'Hermitte, des croisés, emportés par le zèle, firent le vœu d'égorger tous les juifs qui se trouveraient sur leur route, et ils le remplirent. Cette exécution était une représaille sanglante des bibliques massacres commis par les juifs.”

“Suarez observe seulement que les Hébreux avaient souvent égorgé leurs voisins par une piété bien entendue, et que les croisés massacraient les Hébreux par UNE PIÉTÉ MAL ENTENDUE.

Voilà un échantillon de haine, voici un échantillon de mépris.

En 1262, une mémorable conférence eut lieu devant le roi et la reine d'Aragon, entre le savant rabbin Zéchiel et le frère Paul Ciriaque, dominicain très érudit. Quand le docteur juif eut cité le Toldos Jeschut, le Targum, les archives du Sanhédrin, le Nissachon Vetus, le Talmud, etc., la reine finit la dispute en lui demandant *pourquoi les juifs puaiient.*”¹⁰⁶

Hugo n'a donc jamais écrit que les Juifs « puaiient » mais il a attribué cette phrase à la reine d'Aragon. Par ailleurs, il met dos à dos Juifs et Chrétiens coupables d'être haineux et méprisants les uns et les autres. Drumont raye volontairement le jugement impartial du grand écrivain. Cette dernière phrase peut à elle seule contredire les prétentions de Drumont dans l'accaparement d'Hugo

¹⁰⁶ Victor Hugo, *Littérature et philosophie mêlées*, E. Laurent, Bruxelles, 1841 p.79.

sur les thèses antisémites. En effet Hugo établit un amer constat de haine entre Juifs et Chrétiens qu'il renvoie dos à dos. Pour Hugo, il n'existe plus de Juifs et de Chrétiens mais des hommes sans foi :

“Aujourd’hui, il y a fort peu de juifs qui soient juifs, fort peu de chrétiens qui soient chrétiens. On ne méprise plus on ne hait plus, parce qu’on ne croit plus. Immense malheur ! Jérusalem et Salomon, choses mortes, Rome et Grégoire VII, choses mortes. Il y a Paris et Voltaire.”¹⁰⁷

Cette manipulation des écrits d'autrui est la marque de fabrique de Drumont et elle constitue une pièce maîtresse de sa rhétorique. Les grands écrivains contemporains de Drumont se retrouvent, souvent malgré eux, dans sa diatribe antijuive. Drumont les convoque dans son pamphlet car ils forment une sorte de rempart contre la dérive grossière ou vulgaire propre au vocabulaire employé par les sectateurs de la judéophobie (Céline en sera le plus parfait exemple). Inviter Hugo, Flaubert, Balzac, etc... revient à invoquer la République des Lettres pour camoufler la dictature de la démagogie raciste. Quand Drumont cite les noms d'écrivains appréciés du plus grand nombre, il insinue : “Vous voyez que j'ai raison puisque les grands hommes m'ont précédé dans la dénonciation du pouvoir Juif”. Tel est le message que l'on peut déduire de la phrase suivante :

“Flaubert ¹⁰⁸ me disait un jour que c'était nous qui devrions être les médecins de certaines maladies morales, car il n'y a que nous qui les ayons étudiées.”¹⁰⁹

Derrière l'expression “maladie morale” se cache l'idée de décadence de la France dont les républicains, les démocrates et les Juifs sont rendus responsables par les nationalistes de la fin du

¹⁰⁷ *Littérature et philosophie mêlées, op. cit.* P. 79

¹⁰⁸ A lire la correspondance de Flaubert, rien ne prouve que l'auteur de *Madame Bovary* fut l'ami de Drumont. Si le nom du judéophobe apparaît ce n'est qu'allusivement : *J'ai eu, dans le Bien Public, un article d'énergumène. Un jeune homme dont j'ignorais l'existence, M. Drumont, m'a mis tout bonnement au-dessus de Goethe, appréciation qui prouve plus d'enthousiasme que d'esprit* (lettre à Madame Roger de Genettes, Paris, le 1er mai 1874, in Flaubert, Gustave.- Correspondance, vol. 4; p. 793 Paris : Gallimard, collection La Pléiade, 1998). Flaubert, qui mourut six ans avant la publication de *La France Juive*, résuma avec finesse le véritable caractère de Drumont : “plus d'enthousiasme que d'esprit”, tout était dit...

¹⁰⁹ *La France Juive, op. cit.* V. I, p. 177

XIX^{ème} siècle. De plus, la rhétorique de Drumont accorde une grande place à la métaphore de la maladie comme on le verra. Les “maladies morales” seraient donc des maladies “juives” qui auraient infecté le corps des “Aryens”. Dans le “nous” de la phrase que Drumont attribue à Flaubert, on peut percevoir implicitement “nous... les grands écrivains” que Drumont oppose sans le dire à “vous les lecteurs”. La modestie, là encore, manque à l’auteur de *La France Juive* qui ose ranger ses pamphlets dans le même rayon que *L’Education Sentimentale*. Evidemment, tout est dans l’insinuation mais celle-ci est sans doute intentionnelle car elle risque de laisser plus de traces chez le lecteur qu’une prétention largement affichée. La prétention provoquerait la moquerie ou le doute mais les allusions n’ont aucune barrière psychologique à franchir pour être crédibles.

Drumont souhaite présenter un ouvrage protéiforme, inclassable. Il rêve sans aucun doute en espérant des lecteurs qu’ils prennent *La France Juive* comme un roman naturaliste ou réaliste dans le style de Flaubert ou de Goncourt, un tableau fantastique de la société parisienne à la manière de Maupassant ou une chronique que n’aurait pas renié Daudet :

“Mon livre se rattache à tous les travaux tentés sous des formes différentes, par les psychologues et les romanciers, par les critiques et les chroniqueurs au jour le jour, par les Daudet, les Goncourt, les Zola, les Bourget, les Clarétie, les Platel, les Scholl, les Maupassant, les Uzanne, les Bonnières, les Fournel, pour peindre le monde qui change en quelque manière à vue d’œil.”¹¹⁰

Drumont pourrait s’insinuer dans le mouvement naturaliste en suivant l’obsession de Zola (et de ses disciples) pour la question de la dégénérescence. La fascination de Drumont pour le morbide est abondamment exploitée dans ses métaphores de la maladie, de la puanteur ou de l’animal. Zola s’est, lui aussi, penché sur la décrépitude. On pense notamment à la scène des fromages dans *Le ventre de Paris* :

« Là, à côté des pains de beurre à la livre [...] s’élargissait un cantal géant, comme fendu à coup de hache; puis venait un chester, couleur d’or, un gruyère, pareil à une roue tombée de quelque char barbare, ronds comme des têtes coupées, barbouillées de sang séché, avec cette dureté de crâne vide qui les fait nommer têtes-de-mort. [...] Les roquefort, eux

¹¹⁰ *La France Juive, op. cit.*, V. I, p. XII

aussi, sous des cloches de cristal, prenaient des mines princières, des faces marbrées et grasses, veinées de bleu et de jaune, comme attaquées d'une maladie honteuse de gens riches qui ont trop mangé de truffes. »¹¹¹

Dans sa description des fromages Zola emploie la métaphore de la maladie, de la mort et de l'organisme avili : "coup de hache", "têtes coupées barbouillées de sang séché", "veinées de bleu et de jaune". Les fromages sont pareils à des corps sous l'emprise d'un mal inconnu, d'un parasite.

Zola n'oublie pas d'évoquer la puanteur :

"Alors, commençaient les puanteurs : les mont-d'or, jaune clair, puant une odeur douceâtre; les troyes, très épais, meurtris sur les bords, d'âpreté déjà plus forte, ajoutant une fétidité de cave humide; les camemberts d'un fumet de gibier trop faisandé (...) un flot de vie avait troué un livarot, accouchait par cette entaille d'un peuple de vers [...] un gérôme anisé répandait une odeur telle, que des mouches étaient tombées autour de la boîte, sur le marbre rouge veiné de gris."¹¹²

La métaphore de l'animal, en l'occurrence le parasite a été abondamment employée par les naturalistes. Drumont ne s'est pas privé de recourir à l'influence de Zola pour évoquer le mal représenté selon lui par le peuple juif. L'odeur liée à la mort et à la maladie sont deux traits que l'on retrouve de façon récurrente dans *La France Juive* comme on le verra. Nul doute que Drumont n'était pas de taille pour lutter dans la cour des Zola et Flaubert. En avait-il conscience ? Toujours est-il qu'il sut imiter le naturalisme dans son aspect le plus morbide. Dès lors, les lecteurs de *La France Juive* couraient le risque d'apprécier une obsession pour le morbide sans être capable de savoir si cette attirance leur venait de Zola ou de Drumont. L'intertextualité, sous le jeu permanent des citations qui parcourent *La France Juive*, permet à Drumont de s'immiscer dans les sciences sociales encore balbutiantes. La sociologie inventée par Auguste Comte n'est pas encore bien connue en 1886 et il est donc aisé de passer pour un éminent sociologue. Drumont jette un peu de poudre aux yeux de ses lecteurs en estimant pouvoir placer *La France Juive* dans la droite lignée des travaux de Le Play (*La France Juive*, V. I p. 286 et V. II, p. 427) ou de Taine. Pour bien

¹¹¹ Emile Zola, *Le ventre de Paris*, Gallimard, collection La Pléiade, Paris, 1960, pp. 827, 828

¹¹² *Le ventre de Paris op. cit.* p. 828

comprendre l'état de l'usurpation, il suffit d'imaginer un judéophobe actuel tentant d'accréditer ses théories en prenant pour référent la "médiologie", toute nouvelle science sociale créée par Régis Debray. La médiologie n'étant pas encore une discipline très répandue, pourrait facilement servir de référent universitaire à un pamphlétaire. Les Français peu instruits qui lisaient les noms de Le Play ou de Taine toutes les cinquante pages de *La France Juive* devaient sans doute être impressionnés et c'est ce que recherchait Drumont.

- *Fonctions de l'intertextualité dans La France Juive : le réalisme dans la rhétorique de Drumont.*

"Pour les écrivains du XVIII^e et XIX^e siècle comme pour leurs lecteurs, le réalisme en littérature (même si le mot n'y est pas toujours) est un idéal : celui de la représentation fidèle du réel, celui du discours véridique, qui n'est pas un discours comme les autres mais la perfection vers laquelle doit tendre le discours."¹¹³

Le réalisme est-il une recherche perpétuelle pour Drumont ? Le pamphlétaire ayant échoué en tant que romancier, aurait-il cherché pour s'assurer et rendre compte de la vérité à compenser cet échec par la rédaction d'un pamphlet empreint des techniques littéraires par lesquelles le réalisme de la vie humaine dans le roman suit les procédés adoptés par le réalisme philosophique ? Peut-être. Cela expliquerait en tout cas les références à Flaubert ou Balzac qui ponctuent *La France Juive*. De plus, rendre compte de la vérité est le principal objectif de tout pamphlétaire même si, en l'occurrence, il ne s'agit pas de LA Vérité mais d'une vérité totalement subjective qu'un individu cherche à diffuser au plus grand nombre. Pour rendre crédible ses thèses, le pamphlétaire ressemble au romancier cherchant à donner au lecteur "l'effet de réel", selon l'expression de Roland Barthes :

"Lorsque Flaubert, décrivant la salle où se tient Mme d'Aubain, nous dit qu'un vieux piano supportait sous un baromètre, un tas pyramidal de boîtes et de cartons", lorsque Michelet, racontant la mort de Charlotte Corday [...] en vient à préciser "qu'au bout d'une heure et demie, on frappa doucement à une petite porte qui était derrière elle", ces auteurs produisent des notations [...] que l'on rejette généralement soit comme des "détails superflus", soit comme des "remplissages"."¹¹⁴

¹¹³ Gérard Genette (sous la dir. de), *Littérature et réalité*, Seuil, Paris, 1982, p. 7

¹¹⁴ Roland Barthes, "L'effet de réel", in *Littérature et réalité*, op. cit. p. 81.

Barthes conclut de son analyse que la véritable fonction du “baromètre” ou “de la petite porte”, autrement dit tous les détails qui semblent superflus ou inutiles pour la bonne compréhension du récit, est de produire un “effet de réel” :

“Ces résidus irréductibles [...] ont en commun de dénoter ce qu’on appelle couramment le “réel concret” (menus gestes, objets insignifiants, paroles redondantes) [...] Le baromètre de Flaubert, la petite porte de Michelet ne disent finalement rien d’autre que ceci : “nous sommes le réel.”¹¹⁵

Le panthéon littéraire introduit par Drumont dans *La France Juive* avait donc bien deux fonctions essentielles : ranger *La France Juive* dans la catégorie des chefs-d’œuvres de la littérature française et impressionner les lecteurs au sens étymologique. Flaubert et Balzac voulaient peindre de véritables tableaux de la France du XIX^{ème} siècle (on sait que la naissance de la photographie a stimulé les romanciers dans la recherche du réalisme pour tout ce qui concerne les descriptions), Drumont prétend pouvoir égaler ces grands écrivains en croyant peindre fidèlement la République alors qu’il ne fait que la croquer et de façon fort caricaturale. Le luxe de détails, a priori superflus, se retrouve dans la description que donne Drumont du palais des Rotschild :

“[...] voulez-vous avancer sur le perron ? A droite et à gauche vous trouverez deux vases de Clodion; la paire a coûté cinquante mille francs. En été, la vue est belle, on est en face de la pièce d’eau et, au delà, on aperçoit le parc et des enclos pleins de moutons et de daims qui prêtent de l’animation au décor.”¹¹⁶

Drumont produit une “notation” en évoquant les “cinquante mille francs” qu’ont coûté les vases. A priori cela n’apporte rien à la description desdits vases mais cela leur apporte un “effet de réel”. De plus, Drumont tient à souligner par ce pointilleux détail la puissance financière des Rotschild. Mais la description méticuleuse du palais des Rotschild sert également à distiller de l’ironie de façon allusive :

« Le hall seul vaut une visite à Ferrières. Le soir, avec les onze cents becs de gaz de son plafond lumineux éclairant les brillantes toilettes, les diamants, les fleurs, ce hall est véritablement féérique. C’est la pièce triomphale du lieu :

¹¹⁵ *Ibid* p. 83 sq.

¹¹⁶ *La France Juive, op. cit.* V. II, p. 111

tout y parle de triomphes. Le long de l'immense galerie circulaire qui règne tout autour, sont disposées de superbes tapisseries qui représentent des triomphes [...] Triomphe de la Paix... et même Triomphe du Christianisme à Tolbiac. »¹¹⁷

Le “triomphe” des Rotschild est dur à avaler pour un judéophobe radical comme Drumont. Aussi tous les moyens sont bons pour le rendre caricatural. La caricature a pour fonction de grossir le trait d'une personne, n'est-ce pas ce que tente Drumont en insistant sur l'aspect clinquant du hall des Rotschild ? Les “onze cents becs de gaz” donnent au lecteur un effet de réel mais ont pour but de démontrer la prodigalité supposée des Rotschild car il semble plus qu'excessif d'utiliser autant de becs de gaz pour un hall (pièce qui est loin d'être la plus occupée habituellement). De plus, Drumont ne peut s'empêcher d'ironiser sur le triomphe financier des Rotschild en comparant cette réussite à une suite d'images : “de superbes tapisseries qui représentent des triomphes”. Aujourd'hui, la fonction de l'image comme moyen de dénigrement existe sous la forme de journaux à scandales et ce sont toujours les réussites financières que certains dénoncent. Les photos en gros plan et à grain très prononcé montrant les personnalités que l'on dénonce à la vindicte populaire pourraient être le pendant des “tapisseries” qui semblent tellement amuser Drumont. Le point d'orgue de l'ironie est atteint avec “le Triomphe du Christianisme” qui doit paraître bien incongru aux yeux de Drumont, qui ne devait pas s'attendre à voir une telle tapisserie chez les Rotschild. D'ailleurs, il est permis de se demander comment un ennemi déclaré des Juifs a pu se rendre chez les Rotschild. Les descriptions du palais pourraient bien être tout droit sorties du cerveau paranoïaque de Drumont. Quoiqu'il en soit, il ne faut pas douter que le luxe des détails proposés par Drumont à ses lecteurs a dû les convaincre de la réalité des lieux décrits et par la suite du caractère des occupants du palais. Les techniques du réalisme en littérature au XIX^e siècle font

¹¹⁷ *Ibid* p. 113

penser aux techniques de la photographie et de la vidéo d'aujourd'hui : dans les deux cas ces techniques mises en de mauvaises mains n'ont qu'un but, la manipulation des peuples.

L'intertextualité est, avec la métaphore, la principale mécanique de manipulation des lecteurs employée par Drumont. Les citations de Drumont pourraient sembler anodines ou hors sujet prises séparément mais *La France Juive* est construite comme une mosaïque (les anglophones diraient plus précisément un "puzzle"). Les pièces de cette mosaïque, une fois assemblées forment une trame univoque : la haine des Juifs et des maçons. Mais sa complexité ne peut être saisie sans une parfaite connaissance des références employés par Drumont. C'est sans doute ce qui constitue sa profonde dangerosité.

Julia Kristeva confirme la théorie de l'intertextualité perçue comme une mosaïque :

« Tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte ». ¹¹⁸

Ainsi, à partir de plusieurs textes provenant d'auteurs qui peuvent très bien être en total désaccord les uns des autres, Drumont réussit à construire une argumentation dont il est le seul maître. Un aspect important de l'intertextualité chez Drumont tient au fait d'employer des oeuvres qui peuvent parfois contenir des traits antisémites mais sans contenir d'idéologie incitant à la haine. Drumont joue avec l'air du temps en utilisant ses contemporains comme les avocats ou les propagateurs de ses théories. Il n'hésite pas à convoquer Maupassant pour éclairer son propos sur les Juifs d'Algérie devenus Français grâce au décret Crémieux :

“Nous ne saurions mieux faire, d'ailleurs, pour montrer quels étaient les intéressants protégés de Crémieux, que de reproduire le portrait plein de couleur et de mouvement, que M. de Maupassant, dans *Au Soleil*, a tracé du Juif arabe : A Bou-Saada, on les voit accroupis en des tanières immondes, bouffis de graisse, sordides et guettant l'Arabe comme l'araignée guette la mouche. Ils l'appellent, essayent de lui prêter cent sous contre un billet qu'il signera.” ¹¹⁹

¹¹⁸ Julia Kristeva, *Séméiotikè*, Seuil, Paris, 1978, p. 85

¹¹⁹ *La France Juive*, op. cit. v. II, P. 15

On reconnaît dans ce passage de *Au soleil* la métaphore de l'animal que Drumont va employer abondamment pour dénigrer les Juifs (l'intertextualité fait donc également office de plagiat comme l'a démontré Gérard Genette qui parle également d'*hypertextualité*¹²⁰).

La France Juive n'est évidemment pas née ex-nihilo. Drumont a "régurgité" ce qu'il a lu pour livrer un texte parfois consciemment influencé par les précédents pamphlets judéophobes. Drumont a aussi travesti les oeuvres d'Hugo ou de Maupassant. En ce sens, et pour reprendre la théorie de Genette, *La France Juive* serait donc "l'hypertexte" de plusieurs "hypotextes" parmi lesquels on trouverait *Au Soleil* de Maupassant. Maupassant aurait-il donc accepté d'appuyer Drumont dans sa haine judéophobe ? On trouve la réponse dans un ouvrage de Thierry Poyet :

"Trait d'une époque pendant laquelle on s'ouvre peu aux autres, quelques années avant l'affaire Dreyfus, l'antisémitisme pointe le bout de son nez aussi bien chez Flaubert que Maupassant et l'un comme l'autre sont imprégnés de ces relents d'intolérance [...] Avec Mont-Oriol, Maupassant fait le portrait d'un financier juif, William Andermatt. Il a au moins cette phrase : "La race juive est arrivée à l'heure de la vengeance. Race opprimée comme le peuple français avant la révolution et qui maintenant allait opprimer les autres par la puissance de l'or ?""¹²¹

Il aura donc fallu attendre, dans un premier temps, l'Affaire Dreyfus, puis l'extermination des Juifs d'Europe (pour employer l'expression de l'historien Raoul Hilberg) pour que les écrivains cessent de considérer comme banals les propos haineux ou ironiques concernant le peuple juif. Mais la banalisation du propos judéophobe sous la plume des grands écrivains n'était-elle pas justement le prétexte ou l'encouragement d'une politique antisémite ?

Thierry Poyet répond également à cette question : Le juif et l'argent, le juif et le pouvoir :

"Maupassant n'invente rien, il reprend un argumentaire qui ne demande qu'à se propager. En cela, d'ailleurs, il s'inscrit clairement dans la ligne flaubertienne. Ni l'un ni l'autre ne se risqueraient à être des penseurs de l'antisémitisme. Ils n'en ont ni le désir stupide ni la violence haineuse. Simplement ils respirent l'air du temps, s'en enivrent volontiers - trop - et ils répandent avec plus ou moins de discrétion ces senteurs viciées."¹²²

¹²⁰ J'appelle donc hypertexte tout texte dérivé d'un texte antérieur par transformation simple ou par transformation indirecte : nous dirons imitation. Gérard Genette, *Palimpsestes*, Seuil, Paris, 1982, p. 14

¹²¹ Thierry Poyet, *L'héritage Flaubert Maupassant*; Editions Kimé, Paris, 2000, pp. 57.

¹²² *L'héritage Flaubert Maupassant*, op. cit. p. 58

Il est facile d'avoir un regard critique a posteriori sur l'œuvre de Flaubert et de Maupassant dans ce qu'elles pouvaient comporter de désagréable à l'égard des Juifs mais il ne faut jamais perdre de vue que ce que l'on pourrait appeler la "judéophobie de salon" n'a cessé qu'en 1898 avec le "J'accuse" de Zola (Zola lui-même usa des clichés antisémites dans son roman *L'Argent*) défendant le capitaine Dreyfus. Evidemment, on ne pourra jamais cesser de regretter que les Flaubert, Maupassant et autre Balzac n'aient pas pu sentir le danger qui existait à banaliser un sentiment de haine à l'égard des Juifs en colportant les divers stéréotypes en vigueur à leur époque. Mais à part Nietzsche (Nietzsche, pourtant éduqué dans l'anti-judaïsme et environné d'antisémites, fut un opposant passionné aux antisémites. Il sera un admirateur fervent du judaïsme ancien et des juifs de la Diaspora, qui joueront, selon lui, un rôle important dans l'Europe à venir), rares sont ceux à avoir pressenti que les mots, eux aussi pouvaient "tuer".

- Chapitre 3 –

Sémantique du discours de Drumont (métaphores, hyperboles...).

- Les métaphores récurrentes du discours antisémite dans La France Juive.

La parole pamphlétaire de Drumont est celle d'un homme indigné par l'influence des Juifs dans la société française de la fin du XIX^{ème} siècle. Cette révolte se manifeste, tout au long des 1200 pages de *La France Juive* par le sentiment viscéral de détenir la vérité :

"Le seul auquel la Révolution ait profité est le Juif. Tout vient du Juif; tout revient au Juif. Il y a là une véritable conquête : tout un peuple travaillant pour un autre qui s'approprie, par un vaste système d'exploitation financière, le bénéfice du travail d'autrui. Les immenses fortunes juives, les châteaux, les hôtels juifs ne sont le fruit d'aucun labeur effectif, d'aucune production, ils sont la proélibation d'une race dominante sur une race asservie.

Il est certain, par exemple, que la famille de Rotschild, qui possède ostensiblement trois milliards rien que pour la branche française, ne les avait pas quand elle est arrivée en France.”¹²³

Ces lignes extraites de l'introduction de *La France Juive* montrent que Drumont est persuadé de détenir un savoir que personne ne veut révéler. Il se sent donc investi d'une mission : celle de convaincre par des expressions fortes ou des adjectifs aiguisés sa pensée. *Tout vient du Juif; tout revient au Juif*, on note ici la répétition qui accentue le propos comme un antienne que Drumont voudrait imprimer dans la tête de ses lecteurs. Drumont ne supporte pas la contradiction, cela se traduit par une lourdeur du champ lexical lequel serait utilisé pour soumettre le lecteur sous la pression des thèses antisémites : *véritable conquête [...] Il est certain*. Drumont sait que le principe de l'accumulation des arguments ou leur répétition finit par circonvenir les lecteurs. Ce qui frappe dans le discours de Drumont tient à la démesure des propos employés pour désigner l'ennemi. Marc Angenot estime que cette démesure est le propre du pamphlet :

“Le propre du pamphlet est de se refuser à la nuance : le groupe adverse est maximalisé. On n'affronte pas une poignée d'imposteurs, mais une vaste conspiration, une cabale aux limites floues qui s'appuie sur la lâcheté et la duperie générales. Le pamphlétaire, solitaire, affronte une hydre, un monstre protéiforme; son refus devient englobant, sa malédiction entraîne la société entière dans le déluge. [...] Le pamphlet exploite avec constance la “Règle de l'Ennemi unique” qui s'accorde à sa mentalité manichéenne. Seul défenseur de la vérité contre Tous, tel est son fantasme, rêve idéologique où se mêlent beaucoup de naïveté et beaucoup de présomption.”¹²⁴

La présomption est bien présente chez Drumont puisque le pamphlétaire croit pouvoir rendre les Juifs responsables de tous les problèmes de la France et asséner cette théorie accompagnée d'un sous-titre très peu réaliste “essai d'histoire contemporaine”. Pour Drumont, « l'histoire contemporaine » se résume au mythique complot judéo-maçonnique. La “Règle de l'Ennemi unique” n'est pas complètement respectée chez Drumont puisqu'il attribue aux Juifs des assistants dévoués, en l'occurrence : les francs-maçons. En revanche Marc Angenot a raison de parler de “monstre protéiforme” dans l'imagination du pamphlétaire, car les métaphores

¹²³ *La France juive, op. cit.* Vol. I, p. VI

¹²⁴ Marc Angenot, *Antisémitisme et discours social*, Presses universitaires de Vincennes, Paris : 1989, p. 25

employées par Drumont pour décrire les Juifs sont celles de **l'animal** ou de la **maladie**. Le monstre protéiforme de Drumont serait donc contaminant pour la société française :

“Avec l’opiniâtreté de cette race, qui est une éternelle recommenceuse, les Juifs, nous l’avons dit, s’étaient installés à l’endroit même où ils étaient quand on les avait chassés au Moyen-Age, [...] Aujourd’hui, la paroisse Saint-Eustache est presque entièrement contaminée et le flot a pénétré jusque sous les arcades de la rue de Rivoli.”¹²⁵

On voit très clairement que le choix des termes employés par Drumont n’est pas hasardeux. Chaque mot semble peser à l’aune de la rage de l’auteur. “cette race éternelle recommenceuse” laisse imaginer que les Juifs seraient comme des parasites dont l’homme ne peut se débarrasser puisqu’ils recommencent à se répandre à l’envi. Le “flot” qui “contamine” renforce l’impression de peste ou de fléau. Drumont ne veut pas reconnaître en son ennemi juré l’appartenance à l’espèce humaine. En recherchant les divers sens étymologiques de “Contaminer”, on découvre d’autres pistes susceptibles d’éclairer le discours de Drumont. Alain Rey signale que :

“Contaminer” signifie proprement : entrer en contact avec, essentiellement attesté avec la valeur péjorative de “souiller par contact”, plus généralement “souiller” (au physique et au moral). [...] Le mot est un terme religieux passé dans la langue médicale. Le sens initial de “souiller par un contact impur” est sorti d’usage au XVII^e S. Il a été repris en médecine (1863), se répandant dans le langage courant au détriment de contagionner.

Les connotations péjoratives, liées au contexte de la pathologie, ont coloré le sens figuré, “changer la nature de qqch, altérer”.¹²⁶

Le sens religieux de la “contamination” n’échappe pas à Drumont puisque *La France Juive* est constellée, comme on le verra, de comparaisons caricaturales entre les Juifs et les Chrétiens. Drumont sait jouer, comme bon nombre de pamphlétaires, des notions implicites et explicites des formules qu’il choisit pour dénigrer ses ennemis. Pour cette raison, il est possible de déceler plusieurs sens dans la phrase pamphlétaire drumontienne. En reprenant l’exemple précédant :

“Aujourd’hui, la paroisse Saint-Eustache est presque entièrement contaminée et le flot a pénétré jusque sous les arcades de la rue de Rivoli, “

¹²⁵ *La France Juive, op. cit.* Vol. 1, p. 344

¹²⁶ Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 2000, Paris, vol. 2, pp. 868-869

Drumont propose deux registres de lecture. Le premier concerne le sens explicite, accessible au lecteur peu instruit. Il est question de comparer les Juifs à des envahisseurs (*flot*). Le sens implicite est proposé par Drumont au lecteur cultivé qui décerne les allusions religieuses ou pseudo-scientifiques du pamphlétaire. Le lecteur cultivé saisit indubitablement les deux registres de lecture mais il est possible que le lecteur ordinaire soit influencé inconsciemment par le sens implicite des formules drumontiennes. En effet, le lecteur peu cultivé pourra percevoir avec sa propre intuition ce que veut dire le pamphlétaire. D'ailleurs Drumont l'y encourage en encadrant les allusions difficilement perceptibles par des termes issus du quotidien des Français du XIX^{ème} siècle. Par exemple, sans connaître l'origine du mot "contaminer" le lecteur ordinaire peu percevoir plus ou moins consciemment son rapport avec la religion "paroisse" qui le précède de peu. Le sens implicite ou figuré, aux connotations péjoratives, est celui qui prévaut sous la plume de Drumont. En effet, dans l'esprit du judéophobe les Juifs ont altéré l'image qu'il s'est forgé de la France. Une France idéalisée par un Age d'or sans cesse évoqué par Drumont : *quand on les (les Juifs) avait chassés au Moyen-Age.*

La métaphore de la maladie est variablement utilisée par Drumont. Les Juifs sont souvent les "contaminants" mais il arrive aussi que la France incarne la maladie en tant que "contaminée"

: "La France ne peut tolérer le Juif, elle le rend; elle ne le recevra que bien longtemps après enveloppé dans toute une littérature philosophico-humanitaire et en sera très malade si elle n'en meurt pas."¹²⁷

Là encore, l'étymologie est utile pour percer à jour les intentions de Drumont dans l'utilisation de certains mots loin d'être anodins. Le verbe "tolérer" est celui qui frappe le plus dans la phrase précitée :

¹²⁷ *La France Juive, op. cit.* Vol. 1, p. 188.

«La France ne peut tolérer le Juif. »

Alain Rey souligne l'origine sémantique de «tolérer» :

est emprunté (1393) au latin *tolerare* «porter, supporter» (un poids, d'un fardeau physique ou moral) [...] Le verbe est passé en français avec le sens du latin «supporter en souffrant une peine». [...] Au XVI^e S., le verbe s'emploie au sens de «résister à une épreuve physique» (1520), sens étendu beaucoup plus tard à un organisme (1857).¹²⁸

Dans la «thèse» soutenue par Drumont la France serait donc un «organisme» résistant à une «épreuve physique» avec le risque d'en mourir. Si les Juifs sont identifiés par Drumont comme une maladie mortelle pour la France, il tente de démontrer qu'aucun contrepoison ne peut les détruire.

Drumont est incontestablement enfermé dans sa logique mortifère :

«Par un phénomène que l'on a constaté cent fois au Moyen-Age et qui s'est affirmé de nouveau au moment du choléra, le Juif paraît jouir vis-à-vis des épidémies d'immunités particulières. Il semble qu'il y ait en lui une sorte de peste permanente qui le garantit de la peste ordinaire, il est son propre vaccin et, en quelque manière, un antidote vivant. Le fléau recule quand il le sent.»¹²⁹

Drumont essaye de rendre sa thèse crédible par l'emploi d'un vocabulaire pseudo scientifique. Cette tentative n'est pas nouvelle, on sait aujourd'hui que la plupart des théoriciens du racisme et de l'antisémitisme ont enrobé leurs réflexions de tout un lexique universitaire (cf Renan et son *Histoire générale des langues sémitiques* dont on a déjà parlé mais aussi le comte de Gobineau et son essai sur *L'Inégalité des races*). Ici il est question de choléra, de peste, d'épidémies, d'immunité, bref de tout un vocabulaire médical propre à duper le Français peu cultivé. Mais les «observations» pseudo-scientifiques de Drumont ne reposent sur rien de concret comme le prouve l'expression : «on a constaté cent fois». Qui est ce «on» ? Pas un savant comme Pasteur en tout cas. La duperie des centaines de milliers de Français séduits par *La France Juive* et leur relative crédulité peut s'expliquer par le caractère répétitif de la thèse de Drumont percevant les Juifs comme la gangrène de la France : «on a constaté cent fois» (le terme «cent fois» est à souligner).

¹²⁸ Dictionnaire historique de la langue française, *op. cit.* vol. 3, p. 3840.

¹²⁹ *La France Juive*, *op. cit.* vol. 1, p. 104.

Même si les réflexions de Drumont sont purement fantasmagoriques, pour le lecteur elles ont l'apparence de théories dûment observées. D'autant plus qu'au bout de 1 200 pages d'exemples de familles ruinées ou détruites par le prétendu "péril juif", la résistance de la raison doit faiblir. Il faudra attendre 1898 et le courage d'intellectuels, Emile Zola en tête, pour qu'une partie des Français ne soient plus abusés par les mystifications antisémites initiées par Drumont.

Ce qui peut surprendre, dans la méthode de Drumont, tient à l'aspect caricatural de sa rhétorique mais la surprise ne peut toucher qu'un lecteur du XXIème siècle habitué à saisir les concepts littéraires et philosophiques depuis le lycée. A la fin du XIXème siècle, le niveau d'étude était encore moyen. De fait, Drumont put attirer à lui bon nombre de Français à la recherche d'un responsable de leur misère : les Juifs et les francs-maçons minoritaires et d'une culture très peu connue étaient des cibles toutes désignées. Il est primordial de lire les textes de Drumont avec le contexte historique à l'esprit, sous peine de prendre le million de Français ayant lu *La France Juive* pour un million de personnes complètement dépourvues d'intelligence ou racistes. Il aura fallu les douloureuses épreuves de l'Affaire Dreyfus et du génocide des Juifs d'Europe pour que la rage antisémite de Drumont (et des écrivains judéophobes l'ayant succédé) soit considérée comme criminelle.

Dès l'instant où l'on se soucie d'une lecture contextuelle de *La France Juive*, l'analyse des procédés rhétoriques est plus aisée. Drumont ne cesse de faire vibrer la fibre patriotique des Français pour que ceux-ci le suivent dans ses fantasmes :

"Ce qu'on ne dit pas, c'est la part qu'a l'envahissement de l'élément juif, dans la douloureuse agonie d'une si généreuse nation, c'est le rôle qu'a joué, dans la destruction de la France, l'introduction d'un corps étranger dans un organisme resté sain jusque là."¹³⁰

¹³⁰ *La France Juive, op. cit.* Vol. 1, p. XIII

Dans cet extrait, le vocabulaire médical est encore présent : “organisme”, “corps étranger”. Ce deuxième terme est terriblement ambigu. On se demande si Drumont considère les Juifs comme un virus contracté par un “organisme sain” ou si le corps “étranger” est celui du “non catholique”.

Alain Rey définit le “corps étranger” comme un terme qui :

« s’applique en médecine à une chose non naturelle dans l’organisme. »¹³¹

La “chose non naturelle” serait les Juifs pour Drumont puisque l’organisme est la France. Au passage on peut constater qu’il s’agit d’une extension de l’antisémitisme à une très large xénophobie puisque Drumont emploie délibérément le terme “étranger”.

Les métaphores de l’animal :

Nous avons vu que Drumont refusait aux Juifs le titre d’êtres humains, ce qui est indubitablement la dénégation paroxysmique de l’adversaire en tant qu’alter ego. Pour détruire la respectabilité des Juifs aux yeux du commun des mortels, Drumont use à l’envi de la métaphore de l’animal :

“Le Juif du Nord n’a même pas le génie du commerce; c’est le rogneur de ducats d’autrefois [...]. Son confrère du Midi s’agite, se remue, s’ingénie [...] L’un est la puce sautillante et gaie, l’autre est le pou visqueux et gluant, vivant dans l’inertie aux dépens du corps humain.”¹³²

Le point commun entre l’animal *puce* sautillante et le *pou visqueux* est la dépendance envers l’être humain. Drumont considère les Juifs comme des parasites. Cette métaphore était déjà manifeste dans les évocations de la maladie. Le choix de ces thèmes de comparaison est lié à la culture populaire. En effet, on ne compte plus les proverbes ou dictons liés aux parasites : “sale comme un pou”, “laid comme un pou”, “chercher des poux dans la tête” ou encore “mettre la puce

¹³¹ Dictionnaire historique de la langue française, op. cit. vol. 3, p.1331.

¹³² La France Juive, op. cit. vol. 1, p. 39

à l'oreille", "secouer les puces à quelqu'un". Drumont a donc cherché des termes familiers au sein de la population française pour être le plus convaincant possible. La métaphore précitée est filée, elle est celle du "pique-assiette" puisque dans un premier temps il est question du rogneur :

"celui qui rognait frauduleusement les monnaies"¹³³

puis d'une autre forme de "profiteurs" en l'occurrence les parasites : poux et puces qui se nourrissent du sang de l'homme. Du "rogneur" au "pou", à l'évidence la métaphore va crescendo dans la dégradation de l'être humain.

La métaphore de l'animal est la figure employée par Drumont pour exprimer son mépris envers les Juifs mais ce sentiment est polymorphe chez l'auteur de *La France Juive*. Le mépris peut prendre la forme de la moquerie :

"Le Juif, en effet, a une façon de piailler qui n'est qu'à lui. Ce n'est pas en vain qu'on lui a dit : "Croissez et multipliez, innombrable postérité d'Abraham."¹³⁴

La moquerie de Drumont prend la tournure du jeu de mots digne de l'Almanach Vermot. Drumont transforme "Croissez" en "croassez". A l'évidence Drumont considère les Juifs comme des oiseaux de mauvais augure.

"Piailler" appliqué à certains oiseaux, exprime le fait de pousser de petits cris aigus.¹³⁵

Quant à "croasser" :

"le verbe concerne le cri du corbeau et de la corneille et, par extension, d'autres oiseaux. [...] Par analogie, il s'applique à ce qui produit des sons discordants, instrument ou voix humaine (alors avec une connotation péjorative de "bavardage malveillant", liée à la représentation négative du corbeau."¹³⁶

¹³³ *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.* vol. 3, p. 3272

¹³⁴ *La France Juive, op. cit.* vol. 1, p. 56.

¹³⁵ *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.* vol. 2, p. 2718.

¹³⁶ *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.* vol. 1, p. 954

Le mot “corbeau” désigne aussi un auteur de lettres anonymes. Drumont choisit des termes familiers aux significations multiples, le plus souvent dans le sens péjoratif. Avec un seul mot (corbeau) il est capable de couvrir le peuple juif de toute une série de valeurs négatives. Le propre du pamphlétaire est d'utiliser l'argumentation implicite en renfort de la polémique explicite. De cette façon le lecteur peut-être amené à s'appropriier inconsciemment les convictions du pamphlétaire. Le choix du terme “croasser” pour la réalisation d'un mauvais jeu de mots est une fois encore déterminé par le besoin de nuire à la réputation des Juifs tout en étant convaincant auprès du peuple. En effet dans le symbolisme populaire le corbeau est chargé de lourdes connotations péjoratives. Alain Rey les rappelle dans son précieux dictionnaire :

“Au XIX^e S., le symbolisme de l'oiseau se chargeant de valeurs négatives (oiseau noir, de mauvais augure), il a reçu dans la langue populaire plusieurs significations péjoratives : il désigne un prêtre (1845), un croque-mort, voire un homme sans scrupule acharné au gain (1882).”¹³⁷

Le corbeau est également synonyme de délateur mais cette signification est récente selon Alain Rey :

spécialement (XX^e s.), “un auteur de lettres ou coups de téléphone anonymes.”¹³⁸

Indubitablement, la dernière image symbolisée par le corbeau est celle que l'on retient pour l'interprétation du calembour de Drumont d'autant plus que cette image était la plus fraîche dans l'esprit du lectorat populaire (1882 selon Alain Rey). Il apparaît de plus en plus clairement que Drumont bombarde ses lecteurs de métaphores liées à la culture populaire pour que ceux-ci soient littéralement assommés. Il est possible que l'esprit critique du lecteur moyen soit affaibli à force d'être travaillé de façon si redoutable. L'animal présente parfois le caractère de ce qui est rusé et

¹³⁷ *Ibid.* vol. 1, p. 892

¹³⁸ *Idem*

insaisissable comme la fouine. Drumont semble persuadé qu'il doit présenter les Juifs par ce biais, plutôt que frontalement pour arriver à ses fins :

“Le Juif dangereux, c'est le Juif vague. [...] C'est l'animal nuisible par excellence et en même temps l'animal insaisissable; il est fourré, en effet, dans tant de choses, qu'on ne sait par quel bout le prendre.”¹³⁹

Cette caricature ressemble fortement à celle de la fouine, elle présente en tout cas plusieurs traits de l'animal en question dans l'imaginaire populaire : *nuisible, insaisissable, fourré*. Traits confirmés par Alain Rey :

“Du sens de “petit mammifère carnassier”, on passe (fin XIX S.) par analogie, à cause du caractère qu'on prête à la fouine, à celui de “personne rusée” ou “indiscreète”, souvent avec l'idée de nuire.”¹⁴⁰

Par delà la métaphore de l'animal, Drumont voudrait manifestement partager avec les lecteurs son besoin irréprensible de railler les Juifs jusqu'au rire même si ce rire est issu du plus mauvais des sens comiques :

“Bastien-Lepage¹⁴¹ a peint ce mélange de batracien et d'anthropopithèque et le portrait a paru ressemblant. Chacun, en effet, a entrevu, un jour ou l'autre sur le boulevard, cette créature bizarre qui fait songer à ces grosses personnes que l'on aperçoit dans certaines maisons avec des bonnets à fleurs sur des têtes difformes, des seins ballants dans des camisoles sales et une solennité véritablement comique dans l'accomplissement de leur mission. ¹⁴²” [Drumont évoque dans ce passage un dénommé Simia d'origine juive].

Pour conclure sur le chapitre des métaphores employées par Drumont, on peut souligner que le judéophobe partage avec beaucoup d'autres paranoïaques la manie désignée par les psychanalystes sous le terme de “projection”. En effet, Drumont qui n'a de cesse de dénigrer les Juifs avec des noms d'oiseaux (au propre comme au figuré) leur reproche les méfaits qu'il n'a pas honte de commettre :

“Le Juif de Cologne trouve ici ([En France] toutes les facilités pour vivre et son premier soin est d'insulter le natif, de lui prodiguer des épithètes désagréables et des noms de ménageries.”¹⁴³

¹³⁹ *La France Juive, op. cit.* vol. 1, p. 322.

¹⁴⁰ *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.* vol. 2, p. 1471

¹⁴¹ Jules Bastien-Lepage (1848-1884) Peintre réaliste spécialisé dans la représentation de la vie des paysans et du travail à la ferme

¹⁴² *La France Juive, op. cit.* vol. 2, p. 213

¹⁴³ *La France Juive, op. cit.* vol. 2, p. 216.

Nous avons vu que Drumont use des métaphores dans ses pamphlets pour argumenter son propos antisémite de façon sous-jacente. Mais la métaphore est-elle vraiment une argumentation ? Olivier Reboul répond à cette question dans son *Introduction à la rhétorique* :

“la métaphore condense un similé : la vieillesse est comme le soir de la vie, qui peut lui-même s’expliciter en une analogie : la vieillesse est à la vie ce que le soir est à la journée. Selon nous, il n’y a métaphore que si l’analogie porte bien sur des termes hétérogènes, comme le sont les âges et les heures. Nous avons montré qu’une métaphore ne peut dériver d’une simple comparaison, ni même d’une double hiérarchie; celle-ci ne donnerait que des métonymies, comme le Tout-Puissant pour Dieu, les bienheureux pour ses élus.”¹⁴⁴

Est-il alors permis de considérer les métaphores de Drumont comme partie prenante de l’argumentation ? Là encore Olivier Reboul apporte un éclairage :

“elle condense une analogie. Mais n’est-elle pas alors moins convaincante que ne le serait celle-ci ? Plus généralement, cette théorie de la métaphore n’est-elle pas réductrice, comme le pense Paul Ricoeur, puisqu’elle évacuerait tout ce que la métaphore comporte de poésie, d’invention ? A ces deux questions, on peut répondre que la métaphore n’est pas moins, mais plus convaincante que l’analogie, précisément par le mélange qu’elle opère entre le phore et le thème, rendant ainsi sensible l’union des termes hétérogènes. Par exemple, si l’on veut rassurer un vieillard angoissé par la mort, on peut lui dire : la mort n’est qu’un sommeil [...] Mais la métaphore est plus convaincante en ce qu’elle est réductrice, en ce qu’elle ramène la ressemblance à une identité; en disant “est” au lieu de “est comme un sommeil”, elle gomme les différences : que la mort est le “dernier” sommeil...”¹⁴⁵

La métaphore “n’est pas moins, mais plus convaincante que l’analogie, précisément par le mélange qu’elle opère entre le phore et le thème, rendant ainsi sensible l’union des termes hétérogènes”, telle est la clé qui ouvre toutes les portes permettant d’accéder à la compréhension du succès de Drumont. Qu’un million de Français se soient précipités sur *La France Juive* tient à ce savant mélange entre le phore : “les Juifs” et toute une symbolique simpliste et ordurière mais capable de séduire.

- *Une onomastique de la haine ? (identification de l’ennemi).*

¹⁴⁴ Olivier Reboul, *Introduction à la rhétorique*, PUF, Paris, 1991, p. 187

¹⁴⁵ *Introduction à la rhétorique*, op. cit. p. 187

L'analyse de l'emploi des noms propres dans *La France Juive* révèle une argumentation insidieuse.

Il arrive à plusieurs reprises que les noms juifs aient valeur de substantifs synonymes de diverses tares :

“En juin, juillet, août, septembre 1871, certaines rues semblaient désertes. A la fin de l'année, tout était plein, animé, vivant. Le Parisien pur sang, qui parcourait la ville en observateur, était tout étonné de rencontrer partout des types étranges qu'il n'avait jamais vus, de voir sur toutes les boutiques des noms de Mayer, de Jacob, de Simon.”¹⁴⁶

Mayer, Jacob et Simon sont manifestement synonymes de "types étranges". On remarque, au passage que l'antonyme des "types étranges" est "Le Parisien pur sang". Drumont n'a pas peur de la caricature au point de confronter le Parisien (donc le prétendu "Aryen") déclaré pur, à l'Etranger.

L'accusation "ad hominem" est bien pratique car elle permet à Drumont de dénoncer une suite de noms auxquelles sont associés tout un lexique de verbes d'action généralement attribués aux truands :

“Derrière le faux Gambetta, auquel on pardonnait tant de choses, on aperçut le Juif (...). Ce fut alors qu'on songea à regarder l'entourage. C'était bien le plus hétéroclite assemblage qu'on put imaginer, un bouquet de Juifs, un véritable selam de youtres de tous les pays et de toutes les couleurs. Tous les Juifs du monde, en âge de se transporter, étaient là, ils s'étaient agglomérés au Palais Bourbon comme les molécules au centre d'une tasse de café. Quelques uns venaient d'Espagne, étaient nés à Hambourg, d'autres venaient d'Autriche et étaient nés en France. Il y avait Forges, Reinach, Arene, Levy-Cremieu, Jean David; Raynal, Strauss, il y avait aussi Dreyfus, qui avait vu le jour en Allemagne, Etienne parent des Etienne d'Autriche, Thomson, dont la famille était anglaise, Vieil Picard qui arrivait seulement de Besançon. Tout cela tripotait, spéculait, agiotait, dénonçait, adulait.”¹⁴⁷

Là encore, Drumont veut indubitablement que le lecteur associe immédiatement aux noms juifs les termes "tripoter, spéculer, agioter, dénoncer, aduler". Le simple fait que la liste des noms propres soit suivie par une liste de verbes évoque la présentation des mots et de leurs définition dans le dictionnaire. Consciemment ou inconsciemment le lecteur associera "Porges" à "tripoteur", "Reinach"¹⁴⁸ à "spéculateur", "Arene" à agioteur" ou "Levy-Crémieu" à "dénonciateur". Cette

¹⁴⁶ *La France juive, op. cit.* vol. 1 p. 427

¹⁴⁷ *Ibid*, p. 550

¹⁴⁸ Joseph Reinach: Frère d'un célèbre archéologue et neveu d'un financier, le baron Reinach, impliqué dans le scandale de Panama. Cet homme politique républicain proche de Gambetta s'engage dès 1894 en faveur de Dreyfus. Il se joint à Scheurer-Kestner lorsque celui-ci se lance dans la bataille pour la révision. En 1898 il dénonce, dans les colonnes du journal *Le siècle* le faux document Henry (fabriqué pour prouver l'honneur de l'armée et accuser

présentation semble préméditée par Drumont comme tend à le prouver le démonstratif globalisant "Tout cela" qui prend ici valeur de lien syntaxique entre les noms évoqués et les verbes qui leur sont associés. Il arrive que la transformation des noms propres en substantifs soit plus évidente :

“En ce livre éloquent (Les Juifs rois de l'époque de Toussenet) repasse tout le régime philippiste plus décent d'apparence que notre république, au fond presque aussi pourri qu'elle. Tous les sales marchandages sont là; le journal des Rotschild y est raconté dans ses cuisines malpropres et l'on y rencontre les Léon Say, les John Lemmaire, les Aron, les Charmes, les Berger, les Raffalowich, les Jacquot du temps se faisant donner des candidatures officielles, des directions, des consulats, des concessions, en menaçant toujours de refuser leur précaire appui, en se fâchant quand on propose de les payer non pas ce qu'ils s'estiment, mais ce qu'ils valent.”¹⁴⁹

Dans ce dernier extrait de *La France juive*, les noms propres sont précédés de l'article "Les" comme n'importe quel substantif. L'onomastique semble associée à la saleté puisque les noms juifs sont précédés par les termes "sales marchandages" et "cuisines malpropres". Cette association des Juifs à la saleté n'est pas sans rappeler la métaphore de la maladie précédemment étudiée.

- *Raisonnements de l'argumentation (par l'exemple et par l'absurde).*

Le pamphlet de Drumont repose essentiellement sur l'argumentation car c'est elle qui doit emporter la conviction du lecteur. Marc Angenot rappelle que l'argumentation est l'essence de la phrase pamphlétaire :

“Il ne s'agit pas de circonscrire le débat, mais de faire sentir dans une argumentation “en spirale” qu'un diagnostic unique rend raison de tout un chacun des aspects de la vie sociale, que le grand est dans le petit, la totalité de l'imposture dans la plus banale anecdote, pour qui sait y voir. Tout exemple devient un intersigne, tout fait preuve et prophétise l'à vau-l'eau final. Chaque ruisseau d'arguments converge en un torrent de certitude qui emporte la conviction.”¹⁵⁰

Dreyfus) ce qui lui vaudra la perte de son siège de député de Digne. Il en profitera pour écrire une "histoire de l'affaire Dreyfus" en 7 volumes.

¹⁴⁹ *La France juive, op. cit.* vol. 1, p. 347

¹⁵⁰ *Antisémitisme et discours social, op. cit.* p. 25

L'un des clichés les plus répandus dans l'imaginaire populaire est l'odeur que dégageraient les Juifs. Drumont ne manque pas une occasion de saisir toutes les pires rumeurs circulant sur le peuple d'Israël :

“Le Juif, en effet, sent mauvais. Chez les plus huppés, il y a une odeur, *fetor judaïca*, un relent, dirait Zola, qui indique la race et qui les aide à se reconnaître entre eux. La femme la plus charmante, par les parfums mêmes dont elle se couvre, justifie le mot de Martial : qui *bene olet male olet*. Le fait a été cent fois constaté. “Tout Juif pue” a dit Victor Hugo qui s’est éteint entouré de Juifs.”¹⁵¹

La puanteur est à rapprocher du discours de la dégénérescence (point commun aperçu précédemment) chez les naturalistes. Pourquoi Drumont semble tellement obnubilé par la dégénérescence ? On pourrait penser que ses fantasmes ont subi la même influence que le mouvement naturaliste à savoir l'avancée des recherches scientifiques de la deuxième moitié du XIXème siècle. D'un côté, les travaux de Claude Bernard et ceux du docteur Luca sur l'hérédité inspirent Zola pour ses Rougon-Macquart; de l'autre, les travaux pseudo-scientifiques de Gobineau sur l'inégalité des races inspirent Drumont dans sa phobie du sémite. Zola et Drumont se rejoignent dans le désir d'offrir aux lecteurs une littérature à vocation “scientifique”. Ce qui ressort des recherches de Claude Bernard dans le naturalisme tient aux descriptions à caractère physiologique, comme le souligne Sylvie Thorel-Cailleteau dans *La tentation du livre sur rien, naturalisme et décadence* :

“le naturalisme prend pour objet le physiologique, c'est-à-dire le corps en tant qu'il s'altère, sous l'espèce en particulier de l'hérédité, par quoi l'être même se dérobe et fait défaut. En conséquence, la pourriture et la névrose apparaissent comme thématiques privilégiées, puisqu'elles ont l'une et l'autre pour effet de dégrader le corps, les nerfs mais aussi de les soumettre, via l'aliénation, à la métamorphose. Car la pourriture et la névrose sont des appareils à métamorphoses : par l'opération du pourrissement, le corps, réduit à sa matérialité la plus brute, se vaporise et disparaît; par l'opération de la névrose, l'être est possédé par une puissance à la fois intérieure et étrangère à lui, aliéné.”¹⁵²

Pour accréditer sa thèse, Drumont use encore du subterfuge qui consiste à appeler en renfort les grands écrivains, si possible morts, pour qu'il ne puissent opposer toute réprobation. De plus,

¹⁵¹ La France Juive, op. cit. vol I; p. 104

¹⁵² Sylvie Thorel-Cailleteau, *La tentation du livre sur rien, le naturalisme et décadence*, ED. Interuniversitaires, Mont-de-Marsan, 1994, p. 371.

Drumont veut renforcer son argumentation en utilisant un exemple extrême. Pour prouver que les Juifs “puent” il prétend que même “chez les plus huppés il y a une odeur”. Cet exemple n’est nullement anodin. En effet, Drumont escompte bien réveiller les préjugés des Français pour qui les bourgeois ont les moyens de se laver tous les jours et donc d’avoir une bonne odeur contrairement aux ouvriers qui sentent la sueur. Si même les “plus huppés” des Juifs sentent mauvais alors le lecteur peu instruit se dira que ce défaut est dû à leur origine ethnique. Par ailleurs, l’argumentation de Drumont s’appuie sur de pseudo statistiques : “le fait a été cent fois constaté” . Elle prête aisément à la raillerie. Il aurait été dommage de rater une telle occasion de prendre Drumont à son propre piège : celui de l’argumentation par l’absurde. Léo Taxil qui fut l’ennemi juré de Drumont (comme il a été rappelé précédemment) n’a pas manqué la chance qui lui était donnée pour rebondir sur les théories fumeuses de l’antisémite :

“- Une odeur de juif !

- Oui, madame, oui, monsieur, c’est comme j’ai l’honneur de vous l’apprendre. Nous avons les odeurs de fleurs, qui sont généralement bonnes et qu’on appelle parfums; mais nous avons aussi des odeurs désagréables. Il y a l’odeur de pipe, l’odeur de cuisine de restaurant, l’odeur de gaz, l’odeur de cadavre, l’odeur de botte de facteur rural, l’odeur d’égout, l’odeur de vidange, et mille autres puanteurs particulières qu’il serait trop long d’énumérer. Les chimistes les ont classées. Fourcroy en a formé cinq groupes. Seulement, je suis obligé de vous le déclarer, Fourcroy est un ignare - Dans sa nomenclature des odeurs infectantes, il a oublié l’odeur de juif. Eh bien, cette odeur de juif, inconnue des chimistes, M. Drumont qui n’est pas chimiste, l’a découverte. Vous ne la sentez pas, peut-être. Lui, la sent. Il a un nez spécial.”¹⁵³

Taxil utilise un élément de l’argumentation de Drumont : l’odeur de Juif , pour le mettre en situation avec un contexte rationnel, voire scientifique (se référant au chimiste Fourcroy). Alors qu’il serait si facile d’écarter les théories drumontiennes en une phrase, Taxil choisit d’établir une contre argumentation qui suit un parcours crescendo aboutissant à une formidable ridiculisation des théories pseudo-scientifiques de l’auteur de *La France Juive*.

¹⁵³

Léo Taxil, *M. Drumont, étude psychologique*, Letouzey et Ané, Paris, 1890, p. 6

Drumont connaît, lui aussi, l'argumentation par l'absurde mais il l'utilise évidemment dans un sens moins humoristique que Taxil. Elle lui sert à désigner ses ennemis en utilisant leurs idées pour mieux les détruire.

Les propos orduriers sur le physique des Juifs alimentent la plupart des 1 200 pages de *La France Juive*, ils sont suivis de près par la critique du statut social des Juifs :

“Laissez faire, le Juif va nous montrer ce qu'on peut tirer des Français; ils sont de taille à nourrir les Israélites des deux hémisphères, car Jacob est bon frère, et veut que chacun dans la famille ait part à la fête.

L'ensorcellement, d'ailleurs, est complet et le charme a pleinement réussi cette fois. Par une hallucination singulière, ce serf du Juif, plus esclave que ne le fut jamais la bête de somme des Pharaons, se croit le plus libre, le plus fier, le plus malin des hommes. Regardez-le, cependant, vous qui avez conservé votre raison, tel que cet abominable ancien régime l'avait laissé. Ouvrier des champs ou des villes, il est tranquille sur une terre où il n'y a que des Français comme lui. Paysan, il danse le soir aux musette, il chante ces belles rondes des aïeux dont un lointain écho parfois nous ravit dans une province reculée. Artisan, il a ses corporations fraternelles, ses confréries, où l'on se réunit pour prier les compagnons morts ou pour entendre la messe avant d'aller souper ensemble le jour où l'on reçoit un maître.

On aime ce travail qu'on a le loisir de bien faire et qu'on relève par cette jolie préoccupation d'art qui nous enchante dans les moindres débris du passé. La milice, qui prend dix mille hommes par an et ceux uniquement qui ont le goût du régiment, ne pèse pas bien lourdement sur le pays, et c'est gaiement que le village conduit jusqu'à la ville prochaine le soldat des armées du roi.

Regardez maintenant ce Paria de nos grandes cités industrielles, courbé sous un labeur dévorant, usé avant l'âge pour enrichir ses maîtres, abruti par l'ivresse malsaine, il est redevenu ce qu'était l'esclave antique, selon Aristote, un instrument vivant, *emphukon organon*.¹⁵⁴

L'argumentation est fondée sur l'ironie car Drumont qualifie l'Ancien Régime d'"Abominable" alors que cette période de l'histoire de France semble avoir sa préférence puisque en ce temps là : "ouvrier des champs et des villes, il est tranquille sur une terre où il n'y a que des Français comme lui." L'utilisation du terme "abominable" est donc une façon de critiquer les ennemis de la monarchie absolue en utilisant l'argumentation par l'absurde. Implicitement Drumont brocarde les Républicains en reprenant à son compte une injure envers l'Ancien Régime. Les deux parties de l'argumentation de Drumont reposent sur une rhétorique primaire constituée d'éléments caricaturaux. La comparaison entre "l'avant" et "l'après" est elle-même simpliste et caricaturale. D'un côté Drumont veut glorifier "l'ouvrier des champs" qui danse, et chante et aime son travail. De l'autre, Drumont se prend pour un sous Zola et tente d'apitoyer le lecteur avec la figure du "paria de nos grandes cités industrielles". Les termes employés pour décrire ce paria sont

¹⁵⁴ *La France Juive, op. cit.*, vol. 1, p. 287-288

choisis pour exacerber le pathos : “courbé sous un labeur dévorant, usé avant l’âge [...] abruti par l’ivresse malsaine”. L’argumentation par l’exemple chez Drumont donne court à de multiples interprétations. En effet, tout porte à croire que les exemples donnés dans *La France Juive* sortent tout droit de l’imagination du judéophobe ou sont des colportages de rumeurs ou de ragots :

“Un jour, la reine de Roumanie demanda à Blowitz, qui était allé inaugurer le train éclair, à quel pays il appartenait. “Mon Dieu, Majesté, répondit le Juif, je n’en sais rien, je suis né en Bohême et je vis en France où j’écris en anglais” (il aurait ajouté, pour l’agrément de la Prusse). Comme cosmopolite, Wolff est plus complet encore; il n’a pas de patrie, il n’a pas de religion, il n’a pas de sexe. Le neutre encore une fois, est un produit unique qui ne rentre dans aucune classification existante.”¹⁵⁵

Au passage on remarque que la haine de Drumont à l’égard des Juifs peut se traduire par une dénégation de l’ennemi en tant qu’homme à part entière. Il semble rejeter toute espèce d’identité nationale, culturelle, religieuse ou même sexuelle au peuple d’Israël : Le neutre encore une fois, est un produit unique qui ne rentre dans aucune classification existante. L’argumentation de Drumont est très probablement portée par un ensemble de mensonges comme le signale Pierre Pierrard :

“Ce serait un jeu de prendre Drumont en flagrant délit de mensonge ou de faux. Voici un exemple, particulièrement sensible à un Roubaisien de naissance. Le 21 mars 1882, jour de la mi-carême, “les juifs organisaient à Roubaix une mascarade impie” affirme Drumont. Et de citer la feuille locale qui montre de “sinistres farceurs” parodiant odieusement, sur un char, le rite de la confession. Or, dans le journal roubaisien le mot “juif” n’apparaît pas et pour cause : l’historien du Nord sait très bien que, à cette époque, les chars anticléricaux étaient l’un des instruments de propagande du socialisme naissant. Mettre sur le compte des juifs - qui, à Roubaix, n’étaient représentés que par une poignée de commerçants - ce qui est le propre de militants socialistes d’origine ouvrière est une opération qui déshonore un livre et son auteur; d’autant plus que le lecteur de *La France Juive*, intoxiqué par des centaines de “faits” accumulés dans les pages précédentes, est absolument incapable de découvrir, en l’occurrence, une supercherie.”¹⁵⁶

Drumont est donc bien coupable de supercherie, son pamphlet antisémite ne repose sur rien de concret. Il ne peut donc que déformer des faits, qu’il aura eu soin de découper dans des journaux provinciaux ou étrangers pas (ou peu) lus par la majorité de son public, pour illustrer ses théories. En cela, la mystification de Drumont rejoint celle de Léo Taxil car l’un et l’autre ont usé et abusé des rumeurs circulant sur les Juifs et les francs-maçons comme s’il s’agissait de preuves crédibles.

¹⁵⁵ *La France Juive, op. cit.*, vol. II, p. 218.

¹⁵⁶ Pierre Pierrard, *Juifs et catholiques français*, Cerf, Paris, 1997, p. 44

Le plus surprenant est que les Français n'aient fait preuve de plus de lucidité ou n'aient pas cherché à infirmer les écrits de Drumont et de Taxil par la lecture d'ouvrages critiques à l'égard de ce genre de supercherie. On trouvera la réponse à cette interrogation dans le fait qu'en France, en 1886, les essayistes ou journalistes luttant contre toute forme de supercherie antisémite ou antimaçonnique étaient peu nombreux et bien souvent écrasés sous le poids de l'Eglise catholique, seul référent dans la France du XIX^{ème} siècle.

Pour conclure sur l'argumentation de Drumont, on peut dire que celle-ci a rencontré une certaine crédibilité chez les Français car elle était portée par un savoir-faire rhétorique et vraisemblablement pas pour ses qualités journalistiques ou historiques. Pierre Pierrard confirme cette hypothèse :

Dans la *France Juive*, le journaliste perce constamment les apparences de l'historien. Quand Drumont écrit : "Dans l'histoire, je cherche avant tout, non le détail à scandale, mais le détail à symptôme, non le renseignement à sensation, mais le renseignement à réflexion", il s'abuse et il abuse le lecteur; il révèle naïvement l'effroyable partialité de sa méthode, qui consiste à rassembler, en six grands chapitres ou livres, artificiellement définis, une foule de détails "à symptôme", c'est-à-dire une masse de petits faits, de potins, de "mots", d'articles relatifs aux juifs et qui, rassemblés, peuvent donner à l'imbécile l'impression d'un monument alors que l'assemblage ne résiste pas à une analyse un peu poussée. Car le plus grave, c'est que la formation historique de Drumont est nulle ou, en tout cas, déviée de sa voie, et que son information est d'une indigence extrême. Nul progrès, au contraire, par rapport à ses prédécesseurs - Toussenel, Rupert, Gougenot, Chirac - qu'il salue au passage sans les avertir qu'il les pille. Des lectures mal digérées, une ignorance absolue à l'égard du "mystère d'Israël", une facilité déconcertante à accepter les pires ragots font que *La France juive* est, à quelques pages près (or il y en a 1194, bien serrées !), un agglomérat de sottises et de contrevérités."¹⁵⁷

- Chapitre 4 -

¹⁵⁷ *Juifs et catholiques français, op. cit.* pp. 37-38

La rhétorique de Drumont.

Nous avons vu que l'argumentation de Drumont reposait sur des exemples indignes d'un journaliste ou d'un historien. Il apparaît, à présent, évident que le succès de *La France Juive* repose sur l'art de convaincre autrement appelé : la rhétorique. La rhétorique de Drumont repose sur un ensemble très complexe de figures : métaphores (précédemment analysées), hyperboles, caricatures, éthopées. Le néologisme est cependant relativement rare chez Drumont, contrairement à Céline qui use abondamment de cette figure de style dans *Bagatelle pour un massacre*.

Le portrait caricatural

La figure du discours la plus récurrente chez Drumont fait partie des "figures de pensées par développement" selon la classification de Fontanier (cf *Les figures du discours*). Il s'agit du portrait, fort caricatural tout au long de *La France Juive*. Le pamphlétaire utilise, à différentes reprises, la dichotomie pour dresser l'apologie de la noblesse française. Pour parvenir à ses fins, il juxtapose deux portraits : le portrait idéalisé à l'extrême de la noblesse opposé au noir tableau de ce que Drumont appelle la "juiverie". La juxtaposition des deux portraits renforce leur aspect caricatural. Les adjectifs mélioratifs collés à la noblesse répondent aux adjectifs péjoratifs attachés au peuple juif. Cette juxtaposition employée de façon insistante donne l'impression d'assister à un combat entre deux armées dont Drumont serait forcément l'arbitre partial :

"On rencontre ça et là, dans la haute noblesse et dans la haute bourgeoisie, de magnifiques dévouements; il existe là des saints et des saints inconnus, des femmes jeunes, admirablement belles, soignant des malades, des œuvres soutenues avec une charité sans égale. Tout cela sans bruit, avec la crainte même de la publicité. C'est dans ces classes que se recrutent les créatures célestes qui intercèdent Dieu pour nous. [...] Individuellement, je le répète, le véritable noble est généralement très bon. Il fait du bien, mais au lieu de s'en vanter grossièrement, comme le Juif qui bat la grosse caisse dès qu'il a donné cent sous, il cache ses bienfaits avec une délicate pudeur."¹⁵⁸

¹⁵⁸ *La France Juive, op. cit.* vol. II, p. 76

A ce panégyrique de la noblesse enflé d'épithètes ampoulées (“admirablement belles”, “délicate”, “magnifiques dévouements”), Drumont oppose une critique d'un racisme terriblement ordurier :

“Le Juif tient à la disposition de ses ennemis tout ce que, selon le mot de Goncourt, “Une race, éclaboussée par le sang d'un Dieu, peut avoir de fiel recuit depuis dix-huit cent ans”; le noble, lui n'a ni fiel, ni haine.”¹⁵⁹

La juxtaposition de deux portraits radicalement différents (les Juifs et les nobles) évoque quelques scènes de *Germinal* de Zola. On pense à la jeune Cécile, la fille des Grégoire, venue rendre visite aux Maheu et leur apporter quelques provisions. La jeune fille qui aide sa mère à “faire le bien” dans les corons rencontre involontairement la misère et l'horreur puisqu'elle se fait étrangler par Bonnemort. Dans ce cas précis, Zola a voulu opposer la richesse condescendante des nobles à la misère profonde des mineurs qui les pousse à la violence. Pour Drumont, la violence des Juifs est innée et n'a rien à voir avec le mépris dont ils souffrent depuis que les chrétiens les considèrent comme le “peuple déicide”.

Le mythe du “bon chrétien” opposé au “Juif cupide” n'échappe évidemment pas à Drumont car il trouve tout naturellement sa place dans son pamphlet :

“L'œuvre de dissolution de la société chrétienne, entreprise par le protestantisme, fut malgré tout profitable au Juif. Elle fut pour lui l'occasion de s'affranchir, du moins en Allemagne, de cette interdiction de l'usure grâce à laquelle l'Eglise, avec une maternelle sollicitude, protégera pendant des siècles la fortune de l'Aryen travailleur et naïf contre les convoitises du Sémite astucieux et cupide.”¹⁶⁰

Drumont ne recule devant aucun cliché et au besoin utilise l'allégorie puisqu'il transforme la religion chrétienne en “mère protectrice” de l'aryen (peut-être peut-on voir dans cette allégorie un désir de supplanter la Marianne républicaine). Quant à l'aryen “travailleur et naïf” victime des

¹⁵⁹ *Ibid* p. 77

¹⁶⁰ *La France Juive, op. cit.* vol. I, p. 196

“convoitises du Sémite astucieux et cupide” on retrouve là encore le stéréotype du Juif parasite (que Drumont a retranscrit dans ses métaphores de l’animal).

L’hyperbole

“L’hyperbole augmente ou diminue les choses avec excès, et les présente bien au-dessus ou bien en-dessous de ce qu’elles sont, dans la vue, non de tromper, mais d’amener à la vérité même, et de fixer, par ce qu’elle dit d’incroyable, ce qu’il faut réellement croire”.¹⁶¹

L’hyperbole est la figure de rhétorique rêvée pour tout pamphlétaire et Drumont l’a bien sûr mise en valeur dans sa *France Juive*, en vue de convaincre ses lecteurs de sa théorie du “péril juif”, mais probablement pour satisfaire ses désirs de romancier raté. Cette deuxième hypothèse permet de penser que les hyperboles du pamphlétaire ne sont pas toujours conçues comme telles. Il est possible qu’il se soit senti la veine d’un Goncourt ou d’un Daudet (deux des ses amis) et ait essayé de créer un style de narration pour décrire Paris (ville à laquelle Drumont consacre tout un chapitre de *La France Juive*). Mais l’emphase de ses descriptions est telle qu’elles ressemblent à des hyperboles plus qu’à du naturalisme. Le plus bel exemple d’hyperbole chez Drumont propose une vue d’un Paris post-cataclysmique :

“La ville, où la vie jadis était si débordante, où les pavés eux-mêmes riaient aux passants donne un peu la sensation de Munich. Au mélancolique et glacial München, il manque de la gloire, du mouvement pour remplir ce décor de palais, de temples érigés aux grands hommes absents, d’avenues magnifiques, Paris a eu cette gloire, il est plein de souvenirs d’héroïsme et de grâce, de légendes immortelles, de fantômes illustres, mais tout cela semble appartenir à un Passé pour toujours aboli. Certaines régions ressemblent à des Pompeï et on se demande quelle catastrophe les a rendues tout à coup silencieuses et désolées. Ailleurs; l’activité est fébrile, mais avec une sorte d’inquiétude sombre qui persiste malgré tout.

Les hôtels du faubourg Saint-Germain gardent leurs volets fermés pendant dix mois de l’année. Presque tous les beaux hôtels du quartier des Champs-Élysées et du quartier Monceau sont aux Juifs; parfois, par le fenêtres ouvertes, on entend dans la solitude les échos de quelque concert, c’est un Juif quelconque qui soigne sa névrose.”¹⁶²

¹⁶¹ *Les figures du discours, op. cit.* p. 123

¹⁶² *La France Juive, op. cit.* vol. II, p. 271

Le Paris de Drumont est personnifié et porte les stigmates d'un pathos si fort qu'un auteur de roman de gare oserait à peine l'utiliser : "Certaines régions ressemblent à des Pompeï, [...] quelle catastrophe les a rendues tout à coup silencieuses et désolées [...] l'activité est fébrile, mais avec une sorte d'inquiétude sombre qui persiste malgré tout."

Le ton employé par le judéophobe va crescendo pour mettre en exergue ce qui, selon lui, peu paraître comme insoutenable mais que le lecteur averti a tôt fait de dissiper la mise en scène.

L'hyperbole du Paris vu par Drumont peut se découper en deux parties distinctes :

- 1) Le Paris de l'Âge d'or (de *La ville, où la vie jadis jusqu'à mais tout cela semble appartenir à un Passé pour toujours aboli.*) qui, on l'aura aisément deviné était celui où la capitale vivait sous la coupe du Monarque, avant que la Révolution n'émancipe les Juifs.

- 2) Paris tel que le voit Drumont dans son délire paranoïaque, une ville où règne le chaos : de *Certaines régions ressemblent à des Pompeï à c'est un Juif quelconque qui soigne sa névrose.*

Le paroxysme est atteint avec la révélation finale des cause du chaos et l'on retrouve un thème phare de *La France Juive* : Le Juif et la maladie ou, ce qui revient au même pour Drumont, Paris atteint par la maladie juive.

Dans le large éventail de figures rhétoriques parcourant *La France Juive*, le lecteur peut remarquer la présence de quelques aphorismes. L'aphorisme tend à résumer en quelques mots simples une morale ou une science, ceux qu'emploie Drumont sont d'une brutalité étonnante :

"Ceux qui nous ont suivis à travers tant d'années et tant d'événements ont déjà, sans nul doute, formulé la conclusion qui convient et qui se résume dans cet axiome : "Quand le Juif monte, la France baisse; quand le Juif baisse, la France monte."¹⁶³

L'aspect brutal des aphorismes du pamphlétaire tranche radicalement avec les allusions métaphoriques ou les antonomases relevées dans l'analyse de l'onomastique. Il semble que Drumont éprouve le désir de rendre sa "pensée" accessible à tous les types de lecteurs ou

¹⁶³ *La France Juive, op. cit.* vol. 1, p. 519

peut-être est-ce un “coup de fouet” pour conserver l’attention de son lectorat (sur le million de Français s’étant procuré *La France Juive*, il est difficile de croire que tous aient eu le courage de suivre les théories et les anecdotes fumeuses jusqu’au bout des 1 200 pages).

L’antithèse est également un élément constituant l’éventail de la rhétorique drumontienne.

Pour Fontanier :

“l’antithèse oppose deux objets l’un à l’autre; en les considérant sous un rapport commun.”¹⁶⁴

Les “objets” des antithèses imaginées par Drumont sont presque toujours des caricatures ou des stéréotypes :

“Prenez un grand seigneur, un paysan, un ouvrier de souche vraiment française, vous retrouverez chez tous, dans des conditions diverses, cette distinction de sentiments, ce don inné de la sociabilité qui caractérise l’Aryen, cette préoccupation de se faire respecter mais de ne pas choquer son prochain. Rien de semblable chez le Juif, dès qu’il le peut, il s’étale, il attire l’attention sur lui, il gère les autres.”¹⁶⁵

Si on donnait *La France Juive* à lire aux Français d’aujourd’hui, il est fort possible qu’ils considéreraient les analyses sociologiques de Drumont comme de la psychologie de bas étage. Mais en 1886, peu de Français avaient le recul suffisant pour décrypter les intentions malsaines du pamphlétaire (n’oublions pas que l’instruction publique, gratuite, laïque et obligatoire n’avait été votée que depuis quatre ans quand *La France Juive* fut publiée). L’opposition décrite par Drumont entre “l’Aryen sociable” et le “Juif qui gère les autres” semble très primaire aujourd’hui et il semble à peine croyable que des adultes aient pu se laisser prendre à une telle image d’Epinal mais Drumont ne faisaient que recueillir l’ivraie tout juste semée par ses prédécesseurs (Gobineau, Renan, Toussenel).

¹⁶⁴ *Les figures du discours, op. cit.* p. 379.

¹⁶⁵ *La France Juive, op. cit.* vol. II, p. 434

- Chapitre 5 –

Résultats et influences du discours de Drumont dans la France de l'affaire Dreyfus : des mots pour tuer ? Des mots pour convaincre ?

a) Un contexte politique favorable

Quand paraît *La France Juive*, la République est encore fragile. La Restauration a été écartée de justesse (le comte de Chambord ayant refusé le drapeau tricolore comme emblème national et exigeant d'être acclamé à la Chambre des députés au bras de Thiers) et le nationalisme trouve un porte-parole fort charismatique en la personne du général Boulanger. Toutes les conditions sont donc réunies pour désigner à la plèbe un bouc émissaire chargé de porter les maux dont souffre la jeune III^{ème} République. Les Français n'ont pas digéré la défaite contre l'Allemagne en 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine qui en a résulté. Dès lors, Drumont comme Boulanger n'ont pas besoin de beaucoup d'énergie pour exciter la fibre patriotique des Français. De plus, le nationalisme et la xénophobie ne sont pas marqués comme aujourd'hui politiquement.

Comme le fait remarquer justement Pierre Birnbaum :

“un populisme hostile aux gros, à l'étranger, à tous ceux suspects de velléités cosmopolites se développe en réalité aux deux extrêmes de l'échiquier politique, suscitant un identique mouvement de rejet exprimé sous la forme plus ou moins fantasmatique et irrationnelle.”¹⁶⁶

Le million d'exemplaires vendu de *La France Juive* s'explique donc par une égale répartition des préjugés antisémites et antimaçonniques chez les partisans du conservatisme et leurs adversaires radicaux, socialistes ou anarchistes.

Le boulangisme

Georges Boulanger (1837 - 1891), était, en 1886, un officier de bonne allure qui affichait ses origines modestes et ses convictions républicaines, alors rares parmi les militaires. Sa carrière servit

¹⁶⁶ Pierre Birnbaum, *La France aux Français*, Seuil, Paris, 1993, p. 31

à le valoriser aux yeux du peuple : des campagnes coloniales en Algérie et en Indochine, un comportement héroïque pendant la guerre de 1870 et une part active à la répression de la Commune, des fonctions administratives au ministère de la Guerre comme directeur de l'infanterie. Le rôle de Boulanger au ministère lui permit de se constituer des relations politiques, surtout chez les républicains modérés qui étaient au pouvoir. Général de division en 1884, Boulanger alla commander l'armée française en Tunisie tout juste colonisée par la France. Fort de ses succès et de sa popularité, Boulanger, soutenu par Clemenceau, devint ministre de la Guerre en juin 1886.

Boulanger obtint rapidement une grande estime chez les militaires en améliorant le sort du soldat pour qui il améliora la nourriture et l'habillement, et en choisissant un matériel moderne (le fusil Lebel). Dans la France des années 1880, l'armée était par principe aimée de la nation, tous les ingrédients du succès politique du général étaient donc en place. Les Français voyaient en lui l'homme de la revanche possible contre l'Allemagne. Le boulangisme est donc né de toutes les raisons précitées. L'action politique de Boulanger séduisit la majorité anticléricale de la Chambre des députés. Le général désira imposer le service militaire au clergé qui en était alors dispensé. Cette gloire grandissante finit par alerter les républicains. Le gouvernement profita des déclarations vindicatives de Boulanger lors de *l'incident Schnaebelé* d'avril 1887 (l'arrestation par les Allemands d'un policier français tenté par trahison de l'autre côté de la frontière lorraine) pour l'écartier du ministère de la Guerre en mai 1887. Sa mutation à Clermont-Ferrand comme commandant du 13^{ème} corps fut suivie d'une mise à la retraite. Boulanger avait donc tout le loisir de débiter une carrière politique. De plus, n'étant plus officier en service, il devenait éligible. Derrière lui se ligüèrent des nationalistes assoiffés de revanche contre l'Allemagne, des radicaux hostiles au parlementarisme, des monarchistes et des impérialistes avides de renverser la

République. Boulanger dirigea cette coalition disparate dont il était le seul lien. Il profita du scandale Wilson (un député, gendre du président de la République Grévy, qui vendait au plus offrant la Légion d'honneur) pour proposer un programme politique rudimentaire qui devait aboutir à l'élection d'une assemblée constituante. Il remporta de nombreuses élections partielles à d'écrasantes majorités. Le 27 janvier 1889, élu député de Paris, il écarta le coup d'État facile que ses partisans lui avaient concocté et l'implorait d'accomplir. Puis sa popularité décrût rapidement devant son inaction car il avait laissé passer sa chance. Sa maîtresse Marguerite de Bonnemain qui travaillait pour la police lui fit croire qu'il était sur le point d'être arrêté pour complot contre la sûreté de l'État. Le général s'enfuit donc à Bruxelles ce qui ne l'empêcha pas d'être condamné par contumace et délaissé par tous ses anciens partisans. Le boulangisme avait vécu et son héros se suicida, le 30 septembre 1891, sur la tombe de sa maîtresse, morte deux mois plus tôt.

L'affaire Dreyfus

Simple affaire d'espionnage révélée par Edouard Drumont dans *La Libre Parole* en 1894, elle devient «l'Affaire» en 1898. Riche en rebondissements, elle est l'une des crises les plus graves de la III^{ème} République. L'Affaire attise l'opinion publique et partage les familles. Mis à part son volet judiciaire, elle est à l'origine d'une consolidation des deux camps qui s'étaient formés sous la Révolution française : les libéraux éclairés et les conservateurs. Deux camps opposant leur propre conception de l'Homme et de la société. L'Affaire Dreyfus a également permis à la gauche de se débarrasser définitivement de son antisémitisme "économique", c'est-à-dire une haine des Juifs symbolisant le Bourgeois, le riche propriétaire. Cette image d'Epinal fut véhiculée par de nombreux socialistes tel que Fourier et Proudhon. A la suite de l'Affaire, l'antisémitisme fut ancré parmi les combats de la droite et de l'extrême-droite. Les services de renseignements sont développés au cours des années 1890 dans toute l'Europe car l'évolution de la diplomatie et de

l'armement s'est intensifiée. L'alliance franco-russe (conçue en 1891-1893) change les stratégies de l'état-major, qui obtient à la même époque un nouveau matériel d'artillerie. Le contexte politico-militaire est donc très sensible. Quand le 2ème Bureau (le service de contre-espionnage français) découvre, en septembre 1894, une lettre adressée à l'attaché militaire allemand en poste à Paris, Schwartzkoppen, lui annonçant l'envoi de documents confidentiels relatifs au matériel de guerre français, la chancellerie entre en ébullition. Ce document, anonyme, désigné sous le nom de «bordereau», évoque des relations anciennes entre son auteur et l'ambassade d'Allemagne.

A partir des informations dévoilées par le «bordereau», les recherches du contre-espionnage se dirigent vers les quelques officiers d'artillerie en stage à l'état-major. Parmi lesquels, Alfred Dreyfus, un capitaine de trente-cinq ans, juif, est bientôt accusé d'en être l'auteur en raison de similitudes d'écriture. Dreyfus dément, mais il est arrêté et inculpé d'espionnage pour le compte de l'Allemagne le 15 octobre 1894. Une trahison de Dreyfus est pourtant peu crédible: jeune officier modèle, le capitaine est issu d'une famille riche. De plus, son père, Alsacien, a prouvé son patriotisme en choisissant la nationalité française en 1871, au moment de la cession de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne par la France vaincue.

Le procès

Le procès de Dreyfus commence sous une atmosphère d'antisémitisme qui n'a cessé de progresser depuis le scandale de Panama (1890-1893), dans lequel étaient compromis des banquiers et hommes d'affaires juifs. Pendant le procès, le général Mercier divulgue illégalement au jury, à l'insu de Dreyfus et de son avocat, des documents secrets accablants pour l'accusé. Les expertises graphologiques sont contradictoires et les preuves décisives sont absentes. Dreyfus est pourtant déclaré coupable par le conseil de guerre le 22 décembre et condamné à la dégradation et à la déportation perpétuelle. Il est incarcéré à l'île du Diable, au large de la Guyane.

En mars 1896, le colonel Picquart, nouveau chef du service de renseignements, découvre un télégramme (le «petit bleu») adressé par l'attaché militaire allemand à un informateur, le commandant Esterházy. L'écriture d'Esterházy est identique à celle du bordereau. Par ailleurs, Esterházy aurait toutes les raisons d'espionner pour une puissance étrangère car il est endetté. Picquart révèle sa découverte à ses supérieurs qui le mutent en Tunisie. Tout n'est pas perdu puisque le sénateur Scheurer-Kestner, vice-président du Sénat, apprend l'existence du «petit bleu» par un ami du colonel Picquart. Scheurer-Kestner prend la tête de la campagne dans les milieux politiques pour la révision du procès. Après la condamnation de Dreyfus, seuls les proches du capitaine étaient encore convaincus de son innocence. Avec l'aide de Bernard Lazare, écrivain et journaliste indépendant de tendance socialiste, la famille du capitaine s'était adressée, sans succès, aux barons de la politique, mais aussi aux journalistes et aux écrivains réputés. En désespoir de cause les amis de Dreyfus diffusent des brochures, font circuler des pétitions pour obtenir la révision du procès. En novembre 1897, un passant parisien reconnaît, sur une affiche de Bernard Lazare qui reproduit côte à côte le bordereau et des lettres de Dreyfus, l'écriture d'Esterházy. Il prévient Mathieu Dreyfus, le frère du condamné, qui fait publier dans *le Figaro* des documents accablants pour Esterházy. La presse d'extrême droite riposte aussitôt en prenant la défense d'Esterházy. La polémique atteint le Parlement, où les membres du gouvernement, souhaitant étouffer l'affaire, s'abritent derrière l'autorité de la chose jugée. Interpellé, le Premier ministre Jules Méline réplique: «Il n'y a pas d'affaire Dreyfus.» De leur côté, les députés socialistes dénoncent la «justice de classe» qui a soustrait l'espion Dreyfus, parce que bourgeois et officier, à la peine capitale. Le 11 janvier 1898, le conseil de guerre acquitte Esterházy. Malgré le ralliement au «révisionnisme» de quelques personnalités, dont Clemenceau, la raison d'État a remporté une victoire momentanée.

Une affaire politique

Mais, le surlendemain de l'acquittement d'Esterházy, *l'Aurore*, le journal de Clemenceau, publie une «Lettre au président de la République» [Félix Faure] signée d'Émile Zola sous le titre «J'accuse». Vendu à 300 000 exemplaires, placardé sur les murs de Paris, cette diatribe accuse de malhonnêteté l'état-major, y compris le ministre de la Guerre. Avec son article provocateur, l'auteur des *Rougon-Macquart*, au zénith de la popularité, s'attend à être poursuivi pour diffamation. Il espère que son procès brisera le silence et dévoilera aux Français les dessous de l'affaire Dreyfus. Depuis *J'accuse*, Dreyfus est devenu un symbole. L'affaire militaire et judiciaire s'est transformée en polémique politique et idéologique. Dès lors, deux camps vont s'opposer pendant près de deux ans: l'un pour obtenir la révision du procès du capitaine Dreyfus, l'autre pour l'éviter. Chacun a ses journaux, ses porte-parole, ses associations, ses relais politiques. Au-delà du cas Dreyfus, ce sont deux systèmes de valeurs morales, sociales et politiques qui s'affrontent.

Les dreyfusards

Considérés par l'opinion publique comme des gêneurs et des agitateurs, les révisionnistes (partisans de la révision du procès contre Dreyfus) resteront toujours minoritaires en France. Influencés par la philosophie des Lumières, les dreyfusards s'appuient sur une conception de l'Homme, de la justice et de la liberté héritée de la Révolution française. La Ligue des Droits de l'Homme et du citoyen est fondée sur ces principes pendant le procès Zola. Certains de l'irrégularité du procès de Dreyfus, les ligueurs soutiennent que l'esprit critique doit pouvoir se manifester contre toute affirmation et toute autorité, qu'elle soit judiciaire ou politique. Certains Dreyfusards rêvent de soumettre l'armée au pouvoir civil, la plupart sont également anticléricaux en raison du soutien majeur apporté par les dirigeants catholiques à l'antidreyfusisme. Après *J'accuse*, les dreyfusards font signer et publier dans *l'Aurore* des pétitions appelant à la révision du procès. Dans ce premier cercle de révisionnistes se trouvent des écrivains (Anatole France, André Gide, Marcel Proust, Charles Péguy), des universitaires (Émile Durkheim, Lucien Lévy-Bruhl), des artistes (Gallé,

Claude Monet) et des étudiants en lettres. Au cours de l'Affaire, Clemenceau désigne les Dreyfusards sous le nom d' «intellectuels». Pour lui, les célébrités soutenant le capitaine sont des «penseurs» qui, pour la première fois, interviennent collectivement dans le débat politique.

Les antidreyfusards

Les antidreyfusards soutiennent l'ordre établi contre la critique individuelle. Pour eux, la raison d'État, l'unité de la nation, l'honneur de l'armée sont des valeurs sacrées. Ils refusent de voir les autorités établies soumises au contrôle de l'opinion. Ils s'opposent à la révision du procès de Dreyfus car ils jugent préférable une injustice au désordre social et à la division des Français. Pour certains d'entre eux, on relève un antisémitisme véhément, qui n'a pas attendu l'arrestation de Dreyfus pour se manifester. Dès 1892, Drumont avait lancé une campagne contre la présence de Juifs dans l'armée, dans son journal *la Libre Parole*.

Les antidreyfusards s'organisent au sein de ligues. La Ligue des patriotes, nationaliste et militariste, est reconstituée pendant l'été 1898, sous la direction de Paul Déroulède. Fin 1898, des hommes de lettres et des professeurs fondent la Ligue de la patrie française pour s'opposer aux «intellectuels» du camp adverse. En juin 1899 sera fondée l'Action française, nationaliste et monarchiste. La Ligue antisémite, créée en 1890 par Drumont, étend considérablement son public pendant l'Affaire. Des écrivains célèbres rejoignent le camp antidreyfusard: Maurice Barrès, Alphonse et Léon Daudet, Pierre Loti, Jules Verne. Mais la principale force des antidreyfusards tient au soutien des grands journaux parisiens et régionaux (*le Petit Journal*, qui tire à un million d'exemplaires, *le Gaulois*) et de la presse catholique. La quasi-totalité du monde politique reste longtemps antirévissionniste à quelques exceptions près : Scheurer-Kestner, républicain modéré, le député gambettiste Joseph Reinach, le radical Clemenceau. Chez les dirigeants socialistes, seul Jaurès se rallie au dreyfusisme pendant le procès de Zola. Ce n'est qu'après août 1898 que les

socialistes et les radicaux entrent dans le camp révisionniste. L'exaspération des passions et l'exploitation politique de l'Affaire par les deux camps renforcent le clivage. La gauche républicaine et socialiste est majoritairement dreyfusarde, tandis que l'antidreyfusisme est essentiellement composé par des partisans de la droite nationaliste et de l'extrême droite antiparlementariste, les républicains modérés se partageant, au gré des aléas de l'Affaire, entre les deux camps.

Le 30 août 1898, le nouveau ministre de la Guerre, Godefroy Cavaignac, opposé à la révision du procès, a tout de même demandé l'expertise du bordereau qui a accablé Dreyfus. Il découvre que cette pièce est un faux. Le colonel Henry, du 2^{ème} Bureau, admet en être l'auteur. Arrêté, il se suicide dans sa cellule. Ce rebondissement, qui provoque la démission de nombreux généraux, marque un tournant dans l'Affaire.

Plus les révisionnistes progressent vers la victoire, plus l'agitation nationaliste s'intensifie. L'atmosphère politique devient pesante et l'antidreyfusisme manifeste un caractère de plus en plus antirépublicain. Déroulède tente de défiler avec ses troupes sur l'Élysée en février 1899. Émile Loubet succède à Félix Faure (qui était ouvertement nationaliste). Le nouveau président de la République, est agressé physiquement par des antidreyfusards au début de juin. De nombreux Français sont convaincus que l'extrême droite prépare un coup d'État. Les menaces qui pèsent sur la République provoquent la constitution d'une coalition politique contre les nationalistes. Dans ces circonstances est créé, fin juin, le cabinet Waldeck-Rousseau de «défense républicaine». Son but est de ramener la discipline dans l'armée et la paix dans le pays, en résolvant l'Affaire dans le respect des institutions républicaines. Pour affaiblir l'extrême droite, Waldeck-Rousseau, républicain modéré, désigne habilement au ministère de la Guerre un militaire à l'autorité reconnue, le général de Gallifet, qui s'était rendu célèbre dans la répression de la Commune de Paris par les

Versaillais. Gallifet va vite maîtriser l'armée, tandis que Waldeck-Rousseau réfrène l'agitation nationaliste. En même temps, pour satisfaire la gauche, Waldeck-Rousseau offre le ministère du Commerce à Millerand, le premier socialiste à participer à un gouvernement dans l'histoire de la III^e République.

Le 3 juin 1899, la Cour casse le jugement du 22 décembre 1894 et Dreyfus est renvoyé devant un nouveau conseil de guerre, à Rennes. Le jury confirme le 9 septembre la culpabilité de Dreyfus en lui accordant les circonstances atténuantes et le condamne à dix ans de réclusion. Aucun des deux camps n'est satisfait de cette demi-mesure. Mais, le 19 septembre, Loubet, gracie Dreyfus suivant l'avis du président du Conseil, Waldeck-Rousseau, ce qui permet de calmer les esprits. L'amnistie, votée par le Sénat le 2 juin 1900, permet d'éviter la recherche des vrais coupables. Malgré les interventions de Jaurès (en 1903, une enquête sollicitée par le dirigeant socialiste sur certaines pièces produites contre Dreyfus révéla des falsifications) et la nouvelle révision du procès accordée en 1904, ce n'est qu'en 1906, après l'accalmie, que Dreyfus sera réhabilité: le jugement de Rennes annulé, il sera réintégré dans l'armée, nommé chef de bataillon et officier de la Légion d'honneur. Dreyfus servira comme lieutenant-colonel lors de la Première Guerre mondiale; il mourra en 1935. L'Affaire s'est achevée sur une seule certitude: l'innocence de Dreyfus. Lors de l'affaire Dreyfus, on aurait pu supposer que Drumont allait profiter de la situation pour rassembler autour de lui des partisans de l'antisémitisme radical et nationaliste mais n'en fut rien. Winock rappelle que l'antidreyfusisme fut essentiellement modéré :

“Les élections législatives de 1898 montrent [...] l'audience assez faible de l'antidreyfusisme extrémiste, violemment antisémite : alors que celui-ci est surtout installé à Paris et dans le département de la Seine, il n'y obtient que 12,9 % des suffrages.”¹⁶⁷

¹⁶⁷ Michel Winock, *La France et les juifs de 1789 à nos jours*, Seuil, Paris, 2004, p. 137

Michel Winock estime que :

“Parler de “marée antisémite” comme on le fait parfois, c’est faire la part belle aux minorités agissantes et tonitruantes”.¹⁶⁸

Winock distingue l’antidreyfusisme nationaliste de l’antidreyfusisme avant tout antisémite en rappelant que même Déroulède, président de la Ligue des patriotes, a condamné publiquement *La France Juive*. Il n’en reste pas moins que le pamphlet de Drumont a bénéficié de l’Affaire Dreyfus puisque ses éditions se sont multipliées. Faut-il y voir un besoin des Français de comprendre ce qui pouvait engendrer une telle fureur de la part des antidreyfusards extrémistes ou un plaisir malsain de s’abreuver à la même source que ces derniers ? Les deux hypothèses ne sont pas incompatibles.

b) Influence du discours de Drumont chez les boulangistes et les antidreyfusards.

Drumont considérait Boulanger comme un :

« vulgaire officier un peu esbroufeur, trompeur de naissance, qui ment avec une sorte de spontanéité. »¹⁶⁹

Cette critique peu amène provoqua la colère du général :

« Je ne mettrai jamais le Parti national à la remorque d’un Drumont. »¹⁷⁰

Malgré les différends qui opposaient Drumont et Boulanger, il est intéressant de rechercher l’influence de la rhétorique drumontienne chez les partisans du boulangisme. En effet, la rivalité des deux hommes ne provenait pas d’un antagonisme idéologique ou politique profond mais plus vraisemblablement d’une concurrence que l’un et l’autre devaient juger déloyale. Drumont, fort de son succès de librairie, se voyait bien député de Paris. Il tenta donc de phagocytter le boulangisme

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 140

¹⁶⁹ cité par Jean Garrigues in *Le général Boulanger*, Olivier Orban, Paris, 1991, p. 321.

¹⁷⁰ *Idem.*

parisien pour mettre en place son antisémitisme populiste et démagogique. L'ombre jetée par Boulanger sur les ambitions de Drumont gêna d'autant plus ce dernier que les théories de *La France Juive* ne sont nullement rejetées par bon nombre de boulangistes comme Barrès, Vergoin, Granger, Roche, Francis Laur, Rochefort.

Au cours de l'Affaire Dreyfus, Barrès, auparavant boulangiste, se range du côté des antidreyfusards. Certes, il serait erroné de réduire l'Affaire Dreyfus à un affrontement entre antisémites et philosémites, mais il ne faut surtout pas oublier que le déclencheur du scandale fut Edouard Drumont. Un article publié dans le journal du judéophobe, *La Libre Parole*, fut l'étincelle qui devait embraser la France entière. Il n'est donc pas étonnant de retrouver les plus antisémites du camp boulangiste chez les antidreyfusards. Boulangisme et antidreyfusisme sont reliés par un profond patriotisme aiguillé par deux figures de proue : Barrès et Drumont. En n'oubliant pas que certains antidreyfusards rejetèrent l'antisémitisme (comme Ferdinand Brunetière, journaliste de la *Revue des deux mondes*) il semble que "l'esprit" de la *France Juive* ait soufflé son vent mauvais dans le camp ennemi du capitaine Dreyfus.

Drumont peut être considéré comme le maître à penser des polémistes antisémites des années 1880/1890. Même si son œuvre littéraire ne le place pas parmi les modèles de l'époque (Hugo, Flaubert, Balzac), son caractère emporté et orgueilleux (Drumont considéré comme une "fine lame" était très porté sur les duels) n'aurait pas dû, a priori, inciter les écrivains à le citer comme une source fiable. Pourtant, l'influence de Drumont est indéniable. En effet, l'auteur de *La France Juive* a été le catalyseur des pamphlétaires antisémites. Avant *La France Juive*, les publications prônant la haine des Juifs étaient réservées à un public marginal. Drumont, en synthétisant les diverses théories antisémites, a popularisé la haine portée contre le peuple d'Israël. Il a ainsi ouvert une brèche dans laquelle se sont glissés opportunément Barrès, Rochefort et consorts.

Maurice Barrès (1862-1923) :

Maurice Barrès a huit ans en 1870 et jamais il n'oubliera l'humiliation de la défaite et de l'occupation. De 1888 à 1891, il publie trois romans qui constituent *Le Culte du moi : Sous l'oeil des barbares* (1888), *Un homme libre* (1889), *Le Jardin de Bérénice* (1891). C'est la gloire à moins de trente ans. En 1889, Barrès est élu député boulangiste de Nancy. Il voit dans le général Boulanger l'homme qui peut rendre à la France sa fierté et l'intégrité de son territoire. Entre septembre 1894 et mars 1895, Barrès dirige un petit journal nationaliste : *La Cocarde*, antiparlementaire et xénophobe. A cette époque, Barrès veut concilier individualisme et solidarité, nationalisme et socialisme, patriotisme et cosmopolitisme. Avec l'Affaire Dreyfus, le nationalisme de Barrès se renforce. Antisémitisme et xénophobe, il est un des fondateurs de la Ligue de la patrie française en 1898. Journaliste et écrivain, Barrès a constitué sa pensée sur trois axes : l'antiparlementarisme, le socialisme et l'antisémitisme. Selon Zeev Sternhell :

“Les premières manifestations de l'antisémitisme barrésien reprennent dans leurs grandes lignes les thèmes des oeuvres de Drumont, elles s'inscrivent dans la tradition de l'antisémitisme de gauche. Ensuite, pendant l'agitation antinationaliste et alors qu'il tente de faire du traditionalisme une doctrine, Barrès professe un antisémitisme qui doit beaucoup à l'imagerie catholique en ce domaine.”¹⁷¹

On le voit, Barrès, comme Drumont, a fusionné l'antisémitisme socialiste de Fourier et Toussenel avec l'antisémitisme catholique de Chabauty et Vacher de Lapouge. Barrès a accueilli avec enthousiasme *La France Juive*. Selon Zeev Sternhell :

“Barrès a eu une profonde admiration pour l'auteur de *La France Juive* qu'il a toujours considéré comme un de ses maîtres à penser. Une même ferveur, très comparable à celle de Bernanos, se dégage des colonnes du *Courrier de l'Est*, de la *Cocarde* ou des pages des *Cahiers*. “Il y a bien longtemps que nous nous connaissons”, écrit-il à Drumont. “Vous vous rappelez que j'ai été un des premiers à vous saluer [...] Je vous aime surtout”, ajoute-t-il, “parce que je suis né nationaliste” (*Mes Cahiers*, t. II, p. 248, Paris : Plon, 1930).¹⁷²

¹⁷¹ Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Armand Colin, Paris, 1972, pp. 232,233.

¹⁷² *Maurice Barrès et le nationalisme français*, op. cit. p. 235

L'antisémitisme explose littéralement dans sa diffusion auprès des Français en l'espace de vingt ans. Du Moyen-Age à 1886, la phobie antijuive est véhiculée par les prêtres dans les paroisses. Les clichés touchant le peuple d'Israël se rapportent au prétendu déicide du Christ. Avec Drumont, la haine contre les Juifs devient un concentré de toutes les théories propres à manipuler les masses grâce à un étonnant succès éditorial. Avec Barrès et Rochefort, impliqués dans le boulangisme et l'antidreyfusisme, l'antisémitisme devient une doctrine politique cherchant à rassembler les Français autour d'un vaste étendard : "Ni droite, ni gauche". Les ouvriers effrayés par le capitalisme se reconnaissent dans la doctrine antisémite comme les nostalgiques de l'Ancien Régime, jaloux de la réussite ostentatoire de la bourgeoisie, laquelle tient les rênes du pouvoir républicain. Comme l'explique justement Zeev Sternhell :

"Plus que personne en son temps, Drumont parvient à rendre les sentiments de malaise, de frustration et de décadence très largement répandus alors. Il a merveilleusement su traduire les sentiments de crainte face à un monde en pleine mutation, face à un progrès technique qui brise les cadres de vie traditionnels. Le succès de Drumont est nourri par cette peur de l'instabilité, des changements, de la désintégration qui guette, pense-t-on, l'ensemble de la société française."¹⁷³

Quel meilleur instrument est capable de rassurer les individus se sentant exclus de la société ou dépassés par le changement qu'elle impose sinon le bouc émissaire ? Le bouc émissaire rassemble les personnes victimes de frustration car il permet de fournir des explications à tous les maux et à toutes les angoisses engendrées par la société moderne. Dès lors, on comprend mieux l'influence de la rhétorique de Drumont, Barrès ou Rochefort sur les Français quand on observe le poids de l'alliance entre le pamphlet (*La France Juive* tient le rôle de manifeste de la nouvelle doctrine politique antisémite) et la politique (alliance qui commence avec le boulangisme et qui perdurera jusque sous le régime de Vichy, comme on le verra plus loin).

¹⁷³ Zeev Sternhell, *La droite révolutionnaire, 1885-1914 : les origines françaises du fascisme*, Fayard, Paris, 2000, p. 207.

Maurice Barrès s'est donc inspiré de *La France Juive* pour rédiger ses articles dans *Le Courrier de l'Est* (dont il fut le rédacteur en chef) mais aussi dans *Le Figaro*. Barrès a-t-il utilisé à la lettre la rhétorique drumontienne ou l'a-t-il édulcoré dans le but de transformer la pensée de Drumont en doctrine politique ? Pour le savoir, il est essentiel d'analyser quelques articles parmi les plus significatifs de l'œuvre journalistique de Barrès. Dans *Le Figaro* du 22 février 1890, Barrès signe un article intitulé "La formule antijuive" et ne cache pas son attirance pour la passion antisémite et de son nouvel essor. Relatant une réunion publique organisée par Drumont et le marquis de Morès (considéré par l'historien Michel Winock comme l'un des pères du fascisme français), Barrès souligne la force des propos et ce que cette force évoque en lui :

"Regardez, un état d'âme nouveau apparaît dans cette foule... C'est que quelqu'un a parlé des Juifs. Ce cri : "A bas les Juifs !" Rarement osé par les orateurs, et tout à fait passionnant."

Barrès trouve donc "passionnant" la libération de la parole antisémite. Quatre ans avant le début de l'Affaire Dreyfus, *La France Juive* avait manifestement contribué à décomplexer les Français touchés par la haine des Juifs et Barrès, loin de s'en émouvoir, s'en félicite. D'une certaine façon, Drumont a rendu service aux boulangistes en général et à Barrès en particulier, en décloisonnant le débat politique et en proposant un centre de ralliement. Barrès ne dit pas autre chose dans son article :

"il [le cri "A bas les Juifs !] rallie les gouvernementaux aussi bien que les boulangistes, il flatte vivement les esprits les plus timorés : il rend incertains des hommes qui se piquent de certitudes sur toutes choses, mais il ne laisse personne insensible. "

Pour Barrès, le cri judéophobe popularisé par Drumont est donc la véritable panacée du discours politique mais dans quel but ? Barrès y voit l'occasion de rassembler les Français autour du socialisme dont il est le fervent représentant en 1890. Il remercie Drumont d'avoir transformé une haine honteuse en instrument de recrutement pour des idées politiques nouvelles :

“L’antisémitisme n’était qu’une tradition un peu honteuse de l’ancienne France, quand, au printemps de 1886 Drumont la rajeunit dans une formule qui fit tapage. “

Il serait faux de croire que Barrès ignorait l’aspect haineux du discours drumontien, mais loin de tomber dans la paranoïa de l’auteur de *La France Juive*, Barrès semblait être un pragmatique prêt à tout pour rassembler les Français à sa cause :

“Pour l’instant, la formule en vogue c’est l’antijuive [...] C’est de la haine, simplement de la haine, qu’on voit tout d’abord au fond de cette formule antijuive, et peut-être m’en effrayerais-je si je n’aimais trop toutes les passions de mon temps pour ressentir d’elles autre chose qu’une vive curiosité. “

Comme Drumont, Barrès revendique son antisémitisme mais il est plus fin que lui dans son discours car il veut profiter de la haine contre les Juifs. Il veut voir dans cette haine un fait sociologique pour lequel il éprouve “une vive curiosité” . Gageons que Barrès ressent plus que de la curiosité pour l’antisémitisme, ses articles et ses livres le prouveront. Pour Barrès, la haine des Juifs est un moteur du combat politique et non une maladie psychologique. Ce qui différencie Drumont de Barrès tient à ce détachement. Le premier soulage sa paranoïa par le pamphlet, il ne connaît que la haine pour la haine. A contrario, Barrès déteste les Juifs car ils représentent un ennemi capable d’être désigné facilement et dont il peut aisément imputer des responsabilités dans la crise politique de La France des années 1890. La haine de Barrès possède des prolongations politiques. Barrès se veut réformateur, il estime pouvoir contribuer à l’évolution de la société par le socialisme alors que Drumont est un nostalgique de l’Ancien Régime. Sa haine des Juifs constitue un signifiant dont le signifié est représenté par un profond dégoût pour la société moderne mais il ne se sent pas capable de la transformer, il ne peut que la critiquer. Barrès analyse lui-même les effets de la haine sur la société, il estime que ces effets sont positifs :

“La haine, en effet, est un des sentiments les plus vigoureux que produisent notre civilisation, nos grandes villes. Nos oppositions violentes de haut luxe et de misère la créent et la fortifient à toute heure; elle ne fera jamais défaut aux partis qui voudraient l’exploiter.”

On voit donc que la haine de Barrès débouche sur une “exploitation politique de la misère”, selon ses propres termes, alors que la haine de Drumont n’a pour but que d’évacuer un large éventail de ressentiments. Barrès, critique lucide, remarque lui-même que la haine drumontienne n’a pas d’aboutissement autre que la destruction :

“Vous [Drumont et ses partisans] êtes des agitateurs, nullement un parti de gouvernement. Vous attaquez l’ordre des choses, sans rien avoir à substituer. [Barrès a bien senti que la haine de Drumont avait besoin d’un complément] : Jusqu’à cette heure, monsieur Drumont, votre formule antijuive est incomplète.”

Mais Barrès, comme tant d’antisémites, aveuglé par sa haine (même si elle est différente de celle de Drumont) est incapable de voir jusqu’à quelle extrémité peut aller la judéophobie. A-t-il conscience que ses mots peuvent tuer ? Il semble bien que non puisqu’il déclare :

“Au reste, si les antisémites voulaient se cantonner dans leur “A bas les Juifs !” il est aisé de voir que le mouvement durerait peu. Au premier Juif assassiné, ce serait un effondrement. “

L’histoire se chargera de le contredire...

Mais puisque Barrès a su souligner le manque de cohérence du discours de Drumont, par quoi le complète-t-il ? Il affirme : *Le socialisme d’Etat, voilà le correctif indispensable de la formule antijuive*. Tout porte à croire que Drumont, avec la *France Juive*, a posé la première pièce d’un puzzle complété par Barrès. Ce dernier critique l’auteur de *La France Juive* non pour démolir ses théories mais au contraire pour les consolider. Il perpétue l’œuvre malsaine du judéophobe et sera lui-même suivi par d’autres (Maurras, Rebatet, Coston). Puisqu’il juge incomplète *La France Juive*, Barrès se propose de rédiger une sorte de suite :

“Mais de la haine, est-ce assez pour transformer une société ? Je ne le crois pas, il y faudrait en plus de l’amour. Il faudrait qu’après avoir mis en relief toutes les injures que nous font les hommes d’argent qui maîtrisent ce siècle, vous fassiez entrevoir un beau rêve. A votre noir tableau des excès de *La France Juive*, opposez une conception délicieuse de la France sans Juif !”

Barrès, avec ces paroles terribles, démontre que les mots peuvent tuer, il s’agit vraiment d’un appel au meurtre “conception délicieuse de la France Sans Juifs” que Vichy et le IIIème Reich se feront

un plaisir de suivre. En ce sens le discours de Barrès intensifie celui de Drumont. Drumont prêche la haine pour la haine et excite les lecteurs mais sans leur donner les armes permettant d'aller jusqu'au bout du désastre. Barrès est celui qui fournit le bâton, en l'occurrence la politisation de l'antisémitisme comme vecteur du combat anti-capitaliste : Écoutez cette foule qui, dans les réunions, criait :

“A bas les Juifs !” c'est “A bas les inégalités sociales !” qu'il faut comprendre. Que leur importent les quatre-vingt mille Israélites de France ! leur colère va contre toute cette formidable organisation du capital qui les domine. “

Barrès n'innove pas dans ce discours antisémite socialisant puisqu'il ne fait que reprendre le discours de Fourier et de Toussenel. La différence tient au fait que *La France Juive* est passée par là et que le lectorat français est donc plus sensibilisé à la haine anti-juive. Barrès devient donc redoutable en décomplexant les Français. En effet, il les exhorte à ne voir chez les “quatre-vingt mille Israélites de France” que des “dominants capitalistes” pour mieux les détester et donc mieux les combattre. En mars 1891, Barrès rend à nouveau hommage à Drumont dans un article publié dans le *Courrier de l'Est*, intitulé « Les adhésions démocratiques ». Barrès, rendant compte du dernier ouvrage de Drumont (*Le Testament d'un antisémite*) démontre un réel cynisme dans ses convictions politiques puisqu'il est prêt à tout pour rallier le maximum de Français à la cause socialiste, y compris à tresser des couronnes à un puissant démagogue : *on ne pouvait rester indifférent à un esprit qui a le don de passionner à un si haut degré ses contemporains*. En réalité, Barrès a tenté de se glisser dans le sillon creusé par Drumont pour récupérer son lectorat et le séduire. Récupérer le public de l'auteur de *La France Juive* est une vraie aubaine puisqu'on peut l'estimer à trois millions de personnes, toutes origines sociales confondues. Pour Barrès : *M. Drumont est l'inventeur de l'antisémitisme en France*. Curieux hommage, Barrès parle de Drumont et de sa haine comme d'un vainqueur du concours Lépine. Parler du judéophobe comme d'un *inventeur* revient à banaliser sa pensée, la rendre plus proche du peuple, comme on parlerait d'un

vulgaire inventeur d'ustensile de cuisine. Barrès est un pragmatique, il veut se convaincre de voir en Drumont un homme proche du peuple. Pour Barrès, Drumont est *l'écrivain passionné qui représente le mieux, à cette heure, l'adhésion de la démocratie catholique au socialisme.*

Henri de Rochefort (1831-1913)

Marquis élevé dans un foyer désuni, Rochefort eut une jeunesse difficile qui lui donna un caractère instable. En 1864, il entre au *Figaro* de Villemessant, où ses chroniques irrévérencieuses lui valent un début de célébrité et la fortune en même temps que la rage du pouvoir. Menacé de voir son journal interdit, Villemessant se sépare de Rochefort en 1868 mais l'aide à créer le journal *La Lanterne* qui connaît un succès relatif (25 000 exemplaires tirés de façon hebdomadaire). En 1869, il est élu député d'extrême-gauche. Sous la Commune, son attitude fut confuse car il s'opposa à certains communards. Il fut néanmoins condamné à la déportation à vie en 1871 et envoyé en Nouvelle-Calédonie. Il s'en évada pour l'Angleterre, la Belgique puis la Suisse. L'Amnistie lui permit de rentrer en 1880. A cette époque il créa son nouveau journal *L'Intransigeant*. Ce journal d'obédience socialiste au début, véhiculait la haine de Rochefort pour le gouvernement Ferry et les opportunistes de Gambetta. En 1886, il devint boulangiste, comme Maurice Barrès. Son engagement auprès du général le conduisit à une nouvelle déportation dont il ne revint qu'en 1895. Entre-temps *L'Intransigeant*, qui paraissait toujours, publiait les articles de Rochefort nettement antiparlementaristes, antisémites et nationalistes. L'article le plus significatif de la pensée antisémite de Rochefort fut publié dans *L'Intransigeant* du 15 octobre 1889 et intitulé *Le triomphe de la Juiverie*. Rochefort s'inscrit dans la judéophobie d'extrême-gauche :

“J'appelle Juif, dit Toussenel, celui qui ne travaille pas et qui vit du travail des autres...” Ce n'est pas la faute de Toussenel ni la nôtre si beaucoup de gens se trouvant dans ce cas, appartiennent en même temps à la race qui personnifie la grande exploitation européenne.”

Rochefort exploite le cliché du Juif avide d'argent et de pouvoir, cliché largement usité par Drumont dans les premières pages de *La France Juive*. De plus, les métaphores qu'employait le judéophobe pour dénigrer les Juifs sont reprises par Rochefort :

“dès qu'un peu d'argent apparaît en France, les Rotschild étendent leurs griffes pour se saisir du magot.”

Rochefort tend à faire apparaître les Juifs comme des animaux, des oiseaux ou des monstres aux “griffes” acérées. Mais il innove en inventant ses propres néologismes. En effet, dans ce même article, Rochefort parle de “Rotschilderie” pour parler de la famille Rotschild. On devine l'association d'idées entre “Rotschild” et “juiverie” ou entre “Rotschild” et “franc-maçonnerie”. A la fin de son article, Rochefort rejoint la pensée de Drumont en attaquant le prétendu “cosmopolitisme” des Juifs :

“Constans qui, en sa qualité de bandit cosmopolite, ne connaît ni patrie ni frontière, s'inquiète fort peu des orages que cette abominable exploitation de tout un peuple par une bande d'étrangers, finira par accumuler à l'horizon. “

Rochefort est incapable de reconnaître une nationalité et un patriotisme aux Juifs, tout comme Drumont :

“A quelque pays qu'il appartienne, le Juif est sûr de trouver le même appui. La patrie, dans le sens que nous attachons à ce mot, n'a aucun sens pour le Sémite. Le Juif, - pour employer une expression énergique de l'Alliance israélite, - est d'un inexorable universalisme.”¹⁷⁴

Jules Soury (1842-1915)

Jules Soury est un auteur important dans le domaine scientifique des années 1880. Proche des anthropologues matérialistes, collaborateur de Ribot dès les débuts de la *Revue philosophique*, traducteur de Lange et de Haeckel, Jules Soury est de tous les coups contre le spiritualisme dans

¹⁷⁴ *La France Juive, op. cit.* vol. 1, p. 58

les années 1870-1880. Ce sont ses amitiés républicaines qui lui valent en 1881 la création d'une chaire de psychologie physiologique à l'École Pratique des Hautes Études. Dans les années 1890, il mène des travaux reconnus de psychophysiologie. Sa synthèse sur *Le système nerveux central* (1889) est une apologie du déterminisme scientifique où s'annonce déjà une mystique de l'hérédité. Et dans ses cours, il n'hésite pas à démontrer une philosophie pessimiste de l'histoire fondée sur la dégénérescence de la race, l'appauvrissement de l'hérédité dont les règles gouverneraient le monde, les êtres n'étant que " des automates " mus par " les instincts héréditaires ". En 1894, Soury se lance dans la campagne nationaliste antisémite, il en sera encore un des principaux théoriciens pendant l'Affaire Dreyfus. L'influence de Drumont sur Soury est plus qu'évidente, notamment dans *La Campagne nationaliste* (1899-1901, Paris : Plon). Tout comme Drumont, Soury attribue la décadence de la France aux Francs-Maçons, aux Protestants et aux Juifs :

“Je suis donc uniquement du parti de la guerre : de la guerre contre tout ce que nous haïssons. Le reniement des traditions nationales, l'abaissement et la trahison de la patrie par les Huguenots et par les Francs-Maçons, plus encore que par les Juifs, qui ne sont pas des Français.”¹⁷⁵

Soury et Drumont sont donc d'accord pour refuser la citoyenneté française aux Juifs. Le scientifique emploie également une rhétorique de haine et de guerre comme nous l'avons perçu plus haut chez Drumont. Soury reprend à son compte la vision des Juifs conquérants de la France :

“L'habileté, la souplesse, l'insolence du Sémite, qu'il ait été de Tyr ou de Carthage, qu'il soit de Paris ou de Berlin, sont passées en proverbe dans l'antiquité comme dans l'Europe Moderne. Le Juif devait vaincre. Il règne et gouverne.”¹⁷⁶

La rhétorique de la bête griffue n'échappe évidemment pas à Jules Soury :

“Mais mieux ne vaut il pas encore tomber dans les griffes d'un voleur juif que dans les chausse-trapes d'un huguenot de France ou d'Albion ? Il y a là des différences ethniques très sensibles.”¹⁷⁷

¹⁷⁵ Jules Soury, *La Campagne nationaliste*, Plon, Paris, 1899-1901, p. 14.

¹⁷⁶ *La Campagne nationaliste op. cit.* p. 8

¹⁷⁷ *Idem* p. 9

L’Affaire Dreyfus : apothéose de l’antisémitisme en France.

Avec *La France Juive*, Drumont a attisé la braise qui devait devenir un véritable incendie huit ans plus tard lors de l’Affaire Dreyfus. Les Français pris de passion par le scandale se jetèrent sur la presse et le journal de Drumont :

La Libre Parole atteint 500 000 exemplaires à la fin de l’année 1896, tandis que *La Croix* atteignait les 170 000 exemplaires.¹⁷⁸

Drumont fut le premier à révéler l’Affaire dans son quotidien. En effet, le judéophobe publie le 28 octobre 1894 une lettre du lieutenant-colonel Henry :

« Mon cher ami, je vous l’avais bien dit. C’est le capitaine Dreyfus, celui qui habite avenue du Trocadéro, n° 6, qui a été arrêté le 15 pour espionnage et qui est en prison au Cherche-Midi. On dit qu’il est en voyage, mais c’est un mensonge, parce qu’on veut étouffer l’affaire. Tout Israël est en mouvement. A vous, Henry. »

Le lendemain, le journal publie un entrefilet :

« Est-il vrai que récemment une arrestation fort importante ait été opérée par ordre de l’autorité militaire ? L’individu arrêté serait accusé d’espionnage. Si la nouvelle est vraie, pourquoi l’autorité militaire garde-t-elle le silence absolu ? »

Dès lors, Drumont lance la campagne sur le terrain de l’antisémitisme avec un article de fond paru le 3 novembre 1894 (voir l’article historique in-extenso supra en annexes), (et non le 3 décembre comme Michel Winock l’a indiqué dans son ouvrage *La France et les juifs*, Seuil, 2004). Pour lui, il s’agissait là d’une occasion idéale pour cristalliser sur la personne du capitaine Dreyfus toute la haine qu’il vouait au peuple juif. Ainsi, “LE Juif” essentialisé dans *La France Juive* trouvait un visage à désigner à la plèbe :

“Le capitaine Alfred Dreyfus a vendu à l’Allemagne les plans de la mobilisation et le nom des agents chargés du service d’information. C’est la fatalité du type et la malédiction de la race.”¹⁷⁹

¹⁷⁸ Jean-Denis Bredin, *L’Affaire*, Fayard, Paris, 1995, p. 757.

¹⁷⁹ Edouard Drumont, in “L’espionnage Juif”, *La Libre Parole*, 3/11/1894.

Preuve est faite que Drumont veut universaliser les défauts (à l'époque présumés) d'un seul homme, le capitaine Dreyfus, pour l'étendre au peuple d'Israël. Mais dans cet article, Drumont révèle l'autre aspect de *La France Juive*, l'attrance pour le secret, la conviction du complot judéo-maçonnique international :

Les Juifs comme Dreyfus ne sont probablement que des espions en sous-ordre, qui travaillent pour les financiers israéliens; ils sont les rouages du grand complot juif qui nous livrerait pieds et poings liés à l'ennemi, si on ne se décidait, au moment où la guerre deviendra imminente, à prendre des mesures de salut public.¹⁸⁰

Ce thème du complot sera abordé dans la deuxième partie de notre travail mais on sent là encore la puissance des mots de Drumont pour exciter les foules dans l'intention de tuer ceux qu'il considère comme ses ennemis : "prendre des mesures de salut public", sous-entendu éliminer tous les Juifs de France. La rhétorique drumontienne est désormais intégrée par la majeure partie de la presse française : métaphore du parasite, de la maladie, de l'avilissement de la France par les Juifs. En 1894, Drumont peut prétendre avoir réussi un véritable coup médiatique. Pour preuve cet article paru dans *La Croix* :

"La Juiverie (..) a tout pourri, [...] elle constitue un chancre affreux. Les Juifs sont des vampires qui conduisent la France à l'esclavage, qu'il s'agisse de voler, de corrompre ou de trahir notre pays, le Juif mène toujours la charge."¹⁸¹

Toute la rhétorique drumontienne est reprise allègrement par *La Croix* : la décrépitude de la France atteinte d'une maladie "La Juiverie a tout pourri", "elle constitue un chancre affreux", la métaphore du parasite : "Les Juifs sont des vampires" (on note au passage une même attrance chez le journaliste du quotidien assomptioniste pour cette thématique déjà présente chez Drumont). Le thème du complot cher à l'auteur de *La France Juive* se retrouve également dans un autre article de *La Croix* :

¹⁸⁰ *Idem*

¹⁸¹ *La Croix* du 14/11/1894

« le plan du monde juif de tenir la presse dans les mailles d'un filet financier, lui a réussi. En Allemagne comme en France, tout procès juif est étouffé; qui expliquera le silence extraordinaire que toute la presse allemande fit sur les procès d'infanticides rituels, dont nous n'avons pu avoir d'échos en France qu'en envoyant un rédacteur là-bas ? »¹⁸²

“Le plan du monde juif”, “silence extraordinaire”, “infanticides rituels” : la fascination/répulsion pour le secret et le caché, pour la rumeur (les crimes rituels d'enfants imputés aux Juifs et aux Francs-Maçons) que l'on pouvait trouver dans *La France Juive* a infecté bon nombre de quotidiens français au moment de l'Affaire Dreyfus. Dans cette hystérie antijuive, seuls *Le Temps*, *Les Débats*, *Le Figaro* et *La Revue blanche* n'interviennent pas en faveur de la judéophobie.

Un cas à part Ferdinand Brunetière

A propos de *La Revue Blanche*, il est intéressant de signaler qu'un de ses rédacteurs, Ferdinand Brunetière (1849-1906 critique littéraire et secrétaire de la *Revue des deux mondes*), bien qu'antidreyfusard, ne peut être qualifié d'antisémite. Pour lui, l'antisémitisme est le résultat d'une entreprise montée par des savants (Jules Soury) et des journalistes (Drumont). Brunetière estime que ce qui s'est développé depuis une quarantaine d'années, c'est-à-dire depuis la parution du livre de Gobineau sur la classification des races en “supérieures”, et “inférieures” revient à détruire l'image du monde incarné par la Genèse divine. Il pense aussi que le racisme pseudo-scientifique pourrait mettre à bas le christianisme et l'idéal révolutionnaire reposant sur le triptyque “Liberté, Égalité, Fraternité” dont le but était l'universalisme. Si Brunetière, bien qu'antidreyfusard, n'a pas voulu suivre Drumont, Barrès, Rochefort et Soury, c'est par dégoût pour la haine qui représentait pour lui un recul de la pensée, voire même une forme de barbarisme. Fortement catholique, Brunetière a vite compris que les agitateurs antisémites les plus virulents et les plus anticléricaux ne se privèrent pas de diffuser des hypothèses dont ils ne mesuraient pas les conséquences. La

¹⁸² *La Croix* du 6/11/1894

phrase pamphlétaire de Drumont emprunte toutes les ficelles de la rhétorique : néologismes, métaphores, oxymores, argumentation par l'exemple, caricatures, stéréotypes, antonomases...

Cet ensemble hétéroclite a fait dire à F. Brunetière¹⁸³ dans *La Revue des deux mondes* :

“Il y a beaucoup de choses dans cette *France Juive*, tant de choses, et si diverses, et dont on voit si peu les liaisons entre elles que l'on eût bien pu se méprendre aux vraies intentions de l'auteur, si lui-même, dans sa préface et surtout dans sa conclusion, avec une singulière et sereine audace de fanatisme, ne les eût que trop nettement accusées.”¹⁸⁴

“Tant de choses, et si diverses, et dont on voit si peu les liaisons entre elles que l'on eût bien pu se méprendre aux vrais intentions de l'auteur” cette phrase est sans doute révélatrice de l'accueil fait à *La France Juive*. Drumont n'est sans doute pas innocent dans la perception de son livre car il a certainement compris que le principe d'accumulation des arguments (parfois sans exemples) permettait d'embrouiller l'esprit critique des lecteurs. Plus le mensonge est gros et plus il a de chance d'être pris pour vérité. A tel point que même des journalistes de renom se sont interrogés sur le sens de *La France Juive*. Brunetière l'avoue lui-même :

“M. Drumont, en effet, n'aurait pas écrit si les juifs n'existaient pas; et, de jour en jour plus nombreux, plus puissants, plus riches, surtout plus riches, - les juifs réduiront enfin le chrétien à la glèbe pour peu que le chrétien tarde encore à “supprimer” les juifs : voilà bien, si je ne me trompe, tout le livre de M. Drumont. J'en ai lu beaucoup de plus clairs, dont l'idée principale se dégageait plus nette et s'embarrassait moins de développement inutiles : j'en ai peu lu de plus dangereux.”¹⁸⁵

Brunetière a bien saisi le danger d'un tel pamphlet qui n'est pas une œuvre mesurée mais bien un pamphlet appelant à la haine *pour peu que le chrétien tarde encore à “supprimer” les juifs* mais peu de journalistes se sont montrés si clairvoyants voire prophétiques quant à l'avenir de la haine antijuive.

¹⁸³ F. Brunetière (1849 - 1906) : Directeur de la *Revue des Deux Mondes*, académicien, fut un antidreyfusard “modéré”. En effet, il ne versa jamais dans l'antisémitisme ordurier drumontien. Il estimait que l'Affaire Dreyfus risquait de déstabiliser l'Armée française, laquelle représentait pour Brunetière le garant de la démocratie et de la République.

¹⁸⁴ *La Revue des Deux Mondes*, 1886, t. 75, p. 693

¹⁸⁵ *La Revue des Deux Mondes*, 1886, t. 75, p. 693

Le rôle de la Revue Blanche contre l'hystérie antijuive

La Revue blanche (1889-1903), qui compta Marcel Proust et André Gide parmi ses collaborateurs, se lança courageusement dans le camp dreyfusard trois ans avant *L'Aurore* et son célèbre "J'accuse". La première référence à l'Affaire Dreyfus paraît dans le numéro de février 1895. Les auteurs de l'article : Victor Barrucand et Félix Fénéon manifestèrent très vivement leur mépris pour le tribunal militaire qui condamna Dreyfus. Il est à noter que le premier défenseur de Dreyfus, Bernard Lazare, avait publié un article sur l'antisémitisme dans la *Revue Blanche* en 1894.

Pour conclure sur l'apothéose de l'antisémitisme sous l'Affaire Dreyfus, il est possible d'affirmer que toutes les forces conservatrices du pays se sont coalisées (ce qui fut le fol espoir de Drumont) spontanément contre la révision du procès du célèbre capitaine. Une telle complicité annonçait clairement chez Drumont le souhait de profiter du trouble universel pour attirer le consentement des masses populaires et pour infliger à la démocratie et au libéralisme (au sens politique du terme) une défaite meurtrière. La classe populaire, travaillée et surexcitée par la *Libre Parole* de Drumont et par le reste de la presse antisémite, semblait hésitante. Se défiant de tout, elle aurait peut-être tout accepté. Le moment paraissait favorable et le pamphlétaire était à deux doigts de gagner son combat.

Drumont et la politique.

Aujourd'hui encore, les historiens ont du mal à classer Drumont politiquement : antisémite d'extrême-droite ? Antisémite populiste de gauche ? Il est plus probable que Drumont se soit servi

de toutes les formes d'antisémitisme pour créer "sa" politique avec des éloges au fouriériste (extrême-gauche) Toussenel :

"De ce règne des Juifs, pendant dix-huit ans, un chef-d'œuvre impérissable est sorti : *Les Juifs rois de l'époque*. Pamphlet, étude philosophique, l'admirable livre de Toussenel est tout cela à la fois et ma seule ambition, je l'avoue, après de longues années de labeur littéraire, serait que mon livre pût prendre la place près du sien dans la bibliothèque de ceux qui voudront se rendre compte des causes qui ont précipité dans la ruine et la honte notre glorieux et cher pays."¹⁸⁶

L'éloge de Toussenel concerne uniquement l'aspect antisémite de ses ouvrages. Les idées socialistes de l'auteur de *Les Juifs rois de l'époque* ne le séduisent pas, bien au contraire. Drumont jette son fiel sur les pré-socialistes utopistes saint-simoniens :

"Le propre des Juifs qui ont crucifié le vrai Messie est d'essayer d'en créer de faux. Ni Bazard, ni Infantin ne se trouveront à la hauteur du rôle. Les Saint-Simoniens non juifs suivirent leurs chimères sur tous les chemins, les Saints-Simoniens juifs, comme les Rodrigues et les Pereire, en revinrent vite à l'instinct de la race et se mirent à brasser des affaires."¹⁸⁷

On trouve de la judéophobie chez les pré-socialistes Proudhon et Fourier mais aucunement chez Saint-Simon et ses disciples (Bazard et Infantin). Ceci explique sans doute la haine de Drumont pour les Saints-Simoniens et leurs idées qu'ils qualifient de "chimères". Le judéophobe s'est-il intéressé au populisme ? La réponse est non, le seul populisme qui aurait pu l'intéresser aurait été un populisme centré sur sa propre personne. Il détestait Boulanger comme on l'a vu. Drumont était plus vraisemblablement un monarchiste légitimiste :

"Tant que le lis éblouissant eut ses racines dans la forte terre des traditions et des croyances, il s'éleva majestueux et poétique sous le ciel; aujourd'hui le sol est aride et le lis, déjà flétri sous les exhalaisons impures des envahisseurs, se penche, prend les teintes jaunâtres de ce qui va mourir"¹⁸⁸

Drumont dresse l'éloge des rois de France (et surtout de Saint-Louis qui chassa les Juifs de France) dans le premier volume de *La France Juive* car il est fondamentalement traditionaliste et pour cette raison il s'est converti au catholicisme. Certains historiens comme J.M. Mayeur¹⁸⁹ estiment que

¹⁸⁶ *La France Juive, op. cit.* vol.I, p. 342

¹⁸⁷ *Ibid*, p. 348

¹⁸⁸ Edouard Drumont, *La Fin d'un monde*, Savine, Paris,, p. 530.

¹⁸⁹ Affaire Dreyfus in M. Ambrière (dir), *dictionnaire du XIX^e siècle européen*, PUF, Paris, 1998, pp. 344-345.

l'auteur de *La France Juive* défend les idées socialistes, mais le socialisme de Drumont est plus proche d'un nationalisme plébien que d'un discours républicain généreux. Drumont fut élu député en Algérie sous l'étiquette "candidat antisémite" c'est dire si ses idées politiques étaient fermées. Il n'était pas non plus favorable à la droite radicale car il n'adhéra pas à la Ligue de la Patrie Française, malgré son nationalisme exacerbé, tout simplement parce qu'il n'était pas un homme de parti. Son égocentrisme lui aurait rendu insupportable toute subordination. Certains essayistes ont tenté d'affirmer que Drumont était de gauche car il était très virulent à l'égard du capitalisme (c'est le cas de Beau de Loménie qui veut convaincre le lecteur que Drumont était un véritable socialiste et que son antisémitisme était en vérité un combat justifié contre les Rotschild et autres familles de notables d'origine juive). Mais rien n'est plus faux car l'antisémite s'attaque au capitalisme comme le système ayant permis aux Rotschild de faire fortune ni plus ni moins. Il paraît surprenant que Drumont ait collaboré à un journal de centre-gauche (*La Liberté*) dirigé par un Juif (Pereire) pendant quinze ans. Il s'agissait bien là d'opportunisme comme l'explique Robert Byrnes :

"The answer to the query why this french journalist, writing for a left-center, Saint-Simonian newspaper owned by a great Jewish family, the Pereires, should become an antisemit and publish *La France Juive* in 1886 is in miniature an explanation of the antisemitic movement. Journalism between 1860 and 1886 was a difficult trade, for the success of each newspaper ordinarily rested upon the talent and fame of one famed writer, who naturally reaped most of the reward. Modern journalism, with its greater variety of informations and services, its more specialized staff, and its large circulation, was just beginning, so that the struggle for recognition by a young journalist was a very trying one. Drumont, for example, never had a respectable position until he become established on the *Liberté*."¹⁹⁰

¹⁹⁰ Robert Byrnes, *Antisemitism in modern France*, Howard Fertig, New-York, 1969, p 142 :

"la réponse à la question pourquoi ce journaliste français, écrivant pour un journal de centre gauche et Saint-Simonien possédé par une grande famille juive, les Pereire, devrait devenir un antisémite et auteur de *La France Juive*, en 1886, est en résumé une explication du mouvement antisémite. Le journalisme entre 1860 et 1886 était un commerce difficile, parce que le succès de chaque journal reposait habituellement sur le talent et la renommée d'un auteur célèbre, qui, naturellement, récoltait la majeure partie de la rémunération. Le journalisme moderne, avec sa plus grande variété d'informations et de services, son personnel plus spécialisé, et sa grande diffusion, venait juste de commencer, de sorte que la lutte d'un jeune journaliste pour obtenir une reconnaissance était très dure. Drumont, par exemple, n'a jamais eu une position respectable jusqu'à ce qu'il s'impose à la *Liberté*

II ème partie

La fascination de Drumont pour le secret et le caché.

Dans la deuxième partie de cette étude, nous nous attacherons à analyser l'importance de la rumeur et du mythe du complot dans la genèse de *La France Juive*. Le discours de Drumont peut-il trouver ses racines dans les contes et la littérature populaires ? Pour répondre à cette question, nous nous appuyerons sur le travail de Marie-France Rouart. Il sera également utile de s'arrêter sur l'importance de l'ésotérisme et de l'occultisme à la fin du XIXème siècle en France (Rose-Croix, Société Théosophique et spiritisme notamment) et de chercher leur présence dans la pensée de Drumont. Dès lors, un parallèle sera établi entre l'occultisme drumontien et l'occultisme nazi. Ce rapprochement sera utile pour établir la possibilité de connexions entre l'antisémitisme et la fascination de Drumont puis des nazis pour le paranormal. La présence de l'antisémitisme dans les contes et récits populaires sera mise en parallèle avec l'antimaçonnisme présent dans le roman *Le*

Franc-Maçon de la Vierge de Bouhours et la nouvelle *Mon oncle Sosthène* de Maupassant. Pour mieux comprendre l'importance du mythe du complot dans la société, nous analyserons son évolution. Le mythe du complot est né en 1798 lorsque l'abbé Barruel publie son ouvrage *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*. Le mythe atteint son paroxysme en 1903 lorsque Golovinski publie anonymement le faux *Les Protocoles de Sages de Sion*. Mais nous verrons tout ceci en détail. Dès lors, il sera plus aisé de décrire la structure du complot judéomaçonnique dans *La France Juive* et de s'interroger sur l'existence d'un complot permanent dans la pensée drumontienne. Enfin, nous réfléchirons sur la rhétorique antimaçonnique dans les pamphlets du judéophobe, ce qui permettra d'établir une hiérarchie de la haine dans le discours du pamphlétaire.

- Chapitre 1-

Le discours de Drumont ou l'apologie de la rumeur et des ragots.

Virgile évoque la rumeur dans *L'Enéide* comme "messagère de l'erreur et de la vérité, comme du plus rapide de tous les fléaux qui va, répandant la terreur, et se fortifie en se diffusant". Drumont se nourrit de la rumeur populaire concernant Juifs et Maçons pour rédiger *La France Juive* car il sait qu'elle n'a pas de rapport avec la question de la vérité et de l'erreur (elle diffuse indifféremment l'un et l'autre). Drumont sait aussi que faire l'apologie de la rumeur antijuive et antimaçonnique permet d'ancrer son pamphlet dans l'inconscient collectif français. La rumeur, comme le conte populaire, répond à un autre besoin que celui de la connaissance; il s'agit plutôt d'une attirance

irrépressible pour le secret, le caché, l'aspect fantastique d'une histoire racontée dans un lieu confiné (devant la cheminée pour le conte, entre deux portes pour une rumeur). Le lecteur de *La France Juive* peut ainsi avoir l'impression de faire partie d'un cercle de privilégiés à qui Drumont confie un gigantesque secret qui n'est en réalité que le reflet amplifié de fantasmes véhiculés depuis des lustres. Il existe dès lors un paradoxe entre le fait de se sentir membre d'un petit cercle d'élus choisi par Drumont et le véritable nombre de lecteurs de *La France Juive*. Ce fait est pourtant simple à analyser car ce n'est nullement le nombre de personnes mis en contact avec la rumeur (ici véhiculée sous forme de pamphlet) mais le sentiment de puissance inhérent à celui qui croit connaître la véritable Histoire, officieuse, celle qui n'est pas écrite dans les livres scolaires parce qu'on la cache. Que l'amateur de rumeur soit seul ou suivi par des millions ne change rien, il se sentira toujours supérieur à la foule qu'il croit soumise à l'information officielle. Taguieff souligne cette idée à propos du complot :

“Celui qui est capable de voir l'invisible, le théoricien [...] de la Conspiration, doit posséder un regard si pénétrant que même l'impénétrable n'y puisse échapper; cet humain accédant à l'inaccessible se rend ainsi surhumain. Il voit de haut ou des bas-fonds le cours énigmatique de l'histoire, qui s'accompagne d'un plaisir spécifique. La double conviction que la masse des humains est trompée par la “force secrète” ou la “puissance occulte” et que l'apparent chaos historique masque la réalisation d'un plan, cette double conviction ne va pas sans une contemplation satisfaite d'elle-même. Le plaisir spécifique du déchiffreur d'énigmes provient de l'auto-réflexion d'une telle conviction de posséder un savoir réservé.”¹⁹¹

La rumeur antijuive et antimaçonnique fonctionne comme rite destiné à exorciser l'angoisse. Angoisse de l'avenir (en 1886, la République a été fragilisée par la perte de l'Alsace-Lorraine, le scandale de Panama et le boulangisme naissant) soulagée sur des “croque-mitaines” désignés par le folklore chrétien depuis les évangiles (les Juifs) et par la littérature réactionnaire depuis 1789 (les francs-maçons). Si l'inconscient collectif des Français n'avait pas été autant nourri par les

¹⁹¹ Pierre-André Taguieff, *Les protocoles des Sages de sion, faux et usages d'un faux*, Berg international, Paris, 1992, p. 28

clichés du Juif usurier et du Maçon comploteur, *La France Juive* serait restée un coup d'épée dans l'eau.

Pourquoi Edouard Drumont fut-il autant attiré par l'occulte, le secret et le mythe du complot ? Nous savons, grâce au psychanalyste Loewenstein, que Drumont faisait partie des antisémites à tendance paranoïaque. L'échec du judéophobe en tant que romancier et sa non-élection au sein de l'Académie française (en 1909, Drumont posa sa candidature à l'Académie mais il dut s'incliner devant Marcel Prévost, l'auteur des, quelque peu licencieuses, *Demi-vierges*) loin de le remettre en question sur la qualité de son travail, l'ont poussé à chercher des coupables mystérieux complotant contre un succès qu'il devait juger légitime.

La rumeur

Quel instrument plus efficace que la rumeur pouvait lancer Drumont contre ses ennemis imaginaires ? Tous ses pamphlets en portent la trace. François Ploux estime qu'au XIX^e siècle :

“Ce serait une erreur que de sous-estimer le rôle de la manipulation politique - dans la mise en circulation des rumeurs. L'imaginaire politique dans les classes populaires n'est pas une instance totalement autonome, qui se nourrirait exclusivement de l'expérience collective du présent et d'une mémoire sociale en quelque sorte auto-entretenu.”¹⁹²

On serait tenté de souligner qu'il en va de même pour Drumont en ce qui concerne la manipulation des foules vers la haine des Juifs. François Ploux poursuit :

“Au XIX^e siècle, il est plus que jamais travaillé par le prosélytisme des partis. Toutefois l'opinion publique n'est pas non plus complètement perméable à cette propagande par la rumeur. Une fausse nouvelle lancée dans le public ne se propage qu'à condition de rencontrer un terrain réceptif.”¹⁹³

Et l'opinion publique est tout à fait réceptive aux rumeurs lancées par Drumont sur les Juifs

¹⁹² François Ploux, *De bouche à oreille, naissance et propagation des rumeurs dans la France du XIX^e siècle*; Aubier, Paris, 2003, p. 108.

¹⁹³ *Idem*

et les francs-maçons en raison des sermons de leurs curés de paroisse ou des contes traditionnels véhiculés au cours des veillées dans les campagnes. Le travail de compilation des frères Grimm a permis de constater que les Juifs portèrent souvent le rôle des mauvais bougres. Les contes populaires allemands rejoignent en cela les contes populaires français. Qu'y a-t-il de plus intéressant pour tromper l'ennui des longues nuits d'hiver que les récits traitant du sang et de la mort ou encore des crimes rituels et des messes noires ? Drumont, comme de nombreux Français, était fasciné par le secret où se cache des histoires de Juifs hérétiques pratiquant des messes noires. Le folklore fut donc le terrain préparatoire aux élucubrations judéophobes et antimaçonniques de Drumont. Le mythe du crime rituel est présent, bien évidemment, dans *La France Juive* :

“A l'époque médiévale, le Juif est un alchimiste se livrant à d'étranges mixtures, demandant du sang pour ses opérations à ceux qui s'adressent à lui, sous prétexte de découvrir la pierre philosophale et [...] pour accomplir un rite monstrueux, écho des abominables mystères d'Astoreth.”¹⁹⁴

Le mythe du crime rituel perpétré par les Juifs est très ancien comme le raconte Marie-

France Rouart :

“C'est en Angleterre que s'élabore, en 1144, la première légende de crime rituel qui sera suivie, en Allemagne, en 1146, de la première accusation de profanation d'hosties. Il ne s'agit plus simplement de dénoncer l'erreur juive, mais de la montrer à l'oeuvre [...] Autour du procès [...] s'écrit le prologue de deux séries d'accusations de même nature qui vont jalonner de sang les siècles suivants. Dès 1150 le poète Jean d'Outremeuse racontait comme vraie l'histoire d'une hostie et du fils converti d'un Juif : ce dernier, sous l'emprise de la peur, enterre l'hostie, mais un prêtre ouvre la fosse et y trouve un enfant.”¹⁹⁵

On retrouve dans ce récit plusieurs thèmes chers à Drumont : la mort, le sang et la non reconnaissance des Juifs par l'ensemble d'une population, qu'ils soient convertis ou non. Sans citer Drumont, Marie-France Rouart souligne que le mythe du crime rituel est toujours présent au XIXème siècle et qu'il est véhiculé par les pamphlets :

“Si nous revenons au mode de représentation du crime rituel, nous voyons persister au cours du XIXème siècle le motif du sang chrétien nécessaire à la confection de la Pâque juive. Ce motif prend une importance croissante dans les libellés ou les pamphlets.”¹⁹⁶

¹⁹⁴ *La France Juive, op. cit.* Vol. II, p. 416

¹⁹⁵ Marie-France Rouart, *Le crime rituel ou le sang de l'autre*, Berg international Paris, 1997, p. 69

¹⁹⁶ *Ibid* p. 119

Marie-France Rouart perçoit également ce que Drumont a seriné avec véhémence pour rendre les Juifs encore plus cruels par instinct :

“Le noyau de l’accusation subsiste donc, auquel on ajoute les variantes sociologiques du Juif capitaliste et révolutionnaire. Mais est-ce un ajout ou une transposition ? On peut considérer que tout était en germe dans les exemples du XIII^e siècle : la haute finance a simplement remplacé les prêts à taux usuraires, et l’interdit religieux ne pèse plus sur le crédit bancaire.”¹⁹⁷

Marie-France Rouart se demande si l’ajout de la figure du Juif capitaliste avide d’argent plus que de sang serait une transposition du crime rituel. En ce qui concerne Drumont, il s’agit sans aucun doute d’une juxtaposition pour effrayer davantage son lectorat. Curieusement, Marie-France Rouart semble mettre le doigt sur une des rhétoriques les plus importantes de Drumont, la maladie :

“Quand le crime de sang est mis en scène dès le XIII^e siècle et que se développe l’image de la saignée, les implications symboliques en sont très diversifiées. On peut considérer que le mythe fondateur est celui de la guérison par le sang qui permet de mettre en lumière a contrario les innombrables maladies attribuées aux Juifs.”¹⁹⁸

Il est vrai que les premières pages de *La France Juive* sont consacrées aux maladies dont seraient atteints les Juifs selon Drumont. Mais il est important de signaler qu’une des raisons de Drumont d’employer la rumeur ou les mythes populaires est justement de toucher le plus grand nombre. Qui parmi les lecteurs de *La France Juive* avait l’instruction nécessaire pour ne pas se laisser manipuler par Drumont ? En 1886, la culture livresque des Français et leur niveau d’étude n’étaient pas aussi étendus qu’aujourd’hui. En 1833, Guizot avait fait voter une loi donnant obligation aux communes d’entretenir une école primaire et en 1878, le ministère de l’Intérieur avait comptabilisé 17 % de femmes et 27% d’hommes ne sachant pas signer autrement que par une croix¹⁹⁹. En 1881, Jules Ferry rend l’école gratuite et laïque (elle était partiellement obligatoire depuis la loi Guizot).

¹⁹⁷ *Le crime rituel ou le sang de l'autre, op. cit.* p. 119

¹⁹⁸ *Le crime rituel ou le sang de l'autre, op. cit.* p. 293.

¹⁹⁹ *Illettrismes*, Collectif, Centre Georges Pompidou, 1993, p. 83

Néanmoins la scolarisation de tous les Français ne produit pas 100% d'alphabétisés et on estime qu'en 1886 un quart des Français n'étaient pas en mesure de lire et écrire. On peut penser que cette tranche de la population n'avait donc pas accès à l'information sinon par l'intermédiaire de leurs voisins, amis et collègues alphabétisés. Sur les probables trois millions de lecteurs de *La France Juive*, on peut imaginer qu'une grande partie s'est laissé séduire par les thèses de Drumont et s'est empressée de les diffuser à son entourage. Quels dégâts ont pu provoquer la diffusion des "comptes-rendus" (par le biais du bouche à oreille) forcément déformés (dans l'amplification aussi bien que dans la minoration) de *La France Juive* auprès de ceux qui n'étaient pas en état de lire l'ouvrage et de se forger leur propre avis ? Il est difficile de le savoir avec précision mais il est certain que l'impact a été important. D'autant plus qu'aucun tabou ou interdit ne pesait sur les notions de racismes, xénophobies et antisémitisme (il faudra attendre 1898 pour que Zola jette l'opprobre sur la haine raciale avec son célèbre *J'accuse*).

- Rumeurs et secrets au XIXème siècle : un contexte historique favorable

Les luttes sociales et politiques se multiplient avec l'avènement de la IIIème République. Les mesures anticléricales des gouvernements successifs durcissent l'attitude répressive d'une Eglise en position défensive. Pour cette raison, le clergé catholique va foudroyer ses adversaires dans l'au-delà. Il existe une certaine plasticité du mythe diabolique, Satan ayant su évoluer en même temps que les mœurs. Par conséquent, le diable «Fin de siècle » va accueillir en son royaume les libres-penseurs, les francs-maçons, les athées, les socialistes, les divorcés, les défenseurs de la laïcité et les Juifs. Bref, tous les ennemis prétendus de la chrétienté. L'Eglise catholique en diabolisant ses adversaires va ainsi diffuser à ses fidèles l'idée que francs-maçons et consorts voueraient un culte un Satan. Ce culte avait bien commencé avec le romantisme (on se souvient du *Diable amoureux* de Cazotte) et se poursuit par les symbolistes. Le XIXème siècle permet aux Français de se familiariser avec l'esprit critique et scientifique grâce aux lois de Jules Ferry sur

l'Education et grâce au développement de la Presse. Pourtant les années 1880/1890 laissent la part belle aux « messes noires ». On en trouve une description dans le roman de Huysmans *Là-bas* :

“Espoir des virilités, Angoisse des matrices vides, Satan, tu ne demandes point les inutiles épreuves des reins chastes, tu ne vantes pas la démence des carêmes et des siestes; toi seul reçois les suppliques charnelles et les apostilles auprès des familles pauvres et cupides. Tu détermènes la mère à vendre à sa fille, à céder à son fils, tu aides aux amours stériles et réprouvées, Tuteur des stridentes Névroses, Tour de Plomb des Hystéries, Vase ensanglantée des Viols ! Maître, tes fidèles servants, à genoux, t'implorent. Ils te supplient de les exaucer, alors qu'ils souhaitent la torture de tous ceux qui les aiment et qui les servent; ils te demandent enfin, gloire, richesse, puissance, à toi, le Roi des déshérités, le Fils qui chassa l'inexorable Père !”²⁰⁰

L'écrivain symboliste souligne les désirs de pouvoir et de luxure qui animent les fidèles de l'ange déchu. Leurs rêves de puissance peuvent peut-être expliquer le regain de vogue que connaît l'occultisme. Mais ce n'est pas l'unique raison, la régression de la foi en Dieu a laissé un vide à combler. Le recul du catholicisme s'explique sans nul doute par la diffusion de l'enseignement laïc. Les Français lassés du christianisme vont orienter leur curiosité vers la magie (le prestidigitateur Robert Houdin est l'artiste qui rassemble les plus grands publics à cette époque), l'hypnotisme, les nouvelles religions et le spiritisme. Parmi les nouvelles religions ou sectes, on peut ranger l'ordre de la Rose-Croix créée par Stanislas de Guaita en 1888. Ce culte emprunt de mysticisme se référait à une société légendaire inventée en Allemagne à l'époque de la Réforme. En réalité, la communauté Rose-Croix germanique n'aurait existé que dans l'imagination de quelques illuminés. En 1614 parut à Kassel un ouvrage anonyme intitulé *Fama fraternitatis ou confrérie du célèbre ordre des R.-C.* Ce manifeste raconte la vie de Christian Rosenkreutz (Chrétien Rose-Croix en allemand) qui aurait vécu à Damas avant de fonder en Allemagne une « Demeure du Saint-Esprit ». Dans le manifeste il est écrit que cent vingt ans après sa mort (en 1406), on aurait retrouvé son corps encore intact entouré de symboles et de devises initiatiques. Ce personnage mythique serait, d'après le texte, le fondateur de l'Ordre de la Rose-Croix.

²⁰⁰ J.K Huysmans., *Là-bas*, Folio, Paris, 1997, p. 286.

En 1616 paraît à Strasbourg un ouvrage publié par Johann Valentin Andreae (1586-1654) : *Les Noces Chymiques de Kristian RosenKreutz*.

En 1623, des affiches surprenantes sont placardées dans tout Paris :

« Nous Députés du Collège principal des Frères de la Rose-Croix, faisons séjour visible et invisible en cette ville, par la grâce du Très-haut, vers lequel se tourne le cœur des Justes. Nous montrons et enseignons à parler sans livres ni marques, à parler toutes sortes de langues des pays où nous voulons être, pour tirer les hommes, nos semblables, d'erreur et de mort. »

Cette première affiche est rapidement suivie par une seconde :

« S'il prend envie à quelqu'un de nous voir par curiosité seulement, il ne communiquera jamais avec nous ; mais si la volonté le porte réellement et de fait de s'inscrire sur le Registre de notre Confraternité, nous qui jugeons des pensées, lui ferons voir la vérité de nos promesses ; tellement, que nous ne mettons point le lieu de notre demeure, puisque les pensées jointes à la volonté réelle du Lecteur, seront capables de nous faire connaître à lui et lui à nous. »

Le texte de ces affiches est reproduit dans un ouvrage précieux édité la même année par Gabriel Naudé : *Instruction à la France sur la Vérité de l'Histoire des Frères de la Roze-Croix*.

Si l'existence d'un ordre Rose-Croix antique ne peut être prouvée (l'Ordre aurait pu en effet exister secrètement bien avant 1614), il semblerait que derrière cette appellation se soit caché un courant ésotérique européen regroupant des membres comme Thomas More, Francis Bacon, Tommaso Campanella, s'inspirant de Joachim de Flore et de l'alchimiste Paracelse.

Un second mouvement Rose-Croix sera créé par Joséphin Péladan, dit le Sâr, en 1890. Peladan, qui était membre de la Rose-Croix de Guaita, eut envie de faire dissidence par besoin éperdu de publicité. Il s'était proclamé Grand Maître des Magnifiques de la Rose-Croix catholique. Grâce à sa mégalomanie, le Sâr réussit à attirer bon nombre d'artistes de talents comme Georges Rouault et Point²⁰¹ dans ses expositions. La fin du XIX^{ème} siècle paraît étrange car c'est juste au moment

²⁰¹ Armand Point (1861-1932), peintre symboliste français. Son œuvre fut réalisée dans une démarche très élitiste marquée par un nationalisme souvent intransigeant et parfois considéré comme réactionnaire.

où le positivisme bat son plein que le mysticisme s'éveille et que les excentricités de l'occulte commencent. Huysmans avait évoqué l'étrangeté de son époque dans *Là-bas* :

“Il en a toujours été ainsi; les queues de siècles se ressemblent. Toutes vacillent et sont troubles. Alors que le matérialisme sévit, la magie se lève. Ce phénomène reparait, tous les cent ans. Pour ne pas remonter plus haut, vois ce déclin du dernier siècle. A côté des rationalistes et des athées, tu trouves Saint-Germain, Cagliostro, Saint-Martin, Gabalis, Cazotte, les sociétés Rose-Croix, les cercles infernaux, comme maintenant !).”²⁰²

Le spiritisme participe également à la renaissance de l'occultisme. Il est théorisé par Allan Kardec qui le définit ainsi dans son *Livre des esprits* (1857) : *Le spiritisme est la doctrine fondée sur l'existence, les manifestations et l'enseignement des esprits.*

Les spirites considéraient leurs croyances comme parfaitement compatibles avec la religion chrétienne, mais le Vatican voyait d'un mauvais œil l'évocation des morts. Pour les ecclésiastiques, le spiritisme s'apparentait à la goétie²⁰³, culte dans lequel on invoquait les puissances démoniaques au Moyen-Age. Spiritisme, Satanisme, sociétés secrètes sont autant d'ingrédients qui vont permettre à quelques écrivains, Huysmans en tête, de ridiculiser les naturalistes et les positivistes qui niaient le mystère. Pour revenir à l'ambiguïté du XIXème siècle, il faut signaler que les divers mouvements occultes s'entendaient pour combattre le matérialisme, mais au nom d'une raison supérieure qu'ils voulaient apparenter à la science. Ainsi l'orgueilleux Encausse²⁰⁴, surnommé « Papus », inventa le nom de « science occulte » pour désigner son œuvre.

Pour conclure sur ce point, il est important de signaler que la « Fin de siècle » n'imposait aucune barrière philosophique aux Français comme on serait tenté de le croire. Car si les occultistes

²⁰² *Là-bas*, op. cit. p. 286.

²⁰³ Goétie : du grec « goëtia » signifiant sorcellerie. Dans l'Antiquité, elle se manifestait par la pratique d'une magie incantatoire par laquelle on invoquait les esprits malfaisants.

²⁰⁴ Gérard Encausse, dit Papus (1865-1916). Défenseur de l'occultisme et fondateur de l'Ordre martiniste, docteur en médecine. Il se donna pour tâche de lutter contre le scientisme de son époque en diffusant une doctrine nourrie aux sources de l'ésotérisme occidental.

revendiquaient le titre de scientifiques, les matérialistes ne rechignaient pas à se faire adeptes de mouvements ésotériques. Victor Hugo, écrivain érudit et pair de France, aimait faire tourner les tables.

- *Edouard Drumont occultiste ?*

Edouard Drumont fut un spirite authentique, il a raconté ses expériences dans *La dernière bataille*, notamment :

“Nous avons tous vu des tables se détacher du sol et s’élancer en l’air. J’ai assisté à une expérience de ce genre, comme par hasard, car les confesseurs recommandent d’éviter ces sortes de séances. Un de mes amis avait perdu un enfant qu’il adorait, et il trouvait une consolation à s’entretenir avec lui à l’aide de manœuvres spirites. C’était une concierge qui opérait dans la pièce que je connaissais parfaitement, où nulle supercherie n’était possible, avec un guéridon sur lequel j’avais pris le café dix fois. Au bout d’un quart d’heure de pression des mains, le guéridon montait jusqu’au plafond.”²⁰⁵

Drumont croyait également en l’efficacité de la chiromancie :

“L’étude de la main rend également d’utiles services à qui veut creuser un type. « La Chiromancie, a dit Dumas, sera la grammaire des sociétés à venir. » Sans aller jusque-là il est certain que, toute idée de sorcellerie mise à part, il y a des indications précieuses dans ces mains dont pas une ne se ressemble. [...] L’étude de la main est une science très positive, très expérimentale, reposant sur des données plus exactes que beaucoup d’autres sciences. Le bonnet pointu des astrologues lui a fait malheureusement beaucoup de tort. Il n’y a rien là qui diminue le libre-arbitre. Les lignes de la main vous donnent seulement la valeur spécifique de l’être.”²⁰⁶

De plus, Edouard Drumont avait avoué sa passion pour d’autres sciences occultes comme le magnétisme :

“Le sol lui-même, si riche jadis, paraît s’épuiser; nos grands vignobles sont rongés par de mystérieux ennemis [...] Peut-être est-ce une loi inévitable et à laquelle nulle nation n’échappe ? C’est la théorie développée dans un livre introuvable et qui certainement n’a pas été lu par dix personnes en France : l’Humanité, sa durée. Bruck,²⁰⁷ l’auteur, a remué, au milieu d’un fatras confus, des idées très originales et très hautes. D’après lui, c’est le courant magnétique terrestre qui, en se déplaçant, détermine la grandeur et la décadence des nations.”²⁰⁸

²⁰⁵ Edouard Drumont., *La dernière bataille*, E. Dentu, Paris, 1890, p. 516

²⁰⁶ *Ibid*, p. 160

²⁰⁷ Il existe un Robert Bruck (1863-1942) professeur de philosophie à Dresde mais la notice de la Bibliothèque Nationale de France ne mentionne nullement le livre évoqué par Drumont. Ce livre est absent du catalogue de la BNF, il nous a donc été impossible d’en savoir plus.

²⁰⁸ *La dernière bataille*, *op. cit.* p. 546

La fascination de Drumont pour le mystère était doublée d'une répulsion. Il semblait croire aux

Forces du Mal :

“On a eu tort de rire des savants vénérables qui ont écrit des in-folio entiers sur les moyens de chasser les mauvais Esprits; on sera content quelque jour de retrouver ces volumes trop vite oubliés et l'on sera d'accord pour trouver qu'il y avait beaucoup de bonnes choses là-dedans.”²⁰⁹

Il est curieux que Drumont ne soit pas tombé dans le piège tendu par Léo Taxil aux dévots avec son *Diable au XIX^e siècle*. En effet, les croyances ésotériques du judéophobe et sa foi en Dieu auraient dû le pousser à croire que le diable évoluait dans les loges maçonniques comme Taxil cherchait à le faire croire. De plus, Drumont n'a cessé d'évoquer l'existence de Satan

dans ses pamphlets :

“C'est à l'existence de Satan, le père du Mensonge, l'être des Ténèbres, lequel se révèle clairement comme le maître de l'heure présente. L'organisation actuelle est bien le chef-d'œuvre de ce roi de l'imposture et de la malfaisante ironie.”²¹⁰

Evidemment, Drumont ne pouvait manquer d'associer sa peur du diable à sa haine des Juifs : “La civilisation juive étant diabolique, a pour devise l'étymologie même du nom du diable.”²¹¹

Le diable étant partout, selon Drumont, il n'est pas étonnant de le trouver aux côtés des anticléricaux (sous-entendus les francs-maçons) :

“Croyez bien que les anti-cléricaux démonstratifs, ceux que la vue d'une soutane horripile, sont des gens qui brûlent du désir d'aller se confesser, seulement, Satan les tient et ne veut pas les lâcher.”²¹²

Gaston Méry (1866-1909), un des plus fidèles collaborateurs de Drumont était graphologue, initié au Martinisme par le mage Papus en personne et éditeur des prophètes qui apparurent au cours des années 1890. En 1896, Méry informa Drumont qu'il serait président de la III^e République

²⁰⁹ *La dernière bataille, op. cit.* p. 512

²¹⁰ Edouard Drumont, *Le Testament d'un antisémite*, E. Dentu, Paris, 1891, p. 19.

²¹¹ L'étymologie inventée par Drumont est farfelue, pour lui « Diable » viendrait de « Diaboulewô », je veux ou je marche en travers sans qu'il soit besoin pour lui de signaler la source de cette étymologie. Voir *La dernière bataille, op. cit.* p. 508

²¹² *La dernière bataille, op. cit.* p. 285

dans les dix années à venir²¹³. Méry fonda même un journal occultiste intitulé *L'écho du merveilleux*. Un autre journal, plus obscur, *La curiosité, Journal de l'Occultisme scientifique*, moins connu que celui de Méry exposait tout à la fois des idées sur le paranormal et des articles antisémites. Il fut dirigé par Ernest Bosc²¹⁴. Pour confirmer l'étrange alliance existant entre l'antisémitisme et l'occultisme il faut rappeler que l'abbé Chabauty et l'ecclésiastique Gougenot des Mousseaux marièrent également le goût pour le paranormal tout en stigmatisant Juifs et maçons. Enfin, Dentu qui publia une partie des ouvrages de Drumont, édita également les *Mystères de l'Horoscope* d'Ely Star, préfacé par le rose-croix Peladan.

La haine de Drumont envers Taxil, son ennemi intime, fut partagée par Méry qui écrivit un pamphlet contre l'imposture taxilienne²¹⁵ Pour quelles raisons Drumont se passionnait-il pour l'occultisme ? Daniel Beresniak apporte un début de réponse :

“Le goût pour le mystère et l'occultisme [...] répond à une demande de féerie pour enchanter le monde et le rendre plus habitable. Mais cette demande de féerie prend des proportions excessives et devient pathologique chez les personnes qui vivent mal leurs frustrations et qui ont peur de la remise en question et du changement.”²¹⁶

En effet, tout dans *La France Juive* tend à prouver que Drumont avait peur du modernisme et du changement. Drumont compensa ses angoisses devant la nouvelle société en cherchant les responsables de ce changement et en construisant un univers rassurant empreint d'irrationnel. La République, le pluralisme démocratique furent autant de bouleversements pour Drumont

²¹³ voir Robert Byrnes, *Antisemitism in modern France*, *op. cit.* p. 145

²¹⁴ Ernest Bosc (1837-...) fut un architecte et occultiste français qui se pencha également sur le satanisme. Il écrivit également sous le nom de J. Marcus de Vèze sans que ce « J » renvoie à un prénom en particulier. Sa mort semble mystérieuse puisque la notice de la Bibliothèque Nationale de France ne mentionne que sa date de naissance, de même pour les rares bibliographies où il est mentionné.

²¹⁵ *Un complot maçonnique. La Vérité sur Diana Vaughan* Paris, Blériot, (s. d.). In-8°, 80 p.

²¹⁶ Daniel Beresniak, *Les bas-fonds de l'imaginaire, fascisme, intégrisme, ésotérisme et manipulation*, Detrad, Paris, 1994, p. 23.

monarcho-nationaliste qu'il fallait bien s'accrocher à une doctrine pour ne pas sombrer dans le repli sur soi et Beresniak de confirmer :

“Il s'agit bien du vieil homme qui ne veut pas changer et qui se révolte contre l'évolution, le changement, le pluralisme et surtout, la “désacralisation” de l'autorité et du pouvoir.”²¹⁷

Rien de plus “désacralisant” en effet qu'un gouvernement élu pour une période limitée contre un monarque exerçant le pouvoir *ad vitam*. Drumont honorait le pouvoir aristocratique et donc la hiérarchie telle qu'elle était pratiquée sous l'Ancien régime. Pour lui, la seule façon d'expliquer la fin du pouvoir héréditaire était de chercher des raisons historiques cachées (complot judéo-maçonnique). Nostalgie de la hiérarchie et goût pour le secret sont les deux ingrédients essentiels du disciple de l'occultisme comme le confirme Beresniak :

L'occultisme apporte à l'autorité la caution de “la face cachée des choses”, éternelle et intangible. Les personnes qui valorisent la hiérarchie sont favorablement disposées à l'égard de l'occultisme. Les mages entourent les trônes. L'occultisme fleurit là où la hiérarchie est posée comme une référence suprême.”²¹⁸

Drumont était-il occultiste ou ésotériste ? La question pourrait paraître saugrenue car on confond souvent occultisme et ésotérisme comme deux termes synonymes alors qu'il s'agit pourtant de deux courants de pensée différents :

Certes, les deux termes désignent ce qui est caché, mais tandis que l'occultisme est la recherche du pouvoir sur les choses, l'ésotérisme est la recherche des strates du sens d'un texte. Le premier est intéressé et le second est curieux. L'occultiste se présente comme le manipulateur des choses afin d'exercer un pouvoir.²¹⁹ ”

En ce sens, Drumont peut être considéré comme un occultiste puisque sa passion pour l'astrologie, le magnétisme et le spiritisme sert à lui fournir des moyens pour expliquer le changement du monde à défaut de l'enrayer. L'occultisme comme désir de manipuler afin d'exercer un pouvoir touche

²¹⁷ *Les bas-fonds de l'imaginaire, fascisme, intégrisme, ésotérisme et manipulation, op. cit.* p. 23

²¹⁸ *Ibid.* p. 25

²¹⁹ *Ibid.* p. 26

Drumont au cours de la rédaction de *La France Juive*. En effet, il ne cesse d'évoquer une France de l'Age d'or, celle des rois et des paysans qui ne correspond guère à une réalité historique.

Le mélange d'occultisme, de nationalisme et d'antisémitisme est nouveau dans la France des années 1880 mais ce mélange se reproduit en Allemagne à la même époque.²²⁰ Ugo Van List (1848-1919) est un écrivain allemand pangermaniste très populaire qui associe l'idéologie völkish (mouvement nationaliste et politique à forte tendance antisémite né en Allemagne à la fin du XIXème siècle) avec l'occultisme et le théosophisme (mouvement spiritualiste à tendance orientaliste, fondé en 1875 par H. P. Blavatsky). Son roman *Carnuntum* (1875) est un hymne à la nature et à la nation allemande. Ugo van List et son œuvre inspirent la création de diverses associations dans lesquelles seront étudiés les runes germaniques, l'occultisme et la théosophie. Le pangermaniste appelait sa doctrine "Armanisme" (d'après les 'Armanen', légendaire groupe de prêtres-rois de l'ancienne nation Ario-Germanique, adorateurs du dieu-soleil). L'armanisme adaptait « à la germanique » les doctrines ésotériques traditionnelles de la gnose (distinguées du Wotanisme, la doctrine exotérique, publique, réservée aux classes sociales inférieures).

Selon Daniel Beresniak :

"On y parle du monde moderne perverti et du système des castes des Hindous, du Saint-Graal, de chevalerie, du troisième œil, des Aryo-Germains dépouillés par des "hommes-singes", du Walhalla et des dieux germaniques de la mystique du sang, des lois cosmiques et astrologiques [...] la société Thulé née à Munich dans les premiers temps du parti nazi, est issue des sociétés List."²²¹

²²⁰ Pour tout ce qui touche à l'influence de l'occultisme dans le nazisme, il existe trois ouvrages majeurs et fiables : Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires*, Herman, Paris, 1972 et Nicholas Goodrick-Clarke, *Les Racines occultistes du nazisme* : les Aryosophistes en Autriche et en Allemagne, 1830-1935, Pardès, Puiseaux, 1989. Pierre-André Taguieff, *La foire aux illuminés*, Fayard, Paris, 2005. De nombreux ouvrages ésotériques évoquent le mysticisme hitlérien dont le célèbre ouvrage de Pauwels et Bergier *Le Matin des magiciens* mais ce genre d'ouvrages prête à polémique et sont rejetés par les chercheurs.

²²¹ *Les bas-fonds de l'imaginaire, op. cit.* p. 161

Pour Van List, la nature était le grand guide divin d'où découlait la force vitale. Selon lui, tout ce qui était proche de la nature était par conséquent proche de la vérité. List pensait que le passé aryen était la manifestation la plus « authentique » de cette force intérieure.

Alfred Schuler, né à Mayence en 1865, n'a pas laissé une oeuvre propre car il négligeait l'écriture mais il effectua une série de conférences dans lesquelles l'influence de la notion gnostique était manifeste. Pour lui, le faux Dieu démiurgique fabrique un monde sombre qui croît au détriment de la lumière. Schuller rejette explicitement les éléments juifs de la gnose. Il développa la théorie de l'Entlichtung (assombrissement de l'aura). Il estimait qu'il n'y a pas de progrès dans l'histoire et que la lumière disparaît en même temps que la liberté du citoyen. En 1895, Schuler fut le premier, en Allemagne, à lier le svastika (parfois appelé par abus de langage *la svastika* ou *swastika* au lieu de *la croix en forme de svastika*) à l'idée d'un combat radical contre le christianisme qu'il concevait comme la conséquence d'un complot Juif universel contre les forces vitales originaires du matriarcat et du paganisme. Influent dans le cercle du poète Stefan George, il fut l'ami de Ludwig Kloges, lequel publiera ses conférences antisémites en 1940 en soulignant son antériorité dans le choix de la croix gammée²²².

Franz Hartmann, théosophe nord-américain d'origine allemande, établit un parallèle entre les idées de List et celles de Mme Blavatsky. Il découvrit des similitudes entre la *Bilderschrift* de List et *l'Isis dévoilée* de la théosophe. Le premier s'efforçait d'arracher le voile qui cachait la sagesse des anciens Germains tandis que la deuxième révélait les vestiges d'une « science secrète » cachée dans les sources antiques et médiévales. L'un et l'autre niaient les origines juives de la Kabbale, préférant y voir un recueil de sagesse ancienne. Blavatsky croyait discerner en la nature un ether

²²² A propos de l'influence du svastika sur le nazisme lire l'ouvrage majeur de Jean-Luc Evard, *Signes et insignes de la catastrophe. Du swastika à la Shoah*, Editions de l'éclat, Paris, 2005.

vital omniprésent, ce qui inspira Herbert Reichstein. Ce dernier pensait que le premier Aryen avait été conçu à partir de cet éther par un choc électrique, théorie qu'il appela la « théozoologie ».

Le mensuel allemand *Prana*, publié par la maison d'édition théosophique de Leipzig prônait des traitements médicaux d'ordre spirituel. La consommation de viande était dénigrée car perçue comme facteur empêchant la compréhension de la nature et de la force vitale. Adolf Hitler était végétarien. Il est possible qu'il ait été influencé par l'idéologie aryenne ésotérique diffusée par la revue *Prana*.

A propos du terme “völkisch”, Jean-Pierre Faye écrit :

“Dans les temps modernes, dit le “Grimms Deutsches Wörterbuch”, et toujours avec l'inflexion, le mot est adapté “comme expression allemande pour national [...] Dans les querelles de partis, poursuit le Grimms de 1951, le mot s'est chargé d'une “sonorité particulière”, celle d'un mot d'ordre, d'un “mot de combat”. Par lui est souvent tout particulièrement accentuée l'opposition de race contre les Juifs.”²²³

Le terme völkisch a une histoire complexe typiquement liée à l'évolution des mentalités nationalistes en Allemagne :

“ensuite employé en opposition à juif [...] s'est développé en mot d'ordre culturel et politique des antisémites. Bien plus, en liaison “avec la haine de la race”, il était changé par le national-socialisme “en fondement de sa profession de foi politique”.²²⁴

Il est presque contemporain du néologisme “raciste”. Il n'est sûrement pas dû au hasard que Drumont ait influencé la diffusion du “völkisch” à la française puisque Jean-Pierre Faye rappelle que :

“l'année [1875] même où l'innocent germaniste von Pfister restaurait l'adjectif archaïque völkisch qui allait vite se faire néologisme politique, le pamphlétaire Wilhelm Marr forgeait un néologisme plus évident, le substantif Antisemitismus. Deux décades plus tard environ, dans l'équipe d'Edouard Drumont, qui sera à la chambre des Députés l'animateur du groupe des “antisémites”, le pamphlétaire Gaston Méry va faire entrer dans l'usage en langue française le mot “raciste”.²²⁵

²²³ Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires*, Hermann, Paris, 1972, p. 153

²²⁴ *Ibid* p. 155

²²⁵ *Langages totalitaires op. cit.* p. 157

Le mot “antisémitisme, d’origine allemande, est diffusé dès 1879 après la création du Parti Social Chrétien par le pasteur Adol Stöcker. Le mot inventé par Marr se retrouve pour la première fois dans l’ouvrage intitulé *Victoire du judaïsme sur la germanité considérée d’un point de vue non-confessionnel*. Dès les années 1870, plusieurs, courants spirituels alternatifs disposent d’une structure très hiérarchisée, dirigée par un chef auquel est voué une obéissance totale. Leur doctrine repose sur la discrimination raciale et la nécessité d’éradiquer les êtres prétendus inférieurs pour garantir la survie du monde. Dans cet état d’esprit, la fondatrice du mouvement théosophique, Helena Petrowna Blavatsky (1831-1891) préconise-t-elle des enseignements fascistes et racistes. Dans le théosophisme, les Aryens siègent au sommet de la pyramide des races. A contrario, les Juifs représentent pour Blavatsky l’incarnation du Mal et ne sont qu’une “excroissance anormale”.²²⁶ Selon un principe cosmique, les races dites “inférieures” devraient être exterminées par les autres. Les groupes issus du théosophisme se sont parfois écartés de cette idéologie, sans toutefois jamais rejeter complètement la doctrine de Blavatsky. Elle aurait pu être un personnage de roman tant sa vie fut mouvementée. Issue d’une famille de noblesse russe, cette occultiste fut portée, dès l’enfance, sur l’histoire des démons et des revenants. Elle se familiarisa avec le magnétisme et le spiritisme dans le Londres des années 1850. En 1873, Elle se rendit à Jérusalem où elle s’initia à l’occultisme juif²²⁷. Elle fonda la Société Théosophique en 1875, ordre initiatique qui diffusa ses théories occultes rédigées dans *Isis dévoilée* (1877) et *La doctrine secrète* (1888). Hélène Blavatsky est à l’origine de la diffusion du svastika dans les milieux occultistes européens. Dans *La doctrine secrète*, Blavatsky avance que sept races ont leur origine en Atlantide, dont la race aryenne. Cette théorie ajoutée à la récupération de la croix gammée par

²²⁶ voir sur ce sujet deux livres essentiels : K. BELLMUND, K. SINIVEER : *Kulte, Führer, Lichtgestalten*, Knaur, Munich, 1997 et Jean VERNETTE, *Dictionnaire des groupes religieux aujourd'hui*, P.U.F. Paris, 1996.

²²⁷ voir Marie-France James, *Les précurseurs de l’Ere du Verseau*, Éditions Paulines & Mediaspaul, Montréal, 1985.

Blavatsky peut permettre de supposer une influence de la doctrine théosophique sur les écrits d'Hitler pour justifier ses thèses sur la suprématie des Aryens. Ce qui permet d'ajouter, en passant, une remarque qui a été faite sur l'antisémitisme d'Hitler :

«La haine d'Hitler pour les Juifs était d'origine émotionnelle mais il ne l'avait pas inventée et n'y avait rien ajouté d'essentiel»²²⁸

Il ne faut pas perdre de vue qu'Hitler est l'aboutissement d'une longue série de théoriciens judéophobes dont Blavatsky fait partie. De plus, les remarques de Blavatsky sur la faiblesse d'esprit des Africains ou la dégénérescence intellectuelle des Juifs ne furent sans doute pas étrangères à l'influence qu'elle exerça sur le nazisme dès sa naissance. Les nazis se sont largement inspirés de la Société Théosophique en s'appropriant le svastika, les théories sur les races ainsi que les références à l'occultisme occidental et oriental.. La croix gammée fut adoptée par le NSDAP alors qu'il n'était encore que le *Parti des travailleurs allemands* (DAP), et devint dès 1920 son emblème officiel. Dans *Mein Kampf*, Hitler affirme être le seul à avoir décidé d'utiliser le svastika en l'inversant (destrogyre symbole du Bien, senestrogyre symbole du Mal) comme emblème de son parti :

« Le nouveau drapeau devait être en même temps un symbole de notre propre lutte, être décoratif et suggestif. Celui qui a souvent eu affaire aux masses sait que ces détails insignifiants en apparence sont, en réalité, très importants. Un insigne impressionnant peut, dans des centaines de milliers de cas, éveiller le premier intérêt à l'égard d'un mouvement [...] Moi-même, étant le chef, je ne voulais pas imposer mon propre projet, parce que quelqu'un pouvait m'en suggérer un autre aussi bon ou même meilleur. En effet, un dentiste de Starnberg me soumit un projet qui n'était pas mauvais du tout, qui, d'ailleurs, se rapprochait du mien, et n'avait qu'un seul défaut : la croix-gammée, aux branches coudées, se profilait sur un rond blanc. Moi-même, après d'innombrables essais, je m'arrêtai à une forme définitive : un rond blanc sur fond rouge, et une croix gammée noire au milieu. Après de longs essais, je trouvai aussi une relation définie entre la dimension du drapeau, la grandeur du rond blanc, la forme et l'épaisseur de la croix gammée [...] Dans le rouge, nous voyions l'idée sociale du mouvement; dans le blanc, l'idée nationaliste; dans la croix gammée, la mission de la lutte pour le triomphe de l'aryen et aussi pour le triomphe de l'idée du travail productif, idée qui fut et restera éternellement antisémite. »²²⁹

²²⁸ Helmut Krausnick , déposition au procès d'Auschwitz, février 1964

²²⁹ Adolph Hitler, *Mein Kampf*, Reprod. en fac-sim. de l'éd. de Paris, Nouvelles éditions latines, Paris, 1934, p 492-494

Gobineau est souvent cité parmi les personnages ayant influencé le nazisme mais il existe un autre Français moins connu tout aussi influent : Émile-Louis Burnouf (1821-1907) qui était un orientaliste et racialisiste du XIX^{ème} siècle. Il était professeur à la faculté de lettres à Nancy, puis proviseur de l'École française d'Athènes de 1867 à 1875. Il était aussi l'auteur d'un dictionnaire de Sanskrit-Français (1866). Burnouf imagina une hiérarchie raciale comme Gobineau mais, lui, plaça les prétendus Aryens tout en haut de la pyramide. Ses écrits étaient emplis de préjugés antisémites. Burnouf fut consulté par Heinrich Schliemann (l'archéologue) qui avait trouvé des svastikas dans les ruines de Troie. Burnouf pensait que la svastika était le symbole essentiel de la « race Aryenne ». La popularisation des idées de Schliemann et de Burnouf fut pleinement responsable de l'adoption du svastika en Occident comme symbole Aryen au début du XX^{ème} siècle. Hitler n'hésita donc pas à utiliser ce symbole comme il l'avoue dans *Mein Kampf*.

Construite à l'imitation de la franc-maçonnerie mais en inversant la philosophie, la Société de Thulé, devait répandre un réseau de loges secrètes dans toute l'Allemagne. Implantée à Munich en 1912, sous le nom d'« Ordre germanique », la société prend l'étiquette de « Thulé » en 1918. Le fondateur est Rudolf Glauer, aussi connu sous le nom de Rudolf Freiherr von Sebottendorf. La société s'inspire de traditions allemandes, de structures totalitaires et de politique nationale-socialiste. Plusieurs nazis (Hess, Himmler, Rosenberg) font partie de ce mouvement qui jette les fondements du Parti national-socialiste allemand du travail auquel souscrit Hitler (mais Hitler n'adhéra jamais à Thulé contrairement à ce qui a pu être avancé, il y fut seulement invité). Le dentiste de Starnberg, qui était un membre de la Société Thulé, le Dr. Friedrich Krohn est l'homme qui proposa à Hitler la croix gammée. Une autre société secrète a été mentionnée par plusieurs auteurs (essentiellement Bergier et Pauwels dans *Le Matin des magiciens*) : la Vrîl Gesellschaft (*Société du Vrîl*), ou la loge lumineuse, qui aurait été une communauté secrète d'occultistes dans

le Berlin pré-Nazi . Mais en réalité aucune évidence vérifiable de l'existence de la société du Vrïl n'a jamais été éditée par les historiens. La seule source d'information sur la société du Vrïl provient de Willy Ley, un ingénieur allemand (*qui travailla sur les fusées*) enfui vers les États-Unis en 1933. En 1947, Ley édita un article intitulé "Pseudo-science dans le Nazisme". dans lequel il évoquait l'existence de cette société secrète.

Comme dans la Société Théosophique, le mythe de l'Atlantide a son importance dans l'idéologie nazie car elle permet de nier la théorie de Darwin et de prétendre que les Aryens venaient du continent disparu. Le roman le plus célèbre concernant l'Atlantide paru en Allemagne est inspiré du nazisme : *La dernière reine de l'Atlantide* de Christi Geburt (1931). Pierre Vidal-Naquet mentionne quatre autres livres d'influence nazi : *L'Atlantide patrie primitive des Aryens* (1922) dans lequel Karl Georg Zschaetzsch situe le continent mythique au large des côtes de l'Espagne et du Maroc. Onze ans avant l'avènement d'Hitler, l'occultisme national-socialiste est déjà présent dans les esprits puisque l'auteur déclare dans ce livre :

:« Sans la présence d'une souche aryenne, aucun Etat ne peut subsister. »²³⁰

En 1934 paraît *Nos aïeux de l'Atlantide* de Albert Hermann. Hermann est un professeur de l'université de Berlin et un nazi qui, selon Vidal-Naquet, sera quelque chose comme le Führer de la presse allemande. ²³¹

Hermann affirme dans son ouvrage que les peuples germaniques ont connu un âge d'or au deuxième millénaire avant Jésus Christ. Les traces de cette civilisation atlanto-germanique seraient

²³⁰ Pierre Vidal-Naquet, *L'Atlantide*, Les Belles Lettres, Paris, 2005, p. 125

²³¹ *L'Atlantide, op. cit.* p. 125

les Mégalithes de Carnac et de Stonehenge. En 1930, l'idéologue du nazisme, Alfred Rosenberg: publie *Le Mythe du 20e siècle*, qui sera tiré à plus d'un million d'exemplaires. Cet ouvrage retrace l'épopée du génie racial germanique, désormais menacé par « l'abâtardissement racial », le « parasitage juif », le christianisme (religion orientale) et le marxisme. Rosenberg en appelle à la constitution d'un état « racial-organique » dans une germanité restaurée. Il écrit que les Atlantes sont les ancêtres des Germains et qu'ils se sont répandus partout et même jusqu'en Galilée ce qui lui permet de faire de Jésus un Atlante et non un Juif. Vidal-Naquet rappelle que :

« Au sein de l'institut chargé de gérer l'idéologie S.S., le célèbre Ahnenerbe Institut (« Institut de l'héritage ancestrale »), l'Atlantide était une question fréquemment évoquée et qui intéressait le Reichsführer SS Heinrich Himmler en personne.²³²

L'Ahnenerbe était un institut particulier de la SS. Il était chargé de rechercher l'héritage des origines « aryennes », d'étudier les symboles et les traditions ou dans le domaine de l'archéologie (La série de films de Spielberg « Indiana Jones » a popularisé cette partie de l'histoire du nazisme). A propos des liens existant entre l'occultisme et le nazisme, l'historien George Mosse apporte un point de vue éclairant :

« la réaction allemande au positivisme se mêle étroitement à une croyance en la force vitale cosmique de la nature, puissance obscure dont les mystères pouvaient être compris non par la science mais par l'occulte. Une idéologie fondée sur ces prémisses se trouve associée aux heures glorieuses d'un passé aryen qui fit, à son tour, l'objet d'une interprétation essentiellement romantique et mystique ».²³³

Le mélange d'occultisme et de racisme est également apparu dans le régime fasciste italien. En effet, Julius Evola (1898-1974) a étudié les thèses des occultistes ennemis de la modernité, Gurdjieff, Blavatsky et Guénon. Il a, en même temps, collaboré au quotidien fasciste officiel "Il regime fasciste" de 1934 à 1943. Les convictions occultistes et racistes d'Evola ont alimenté un de

²³² *Ibid* p. 127

²³³ George Mosse, *La Révolution fasciste*, Le Grand Livre du mois, Paris, 2003, p. 160

ses principaux ouvrages “synthèse pour une doctrine de la race” (1941). Antisémitisme et occultisme sont donc très fréquemment liés dans l’histoire depuis Drumont et jusqu’à nos jours :

“Depuis 1968, les cercles fascisants se multiplient. Des auteurs nouveaux s’inscrivent dans la lignée des Evola, Guénon, Maurras, Brasillach, Jünger, Drumont, etc... Ils sont cités sans ordre chronologique, mais avec le souci d’illustrer les divers courants.”²³⁴

Aux Etats-Unis le mélange entre occultisme antisémitisme et fascisme a été incarné par l’écrivain Ezra Pound. Les doctrines politiques et économiques de cet auteur trouvent leur influence ésotérique chez Yeats. En 1913, l’écrivain devint le secrétaire de Yeats. Pound s’était passionné pour les religions orientales (yoga, théosophie et l’astrologie) depuis 1905.

Quand il rencontra Yeats, ce dernier l’introduit au sein d’un petit groupe pratiquant le gnosticisme. Auparavant, Pound avait évoqué sa croyance en une forme de réincarnation des âmes créatrices avec un lexique semblable à celui employé par Yeats dans ses poésies. Suivant ce dernier, les théories de Pound sur l’ésotérisme et la culture l’amènèrent à combattre les doctrines libérale et démocratique. Le fascisme fut pour Pound la réalisation de la politique monétaire du Crédit Social (d’après lui, le Pouvoir de l’Argent, qui corrompt la culture, peut être renversé) qui détruirait la puissance de la ploutocratie. Les artistes formaient, selon Pound, une élite sociale «née pour diriger» mais sans passer par le suffrage universel. Pour lui, le fascisme était l’apogée d’une tradition ancestrale, poursuivie par Mussolini, Hitler, et le fasciste britannique Sir Oswald Mosley. Pound avait travaillé sur les doctrines de l’ethnologue Frobenius au cours des années 20 et livrait une interprétation mystique du concept de race. Les cultures étaient, selon lui, les fruits des races, et chacune avait son âme propre, ou «paideuma», dont l’artiste était le conservateur.

Peu après l’époque où Drumont rédigeait *La France Juive*, un grand nombre de sociétés secrètes ésotériques naquirent en Allemagne : le Germanen und Walsungsorden (ordre des

²³⁴ *Les précurseurs de l’Ere du Verseau, op. cit.* p. 183

Germaines et des Walsungs fondé le 12 mars 1912) qui choisit le svastika pour emblème et le Kulturbund für Politik (Association culturelle de politique). En Autriche, Georg Von Schönerer ressuscita les anciennes coutumes germaniques comme la fête du solstice d'été. Cette résurrection allait influencer de jeunes fanatiques auteurs de l'assassinat du ministre juif autrichien Rathenau. On le sait, l'Ordre des Germaines et des Walsungs se transforma en "Société de Thulé" en 1918. De cette société furent issus les fondateurs du parti nazi : Karl Harrer, Anton Drexler (serrurier) et Dietrich Eckart (poète et alcoolique), père spirituel d'Hitler. Tout nouveau membre de Thulé devait certifier n'avoir pas de sang juif ainsi que sa femme. Dietrich Eckart exerça une influence réelle sur Hitler qui l'évoqua dans *Mein Kampf* comme "un des meilleurs". Parmi les occultistes fondateurs d'ordres secrets, se trouve Theodor Fritsch, théoricien völkish (1852-1933). Il créa une loge, dont il fut le grand-maître, pour lutter contre la « conspiration juive », la Grande Loge Aryenne, le 15 avril 1911. Hitler, l'homme tant attendu et désiré par Drumont dans sa conclusion de *La France Juive*, construisit ses "théories raciales" dès 1909 en lisant la revue antisémite *Ostara* d'un certain Lanz von Liebenfels (en réalité Lanz tout court car il avait fait de son père enseignant un Baron) antisémite et occultiste (comme Drumont) ce faux noble prétendit avoir reçu une "apparition qu'il avait vue en songe, par quoi lui fut révélé le secret d'un relief de pierre tombale, scellée dans le pavé du couvent : le personnage qui y figure, revêtu d'habits sacré et foulant aux pieds un singe, n'était autre qu'un Templier. Le singe ? c'était - il l'avait alors écrit dans une étude prétendument archéologique - le principe mauvais²³⁵ . A partir de cette vision, Lanz créa son "Ordre Nouveau du Temple" dans lequel il professait sa "philosophie" aryenne ou "aryosophie". Le terme "Aryosophie" (connaissance ésotérique au sujet des Aryens) fut forgé en 1915. Dans les

²³⁵ *Langages totalitaires, op. cit.* p. 521

symboles ésotériques utilisés par Lanz se trouvait évidemment la croix gammée. Lanz, dans sa correspondance, écrivit à un de ses amis :

«Tu fus l'un de nos premiers adhérents et templiers - Sais-tu que Hitler est l'un de nos disciples ?²³⁶

Lanz écrivit dans la revue Prana (voir supra), il est donc plus que probable que le führer en ait eu connaissance. Hitler fut influencé par l'occultisme comme Drumont. Les historiens n'ont pu prouver qu'il faisait partie de Thulé mais il aurait donc (selon Lanz) été disciple de l'Ordre Nouveau du Temple. Contrairement à la légende colportée par Bergier et Pauwels, Karl Haushofer avait eu des rapports limités avec Hitler. Cet occultiste était plus proche de Rudolf Hess. Haushofer ne fut donc pas le maître initiatique du führer. Par ailleurs, aucune preuve de l'appartenance d'Haushofer à la Société Thulé n'a pu être trouvée par les historiens. Quant à Himmler, il avait été influencé par un occultiste völkish Karl Maria Wiligut (1866-1946), il fut son « mage privé ». Le chef des SS fut également influencé par Otto Rahn (1904-1939), admirateur des cathares et du Graal. Il était à la recherche d'une tradition religieuse spécifiquement germanique. Il mourut de froid lors d'une randonnée en montagne après avoir démissionné de la SS. Himmler était peut-être le nazi le plus féru d'occultisme puisqu'il se passionnait pour l'hypnose, le mesmerisme et l'astrologie. Nous restons donc étonnés par ces collusions entre occultisme et antisémitisme. Les influences occultistes qui auraient pu marquer le nazisme doivent malgré tout être relativisées. Hitler n'adhéra jamais à la Société de Thulé, il avait en horreur les rituels et la franc-maçonnerie. Le meilleur spécialiste de la question, Nicolas Goodrick-Clarcke affirma :

« L'aryosophie apparaît donc moins comme un facteur d'influence que comme un symptôme précurseur du nazisme. »²³⁷

²³⁶ *Langages totalitaires, op. cit.* p. 520

²³⁷ Nicolas Goodrick-Clarcke, *Les racines occultistes du nazisme*, Pardès, Paris, 1989, pp. 28&-22

Taguieff estime, lui aussi, qu'il est important de modérer l'importance de l'occultisme chez les nazis :

« Il est un autre argument permettant de relativiser les liens entre ésotérisme et nazisme. Ces intérêts plus ou moins passionnés pour l'ésotérisme se retrouvent pas ailleurs chez certains des ennemis les plus radicaux du nazisme : ainsi, le démocrate résolu qu'était Winston Churchill a pris certaines décisions en s'en remettant à des voyants. Plus précisément, Churchill était en relation avec certains milieux ésotériques britanniques qui l'ont persuadé que Hitler était un « contre-initié », d'où son refus de toute négociation avec l'Allemagne hitlérienne. »²³⁸

Les milieux ésotériques fréquentés par le premier ministre britannique ne sont pas cités précisément par Taguieff mais on peut supposer qu'il s'agissait tout simplement de la franc-maçonnerie puisque Churchill fut initié vers 1900 dans la loge maçonnique « Studholme n° 1591 ».

Pour garder la distinction entre “ésotérisme” et “occultisme”, il est nécessaire de séparer le deuxième terme, comme puissance obscure et raciste qui serait opposée au premier, lui-même ayant une vocation universelle. Il n'est donc pas étonnant que les sympathies occultistes drumontiennes et hitlériennes soient violemment antimaçonniques. Et de retrouver la rhétorique animalière de Drumont chez Lanz, mentor d'Hitler :

“Nous, les contre-révolutionnaires nous accordons de façon unanime aux Tchandalas [non-aryens] aux Juifs, aux francs-maçons “le droit de fonder un Etat en Palestine, [...] Le Tchandala n'a le droit de vivre que dans la mesure où il promet à l'Arya d'être un serviteur de bon gré. Sinon ? Alors, “dehors dans le désert des chacals, dans la forêt des singes où gorilles et mandrilles l'accueilleront comme des “camarades” et des parents par la race”.”²³⁹

Cette fois, Juifs et francs-maçons sont associés dans la déshumanisation. En lisant la revue *Ostara*, Hitler applique le double programme de Drumont proposé dans *La France Juive* et la *Tyrannie Maçonnique* mais sans aller jusqu'à appliquer le meurtre systématique des francs-maçons. Hitler rejoint Drumont dans sa recherche d'une troisième voie : ni droite ni gauche en utilisant le racisme comme élément fédérateur du peuple, toutes classes sociales confondues contre le même bouc-émissaire. Le concept *völkisch* est cependant vaste car exploité depuis la fin du XIX^{ème} siècle en

²³⁸ *La Foire aux illuminés, op. cit.* p. 311

²³⁹ *Langages totalitaires, op. cit.* p. 524

Allemagne par de nombreux théoriciens antisémites comme Theodor Fritsch, auteur (dès 1887, un an après *La France Juive*) d'un *Catéchisme antisémite* et Wilhelm Marr. Dans *Mein Kampf*, Hitler reconnaît lui-même que le concept *völkisch* est sans limite :

Ce n'est pas sans motif que le jeune mouvement s'est alors appuyé sur un programme déterminé, et qu'il n'a pas usé en cela du mot "*völkisch*". Le concept "*völkisch*", en raison de son absence de limitation conceptuelle, ne peut pas être la fondation d'un mouvement".²⁴⁰

"*Völkisch*", qu'on traduit difficilement par « raciste » a été tellement employé en Allemagne qu'il affiche une couleur politique difficile à déterminer. Comme l'antisémitisme en France, d'ailleurs, puisqu'il aura fallu l'Affaire Dreyfus pour chasser la judéophobie du camp socialiste. Cela prouve que l'antisémitisme est une haine tellement irrationnelle qu'elle dépasse même ceux qui en sont coupables. Aujourd'hui encore, l'antisémitisme via l'antisionisme a dépassé les frontières de l'extrême-droite pour atteindre une partie de l'extrême-gauche la plus doctrinaire. On peut se demander si le concept judéophobe idéalisé par le terme "*völkisch*" au double sens de populaire et raciste n'a pas réinvesti la société contemporaine. Parlant du mot "*völkisch*", Hitler déclarait :

"ce concept paraît aussi peu clair, aussi illimité et susceptible d'exégèse "à plusieurs côtés".²⁴¹

"Antisionisme" ou "nouvelle judéophobie" pourraient être la traduction actuelle de "*völkisch*". Le fantasme drumontien lié à la maladie et au sang se retrouve associé au sexe chez les théoriciens du nazisme. Pour Rosenberg, l'union sexuelle entre "juif" et "aryen" est une "souillure de sang" et comme telle inscrite dans la législation de Nuremberg. Autre aspect troublant qui relie Drumont aux théoriciens du nazisme : la versatilité politique. Drumont se disait proche du roi potentiel Henri V mais également des communards. Jean-Pierre Faye démontre tout au long des sept-cents pages de son ouvrage majeur que le langage totalitaire des nazis n'a jamais cessé d'être ambigu :

²⁴⁰ cité par J.P. Faye in *Langages totalitaires* p. 531

²⁴¹ *Ibid.* p. 534

“Joseph Goebbels est l’homme qui, pour sortir du dilemme nationalisme-socialisme, réaction-révolution, a trouvé en chemin la référence raciste.”²⁴²

L’antisémitisme comme ciment liant les deux extrêmes n’aurait pu fonctionner sans une crise (défaite de Sedan en France) crise économique de 1929 en Allemagne :

“Et ce qui a rendu opérant le jeu des oppositions sur l’axe sémantique du conservatisme et de la révolution, en livrant à Joseph Goebbels l’ouverture sur les masses, c’est précisément ce qui faisait le propre de la petite secte insignifiante [celle des premiers doctrinaires antisémites allemands] et qui semblait devoir la condamner à ne pas dépasser l’audience que peuvent avoir selon [Goebbels] “des sectaires un peu étroits d’esprits.”²⁴³

Goebbels et les siens savaient très bien que l’antisémitisme à lui seul ne pouvait former un programme et c’est par opportunisme qu’ils se sont appuyés sur la crise de 1929 pour propager leurs théories.

Edouard Drumont n’a pas vécu assez longtemps pour assister à l’avènement du nazisme mais il est fort probable que ses deux passions, l’antisémitisme et l’occultisme, l’auraient conduit à imiter les Allemands et les Autrichiens dans la création d’un parti mi raciste/mi ésotérique. Pour revenir à Guido Von List, on peut signaler que lui aussi enseignait dans ses ouvrages populaires “germanos-aryens” que la croix gammée symbolisait la pureté du sang germanique et la lutte des “Aryens contre les Juifs”.²⁴⁴ Ce qui lie l’occultisme à l’antisémitisme est l’attachement à des croyances mystiques issues d’un passé lointain (civilisations disparues de Thulé et de l’Atlantide par exemple lesquelles servent à combattre les théories de Darwin). Les Juifs représentent pour certains occultistes le symbole de toutes les forces du monde moderne qu’ils redoutent et détestent. Aujourd’hui encore, certains occultistes vénèrent le nazisme et ont tenté une fusion entre hitlérisme et occultisme. C’est le cas de Savitri Devi, prêtresse du National-Socialisme ésotérique, née sous

²⁴² *Langages totalitaires, op. cit.* p. 550

²⁴³ *Ibid.* p. 557

²⁴⁴ Norman Cohn, *Histoire d’un mythe*, Gallimard, Paris, 1967, P 121

le nom de Maximiani Portas, le 30 septembre 1905 à Lyon (France), d'un père grec et d'une mère anglaise. Portas obtint des diplômes en chimie et en philosophie, écrivit sa thèse de doctorat sur la philosophie des sciences, et finit par maîtriser au moins sept langues, y compris le bengali et l'hindi. Elle fut la première à défendre l'Hitlérisme Esotérique d'après-guerre (voir son *Hitlerian Esotericism and the Tradition*, «l'Esotérisme Hitlérien et la Tradition»), et relia l'idéologie Aryenne d'Hitler de celle des indépendantistes de l'Inde (en particulier des Hindous) tels que Subhas Chandra Bose. Pour elle, le svastika était un symbole particulièrement important, dans la mesure où il représentait l'unité Aryenne entre les Hindous et les Germains (et également la bonne fortune pour les Tibétains). Devi intégra le Nazisme dans un élargissement de la vision cyclique Hindoue de l'histoire, en présentant Hitler comme un avatar de Vishnu (Kalki) et l'«Homme contre le Temps», poursuivant le projet de ramener son peuple Aryen à une ère primordiale plus parfaite, et ayant également les moyens pratiques de combattre les forces destructives faisant obstacle à la réalisation de ce but – une combinaison des meilleurs traits d'Akhénaton (visionnaire mais infructueux) et de Genghis Khan (déterminé mais égoïste). En 1932, l'occultiste s'établit à Calcutta et s'impliqua rapidement dans les mouvements hindous nationalistes, ancêtres du parti indien moderne, qui menaient alors une campagne politique sur deux fronts contre l'Islam et contre le colonialisme britannique. Elle travailla comme conférencière itinérante pour la Mission Hindoue, une organisation nationaliste qui avait des sympathies nationales-socialistes, et elle adopta le nom hindou de Savitri Devi, d'après la déesse solaire Indo-aryenne. Son nouvel hindouisme racialement était un reflet de ses convictions nationales-socialistes : dans le svastika, la roue aryenne du soleil, elle voyait «le lien visible entre Hitler et l'hindouisme orthodoxe». En 1940, pour éviter une incarcération pour ses activités en faveur de l'Axe, Savitri Devi épousa le brahmane Asit Krishna Mukherji, éditeur pan-aryen du journal ouvertement national-socialiste «New Mercury». Pendant la guerre, le couple fit de l'espionnage au profit de l'Axe. Devi retourna en Europe en 1945,

déterminée à faire de la propagande pour ses idéaux nationaux-socialistes. Elle fut finalement arrêtée en même temps qu'un camarade en février 1949, accusée de répandre des idées nationale-socialistes, et condamnée à six ans de prison, dont elle ne fit que sept mois, retournant à Lyon pendant l'été de 1949. Dans les années 1960, à Londres, elle s'impliqua avec le mouvement néonazi anglais. Elle mourut au Royaume-Uni le 22 octobre 1982.²⁴⁵

Ces théories étranges ne sont pas le fait d'une seule personne puisque Miguel Serrano, diplomate chilien fut également fondateur de l'«Hitlérisme ésotérique». Né le 10 septembre 1917, il a d'abord été séduit par les idées marxistes puis, déçu par le communisme il s'est inscrit au Mouvement National-Socialiste chilien. Après l'invasion de l'Union soviétique par l'armée allemande en juillet 1941, Serrano fonda sa propre revue politique et littéraire intitulée *La Nueva Edad* ("Le Nouvel Age"). Serrano découvrit et publia *Les Protocoles des Sages de Sion* en Novembre 1941.

Fin 1941, Serrano fut initié au sein d'un ordre ésotérique chilien qui pratiquait un rituel de magie, le tantrisme et le yoga liés à des concepts nietzschéens, au désir de pouvoir et à l'activisme fasciste. Il fut intronisé dans un autre ordre en février 1942. Serrano accompagna l'armée chilienne et la marine lors d'une expédition en Antarctique en 1947-48 comme journaliste. Il rendit sa première visite en Europe en 1951. En Suisse, il rencontra Herman Hesse et Carl Jung avec lesquels il se lia d'amitié. En 1953, suivant une tradition familiale, Serrano intégra le corps diplomatique et devint ambassadeur du Chili en Inde (1953-62), Yougoslavie (1962-64), Roumanie, Bulgarie, et Autriche (1964-70). Pendant son séjour en Inde, Serrano s'inspira de l'héritage spirituel de ce pays. Il rencontra des personnalités importantes comme Nehru, Indira Gandhi, et le Dalai Lama. Serrano fut également représentant pour le Chili de International la Commission à l'Energie Atomique et à

²⁴⁵ Nicholas Goodrick-Clarke (universitaire anglais, spécialiste du nazisme) a rédigé l'ouvrage de référence sur l'occultiste nazie *Savitri Devi, Hitler's Priestess*, University Press, New York, 1998. Une traduction française a été éditée en mars 2000 par les éditions Akribia : *Savitri Devi, la prêtresse d'Hitler*.

l'Organisation des Nations Unies pour le Développement Industriel. Il fut démis de ses fonctions diplomatiques, par Salvador Allende. En 1973, Serrano retourna au Chili. Les bases de son édifice doctrinal raciste étaient d'origines indo-tibétaines. Il vénéra Hitler comme le dixième avatar du dieu Krishna/Vishnou. Pour cette raison le dictateur allemand était immortel pour l'occultiste et devait réapparaître comme « Vengeur » lors de l'apocalyptique Guerre Finale pour établir la « domination mondiale de la race aryenne ». Serrano écrivit *The Golden Ribbon--Esoteric Hitlerism* (“le Ruban Doré—Esotérisme Hitlérien”) et *Adolf Hitler, the Last Avatar* (“Adolf Hitler, le Dernier Avatar”). Il croyait qu'Hitler se trouvait à Shambhala, un centre sous-terrain en Antarctique (jadis localisé au pôle Nord puis au Tibet), où il était en contact avec les dieux Hyperboréens et d'où il ressurgirait un jour à la tête d'une flotte d'OVNIS pour mener les forces de la lumière (les Hyperboréens, parfois associés au Vril) contre les forces des ténèbres (incluant inévitablement, pour Serrano, les Juifs) dans une ultime bataille, avant d'inaugurer un Quatrième Reich. Il lia également les Aryens et leur dieux Hyperboréens au Soleil et les Alliés et les Juifs à la Lune, et réserva aussi dans son idéologie une certaine place aux SS, qui, de par leur volonté de recréer l'ancienne race des hommes-dieux Aryens, lui semblaient alors d'une haute morale et justifiés en dépit de l'apparente cruauté de leurs actes.

Après la défaite d'Hitler, certains occultistes ont montré un comportement ambigu vis-à-vis du nazisme, soit en le vénérant telle une religion comme nous venons de le voir, soit en minimisant ses causes et ses conséquences historiques. Pauwels et Bergier, d'abord avec *Le Matin des magiciens*, ensuite avec la revue *Planète* font partie de la deuxième catégorie d'occultistes. Tous deux ne peuvent être soupçonnés de sympathie pour le nazisme puisqu'ils furent pas collaborateurs (au contraire Bergier fut résistant et survécut même à l'internement dans un camp

de concentration). Cependant, les deux hommes ne cherchèrent pas à analyser rationnellement le nazisme comme tout bon historien. Ils préférèrent voir dans la politique d'Hitler une « magie » :

« La nouveauté formidable de l'Allemagne nazie, c'est que la pensée magique s'est adjoint la science et la technique. »²⁴⁶.

C'est ce que dénonce Umberto Eco dans *La Guerre du faux* :

« Pourquoi le nazisme ? Parce que Hitler croyait à la théorie de la glace éternelle et à la concavité de la Terre, nous dit *Planète* : vous n'y aviez pas pensé, et pourtant cela explique tout. C'est possible. Mais la revue *Planète* a-t-elle déjà songé à l'idée que le nazisme réalisait, dans des conditions historiques précises, les aspirations d'une classe dominante prête à accepter toutes les fantaisies sur la concavité de la Terre, pourvu que les événements suivent un certain cours ? A force de penser que tout est possible, on risque d'occulter ce qui a réellement été possible et qu'on a pu vérifier. »²⁴⁷
Démonologie, occultisme et antisémitisme

Drumont fut le premier pamphlétaire à réaliser la synthèse des cinq formes d'antisémitisme répertoriées par Taguieff²⁴⁸ :

1° Le Juif en tant qu'être religieux, sectaire, fanatique, intolérant, voué au tribalisme. Cette argumentation judéophobe dérive de l'idéologie irréligieuse et progressiste des Lumières, elle est représentée par Voltaire et d'Holbach. 2° Le Juif non-chrétien ou anti-chrétien et comploteur par nature, argumentation dérivée de l'idéologie contre-révolutionnaire, Taguieff qualifie cette forme d'antisémitisme de catholico-réactionnaire. 3° Le Juif exploiteur et capitaliste identifié à Rotschild. Il s'agit de la judéophobie révolutionnaire/socialiste. 4° Le Juif en tant que "race" inassimilable, inférieure et corruptrice ou judéophobie raciale, inséparable de la vague de scientisme portée par le prestige de la biologie darwinienne. 5° Le Juif en tant qu' étranger, cosmopolite, nomade. Drumont incarne ce type de judéophobie à caractère nationaliste et antirépublicain. Mais à bien

²⁴⁶ Louis Pauwels, Jacques Bergier, *Le Matin des magiciens*, Gallimard, Paris, 1960, p. 326

²⁴⁷ Umberto Eco, *La Guerre du faux*, Grasset, Paris, 1986, p. 89

²⁴⁸ Pierre-André Taguieff, *L'antisémitisme de plume*, Berg international, Paris, 1999, pp. 32-35

observer sa description des Juifs dans *La France Juive*, on peut aisément rattacher la judéophobie de Drumont à ce que Norman Cohn appelle “l’antisémitisme de type démonologique” qui florissait dans les milieux profondément troublés par la civilisation du XIX^{ème} siècle :

“La noblesse terrienne surtout ainsi que le clergé avaient tendance à apercevoir dans les “Juifs” le symbole de tout ce qui menaçait leur univers, c’est-à-dire non seulement leurs intérêts matériels, mais aussi le système des valeurs auquel ils étaient attachés. Ils n’étaient que trop heureux de croire que les changements qui les déconcertaient n’étaient dus ni aux défauts de l’ordre ancien ni à l’évolution historique impersonnelle, mais aux machinations d’une poignée de diables à face humaine”.²⁴⁹

La fascination de Drumont pour le paranormal l’a convaincu d’une évolution de la société française entièrement engendrée par des forces occultes. Si bien que ce que les Juifs et les francs-maçons faisaient ou souhaitaient véritablement n’avait en l’espèce pas la moindre importance pour le judéophobe. Il était lui-même prisonnier de son propre fantasme. Ce que confirme Norman Cohn :

“Pour comprendre comment cette fantaisie [l’antisémitisme démonologique] a pu surgir et se propager, il importe bien moins de savoir ce qu’étaient les Juifs, que d’examiner le délire de persécution et de voir comment, dans une situation donnée, il peut être délibérément exploité. La chasse aux sorcières qui faisait rage en Europe au XVI^è et XVII^è siècles, en fut un exemple historique classique. Le mythe de la conspiration juive mondiale allait en devenir un autre.”²⁵⁰

Démons et Juifs n’étaient pas unis dans le seul cerveau de Drumont, ce fantasme avait une histoire tellement ancrée qu’il faisait partie de l’inconscient collectif des chrétiens. Au XII^{ème} siècle, on en vient à accuser les Juifs de l’assassinat des enfants chrétiens, de la profanation des hosties consacrées et de l’empoisonnement des puits (la légende de l’empoisonnement des puits par les Juifs est évidemment exploitée par Drumont dans *La France Juive*) :

“ Il n’est point douteux que les Juifs, d’accord avec le roi de Grenade et le sultan de Tunis, n’aient organisé une conspiration de lépreux pour empoisonner les fontaines”.²⁵¹

Surtout, on pensait que les Juifs adoraient le Diable qui en retour, les rendait maîtres de la magie noire : aussi bien attribuait-on au judaïsme une immense puissance maléfique, même si, pris individuellement, les Juifs paraissaient inoffensifs.

²⁴⁹ Norman Cohn, *Histoire d’un mythe*, Gallimard, Paris, 1967, p. 28

²⁵⁰ *Histoire d’un mythe op. cit.* p. 29

²⁵¹ *La France Juive op. cit.* vol. I p. 176

Aujourd'hui, il est difficile de s'étonner des liaisons dangereuses existant entre les divers mouvements ésotéristes et l'antisémitisme d'extrême-droite. Drumont était, là encore, source d'inspiration. S'il vivait encore, on ne serait pas grandement surpris de le savoir membre du mouvement raélien (le gourou Raël avait appelé à voter Le Pen en 2002) ou de la scientologie (les scientologues appellent les non initiés les "wogs", mot qui signifie "bougnoles" en argot nord-américain).

- Chapitre 2 -

**L'antisémitisme et l'antimaçonnisme dans les contes et la littérature populaires
: à l'origine du succès de *La France Juive* ?**

Drumont n'a pas rédigé le pamphlet antisémite ex-nihilo, il lui a fallu s'inspirer d'un "patrimoine" ou plutôt d'une culture séculaire de la haine antijuive pour que sa *France Juive* recueille un écho plus que favorable. Dans ce patrimoine, il est évident que le conte prend une large part. Les études sur l'antisémitisme dans la littérature populaire sont encore trop rares. On peut féliciter Marie-France Rouart de s'être arrêtée à une analyse de fond sur ce thème. Pour elle :

"La littérature populaire a ceci de particulier qu'elle ne conte pas l'histoire du Juif en tant qu'individu mais en tant que type permanent, se survivant par-delà les modifications des sociétés qui ont commencé, bien avant l'aube du christianisme, à vilipender le Juif en termes d'antijudaïsme, et continué à poursuivre le sémite au gré d'un processus de laïcisation très récent."²⁵²

Marie-France Rouart souligne, avec raison, que les Juifs sont utilisés comme thème permettant de fédérer les peuples autour d'une même haine et donc que l'imaginaire populaire a imposé aux Juifs des épithètes et une série de clichés différenciateurs comme aucun groupe n'en a connu jusqu'à l'arrivée (et avec une force moindre) de l'antimaçonnisme. Le Juif, depuis l'Antiquité, et le Maçon, depuis le siècle des Lumières, sont donc deux variantes d'une même haine : celle de l'Autre, de celui qui est considéré comme "corps étranger" dans "l'organisme" d'une société pour reprendre la rhétorique de Drumont qui assimile Juifs et Maçons à des parasites.

Pour revenir à la similarité existant entre les pamphlets de Drumont et la littérature populaire, que trouve-t-on de frappant entre ces deux corpus ? Les livres de Drumont comme les contes et les romans populaires reposent sur des réseaux de stéréotypes. Marie-France Rouart estime que :

"Le stéréotype correspond à une représentation collective du déjà dit. Que l'analyse le distingue ou non du cliché, du poncif ou de la doxa, il partage avec eux le fait de correspondre à une répétitions de thèmes analogues figés en expressions familières pour un groupe donné. Il repose donc sur des mots qui traduisent et entretiennent la dimension collective du préjugé : celle d'une évidence partagée par une société, un groupe, une communauté, qui se transmet par récitation et réactive jusqu'à l'absurde ses images."²⁵³

²⁵² Marie-France Rouart, *L'antisémitisme dans la littérature populaire*, Berg international Paris, 2001, p. 8.

²⁵³ *L'antisémitisme dans la littérature populaire op. cit.* p. 9

Le succès immense de *La France Juive* peut-être expliqué par la longue tradition du préjugé antijuif. Le discours de Drumont traduisait bien “une évidence partagée par une société”. On pouvait affirmer, sans risque de se tromper, que Drumont était un opportuniste. Sa haine antijuive et antimaçonnique ne visait pas seulement à combattre la politique de la III^{ème} République, portée par un discours aisément assimilable par un peuple baigné dans une tradition orale et écrite de la peur, voire de la haine, de l’Autre. La rhétorique drumontienne servait son auteur dans la recherche de la popularité. Drumont cherchait sans aucun doute à être consensuel, persuasif, à répondre à des attentes collectives. Il a été aidé en cela par un contexte historique favorable. La rhétorique de Drumont ne serait sans doute plus aussi opérante aujourd’hui grâce au devoir de mémoire commencé dans les années 1970. Si Drumont était un écrivain contemporain, il n’en serait pas moins antisémite mais en tant qu’opportuniste habile, il choisirait un vocabulaire apte à séduire le peuple sans être juridiquement répréhensible, comme l’est celui de certains hommes politiques d’aujourd’hui. En définitive, Drumont est un précurseur du populisme tout en étant le “Pape de l’antisémitisme français”, ce qui rend son discours doublement dangereux. On peut donc dire que *La France Juive* est un pamphlet populaire cherchant à exacerber un thème culturel mettant les mots du peuple au service d’une thèse : la haine du Juif et la peur du Maçon. Parmi les mythes issus des contes populaires et repris par Drumont dans *La France Juive*, on trouve le mythe de l’enfant martyr. Parmi les récits les plus véhiculés sur ce thème, Marie-France Rouart cite celui de Matthieu Kunig intitulé *Saint Simon de Trente*. Il a été rédigé en 1478. L’auteur a versifié les actes d’un procès commencé en 1475. Le vendredi saint 24 mars 1475, un homme vint trouver dans son église le prince évêque de la ville de Trente, située à l’extrême sud de l’Empire romain germanique. Son fils Simon âgé de deux ans ayant disparu. Il souhaitait que l’évêque effectue des recherches et que les maisons juives soient visitées ayant entendu qu’au moment de la Pâque juive,

le peuple d'Israël cherchaient à capturer des enfants chrétiens pour les tuer. Matthieu Kunig²⁵⁴ reprend dans son récit un certain nombre de stéréotypes sur les rites juifs inhérents aux pains azymes : le sang chrétien serait mélangé aux azymes à la veille de Pâque :

“Cela s’est passé dans la ville de Trente. Les Juifs s’interrogèrent, et cela se passait tard le soir. Ils exécutèrent là leurs infamies, ils voulaient avoir un garçon pur. Et sur ce sujet, ils se mirent d’accord sans dispute. L’enfant devait avoir moins de sept ans, c’était ce qu’ils disaient tous. Il leur fallait le sang d’un chrétien en cette période de Pâques.”²⁵⁵

Cette légende eut un énorme impact grâce à une iconographie de l’enfant, isolant la scène de torture. Le but des contes autour de l’enfant martyr est :

“d’arguer en effet de l’accusation de déicide, qui, dans les Passions médiévales, familiarisait le plus grand nombre avec l’image d’un Christ crucifié par les Juifs. Cette image joue sur la surimpression du rite de l’agneau de la Pâque juive, et du Christ qui se substitue à cet agneau pour abolir en lui tous les sacrifices sanglants, et se révèle dans l’enfant innocent qui représente l’enfant Christ.”²⁵⁶

Le mythe le plus présent dans *La France Juive* est celui du Juif usurier. Au Moyen-Age, l’usure fut interdite aux chrétiens par la papauté. Seuls les Juifs détenaient ce droit. Ainsi, les Juifs représentent dans la cité médiévale ceux qui possèdent auprès des rois et des particuliers le pouvoir de l’argent. Ce mythe médiéval sera renouvelé au XIXème siècle par l’essor du capitalisme. Le stéréotype du Juif usurier fut surtout popularisé par le théâtre anglais avec, en tête, *Le Marchand de Venise* de Shakespeare.

“Entre 1553 et 1640, le théâtre anglais ne compte pas moins de soixante pièces avec un usurier juif parmi les personnages obligés. Relais ou variante bien euphémisée du traître Judas, le type du Juif rapace est devenu une utilité théâtrale, susceptible de se reconvertir en allégorie du capitalisme naissant.”²⁵⁷

²⁵⁴ Marie-France Rouart ne précise pas qui est cet auteur. Nous avons effectué des recherches dans les catalogues des Bibliothèques Nationales de France et d’Allemagne mais sans aucun résultat de même que sur le moteur de recherche Google. La seule mention du texte de Kunig est celle que Marie-France Rouart donne dans son essai à la page 47 : Von Heiligen Simon, 1476-1478, édi. Rocus von Liliencron, *Die Historischen Volkslieder des Deutschen*, 2, n° 128, Leipzig, 1867, pp. 13-21.

²⁵⁵ *L’antisémitisme dans la littérature populaire, op. cit.* p. 44

²⁵⁶ *Ibid.* p. 43

²⁵⁷ *L’antisémitisme dans la littérature populaire, op. cit.* p. 91

Le lexique de l'animal, abondamment utilisé par Drumont, semble également emprunté à la littérature populaire puisque dès le Moyen-Age, l'image de la bête résume dans l'iconographie le portrait physique et moral des Juifs. L'antisémitisme fut sans doute mieux véhiculé par les contes et légendes que par les romans populaires. Marc Angenot tente d'expliquer ce fait :

“On ne peut parler d'un antisémitisme actif. Tout au plus bute-t-on çà et là sur quelques lieux communs peignant les Juifs comme des gens obséquieux et avides, sans que de tels clichés soient réellement développés. Une telle constatation peut paraître significative : il ne semble pas y avoir en France, à cette époque, de base “populaire” (si vague que soit l'épithète à l'antisémitisme.)”²⁵⁸

Il faut pourtant nuancer l'avis de Marc Angenot concernant la faible présence de clichés antisémites dans les romans populaires du XIXème siècle. Car s'il ne semblait pas y avoir en France, à cette époque, de “base populaire à l'antisémitisme”, *La France Juive* et son avatar, le quotidien *La Libre Parole* n'auraient rencontré aucun succès. Marc Angenot n'ignore pas ce point important puisqu'il reconnaît :

“la parution après 1885 de quelques romans à diffusion massive d'un antisémitisme démentiel, produits du traumatisme social et idéologique provoqué par le Krach de l'Union Générale.”²⁵⁹

Pour illustrer nos propos sur les rapports existant entre les pamphlets de Drumont et la littérature populaire, prenons deux contes issus de deux régions où les Juifs étaient bien représentés : l'Alsace et la Provence. Nous tirerons de ces deux contes les traits caractéristiques de l'antijudaïsme français reproduits à l'identique par Drumont dans *La France Juive*.

La peste, les Juifs et les flagellants. (Alsace)²⁶⁰

“[A Strasbourg] ces malheureux [les juifs] furent conduits le 14 février 1349 dans leur propre cimetièrre, où ils furent livrés aux flammes au nombre de deux mille. De là vient le nom de Brandgass, ou rue brûlée, que porte encore celle où se fit cette exécution. C'est, dit-on, en mémoire de ce que les juifs, après avoir empoisonné les puits, voulaient trahir la ville par le son d'un cor, que le Magistrat établit ce qu'on appela le Judenbloss (la sonnerie des juifs), qui a encore

²⁵⁸ Marc Angenot, *Le roman populaire - recherches en paralittérature*, Presses de l'université du Québec, Montréal, 1972, p. 96

²⁵⁹ *Le roman populaire - recherches en paralittérature op. cit.* p. 97

²⁶⁰ *Récits et contes populaires d'Alsace/1.* - Coll., Gallimard, Paris, 1979, p. 77

lieu aujourd'hui. Il ordonna, ajoute-t-on, pour rappeler leur crime au peuple, que (les sonneurs de mort) prieraient sur la plate-forme de la cathédrale, à huit heures ou huit heures et demie du soir et à minuit, d'un cor ou cornet d'airain appelé Gruselhom (la corne de l'horreur). C'est ce qu'on lit [...] sur un carton imprimé que les gardes de la cathédrale ne manquent pas de montrer aux étrangers [...]. Ce cor est d'airain, aux armes de la ville, long de deux pieds neuf pouces et demi, et il pèse près de vingt-six livres.”

La haine antijuive prend ici la forme de la trahison contre la nation : *les juifs, après avoir empoisonné les puits, voulaient trahir la ville*. Le peuple réagit en exécutant les coupables par les flammes comme sous l’Inquisition. Le feu symbolise la “purification”, on peut aisément imaginer que dans l’inconscient collectif s’exprimant par les contes folkloriques, les Juifs sont perçus comme un fléau qui ne peut être enrayé que par le feu comme les cadavres que l’on brûle pour éradiquer la propagation de la peste. Le conte est une forme littéraire porteuse de nombreux symboles. Il est véhiculé par la tradition orale et suscite la rêverie ou l’émerveillement. La plupart des contes font donc la part belle à l’étrange et au fantastique. Au XIXème siècle, le conte folklorique a inspiré de nombreux auteurs comme Maupassant, Nodier, Villiers de l’Isle Adam mais aussi Alphonse Daudet. Daudet est l’auteur d’un conte provençal particulièrement antisémite : *Salvette et Bernadou* (1873). Le conte, rédigé en trois parties comporte des traces d’antisémitisme dans la première. Il est nécessaire de reproduire ici quelques extraits choisis pour mieux saisir la teneur des propos de Daudet :

Salvette et Bernadou (1873).

I

La veille de Noël, dans une grosse ville de Bavière. La foule se presse, joyeuse aux étalages. Nous sommes en 1870, et la naissance du Christ n'est qu'un prétexte de plus pour célébrer le triomphe des guerriers bavarois. Les juifs de la ville basse eux-mêmes sont en liesse. Le vieil Augustus Cahn tourne en courant le coin de la *Grappe bleue*. Ses yeux de furet reluisent ce soir. Est-ce qu'il fêterait Noël, lui aussi ? Aurait-il réuni ses amis, sa famille, pour boire à la patrie allemande ?... Mais non. Tout le monde sait bien que le vieux Cahn n'a pas de patrie. Son *Vaterland* à lui, c'est son coffre-fort. Il n'a pas de famille non plus, pas d'amis ; rien que des créanciers. Le père Cahn est resté en Bavière, et il y fait des affaires magnifiques avec les prisonniers français. Il trotte vite avec son panier sous le bras, car l'hôpital militaire ferme à cinq heures, et il y a deux Français qui l'attendent là-haut dans cette grande maison noire aux fenêtres grillées et étroites.

II

Ces deux Français s'appellent Salvette et Bernadou. Ce sont deux chasseurs à pied, deux Provençaux du même village, enrôlés au même bataillon et blessés par le même obus. Salvette commence déjà à se lever, à faire quelques pas de

son lit à la fenêtre. Bernadou, lui, ne veut pas guérir. Sa figure paraît maigre, languissante de jour en jour. Alors, Salvette a décousu sa tunique pour prendre un bon de poste, et quand le vieux Cahn est venu faire sa tournée dans les salles, après des discussions à voix basse, il le lui a glissé dans la main. Depuis ce moment, Salvette a pris un air de mystère. Il se frotte les mains et rit tout seul en regardant Bernadou. Et maintenant, il est là à guetter, jusqu'à ce qu'il ait vu dans le brouillard de la place déserte le vieil Augustus Cahn tout essoufflé, qui arrive, un petit panier au bras.

III

Ce minuit solennel, qui sonne à tous les clochers de la ville, tombe lugubrement dans la nuit blanche des malades. La salle d'hospice est silencieuse, éclairée seulement par les veilleuses suspendues au plafond.

- «Est-ce que tu dors, Bernardou ?...»

Tout doucement, sur la petite table, Salvette a posé une bouteille de vin de Lunel, un pain rond, un joli pain de Noël. Le blessé ouvre ses yeux cernés de fièvre, ce Noël improvisé lui semble fantastique.

- «Allons, réveille-toi, pays... Il ne sera pas dit que deux Provençaux auront laissé passer le réveillon, sans l'arroser d'un coup de clairette...» Et Salvette le redresse avec des soins de mère. Il emplit les gobelets, coupe le pain. Peu à peu Bernadou s'anime, s'attendrit. Avec cette enfance que les malades retrouvent au fond de leur faiblesse, il demande à Salvette de lui chanter un Noël provençal. Le camarade ne demande pas mieux : «Voyons, lequel veux-tu ? Celui de l'*Hôte* ? ou les *Trois Rois* ? ou *Saint Joseph m'a dit* ?

- «Non ! j'aime mieux les *Bergers*. C'est celui que nous chantions toujours à la maison...»

Va pour les *Bergers* ! Salvette commence à fredonner. Voilà le pauvre Bernadou qui glisse et retombe lourdement sur l'oreiller. Son camarade, pensant qu'il s'endort, l'appelle, le secoue. Mais le blessé reste immobile, et la petite branche de houx en travers sur le drap rigide semble déjà la palme verte que l'on met au chevet des morts.

Salvette a compris. Alors, tout pleurant, un peu ivre de la fête et d'une si grande douleur, il reprend à pleine voix dans le silence du dortoir le joyeux refrain de Provence.²⁶¹

Dans ce conte, on relève les clichés repris par Drumont comme le lexique de la bête : *Voilà le vieil Augustus Cahn qui tourne en courant le coin de la Grappe bleue. Jamais ses yeux de furet n'ont relui comme ce soir* mais aussi le vieux mythe du Juif apatride : *Tout le monde sait bien que le vieil Cahn n'a pas de patrie*. Ce mythe, Drumont l'a exploité pour exciter la fibre revancharde des Français vaincus par les Allemands et désireux de reconquérir l'Alsace et la Lorraine. Il savait que les soldats de 1870 étaient encore assez sensibles pour leur jeter en pâture un coupable idéal susceptible de cristalliser toute la honte de la défaite contre l'Ennemi héréditaire de la France.

Pour Drumont :

²⁶¹ Alphonse Daudet.- 1ère parution dans le *Bien public* le 21 janvier 1873 texte établi d'après l'édition des *Contes choisis : la fantaisie et l'histoire* d'Alphonse Daudet ; avec 2 eaux-fortes de M. Edmond Morin, G. Charpentier, Paris : 1882, 497 p.-2 f. de pl.- (Petite bibliothèque Charpentier).

“A quelque pays qu’il appartienne, le Juif est sûr de trouver le même appui. La patrie, dans le sens que nous attachons à ce mot, n’a aucun sens pour le Sémite. Le Juif, - pour employer une expression énergique de l’Alliance israélite, - est d’un inexorable universalisme.”²⁶²

Et de citer Bismarck pour accrédi­ter la thèse du Juif traître envers la France :

Pourquoi Dieu aurait-il créé le Juif, dit à son tour le prince de Bismarck, si ce n’était pour servir d’espion.”²⁶³

Il semble donc que Drumont n’ait rien inventé puisque la figure du Juif *animal* et sans patrie était déjà présente dans les contes populaires. Néanmoins il existe une différence entre le personnage du Juif dans les contes de tradition orale ou les contes des auteurs du XIXème et le pamphlet de Drumont : le Juif des contes est un personnage de fiction destiné à faire peur comme le diable ou les sorcières. On peut penser que les Français savaient faire une distinction entre les Juifs des contes et ceux qu’ils croisaient quotidiennement dans les rues sinon l’Alsace et la Provence auraient été le théâtre fréquent de pogroms sanglants. A contrario, le Juif de la *France Juive* n’est nullement un personnage fictif, il est bien décrit comme un personnage réel tirant les ficelles de la République. Il n’est pas qu’un croque-mitaine que Drumont brandit pour effrayer les enfants. Non, il est le responsable d’une décadence de la France supposée par le pamphlétaire.

Drumont sait tellement bien exploiter les contes populaires antisémites qu’il cite Frédéric

Mistral dans *La France Juive* :

“Mistral n’a pas oublié les Juifs dans le tableau plein de couleurs et de mouvement qu’il a tracé, dans Nerto, de l’Avignon des Papes.

Bref des crieries, des défilés bruyants
Des échauffourées, des alertes,
Et parfois quelque Juif

Qui là-bas effrayé, décampe...
-”Le guenillon ! le hapeau jaune !
A la juiverie ! qu’il se cache !”
Cinquante enfants sont après lui;
Et d’un pourceau, par dérision,
Eux simulant l’oreille
Avec un coin de leur braguette,

²⁶² *La France Juive, op. cit.* Vol. I, p. 58.

²⁶³ *La France Juive, op. cit.* Vol. I, p. 66.

La volée d'étourdis lui crie :

Voilà l'oreille de ton père.²⁶⁴

Le texte de Mistral évoque les humiliations subies par les Juifs en Provence. Le “chapeau jaune” est une métonymie désignant les Juifs qui devaient porter un couvre-chef de cette couleur pour être distingués des chrétiens. Le “tableau plein de couleurs et de mouvement” est pour Drumont le plaisir de lire dans l'œuvre de Mistral la volonté du peuple d'humilier un bouc-émissaire désigné par les lois datant du Moyen-Age (en 1215, le Concile de Latran²⁶⁵ décida d'imposer aux Juifs de mettre sur leur poitrine une pièce d'étoffe jaune). Le “mouvement” tant espéré par Drumont est celui de la foule des chrétiens à la poursuite des Juifs. Drumont cite un conte populaire pour appeler de ses vœux ses lecteurs vers un retour aux “bonnes vieilles traditions”. Implicitement, il exhorte son lectorat à se lever pour un pogrom et il aurait aussi bien pu écrire : “Voyez, chers lecteurs, déjà Mistral m'a précédé en décrivant une coutume que vous devriez reprendre”. Au passage on remarque que les enfants assimilent le Juif qu'ils poursuivent à un porc, la métaphore de l'animal est donc toujours présente. Drumont a appuyé ses théories antijuives sur un “fonds” culturel précis qui n'est pas seulement attaché à celui du folklore oral et des contes. Il existe une peur des Juifs ancestrale en France. Elle a été encouragée et aiguisée par l'Eglise catholique entre le XIVème et le XVIIème siècles. Il ne semble pas exagéré de déclarer que l'Eglise catholique a été la principale responsable des multiples sévices subis par les Juifs au Moyen-Age et à la Renaissance. Au cours du IVème concile de Latran (1215)²⁶⁶ l'Eglise catholique ordonna aux Juifs de se vêtir d'habits différents des chrétiens. Cette persécution chrétienne contre les Juifs s'est manifestée par

²⁶⁴ *Ibid* p. 222

²⁶⁵ Collectif, *Encyclopedia Universalis*, Editions Encyclopedia Universalis, Paris, 1996, Thesaurus, p. 2069

²⁶⁶ *Idem*

l'intermédiaire des prêtres mais aussi du théâtre religieux. Jean Delumeau décrit le caractère bien particulier de ce genre théâtral :

“Le théâtre a été, dans les villes tout au moins, l'un des grands moyens de la catéchèse antijudaïque. Mystères et moralités, surtout au XIV et au XV^e siècles, donnent aux spectateurs de multiples occasions de détester les

Juifs ou de se moquer d'eux. Parmi les mystères, les drames du Christ sont ceux qui mettent le plus fréquemment en cause les israélites.”²⁶⁷

Dans le théâtre religieux de la fin du Moyen-Age, les Juifs sont affublés de toutes les tares physiques et morales évoquées par Drumont :

“Ils sont “plus cruels que les loups”, “plus poignans que l'escorpion”, “plus orgueilleux qu'un vieil lyon”, “plus enragés que faulx chiens”. Il sont “mauvais et fellons”, “paillards, pute et perverse progénie” et pour tout dire “dyables d'enfer” : ainsi s'exprime *Le mystère de la Passion* d'Arnoul Gréban (avant 1452).”²⁶⁸

Finalement, Drumont n'a eu qu'à réveiller l'inconscient collectif français dans lequel les pires stéréotypes ont été fréquemment injectés au cours des siècles. *La France Juive* est l'enfant des contes et des pièces antijuives médiévaux, le pamphlet de Drumont agit comme prisme dans la société des années 1880. En effet, il puise sa force dans des textes lointains et plus ou moins enfouis dans les mémoires pour faire rejaillir la même haine antijuive sous une forme qui relève non plus de la fiction mais prétend au “réalisme”.

Nous venons de montrer que Drumont s'est appuyé à la fois sur les stéréotypes des contes populaires et du théâtre religieux pour attirer les lecteurs français vers ses théories à l'égard des Juifs. En fut-il de même en ce qui concerne ses écrits antimaçonniques ? Avant tout il faut rappeler que le Père Du Lac est l'inspirateur des théories antimaçonniques de Drumont puisque le pamphlétaire ne connaissait que très peu le sujet. Son confesseur lui envoya plusieurs livres sur la franc-maçonnerie. Cette société initiatique est apparue en France en 1725 à Paris (date qui prête à

²⁶⁷ Jean Delumeau, *La peur en Occident*, Fayard, Paris, 1978, p.364.

²⁶⁸ *Idem*

polémique car certains historiens pensent également que la maçonnerie aurait pu apparaître en 1688 à Saint-Germain en Laye à l'instigation de Stuartistes réfugiés en France). La franc-maçonnerie n'est pas assez ancienne pour avoir engendré des fantasmes dans le folklore français. Néanmoins, la littérature populaire et les prêches dominicaux ont diffusé les pires clichés sur la Maçonnerie, associant souvent celle-ci aux Juifs. Le roman populaire le plus caractéristique sur ce sujet fut publié en 1888, deux ans après *La France Juive*, sous le titre *Le Franc-Maçon de la Vierge*. L'auteur, Florent Bouhours, prétendit composer son roman sur des données authentiques. Il reste un écrivain oublié à l'exception des chercheurs spécialisés dans le mythe du complot judéo-maçonnique comme Jacques Lemaire qui évoque son parcours dans un ouvrage très pointu :

« Florent Bouhours, dont la biographie est mal connue, appartient aux milieux assomptionnistes, qui se sont signalés à la fin du XIX^e siècle par des positions très radicales contre le judaïsme et la franc-maçonnerie. Il ne partage sans doute pas de hautes responsabilités dans la direction des éditions de la rue François 1^{er}, qui diffuse le journal *La Croix* et préside aux destinées des livres publiés sous la garantie de la « Bonne presse », mais collabore à l'entreprise commune et embrasse les préjugés de ce milieu religieux moralement et politiquement conservateur. »²⁶⁹

Les sources du roman de Bouhours sont *Der freimaurer orden in seiner wahren Bedeutung* d'Edouard Emil Eckert (1852) et *Les francs-maçons, ce qu'ils sont, ce qu'ils veulent* de Monseigneur Louis de Ségur (1883) et les ouvrages antisémites et antimaçonniques de Joseph Lémann et de l'abbé Chabauty. Parallèlement au *Franc-maçon de la Vierge*, un autre roman antisémite et antimaçonnique a paru en (1890). Intitulé *Le Juif franc-maçon*. Roman contemporain, il a été écrit par l'abbé Henri Desportes, protégé de Drumont qui le présente aux éditions Savine (réputées pour leurs préjugés racistes). C'est là que l'abbé publie deux pamphlets *Le mythe du sang chez les Juifs de tous les temps* (1889) et *Tué par les Juifs* (1890), histoire d'un meurtre rituel (ouvrage qui relate le prétendu rapt commis à Damas le lundi 21 avril 1890 contre un enfant chrétien, Henri Abd el Nour). *Le Juif franc-maçon - Roman contemporain* est conçu comme un

²⁶⁹ Jacques-Charles Lemaire, *Le thème du complot judéo-maçonnique* in *L'antisémitisme éclairé*, Brill, Leiden-Boston, 2003, p. 226

ouvrage largement antijuif où la maçonnerie est décrite comme un simple outil manoeuvré par les Juifs pour dominer la société. Le personnage principal, Deutch, possède certes les stéréotypes antimaçonniques (il est anticlérical et républicain) mais surtout il est prêt à toutes les manoeuvres pour avilir les prêtres et les conservateurs. Jacques-Charles Lemaire propose une analyse pointue de ce roman et le met en parallèle avec *Le Franc-maçon de la Vierge*²⁷⁰. Il conclut en affirmant :

« Les romans de Florent Bouhours et de l'abbé Desportes témoignent de façon manifeste de l'intrusion du mythe d'un complot judéo-maçonnique dans la matière romanesque. Ils s'articulent l'un et l'autre autour d'un thème central et quasi unique : les Juifs se servent des francs-maçons pour réaliser leurs ambitions séculières et séculaires. »²⁷¹

Le Franc-Maçon de la Vierge pourrait être présenté comme une variante de *La France Juive*. En effet, ce roman comporte la même haine et véhicule autant de préjugés. La forme de l'ouvrage est bâtarde puisqu'il s'agit d'un roman, une fiction donc, bien que l'auteur affirme l'avoir rédigé à partir d'une histoire vraie. La démarche de Drumont est exactement à l'opposé puisqu'avec *La France Juive*, il prétend rédiger un pamphlet réaliste alors qu'il s'appuie sur de fausses informations. *Le Franc-Maçon de la Vierge* raconte l'histoire d'un jeune homme, élevé dans la foi catholique, qui embrasse une carrière militaire et se fait initier dans la franc-maçonnerie pour obtenir de l'avancement. Contes populaires, romans, sermons et pamphlets sont finalement autant de divisions d'une même armée contre le régime républicain abhorré par Drumont et consorts. Drumont apparaît comme le chef des troupes qu'il conduira contre Dreyfus à partir de 1894 avec une nouvelle armée de sa propre création : *La Libre Parole*, quotidien antijuif. Pour revenir au *Franc-Maçon de la Vierge*, il est intéressant de comparer le portrait du Juif dressé par Bouhours avec ceux dessinés par Drumont. Wackeister, est un des personnages du roman. Il est à la fois juif et franc-maçon. L'auteur le présente comme un être malfaisant :

²⁷⁰ *Le thème du complot judéo-maçonnique op. cit.* pp. 234-242

²⁷¹ *Ibid* p. 242

“Celui que Raoul appelait Wackeister, était un homme d’une quarantaine d’années. Une grande barbe noire encadrait son visage osseux, dur, qu’éclairaient deux yeux noirs, profonds, un peu louches, méchants, et dans lesquels il était impossible de lire les sentiments de son âme, aussi noire sans doute que sa physionomie !”²⁷²

Le Juif est, pour Bouhours, doté d’une “âme aussi noire que sa physionomie”. On est presque étonné de ne pas trouver dans la description de nez aquilin ou de doigts crochus. Néanmoins, la prétendue perfidie des Juifs (tant décriée par Drumont) est bel et bien présente dans les traits de Wackeister : “deux yeux noirs, profonds, un peu louches, méchants, et dans lesquels il était impossible de lire les sentiments de son âme”. On pourrait rapprocher Wackeister d’un des nombreux portraits dressés par Drumont dans *La France Juive*. La perfidie juive n’a d’égale que la perfidie maçonnique pour Bouhours. Là encore, l’auteur use d’un lexique simpliste pour dénigrer ce qu’il veut porter au pilori :

“Raoul conduisit son ami, ou plutôt sa victime, à travers les quelques seules rues sales et presque désertes de la belle et grande ville de X... et s’arrêta bientôt en face d’un grand bâtiment d’un repoussant aspect.”²⁷³

La rhétorique antisémite et antimaçonnique de Bouhours rejoint celle de Drumont. Le Juif est un sombre personnage et son complice, le Maçon, lui ressemble dans son aspect malsain : *quelques rues sales [...] bâtiment d’un repoussant aspect*. Tout prouve que la fiction comme le pamphlet intègrent souvent des caricatures pour convaincre un lectorat. Les lexiques de la maladie, de la saleté et de la bête sonnent comme des leitmotivs éternels puisque Bouhours suit Drumont dans la métaphore du Juif en tant qu’animal :

“Quand le Juif, semblable au serpent, eut sifflé ces paroles scélérates, il quitta Joseph”²⁷⁴ [le héros du roman].

A la fin du *Franc-Maçon de la Vierge*, le Juif Wackeister, vénérable de loge, meurt noyé et l’annonce de sa mort est ponctuée par une phrase qui semble tout droit sortie de l’esprit puritain de Drumont :

²⁷² Fl. Bouhours, *Le Franc-Maçon de la Vierge*, Deguy, Paris, 1888, p. 53.

²⁷³ *Le Franc-Maçon de la Vierge*, op. cit.. p. 74.

²⁷⁴ *Ibid* p. 106

“C’est Dieu qui a nettoyé avec l’eau de la mer le crachat qui avait souillé la Vierge ! Morte la bête, mort le venin !”²⁷⁵

Chaque mot renvoie au discours de Drumont, la maladie : “venin”, l’animal : “la bête”, la saleté “crachat”. Ce qui distingue *Le Franc-Maçon de la Vierge* de *La France Juive* tient à la fiction du roman. Bouhours peut assouvir ses fantasmes antisémites en tuant le personnage malsain représenté par Wackeister. A contrario, Drumont ne peut conclure *La France Juive* en déclarant que tous les Juifs ont disparu même s’il est évident que ce point final correspondrait à son vœux le plus cher. Pour cette raison, on peut supposer que la littérature de fiction antisémite et antimaçonnique qui suivit *La France Juive* eut pour effet de renforcer la volonté des judéophobes de voir le peuple juif disparaître. En diffusant un discours meurtrier dans des pamphlets, Drumont espérait bien être appuyé par toute une série de romanciers de pacotille pour que ses rêves ethnocides soient mis en pages. Ainsi, les Français disposaient à la fois de la théorie antijuive par les pamphlets et de sa pratique virtuelle dans les romans. En effet, il fit publier des fictions antijuives en feuilletons dans *La Libre Parole* et en recueil. Tout était donc prêt pour conditionner toute une nation à l’irréparable.

L’antimaçonnisme de Drumont se caractérise par une forte conviction de la soumission sans faille des francs-maçons envers les Juifs. Dans *Nos maîtres. La Tyrannie maçonnique* comme dans *La France Juive*, il ridiculise les Maçons et estime que la franc-maçonnerie dispose d’une myriade d’enfantillages propres à attirer le chrétien naïf, lequel servira de faire-valoir aux Juifs. La littérature populaire s’évertue, depuis la Révolution, à fantasmer sur la prétendue puissance occulte de la Maçonnerie. La littérature classique, quant à elle, semble plus intéressée par l’aspect infantile des rituels et des secrets. Maupassant fait partie des grands auteurs ayant ridiculisé la franc-

²⁷⁵

Ibid p. 206

maçonnerie. Guy de Maupassant, resté profane, avait été pressenti par son ami Catulle Mendès pour devenir franc-maçon. Maupassant refusa d'adhérer à la Maçonnerie qu'il confondait avec les libres penseurs :

« MINISTÈRE DE LA MARINE
ET DES COLONIES
Paris [1876].

Voici, mon cher ami, les raisons qui me font renoncer à devenir franc-maçon : 1° Du moment qu'on entre dans une société quelconque, surtout dans une de celles qui ont des prétentions, bien inoffensives du reste, à être sociétés secrètes, on est astreint à certaines règles, on promet certaines choses, on se met un joug sur le cou, et, quelque léger qu'il soit, c'est désagréable. *J'aime mieux payer mon bottier qu'être son égal* ; 2° Si la chose était sue, - et elle le serait fatalement - car il ne me conviendrait pas d'entrer dans une réunion d'honnêtes gens pour m'en cacher comme d'une chose honteuse, je me trouverais d'un seul coup, à peu près mis à l'index par la plus grande partie de ma famille, ce qui serait au moins fort inutile, si ce n'était en outre, fort préjudiciable à mes intérêts. Par égoïsme, méchanceté ou éclectisme, je veux n'être jamais lié à aucun parti politique, quel qu'il soit, à aucune religion, à aucune secte, à aucune école ; ne jamais entrer dans aucune association professant certaines doctrines, ne m'incliner devant aucun dogme, devant aucune prime et aucun principe, et cela uniquement pour conserver le droit d'en dire du mal. Je veux qu'il me soit permis d'attaquer tous les bons Dieux, et *bataillons carrés* sans qu'on puisse me reprocher d'avoir encensé les uns ou manié la pique dans les autres, ce qui me donne également le droit de me battre pour tous mes amis, quel que soit le drapeau qui les couvre.

Vous me direz que c'est prévoir bien loin, mais j'ai peur de la plus petite chaîne qu'elle vienne d'une idée ou d'une femme.

Les fils se transforment tout doucement en câbles, et un jour qu'on se croit encore libre, on veut dire ou faire certaines choses ou passer la nuit dehors, et on s'aperçoit qu'on ne peut plus. J'ai peur de vous paraître prêcheur en cette énumération de causes et de motifs.

Tout cela a l'air plus sérieux que cela n'est, soyez-en persuadé. Et puis... J'ai gardé la bonne raison pour la dernière, et la voici :

Je ne suis pas encore assez grave et assez maître de moi pour m'engager à faire sans rire un signe maçonnique à un frère (voire à mon garçon de restaurant) - il l'est et me l'a dit - (ou même à mon vénérable) et ma gaieté d'augure pourrait m'attirer des vengeances, peut-être me faire « sabler » par le marchand d'anguilles qui passe rue Clauzel où j'habite.

Surtout, ne vous fâchez pas contre moi. Je vous ai dit *oui* trop vite, l'autre soir, devant une consommation que vous m'offriez !!! Mais, plutôt que de vous blesser en quelque chose, je serais prêt à me faire maçon, mormon, mahométan, mathématicien, matérialiste en littérature, ou même admirateur de *Rome vaincue*...

Tout à vous,
GUY DE MAUPASSANT »²⁷⁶.

Il tenait ces derniers pour des esprits assez ridicules. Dans cet esprit de ridiculisation de la franc-maçonnerie, Maupassant publia en 1882, dans le *Gil Blas* la nouvelle *Mon oncle Sosthène*. Les clichés tournent autour des superstitions et des rituels des francs-maçons :

“Mon oncle était franc-maçon. Moi, je déclare les francs-maçons plus bêtes que les vieilles dévotes. C'est mon opinion et je la soutiens. Tant qu'à avoir une religion, l'ancienne me suffirait.”²⁷⁷

²⁷⁶ Guy de Maupassant, *Correspondance*, édition établie par Jacques Suffel, Le Cercle du bibliophile, Évreux, 1973

²⁷⁷ Guy de Maupassant, *Maupassant* vol. 1, Robert Laffont, Collection Bouquins, Paris, 1988, p. 1015

Pour Maupassant, la Maçonnerie est une sorte de Contre-Eglise qui singe le catholicisme, ce qui la rend encore plus ridicule que les “vieilles dévotes” :

“Ces nigauds-là ne font qu’imiter les curés. Ils ont pour symbole un triangle au lieu d’une croix. Ils ont des églises qu’ils appellent des Loges avec un tas de cultes divers : le rite Ecossais, le Rite Français, le Grand-Orient, une série de balivernes à crever de rire.”²⁷⁸

La superstition des francs-maçons, leurs “croyances” sont aussi infantiles pour Maupassant que leur goût du secret :

“Et il fallait voir mon oncle Sosthène offrir à dîner à un franc-maçon. Ils se rencontraient d’abord et se touchaient les mains avec un air mystérieux tout à fait drôle, on voyait qu’ils se livraient à une série de pressions secrètes. Quand je voulais mettre mon oncle en fureur je n’avais qu’à lui rappeler que les chiens aussi ont une manière tout franc-maçonnique de se reconnaître.”²⁷⁹

L’antimaçonisme de Maupassant est cinglant car il détruit tout ce qui constitue la franc-maçonnerie (secret, mystères, rituels) par la force de la caricature. Le franc-maçon est décrit par Maupassant comme un clown qui s’ignore : *se touchaient les mains avec un air mystérieux tout à fait drôle*. La nouvelle *Mon oncle Sosthène* date de 1882 soit quatre ans avant *La France Juive*. Elle creuse les sillons du champ antimaçonnique de Drumont. En effet, en décrivant les francs-maçons comme des niais juste bons à s’attacher à des enfantillages, Maupassant sert la cause de Drumont qui n’a plus qu’à décrire les maçons comme les valets des Juifs. L’autre grande influence littéraire du pamphlétaire est indubitablement Alexandre Dumas. *Nos maîtres*. *La Tyrannie Maçonnique* et *La France Juive* usent et abusent des clichés pour décrire les rituels maçonniques, donnant à la Maçonnerie un aspect “grand-guignolesque”. On peut supposer que Drumont a lu *Joseph Balsamo* de Dumas car les nombreux passages où la franc-maçonnerie est évoquée tiennent véritablement du grand-guignol. Dès le début de *Joseph Balsamo*, Alexandre Dumas décrit une

²⁷⁸

Idem

²⁷⁹

Maupassant vol. 1, *op. cit.* p. 1016

scène dans laquelle un voyageur, au cœur d'une noire forêt de la rive gauche du Rhin, avance dans la profonde obscurité de la nuit et s'arrête en prononçant ces mots : "Je n'y vois plus". Dès cet instant, il est guidé par des êtres invisibles qui lui bandent les yeux. Il est alors emmené dans une clairière où se dresse un château médiéval en ruines. Là, il pénètre, conduit par une sorte de fantôme enveloppé d'un suaire. Il atteint une salle ronde tendue de noir et illuminée par "trois lampes aux reflets verdâtres". On lui enlève le bandeau et "des fantômes sans nombre, armés chacun d'une épée, l'entourent silencieusement". Fantômes, obscurité et château en ruines, tel fut le décorum choisi par Dumas pour narrer une cérémonie maçonnique. Quand on connaît le succès des romans de Dumas, on ne peut qu'admettre la tentation des ennemis de la franc-maçonnerie d'utiliser à mauvais escient les scènes dessinées par l'auteur de Joseph Balsamo. D'autant plus que Dumas, comme tant d'autres écrivains antimaçons ou non, avait fait sienne la théorie de Barruel (selon laquelle la franc-maçonnerie aurait souhaité et préparé la Révolution française).

- Chapitre 3 -

La théorie du complot permanent dans les pamphlets de Drumont.

Le propre du secret est de nourrir l'imaginaire de celui qui n'en détient pas la clé. Il peut donc être le point de départ d'une recherche objective ou au contraire donner naissance aux fantasmes les plus réducteurs concernant les détenteurs du secret. Drumont n'échappe pas à la catégorie des mythomanes qui compensent leur ignorance et leurs préjugés par la création d'une

véritable galerie de stéréotypes : les juifs avarés et parasites, les francs-maçons puissants et comploteurs et la décadence de la société française due à la coalition des deux minorités pré-citées.

La monomanie antijuive et antimaçonnique de Drumont peut, en partie, s'expliquer par la fascination du pamphlétaire pour le secret et le caché :

“J’ai toujours eu un faible, je ne le cache pas, pour ces individualités exceptionnellement organisées qui nous transportent dans un monde d’idées différentes de celui dans lequel nous vivons, qui parfois soulèvent le voile de l’avenir sur des horizons inattendus.”²⁸⁰

L’imaginaire de Drumont concernant le prétendu complot judéo-maçonnique tire son influence de la conversion du pamphlétaire au catholicisme. La présence récurrente des références livresques et journalistiques (*La Croix* et *Le Monde* : quotidien catholique des années 1880) prouvent l’importance de cette influence. La conversion de Drumont est certifiée par Georges Bernanos dans *La grande peur des bien pensants*. Bernanos y relate la réaction de Victor Hugo au moment où le celui-ci apprit la soudaine crise mystique du pamphlétaire :

“Allons, mon cher ami, finissait par dire Victor Hugo, en lui posant paternellement la main sur l’épaule comme pour le protéger contre les mouvements malveillants, vous savez si je vous apprécie et si je vous aime, si je vous trouve un noble esprit, un noble cœur... Mais le catholicisme, voyez-vous... Non, non, le catholicisme, renoncez-y !... Et tenez, vous confessez n’être pas un catholique religieux, n’être qu’un catholique historique, et vous avouez ainsi être dans l’erreur... Allons rendez-vous.”²⁸¹

Comme Hugo l’a bien senti, la conversion de Drumont était sans doute plus politique que religieuse. Il est probable que le pamphlétaire ait été influencé par Henri de Lasserre quand celui-ci lui permit d’écrire ses premiers articles pour la presse cléricale. Frederick Busi, le dernier biographe de Drumont, a étayé cette hypothèse dans un livre paru en 1986 :

“It’s not so much a question that Drumont returned to catholicism : what is more important is the quality of that conversion and the character of the church a decade earlier when, under the influence of Henri de Lasserre, he began writing for the clerical presse. It’s leaders model a tremendous impression of him, but it was really the national defeat suffered in war and what conservatives saw as the disintegration of traditional Christian society that finally made up his mind.”²⁸²

²⁸⁰ Edouard Drumont in *La Libre Parole*, 10 mai 1894.

²⁸¹ Georges Bernanos, *La grande peur des bien-pensants*, Grasset, Paris , 1931, p. 116.

²⁸² Frederick Busi, *The Pope of antisemitism : the career and legacy of Edouard-Adolphe Drumont*, University press of America, New-York , 1986, p. 42 : *La conversion de Drumont ne pose pas tant problème, ce qui est plus important est la qualité de cette conversion et le comportement de l’Eglise dix ans plus tôt quand, sous*

Les références incontournables de tout “bon catholique” sont à l’époque le pamphlet de l’abbé Barruel *Mémoires pour servir à l’histoire du jacobinisme* (1797), l’encyclique *Scite perfecto* de Léon XIII et celle de Pie IX intitulée *Humanum Genus* (1884). L’analyse de ces diverses références prouvent que la condamnation de la franc-maçonnerie par le clergé catholique et son assimilation au peuple juif va crescendo. Dans *Mémoires pour servir à l’histoire du jacobinisme*, la haine de Barruel envers les francs-maçons est beaucoup plus marquée que celle qu’il voue aux Juifs . Néanmoins l’amalgame est déjà présent dans son pamphlet :

“Vous [les Francs-Maçons] êtes, dites-vous aussi, ce que furent ces juifs, et ce que sont encore ceux des juifs qui s’en tiennent à l’unité de Dieu pour toute religion; (si cependant il fut jamais de juif qui ne crût pas aux prophètes, et à l’Emmanuel, ou Dieu libérateur). Vous avez donc aussi pour tout chrétien les sentiments des juifs eux-mêmes. Vous n’insistez comme eux sur Jéhovah, que pour maudire le Christ et ses mystères.”²⁸³

Barruel prête aux Juifs et aux francs-maçons une même haine vouée au Christ et aux chrétiens. Cette accusation sera reprise avec la rhétorique que l’on sait par Drumont. Mais l’amalgame entre peuple juif et franc-maçonnerie n’est pas le seul point commun existant entre Drumont et Barruel, l’abbé semble lui aussi fasciné par le mythe du secret. Il essaye d’avancer sa propre théorie quant au fameux secret maçonnique :

“Jusqu’au douze août mil sept cent quatre-vingt-douze, les jacobins français n’avaient doté les fastes de leur révolution que pour les années de leur prétendue liberté. En ce jour, Louis XVI, depuis quarante-huit heures, déclaré par les rebelles déchu de tous les droits au trône, fut emmené captif aux tours du Temple. En ce même jour, l’assemblée des rebelles prononça, qu’à la date de la liberté, on ajouterait désormais dans les actes publics la date de l’égalité; et ce décret lui-même fut daté la quatrième année de la liberté, la première année, le premier jour de l’égalité.

En ce même jour, pour la première fois, éclate enfin publiquement ce secret si cher aux francs-maçons, et prescrit dans leur loges avec toute la religion du serment le plus inviolable. A la lecture de ce fameux décret, ils s’écrièrent : enfin nous y voilà; la France entière n’est plus qu’une grande loge; les Français sont tous francs-maçons, et l’univers entier le sera bientôt comme nous.”²⁸⁴

l’influence de Henri Lasserre, il commença à écrire pour la presse cléricale. Ce sont les chefs emblématiques qui l’ont impressionné, mais ce fut surtout la guerre (contre la Prusse suivie par la Commune) vécue par les conservateurs comme la désintégration de la société chrétienne traditionnelle, qui finalement lui fit changer d’avis.

²⁸³ Augustin Barruel, *Mémoires pour servir à l’histoire du jacobinisme*, Diffusion de la pensée française, Vouillé, 1973, vol. p. 461.

²⁸⁴ *Mémoires pour servir à l’histoire du jacobinisme, op. cit.* vol. 1, p. 414

Les thèmes développés par Barruel tout au long de son volumineux pamphlet (plus de mille pages) sont résumés dans les deux extraits précités : il existerait une “France maçonnique” vindicative à l’égard des chrétiens. L’isotopie de Barruel pour dénigrer les francs-maçons évoque curieusement le champ lexical de Drumont à l’égard des Juifs : *les Français sont tous francs-maçons, et l’univers entier le sera bientôt comme nous*, il suffirait de remplacer le mot “francs-maçons” par le mot “Juifs” pour retrouver *La France Juive* de Drumont.

La thèse du “complot judéo-maçonnique” va crescendo pour culminer à l’avènement de la IIIème République. L’esprit de vengeance qui anime les royalistes convaincus et les fervents catholiques a besoin de trouver un coupable. Dès lors, les Juifs, considérés comme les ennemis de l’Eglise catholique, et les francs-maçons, tenus pour responsables de la fin de la monarchie absolue, vont être les cibles idéales de nombreux pamphlétaires. L’antimaçonnisme de Drumont procède du même principe que son antisémitisme. En effet, Drumont n’innove pas, il synthétise toutes les thèses pour les rendre accessibles au plus large public. Le meilleur exemple de cette synthétisation des préjugés antimaçonniques se trouve dans *La France Juive*²⁸⁵. Drumont reprend l’historique présumé de la maçonnerie, en s’inspirant largement de Barruel et du Père Deschamps. Ce dernier avait écrit un ouvrage intitulé *Les Sociétés secrètes et la société ou philosophie de l’histoire contemporaine*, publié en 1882, neuf ans après la mort de son auteur (on remarque, au passage, que Drumont a sous-titré *La France Juive : essai d’histoire contemporaine*, la ressemblance n’est sans doute pas le fruit du hasard). On y trouvait les accusations déjà lancées par Barruel quant au rôle de la franc-maçonnerie dans la Révolution française mais actualisées. Deschamps voulait croire que la maçonnerie était également à l’origine du communisme et du socialisme :

²⁸⁵ *La France Juive*, Volume I, livre 2

“Les revendications communistes paraissaient d’abord quelque chose de monstrueux, mais la diffusion par les loges des principes faux a précisément pour effet d’y alimenter peu à peu les esprits.”²⁸⁶

La haine de toute politique de gauche n’est pas non plus absente dans *La France Juive* puisque Drumont rend la maçonnerie et les Juifs responsables des réformes de la III^{ème} République de couleur radicale. Drumont, qui avait su savamment mélanger l’antisémitisme d’extrême-gauche de Toussenel, l’antisémitisme religieux des assomptionnistes (*La Croix*) et l’antisémitisme racial de Renan a réalisé le même brassage avec l’antimaçonnisme catholique du Vatican et l’antimaçonnisme contre-révolutionnaire de Barruel. Comme Barruel et Deschamps, Drumont veut voir, en la maçonnerie, l’héritière des templiers :

“Une tradition constante dans la Franc-Maçonnerie prétend que le 18 mars 1314, date toujours célébrée dans les loges, quelques initiés déguisés en maçons vinrent recueillir les cendres du grand maître dans cette île aux Vaches qui est maintenant la place Dauphine, et firent là le serment d’exterminer les Capétiens et de venger leurs victimes.”²⁸⁷

On retrouve donc la fascination du pamphlétaire pour le secret. En effet, si la maçonnerie était l’héritière de l’Ordre du Temple, ses secrets auraient plus de cinq cents ans et n’auraient pas tous été percés depuis, ce qui laisse beaucoup de place à l’imagination de Drumont et par extension à ses lecteurs.

La rhétorique employée par Drumont autour du secret maçonnique a pour but de lier la franc-maçonnerie à la religion juive et à ses prétendus mystères. L’élucubration antisémite la plus connue est celle des fameux sacrifices rituels consistant à tuer des chrétiens pour recueillir leur sang. Drumont veut associer le rituel maçonnique à un prétendu rituel talmudique pour exciter la vindicte populaire. Une fois n’est pas coutume, il s’inspire d’un fantasme déjà popularisé par le père Gougenot des Mousseaux dans son pamphlet intitulé *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des*

²⁸⁶ Deschamps, *Les Sociétés secrètes et la société ou philosophie de l’histoire contemporaine*, Oudin Frères, Paris, 1882, p. 267.

²⁸⁷ *La France Juive*, op. cit. Vol. I, p. 174

peuples chrétiens (1869). Gougenot des Mousseaux tenta de diaboliser les rites du judaïsme en leur attribuant les pires superstitions et les pires sacrifices :

“A la mort d’un Juif, le Khakham ou rabbin prend le blanc d’un œuf, y mêle quelques gouttes de sang d’un chrétien martyrisé, en asperge le cœur du mort, et prononce ces paroles d’Ezechiel : Je verserai sur vous les eaux pures, et vous serez purifié. De même le 9 juillet, jour anniversaire de la ruine de Jérusalem, les Juifs se mettent sur le front la cendre de la toile trempée de sang chrétien, et mangent un œuf salé de cette cendre.”²⁸⁸

Les pratiques rituelles attribuées aux Juifs par Gougenot des Mousseaux sont celles que le Vatican prête aux francs-maçons : messe noire, satanisme, profanation d’hostie. Léon XIII a encouragé les prêtres et les pamphlétaires catholiques à ranger la franc-maçonnerie parmi les entreprises sataniques :

“Depuis que, par la jalousie du démon, le genre humain s'est misérablement séparé de Dieu auquel il était redevable de son appel à l'existence et des dons surnaturels, il s'est partagé en deux camps ennemis, lesquels ne cessent pas de combattre, l'un pour la vérité et la vertu, l'autre pour tout ce qui est contraire à la vertu et à la vérité. Le premier est le royaume de Dieu sur la terre, à savoir la véritable Eglise de Jésus Christ, dont les membres, s'ils veulent lui appartenir du fond du cœur et de manière à opérer le salut, doivent nécessairement servir Dieu et son Fils unique, de toute leur âme, de toute leur volonté. Le second est le royaume de Satan.”²⁸⁹

Pour qu’aucune ambiguïté ne soit créée, le pape désigne clairement ce qu’il considère comme le « royaume de Satan » :

“A notre époque, les fauteurs du mal paraissent s'être coalisés dans un immense effort, sous l'impulsion et avec l'aide d'une Société répandue en un grand nombre de lieux et fortement organisée, la Société des francs-maçons.”²⁹⁰

Fort de cet encouragement au dénigrement et aux fantasme, Gougenot des Mousseaux associe dans une même haine fantasmagorique l’élite de la franc-maçonnerie à celle du judaïsme :

“La Maçonnerie, cette immense association dont les rares initiés, c’est-à-dire les chefs réels, qu’il faut se garder de confondre avec les chefs nominaux, vivent dans une étroite alliance avec les membres militants du judaïsme, princes initiateurs de la cabale ! Car il importe de le répéter, cette élite de l’Ordre, ces chefs “réels” que “si peu d’initiés” connaissent, et qu’ils ne connaissent pour la plupart que sous des noms de guerre, fonctionnent dans la profitable et secrète dépendance des cabalistes israélites.”²⁹¹

²⁸⁸ Gougenot des Mousseaux, *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, Plon, Paris, 1869, p. 227.

²⁸⁹ Léon XIII, *Humanum Genus* (1884)

²⁹⁰ *Idem*

²⁹¹ *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens, op. cit.* p. 340.

En ce qui concerne la fascination pour le secret permettant une alliance entre judaïsme et maçonnerie, il apparaît nettement que Gougenot des Mousseaux ouvrit la voie à Drumont. Le prêtre aristocrate est le premier à créer une rhétorique du caché et du mystère qui soit la même pour les Juifs et les francs-maçons. Le terme “chefs réels” permet à Gougenot des Mousseaux d’affirmer implicitement que la franc-maçonnerie abrite en son sein une hiérarchie cachée au vulgaire maçon. L’isotopie du secret chez le pamphlétaire ecclésiastique est liée au champ lexical de la lutte : “noms de guerre”, “membres militants”. Lutte et chaos seront également présents dans la rhétorique drumontienne (comme il a été prouvé dans le chapitre concernant les hyperboles). Le secret peut également provoquer l’effroi quand celui qui cherche à le percer lui attribue des pouvoirs démesurés. On trouve chez Gougenot des Mousseaux le lexique de la peur liée au secret :

“Et ce phénomène (l’alliance secrète entre élite juive et élite maçonnique) s’accomplit grâce aux habitudes de rigoureuse discrétion auxquelles les assujettissent des serments et des menaces terribles; grâce encore à la majorité des membres juifs que la mystérieuse constitution de la maçonnerie assoit dans son conseil souverain.”²⁹²

Pour Gougenot des Mousseaux la “mystérieuse constitution de la maçonnerie” est donc invulnérable grâce aux “menaces terribles” qui pèsent sur les éventuels parjures. Toute la rhétorique tournant autour de ce que Drumont appellera la “franc-maçonnerie juive” est concentrée dans les quelques phrases précitées de Gougenot des Mousseaux : mystères, secret, élite, intime alliance, menaces terribles.

Comme chez Chabauty et Gougenot des Mousseaux, le thème du secret dans les écrits antimaçonniques de Drumont a pour but de relier les prétendus crimes antichrétiens, généralement attribués aux Juifs au halo de mystère entourant la maçonnerie. Les rites juifs tout comme les rites maçonniques participeraient donc de la métaphore du “peuple déicide” selon l’expression des

²⁹² *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens, op. cit.* p. 340.

ecclésiastiques catholiques de l'époque. Dans une lettre préface signée de Drumont parue dans un pamphlet intitulé *L'Antichrist ou origines de la franc-maçonnerie et son but expliqué par ses symboles*, (dont l'auteur : Vanki, serait en réalité Léo Taxil, l'ennemi juré de Drumont) l'auteur de *La France Juive* déclare :

“Ces Colonnes et ces Orients, ces mots de passe et ces mots de semestres, ces compas et ces équerres, ces bijoux et ces amulettes, ces signes et ces atouchements, ces tabliers et ces cordons, cette passementerie et cette ferblanterie grotesque dont les FF. ? aiment à se parer dans les tenues et même parfois dans les cérémonies profanes, tout cela nous apparaît comme du truc et du toc, tout cela nous donne l'idée d'un vaste bazar d'un bric à brac géant qui serait tenu par des Juifs.”²⁹³

Rites maçonniques et rites juifs ne seraient-ils donc que les manifestations d'une contre-religion anti-chrétienne ? Drumont en est persuadé :

“C'est là, n'en doutez pas, qu'est la vérité. La Maçonnerie, ainsi que je l'ai démontré dans la Tyrannie maçonnique, est une institution d'origine juive. C'est le Juif, l'éternel révolté et l'éternel conspirateur qui, après l'avoir créée pour travailler à réaliser ses plans de vengeance contre les chrétiens et de domination universelle, l'a dotée de ce symbolisme bigarré à travers lequel se reflètent, avec ses origines d'oriental, les phrases diverses de son état social depuis l'époque de la dispersion.”²⁹⁴

Drumont a beau jeu d'utiliser le secret maçonnique, lequel a fait couler beaucoup d'encre, pour l'interpréter selon la manière qui sied le mieux à ses théories fumeuses. Cet avilissement est d'autant plus facile pour le pamphlétaire que la majorité de ces lecteurs n'étant pas initiée à la maçonnerie ne peut affirmer ou infirmer son interprétation du secret des francs-maçons. Pour conforter le mythe d'une collusion entre Juifs et Maçons tendant à dominer le monde, des pamphlétaires catholiques (Janet, Créteineau-Joly et Ségur) ont imaginé un personnage à la fois juif et franc-maçon, Piccolo-Tigre censé être un membre de la Haute Vente romaine laquelle serait la société secrète dirigeant la franc-maçonnerie avec pour but la destruction de l'Eglise catholique.

- *Le complot : généalogie d'un mythe.*

²⁹³ Vanki, *L'Antichrist ou origines de la franc-maçonnerie et son but expliqué par ses symboles*, Librairie antisémite, Paris, 1900, p. 2

²⁹⁴ Vanki, *L'Antichrist ou origines de la franc-maçonnerie et son but expliqué par ses symboles*, Librairie antisémite, Paris, 1900, p. 2

Nous avons vu que l'abbé Barruel est le premier pamphlétaire à dénoncer un prétendu complot maçonnique contre l'Ancien Régime, dans le but de fomenter la Révolution française (*Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, 1798). Il reçut, peu de temps après, une lettre d'un certain Capitaine Simonini qui dénonce les Juifs comme étant les véritables auteurs du complot. Pour Norman Cohn, ce document constitue la première source directe des *Protocoles des Sages de Sion*²⁹⁵. Par la suite, de nombreux écrivains ecclésiastiques prendront le relais (on pense notamment à Gougenot des Mousseaux et à son pamphlet *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens* 1869) en rendant Juifs et Maçons responsables de l'évolution de la société française sous la IIIème République. Enfin Hermann Goedsche, employé des postes allemandes, publie en 1868 un roman intitulé *Biarritz* qui met en scène une rencontre de douze dirigeants juifs avec le Diable lui-même, dans le cimetière juif de Prague ; rencontre lors de laquelle il est question d'un complot séculaire pour dominer le monde²⁹⁶. Dans *Biarritz*, on trouve un discours attribué à un rabbin du nom de Reichhorn. Ce discours fut également l'une des sources des *Protocoles des Sages de Sion*, on y retrouve le programme de domination mondiale imputé aux Juifs.

Mais l'ouvrage mythique traitant du complot judéo-maçonnique reste incontestablement *Les Protocoles des sages de Sion*.

Les protocoles des Sages de Sion.

²⁹⁵ Norman Cohn, *Histoire d'un mythe: la conspiration juive mondiale et les Protocoles des Sages de Sion*, Gallimard Paris, 1967, p. 31

²⁹⁶ *Histoire d'un mythe: la conspiration juive mondiale et les Protocoles des Sages de Sion* op. cit. p. 38

Les Protocoles des sages de Sion constituent la plus tragique des falsifications du XXème siècle. Le texte aura longtemps conservé son mystère : qui en était l'auteur et avec quelles intentions a-t-il rédigé ce document ? Ce n'est qu'en 1997 qu'un historien russe, Mikhaïl Lépekhine, a découvert l'identité de son auteur, grâce aux archives soviétiques.²⁹⁷ Le faussaire, était un Français, Mathieu Golovinski, fils d'aristocrate, avocat radié pour détournement de fonds, journaliste à scandale et intrigant dans les milieux politiques russes de Saint-Pétersbourg et de Paris. Il effectua sa tâche à Paris, presque certainement entre 1894 et 1899 et très probablement en 1897 ou 1898, pour le représentant en France de la police politique du tsar. Il s'agissait donc de produire une « preuve » décisive de ce que la modernisation industrielle et financière de la Russie était l'expression d'un plan juif de domination du monde. D'où la commande à Golovinski d'un faux destiné à l'origine à un seul lecteur : le tsar. Après la révolution russe de 1917, Golovinski était devenu un notable bolchevique. *Les Protocoles des Sages de Sion*, parfois surtitrés *Programme juif de conquête du monde*, constituent un texte connu sous deux versions proches, éditées en Russie, d'abord partiellement, en 1903, dans le journal *Znamia*, puis, dans une version complète, en 1905 et en 1906. *Les Protocoles* se présentent comme le compte rendu précis d'une vingtaine de réunions judéo-maçonniques secrètes pendant lesquelles un « Sage de Sion » s'adresse aux chefs du peuple juif pour leur présenter un projet de domination de l'humanité. Leur objectif: devenir «maîtres du monde» après l'abolition des monarchies et la destruction de la civilisation chrétienne. Ce projet diabolique prévoit d'employer la violence, la ruse, les conflits, les révolutions, la modernisation industrielle et le capitalisme pour détruire l'ordre existant, sur les ruines duquel s'installera le pouvoir juif. Ce document, prétendu secret, est rapidement décrié par

²⁹⁷ voir à ce sujet Pierre-André Taguieff, *Les Protocoles des Sages de Sion. Faux et usages d'un faux*, Berg International, Fayard,, Paris, 2004, p. 9

le comte Alexandre du Chayla, un aristocrate français converti à l'orthodoxie et qui luttera plus tard au sein de l'armée blanche contre les bolcheviques: il avait rencontré en 1909 le premier éditeur des *Protocoles*, Serge Nilus, pape du mysticisme russe, qui lui avait présenté l' « original ». Pas du tout convaincu, le comte affirmera plus tard avoir eu l'impression de rencontrer un illuminé pour qui la question de l'authenticité du texte importait peu. Les *Protocoles* sont en réalité diffusés auprès du grand public par le *Times* de Londres du 8 mai 1920, avec un éditorial intitulé « Le Péril juif, un pamphlet dérangeant. Demande d'enquête » évoque ce « singulier petit livre », auquel il semble accorder foi. Le *Times* se corrige un an plus tard, en août 1921, en titrant « La fin des Protocoles » et en publiant la preuve du faux. Le correspondant à Istanbul du quotidien londonien avait été contacté par un Russe blanc exilé en Turquie qui, apparemment bien informé, lui avait révélé que le texte des *Protocoles* était le plagiat d'un pamphlet français contre Napoléon III. En effet, en 1864, un avocat français, Maurice Joly, publiait en Belgique un étrange essai intitulé *Dialogues aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*. Le texte se présentait comme un éloge cynique de la dictature et de la manipulation comme moyens de contrôler le monde entier. La naïveté des moyens proposés avait de quoi révolter le vrai Machiavel. Il s'agissait donc, d'une attaque "au deuxième degré" contre le régime de Napoléon III, espérant tromper la censure (espoir déçu car l'essai fut interdit en France et son auteur emprisonné). Nulle part dans ces *Dialogues* il n'était question de Juifs. Utilisant ce texte oublié qui avait valu deux ans de prison à Maurice Joly, le faussaire des *Protocoles* avait remplacé « la France » par « le monde » et « Napoléon III » par « les Juifs ». La grossière supercherie éclatait par simple comparaison ligne à ligne des deux pamphlets. Le faux était révélé, mais le mystère de son origine demeurait. On savait juste que le texte d'origine était rédigé en français et l'on supposait qu'il avait pu être conçu au tout début du XXème siècle, à Paris, dans les milieux de la police politique russe. Mikhail Lépekhine a vérifié

que Mathieu Golovinski était le mystérieux auteur du faux dans les archives du Français Henri Bint, agent des services russes à Paris pendant trente-sept ans.²⁹⁸

Le secret de Golovinski semble encore gênant aujourd'hui, puisque la découverte de Mikhaïl Lépekhine, datant de la fin des années 1990 n'a suscité que très peu d'intérêt dans la presse française.

La première édition des *Protocoles* fut livrée en 1903 sous l'égide d'un certain Krouchevan, militant antisémite notoire, sous le titre "Programme juif de conquête mondiale" (deux ans avant la version de Nilus). La version de Krouchevan traitait surtout d'affaires intérieures russes et pour cette raison, ne recueillit pas le succès mondial de la version de Nilus. En 1905, la version des *Protocoles* de Krouchevan paraît sous le titre *La source de nos maux, où se trouve la source du présent désordre de la société en Europe, et spécialement en Russie. Extraits des Protocoles anciens et modernes de l'Union mondiale des Francs-Maçons*. On constate que le mot "Juifs" n'apparaît pas dans le titre. Ce qui laisse entendre que *Les Protocoles* versent surtout dans l'antimaçonnerie. Plus vraisemblablement, le pamphlet de Krouchevan a subi l'influence concentrée des ouvrages de Drumont, *Nos maîtres. La Tyrannie maçonnique* (1900) et *La France Juive*. Le mystère entourant la franc-maçonnerie sert finalement d'appât pour attirer les lecteurs vers le plus féroce des antisémitismes.

Dans *Dialogues aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu*, Montesquieu défend le libéralisme et Machiavel le despotisme. Le faussaire, auteur des *Protocoles*, a évidemment calqué les projets des "Sages" sur la position de Machiavel. Indéniablement, le trait commun le plus

²⁹⁸ *Les Protocoles des Sages de Sion. Faux et usages d'un faux, op. cit.* p. 9

flagrant entre les *Protocoles* et *La France juive* est le dénigrement des idées libérales et l'exaltation de l'aristocratie terrienne :

“Si l'ancienne société put vivre tranquille et heureuse sans connaître les guerres sociales, les insurrections, les grèves, ce fut parce qu'elle reposait sur ce principe : “Pas de bénéfice sans travail.” Les nobles devaient combattre pour ceux qui travaillaient; tout membre d'une corporation était tenu de travailler lui-même et il lui était interdit d'exploiter, grâce à un capital quelconque, d'autres créatures humaines.”²⁹⁹

Ce calme fantasmé que procure l'aristocratie selon Drumont est à rapprocher de l'apologie de la société monarchique juive dans le dernier *Protocole* :

“Dans la personne du roi, maître de lui-même et de l'humanité grâce à une volonté inébranlable, tous discernent le destin avec ses voies mystérieuses. Personne ne saura ce que le roi veut atteindre par ses ordres, c'est pourquoi personne n'osera se mettre en travers d'un chemin inconnu.”³⁰⁰

Ici le peuple ne connaît pas les guerres car il a peur du pouvoir du roi avec “ses voies mystérieuses”. Drumont et Golovinski se rejoignent donc dans l'apologie du despotisme autocratique. Au passage, on note que Drumont a effacé de l'histoire de l'Ancien Régime les jacqueries, la guerre de cent ans et les disettes pour que l'aristocratie paraisse si “paradisienne”. Autre fait troublant concernant *La France Juive* et *Les Protocoles*, Drumont comme Nilus (diffuseur de la deuxième version des *Protocoles* intitulée *Le Grand dans le Petit; l'Antéchrist est une possibilité politique imminente* parue en décembre 1905 près de Saint-Petersbourg sous le couvert de la section locale de la Croix-Rouge) étaient fascinés par l'occultisme. Norman Cohn cite un article de Du Chayla qui fréquenta Nilus :

“Quelques jours plus tard, il [Nilus] expédiait à Moscou, à la librairie Gauthier, une grande commande de livres concernant les sciences hermétiques et deux ans plus tard, en 1911, parut la troisième édition des *Protocoles*, avec de nouvelles données tirées de l'occultisme et des illustrations empruntées aux auteurs cités.”³⁰¹

²⁹⁹ *La France Juive, op. cit.* vol. I, p. XIII

³⁰⁰ *Les protocoles des Sages de Sion*, Rassemblement anti-juif de France, Paris, (ca 1938)

³⁰¹ *Histoire d'un mythe, op. cit.* p. 97

L'ouvrage de Nilus était destiné au Tsar Nicolas II et sa présentation fut très soignée. Il était très mystique ce qui plut au Tsar. Ce dernier avait parmi ses conseillers un certain Philippe, personnage mystérieux qui se faisait appeler par ce seul prénom mais son nom était Philippe-Nizier-Anselme Vachod. Ce Philippe avait six ans lorsque le curé de son village le crut possédé par le diable; il n'en avait que treize lorsqu'il commença à exercer ses talents de guérisseur; ensuite il s'installa à Lyon comme magnétiseur. Il fut présenté à Paris au Tsar par les princesses monténégrines Anastasia et Militsa. L'occultiste fut nommé général et conseiller d'Etat. Pierre-André Taguieff perçoit dans *Les Protocoles* l'expression la plus efficace du « mythe politique moderne » du « juif dominateur ». Taguieff affirme que :

«Les *Protocoles* satisfont au besoin d'explication, en donnant un sens au mouvement indéchiffrable de l'Histoire, dont ils simplifient la marche en désignant un ennemi unique. »³⁰²

Taguieff estime également que :

«le texte des *Protocoles des sages de Sion* permet de légitimer, en les présentant comme de l'autodéfense préventive, toutes les actions contre un ennemi absolu, diabolique et mortel qui se dissimule sous des figures multiples: la démocratie, le libéralisme, le communisme, le capitalisme, la république, etc. »³⁰³

Le succès et la longévité des *Protocoles*, conçus à l'origine pour des enjeux limités à la cour de Russie, tiennent paradoxalement au manque de précision du texte, qui peut facilement s'adapter à tous les contextes de crise, où le sens des événements est flottant, indéterminable. D'où ses permanentes réutilisations. Les *Protocoles des sages de Sion* fonctionnent comme les poupées russes. En effet, en cherchant les sources de ce faux on croit trouver une source mais sous la première source s'en cache une deuxième. Dans son essai *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs* (Grasset, 1993), Umberto Eco affirme avoir retrouvé la source d'inspiration principale de Joly pour ses *Dialogues aux enfers*: il s'agit d'un roman d'Eugène Sue publié quelques années

³⁰² Pierre-André Taguieff, *Les protocoles des Sages de Sion, faux et usages d'un faux*, Tome I, Berg international, Paris, 1992.

³⁰³ *Idem*

auparavant, où le plan diabolique de domination provient des Jésuites. Et ce n'est pas fini car Sue lui-même semble s'être inspiré d'œuvres antérieures visant les Francs-Maçons (le *Cagliostro* d'Alexandre Dumas). Selon Umberto Eco :

« dans *Dialogues aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*, il existe sept pages, sinon de véritables plagiat, du moins de longues citations inavouées tirées des “Mystères du Peuple” d'Eugène Sue.”³⁰⁴

Retraçons les poupées russes du complot et de leur aboutissement vers la publication des *Protocoles* :

- 1798 : *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* (Abbé Barruel, 1798) complot maçonnique menant à la Révolution française.
- 1845 : *Le Juif errant* (Sue, 1845) complot des jésuites.
- 1849 : *Joseph Balsamo* (Alexandre Dumas) complot des Illuminés dirigés par Cagliostro. Le personnage de Cagliostro (1743-1795) franc-maçon et escroc est devenu légendaire grâce à Dumas qui le transforme en héros de roman. Drumont a lui aussi fantasmé sur Cagliostro dans *La France Juive*. Il estimait que ce personnage était à l'origine de la collusion entre Juifs et francs-maçons.

Par ailleurs, il existerait une parenté de style entre Drumont et Dumas père selon Daniel Halévy :

« Observons qu'il y a des rapports entre les romans de Dumas père et *La France Juive* de Drumont. Dumas père utilisait la réalité pour construire des romans, et Drumont avait ce même tour d'esprit. La conquête de la France par les Juifs était pour lui un sujet de roman comme la lutte de Richelieu contre les nobles. Le romancier et le pamphlétaire conduisaient avec un même art leur construction historico-romanesque »³⁰⁵

- 1857 : *Les Mystères du peuple* (Sue) complot des jésuites (inspiré par *Joseph Balsamo*).
- 1864 *Dialogues aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* (Maurice Joly s'inspire des *Mystères du peuple*).
- 1868, *Biarritz*, Goedsche se contente de copier une scène de *Joseph Balsamo* : la rencontre entre Cagliostro, chef des Supérieurs Inconnus, et d'autres Illuminés, quand ils projettent ensemble

³⁰⁴ Umberto Eco, *Six promenades dans les bois du romans et d'ailleurs*, Livre de poche, Paris, 1998, p. 145

³⁰⁵ Daniel Halévy, *Regards sur l'Affaire Dreyfus*, Editions de Fallois, Paris, 1994, p. 264

l'affaire du Collier de la reine. Mais au lieu de Cagliostro & co., Goesche met en scène les représentants des douze tribus d'Israël, réunis pour préparer la conquête du monde.³⁰⁶

- 1886 : *La France Juive* (Drumont) complot judéo-maçonnique de domination mondiale.

- 1897/1903 : gestation des *Protocoles* qui reprennent tous les ouvrages cités ci-dessus peu ou prou.

On voit ici que les pamphlétaires obsédés par l'idée du complot international se sont plagiés les uns les autres et que l'idée même du pamphlet dénonciateur fonctionne sur le principe de l'intertextualité. Barruel n'a jamais évoqué les influences maçonniques des révolutionnaires pendant la Révolution française. Cette idée lui a été soufflée par un mathématicien écossais du nom de John Robinson, lequel travaillait sur un ouvrage intitulé *Les preuves d'une conspiration contre les religions et tous les gouvernements d'Europe, ourdie par les Francs-maçons, les Illuminés et les Sociétés de lecture* (l'ouvrage de Robinson fut publié un an après celui de Barruel mais il fut conçu bien avant). Barruel n'a que très brièvement évoqué les Juifs dans ses *Mémoires* et ce même après avoir reçu une lettre d'un certain Simonini (militaire italien qui prétendait avoir côtoyé Juifs et francs-maçons et avoir reçu d'eux tous les secrets concernant le renversement de tous les pouvoirs réguliers et séculiers pour instaurer le judaïsme) en 1820, peu de temps avant sa mort. Barruel était sur le point de revenir sur cette lettre et il s'était convaincu qu'un complot judéo-maçonnique existait, avec infiniment plus de pouvoir que ne le suggérait Simonini. Barruel avait rédigé un ouvrage pour diffuser cette théorie mais il décida de le détruire, estimant qu'une telle "révélation" provoquerait un massacre des Juifs. Selon Léon Poliakov, la lettre de Simonini aurait été fabriquée par la police politique de Fouché pour compromettre les Juifs aux yeux de Napoléon.³⁰⁷ Taguieff, quant à lui, pense que la lettre de Simonini a été écrite par Barruel en

³⁰⁶ *Six promenades dans les bois du romans et d'ailleurs, op. cit.* p. 146

³⁰⁷ *Histoire d'un mythe op. cit.* p. 33

personne.³⁰⁸ En tout cas la lettre fut publiée par le Père Grivel en 1878 dans la revue catholique *Le Contemporain*. Si l'ouvrage antisémite de Barruel avait paru, il aurait contenu tout ce que les *Protocoles* allaient présenter ainsi qu'une grande partie de "l'histoire" des Juifs imaginée par Drumont. En effet, Barruel, comme Drumont, pensait que l'idée révolutionnaire existait depuis Mani (créateur du Manichéisme) et qu'elle s'était perpétuée par l'intermédiaire des Templiers puis des francs-maçons. Cette chronologie du livre détruit par Barruel est similaire à celle que l'on peut lire dans le volume I de *La France Juive*. Comment Drumont aurait-il pu être influencé par un ouvrage détruit avant publication ? Barruel avait confié ses théories au Père Grivel qui les publia dans un article intitulé *Souvenirs du P. Grivel sur les PP. Barruel et Felter* dans le *Contemporain* de juillet 1878.

Drumont n'a pas pu lire *Les Protocoles des Sages de Sion* car il est mort trois ans avant leur publication en France (en 1920). Coup du sort, les *Protocoles* furent publiés dans le journal que créa Drumont, *La Libre Parole*. Néanmoins, Drumont a probablement eu accès aux sources inspiratrices des *Protocoles* car *La France Juive* est la reconstruction de l'histoire de la France déclinée à travers le prisme déformant d'un prétendu "complot juif", dans lequel l'auteur légitimait l'antisémitisme. Indubitablement, la structure rhétorique de *La France Juive* a inspiré l'auteur des *Protocoles des Sages de Sion* car l'histoire du peuple juif narrée par Drumont repose sur l'idée du complot permanent contre les chrétiens. La fin de la *France Juive* est un appel au génocide. Il en va de même pour les *Protocoles*. En effet, la vision du monde qu'ils induisent débouche sur le désir d'élimination définitive des Juifs. Enfin, Golovinski a écrit *Les Protocoles* en français et ce faisant, il s'est inspiré de la tradition de l'antisémitisme politique français et notamment des écrits de

³⁰⁸ Pierre-André Taguieff, *La Foire aux illuminés*, Mille et une nuits, Paris : 2005, p. 141

Gougenot des Mousseaux, Chabauty, Mgr Meurin et par conséquent Drumont. Quoi qu'il en soit le succès du complot permanent décrit dans *La France Juive* et dans *Les Protocoles des Sages de Sion* relève du délire fantasmagorique tant pour leurs auteurs que pour les lecteurs qui s'y laissent prendre, comme l'explique Pierre-André Taguieff :

“Le mythe de la conspiration mondiale juive [...] a toujours eu l'étonnante faculté de transformer certains individus en fanatiques aveugles, inaccessibles aux arguments rationnels et imperméables à l'évidence, et de semer le trouble et la confusion parmi un grand nombre de gens par ailleurs parfaitement raisonnables. Il faut en conclure qu'il répond à de profonds et tenaces besoins inconscients.”³⁰⁹

Que Drumont soit un fanatique aveugle ne laisse aucun doute mais en ce qui concerne Golovinski, on ne saura jamais vraiment s'il a agi pour l'argent (puisque le faux qu'il a rédigé était un ouvrage de commande) ou par fanatisme. Quoi qu'il en soit, on peut sans aucun doute rassembler Drumont et Golovinski sous une même bannière, celle de l'escroquerie. Car les documents qu'ils utilisèrent pour composer leurs pamphlets n'avaient rien à voir avec les Juifs et les francs-maçons. Il y a fort à parier qu'ils savaient le peu de valeur des ragots qu'ils exploitaient, au regard de l'historien, et l'insanité des plagiats au regard du lettré. Taguieff souligne ce point de vue :

“Il existe un monde souterrain dans lequel les délires pathologiques, déguisés en idées, servent à des escrocs et à des fanatiques semi-lettrés pour exciter les masses ignorantes et superstitieuses. Dans certaines circonstances, ce monde émerge soudainement des profondeurs pour fasciner, capturer et dominer les esprits les plus équilibrés et les plus responsables, qui perdent leur équilibre et leur sens des responsabilités. Il peut alors arriver à ce monde de devenir un facteur politique et d'infléchir le cours de l'histoire.”³¹⁰

Structure des Protocoles des sages de Sion ³¹¹

Ce qui suit est un choix des phrases les plus significatives pour chaque *Protocole*, suivi d'un commentaire.

³⁰⁹ *Les Protocoles des Sages de Sion, faux et usages de faux, op. cit.* vol. I, p. 253

³¹⁰ *Ibid.* p. 20

³¹¹ Pour l'analyse des *Protocoles*, nous avons choisi la version la plus facilement accessible à la BNF : Rassemblement anti-juif de France, *Les Protocoles des Sages de Sion* ; [préf. de Darquier de Pellepoix] : Paris 1938

Premier Protocole : La force crée le droit.

Les Sages présentent leur système politique qui se manifeste par la volonté de gouverner les hommes par la violence et la terreur. Pour les Sages, la liberté politique est une abstraction qui attire les masses populaires mais elle est irréalisable car personne ne sait en user avec modération. La politique est contraire à la morale car pour régner il faut recourir à la ruse et à l'hypocrisie. Le système politique des Sages est l'autocratie car elle guide les masses aveugles et sans raison. La peine de mort est nécessaire pour entretenir la terreur et faire cesser toute insubordination.

On voit clairement que Mathieu Golovinski s'est très largement inspiré des commentaires du Machiavel imaginé par Maurice Joly. Seul l'aspect autoritaire dans le pamphlet politique de Joly intéresse Golovinski. Le système politique des Sages est clairement présenté comme une dictature autocratique.

Deuxième Protocole : La guerre, base de la domination juive. Le rôle de la presse.

Les Sages soulignent la puissance de l'argent qu'ils possèdent en affirmant que les guerres ne doivent pas donner aux vainqueurs d'avantages territoriaux. Ainsi les guerres sont transportées sur le terrain économique ce qui oblige les Nations à emprunter aux Juifs et à dépendre d'eux. La presse doit servir à guider les esprits non-juifs dans la direction choisie par les Sages. Les mouvements d'opinion des masses sont créés par la presse.

Le deuxième *Protocole* est axé sur la théorie du complot visant à manipuler les Etats et les peuples grâce au pouvoir de l'argent et de la presse, qui serait aux mains des Juifs, pour Golovinski. On sent que l'auteur verse dans un profond cynisme et un certain mépris pour les humains puisqu'il cherche à convaincre ses lecteurs que les mouvements d'opinion sont créés par la presse comme si les hommes étaient incapables de penser par eux-mêmes. L'évocation de la presse comme instrument aux mains des Juifs est également empruntée à Drumont :

“Si la rédaction des journaux, en effet, est composée d'éléments sains, la direction, la propriété, pour être plus exact, est trop souvent aux mains d'êtres absolument méprisables, de financiers véreux, d'actionnaires peu scrupuleux qui voient dans un journal, non un moyen de répandre des théories justes et fécondes, mais d'appuyer des combinaisons louches, d'obtenir des concessions que des ministres, objets du dégoût universel, accordent sans marchander à ceux qui ont le triste courage de les louer. La conception que Gambetta se faisait de la presse est une conception exclusivement juive. Une horde de boursiers cosmopolites se réunissait un matin, s'entendait avec le Génois et venait

chasser d'un journal les Français qui l'avaient réellement créé, fondé, accrédité dans le public par leur intelligence et leur labeur."³¹²

Golovinski avait très vraisemblablement une copie du pamphlet de Drumont sur son bureau juste à côté du livre de Maurice Joly *Dialogues aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*. Le doute n'est plus permis devant tant de ressemblances.

Troisième protocole : La méthode de conquête. La hiérarchie sociale. Le vrai sens du mot liberté

La conquête des masses par les Sages sera achevée en poussant les ambitieux à abuser du pouvoir provoquant ainsi la chute de toutes les institutions sous les coups de la foule en folie. Les droits du peuple doivent rester abstraits pour qu'il ne puisse en jouir. Les Sages ont mené les peuples à détruire l'aristocratie pour les rendre dépendants des faiseurs d'argent sans pitié.

La puissance des Sages apparaît ainsi dans la faiblesse de l'ouvrier qui plie sous le joug de la misère et de l'envie. Les Juifs peuvent ensuite apparaître comme les libérateurs de l'ouvrier en lui proposant le socialisme ou le communisme. Les Sages doivent faire enseigner dans les écoles qu'il ne peut y avoir d'égalité par suite des différents objets de l'activité humaine. Le mot "liberté" est le symbole de la brutalité qui change la foule en bête féroce voilà pourquoi il sera supprimé à l'avènement des Sages.

Le troisième *Protocole* est une référence implicite au livre de Gustave Le Bon, *La psychologie des foules* dans lequel l'auteur estimait que la foule était barbare et dépourvue de raison. La question politique du pouvoir des Sages est précisée : les Sages se moquent des idéologies puisqu'ils les manipulent toutes. Cette théorie est bien commode pour accuser les Juifs de fomenter toutes les révolutions, qu'elles soient communistes, socialistes ou même réactionnaires : "le mot "liberté" est le symbole de la brutalité [...] voilà pourquoi il sera supprimé".

Quatrième protocole : La victoire par le matérialisme.

Les Sages doivent détruire la foi en Dieu pour la remplacer par des besoins matériels. L'industrie, le commerce, la poursuite du gain doivent occuper le temps précédemment passé à penser et à observer. Pousser les non-Juifs à la spéculation permettra de récolter leurs richesses.

Ce *Protocole* semble tout droit tiré d'un pamphlet antimaçonnique accusant les maçons d'avoir comploté contre la religion chrétienne. Il s'agit bien d'une preuve que Golovinski a forgé son faux dans le contexte politique de la France des années 1895 à 1898 au cours duquel les républicains (francs-maçons du Grand-Orient en tête) se battaient contre le pouvoir clérical.

³¹² *La France Juive, op. cit.* vol. II, p. 289

Cinquième protocole : La prise du pouvoir par l'abrutissement du non-Juif. Danger : l'initiative industrielle.

Les Sages établiront un gouvernement rigoureusement centralisé afin de contrôler toutes les forces de la communauté et d'anéantir les non-Juifs qui voudraient affronter les Juifs. Les Sages détiennent le capital qui est le moteur des tous les Etats ainsi la lutte entre Juifs et non-Juifs serait impitoyable. Le but principal du gouvernement des Sages est d'affaiblir l'esprit public, de lui faire perdre l'habitude de penser sérieusement car la réflexion crée la résistance. Pour faire perdre la tête aux non-Juifs, il faut donc semer la discorde dans tous les partis. A la place des gouvernements actuels, les Sages créeront l'Administration du Gouvernement suprême qui dominera tous les peuples. Les accusations du cinquième *Protocole* sont largement empreintes d'antijacobinisme (l'ombre de

Barruel plane sur les *Protocoles*) mais aussi d'anticapitalisme, on peut penser que le pamphlet antisémite d'extrême-gauche *Les Juifs rois de l'époque* (Toussenel) a également influencé Golovinski.

Sixième protocole : La spéculation nous permettra de ruiner l'industrie et l'agriculture, et de maintenir l'ouvrier en esclavage.

Les Sages institueront des monopoles pour englober les fortunes des chrétiens. L'aristocratie des non-Juifs doit être dépossédée de ses terres par l'augmentation des impôts sur la propriété foncière. La spéculation doit être protégée car elle sert de contre-poids à l'industrie. Ainsi tous les non-Juifs seront jetés dans les rangs des prolétaires. Les ouvriers seront maintenus en esclavage grâce à l'abus d'alcool.

Ce *Protocole* renvoie implicitement à la banqueroute de la banque catholique L'Union Générale dont Drumont a abondamment parlé dans le volume I de *La France Juive*, attribuant la faillite de cette banque aux Juifs et surtout aux Rotschild. Quant à l'abrutissement des ouvriers par l'alcool, il est également abordé par Drumont dans *La France Juive* :

“L'ouvrier de Paris particulièrement a véritablement besoin de boire avec excès. Les races déclinent, les fils les plus robustes de la province sont vite usés dans ce Paris qui corrompt et qui épuise. Les Parisiens naissent vieux, ne se soutiennent que par une force nerveuse qui doit nécessairement se retremper dans l'alcool.”³¹³

Les responsables de l'avitissement par l'alcool sont évidemment, pour Drumont, le Juif et le Franc-Maçon :

³¹³ *La France Juive, op. cit.*, vol. II, p. 287

“En tous cas, l’empoisonnement par les denrées alimentaires, par les liquides, est un grand instrument des desseins de la Maçonnerie.”³¹⁴

Septième protocole : La guerre et la terreur, instruments de la domination juive du monde.

Le plan de domination juive du monde doit passer par l’intensification des armements et l’augmentation du personnel de police. Les Sages doivent susciter l’agitation, la discorde et la haine à partir de l’Europe et dans tous les autres continents. Tous les pays seront ainsi habitués à considérer les Juifs comme un élément nécessaire de coercition. Toute opposition devra être neutralisée par une déclaration de guerre par les voisins du pays rebelle et si ces voisins eux-mêmes se ligueraient contre les Juifs la réponse serait une guerre générale.

Les Juifs auteurs de troubles et responsables des guerres, ce mythe avait déjà été utilisé par Drumont dans *La France Juive*. En effet le bouc émissaire perpétuel était bien utile pour expliquer la défaite des Français devant l’Allemagne en 1870. Ce même mythe sera resservi en 1940 par Vichy qui accusera Juifs et Francs-Maçons d’avoir provoqué les nazis dans le film “Forces occultes” dont nous reparlerons.

Huitième protocole : Nos collaborateurs : économistes et millionnaires. Le rôle des domestiques juifs.

Les Sages doivent se munir de toutes les armes que leurs adversaires pourraient employer contre eux. Le régime des Sages doit s’entourer de publicistes, de juristes, de banquiers, de millionnaires, d’administrateurs, de diplomates et d’économistes qui connaîtraient tous les secrets de l’existence sociale et tous les dessous de la nature humaine.

Là encore, il s’agit d’une allusion à peine voilée de la puissance des Rotschild en France, en Angleterre et en Allemagne (banquiers et millionnaires).

Neuvième protocole : Tous les partis sont entre nos mains. L’organisation de la terreur. La corruption de la justice, de l’élection, de l’instruction, etc...

Les Sages ont déjà détruit toutes les puissances et si quelques Etats élèvent des protestations, c’est sur l’ordre des Sages. L’antisémitisme est nécessaire aux Sages pour gouverner leurs frères inférieurs. Le gouvernement suprême des Sages existe déjà sous la forme d’une dictature. Les hommes de toutes les opinions (monarchistes, démagogues, socialistes, communistes) sont au service des Sages. Ils s’efforcent de renverser tout ce qui tient encore debout. La division du peuple en partis les a tous mis à la disposition des Sages. Les institutions des non-Juifs n’ont pas été détruites prématurément mais leur mécanisme a été remplacé par la licence désordonnée du libéralisme. En cas de soulèvement des non-Juifs, des métros seront construits dans toutes les capitales et ils sauteront avec toutes les organisations et les documents nationaux.

³¹⁴ *La France Juive, op. cit.* vol. II, p. 289

Ici, la démocratie est rendue comme responsable de la décadence des peuples, ce qui prouve bien que Golovinski et après lui tous les propagateurs des *Protocoles* n'étaient pas qu'antisémites et antimaçons, ils étaient ouvertement pour la dictature et contre le parlementarisme. Le pluralisme politique, comme masque du complot judéo-maçonnique, est absent de la pensée de Drumont, sans doute parce que celui-ci était député antisémite et monarchiste. Il savait donc que ses opinions (relayées par quelques parlementaires judéophobes ou royalistes comme lui) étaient farouchement opposées à celles des communistes et donc irréconciliables dans l'hémicycle.

Dixième protocole : Comment nous arriverons à épuiser les non-Juifs pour qu'ils nous offrent eux-mêmes le pouvoir.

Les Sages comptent attirer toutes les nations à la construction d'un nouvel édifice fondamental qu'ils ont préparé. Quand le coup d'Etat aura eu lieu, les Sages le feront accepter aux nations par l'audace en déclarant que tout allait mal mais, que toutes les causes de tourments (nationalités, frontières, différentes monnaies) sont détruites. L'avènement des Sages au trône du monde s'effectuera par l'absolutisme de la majorité en détruisant la valeur éducatrice de la famille et inhibant les individualités. Le peuple deviendra ainsi une force aveugle. Dans un avenir prochain, les nations seront dirigées par des présidents qui auront des tares cachées dans leurs passés et qui nous seront donc soumis. Les députés ne pourront plus proposer de lois. Les Sages seront donc les seuls à diriger la force législative. Ils détruiront toutes les constitutions pour grouper les gouvernements sous leur despotisme.

Il s'agit ici de décrire le pouvoir des Sages comme un gouvernement mondial, ce qui n'est pas sans rappeler le discours actuel de l'extrême-droite française, laquelle prétend que la France est victime du "mondialisme" et du "cosmopolitisme". On voit donc que Le Pen n'a rien inventé...

Onzième protocole : La constitution future. Caractéristiques du coup d'Etat. Le rôle de la franc-maçonnerie. Les non-Juifs sont des moutons.

La constitution des Sages créera la loi, le droit et la justice sous forme de propositions au corps législatif, par des décrets présidentiels sous forme de lois générales, par des actes du Sénat et par des décisions du conseil d'Etat, sous forme de décrets ministériels, sous forme de coup d'Etat. La liberté de la presse, le droit d'association, la liberté de conscience, le principe électif doivent disparaître. Les non-Juifs sont des moutons et les Juifs des loups. La franc-maçonnerie secrète a servi à instituer la politique des Sages dans les cerveaux non-juifs sans leur donner les moyens d'en pénétrer le sens secret.

Le gouvernement des Sages est décrit comme totalitaire et les francs-maçons, une fois encore, comme les marionnettes aveugles des Juifs. On peut noter l'utilisation du lexique animalier pour définir les Juifs (loups) par rapport aux non-Juifs (moutons). On pense à la fable "Le loup et l'agneau" de La Fontaine qui doit probablement parler à la mémoire collective des Français.

Douzième protocole : notre interprétation du mot "liberté". L'organisation de la presse. La solidarité maçonnique de la presse. Comment nous utiliserons l'opinion provinciale. L'infaillibilité du nouveau régime.

La liberté est le droit de faire ce que permet la loi. La presse et les livres seront bridés. Rien ne sera notifié à la société sans le contrôle des Sages. Quiconque voudra être éditeur, bibliothécaire ou imprimeur devra obtenir un diplôme. L'instrument de la pensée deviendra un moyen d'éducation entre les mains des Sages.

Ce *Protocole* est démenti par le simple fait que des journaux comme *La Libre parole* ou *La Croix*, ouvertement antijuifs et antimaçonniques, aient pu exister sans que leurs rédacteurs aient été aucunement inquiétés. La mauvaise foi des sectateurs du prétendu complot judéo-maçonnique est donc flagrante.

Treizième protocole : Notre méthode pour maintenir les non-Juifs en esclavage. Il n'y a pas de progrès spirituel.

Le besoin du pain quotidien oblige les non-Juifs au silence et en fait les humbles serviteurs des Sages. Afin que les masses n'arrivent pas à deviner quelque chose par la réflexion, les Sages les détourneront de la pensée par les divertissements. Le rôle des libéraux, rêveurs utopistes, sera définitivement fini, quand le régime des Sages sera reconnu. Le progrès sert à obscurcir la vérité, afin que personne ne le connaisse, excepté les Sages.

Ce *Protocole* est une critique du modernisme de la démocratie représentative qui apporte aux citoyens l'éducation mais aussi les divertissements : cabarets, salles de jeux, théâtre voire alcoolisme décriés par Drumont dans le deuxième volume de *La France Juive*. La démocratie est dénigrée comme étant un "rêverie d'utopistes" qui sert à préparer les citoyens à la future dictature des Sages. Mais les démocraties existaient depuis près d'un siècle en Europe occidentale quand

Les Protocoles furent publiés et rien ne pouvait permettre d'accréditer "l'abrutissement" des masses pour faciliter l'avènement d'une dictature des Sages.

Quatorzième protocole : Une religion unique : la nôtre.

Quand le règne des Sages sera venu, seule la religion juive subsistera. Les Sages publieront en toute occasion des articles où ils compareront leur régime bienfaisant avec ceux du passé. Les peuples préféreront le repos du servage aux droits de la fameuse liberté qui a tellement tourmenté l'humanité.

La peur de la fin du christianisme obsédait les antisémites (seule la religion juive subsistera). La "fameuse liberté" signifie la démocratie qui semble décriée par les Sages, alors qu'en réalité, le dénigrement provient du rédacteur des *Protocoles*. Le seul véritable "Sage" ayant existé (Sage en tant que cerveau malfaisant préméditant un régime totalitaire) est le rédacteur des *Protocoles* au service du Tsar. On constate que *Les Protocoles* sont une projection psychanalytique sur les juifs et les francs-maçons des propres convictions politiques de Golovinski.

Quinzième protocole : Le coup d'Etat juif. L'exécution des francs-maçons. L'avènement du roi d'Israël.

Quand les Sages commenceront enfin à régner, à l'aide de coups d'Etat préparés partout le même jour, tous ceux qui prendront les armes pour s'opposer à eux seront massacrés. Les sociétés secrètes (dont la franc-maçonnerie) seront dissoutes et leur membres exilés dans les continents éloignés de l'Europe. Mais en attendant leur avènement, les Sages créeront et multiplieront les loges maçonniques qui formeront leur principal bureau de renseignement et leur moyen d'influence. Quand le temps sera venu pour les Sages de gouverner ouvertement ils referont toutes les législations. Toutes les lois seront brèves, claires, inébranlables, sans possibilité d'interprétations. Le trait dominant de ces lois sera l'obéissance aux ordres. Quand le roi d'Israël régnera, il deviendra le patriarche du monde et sera dans une communion constante avec les peuples.

La suppression de la franc-maçonnerie après avoir rendu des bons et loyaux services est particulière aux *Protocoles*. Cet argument est totalement absent des pamphlets de Drumont et des pamphlets antimaçonniques de la fin du XIXème siècle. Le faux, destiné à la police secrète du Tsar, avait peut-être double usage : justifier les pogroms et justifier l'interdiction de la franc-maçonnerie car, suite à l'échec d'un complot auquel avaient participé, en 1825, nombre de maçons, pour obtenir du

tsar Nicolas Ier les réformes indispensables, la maçonnerie russe fut interdite pendant le reste du XIXème siècle.

Seizième protocole : Comment nous organiserons l'enseignement.

Les universités seront recomposées dans un nouvel esprit, dans le but de détruire toutes les forces collectives opposées aux Sages. Le droit civique et les questions politiques seront exclus de l'enseignement. Les Sages feront de la jeunesse des enfants soumis à l'autorité. L'histoire ancienne sera remplacée par l'étude des programmes de l'avenir. Tous les faits des siècles passés désagréables aux Sages seront effacés de la mémoire des hommes. Chaque classe sociale doit être élevée selon la fonction et le travail qui lui sont propres.

Ce *Protocole* est très étrange car on pourrait croire qu'il est l'œuvre de bolcheviques s'appuyant sur la théorie marxiste "du passé faisons table rase", la référence aux classes sociales fait également penser à la lutte des classes marxiste. Pourtant la révolution russe était encore bien loin puisque les *Protocoles* ont été rédigés vers 1895 soit vingt-deux ans avant Octobre Rouge. Le marxisme devait déjà effrayer le Tsar, on peut donc affirmer que les *Protocoles* sont, dans l'ordre d'importance, antijuifs, antimaçonniques et anticommunistes.

Dix-septième protocole : Les prêtres. La police.

La profession d'avocat crée des hommes sans principes. C'est pourquoi les Sages enfermeront cette profession dans d'étroites limites. Les Sages ont discrédité la classe des prêtres chrétiens. Son influence sur les peuples tombe chaque jour. Le roi des Juifs sera le Vrai Pape de l'univers.

Les Juifs luttant contre l'influence de l'Eglise chrétienne sur la société est un thème phare de l'antisémitisme religieux. Drumont l'a utilisé sans toutefois supposer qu'un pape juif remplacerait le pape catholique. Le roi des Juifs serait plutôt Rotschild pour Drumont. Golovinski s'est probablement inspiré de la lutte des francs-maçons en France pour instaurer la séparation des Eglises et de l'Etat. Il s'est également appuyé sur *Les Dialogues aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu*, dans lesquels Maurice Joly écrivait :

“Les nations franchement chrétiennes échapperont toujours au despotisme, car le christianisme élève la dignité de l’homme trop haut pour que le despotisme puisse l’atteindre, car il développe des forces morales sur lesquelles le pouvoir humain n’a pas de prise.”³¹⁵

Dix-huitième protocole : Comment nous conserverons au pouvoir son prestige.

Les Sages renforceront les mesures de protection policière en simulant des désordres. Le prestige du pouvoir baisse s’il découvre souvent des complots contre lui-même. Le souverain des sages sera protégé par une garde imperceptible. Dans le cas contraire, ce serait reconnaître la faiblesse de l’organisation gouvernementale.

Golovinski imagine ce que serait le régime des Sages : Etat policier et contrôle permanent des citoyens. Même dans les pensées les plus paranoïaques de Drumont, on ne trouve pas de police secrète pour protéger les Juifs. Le judéophobe estimait que les Juifs contrôlaient la justice et la finance, il n’a donc pas cru bon d’inventer dans *La France Juive* un ragot sur une prétendue milice secrète. Golovinski n’a rien imaginé car il est s’est contenté de recopier Maurice Joly :

“Rien n’est plus précieux que la vie du souverain : il faut qu’elle soit environnée d’innombrables garanties, c’est-à-dire d’innombrables agents, mais il est nécessaire en même temps que cette milice secrète soit assez habilement dissimulée pour que le souverain n’ait pas l’air d’avoir peur quand il se montre en public.”³¹⁶

Dix-neuvième protocole : Le droit de présenter des suppliques et des projets. Les factions. Les crimes politiques.

Toute pétition qui inviterait à améliorer la condition du peuple sera stimulée pour voir les défauts ou les fantaisies des sujets. Le crime politique sera mis sur le banc des accusés au même rang que le vol et le meurtre pour que l’opinion méprise ce genre de crime.

Le plébiscite est l’arme préférée des despotes car elle leur permet de duper le peuple qui se croit écouté par le pouvoir. La politique est présente dans les pamphlets de Drumont et le judéophobe est évidemment un farouche opposant du système parlementaire, mais dans ses attaques contre Gambetta et Crémieux, il s’arrête surtout à leur judéité (supposée pour Gambetta). Drumont n’était

³¹⁵ Maurice Joly, *Dialogues aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu*, Édition portant le nom de l’auteur, Bruxelles : 1864, p. 200

³¹⁶ *Dialogues aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu op. cit.* p. 212

pas un subtil politologue et pour cette raison, il n'a fait aucune allusion à quelque pétition que ce soit concernant la politique de la III^{ème} République, ni en bien ni en mal.

Vingtième protocole : Notre programme financier.

Le gouvernement des Sages évitera de trop charger les masses populaires d'impôts. Le roi aura la fiction légale de la propriété de tout ce qui se trouve dans son Etat. L'impôt devra consister en une base progressive sur la propriété. Il n'existera plus de haine du pauvre contre le riche en qui il verra une force financière indispensable à l'Etat. Le roi n'aura pas de propriété personnelle puisque tout ce qui est dans l'Etat est à lui. L'achat d'une propriété ou un héritage seront imposés de timbre progressif. La trésorerie devra contenir un capital de réserve. Une cour des comptes dressera un inventaire des recettes et dépenses de l'Etat. L'émission de l'argent doit être en rapport avec l'accroissement de la population. La monnaie doit être basée sur le travail. Il n'y aura pas d'obligation sur l'Etat. Le droit d'émettre des valeurs sera réservé aux compagnies industrielles.

Le système financier des *Protocoles* est un verrouillage de l'économie par la ploutocratie. Il trouve peut-être une influence dans *La France Juive* car Drumont n'hésite pas à répéter que les Rotschild possèdent des milliards extorqués aux Français au moyen des guerres et des prêts aux forts intérêts :

“Les Juifs possèdent la moitié du capital circulant sur la terre, or la fortune de la France, qui paye un budget de près de quatre milliards, peut être évaluée à cinquante milliards, sur lesquels les Juifs possèdent bien quatre-vingts milliards.”³¹⁷

Vingt et unième protocole : Les emprunts intérieurs. Les conversions. Suppression de la bourse des fonds publics. Taxation des valeurs industrielles.

Les emprunts intérieurs provoquent un passif fort lourd et pour payer les intérêts, il faut avoir recours à de nouveaux emprunts qui augmentent la dette principale. Les conversions diminuent seulement le paiement des intérêts. Les Sages supprimeront toutes les bourses de fonds publics pour ne pas baisser les prix des valeurs juives. Les bourses seront remplacées par des grands établissements de crédit spécial inféodant les industries à l'Etat.

Puisque Drumont prétendait que les Juifs possédaient la moitié du capital de la terre, on peut supposer sans trop se tromper qu'il était persuadé que les Juifs possédaient également la moitié des

³¹⁷ *La France Juive, op. cit.* vol. I p. 521

industries et de l'Etat. Golovinski n'a eu qu'à grossir le trait déjà esquissé par Drumont pour terminer le tableau d'un monde aux mains des Juifs.

Vingt-deuxième protocole : *Le secret de l'avenir.*

L'ordre sera établi par la violence. Les Sages sauront prouver qu'ils sont des bienfaiteurs. Leur autorité sera glorieuse. L'auréole de leur pouvoir prouvera la peur révérende de tous les peuples.

Chez Drumont, les Juifs profitent des guerres pour asseoir leur pouvoir, il les accuse de trahison permanente. "L'ordre établi par la violence" est déjà décrit par le judéophobe quand il évoque la Commune ou la guerre de 1870 :

"La Commune eut donc ainsi deux faces : l'une déraisonnable, irréfléchie, mais courageuse : la race française. L'autre mercantile, cupide, pillarde, bassement spéculative : la race juive."³¹⁸

Vingt-troisième protocole : Condamnation à mort de l'ancienne société et sa résurrection sous une nouvelle forme. L' élu de Dieu.

Les Sages rétabliront la petite industrie car les gros fabricants dirigent l'esprit des masses contre le gouvernement. L'ivrognerie sera interdite car les hommes qui s'y adonnent se transforment en brute. Le souverain qui prendra la place des gouvernements existants sera obligé de condamner à mort l'ancienne société pour la ressusciter sous la forme d'une armée régulièrement organisée. L' élu de Dieu brisera les forces mues par l'instinct et non par la raison et les peuples du monde plieront le genou devant lui.

Ce *Protocole* a une dimension apocalyptique dans laquelle l'ancienne société est condamnée à périr pour que la société juive domine. La fin de la *France Juive* possède cette même dimension apocalyptique comme nous le verrons.

Vingt-quatrième protocole : le roi de la race de David.

Plusieurs membres de la race de David prépareront les rois et leurs héritiers, ils les initieront aux secrets cachés de la politique. Seuls ceux qui seront capables d'un gouvernement ferme inflexible jusqu'à la cruauté recevront les rênes des Sages. Seul le roi et ses trois initiateurs connaîtront l'avenir. L'intelligence du roi aura été mise à l'épreuve par les Sages. Le roi d'Israël doit être d'une irréprochabilité exemplaire.

³¹⁸ *Ibid* p. 401

L'aspect initiatique de l'élection du roi des Sages évoque la fusion entre les Juifs et les Francs-Maçons, réunis dans le dernier *Protocole* pour assouvir un vieux fantasme cher à Drumont et à ses héritiers. De plus, un parallèle entre antimaçonnisme et antisémitisme est intéressant à relever : Leslie Fry (de son vrai nom Paquita Shishmarev) , qui crut partiellement au canular de Léo Taxil fut également une des propagatrice des *Protocoles* en Russie en 1922. Elle attribua ce pseudo-document à un sioniste, Ahad Haam, qui l'aurait fait traduire d'hébreu en français afin de le présenter pour approbation à l'Alliance israélite universelle... *Dans Léo Taxil et la franc-maçonnerie*, Fry tente d'expliquer pourquoi la mystification taxilienne n'en est pas une :

Toutefois, ce que des hommes [...] perdirent de vue, c'est le fond de vérité, d'une importance incalculable, contenu dans les oeuvres attribuées à Léo Taxil, qu'il aurait fallu dégager de l'in vraisemblance qui le masquait habilement. Comme principe général, il est bon de se souvenir que l'imposture n'existe qu'autant qu'elle est basée sur certains côtés de la vérité propres à inspirer confiance. Il semble, en vérité, que les adversaires de Taxil ne purent voir la forêt parce que l'arbre devant lequel ils s'étaient placés couvrait à lui seul le champ visuel. Il est en effet, stupéfiant de constater qu'au cours de toute la polémique qui eut lieu avant la séance du 19 avril 1897 [date choisie par Taxil pour révéler sa fumisterie], peu de travail fut fait pour étudier le côté occulte de la maçonnerie qui, à ce moment, battait son plein. On ne peut, non plus, s'abstenir de souligner que ce sont précisément les livres de Bataille [pseudonyme emprunté par Taxil et son comparse le docteur Hacks] *Le diable au XIX^e siècle*, et ceux de Taxil, de Diana Vaughan [personnage inventé par le fumiste] et de Margiotta contenaient le plus de vérité. Avec beaucoup de bon sens, une patience inlassable et des connaissances approfondies et étendues de plusieurs langues et de divers pays, on eût recueilli dans ces oeuvres bien des pierres qui auraient formé une mosaïque saisissante de vérité. »³¹⁹

Leslie Fry est tombée dans le piège tendu par Taxil car elle a cru en l'existence de Diana Vaughan, personnage imaginée par l'auteur du *Diable au XIX^e siècle* pour la conception de ce canular. De plus, Fry cherchait à prouver l'existence du Palladisme (culte luciférien monté de toutes pièces par Taxil) en affirmant qu'il était présent dans les hauts-grades de la franc-maçonnerie et dans les sociétés occultistes de la fin du XIX^e siècle (Société Théosophique, Golden Dawn, Societa Rosicruciana in Anglia). Fry était allée chercher dans des archives la preuve de son affirmation en

³¹⁹ Leslie Fry, *Léo Taxil et la franc-maçonnerie*, British-American-Press, Chatou, 1934, p. 10

attribuant le Palladisme à une ancienne société initiatique dont le nom avait peut-être inspiré Taxil

:

« Ensuite, contester comme beaucoup l'ont fait le nom de Palladisme, l'attribuant à l'imagination fantaisiste de Léo Taxil, était aussi une erreur. Dans la « Cyclopedia of Fraternities » de Stevens, on trouve que « l'Ordre du Palladium fut institué en 1730 et introduit de bonne heure à Charleston. Là, il sommeilla jusqu'en 1886, époque où il reflourit sous l'aspect nouveau du Palladium Réformé pour imprimer une activité nouvelle aux traditions de la Haute Maçonnerie. Il est peu connu, car le nombre de ses membres est très limité, et le plus grand secret enveloppe ses délibérations. »³²⁰

Le dernier *Protocole* est une véritable projection au sens psychanalytique du terme puisque les paranoïaques du complot étaient pour la plupart des racistes persuadés que la race dite aryenne était supérieure aux autres et qu'elle devait dominer le monde. Ici, on assiste à un renversement du fantasme puisque la race dominatrice n'est plus celle prétendue aryenne mais la "race de David". Renverser ses fantasmes est peut-être la meilleure manière de se convaincre de leur réalité.

Structure du complot judéo-maçonnique dans *La France Juive* : le complot permanent.

Dès l'introduction de son pamphlet, Drumont annonce son attention première, la dénonciation de l'emprise prétendue de la France par les Juifs :

« il m'a paru intéressant et utile de décrire les phases successives de cette conquête juive, d'indiquer comment, peu à peu, sous l'action juive, la Vieille France s'est dissoute, décomposée. »³²¹

Il emploie le mot "conquête" plutôt que "complot" mais la pensée reflète celle des fanatiques du complot car l'asservissement prétendu des non-Juifs par les Juifs se réalise progressivement, par "phases successives" et de façon cachée "sous l'action". Le vocabulaire qu'il choisit évoque implicitement ce thème :

« l'œuvre latente du Juif est très difficile à analyser, il y a là toute une action souterraine, dont il est presque impossible de saisir le fil. »³²²

³²⁰ *Ibid*, p. 13

³²¹ *La France Juive*, op. cit. vol. I, p. XII

³²² *Ibid*, vol. I, p. XIV

Le complot imaginé par Drumont est similaire à celui décrit par les *Protocoles des Sages de Sion* ou par Goedsche dans le roman *Biarritz*. La conquête du monde par les Juifs est décrite comme une domination commencée depuis des siècles. Ce caractère lointain de la volonté d'hégémonie des Juifs rassemble tous les judéophobes qui tentent d'accréditer la thèse du Juif intrigant inné :

« Le rêve du Sémite, en effet, sa pensée fixe, a été constamment de réduire l'Aryen au servage, de le mettre à la glèbe. »³²³

Les techniques de conquête supposées telles que les décrit Drumont se retrouvent dans les *Protocoles* :

« Pendant des siècles ils [les Juifs] ont monopolisé l'exercice de la médecine qui leur rendait l'espionnage facile. »³²⁴

« Ils sont restés longtemps à l'état vague, agissant avec la Franc-Maçonnerie, s'abritant derrière des phrases sonores, émancipation, affranchissement, lutte contre les superstitions et les préjugés d'un autre âge ».³²⁵

Tout au long de *La France Juive*, Drumont s'attache à démontrer la puissance juive en France.

Ainsi, pour le judéophobe, le complot juif est permanent :

« dans le commencement de la période carolingienne, nous les trouvons plus puissants que jamais. Charlemagne adjoint un Juif aux ambassadeurs qu'il envoie à Haroun-al-Raschid. Sous des monarques faibles comme Louis le Débonnaire, ils donnent carrière à leur nature envahissante. »³²⁶

Drumont sait lui aussi manipuler le fameux mythe de l'extinction des Templiers :

« Les chevaliers du Temple s'étaient trouvés à maintes reprises en rapport avec les Juifs, pour des affaires d'argent [...] Or tout individu, tout corps constitué, tout peuple d'origine aryenne qui se complaît au maniement de l'argent est perdu. »³²⁷

La vengeance des Templiers contre le roi et le pape qui explique le renversement de la monarchie en 1789, est la trame du prétendu complot maçonnique pour Barruel. Drumont reprend ce thème

³²³ *La France Juive, op. cit.*, , vol. I, p. 7

³²⁴ *Ibid* p. 33

³²⁵ *Ibid*, p. 125

³²⁶ *Ibid*, p. 145

³²⁷ *Ibid*, p. 173

en y insérant les Juifs bien avant la publication des *Protocoles*. La main-mise par les Juifs sur la France continue de hanter l'histoire contée par Drumont et celui-ci explique les méfaits qu'il leur impute sous le règne de Charles VI :

« avec leur incroyable obstination dans le mal, les Juifs continuèrent à poursuivre leurs intrigues multiples. Ils recommencèrent à ruiner le pays par l'usure, ils se procurèrent des hosties pour les profaner, ils égorgèrent des enfants le Vendredi saint. »³²⁸

La progression de la puissance juive est interrompue par leur expulsion de France décidée en 1394 par Charles VI. Le fait historique marque la pensée de Drumont qui voit dans cette expulsion une chance pour la France :

« En un mot, à partir de 1394, époque à laquelle elle chasse les Juifs, la France montera toujours. A partir de 1789, époque à laquelle elle les reprend, elle descendra sans cesse... »³²⁹

La date de 1789 est celle de l'émancipation des Juifs en France et de la fin de la monarchie absolue. Deux événements qui font horreur à un ennemi du libéralisme et de la démocratie comme l'est Drumont. Dans le volume I de *La France Juive*, on trouve une lettre apocryphe qui a servi de base à la rédaction des *Protocoles*, il s'agit de la *Lettre du rabbin de Constantinople* envoyée aux Juifs d'Arles obligés de se convertir au catholicisme pour demeurer en France. Drumont (comme l'auteur des *Protocoles*) trouve dans cette lettre la preuve de la volonté des Juifs de conquérir la France :

« Et à ce que vous dites vous supportez de grandes vexations, faites vos enfants avocats, notaires et gens qui soient d'ordinaire occupés aux affaires publiques, et par ce moyen, vous dominerez les chrétiens, gagnerez leurs terres et vous vengerez d'eux. »³³⁰

Le pamphlétaire s'appuie sur ce faux pour accréditer sa théorie de la France dominée par les Juifs et nie qu'elle puisse être l'œuvre d'un faussaire :

« Nous ne voyons pas, quant à nous, sur quoi on s'appuie pour contester l'authenticité de cette pièce qui résume admirablement la politique juive. »³³¹

³²⁸ *La France Juive, op. cit.* Vol. I, p. 187

³²⁹ *Ibid* p. 189

³³⁰ *Ibid*, p. 221

³³¹ *Ibid*, p. 221

Sa mauvaise foi s'apparente à celle des partisans des *Protocoles* qui affirmeront que tout ce qui a été écrit dans ce faux a été confirmé par l'histoire. Les négationnistes contemporains agissent de même en n'accordant crédit qu'aux arguments infirmant l'existence des chambres à gaz. La rhétorique des judéophobes obsédés par le mythe du complot repose sur la volonté de convaincre par tous les moyens au mépris des événements historiques. Il ne faut donc pas s'étonner que le succès de *La France Juive* (comme des *Protocoles des Sages de Sion*) repose sur une suite de mensonges éhontés. Drumont estime que la "puissance juive" est réapparue en France avec la Révolution française et avec l'aide de la franc-maçonnerie. Il affirme que l'affaire du collier de la reine :

« est une des plus belles affaires que la Franc-Maçonnerie juive ait jamais montées ». ³³²

Drumont s'est certainement inspiré du *Joseph Balsamo* d'Alexandre Dumas pour écrire une telle affirmation (on note au passage que ce roman de Dumas a beaucoup compté dans l'échafaudage des *Protocoles*). Dumas évoquait bien un complot mais seulement maçonnique. Un des traits significatifs de la littérature pamphlétaire antisémite tient à sa propension à citer, emprunter, déformer les écrits d'autrui. Finalement, le pamphlet antisémite n'est que le prolongement des mécanismes activant la rumeur. Parmi les chefs de la Révolution française, la monomanie de Drumont le pousse à trouver des Juifs :

« Que dites-vous de Marat ? [...] Avec la lèpre qui le ronge, la saleté au milieu de laquelle il vit, la haine qu'il témoigne pour la société chrétienne, c'est bien là en effet un fils de judaïsants, un Marane répondant aux bûchers d'Espagne par la guillotine de la France. » ³³³

Après la Révolution, il estime que :

³³² *La France Juive, vol. I* p. 275

³³³ *Ibid*, p. 298

« la France corrompue et tripoteuse du directoire offrait aux Juifs une proie presque aussi belle que la France de la troisième République. »³³⁴

Pour mener à bien le complot judéo-maçonnique, il fallait bien un homme. Drumont n'hésite pas à désigner Napoléon comme tel :

« Franc-Maçon certainement et très avant dans les secrets de la Maçonnerie, Jacobin farouche, ami de Robespierre jeune, Napoléon avait tout ce qu'il fallait pour jouer le rôle qu'on attendait de lui. »³³⁵

Le “on” de la phrase “qu'on attendait de lui” est significatif de la paranoïa de Drumont. Il désigne les chefs puissants du complot utilisant l'empereur comme une marionnette. Drumont est plus clair par la suite :

« Napoléon s'acquitta des obligations qu'il avait envers le Juif, et s'occupa de faire entrer définitivement dans les lois l'égalité si inconsidérément accordée aux Israélites par la constituante. »³³⁶

Si Napoléon avait des “obligations” envers les Juifs, alors il leur devait sa position. Le doute n'est plus permis au lecteur. En tant que fervent légitimiste, Drumont n'ose pas attaquer la Restauration et laisser croire que celle-ci aurait pu être sous domination juive :

« Les Juifs, il convient de le reconnaître, montrèrent alors un grand esprit politique en faisant très peu parler d'eux. Il y eut là une période de réserve et de préparation. »³³⁷

Il ne cache pas sa haine envers la monarchie de Juillet qui vit l'avènement de la famille Rothschild.

Pour le judéophobe, cet événement trouve une explication toute simple :

« une affinité existe entre les d'Orléans et les Juifs. Tous deux adorent l'argent et ce culte commun les rapproche. »³³⁸

Pour Drumont les régimes passent mais les Juifs restent et de citer Proudhon :

« Proudhon, d'un mot rude et juste, définit la Révolution de 1848 : La France, dit-il, n'a fait que changer de Juifs. »³³⁹

³³⁴ *Ibid* p. 305

³³⁵ *Ibid* p. 307

³³⁶ *La France Juive op. cit.* vol. I, p. 308

³³⁷ *Ibid*, p. 343

³³⁸ *Ibid* p. 345

³³⁹ *Ibid*, p. 371

Sous le Second Empire, Drumont prétend que les Juifs auraient fomenté la chute de Napoléon III en précipitant la guerre contre l'Allemagne :

« Les Juifs offrirent à Bismarck tout le papier-monnaie contre des espèces sonnantes, ils firent réussir la guerre de France, car la France était le seul pays où il y eut de l'argent “dans les entrailles de la terre”.³⁴⁰

Enfin la III^{ème} République est entièrement sous la férule des Juifs selon l'auteur de *La France*

Juive :

« Le 4 septembre, comme on devait s'y attendre, mit au pouvoir les Juifs français : les Gambetta, les Simon, les Picard, les Magnin. »³⁴¹

Il voit, dans la Commune, la preuve de la haine qu'auraient les Juifs pour les ouvriers :

« l'ouvrier parisien, servi par un goût inné, qui lui tenait lieu de savoir, chômait rarement et vivait relativement heureux. Par ses qualités, son entrain, sa gaieté, ce type était tout particulièrement un objet de haine pour le Juif allemand. [...] La Commune fut une excellente occasion d'en tuer tant qu'on put. »³⁴²

La haine des Juifs envers les ouvriers, est une manœuvre employée par Drumont pour exciter la vindicte populaire contre le peuple d'Israël. Cette forme de démagogie sera reprise plus tard dans les *Protocoles des Sages de Sion* :

« Qu'est-ce pour le travailleur prolétaire courbé par son labeur, écrasé par son sort, que le droit donné aux bavards de bavarder, le droit aux journalistes d'écrire, à côté de choses sérieuses, toutes sortes d'absurdités, du moment que le prolétariat ne tire pas d'autres avantages de la constitution que les misérables miettes que nous lui jetons de notre table. »³⁴³

Même si le mot “complot” n'est pas employé par Drumont, toute le lexique de la conspiration est présente dans ses pamphlets, danger, révolution, corruption de la société, manipulations :

« Le Sémite, qui apparaissait ainsi comme un danger partout et qui ne se mêlait à la vie sociale que pour la dissoudre et la corrompre. »³⁴⁴

³⁴⁰ *Ibid* p. 371

³⁴¹ *La France Juive, op. cit.* vol. I, p. 387

³⁴² *Ibid*, vol. I, p. 403

³⁴³ *Protocoles de Sages de Sion*, Editions du Rassemblement Antijuif de France, Paris, 1938, p. 11

³⁴⁴ *La France Juive, op. cit.* vol. I, p. 159

« La faculté spéciale aux Juifs de pomper la richesse d'un pays dès qu'on les laisse à peu près tranquilles. »³⁴⁵

« Le grand rêve caressé par les Juifs d'une révolution universelle organisée en haut par un ordre cosmopolite allié à presque toutes les familles nobles, en bas par les lépreux. »³⁴⁶

« Pour les Juifs, les lépreux, les malheureux prolétaires, ces parias, ces lépreux de la civilisation modernes, les moujiks de Russie sont des instruments tous trouvés qu'ils montent, qu'ils agitent, qu'ils trompent, qu'ils déchaînent sur la société avec des grands discours contre les tyrans et qu'ils abandonnent aux répressions impitoyables, lorsqu'Israël a tiré d'une révolution tout le profit qu'on pouvait en tirer. »³⁴⁷

Cette dernière phrase a sûrement inspiré l'auteur des *Protocoles* :

« Quand nous aurons créé par tous les moyens secrets et souterrains dont nous disposons à l'aide de l'or, qui est tout entier entre nos mains, une crise économique générale, nous lancerons dans les rues des foules entières d'ouvriers, simultanément dans tous les pays d'Europe. Ces foules se mettront avec allégresse à répandre le sang de ceux qu'elles envient dès leur enfance, dans la simplicité de leur ignorance et dont elles pourront alors piller les biens. Elles ne toucheront pas les nôtres, parce que le moment de l'attaque sera connu et que nous aurons pris des mesures pour garantir les nôtres. »³⁴⁸

Manipulation des ouvriers contre les nantis et Juifs se préservant des conséquences d'une révolte sont deux traits de ce passage des *Protocoles* que l'on trouve également dans *La France*

Juive :

« La Commune enrichit, dans de modestes proportions, il est vrai, la bohème juive [...] La Commune n'a pas touché une seule fois à une propriété juive; pas une seule des 150 maisons des Rotschild n'a été incendiée. »³⁴⁹

Les points communs entre *La France Juive* et les *Protocoles* sont trop nombreux pour être le fruit du hasard. Indubitablement, *La France Juive* a servi d'inspiration au célèbre faux au même titre que l'ouvrage de Maurice Joly *Dialogues aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu*. Pour preuve, Drumont affirme que les Juifs tiennent le monde en poussant les Etats d'Europe à la guerre ou en tirent les bénéfices :

« Les années 1872 et 1873 virent donc le triomphe d'Israël [...] Les Juifs refirent, mais en des proportions prodigieuses, ce que Rotschild avait fait en petit au moment de la liquidation de 1815; ils s'enrichirent en prêtant aux Français, ils reprirent aux Prussiens ce que les Français leur avaient payé. Des cinq milliards quatre au moins restèrent dans leurs

³⁴⁵ *Ibid*, p. 161

³⁴⁶ *Ibid*, p. 174

³⁴⁷ *La France Juive*, vol. I, p. 178

³⁴⁸ *Protocoles des Sages de Sion*, op. cit. p. 12

³⁴⁹ *La France Juive*, op. cit. vol. I, p. 405

mains. Bismarck n'avait rien à refuser à ceux qui l'avaient commandité pour la guerre; Thiers était à genoux devant ceux qui donnèrent comme une apparence de gloire financière à un pays écrasé sous toutes les hontes de la défaite. »³⁵⁰

On retrouve exactement les mêmes théories dans le sixième *protocole des Sages de Sion* :

« Dans toute l'Europe, et à partir de l'Europe dans les autres continents nous devons susciter l'agitation, la discorde et la haine. Le profit est double. D'un côté, nous tenons là en respect tous les pays qui sauront que nous pouvons, à notre gré, provoquer le désordre ou rétablir l'ordre : tous ces pays seront ainsi habitués à nous considérer comme un élément nécessaire de coercition. En second lieu, nos intrigues embrouilleront tous les fils que nous avons tendus dans les cabinets de tous les Etats. »³⁵¹

Cette proximité entre *La France Juive* et *Les Protocoles des Sages de Sion* a été relevée brièvement par Norman Cohn dans son livre sur le faux de Golovinski mais elle mérite d'être analysée davantage. En effet, avec *La France Juive*, les ennemis des Juifs et des francs-maçons détiennent une arme capitale : un pamphlet qui a ouvert une brèche dans les consciences, qui a levé tous les tabous et permis de semer au mieux le doute, au pire la conviction d'une domination juive mondiale. Drumont est obsédé par le complot judéo-maçonnique et comme tous les pamphlétaires opposés à la conspiration prétendue, il termine *La France Juive* par la menace d'une apocalypse :

« Pour moi, je le répète, je n'ai prétendu entreprendre qu'une œuvre de bonne volonté, montrer par quel oblique et cauteleux ennemi la France avait été envahie, corrompue, abêtie au point de briser de ses propres mains tout ce qui l'avait faite jadis puissante, respectée et heureuse. Ai-je rédigé notre testament ? »³⁵²

On ne pouvait imaginer meilleure fin pour convaincre les lecteurs d'un péril à venir. Le but de tout pamphlétaire est de convaincre par des arguments radicaux, extrêmes et la peur provoquée par la prédiction d'une catastrophe reste l'argument le plus utilisé par les obsédés du complot judéo-maçonnique. Drumont s'est sans doute inspiré d'un de ses maîtres, Gougenot des Mousseaux, pour rédiger sa conclusion apocalyptique. En effet, dans *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens* publié en 1869, on pouvait lire en dernière page :

« Arrive, éclate un beau soir une de ces grandes, une de ces formidables crises qui ébranlent la terre, et que, de longues dates, les sociétés de l'occultisme préparent à la société chrétienne, et peut-être alors verra-t-on subitement apparaître

³⁵⁰ *Ibid* p. 424

³⁵¹ *Protocoles des Sages de Sion, op. cit.* p. 21

³⁵² *La France Juive, op. cit.* vol. II, p. 577

et se produire au grand jour, dans le monde entier, toutes les milices, toutes les sectes fraternelles et inconnues de la cabale. »³⁵³

La littérature antisémite et antimaçonnique est donc prévisible car elle produit invariablement les mêmes thèmes : condamnation de la société moderne, haine de la démocratie, imputation des changements de la société aux éternels boucs-émissaires (Juifs et francs-maçons), fantasme du complot et, pour finir, prophétie de la fin de l'âge d'or tel qu'il existe dans l'imaginaire des ultra-conservateurs. Le succès de *La France Juive* ne peut donc être expliqué par un génie stylistique mais par une habile présentation et concentration des thèmes antisémites et antimaçonniques classiques. Drumont s'est sans doute appuyé sur Chabauty pour trouver une preuve du gouvernement juif mondial. En effet, ce dernier fut le premier ecclésiastique à se vanter d'une découverte : deux lettres (*La lettre des Juifs d'Arles* et la *Réponse des Juifs de Constantinople*) qui le persuadèrent de l'existence du gouvernement juif mondial unique et secret existant au sein de la diaspora. Dans ces lettres, les Juifs d'Arles demandent conseil aux Rabbins de Constantinople pour éviter les humiliations des autorités françaises. La réponse est simple, il leur faut se convertir tout en continuant à pratiquer en secret le judaïsme. Mais le simple fait qu'une correspondance supposée existe entre Juifs français et Juifs ottomans suffit à Chabauty pour proclamer l'existence d'une conspiration internationale. Les deux lettres se retrouvent bien évidemment dans le volume I de *La France Juive*.

La psychologie de Drumont était très complexe et il est très difficile de savoir s'il était un opportuniste en mal de succès qui trouvait, dans l'antisémitisme un moyen, de devenir un écrivain reconnu ou si le complot était pour lui une réalité. L'hypothèse la plus probable doit se trouver

³⁵³ Gougenot des Mousseaux, *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, Plon, Paris, 1869, p.554

entre les deux. Drumont devait être un opportuniste paranoïaque qui avait dû s'autosuggestionner. En répondant à ses propres questions sur son absence de reconnaissance dans le milieu littéraire par l'existence d'un complot judéo-maçonnique, il avait dû se sentir investi d'une mission, porteur d'une "vérité" qu'il voulait faire découvrir au monde entier. Ruth Amossy décrit bien ce phénomène :

"La représentation du complot permet de répondre à une demande sociale concernant les malheurs, les bouleversements et les catastrophes qui frappent l'humanité. La théorie du complot introduit une cohérence dans cet ensemble de phénomènes négatifs et redoutables, elle affirme qu'il existe un lien, un enchaînement de toutes les formes de malheurs et de maux. Et le mythe de la conspiration juive mondiale précise la réponse, complète la désignation des responsables secrets par la détermination d'une finalité cachée, dont la connaissance permet de tout éclairer : la conspiration en vue de la domination du monde."³⁵⁴

Aujourd'hui, la paranoïa antijuive et antimaçonnique est poursuivie par Jean-Marie Le Pen, qui croit pouvoir désigner le complot incarné par le Bnaï Brith, organisation paramaçonnique juive inventée par des Juifs américains, dont l'initiation dans les loges maçonniques était refusée, au XIX^{ème} siècle (Freud fut le membre le plus célèbre de cette organisation). Pour Drumont, le complot était incarné par l'Alliance Israélite Universelle. La simple appellation "universelle" suffisait au judéophobe pour imaginer la trame d'une conspiration mondiale. L'Alliance Israélite Universelle et Crémieux, son président, occupent tout un chapitre dans le volume II de *La France Juive*. Drumont stigmatise Crémieux car il est à l'origine de la naturalisation française des Juifs d'Algérie. La Maçonnerie (dont Crémieux faisait partie) aidée de l'Alliance Israélite Universelle se sont battues (selon Drumont) contre l'Assemblée nationale pour faire passer le décret de naturalisation. Pour le judéophobe, il ne fait aucun doute que le complot possède son organisation :

"La grande œuvre de Crémieux, en effet, c'est l'Alliance israélite universelle [...] On ne peut rêver d'instrument de domination plus puissant, et l'on s'explique qu'elle gouverne le monde."³⁵⁵

³⁵⁴ Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Nathan, Paris, 1991, pp. 34-34
³⁵⁵ *La France Juive, op. cit.* V. II, p. 54

Drumont se distingue de Golovinski et de Barruel en désignant l'Alliance Israélite Universelle comme puissance dominant le monde, car dès lors, le "complot" devient visible et désignable au grand public, il n'a rien de secret. Mais Drumont n'est plus à un paradoxe près...

La présence du complot peut se situer dans des déclarations, même bénignes, venant d'hommes politiques d'origine juive. On pense notamment à une phrase devenue célèbre tirée d'un roman du ministre britannique Disraeli (*Coningsby*, 1844) et sur laquelle Drumont s'est jeté, trop heureux de trouver une "preuve" de la conspiration :

"Vous voyez donc, mon cher Coningsby, que le monde est gouverné par des personnages bien différents... à ce que s'imaginent ceux qui ne sont pas dans les coulisses."³⁵⁶

Cette faculté, chez Drumont, de trouver des signes de la présence du complot, participe d'une certaine connivence avec ses lecteurs, comme s'il voulait que son public entre dans ses confidences.

La connivence existant entre le pamphlétaire et son lectorat est inhérente à la rhétorique du complot :

"La rhétorique du complot a cette particularité de s'appuyer sur la connivence d'un récepteur complice à qui l'on suggère la suite d'un énoncé délibérément suspendu par l'émetteur du discours. Le locuteur entrouvre le couvercle, mais c'est au récepteur - par un accord préalable et implicite, hors du discours - d'achever le travail et de finir de l'ouvrir."³⁵⁷

³⁵⁶ *La France Juive*, op. cit. V. I, p. 49

³⁵⁷ Mickael Prazan, "L'écriture génocidaire", *l'antisémitisme, en style et en discours, de l'Affaire Dreyfus au 11/09/01*, Thèse de doctorat, Paris IV, 2004, p. 112

- Chapitre 4 -

Raisonnement de l'argumentation par l'exemple.

Toute l'argumentation de Drumont concernant la franc-maçonnerie tourne autour des métaphores de l'occulte mais aussi de ce qu'il a coutume d'appeler la "machine de guerre". Il s'attache à convaincre son lecteur que la franc-maçonnerie est une société secrète d'origine juive, dominée par les Juifs, où les chrétiens initiés ne tiennent que des rôles mineurs, réservés aux médiocres ou aux naïfs.

De nombreuses argumentations par l'exemple (que ce soit dans *La France Juive* ou dans *Nos maîtres. La Tyrannie maçonnique*) se découpent en trois parties :

- La franc-maçonnerie est une société secrète juive.
- La franc-maçonnerie est l'instrument (ou la machine de guerre) qui permet aux Juifs de tirer toutes les ficelles du pouvoir.
- La franc-maçonnerie dispose d'une myriade d'enfantillages propres à attirer le chrétien gogo, lequel servira de faire-valoir aux Juifs.

Ces trois parties de l'argumentaire drumontien ne se retrouvent pas toujours dans le même ordre mais elles sonnent comme les éternels couplets d'une chanson promise à connaître un succès populaire :

“L’association maçonnique a été un cadre dans lequel sont entrées beaucoup de catégories d’hommes qui se sont reconnus là à une sorte de médiocrité malfaisante commune : les gogos, les vaniteux, les pervers, trop craintifs pour agir tout seuls et qu’un esprit de garantie personnelle porterait à ne s’aventurer qu’à bon escient.”³⁵⁸

Dans cet extrait, on reconnaît la partie de l’argumentation consacrée au dénigrement des maçons : “médiocrité malfaisante”, “gogos”, “vaniteux”, “pervers”, “craintifs”, autant de qualificatifs fonctionnant comme des parfaits antonymes du “bon chrétien” ou du “bon aryen” (sans vilain jeu de mots). En effet, le passage sus-cité est précédé d’une apologie servant, en quelque sorte, à rappeler au lecteur la définition du “bon Français”. Drumont semble exulter à chaque fois qu’il trouve l’occasion de flatter le chrétien, comme si celui-ci servait de “contrepoison” au couple maudit, Juif/franc-maçon :

“Totalement impuissants à constituer, comme les Aryens, une hiérarchie basée sur les nobles aspirations de l’être humain, sur les vertus patriotiques et familiales, sur le sentiment de l’honneur et du dévouement, les Sémites excellent dans la politique dissolvante.”³⁵⁹

Drumont reconnaît implicitement que les Juifs et les maçons ne peuvent aspirer au titre d’*être humain*, tout du moins pas *comme les Aryens*. La métaphore de l’animal résonne sournoisement dans les quelques phrases extraites du passage sus-cité. Un peu plus loin, dans le même chapitre, Drumont entonne le deuxième couplet de sa litanie antimaçonnique :

“Gouvernée par des maîtres invisibles et que nul ne soupçonne, la Franc-Maçonnerie fut une sorte de Judaïsme ouvert.”³⁶⁰

En une seule phrase, Drumont réussit la performance d’agréger toutes les vieilles peurs, les fantasmes des antisémites et des antimaçons qui l’ont précédé : Franc-Maçonnerie équivaut à Judaïsme lui-même renvoyant aux maîtres invisibles. Cette seule phrase pourrait avoir valeur

³⁵⁸ *La France Juive, op. cit.* vol. II, p. 329

³⁵⁹ *La France Juive, op. cit.* vol. II, p. 329

³⁶⁰ *Ibid*, p. 330

d'hymne, servant à rallier les futurs ennemis de la République et de la démocratie (Maurras, Céline, Drieu La Rochelle, Brasillach).

La complainte de Drumont ne serait pas achevée sans avoir désigné aux lecteurs quelle machine est employée par les Juifs pour les gouverner secrètement :

“Abrité derrière cette machine de guerre qui le cachait, le Juif put accomplir le mal, sans être responsable, en attestant Abraham qu’il était partisan de la tolérance.”³⁶¹

La mécanique bien huilée de Drumont permet au pamphlétaire d’ouvrir sa *Tyrannie maçonnique* avec la trilogie argumentaire mise au point dans *La France Juive* :

« Si la Franc-Maçonnerie touche, en effet, par certains côtés aux derniers confins de la niaiserie et de la bêtise, elle “semble aussi, si l’on en juge par l’influence politique exercée, dirigée par des chefs invisibles qui seraient d’une intelligence supérieure [...] La Franc-Maçonnerie est d’origine juive.”³⁶²

La litanie drumontienne reproduite en gros caractères peut une fois encore se résumer en trois phases :

- “Franc-Maçonnerie” [...] “touche aux derniers confins de la niaiserie” [...]
- “dirigée par des chefs invisibles” [...]
- “d’origine juive”.

La boucle est bouclée.

³⁶¹ *La France Juive, op. cit.* vol. II, p. 330

³⁶² Edouard Drumont, *Nos maîtres : La Tyrannique Maçonnique*, Editions du Trident, Paris :, 1986, p. 5-13

- Chapitre 5 -

La rhétorique antimaçonnique de Drumont (conglobation et hyperboles).

Pierre Pierrard affirmait :

« que ce serait un jeu de prendre Drumont en flagrant délit de mensonge ou de faux »³⁶³.

Il serait également aisé de prouver la paranoïa de Drumont. L'analyse de sa rhétorique le permet. Pour se convaincre lui-même et convaincre ses lecteurs que la France est persécutée par les Juifs et les francs-maçons, il utilise la figure de la conglobation. Fontanier rappelle que la conglobation est :

« une figure par laquelle, au lieu d'un trait simple et unique sur le même sujet, on en réunit, sous un seul point de vue, un plus ou moins grand nombre, d'où résulte un tableau plus ou moins riche, plus ou moins étendu. »³⁶⁴

Or; la conglobation souligne chez Drumont une réelle croyance en la toute puissance d'un complot judéo-maçonnique :

“A toutes ces formes de l'attaque il faut ajouter la persécution terrible, insaisissable, indéfinissable qui s'exerce du haut en bas de l'échelle sociale maintenant qu'on a chassé les honnêtes gens de toutes les fonctions. Où commence, où finit cette persécution ? Il est presque impossible de le dire. Elle est de tous les jours, de tous les instants, elle se produit de mille manières par d'innombrables agents affiliés à la police franc-maçonnique et juive et parfois ne se rendant même pas compte nettement de ce qu'ils font; elle dénonce, elle calomnie, elle salit, elle tend des pièges, elle organise des scandales, elle déshonore ceux contre lesquels elle ne peut réunir assez de faux témoignages : elle conduit les uns à la folie, les autres au suicide, et, dès qu'on veut l'étreindre elle glisse entre les mains, elle vous défie de la désigner par un nom.”³⁶⁵

³⁶³ Pierre Pierrard, *Juifs et catholiques français*, Cerf, Paris, 1997, p. 44

³⁶⁴ *Les figures du discours*, op. cit. p. 363

³⁶⁵ *La France Juive*, op. cit. vol. II, p. 477.

Ce qui est intéressant à souligner dans ce passage, tient à la concrétisation de sa paranoïa par la mise en forme verbale de son délire. Au lieu de se contenter d'une interrogation : "Où finit cette persécution ?", Drumont accumule ses hypothétiques manifestations : "police franc-maçonnique et juive" qui "dénonce", "calomnie", "salit", "tend des pièges", veut renforcer l'idée de persécution des "Aryens" par la judéo-maçonnerie et une série de méfaits qui donne le vertige. La prétendue persécution juive est « animalisée » puisqu'elle « glisse entre les mains » tel un serpent provoquant le dégoût. A posteriori, tout ce que décrit Drumont dans cette persécution fut réalisé mais non par les Juifs et les maçons, au contraire, ce sont eux qui en ont été les victimes en 1940. Les lecteurs de *La France Juive*, intoxiqués par les nombreuses mauvaises actions enfilées dans une sorte de "chapelet" servant à l'imprécation antimaçonnique sont probablement incapables de découvrir, en l'occurrence, une hallucination de paranoïaque. Et même s'ils voulaient mettre en doute les affirmations de Drumont, celui-ci a anticipé le soupçon et contre-attaque en déclarant que la persécution judéo-maçonnique "glisse entre les mains". Impossible donc d'affirmer ou d'infirmer la thèse de Drumont puisque la persécution judéo-maçonnique "vous défie de la désigner par un nom".

L'arme rhétorique que l'on retrouve le plus souvent dans les écrits de Drumont (avec la métaphore) reste l'hyperbole. Cette figure permet au pamphlétaire d'accentuer une information partielle, voire partielle sur la franc-maçonnerie pour mieux la dénigrer :

"Ce que n'ont indiqué [...] tous ceux qui se sont occupés de la persécution exercée par la magistrature franc-maçonnique, c'est l'état psychologique de tous ces persécutés grands et petits, qui rend leurs tortures mille fois plus atroces qu'elles ne le seraient pour nous et en même temps les met presque hors d'état de se défendre. [...] Le malheur de ces persécutés honnêtes est de rester des civilisés, de croire qu'on vit encore sous le régime des lois, que les magistrats sont des vrais magistrats, que la police, l'administration, la justice fonctionne régulièrement. L'accusation dont ils sont l'objet prend pour eux l'importance qu'elle aurait dans une situation normale."³⁶⁶

³⁶⁶ *La France Juive, op. cit.* vol. II, p. 526

Drumont veut sans doute émouvoir les lecteurs mais son portrait des Français “persécutés” par la franc-maçonnerie est si caricatural qu’il prête à sourire. Il n’a pas peur du ridicule en voulant à tout prix persuader son lecteur de la justesse de ses théories sur le pouvoir des loges. L’aspect pathétique des misères attribuées aux persécutés relève presque du roman de gare : *c’est l’état psychologique de tous ces persécutés grands et petits, qui rend leurs tortures mille fois plus atroces*. Le Français peu instruit pourrait croire que des gens sont morts à cause du “complot judéo-maçonnique” mais peut-être que lui aussi sourit. Après tout, il est possible que parmi le million de personnes ayant acheté *La France Juive*, il s’en soit trouvé qui aient voulu rire d’un pamphlet aux accents si manichéens qu’il en paraissait presque puéril : *persécutés grands et petits*.

Drumont ne recule pas non plus devant la démagogie et il est évident que ses nombreux portraits stéréotypiques (le noble, le chrétien, le paysan, le maçon, le Juif) sont adressés à un public qui aime les rumeurs, les ragots ou les histoires de comptoir. Pour cette raison, il flatte le “petit”, c’est-à-dire le Français peu fortuné, peu instruit, celui qui ne sait rien de la politique et de la société. Drumont, qui, lui, croit “savoir” estime pouvoir “instruire” le peuple et tient donc à trouver le registre littéraire qui lui sied :

“Tombées dans quelque embûche, atteintes au cœur par quelque campagne organisée contre elles, les victimes de la franc-maçonnerie s’en vont ruminer leur infortune dans un coin. Le mari quelquefois regarde sa vieille

compagne, et tous deux se sont compris, ils pensent à la même chose, au malheur d’avoir trop vécu, à la carrière brisée, au nom que naïvement ils se figurent déshonoré.”³⁶⁷

La présente hyperbole est celle du malheur, du pathétique infligé par Drumont aux « sans grade » car il est seul responsable de ce vocabulaire : “ruminer leur infortune”, “malheur d’avoir trop vécu”. Après tout, Drumont ne sait pas ce que vivent les Français du bas de la pyramide sociale. A-t-il le crédit nécessaire pour pouvoir se prononcer sur le malheur d’autrui ? Il n’est pas un

³⁶⁷ *La France Juive, op. cit.*, vol. II, p. 528

sociologue reconnu par ses pairs et encore moins un naturaliste capable d'empathie comme l'est Zola à la même époque.

- Chapitre 6 -

Les corrélats de la haine antisémite et antimaçonnique de Drumont.

a) Une rhétorique commune ? Ressemblances et différences.

Les métaphores

Pour convaincre des milliers de Français que les Juifs étaient le lie de l'humanité, Drumont a usé et abusé des métaphores, fait allusion à des dictons, des proverbes, transformé des informations publiées dans la presse. La mécanique antijuive de Drumont fut polymorphe et il n'est pas surprenant d'en retrouver quelques rouages dans le dénigrement des francs-maçons.

Souvenons-nous que Drumont se plaît à traiter les Juifs de "poux" ou de "parasites".

Il désigne les maçons sous les mêmes termes péjoratifs :

"Les relations de l'intérieur, qui permettent aux Loges d'accaparer à leur profit exclusif la République et de former dans le grand Etat producteur un petit Etat de parasites privilégiés, ne sont point non plus de celles sur lesquelles il est facile de s'expliquer catégoriquement."³⁶⁸

Dès l'instant où le maçon est différencié de "l'Aryen" chrétien, Drumont doit estimer qu'il a rempli sa fonction de pamphlétaire, laquelle consiste essentiellement à désigner un ennemi à la vindicte

³⁶⁸ *Nos maîtres. La Tyrannie maçonnique, op. cit. p. 131.*

populaire. Et en effet, il a donné aux lecteurs les moyens de différencier le Bien du Mal (le pamphlet est un exercice qui admet rarement la demi-mesure). De plus, les francs-maçons sont plus difficilement repérables que les Juifs, puisqu'ils n'ont pas de noms à consonance hébraïque, germanique ou arabe et qu'ils pratiquent leurs rites dans le plus grand secret. Drumont semble vouloir instruire le lecteur, lui donner ses propres "recettes" : pour démasquer les Juifs et les maçons, il suffit de chercher en eux le "parasite".

La métaphore de la bête n'est pas l'unique figure reliant les deux phobies de Drumont. On sait que celui-ci attache une importance à "l'odeur". Drumont prétend, on s'en souvient pour l'avoir analysé, que "le Juif sent mauvais". La thématique de l'odeur trouve aussi sa place dans l'antimaçonnisme de Drumont :

"Il est certain que la Maçonnerie a d'excellentes raisons pour ne pas aimer que les profanes mettent le nez dans sa cuisine. Elle a chez elle un tas de pots-aux-roses qui, s'ils venaient à être découverts, exhaleraient sans doute un tout autre parfum que celui de la reine des fleurs."³⁶⁹

On notera, toutefois, une différence puisque ce ne sont pas les francs-maçons en tant que tels qui sentent mauvais mais leur "cuisine". Aujourd'hui, d'aucuns diraient leurs "affaires".

Thématique des rituels juifs et maçonniques.

La fascination de Drumont pour le secret s'est exprimée par une hyperbole délirante des rites sacrificiels talmudiques. Le pamphlétaire prétend qu'il existe un ouvrage :

"mystérieux, intitulé Réfutation de la religion des Juifs et de leurs rites par démonstration du vieux et du nouveau Testament. Cet ouvrage aurait été publié d'abord en 1803, en langue moldave puis traduit en grec moderne par Jean de Giorgio [...] Réimprimé à maintes reprises en Roumanie, à Constantinople et dans plusieurs villes d'Orient, il a toujours disparu."³⁷⁰

³⁶⁹ *Ibid* p. 130

³⁷⁰ *La France Juive, op. cit.* vol. II, p. 414

Le mystérieux livre, chéri par Drumont, révélerait de prétendus secrets inavouables. Les secrets en question ne sont pas sans rappeler les élucubrations de Léo Taxil daubant sur les francs-maçons, qu'il accusait de vénérer Satan dans *Le Diable au XIX^e siècle* (1895). Drumont affirme que grâce à la :

“Réfutation de la religion des Juifs et de leurs rites par démonstration du vieux et du nouveau Testament, nous pénétrons dans l’antre de l’alchimiste se livrant à d’étranges mixtures, demandant du sang pour ses opérations à ceux qui s’adressent à lui, sous prétexte de découvrir la pierre philosophale, l’anima mundi et, en réalité, pour accomplir un rite monstrueux, écho des abominables mystères d’Astoreth. Ce qu’on adore dans le ghetto, ce n’est pas le dieu de Moïse, c’est l’affreux Moloch phénicien auquel il faut, comme victimes humaines, des enfants et des vierges »³⁷¹

Que Drumont affiche une telle croyance envers le mythe des sacrifices d’enfants par quelques Juifs fanatiques de Moloch ne peut guère tromper sur la nature de l’homme. Et le pamphlétaire ne reculant jamais devant le ridicule aurait très bien pu tomber dans le piège tendu par Léo Taxil concernant les prétendues messes noires des francs-maçons. Puisque Drumont a affirmé l’existence de sacrifices humains perpétrés par des Juifs, il ne fait aucun doute qu’il était à deux doigts de décrire pareilles élucubrations concernant les maçons. Il n’en fut rien mais peut-être est-ce la révélation par Léo Taxil de sa propre supercherie (le 19 avril 1897 devant un parterre de journalistes éberlués) qui a retenu la plume de Drumont comme le suggère cette phrase :

“Les catholiques se sont fait un peu naïvement mystifier avec les histoires de Palladisme et de Luciférianisme. Il faut laisser de côté désormais la “religion de Satan” qui serait encore une religion beaucoup trop haute et compliquée pour les mastroquets et les droguistes de dixième ordre qui forment l’élément prépondérant des Loges.”³⁷²

Drumont ne veut pas croire à la pratique du Palladisme (culte du diable) par les maçons, non parce qu’il est profondément rationaliste et s’interdit d’imaginer pareille possibilité mais bien au contraire parce qu’il estime les maçons trop stupides pour comprendre le paranormal. La fascination de Drumont pour le secret s’explique en effet par sa passion pour le surnaturel. Saul Friedlander le confirme dans son ouvrage intitulé *L’antisémitisme nazi* :

³⁷¹ *La France Juive, op. cit.* vol. II, p. 416.

³⁷² *Nos maîtres, La Tyrannie maçonnique, op. cit.* p. 35.

“Ainsi, Drumont n’était pas seulement un fervent chiromancien (il avait, en 1881, écrit un article sur les lignes de la main droite de Gambetta et prédit un malheur...), son penchant pour l’occultisme et la sorcellerie était manifeste. Il portait toujours sur lui une racine de mandragore (que l’on utilise souvent en sorcellerie et dont la forme bifurquée rappelle celle du corps humain). Son ami le plus intime était Gaston Méry, le chef des spiritistes français.”³⁷³

Ce qui explique donc la différence de traitement entre les rituels juifs et les rituels maçonniques par Drumont n’a rien à voir avec une certaine forme de lucidité de la part du pamphlétaire concernant l’innocuité des rites maçonniques. Si la mystification de Taxil, l’ennemi juré de Drumont, avait été imaginée par un autre fumiste, il est fort probable que Drumont aurait plongé la tête la première dans le piège. On peut d’ailleurs regretter qu’il n’en fut pas ainsi car à l’annonce de la totale irréalité du Palladisme, de nombreux ecclésiastiques furent ridiculisés et discrédités par la presse dans leur combat antimaçonnique. Si Drumont avait suivi les crédules, sa *France Juive* et sa *Tyrannie maçonnique* auraient perdu beaucoup de défenseurs.

Juifs et francs-maçons ennemis du nationalisme français.

Drumont, dans *La France Juive et Nos maîtres. La Tyrannie maçonnique* voulut voir chez les Juifs et les francs-maçons une « Internationale » antipatriotique. On peut trouver dans ses pamphlets le vocabulaire qui, à partir du début du XXème, siècle contribuera à ranger Juifs et Maçons dans le camp de “l’anti-France”. Maurras reprendra les thèses du judéophobe dans le journal monarchiste *L’Action française* en ajoutant aux Juifs, francs-maçons et protestants un quatrième pilier : le “métèque” (Maurras parlera des “quatre Etats confédérés”). Le champ lexical de l’antipatriotisme unifie l’antimaçonnisme et l’antisémitisme drumontiens. Cette isotopie est sans doute le point commun auquel Drumont tient le plus car stigmatiser l’antipatriotisme des Juifs et

³⁷³

Saul Friedlander, *L’antisémitisme nazi*, Seuil, Paris, 1971, p. 28.

des maçons peu après la perte de l'Alsace et de la Lorraine ne peut recueillir qu'un écho souvent favorable au sein de la population française :

“Par un illogisme singulier, la Franc-Maçonnerie qui est internationaliste au point de souhaiter ardemment la disparition, - ou si l'on préfère - la fusion des patries, est en même temps d'une susceptibilité farouche pour tout ce qui touche au patriotisme.”³⁷⁴

Les termes choisis par Drumont servent à exciter le lecteur contre tout ce qui peut s'opposer à l'intégrité de sa patrie : “internationaliste”, “fusion des patries”. Bien avant Maurras, l'auteur de

La France Juive reproche aux Juifs et aux maçons de salir les icônes du patriotisme français :

“Les Francs-maçons et les Juifs ne pardonnèrent jamais à Boulanger d'avoir ravivé chez nous le sentiment national en relevant avec énergie les insolentes provocations de Bismarck. [...] Les Juifs et les internationalistes des loges condamnèrent froidement à mort ce soldat qui avait osé parler fièrement au nom de la France et qui avait su réveiller chez une race engourdie et comme anesthésiée le vieil esprit militaire qui tenait autrefois le monde en respect.”³⁷⁵

La mécanique antimaçonnique de Drumont recourt, dans le passage précité, aux mêmes rouages déjà utilisés pour la haine antijuive. Face au Français idéalisé que représente le général nationaliste Boulanger, le “soldat” qui “parle au nom de la France”, le pamphlétaire oppose une catégorie de personnes qui ne sont pas toujours directement citées nommément. En effet, les francs-maçons deviennent les “internationalistes des loges”. Drumont use une fois encore de l'antonomase. Mais la figure est inversée par rapport à l'antonomase que nous avons soulignée en analysant l'onomastique de *La France Juive*. Nous avons vu que le pamphlétaire associait des noms propres de personnalités juives à une suite d'injures. Cette fois, le groupe social “francs-maçons” est remplacé par “internationalistes des loges”. L'antonomase aurait été parfaite si Drumont avait pu associer des personnalités maçonniques à une série d'invectives. Cette adhésion à la franc-maçonnerie n'étant pas toujours connue du plus grand nombre, le judéophobe est obligé d'englober les personnalités maçonniques sous un nom générique “Loges” qui reste compréhensible. Le principe

³⁷⁴ Nos maîtres *La Tyrannie Maçonnique*, op. cit. p. 91.

³⁷⁵ Nos maîtres *La Tyrannie Maçonnique*, op. cit. p. 99.

reste le même : ne pas placer au même niveau ceux qui méritent le respect (à qui on associera le nom à une suite de faits glorieux) et ceux qui doivent être méprisés (à qui on attribuera une antonomase suivie d'invectives). Par ailleurs, on remarque que la métaphore de la maladie est également à l'œuvre puisque Drumont reproche insidieusement aux maçons d'avoir "anesthésié l'esprit militaire d'une race engourdie". Selon Alain Rey "anesthésié" signifie : *perte pathologique de sensibilité*.³⁷⁶ Et qui dit "pathologique" dit maladie. Les sentiments supposés antipatriotiques des maçons répondent à la même thématique évoquée tout au long de *La France Juive* par Drumont concernant les Juifs :

"A quelques pays qu'il appartienne, le Juif est sûr de trouver le même appui. La patrie, dans le sens que nous attachons à ce mot, n'a aucun sens pour le Sémite. Le Juif, - pour employer une expression énergique de l'Alliance israélite, - est d'un inexorable universalisme."³⁷⁷

L'adjectif "universaliste" attribué par Drumont aux Juifs est à rapprocher du terme "internationalistes" qui distingue les francs-maçons des Français patriotes selon le pamphlétaire. Juifs et francs-maçons sont "inexorablement" internationalistes. Le terme "inexorable" est instructif car polysémique. Alain Rey rappelle que le mot *Inexorable* :

"est dérivé de exorare "prier avec insistance", "fléchir par les prières". Le verbe latin est composé de ex-intensif et de orare "prononcer une formule rituelle, une prière, un plaidoyer, terme de la langue religieuse et politique [...] Inexorable qualifie d'abord ce à quoi on ne peut se soustraire. Etre inexorable à quelqu'un (1544) "ne pas lui pardonner une faute", puis "ne pas accéder à ses désirs". [...] L'adjectif s'applique à quelqu'un qu'on ne peut fléchir."³⁷⁸

Drumont n'avait peut-être pas à l'esprit tous les sens du terme "inexorable" mais on ne peut qu'être surpris par la notion de "rituel" inhérente au mot, le religieux et le politique sont également attachés à ce vocable. Inconsciemment ou non, Drumont a résumé en un seul mot ceux qui, selon lui devaient être perçus comme les ennemis politiques (francs-maçons) et religieux (Juifs) de la nation française. Enfin il est bon de rappeler que "l'Alliance Israélite" à laquelle Drumont fait référence

³⁷⁶ *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit. vol. I, p. 135*

³⁷⁷ *La France Juive, op. cit. vol. I, p. 38*

³⁷⁸ *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit. p. 1826.*

a été créée par Adolphe Crémieux, Juif, franc-maçon, ministre de la III^{ème} République et auteur du décret de naturalisation des Juifs d'Algérie. Crémieux a donc cristallisé à lui seul toutes les phobies de Drumont.

Juifs et francs-maçons détenteurs de dangereux secrets.

L'obsession de Drumont pour l'occultisme et le secret est presque malade. Il lui attache une importance quasi irrationnelle comme le prouve une préface qu'il a rédigée pour l'ouvrage de son ami le spirite Gaston Méry *La Voyante de la rue Paradis* (à propos de Henriette Couëdon dont parla également Anatole France dans sa tétralogie *L'Histoire contemporaine*) :

“Quelque effort que fassent les contemporains pour n'y pas croire, le Surnaturel nous enveloppe [...] Aux heures que nous traversons, on se précipite d'instinct vers toute lumière qui apparaît, et les blagues faciles de certains journaux n'ont guère d'action sur des êtres qui ont le besoin de prendre le contact avec le monde de l'au-delà. [...] On devine que l'on va assister non pas seulement à la fin d'un Monde mais à la fin d'un Temps, qu'une période va se clore et qu'il suffirait d'un coup de tempête dans le ciel pour qu'on soit lancé, tout d'un coup, dans un formidable inconnu; mais cet inconnu effraie plus qu'il n'attire.”³⁷⁹

Tout l'état d'esprit de Drumont se trouve résumé dans les derniers mots de la citation qui précède : *cet inconnu effraie plus qu'il n'attire*. L'inconnu est historiquement attaché à ce que l'on a coutume d'appeler la “fin de siècle”. Celle du XIX^{ème} a opposé les Eglises à la République radicale, libre-penseuse et maçonnique. De nombreux Français ont trouvé refuge dans le spiritisme et l'ésotérisme (On se souvient du célèbre écrivain symboliste Péladan qui reconstitua l'ordre Rose-Croix mais aussi des livres de Huysmans évoquant le culte de Satan). Victor Hugo et Flammarion, eux aussi, ont fait “tourner les tables”. Mais l'ésotérisme effraie Drumont même s'il ne se sent pas moins attiré par lui. Alors plutôt que de calmer ses angoisses du XX^{ème} siècle à venir dans les tarots, les cercles spirites ou la boule de cristal, le pamphlétaire éprouve le besoin irrésistible de trouver un défouloir apte à canaliser toutes ses frayeurs. Si l'exutoire en question permet à Drumont

³⁷⁹

Gaston Méry, *La voyante de la rue Paradis*, Dentu, Paris, 1895, page V

d'étancher sa soif de secrets, quitte à en inventer, alors pourquoi devrait-il s'en priver. Voilà peut-être une des nombreuses pistes permettant d'expliquer pourquoi Drumont a tant décrié les rites des Juifs et des Maçons. Evidemment l'horreur est plus fréquente dans les descriptions du secret Juif que dans celles du secret maçonnique. Il suffit de comparer :

[...] l'emploi divers du sang humain pour les cérémonies différentes, la circoncision, le mariage, les funérailles, le Pourim et la Pâque. Il y a là encore un grand jour jeté sur cette tradition orale qui se transmet de père en fils et qui rendit les Juifs si forts par l'habitude de porter en commun un secret terrible, sur ce Judaïsme inconnu dont aucun livre ne parle et qui chemine à travers les âges sans que nul regard profane ne l'aperçoive."³⁸⁰

“Emploi du sang humain” et “secret terrible” du Judaïsme version Drumont font certainement plus frémir que le secret des maçons, lequel, pour Drumont, n'est qu'un paravent servant à cacher la politique juive :

“Ce qu'il n'avait pu faire au Moyen Age avec les Templiers, le Juif le faisait avec la Franc-Maçonnerie, dans laquelle il avait fondu toutes les sociétés secrètes particulières, qui avaient si longtemps cheminé dans l'ombre. Après les innombrables volumes publiés sur ce sujet, il me paraît inutile de répéter ce que tous les historiens ont écrit sur le rôle joué par la Franc-Maçonnerie dans la Révolution.”³⁸¹

Drumont ne cherche pas à effrayer les Français sur un secret des Maçons qui ressemblerait à celui imaginé par Taxil ou nombre d'ecclésiastiques : pas de diableries ni de sacrifices humains mais un complot contre la monarchie et l'Eglise.

- Chapitre 7 -

³⁸⁰ *La France Juive, op. cit.* vol. II, p. 422

³⁸¹ *La France Juive, op. cit.* vol. I, p. 260

Juifs et francs-maçons dans la rhétorique de Drumont : une hiérarchie de la haine ?

L'analyse des ressemblances et différences entre la rhétorique antisémite et la rhétorique antimaçonnique de Drumont permet de distinguer nettement deux attitudes chez le pamphlétaire :

- Les sentiments proférés par Drumont à l'égard des Juifs tout au long des 1 200 pages de *La France Juive* sont des sentiments de haine jamais dissimulés ou modérés.

- Les propos péjoratifs de Drumont concernant la franc-maçonnerie et les francs-maçons sont plutôt de l'ordre du mépris. Les maçons étant globalement des misérables manipulés par les Juifs. On ne peut que constater la hiérarchie évidente des sentiments proférés par Drumont dans ses écrits. Le champ lexical des deux phobies suffit à éclairer la hiérarchie de celles-ci.

Répertoire lexical du vocabulaire choisi par Drumont pour dénigrer la franc-maçonnerie :

Thèmes abordés dans *La France Juive* :

- *La médiocrité intellectuelle* : “médiocrité malfaisante”, “gogos, les vaniteux, les pervers” (vol. II, p. 321), “nullité intellectuelle et morale” (vol. II, p. 322), “dément de vanité” (vol. II, p. 323), “le Franc-Maçon non Juif, le Franc-Maçon instrumentaire personnifie un type particulier [...] un bourgeois particulièrement vil et bas” (vol. II, p. 327), “haine du pauvre” (vol. II, p. 328), “La grande force de la Maçonnerie réside dans le concours que lui apportent les gens médiocres d'intelligence et faciles de conscience [...] la Maçonnerie aime l'homme véreux, l'agent des affaires, le financier louche, le déclassé qui a besoin d'elle et qui par conséquent, est pour elle un instrument docile (vol. II, p. 331).

- *Franc-maçonnerie "Contre Eglise" ennemie du christianisme* : "blasphème du mépris et de l'horreur contre le Dieu du christianisme" (vol. II, p. 320), "haine pour le Christ et les chrétiens : toute la maçonnerie est là" (vol. II, p. 320).

- *Avidité pour l'argent, organisation criminelle, mafia* : "bande malfaisante" (, vol. II, p. 318), "sorte de judaïsme ouvert, une espèce d'appartement de garçon, de bureau d'agence" (vol. II, p. 322), "Tout le mouvement de la maçonnerie : intrigues, dénonciations contre d'honnêtes chrétiens [...] enlèvements d'enfants, faux témoignages" (vol. II, p. 324), "c'est le crime en manche de lustrine, la Sainte Vehme siégeant sur un rond de cuir [...] c'est la malfaisance aimée pour elle-même" (vol. II, p. 324), "Les Maçons, ces éternels suiveurs de fortune" (vol. II, p. 328), "En prison, quand par hasard ils y vont, les Francs-Maçons sont certains de retrouver encore quelque protection" (vol. II, p. 345).

Les thèmes développés par Drumont touchent essentiellement à la malhonnêteté supposée des francs-maçons et à leur pratique d'un rite jugé anti-chrétien par le pamphlétaire. Mais les francs-maçons sont rarement critiqués sur leur apparence physique, il n'est pas question pour Drumont de les abaisser au rang d'animal, de non-humain à quelques exceptions près.

Répertoire lexical du vocabulaire choisi par Drumont pour dénigrer les Juifs :

Thèmes abordés dans *La France Juive* :

- *Puissance politique et financière* : "Il est certain, par exemple, que la famille de Rothschild, qui possède ostensiblement trois milliards rien que pour la branche française, ne les avait pas quand elle est arrivée en France" (vol. I, p. VI), "Les innombrables changeurs juifs qui lèvent le pied avec les économies des pauvres diables qui ont travaillé toute leur vie pour amasser quatre sous s'en vont tranquilles comme Baptiste. Ce sont probablement des agents de police qui portent leurs

sacoques à la gare, prennent leur place au guichet et recommandent au chef de train de ne pas les réveiller en route” (vol. I, p. 77), “Les Juifs qui ont conservé tous les vices de leur race sans garder même ces principes religieux qui sont toujours un frein pour le mal, se chiffrent à Paris au moins par 120 ou 150 000 individus; en province, par 400 000 individus au minimum également, qui, reliés entre eux par la Maçonnerie, s’installent dans tous les comités, mènent le corps électoral et créent cette opinion artificielle que l’on prend pour l’opinion véritable.” (vol. I, p. 101).

- *Maladie, dénigrement de l’aspect physique* : “Absolument différent du chrétien dans son évolution comme race et comme individu, le Juif est dans des conditions toutes différentes aussi sur le rapport sanitaire. Il est sujet à toutes les maladies qu’indique la corruption du sang : les scrofules, le scorbut, la gale, le flux” (vol. I, p. 103), “Les principaux signes auxquels on peut reconnaître le Juif restent donc : ce fameux nez recourbé, les yeux clignotants, les dents serrées, les oreilles saillantes, les ongles carrés au lieu d’être arrondis en amande, le torse trop long, le pied plat, les genoux ronds, la cheville extraordinairement en dehors, la main moelleuse et fondante de l’hypocrite et du traître. Ils ont assez souvent un bras plus court que l’autre” (vol. I, p. 34), “Prenez un Juif de Russie chez lui, sous sa thouloupe crasseuse, avec ses tire-bouchons et ses boucles d’oreilles et, après un mois de bains, il s’installera dans une loge à l’Opéra avec l’aplomb d’un Stern ou d’un Gunzburg” (vol. I, p. 21), “Le Juif, en effet, sent mauvais” (vol. I, p. 104), voir également le thème de l’animalité traité dans la IIème partie de cette étude.

- *Les Juifs ennemis du christianisme* : “Les Juifs se portaient à des excès plus graves, ils ne se gênaient pas pour martyriser des chrétiens et surtout les enfants. Les enfants, ces candides et charmantes créatures dans l’âme desquelles se reflète la pureté du ciel, ont toujours été l’objet de la haine juive.” (vol. I, p. 18). Par ailleurs, le mythe des sacrifices humains perpétré par les Juifs a été développé par Drumont comme nous l’avons vu précédemment.

- *Malignité des Juifs* : “Le Sémite est mercantile, cupide, intrigant, subtil, rusé;” (vol. I, p. 9), “Tandis que la race aryenne comporte une variété infinie d’organisations et de tempéraments, le Juif, lui ressemble toujours à un autre Juif; il n’a point de facultés, mais une aptitude unique, qui s’applique à tout; la Thébouna, cette *subtilité pratique* si vantée par les Mosclim, ce don merveilleux et inanalysable est le même chez l’homme politique que chez le courtier et qui le sert admirablement dans la vie. “ (vol. I, p. 23),

La haine de Drumont envers les Juifs est infiniment plus grande que celle qu’il éprouve à l’égard des francs-maçons. Les francs-maçons, s’ils sont considérés comme de vils aigrefins par Drumont, ne sont pas injuriés aussi durement qu’eux par le pamphlétaire. Les Juifs sont considérés comme des sous-êtres, des “parasites”, des “poux”, des monstres de bassesse finalement. Ils seraient l’incarnation du Mal du fait de leur goût pour les sacrifices humains, de leur attachement à un certain matérialisme (celui de l’argent). Si les francs-maçons sont considérés comme anti-chrétiens par Drumont, à aucun moment celui-ci ne les accuse d’immoler des catholiques. A aucun moment, Drumont ne cherche à dénigrer le franc-maçon en tant que tel. En effet, l’adhésion d’un homme à la franc-maçonnerie est guidée par la recherche du pouvoir, du profit. Alors que Drumont n’hésite pas à attaquer les Juifs dans leur essence même. Ils seraient mauvais de naissance, leurs torts seraient ataviques. La meilleure preuve de cette haine viscérale de Drumont envers les Juifs en tant que non-aryens tient à sa façon de vouloir les reconnaître à des traits caricaturaux, à des comportements, à des apparences.

- Chapitre 8 -

Drumont : dénonciateur du complot judéo-maçonnique ou écrivain médiocre et pompeux ?

Nous avons vu ce que Taxil a publié sur Drumont dans la première partie de notre étude. Après avoir analysé les thèmes centraux des pamphlets de Drumont, il est intéressant de chercher

à savoir comment ces derniers étaient perçus par les exégètes des années 1880 à 1900. Le moins que l'on puisse dire est que Drumont n'a pas laissé ses contemporains indifférents. Son goût pour le sensationnel et sa lubie du secret ont incité de nombreux romanciers, pamphlétaires et journalistes à publier des analyses de ses ouvrages.

Les Pharisiens, Georges Darien (1890)

Parmi ceux-ci, on trouve Georges Darien, écrivain français anarchiste, né en 1862, qui se fit connaître grâce à *Bas les cœurs !*, court roman sur la défaite de 1870 publié en 1889. Il rédigea *Les Pharisiens* en 1890. L'origine de ce roman contre Drumont et l'éditeur Savine, est une histoire de règlement de compte. En effet, Georges Darien entretenait de bons rapports avec Savine, son éditeur, jusqu'à ce que celui-ci publie un de ses livres (*Biribi*) dans de mauvaises conditions. Pour se venger, Darien entreprit d'écrire un roman/pamphlet dans lequel il révélerait tout le mal qu'il pensait de Savine et de ses amis antijuifs dont Drumont faisait partie. Avant d'assouvir son désir de vengeance contre Savine, Darien n'éprouvait qu'indifférence envers Drumont. Dès l'instant où il s'intéresse aux activités des amis de Savine, il décide de consacrer les deux premiers chapitres des *Pharisiens* (soient trente quatre pages) pour démolir l'auteur de *La France Juive*. La charge est encore plus dure que celle portée par Taxil, l'ennemi intime de Drumont. Elle est surtout plus crédible car Darien, contrairement à Taxil, n'était pas opportuniste et n'avait jamais rien publié contre les Juifs pour plaire à un certain lectorat (comme le fit Taxil dans *Le Diable au XIX^e siècle*). Darien ne fut pas judéophobe mais il n'était pas non plus dreyfusard, il cherchait surtout à ridiculiser tout ce qui, à ses yeux, pouvait ressembler à de l'hystérie collective. L'antisémitisme en faisait partie. Il désigne Drumont sous le terme de "l'ogre", dans les *Pharisiens*, pour le ridiculiser et lui oppose Léon Bloy qu'il perçoit comme idéaliste alors que ce dernier fut lui aussi judéophobe

et calomniateur. Il est vrai que Bloy a écrit un livre sur les méfaits de l'antisémitisme (*Le Salut par les Juifs*) mais il est peut-être plus juste de considérer cet auteur comme un "anti-antisémite" de circonstances que comme un philosémite. Bloy et Darien avaient sympathisé et s'étaient dressés des éloges pour leurs oeuvres respectives. Ils s'étaient rencontrés chez Savine. Cet éditeur avait travaillé avec Bloy en publiant le *Brelan d'excommuniés* et avait pris en dépôt le *Désespéré* dont Darien avait apprécié la violence et en avait complimenté l'auteur. Darien trouva un journal, *La Plume*, pour que l'auteur du *Salut par les Juifs* puisse s'exprimer et ne se voit plus comme un réprouvé. Les articles de Bloy lui permirent de fulminer à son gré pour la plus grande joie des lecteurs. Mais Darien n'en était pas émerveillé et il voulait aller plus loin en introduisant Bloy dans *Les Pharisiens* sous le nom de Marchenoir, nom sous lequel Bloy se met en scène dans son roman *Le Désespéré*, pour lui faire dire ce qu'il pensait de Drumont. En fait, Darien voulut utiliser Bloy dans *Les Pharisiens* comme son porte-parole. Bloy exprimerait contre Drumont les pensées de Darien. Dans une lettre datée du 30 juillet 1890, Georges Darien écrit à Léon Bloy :

« J'ai l'intention de vous mettre en scène, incidemment, et de vous opposer à Drumont. Qu'en pensez-vous ? Et en scène sous le nom de Marchenoir. Qu'en pensez-vous encore ? Cela vous est-il désagréable ? Dans ce cas, dites-le moi, je vous prie, et je m'abstiendrai. »³⁸²

Darien pensait que mettre en scène Bloy fournirait à ce dernier une réclame évidente. Peut-être même au point de détrôner Drumont. Plus tard, Darien reconnaitra son erreur :

« Je vous ai mis en scène, dans un des chapitres de mon livre, sous votre nom de Marchenoir ; mais en relisant, je me trouve assez embarrassé. Voici la chose : je suppose une conversation entre vous et le héros du roman. J'ai fait de vous un Idéaliste et un Pitoyable (excusez ces termes peut-être impropres) par opposition au susdit héros qui n'a plus guère d'idéal et qui n'a pas de pitié. Voyez-vous ? [...] Je me trouve embarrassé, vous disais-je, parce que j'ai peur d'avoir mis dans votre bouche un langage qui n'est pas le vôtre et vous comprenez, pour peu que mon livre fasse un peu de bruit, combien il vous serait désagréable. Je ne vois qu'un moyen d'en sortir : envoyez-moi, si cela vous est possible, vos idées à ce sujet. N'oubliez pas que je vous oppose à Drumont ».³⁸³

³⁸² Lettre citée par Emile Van Balberghe in *Le livre et l'estampe*, Société royale des bibliophiles et iconophiles de Belgique, n°153, 2000, p. 136

³⁸³ Lettre citée par Emile Van Balberghe *op. cit.* p. 138

Bloy, en mal de réclame, sauta sur l'occasion et mit fin à toute ambiguïté sur ses rapports avec les Juifs en écrivant ce texte qui fut inséré dans le manuscrit de Darien :

« Vous avez raison, le catholicisme de ce trafiquant [Drumont] de lettres est à vomir. Certes, je déteste les Juifs autant qu'il est possible, mais pour des raisons plus hautes que leurs ignobles écus. Le fait de la richesse publique entre leurs mains est, à mes yeux, un profond mystère qui intéresse la métaphysique la plus transcendante et c'est ce que Drumont, avide seulement de scandales et de droits d'auteur, est incapable de comprendre. S'il avait compris, du reste, il ne l'aurait point dit, ou sa *France Juive* n'aurait pas eu deux éditions. »³⁸⁴

L'erreur est corrigée et Bloy/Marchenoir s'il déteste Drumont n'est plus le porte-parole de Darien.

Dans *Les Pharisiens*, les noms de personnes et d'ouvrages de la vie réelle sont modifiés. Ainsi, Darien est rebaptisé Vendredeuil, Drumont est devenu L'Ogre, *La France Juive* est perceptible sous le titre *La Gaule sémitique* et *La Fin d'un monde* sous *La Mort d'un peuple*. Dans *Les Pharisiens*, Vendredeuil/Darien est obligé par Rapine et l'Ogre de rédiger un pamphlet contre le journalisme, "bouclier des sémites" ce qui ne correspond nullement à la réalité car Darien n'aurait jamais écrit contre ses propres convictions. Ecrivant à son frère, Darien avoue que *Les Pharisiens* est un livre ambigu :

« J'ai fini tout de même mon malheureux bouquin qui m'a l'air, entre nous, de faire une drôle de figure. Ayant recommencé ce livre plusieurs fois, j'en ai fait une chose très décousue. Certains chapitres sont trop poussés, d'autres pas assez. A vrai dire, je ne sais pas ce que ça peut donner. »³⁸⁵

A l'excès de haine antisémite de *La France Juive*, Darien répond par l'excès d'insultes contre Drumont :

« ce qui peut me sauver et m'assurer le succès, c'est l'insulte. Je traîne littéralement Drumont dans la boue [...] Quant à Drumont, on ne peut supposer, un seul instant, qu'il se résolve à se promener tranquillement dans Paris, en étalant aux yeux des passants le maquillage excrémental dont j'ai barbouillé son horrible mufle. »³⁸⁶

Les Pharisiens est la réponse la plus jubilatoire à *La France Juive*. Jubilatoire car Darien renvoie Drumont à sa propre haine en utilisant ses propres armes (et en les retournant contre le judéophobe)

³⁸⁴ Georges Darien, *Les Pharisiens*, Léon Genonceaux, Paris, 1891, p. 118

³⁸⁵ *Les Pharisiens op. cit.* p. 29

³⁸⁶ *Ibid* p. 30

: l'insulte et la calomnie. Malheureusement, *Les Pharisiens* ne recueillit pas le succès. L'histoire des *Pharisiens* est simple : Darien/Vendredeuil est tenu à la merci de son éditeur Savine/Rapine qui l'oblige à rédiger un pamphlet contre le journalisme, « bouclier des Sémites ». Il est obligé de travailler avec L'Ogre/Drumont. Acculé par la pauvreté, Vendredeuil accepte. Il se plie également à cette obligation pour l'amour d'une femme, Suzanne Jarly. Vendredeuil se conduit mal avec sa maîtresse, il la rudoie et la brutalise mais il ne faut pas y voir une similitude avec la vie de Darien. Vendredeuil écrit son pamphlet les *Mercenaires* pour obtenir l'aisance nécessaire à son couple. Pris pas son élan, le pamphlet ne devient plus une corvée mais un travail passionnant. Il devient aussi antisémite que l'Ogre et Suzanne l'en félicite. Il réalise alors qu'il se dégoûte et jette son pamphlet au feu. Suzanne décide alors de quitter l'écrivain pour qu'il accomplisse sa destinée car elle ne se sent pas capable d'aimer jusqu'au sacrifice réalisant que Vendredeuil ne connaîtra jamais l'aisance.

Dans le livre de Darien, l'autosuffisance de Drumont est brillamment saisie et brocardée :

« Dieu sait si je portais en moi les instincts haineux et les véhémentes passions d'un pamphlétaire ! Ah ! ah !... qui m'aurait dit il y a cinq ans seulement, que je deviendrais la bête noire du Sémitisme, le nouveau libérateur du territoire ? Qui m'aurait dit que moi, si poli, si modeste, si simple, je devais écrire ce livre si âpre et si violent, cette terrible Gaule sémitique ? »³⁸⁷

On sent dans ce passage :

« l'ogre passait devant une glace. Une seconde, il se vit immense. Il s'arrêta brusquement, et s'écria, en extase : oui ! Je suis un grand homme. »³⁸⁸

toute l'ironie de Darien qui sait si bien se moquer des paragraphes de *La France Juive* dans lesquels Drumont se met en scène comme le sauveur de la France. La rhétorique du judéophobe est reprise par l'auteur des *Pharisiens* mais elle laisse sentir une dose de moquerie corrosive.

On retrouve l'hyperbole :

³⁸⁷ *Les Pharisiens op. cit.* p. 45

³⁸⁸ *Ibid* p. 51

« oui, l’ogre le savait : son livre, c’était Paris qui l’avait fait. C’était par sa bouche que Paris avait hurlé, avec ses poings qu’il avait frappé. Paris, qui s’était aperçu brusquement qu’il était devenu la proie du Juif, Paris qui depuis si longtemps, sans s’en indigner, et même sans trop s’en douter, laissait ce vampire se vautrer sur son corps et boire son sang. »³⁸⁹

Mais, l’on trouve aussi l’opposition manichéenne du “bon Aryen” et du “mauvais Juif” :

« C’était la grande ville qui s’était révoltée par sa voix, à lui, contre les monstrueuses convoitises, contre les spoliations éhontées de l’Internationale Jaune, la ville des consciences probes et des âmes droites, la ville des braves travailleurs, des gens honnêtes et sincères, la ville dont il était l’un des fils, lui, l’ogre. »³⁹⁰

D’un côté se trouve le corrupteur assoiffé de sang (thématique abondamment exploitée par Drumont) de l’autre l’innocente victime et ses grandes qualités : “braves travailleurs, “âmes droites”. Darien trace une critique pointue du démagogue Drumont. Il dresse surtout de lui un portrait au vitriol :

« l’enveloppe brutale et haineuse de ce pamphlétaire sans pitié. »³⁹¹

« C’était, au moral et au physique, le plus grandiose échantillon de crétinisme illuminé qu’il fut possible de rencontrer. »³⁹²

Curieusement, Darien décrit Drumont/l’ogre comme :

« issu d’une famille d’Israélites »³⁹³

et va même jusqu’à utiliser les clichés sur les Juifs pour insulter l’auteur de *La France Juive* :

« Ses ataviques instincts d’avidité et d’apostasie »³⁹⁴

Peut-être que Darien cherche (mais maladroitement dans ce cas) à trouver les sources de la haine drumontienne chez ses parents ou grand-parents s’étant avili en abjurant leurs croyances. La charge de Darien ne touche pas que les écrits et la personne de Drumont mais également sa biographie

389 *Ibid* p. 46

390 *Idem*

391 *Les Phariséens, op. cit.* p. 47

392 *Les Phariséens, op. cit.* p. 52

393 *Ibid* p. 54

394 *Ibid*, p. 55

véridique. Il sait que le judéophobe a été employé à la préfecture de Paris grâce à son père. Il plaisante sur les capacités de ce fonctionnaire si particulier :

« l'Ogre alla fumer des cigarettes dans les cabinets. Et l'administration, absolument résolue à ne pas payer, avec les deniers des contribuables, que des employés qui fissent semblant de travailler, déposa l'Ogre sur le trottoir. »³⁹⁵

Darien souligne, fort à propos, la nullité du Drumont romancier qui se voulait homme de lettres :

« Il parvint à publier - à quel prix ! - il abusa de la confiance d'un éditeur naïf, jusqu'à lui faire imprimer, sous couleur de roman, une élucubration sans nom. »³⁹⁶

Il fait allusion au *Dernier des Trémolin*. Quant au succès rencontré par Drumont grâce à *La France Juive*, c'est Darien qui sait le mieux en résumer les conséquences :

« un fleuve de pus coula par la ville »³⁹⁷

Il sait percer les origines du succès de *La France Juive* :

« il avait deviné, en politique subtil, comment il fallait s'y prendre pour remuer les sales passions d'une multitude sourdement vile, d'une bourgeoisie déceimment sordide... »³⁹⁸

Si en effet Drumont fut un piètre romancier, il fut un brillant agitateur. Avec *La France Juive*, il a su décomplexer les Français séduits par l'antisémitisme comme l'explique très bien Darien :

« il apprend à la médiocrité qu'elle peut, d'une façon fort décente, et en un tour de main, se transformer en aisance; il ne cache pas à l'aisance qu'elle peut devenir fortune, très correctement, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire et qu'il n'y a, pour arriver à ces beaux résultats, qu'à pendre ou brûler, au choix, quelques douzaines d'Israélites [...] Il appuie, naturellement, sur l'honnêteté du procédé; car il sait que son public aime, avant tout, à agir honnêtement. »³⁹⁹

Et, en effet, les Français des années 1880 cherchaient un bouc émissaire pour expliquer leur misère afin de l'écraser dans l'espoir de s'élever socialement. Ils échouèrent mais cela aboutit soixante ans plus tard. Enfin, Darien souligne, le premier, que *La France Juive* est un assemblage de rumeurs et de ragots :

³⁹⁵ *Ibid* p. 61

³⁹⁶ *Ibid* p. p. 62

³⁹⁷ *Idem*

³⁹⁸ *Les Pharisiens, op. cit* p. p. 65

³⁹⁹ *Les Pharisiens, op. cit* p. 67

« des découpages, des découpages et encore des découpages. Une paire de ciseaux remplaçait sa plume, la lecture des entrefilets scandaleux et des bulletins financiers le dispensaient de toutes les autres lectures. »⁴⁰⁰

Darien analyse *La fin d'un monde* et le pourfend sans ambages :

« En un tour de main, et sans avoir l'air d'y toucher, l'Ogre vous résolvait les plus ardues des problèmes sociaux. Il évoluait, au milieu des documents entassés par lui, avec la souplesse et l'agilité d'un sauvage suivant une piste dans une forêt vierge, il évitait les marécages de l'érudition, tournait le rocher dangereux de l'histoire, franchissait d'un bond les fondrières de la littérature, se rattrapait aux lianes du mensonge et reprenait pied sur le terrain plat de l'envie. Puis, il frappait à droite et à gauche, d'estoc et de taille. Tous les nœuds gordiens de la question sociale, l'Ogre les tranchait sans sourciller, non pas avec l'épée d'Alexandre, mais avec un tranche-lard de gargon obséquieux qui consulte humblement les goûts du public avant d'établir son menu. »⁴⁰¹

Darien souligne, une fois encore, par cette métaphore de la jungle traversée par Drumont le “sauvage”, l'opportunisme et la démagogie du judéophobe. Darien décrit Drumont comme un “sociologue de comptoir”, un opportuniste de la haine professionnelle :

« Quant à l'Ogre, on ne pouvait réellement lui reprocher qu'une chose : c'était d'être le plus vil parmi l'ignoble troupeau dont il incarnait si bien les passions basses, et dont il s'était fait, dans le paroxysme de son inconscient, le fondé de pouvoirs et le tribun. »⁴⁰²

Le goût de Drumont pour les sciences occultes était connu à Paris et Darien n'hésite pas à s'en moquer dans son roman ironique, il imagine Drumont dressant l'éloge de la chiromancie :

« Oh ! c'est très instructif, allez, la chiromancie. “Ce sera la grammaire des sociétés à venir”, a dit Dumas; et c'est bien juste. Je connais un vieux bonhomme, qui demeure dans un faubourg, et qui est marqué du signe des devins. Rien ne lui échappe. Il est merveilleux. »⁴⁰³

La politique de Drumont pourrait se résumer à la phrase de Bebel “l'antisémitisme est le socialisme des imbéciles”. Georges Darien ne manque pas d'épingler le pamphlétaire dans ce sens :

« Vendredeuil, qui connaissait de longues dates ces idiots théories, chipées par l'Ogre à des socialistes imbéciles, ne put s'empêcher de hausser les épaules ». ⁴⁰⁴

⁴⁰⁰ *Ibid.* p. 70

⁴⁰¹ *Ibid.* p. 118

⁴⁰² *Ibid.* p. 121

⁴⁰³ *Les Pharisien, op. cit.* p. 224

⁴⁰⁴ *Ibid.* p. 226

mais aussi de ridiculiser également Léo Taxil ce qui prouve qu'il n'était pas dupe des origines de la rivalité opposant Drumont et l'auteur du *Diable au XIX^e siècle* :

« c'était Léo Boxel qui criait : Les Juifs sont des canailles ! Les Francs-Maçons sont des crapules ! »⁴⁰⁵

Darien a été le premier à découvrir les vraies raisons qui ont motivé Drumont dans sa carrière de pamphlétaire. Dans *Les Pharisien*s, il évoque les réelles ambitions de Drumont et de Savine (son éditeur) :

« Est-ce qu'ils n'ont jamais pensé à autre chose qu'à leurs poches vides qu'ils veulent crever ! Est-ce qu'ils n'ont pas cherché, simplement à se venger du dédain qui pesait sur leur insignifiance de ratés aigris, à faire du bruit, pour monnayer le scandale, avec la diffamation et l'injure, comme ils auraient tiré des coups de pistolet par leur fenêtre, si ce n'était interdit !... »⁴⁰⁶

Le Salut par les Juifs, Léon Bloy (1892)

Léon Bloy a rédigé *Le Salut par les Juifs* en réponse à *La France Juive* de Drumont. Il a écrit ce livre de juin à septembre 1892, ouvrage d'une extrême ambiguïté puisque Bloy traîne Drumont dans la boue tout en reprenant à son compte les théories et les stéréotypes du judéophobe. Bloy s'est inspiré de *L'Épître aux Romains* de Saint Paul pour rédiger *Le Salut par les Juifs*, comme lui, il a voulu rapprocher la réconciliation d'Israël et la fin du monde. La virulence avec laquelle il décrit les Juifs est, pour lui, justifiée par sa conclusion dédiée à l'exaltation d'Israël. Il s'en est expliqué dans son *Journal* :

« à la suite d'un scandale copieusement procuré par M. Drumont, j'écrivis *le Salut par les Juifs* dans un désintéressement infini, bien que je fusse torturé par la misère, uniquement pour la justice et pour rendre gloire à Dieu dont les promesses à Israël sont *in æternum* et ne peuvent s'effacées. Ce livre, conçu dans le sens des oracles de l'Écriture, devait aller, sous peine de néant, jusqu'au fond des choses. Il me fallut donc adopter la méthode recommandée par saint Thomas d'Aquin, laquelle consiste à épuiser d'abord l'objection avant de conclure. Méthode excellente et d'une grande loyauté philosophique, mais qui me fit malvenir de ceux même que je prétendais honorer comme nul chrétien ne l'a fait, je

⁴⁰⁵ *Ibid* p. 227

⁴⁰⁶ *Ibid* p. 288

crois, depuis dix-neuf siècles. On ne voulut voir que mes prémisses en négligeant d'observer que leur violence était calculée pour donner toute sa force à ma conclusion. »⁴⁰⁷

On voit là tout le paradoxe de la pensée de Bloy. Pour lui, Israël représente la figure du Saint-Esprit, ce qui justifie, la souffrance et l'exil du peuple juif. Dans son *Journal*, Bloy est revenu sur les stéréotypes en vigueur contre les Juifs :

“Quel peuple est aussi pauvre que le peuple juif ? Ah ! je sais bien, il y a les spéculateurs, les banquiers. La légende, la tradition veulent que tous les juifs soient des usuriers. On refuse de croire autre chose et cette légende est un mensonge. Il s'agit là de la lie du monde juif. Ceux qui le connaissent et le regardent sans préjugés savent que ce peuple a d'autres aspects et que, portant la misère de tous les siècles, il souffre infiniment. Quelques unes des plus nobles âmes que j'ai rencontrées étaient des âmes juives.”⁴⁰⁸

Selon Jacques Petit :

“Léon Bloy force ici sa pensée ou plutôt ne retient que ce qui sert sa thèse; il se fait “apparemment” antisémite pour mieux “exalter” Israël dans sa conclusion. Plus il l'abaissera, plus le mouvement final prendra d'importance.”⁴⁰⁹

Au début du *Salut par les Juifs* le rejet de Drumont par Bloy paraît sincère :

“J'ai perdu quelques heures précieuses de ma vie à lire, comme tant d'infortunés, les élucubrations antijuives de M. Drumont.”⁴¹⁰

Il l'accuse même d'opportunisme :

“Le pamphlétaire de *La France Juive* peut se vanter d'avoir trouvé le bon coin et le bon endroit. Considérant avec une profonde sagesse et le sang-froid d'un chef subtil que le caillou philosophal de l'entregent consiste à donner précisément aux ventres humains la glandée dont ils raffolent, il inventa contre les Juifs la volcanique et la perspicace revendication des pièces de cent sous.”⁴¹¹

Pour Bloy, Drumont visait, avec ses pamphlets, le profit avant tout :

“Tous les livides mangeurs d'oignons chrétiens de la Haute et Basse Egypte comprirent admirablement que la guerre aux Juifs pourrait être à la fin des fins, un excellent truc pour cicatriser maint désastre ou ravigoter maint négoce valétudinaire.”⁴¹²

⁴⁰⁷ Léon Bloy, *Mon journal : pour faire suite au "Mendiant ingrat" : 1896-1900*, Société du "Mercure de France", Paris, 1904, p.128

⁴⁰⁸ Léon Bloy, *Journal*, T. III, Mercure de France, Paris, 1963, p. 129.

⁴⁰⁹ Léon Bloy, *Oeuvres complètes*, Mercure de France, Paris, 1983, p. 343

⁴¹⁰ Léon Bloy, *Oeuvres complètes op. cit.* 21

⁴¹¹ *Ibid*, p. 23

⁴¹² *Ibid* p. 24

Il pensait que, comme pour Darien, les pamphlets de Drumont n'étaient qu'un "truc" pour recueillir de l'argent. Pourtant l'auteur de *La France Juive* ne souhaitait pas que cela. A son désir de gloire et de fortune s'ajoutait indéniablement une sincère haine contre les Juifs. Bloy a lui aussi versé dans l'antisémitisme dans ses précédents ouvrages et il se doute que son mépris envers Drumont est peu crédible comme il l'avoue lui-même :

"Je dois peu être soupçonnable d'amour tendre pour les descendants actuels de cette race fameuse. Voici, pour commencer, ce que j'écrivais, il y a six ans, dans un livre de colère que l'hostilité générale s'efforça d'étouffer par tous les moyens imaginables. "Le Moyen Age, disais-je en parlant des Juifs, avait le bon sens de les cantonner dans des chenils réservés [...] La honte et le péril de leur contact était l'antidote chrétien de leur pestilence, puisque Dieu tenait à la perpétuité d'une telle vermine."⁴¹³

Bloy a, lui aussi, usé du lexique de la maladie (pestilence) et de la bête (vermine). Il ne s'en cache pas et loin de le regretter, il s'enfonce dans l'emploi du vocabulaire ordurier :

"Au point de vue moral et physique, le Youtre moderne paraît être le confluent de toutes les hideurs du monde."⁴¹⁴
Le Salut par les Juifs qui fut présenté comme une réaction à *La France Juive* semble pourtant porter

les mêmes invectives antisémites :

"La Race rejetée n'a jamais pu produire aucune sorte de César"⁴¹⁵

On peut rapprocher cette phrase de Bloy directement de celle-ci tirée de *La France Juive* :

"La vérité est que le Juif est incapable de dépasser un degré très peu élevé. Les Sémites n'ont aucun homme de génie de la taille de Dante, de Shakespeare, de Bossuet."⁴¹⁶

Bloy verse dans l'antisémitisme mystique. Selon lui la "question juive" ne peut pas se résoudre en ignorant l'aspect messianique du peuple d'Israël :

"En attendant, j'affirme, avec toutes les énergies de mon âme, qu'une synthèse de la question juive est l'absurdité même, en dehors de l'acceptation préalable du "Préjugé" d'un retranchement essentiel, d'une séquestration de Jacob dans la plus abjecte décrépitude, - sans aucun espoir d'accommodement ou de retour, aussi longtemps que son "Messie" tout brûlant de gloire ne sera pas tombé sur la terre."⁴¹⁷

⁴¹³ *Ibid* p. 25

⁴¹⁴ *Ibid* p. 26

⁴¹⁵ Léon Bloy, *Oeuvres complètes op. citp.* 26

⁴¹⁶ *La France Juive, op. cit.* Vol. I, p. 26

⁴¹⁷ Léon Bloy, *Oeuvres complètes, op. cit.* p. 29

Le “Préjugé” qu’évoque Bloy est celui du “peuple déicide” mais également l’ensemble des stéréotypes inhérents aux Juifs. Toute la théorie du *Salut par les Juifs* repose sur ce “Préjugé” puisque Bloy s’enlise dans le plus dur des discours judéophobes pour renforcer sa conclusion dans laquelle il tente de justifier sa haine des Juifs par une sorte de catharsis : les Juifs sont porteurs des pires défauts de l’humanité ainsi les catholiques en sont préservés et le Salut viendra grâce à leur acceptation du fardeau séculaire. Cette interprétation des thèses de Bloy est confirmée dans ce passage :

“On a vainement assommé, grillé, pilonné les Juifs, pendant des siècles et sur la superficie de tous les empires. Ils sont forcés par Dieu, invinciblement et surnaturellement forcés, d’accomplir les abominables cochonneries dont ils ont besoin pour accréditer leur déshonneur d’instruments de la Rédemption.”⁴¹⁸

La seule et véritable opposition entre Bloy et Drumont provient du stéréotype du Juif cupide. Pour Drumont, les Juifs ont soif d’argent parce qu’il procure le pouvoir. A contrario, pour Bloy, l’argent des Juifs n’a rien à voir avec le matérialisme puisque, selon lui, l’argent symbolise le Verbe, la parole divine :

“D’où découle cette conséquence que les Juifs dépositaires anciens de cette Parole, qu’ils ont fini par crucifier quand elle est devenue la Chair de l’Homme, en ont retenu, postérieurement à leur déchéance, le simulacre, pour accomplir leur destin et ne pas errer sans vocation sur la terre.”⁴¹⁹

Le livre de Léon Bloy est un appel aux Juifs, les invectives stéréotypées et la haine qui en découlent n’ont qu’un seul but :

“le salut des chrétiens grâce à la conversion des Juifs : “Les Juifs ne se convertiront que lorsque Jésus sera descendu de sa Croix, et précisément Jésus ne peut en descendre que lorsque les Juifs se seront convertis.”⁴²⁰

⁴¹⁸ *Ibid*, p. 33

⁴¹⁹ Léon Bloy, *Oeuvres complètes*, op. cit p. 31

⁴²⁰ *Ibid* p. 51

En conséquence, Bloy insinue qu'il sera permis de haïr les Juifs tant qu'ils ne seront pas devenus chrétiens. Il se range du côté de Drumont bien qu'il s'en défende. Les dernières pages du *Salut par les Juifs* sont emphatiques, elles représentent un véritable concentré de *La France Juive*. Bloy innove en intégrant la franc-maçonnerie dans la métaphore de la maladie :

“La Raison s'exfolia comme une vertèbre frappée de nécrose, et la peste juive étant parvenue enfin, dans la ténébreuse vallée des goitres, au point confluant où le typhus maçonnique s'élançait à sa rencontre, un crétinisme puissant déborda sur les habitants de la lumière, dévolus ainsi à la plus abjecte des morts.”⁴²¹

L'antisémitisme, son histoire et ses causes, Bernard Lazare (1894)

Bernard Lazare fut un écrivain anarchiste et symboliste qui réfléchit sur l'antisémitisme racial, économique et religieux. En 1895, il fut le premier écrivain à s'engager dans le combat pour la réhabilitation de Dreyfus. Bernard Lazare a réfléchi, dès avril 1890, à l'identité juive. Il a voulu distinguer les israélites des Juifs. Pour lui, ces derniers sont les banquiers, les barons de la finance et les israélites sont les ouvriers, les médecins, les soldats, les artistes et les petits commerçants. Sans le vouloir, il donnera à Drumont du grain à moudre. En effet, Drumont se sert d'un article que Lazare avait donné dans *Entretiens politiques et littéraires* en 1890 et dans lequel il condamnait la solidarité juive, et s'emportait sur la logique implacable de l'assimilation.⁴²² Dans *Juifs et antisémites*, publié en 1892, Lazare met au défi Drumont d'aller au bout de sa logique en proposant sa solution sur le sort des Juifs : faut-il les expulser ? Les réduire en esclavage ? Les convertir de force ? Ou les exterminer ? *L'antisémitisme, son histoire et ses causes* se présente en deux parties : la première est une étude sur l'antisémitisme de l'Antiquité à la fin du XIX^{ème} siècle, la seconde traite de l'antisémitisme contemporain à Lazare. Drumont et d'autres antisémites s'emparent de

⁴²¹ *Ibid.* p. 71

⁴²² voir Jean-Denis Bredin in préface de *L'antisémitisme son histoire et ses causes*, Editions 1900, Paris, 1990, p. 14

l'ouvrage pour le détourner. Drumont n'a voulu en retenir que les pages consacrées à "l'insociabilité juive". Il en profite pour féliciter Lazare sur :

"ce livre remarquable, fort nourri de faits, et dominé d'un bout à l'autre par un bel effort d'impartialité".⁴²³

Quand Dreyfus est enfermé, le directeur de la prison conseille aux sœurs du capitaine venues le visiter d'aller voir Drumont ou Bernard Lazare pour porter l'affaire devant l'opinion publique. Il est très curieux que le nom de Drumont ait pu être livré comme clé pour la libération de Dreyfus alors que le judéophobe fut le premier à stigmatiser le capitaine dès la révélation de l'Affaire dans son journal *La Libre parole*. Que son nom ait voisiné avec celui de Lazare est également étrange, comme si le directeur de prison voulait proposer aux sœurs de Dreyfus deux pôles opposés qui, par leur puissante rhétorique, pouvaient paradoxalement se rejoindre. L'opposition entre Drumont et Lazare alla jusqu'au duel. Le 18 juin 1896, les deux hommes échangèrent deux balles de pistolet mais sans résultat. Les théories empreintes d'anarchie sur le judaïsme de Lazare provoquèrent des accusations d'antisémitisme, surtout après la récupération de certaines phrases de Lazare par Drumont. Pour cette raison, Lazare s'est exprimé dans l'avertissement de *L'antisémitisme son histoire et ses causes* :

"On m'a reproché à la fois d'avoir été antisémite et d'avoir trop vivement défendu les Juifs, et pour juger ce que j'avais écrit on s'est placé au point de vue de l'antisémitisme ou à celui du philosémitisme. On eut tort car je ne suis ni antisémite, ni philosémite, aussi n'ai-je voulu écrire ni une apologie, ni une diatribe, mais une étude impartiale, une étude d'histoire et de sociologie."⁴²⁴

Il existe, dans l'oeuvre de Lazare des phrases troublantes tendant à rendre les Juifs responsables de l'antisémitisme :

"Il faut donc que les causes générales de l'antisémitisme aient toujours résidé en Israël même et non chez ceux qui la combattirent."⁴²⁵

⁴²³ L'antisémitisme son histoire et ses causes op. cit., p. 17

⁴²⁴ Bernard Lazare, L'antisémitisme son histoire et ses causes, avertissement, L. Chailley, Paris : 1894

⁴²⁵ I L'antisémitisme son histoire et ses causes , op. cit. p. 2

On comprend mieux pourquoi Lazare a été récupéré pendant cent ans par les antisémites depuis Drumont jusqu'à ses héritiers (comme on le verra avec Coston). Curieusement, certaines lignes de Lazare sonnent comme des échos des phrases de Drumont tirées de *La France Juive* :

“Parce que partout, et jusqu'à nos jours, le Juif fut un être insociable.”⁴²⁶

Cette phrase de Lazare évoque ce passage de *La France Juive* :

“Il semble que le Juif, en revenant toujours aux procédés qui le font toujours chasser, obéisse véritablement à une impulsion irrésistible. L'idée de se conformer aux habitudes, aux traditions, à la religion des autres n'entre pas dans ces cervelles.”⁴²⁷

On peut légitimement s'étonner de la naïveté de Lazare devant les accusations d'antisémitisme qui lui furent portées, quand celui-ci écrivait :

“Partout ils voulaient rester Juifs, et partout ils obtenaient des privilèges leur permettant de fonder un Etat dans l'Etat.”⁴²⁸

La fameuse accusation faite aux Juifs et aux francs-maçons de former un Etat dans l'Etat est typique du discours antisémite et antimaçonnique. On imagine facilement avec quelle délectation Drumont dut lire le livre de Lazare lequel par bien des points recelait des armes de propagandes antijuives :

“Les Juifs n'étaient plus qu'un peuple d'esclaves. Enfermés dans des ghettos dont leurs mains imbéciles avaient contribué à épaissir les murailles, ils étaient retirés de la société des hommes et pour la plupart ils vivaient dans un état de lamentable et navrante abjection [...] leur intellect s'était atrophié.”⁴²⁹

On croirait lire “l'histoire” du peuple juif narrée par Drumont dans le volume I de *La France Juive* avec tous les clichés sur l'odeur et la saleté “navrante abjection” et sur le prétendu manque de génie du peuple d'Israël : “mains imbéciles”, “intellect atrophié”.

⁴²⁶ *Ibid* p. 3

⁴²⁷ *La France Juive, op. cit.* V. I p. 19

⁴²⁸ *L'antisémitisme son histoire et ses causes, op. cit.* p. 7

⁴²⁹ *Ibid* p. 133

L'ouvrage de Lazare frise la haine de soi (élaboré par Theodor Lessing dans l'entre-deux-guerres, lorsque l'antisémitisme battait son plein, le concept de la "haine de soi" servit d'abord à penser la psychopathologie de certaines franges du peuple juif, intériorisant parfois, jusqu'au suicide, le regard de rejet qui se portait sur elles). Dans la première partie de son livre, il dresse l'histoire des pamphlets antisémites qui, selon lui, sont de plusieurs ordres : théologique ou social, dogmatique ou bien polémique. Les pamphlets théologiques combattaient le judaïsme pour glorifier la foi chrétienne et prouver son excellence pendant tout le Moyen-Age. Lazare estime que ce genre de pamphlets remplissait peu son but car il n'était consulté que par des clercs. Quant aux pamphlets polémistes, ils servaient à enregistrer tous les préjugés populaires, en les aggravant et en engendrant de nouveaux. Les maux imputés aux Juifs proviennent de cette littérature laquelle est, d'après Lazare, essentiellement originaire d'Espagne. La croyance aux maladies des Juifs est purement mystique. Elle a pour objectif de montrer que les Juifs sont punis par le christ à cause du déicide. Lazare révèle l'origine de la légende concernant la mauvaise odeur des Juifs :

“C'est Fortunat qui en parle le premier [...] et il en parle dans un sens figuré “L'eau du baptême emporte l'odeur juive, dit-il; le troupeau purifié exhale une odeur nouvelle”. Du reste, on associait l'idée de bonne odeur à celle de pureté. [...] Par contre, les vicieux, les impies, tous ceux dont l'âme est impure, devaient répandre une odeur empestée.”⁴³⁰

Concernant les préjugés dont ils sont victimes, Lazare échafaude une théorie très intéressante :

“Le peuple est naturellement curieux, de plus, il est fort imaginaire, enclin à former des légendes, à engendrer des fables, et cela naïvement, d'une façon enfantine. Un mot, une phrase, une association d'idées lui suffisent, sur le moindre indice il échafaude des rêves, invente des contes dont il nous est impossible de démêler l'origine. Ce qui est caché l'inquiète, le trouble, le préoccupe; il cherche les motifs qui ont pu pousser une classe d'hommes à se réfugier dans une solitude collective, et s'il ne les trouve pas, il les invente, ou, en tous cas, s'il en déduit quelques uns de réels, il ne peut s'empêcher d'en inventer d'imaginaires.”⁴³¹

Lazare renforce l'idée de l'intertextualité à l'œuvre dans la littérature antisémite, intertextualité que nous avons évoquée lors de l'analyse des *Protocoles des Sages de Sion* et de leur genèse :

“La plupart des écrivains antijuifs s'imitent l'un l'autre, sans scrupule; ils se plagient, sans songer même à contrôler les affirmations de leurs devanciers.”⁴³²

⁴³⁰ L'antisémitisme son histoire et ses causes, op. cit. p. 181

⁴³¹ Ibid pp. 182-183

⁴³² Ibid. p. 191

Lazare, en tant que penseur, tente de définir et d'expliquer deux formes d'antisémitisme. Dans la première partie de son ouvrage, il a défini les principes de l'antisémitisme religieux : lutte théologique des clercs contre les Juifs pour atteindre la victoire du catholicisme. Dans la seconde partie de son livre, il évoque l'antisémitisme économique qu'il voit apparaître avec l'avènement de la bourgeoisie juste après 1789 :

“L'antijudaïsme, qui avait été d'abord religieux, devint économique, ou, pour mieux dire, les causes religieuses, qui avaient jadis été dominantes dans l'antijudaïsme, furent subordonnées aux causes économiques et sociales.”⁴³³

Lazare explique l'origine de l'antisémitisme économique par la concurrence existant entre les bourgeois chrétiens et les capitalistes juifs. L'autre différence entre les deux formes d'antisémitisme est d'ordre sociologique. La judéophobie chrétienne était une haine instinctive qui se passait de justification alors que la judéophobie économique se fit raisonneuse.

Pour clarifier cette distinction, Lazare parle d'antijudaïsme (pour la forme religieuse de la haine antijuive) et d'antisémitisme (pour la forme économique du XIX^{ème} siècle). Lazare évoquant la littérature antisémite classe, bien avant Taguieff, les diverses formes d'antisémitisme : l'antisémitisme christiano-social, l'antisémitisme économique, l'antisémitisme ethnologique et national, l'antisémitisme métaphysique, l'antisémitisme révolutionnaire et antichrétien. L'antisémitisme christiano-social est une résurgence de l'antijudaïsme médiéval dont Gougenot des Mousseaux (l'un des modèles de Drumont) est le principal représentant pour Lazare. Mais l'antijudaïsme poursuit sa haine contre le Talmud en y ajoutant une dimension sociologique, considérant le Livre comme une œuvre antisociale, pernicieuse et destructive. Lazare évoque

⁴³³ *Ibid* p. 227

également le cas Barruel et ses imitateurs qui ont vu dans la Révolution française le résultat d'un gigantesque complot maçonnique. Sur ce point, Lazare démolit Drumont en une seule phrase :

“Quant à Drumont, toute la partie pseudo-historique de ses livres, lorsqu'elle n'est pas tirée du père Loriguet, n'est qu'un démarquage maladroit et sans critique de Barruel, de Gougenot, de don Deschamps et de Créteineau Joly.”⁴³⁴

Pour Lazare, Drumont professe un antisémitisme économique. Toutefois, il estime que la haine de Drumont dans son attaque du Juif, considéré comme étranger, non assimilé, relève également de l'antisémitisme ethnologique et national. Lazare dresse un portrait du judéophobe où l'éloge côtoie la stigmatisation :

“M. Drumont est le type de l'antisémite assimilateur qui a fleuri ces dernières années en France, et qui a pullulé en Allemagne. Polémiste de talent, vigoureux journaliste, et satiriste plein de verve, M. Drumont est un historien mal documenté, un sociologue et surtout un philosophe médiocre [...] Il a cependant joué dans le développement de l'antisémitisme en France et même en Allemagne un rôle considérable, et il y a eu une grande influence de propagandiste.”⁴³⁵

Il est un des rares analystes de l'antisémitisme à avoir perçu une forme métaphysique pour ce genre de haine dont il estime que Hegel, Schopenhauer et Marr sont les représentants :

“Tandis que l'Esprit se réalise dans l'histoire du monde, tandis qu'il marche, les Juifs restent à un stade inférieur. Telle est la pensée Hégélienne.”⁴³⁶

Lazare était véritablement un précurseur de la pensée sociologique moderne en démontant les théories racialistes de Gobineau, Renan et Drumont. Il affirma :

“La race est d'ailleurs une fiction. Il n'existe pas un groupe humain qui puisse se vanter d'avoir deux ancêtres initiaux et de descendre d'eux sans que jamais l'apport primitif ait été adultéré par un mélange; les races humaines ne sont point pures, c'est-à-dire à proprement parler, qu'il n'y a pas de race.”⁴³⁷

Après avoir démystifié les théories racistes de Drumont et consorts, il attaque le préjugé du Juif révolutionnaire et estime que les Juifs ont contribué aux révolutions de 1789 et 1830 mais que ces

⁴³⁴ L'antisémitisme son histoire et ses causes, op. cit pp. 237-238

⁴³⁵ L'antisémitisme son histoire et ses causes op. cit. p. 241

⁴³⁶ Ibid p. 242

⁴³⁷ Ibid pp. 248-249

révolutions auraient quand même eu lieu sans eux. Pour contredire Drumont et sa théorie du complot juif permanent, Lazare souligne :

“A Rotschild correspondent Marx et Lassalle; au combat pour l’argent, le combat contre l’argent, et le cosmopolitisme de l’agioteur devient l’internationalisme prolétarien et révolutionnaire.”⁴³⁸

Les Juifs (comme les non-Juifs) sont donc présents aux deux pôles de la société. Drumont, comme tant d’autres antisémites, a versé dans le mythe du meurtre rituel juif. Lazare s’est penché sur l’origine de cette légende :

“elle est née d’abord de cette idée répandue que le Juif était fatalement poussé chaque année, à reproduire figurativement, à la même époque, le meurtre du christ [...] A cette croyance générale s’ajoutèrent les préventions, souvent justifiées, contre les Juifs adonnés aux pratiques magiques [...] Or, on sait la place que le sang occupa toujours dans les opérations de sorcellerie.”⁴³⁹

Toute légende trouve donc son explication et Lazare fut sans doute le meilleur polémiste opposé à Drumont. A *La France Juive*, Lazare a voulu répondre par un essai se terminant sur une note de fraternel optimisme :

“Le cosmopolitisme unira un jour les races les plus diverses, il leur permettra de se fédérer en de pacifiques unions : à l’égoïsme patriotique, il substituera l’altruisme international. De cette diminution de l’exclusivisme national, les Juifs bénéficieront encore, d’autant qu’elle coïncidera avec l’affaiblissement de leurs caractères distinctifs, et les progrès de l’internationalisme amèneront la décadence de l’antisémitisme.”⁴⁴⁰

Malheureusement l’avenir donnera tort à Lazare et raison à Drumont puisque l’internationalisme évoqué par Lazare ne sera pas celui de la solidarité mais plutôt celui des guerres et du nationalisme.

Taguieff estime que l’antisémitisme des années 1930 :

“prend appui sur Bernard Lazare ou Kadmi-Cohen plutôt que sur Edouard Drumont ou *Les Protocoles des Sages de Sion*. Elle [l’argumentation antijuive] trouve en effet ses références légitimatoires dans *L’antisémitisme* de Bernard Lazare ou dans *Nomad* de Kadmi-Cohen, et s’instruit notamment chez Werner Sombart.”⁴⁴¹

“Cité ou paraphrasé, *L’antisémitisme* de Bernard Lazare, paru en 1894, constitue une mine d’images et d’affirmations exploitables par des doctrinaires antijuifs, en quête de cautions “Juives”.”⁴⁴²

⁴³⁸ *Ibid* p. 338

⁴³⁹ *L’antisémitisme son histoire et ses causes op. cit* p. 354

⁴⁴⁰ *Ibid.* p. 406

⁴⁴¹ Pierre-André Taguieff, *Les Protocoles des Sages de Sion, faux et usage d’un faux op. cit.* p. 165

⁴⁴² *Les Protocoles des Sages de Sion, faux et usage d’un faux op. cit.* p. 166

Werner Sombart fut un socialiste allemand qui fit des Juifs les véritables inventeurs du capitalisme. Taguieff semble avoir un avis très tranché sur l'antisémitisme des années 1930 mais Lazare a sans doute moins compté dans les écrits de Maurras et Bernanos que Drumont. Il ne vécut pas assez longtemps pour se défendre contre les antisémites des années 1930 mais lutta fermement contre les tentatives de récupération de son œuvre par Drumont comme nous l'avons vu.

Enfin, il est intéressant de souligner que Lazare et Drumont échangèrent une correspondance ambiguë. Drumont commença par dresser des lauriers à Lazare en commentant *L'antisémitisme ses causes et son histoire* dans *la Libre Parole* du 10 janvier 1895 :

«C'est un livre remarquable, ai-je dit, que cet essai d'histoire de l'*Antisémitisme*; c'est un livre fort nourri de faits et dominé d'un bout à l'autre par un bel effort d'impartialité, par la consigne donnée au cerveau de ne pas céder aux impulsions de la race.»

Lazare ne se laissa pas séduire et attaqua Drumont qui s'en était pris à Zola (lequel venait d'écrire dans *Le Figaro* du 16 mai un article sous le titre de «Pour les Juifs» dont voici quelques extraits :

«Depuis quelques années, disait M. Zola, je suis la campagne qu'on essaie de faire en France contre les Juifs, avec une surprise et un dégoût croissants. Cela m'a l'air d'une monstruosité, je veux dire une chose en dehors de tout bon sens, de toute vérité et de toute justice, une chose sotte et aveugle qui nous ramènerait à des siècles en arrière, une chose enfin qui aboutirait à la pire des abominations, une persécution religieuse ensanglantant toutes les patries. Et je veux le dire.»)

La réponse de Drumont ne se fit pas attendre car il publia dans *la Libre Parole* du 22 mai, un article auquel il donna pour titre : *Un Émule de Zola*. Cet article commençait ainsi :

«Pour une fois que j'ai eu la faiblesse de dire quelque chose d'aimable à un Juif, je n'ai vraiment pas eu de chance. J'avoue que j'avais trouvé dans l'antisémitisme, son histoire et ses causes de Bernard Lazare, quelques pages empreintes d'une certaine impartialité . Je l'ai dit, et M. Bernard Lazare en profite aujourd'hui pour m'être désagréable à propos de l'article de Zola. Que voulez-vous ? La race est comme cela...»

Mais les échanges entre Drumont et Lazare n'en restèrent pas là puisque Lazare fit partie d'un jury de concours très particulier. En effet, Le 22 octobre 1895, *la Libre Parole* mettait au concours le sujet suivant :

«Des moyens pratiques d'arriver à l'anéantissement de la puissance juive en France, le danger juif étant considéré au point de vue de la race et non au point de vue religieux.»

En annonçant ce concours, Drumont disait : «Si un Juif n'appartenant pas au monde de la finance et ayant, par conséquent, quelque autorité dans la question, désirait faire partie du jury, nous serions disposés à lui accorder une place.»

Lazare voulut y participer dans le but de dialoguer sérieusement avec Drumont mais celui-ci ne souhaita pas répondre aux questions de son contradicteur qui devait sûrement beaucoup le déranger

L'israélite Edouard Drumont et les sociétés secrètes actuellement. Charles Renaut (1896)

La plus surprenante des publications concernant Drumont est un pamphlet clérical retournant les propres attaques antijuives contre le judéophobe lui-même. L'abbé Renaut fut un ancien admirateur de Drumont mais il souffrait lui aussi de paranoïa et se voulait, si c'était possible, plus antisémite que l'auteur de *La France Juive*. Pour cette raison, il affirma que Drumont était "israélite". Pour l'abbé, israélites et Juifs étaient des peuples opposés. Pour l'opinion publique contemporaine de Charles Renaut, les mots « Juif » et « Israélite » sont synonymes. Pourtant, Renaut s'adressant à un de ses amis ecclésiastiques tente de justifier sa théorie. Il affirme que si les Juifs et les Israélites ne formaient qu'un seul peuple d'après l'Histoire Sainte, cela était vrai au commencement du règne de David et plus à partir de Roboam, plus au temps du Christ et donc plus à la fin du XIXème siècle. Pour confirmer sa thèse, il prétend qu'il lui arrive de demander à des personnes « portant les traits caractéristiques du Sémite »⁴⁴³ si elles sont juives et que celles-ci lui répondent être

⁴⁴³ *L'israélite Edouard Drumont et les sociétés secrètes actuellement, op. cit. p. 10*

Israélites. Et Renaut de persévérer en décrivant une attitude israélite différente des habitudes des Juifs. Les Israélites ne fréquenteraient pas les Juifs, ils n'iraient pas prier à la synagogue mais à l'église des chrétiens, seraient plus ennemis des Juifs que des Chrétiens mais espéreraient pouvoir utiliser les catholiques pour conquérir l'empire du monde que leur disputeraient les Juifs. Pour Renaut, les Israélites se serviraient des chrétiens, les manipuleraient avec le même but que celui des Juifs, ils seraient donc aussi dangereux. Après avoir expliqué ses positions, Renaut peut prétendre que Drumont est un ennemi du christianisme et que le but de celui-ci est clairement indiqué dans l'introduction de *La Fin dun monde* :

« Tous les empires existants doivent prochainement être remplacés par l'unique empire du Russe, et ensuite d'Israël »⁴⁴⁴

Renaut expliqua le plus sérieusement du monde que l'israélite :

“est plus ennemi du juif que du chrétien. Il espère pouvoir utiliser le chrétien pour conquérir l'empire du monde que lui dispute le juif.”⁴⁴⁵

La théorie fumeuse de Renaut consiste à décrire Drumont comme un ennemi occulte de l'Eglise catholique qui aurait envoyé un espion à Rome pour travailler à démolir le moral des ecclésiastiques. Drumont aurait donc trouvé son maître car il existait un pamphlétaire davantage sous l'emprise du délire paranoïaque. Tous les ouvrages de Drumont n'étaient pour l'abbé qu'un masque pour préparer l'avènement de “l'empire israélite”. Et de transformer Drumont en l'exact contraire de ce qu'il fut vraiment :

“Drumont est anti-juif, non anti-sémite, anti-chrétien et non fils soumis de l'Eglise, anti-Français et non enfant de notre belle patrie [...] israélite de nation, de nom et de pensées, franc-maçon émérite, et même socialiste et anarchiste”.⁴⁴⁶

⁴⁴⁴ *L'israélite Edouard Drumont et les sociétés secrètes actuellement, op. cit* p. 15. Après vérification la phrase citée est absente de l'introduction de *La Fin d'un monde* elle est donc inventée par Renaut.

⁴⁴⁵ Charles Renaut, *L'israélite Edouard Drumont et les sociétés secrètes actuellement*, chez l'auteur, Paris, 1896, p. 11

⁴⁴⁶ *Ibid.* p. 16

Ce délire est répandu sur plus de six cents pages. On remarque au passage que le fantasme du complot pousse les pamphlétaires à rédiger de véritables pavés. La verve paranoïaque est ennemie de la concision. Le pamphlet de Renaut n'en est pas moins antisémite. L'abbé pousse le délire de persécution en imaginant deux bandes occultes agissant contre la France :

“Nos ministres actuels prennent leur mot d'ordre à Berlin, ceux qui les remplacent obéissent à des chefs de Londres [...] l'explication est fort simple. Sont-ils francs-maçons juifs, ils obéissent aux chefs de Prusse; au contraire, sont-ils francs-maçons israélites, leurs chefs sont à Londres”.⁴⁴⁷

L'ouvrage de l'abbé agit comme un rejeton dédoublé de *La France Juive* qui aurait pu être intitulé *La France Juive et israélite*. Le résultat d'un tel livre est très ambigu car Renaut est à la fois antisémite et opposé à Drumont. Il écrit des sentences qu'on aurait parfaitement pu prêter aux détracteurs de Drumont :

“Drumont a eu trois auxiliaires : la détraction, le mensonge et l'audace”.⁴⁴⁸

Renaut accuse, lui aussi, Drumont d'opportunisme :

“Le juif est antipathique aux Français, et cette antipathie aujourd'hui [...] est devenue une haine qui se porte bien. Raconter les tracasseries, les rapines de ce parasite, c'est le moyen assuré de se faire prêter l'oreille. Drumont l'a vivement employé, et il lui a réussi à merveille”.⁴⁴⁹

En l'occurrence, Renaut accuse Drumont d'arrivisme plus que de conviction. Il n'hésite pas à banaliser la haine antijuive pour conforter son accusation et emploie le lexique convenu de la judéophobie : “parasite”. Les attaques de l'abbé envers Drumont passent par l'instrumentalisation des Juifs :

“Au fond, les insultes de Drumont aux Juif ne doivent pas tellement les ennuyer [...] leur adresser ces reproches et d'autres c'est constater qu'ils remplissent bien leur devoir”.⁴⁵⁰

⁴⁴⁷ *L'israélite Edouard Drumont et les sociétés secrètes actuellement op. cit, p. 24*

⁴⁴⁸ *Ibid, p. 19*

⁴⁴⁹ *Ibid p. 24*

⁴⁵⁰ *Ibid, p. 18*

Ibid, p. 19

Ces argumentations, qui ont pour but de minimiser la judéophobie insérée dans *La France Juive*, représentent le paroxysme de la haine antisémite. En effet, accuser Drumont d’être ambitieux serait justifié si l’accusation était accompagnée d’une dénonciation de l’antisémitisme. Au contraire, l’abbé défend à Drumont le droit de s’attaquer sincèrement aux Juifs en réduisant ses écrits à de l’hypocrisie. De ce fait, il se place au dessus de Drumont comme juge et partie. Distinguer les israélites des Juifs relève du sophisme quand on est un antisémite convaincu. Le sophisme n’a qu’un seul but : discréditer Drumont non pour sa judéophobie mais pour sa sincérité puis s’emparer de son succès pour écraser les Juifs de plus belle. Par ailleurs, l’abbé se trahit lui-même car après avoir dénoncé Drumont comme israélite, il écrit :

“Drumont, né par hasard à Paris, de parents sémites venus d’on ne sait quel ghetto”.⁴⁵¹

L’abbé prouve ainsi que pour lui, Juifs, Israélites et Sémites ne sont qu’un seul et même peuple venus “d’on ne sait quel ghetto”. Plus loin, Renaut croit pouvoir révéler le vrai but de Drumont dans sa rédaction de *La France Juive* :

“Drumont devait travailler à faire exclure le Juif des loges et des sociétés chrétiennes [...] c’est pour cela que Drumont a commencé par écrire *La France Juive*.”⁴⁵²

L’abbé n’a pas peur de se contredire. En effet, comment Drumont pourrait prétendre vouloir chasser les Juifs de la franc-maçonnerie alors qu’il vient “d’on ne sait quel ghetto” ?

Dans les milieux extrémistes, les pires insultes sont représentées par l’accusation d’appartenance à la religion juive ou à la franc-maçonnerie. Ce genre d’insultes donnera plus tard naissance au terme “enjuivé” pour attaquer des non-juifs ennemis de l’antisémitisme. Rien d’étonnant donc, à voir Drumont accusé d’être, une fois Juif, une fois franc-maçon. L’abbé Renaut finit pas se perdre lui-même dans ses explications pour tenter de salir Drumont :

⁴⁵¹ *L’israélite Edouard Drumont et les sociétés secrètes actuellement op. cit, p. 37*

⁴⁵² *Ibid p. 126*

“Drumont en effet ne peut pas être et n’est pas antisémite dans le sens rigoureux du mot. [...] Drumont, qui est israélite, partant sémite, n’est pas antisémite. Il nous a averti lui-même quand, parlant du commencement de son œuvre, il nous raconte que c’est de 1880 que “date en France la première constitution du comité anti-sémitique ou, pour être plus précis, anti-juif.” (La France Juive, V.I p. 18).”⁴⁵³

L’argumentation de Renaut ne tient pas car Drumont écrit “antisémitique, pour être plus précis anti-juif” ce qui signifie pour lui que le peuple juif fait partie du groupe des sémites comme il l’a écrit dans *La France Juive* :

“Les Sémites, représentés par des familles diverses : la famille araméenne, la famille hébraïque et la famille arabe, semblent originairement partis des plaines de la Mésopotamie.”⁴⁵⁴

L’abbé Renaut était un fanatique ultra-catholique qui n’avait pas pardonné à Drumont les critiques qu’il avait proférées contre le pape dans son autobiographie *Le testament d’un antisémite*. Le pamphlet de Renaut est donc un règlement de compte trop embrouillé pour recueillir le succès. Le plus curieux, dans ce livre, est d’avoir l’impression de lire des passages de *La France Juive*, puisque la haine antijuive y est omniprésente, mais de trouver également les préjugés que Drumont collait aux Juifs appliqués à sa propre personne :

Il [Drumont] a le type juif, c’est-à-dire sémite. C’est vrai, car il a les principaux signes auxquels on reconnaît le type sémite : le nez proéminent, mais moins que le Juif, car il a les narines dilatées qu’il tient du type grec de sa mère, les yeux renfoncés et clignotants, les dents serrées, les oreilles saillantes, les ongles carrés au lieu d’être en amande, les doigts effilés et l’annulaire trop long, le torse trop long, la cheville extraordinairement en dehors, la main moelleuse et fondante.”⁴⁵⁵

Ce portrait de Drumont dressé par l’abbé Renaut est plagié mot pour mot de la page 34, volume I de *La France Juive*. On imagine fort bien l’agacement qui a dû agiter Drumont en lisant l’ouvrage de l’abbé. Renaut détonne dans sa critique de Drumont en l’accusant d’être un sémite mais comme les autres adversaires du judéophobe, il critique les penchants occultistes de l’auteur de *La France Juive* :

⁴⁵³ *Ibid* p.312

⁴⁵⁴ *La France Juive, op. cit. v. I, p. 6*

⁴⁵⁵ *L’israélite Edouard Drumont et les sociétés secrètes actuellement, op. cit. p. 314*

“Israélite par ses sentiments, par son origine, par son nom, par son respect du Sabbat, Drumont l’est également par la pratique de la chiromancie.”⁴⁵⁶

Cette critique va à l’encontre du rapprochement que nous avons pu effectuer entre l’occultisme et l’antisémitisme. En effet, Renaut veut prouver que Drumont est israélite puisque chiromancien. Le plus surprenant, à la lecture du livre de l’abbé, est qu’il déteste Drumont alors qu’il possèdent tous deux les mêmes idées et les mêmes techniques de manipulation. En effet, pour prouver que Drumont serait franc-maçon, Renaut n’hésite pas à employer un raccourci :

“La première preuve que Drumont est franc-maçon, c’est qu’il est israélite”.⁴⁵⁷

L’abbé semble oublier les passages violemment antimaçonniques de *La France Juive* et de *La Tyrannie maçonnique*.

M. Edouard Drumont, Maurice Lauzel (1898)

Maurice Lauzel, journaliste socialiste, s’attache à démontrer la médiocrité de Drumont l’écrivain :

On trouve dans ses livres de quoi exaspérer un moyen lettré, des citations latines faites de travers et qu’il aurait pu omettre sans danger, des preuves d’ignorance crasse en ce qui touche l’antiquité, des absurdités de style, surtout, et des mots violemment détournés de leur sens. Qui oserait donc écrire [...] : “Cet éloignement pour lui de tout ce qui était intelligent et honnête” (*France Juive*, I, p. 571). ou encore : “Le discours a été réuni en brochure” (*Ibid*, p. IX, note).⁴⁵⁸

Alors que Taxil stigmatisait essentiellement la psychologie de Drumont, Lauzel s’attaque également au style de l’auteur de *La France Juive*. Démontrer l’ignorance crasse de Drumont concernant la syntaxe ou l’histoire revient à prêcher pour des convaincus. En effet, il est peu

⁴⁵⁶ *Ibid* p. 343

⁴⁵⁷ *L’israélite Edouard Drumont et les sociétés secrètes actuellement*, op. cit p. 367

⁴⁵⁸ Maurice Lauzel, *M. Edouard Drumont*, Librairie de la revue socialiste, Paris, 1898, p. 6

probable que les lecteurs peu lettrés de *La France Juive* aient abandonné tout crédit envers Drumont pour une simple critique de son mauvais français. Néanmoins, il est possible que les lecteurs socialistes ayant eu en mains l'ouvrage de Lauzel aient pu relativiser leur foi dans les "révélations" de Drumont. On peut supposer que le lectorat de Lauzel fut essentiellement constitué d'instituteurs, de fonctionnaires ou de personnes possédant des responsabilités dans la vie civile. Peut-être se sont-ils servis des critiques de Lauzel envers Drumont pour écarter les personnes de leur entourage prises aux pièges tendus dans *La France Juive*. La démarche pédagogique et sans doute la meilleure à employer pour lutter contre l'antisémitisme, aurait été d'attaquer les écrits de Drumont et non l'homme. Hélas, Lauzel comme Taxil, en stigmatisant Drumont, n'ont pu que donner l'impression d'un règlement de compte. Si des journalistes s'étaient uniquement concentrés sur les pamphlets de Drumont, peut-être que le judéophobe n'aurait pas tant influencé les Français. On peut regretter qu'il ait fallu le scandale de l'Affaire Dreyfus pour réveiller les consciences car le ver était déjà dans le fruit.

La médiocrité du français employé par Drumont n'est pas la seule critique de Lauzel. Le journaliste s'attache également à démontrer la nullité de ses compétences philosophiques prétendues :

« Mais, à coup sûr, l'emploi du vocabulaire philosophique est pour M. Drumont une occasion toujours bonne de lâcher des bourdes [...] Et ces maximes stupéfiantes qui nous apprennent que "La vie est physique, que le Sort est matériel, que la Destinée est idéale !" (Dernière Bataille, 161). »⁴⁵⁹

Il est important de souligner que l'attrait de Drumont pour l'occultisme est un trait de caractère qui est souvent relevé et dénigré par les critiques. Lauzel, comme Darien se moque du Drumont chiromancien :

⁴⁵⁹ *Ibid*, p. 18

« Il faut encore - ne riez pas - il faut encore, dit M. Drumont, regarder la main, “ce qui fournit parfois des indications précieuses”. Voyez-vous, à la foire de Neuilly ou à la barrière du Trône, une lourde voiture, qui est aussi une maisonnette ? Campée sur le trottoir, elle présente à la foule un petit escalier qu’escaladent parfois des cuisinières et des demi-mondaines, des petites en cheveux et des femmes de ducs ou de barons. Ficelée sur la boule de cuivre qui orne la rampe, se balance une pancarte avec ces mots attirants : “Madame Prudence, psychologue, méthode de M. Edouard Drumont”.⁴⁶⁰

L’occultisme de Drumont, ici encore, prête à rire. Il semble qu’aucun critique ne l’ait perçu comme une arme pour détourner les lecteurs des vraies sciences réticentes à avaliser les théories drumontiennes. Selon Lauzel, le goût de Drumont pour l’occultisme relève de l’infantilisme :

M. Drumont vit plongé dans un monde étrange; il est en proie au surnaturel qu’il devine partout. Ce qui est un peu rare ou encore nouveau lui apparaît comme une violation des habitudes régulières de la nature, et il ne peut se l’expliquer que par des influences occultes.⁴⁶¹

Il est possible que Drumont, souffrant déjà de paranoïa, y ait trouvé une source de réconfort contre la modernité qu’il détestait tant. Pour cette raison, le pamphlétaire, désolé par la mort d’Henri V, en 1883, chercha une consolation dans les prophéties de Nostradamus. Il espérait y trouver une explication à la disparition de l’homme qui aurait pu être roi. Toutefois, nous avons vu qu’antisémitisme et occultisme étaient souvent liés. En effet, la haine de l’Autre, le sentiment d’être persécuté, contrôlé par un complot invisible relèvent de l’irrationnel. Les sciences parallèles sont le moyen idéal pour expliquer l’inexpliquable. Puisque l’ethnologie démontre qu’il n’existe pas de race supérieure, la sociologie qu’il n’existe pas de sociétés secrètes dirigeant le monde, les sciences politiques que la démocratie est le régime le plus juste, alors Drumont, comme Evola ou Hitler, se jette à corps perdu dans l’occultisme qui, seul, peut prouver tout et n’importe quoi. Lauzel égratigne une à une toutes les convictions occultistes de Drumont, chiromancie, magnétisme, alchimie mais surtout spiritisme :

« M. Drumont est un croyant, un spirite authentique. Il a vu, dit-il, “des tables se détacher du sol et s’élancer en l’air.” Tenez, il a assisté à une expérience de ce genre “comme par hasard, car les confesseurs recommandent d’éviter ces

⁴⁶⁰ M. Edouard Drumont, *op. cit.* p. 20

⁴⁶¹ *Ibid* p. 232

sortes de séances.” Cela n’a pas traîné : “au bout d’un quart d’heure de pression, la table montait jusqu’au plafond.” Et vous ne savez pas tout : “C’était une concierge qui opérait !” L’horreur des loges maçonniques est conciliable avec la fréquentation des loges de portières; dans ces dernières, on apprend beaucoup de choses [...] on y ramasse tant et tant de petits bouts de commérages, qu’avec très peu de travail et moins encore de critique, on peut en tirer quelques pesants volumes et un journal quotidien.”⁴⁶²

La dernière phrase de Lauzel est ironique mais judicieuse, en effet, ce sont les sectateurs de l’antimaçonnisme qui répandent les pires rumeurs. Les occultistes détestent la franc-maçonnerie car, à la fin du XIXème siècle, elle est synonyme de rationalisme et d’anticléricisme. Le jeu de mot de Lauzel sur “loges maçonniques” et “loges de portières” pour démonter en une phrase toutes les théories issues de *la France Juive* est opportun et pourrait servir aujourd’hui encore puisque l’antimaçonnisme repose toujours sur la rumeur. Mais l’attrait de Drumont pour les sciences occultes relève peut-être de la superstition, de la peur du diable. Ce qui correspondrait bien aux explications données par Norman Cohn sur la démonisation des Juifs au Moyen-Age (voir supra). Drumont aurait donc peur des Juifs comme il a peur du diable. Et Lauzel de créditer cette hypothèse :

« Toute cette recherche constante du surnaturel avec la crainte de la rencontrer, cette manie de trouver suspect tout ce qui n’est pas jugé de bon aloi par les Dominicains de jadis, c’est-à-dire tout ce qui est nouveau et difficile à saisir pour un esprit de culture médiocre, tout cela est à la fois le signe et l’enveloppe d’un sentiment intime, profond, sans remède : la peur du Diable. [...] Et déjà Satan fait des siennes : “La civilisation juive étant diabolique, a pour devise l’étymologie même du nom du Diable” (livrons aux hellénistes l’étymologie inventée par M. Drumont : diable vient de “Daiboulewô, je veux (?) ou je marche en travers (!)). »⁴⁶³

La démystification de *La France Juive* pourrait être mieux opérée par la mise à l’épreuve des données pseudo-historiques livrées par Drumont à son lectorat. Or, pour être historien, il faut se soucier uniquement de justice et de vérité. Drumont, qui osa se comparer à Taine n’avait ni l’une ni l’autre. Il n’était pas impartial et on peut douter qu’il fut capable de sens critique dans le choix de ses documents. Comme le relève Lauzel :

⁴⁶² M. Drumont, *op. cit.* p. 25

⁴⁶³ *Ibid.* p.26

« Parmi les autorités que cite M. Drumont, il faut noter, en première ligne, quelques juifs convertis auxquels "l'historien" accorde toute créance lorsqu'ils "tapent" sur leurs ex-coreligionnaires. »⁴⁶⁴

Le fait d'appuyer ses ouvrages sur des documents grossièrement compilés, sur des informations venues d'hommes partiaux, prouve que Drumont n'avait rien d'un historien pour Lauzel, qui le rangeait bien dans la classe des pamphlétaires. Les convictions politiques de Drumont sont celles d'un monarchiste, comme nous l'avons vu, ce qui n'échappe pas non plus à Lauzel :

M. Drumont est le plus actif, le plus décidé, le plus passionné des contre-révolutionnaires.⁴⁶⁵

Lauzel, dans sa conclusion, estime que Drumont est une force aux mains du parti clérical et que ses idées ne lui sont nullement personnelles. Il est évident que Drumont a dû sa gloire en partie grâce à la promotion que lui ont offertes les assomptionnistes du journal *La Croix* et les jésuites mais le judéophobe était surtout un égocentrique démesuré qui avait soif de reconnaissance. Il s'est appuyé sur le parti clérical pour devenir célèbre. Il s'agissait donc plus d'opportunisme que de conviction religieuse.

La France aux Français. Drumont, sa vie, son œuvre, son programme, Jacques Defrance (1898)

Jacques Defrance (ce nom ressemble fort à un pseudonyme), nationaliste français d'Algérie, fut un fervent défenseur de Drumont. Il dressa une brève biographie dithyrambique de son maître tellement excessive qu'elle en paraissait insignifiante. Dans la première partie de l'ouvrage, Defrance décrit "l'homme" Drumont où les traits morphologiques du judéophobe se confondent avec son caractère :

⁴⁶⁴ M. Drumont, *op. cit* p. 29

⁴⁶⁵ *Ibid*, p. 41

« figure douce et puissante, regard étincelant plein d'une philosophie souriante et profonde; nez bien français, court et fort; bouche en pli narquois et volontaire [...] ce physique donne l'exacte impression du moral. »⁴⁶⁶

Manifestement, DeFrance n'a pas peur de l'oxymore "figure douce et puissante" et pousse son nationalisme jusqu'à imaginer une morphologie française caractéristique "nez bien français".

Curieusement, les ennemis de Drumont ironisaient sur son nez et le voyaient crochu comme celui des caricatures de Juifs qu'il décrivait. Dans *Drumont jésuite et ses complices démasqués* (Paris, 1892), Henri Strauss déclare :

« Quand Drumont parle du masque sémite il devrait aussi consulter son miroir, qui lui reproduirait l'image la plus exacte du type juif, dans la mauvaise acception du mot, et non les traits des Israélites qui rappellent leur antique extraction orientale. Après tout..., qui sait ? Cela donne à réfléchir... Les hasards de la naissance !!! »⁴⁶⁷

Curieuse attaque de la part de Henri Strauss, que de renvoyer Drumont à son antisémitisme en l'accusant lui-même d'être juif "dans la mauvaise acception du mot". Il s'agit probablement de toucher l'adversaire dans ce qu'il a de plus cher : sa fierté d'appartenance à la nation française.

Néanmoins, on remarque chez Strauss une forme d'antisémitisme à rebours sous-entendue, puisqu'il laisse entendre qu'il existerait une mauvaise acception du mot juif, autant d'eau apportée au moulin de Drumont...

Les portraits donnés de Drumont sont farouchement contradictoires puisque les opposants du judéophobe estiment avoir affaire à un tâcheron, colporteur de ragots et écrivain médiocre tandis que ses admirateurs sont fascinés par :

« une intellectualité supérieurement organisée pour l'étude incessante et l'effort continu. »⁴⁶⁸

Il n'existe aucune place pour définir avec modération les propos de Drumont. La violence de ses pamphlets, ne pouvait, il est vrai, appeler la modération à une époque où il était possible de crier

⁴⁶⁶ Jacques DeFrance, *La France aux Français, Drumont, sa vie, son oeuvre, son programme*, Imprimerie Baldachino - Laronde - Viguier, Alger, 1898, p. 1

⁴⁶⁷ Henri Strauss, *Drumont jésuite et ses complices démasqués*, L'auteur, Paris, 1898, p. 11

⁴⁶⁸ *La France aux Français, op. cit.* p. 2

“mort aux Juifs” et d’emprisonner un capitaine qui avait pour seul tort d’être juif. Il est intéressant de rapprocher cette violence dans les invectives des antisémites opposées à celles des philosémites d’aujourd’hui. On pense notamment à un Tarik Ramadan, antijuif qui ne s’avoue pas, qui appelle des propos peut-être déplacés du président du CRIF, Cukiermann, concernant les partis de gauche en France. Defrance exalte l’antisémitisme de Drumont, il le rejoint dans son refus de voir dans le peuple juif, un ensemble d’êtres humains :

« Drumont recherche pendant trente ans, les causes de la décadence nationale. Il recueille des preuves innombrables - preuves historiques, preuves scientifiques, preuves psychiques - que le dissolvant judaïque constitue la principale de ces causes. »⁴⁶⁹

Au passage, on relève une nouvelle métaphore non employée par Drumont car, après le lexique de l’animalité et de la maladie, les Juifs sont perçus comme un produit chimique dangereux : “dissolvant”. Dans la deuxième partie de sa brochure, Defrance évoque la “vie et l’œuvre” de Drumont. Il cherche à le transformer en martyr :

“Les débuts furent donc assez dur”⁴⁷⁰

“Plus d’une fois il fallut se contenter de pain sec; plus d’une fois il se trouva que le morceau de bœuf ajouté au pain sec n’était que de la vache... enragée.”⁴⁷¹

Il est frappant de noter la volonté, chez les admirateurs de Drumont, de souligner la pauvreté du jeune journaliste, futur pamphlétaire. Il est possible qu’ils aient cherché à séduire le lectorat populaire et ouvrier de Drumont, comme pour leur souffler au creux de l’oreille : “Il est des vôtres”. On ne peut s’empêcher de penser au discours de Le Pen au soir du premier tour des élections présidentielles de 2002. Tout est bon pour attirer le peuple, même la mise en scène outrancière vers

⁴⁶⁹ *Ibid.* p 13

⁴⁷⁰ *Ibid.* p. 4

⁴⁷¹ *Ibid.* p. 5

le discours de la haine. Defrance s'attache également à rapprocher Drumont du panthéon littéraire :

“Cependant, des hommes comme Victor Hugo et Villemessant... avaient déjà remarqué ce jeune homme à son air particulier qui avait je ne sais quoi de prophétique.”⁴⁷²

Concernant *La France Juive*, Defrance réfute son statut de pamphlet, on s'en doutait, mais n'hésite pas à le qualifier de prophétie :

“La France Juive n'est pas un pamphlet, c'est une prophétie.” Qui a dit cela ? Zadoc-Khan, grand rabbin de France. J'ajouterai qu'ainsi que toute prophétie, d'ailleurs, La France Juive fut une révolution.”⁴⁷³

Citer le grand rabbin de France à la barre des témoins pour défendre Drumont est d'un goût plus que douteux. Si la citation est exacte, il est possible que Zadoc-Khan ait voulu parler de l'appel au meurtre de Drumont à la fin de *La France Juive*. En effet, cet appel fut prophétique et le grand rabbin dut beaucoup s'en inquiéter. La mauvaise foi de Defrance est flagrante quand il tente de minimiser la virulence des écrits de Drumont :

“Les événements ont toujours fait la preuve des accusations de *La Libre Parole*. Ils ont même souvent démontré la modération de ses attaques. C'est bien, du reste, la manière de son directeur, de dire les choses, évidemment énergiques dans une forme modérée, mais plutôt au-dessous de la vérité, afin de laisser parler ensuite les faits dont l'éloquence est impitoyable et décisive.”⁴⁷⁴

Drumont “modéré” et “au-dessous de la vérité”, on tremble à l'idée de ce que pourrait être un texte violent et au-dessus de la vérité pour Defrance. Les seuls propos relevant de la réalité concernant les conséquences du succès de *La France Juive* :

“Aujourd'hui de Calais à Bayonne et de Nice à Quimper on crie : “A bas les Juifs !”⁴⁷⁵

⁴⁷² *La France aux Français, op. cit.* p., 5

⁴⁷³ *Ibid*, p. 7

⁴⁷⁴ *Ibid*, p. 9

⁴⁷⁵ *Ibid* p, 11

La troisième partie de l'ouvrage de Defrance traite du "programme social" de Drumont. Il qualifie celui-ci de :

"superbe d'allure et fécond en justes espérances"⁴⁷⁶

Quel est donc ce programme ? Il se divise en trois parties : 1° La France aux Français, 2° La liberté pour tous, 3° Les bénéfices du travail aux travailleurs. On peut difficilement proposer plus de démagogie et plus succinct. D'autant plus que les deux premiers points du programme s'annulent car si les étrangers de France devaient laisser leur place aux Français, ils ne pourraient plus jouir de la liberté. Defrance est un populiste avant l'heure quand il déclare :

"oui, braves campagnards expropriés et vaillants ouvriers réduits au trimard, "La France aux Français".⁴⁷⁷

La ressemblance avec le discours de Le Pen est troublante. Qu'on se rappelle du discours tenu par ce dernier le 21 avril 2002 :

"vous les petits, les sans-grade, les ouvriers, les métalos..."

ou du slogan du FN : "Les Français d'abord".

La métaphore de la bête n'est pas absente du discours de Defrance :

"Et lorsque nous aurons repris toutes ces choses à ceux qui nous les ont volées et les exploitent maintenant contre nous; lorsque nous aurons flanqué tous ces parasites à la porte, nous tâcherons de vivre entre nous."⁴⁷⁸

Il est permis de se demander si "Jacques Defrance" n'est pas le pseudonyme d'Edouard Drumont.

Drumont, avec portrait et préface de Drumont, Léon Fauriette (1902).

⁴⁷⁶ *La France aux Français, op. cit* p, 11

⁴⁷⁷ *Ibid* p. 12

⁴⁷⁸ *La France aux Français, op. cit* p. 13

Autre apologue de Drumont, Léon Fauriette publie son analyse de *La France Juive* en 1902.

Celle-ci est d'un profond cynisme car elle souligne les effets du livre de Drumont sur la société :

“De pareils livres, qui révèlent une société à elle-même, y déterminent des remous violents et accomplissent une révolution jusque dans ses plus profondes couches.”⁴⁷⁹

On pourrait croire que la critique vient d'un adversaire du judéophobe, redoutant les “remous violents” de l'antisémitisme. Au contraire, Léon Fauriette appelle de ses vœux “une révolution” populaire (“dans ses plus profondes couches”) contre les Juifs. Fauriette voit en Drumont un prophète et on note que la figure messianique du judéophobe est une constante chez ses défenseurs. L'antisémitisme défendu par les jésuites et les assomptionistes relevait donc bien d'une certaine forme de mysticisme dévastateur :

“Il [Drumont] se met à l'ouvrage avec l'acharnement de celui est chargé par la providence d'une mission [...] Le but atteint, il disparaît quelquefois; mais le germe vivace qu'il a déposé dans le sillon se développe, grandit et atteint sa maturité.”⁴⁸⁰

Fauriette lui aussi prophétise car Drumont est mort dans l'oubli (ou presque) en 1917 mais “le germe vivace qu'il a déposé” dans la société française s'est développé pour éclore sous Vichy. La mauvaise foi de Fauriette, quant à l'honnêteté du travail de Drumont, est désarmante et renforce jusqu'à l'excès celle de ses prédécesseurs. Les qualificatifs pour encenser Drumont deviennent redondants :

“érudition bien informée [...] sa modération relative”⁴⁸¹

⁴⁷⁹ Léon Fauriette, *Drumont, avec portrait et préface de Drumont*, Prieur et Dubois, Paris : 1902, p. 55

⁴⁸⁰ *Ibid*, p. 56

⁴⁸¹ *Drumont, avec portrait et préface de Drumont op. cit.* p. 58

Comment pourrait-on parler de modération après avoir lu *La France Juive* ? Seuls les fanatiques de la judéophobie pouvaient se le permettre et Fauriette de renchérir sur la métaphore de la maladie :

“le corps que l’on pouvait croire simplement menacé se révèle pourri jusqu’aux moelles par le virus juif.”⁴⁸²

Cette redondance du discours métaphorique antisémite est l’essence même de son succès. En effet, à force de répéter le même lexique, livres après livres, auteur après auteur, le lectorat ne pouvait que céder à l’imprécation. Le livre de Fauriette est essentiellement une longue paraphrase de *La France Juive* parsemée de saluts à son auteur. On note toutefois un paradoxe dans les divers apologistes qui sacralisent Drumont et le présentent comme un prophète. Si la mission du pamphlétaire est jugée providentielle, sa guerre n’est pas considérée comme religieuse :

« Au lieu d’accuser Drumont d’exciter contre les Juifs une guerre religieuse, on devrait plutôt lui reprocher de n’avoir pas mis en relief le caractère originairement religieux de la haine que les Israélites portent aux chrétiens.”⁴⁸³

Cet argument est mensonger car Drumont n’a pas hésité à servir dans *La France Juive* les vieux mythes ressassés par l’Eglise catholique : la profanation des hosties, le meurtre rituel, le sang chrétien utilisé pour les rites judaïques. Drumont se défendait d’attaquer la religion juive et ses amis niaient avec lui tout dénigrement du judaïsme. Ils poussaient même le mensonge en inversant l’accusation : “la haine que les Israélites portent aux chrétiens”. En psychanalyse, cette dénégarion est qualifiée de projection. Drumont insinue : “je ne suis pas coupable d’antisémitisme puisque je suis la victime de la haine des Juifs”. Ce rejet de la vérité chez Drumont comme chez ses alliés est un moyen de défense puéril :

“C’est le Juif qui provoque toujours et qui déchaîne la tempête. Insinuer le contraire, c’est mentir; les prétendues persécutions ne sont que des représailles.”⁴⁸⁴

⁴⁸² Drumont, avec portrait et préface de Drumont op. cit. p. 59

⁴⁸³ Ibid p. 121

⁴⁸⁴ Drumont, avec portrait et préface de Drumont op. cit p. 128

Cet infantilisme confondant évoque l'attitude des élèves bagarreurs dans les cours d'écoles qui désignent du doigt à leurs professeurs mécontents les victimes qu'ils viennent de frapper comme les vrais responsables de la bagarre. Drumont et ses apologues étaient-ils si peu confiants en eux qu'ils n'avaient pour tout moyen de défense que la dénégation ? Fauriette révèle une anecdote intéressante sur les conséquences de la publication de *La France Juive*. Mais évidemment sa "révélation" est à prendre au conditionnel en raison de sa partialité :

"Israël fut stupéfait [...] "Trouver un écrivain capable de le [Drumont] réfuter et de se faire lire n'était pas aisé; les plumes vénales ne manquaient pas, mais l'on ne donne pas le talent. Villiers [sic] de l'Isle-Adam fut pressenti; on pensait que ce bohème besogneux prêterait son originalité incisive et sa popularité. Sa réponse fut héroïque. Comme on lui demandait son prix : "Trente deniers, répondit-il gravement; il y a dix-neuf siècles que Judas l'a réglé !".⁴⁸⁵

Cette information concernant Villiers de L'Isle-Adam est plus que douteuse quand on sait que l'écrivain avait pour meilleur ami Catulle Mendès lequel était juif. Fauriette ment à nouveau quand il affirme que Drumont n'a jamais voulu la mort des Juifs :

"Drumont n'a jamais proposé, comme on le lui reproche quelquefois, la spoliation pure et simple, l'extermination des Juifs. Ce serait trop naïf."⁴⁸⁶

L'appel au meurtre dans *La France Juive* est plus qu'évident et à plusieurs reprises comme nous l'avons démontré. Fauriette (comme Defrance) voit en Drumont un homme aux talents multiples :

"En même temps qu'un sociologue et un philosophe, l'auteur de *La France Juive* et de *La Fin d'un monde* est un érudit et un artiste."⁴⁸⁷

Drumont, comme on l'a vu, s'est jeté à corps perdu dans le pamphlet après avoir échoué comme romancier. Pourtant, Fauriette nie son opportunisme :

"Il fallait, certes, du désintéressement et du courage pour oser concevoir et pour espérer mener à bonne fin une œuvre d'aussi longue haleine que *La France Juive*."⁴⁸⁸

⁴⁸⁵ *Ibid* p. 129

⁴⁸⁶ *Ibid*, p. 224

⁴⁸⁷ *Ibid*, p. 251

⁴⁸⁸ *Ibid*. p. 289

Même si le succès d'un livre de mille deux-cents pages pouvait paraître surprenant, Drumont n'avait plus rien à perdre et son "désintéressement" semblait fort douteux quand on voit avec quelle délectation il se plongeait dans la presse à scandale pour y relever le moindre ragot et l'y placer dans sa *France Juive*. Comme DeFrance, Fauriette évite soigneusement d'évoquer l'attrance de Drumont pour l'occultisme car cela nuirait considérablement au crédit du pamphlétaire.

Figures françaises d'aujourd'hui. Edouard Drumont, Albert Croquez (1909)

A l'opposé de Darien et Lauzel, on trouve Albert Croquez, journaliste qui dresse un portrait élogieux de Drumont. Le judéophobe n'est pas, selon lui, un pamphlétaire paranoïaque ou un occultiste superstitieux. Au contraire, Croquez voit dans l'auteur de *La France Juive*, un poète, rien de moins :

"Qu'il le veuille ou non, le poète de Mon vieux Paris est devenu, pour la grande masse des lecteurs, l'auteur de *La France Juive*. Il connaît d'éclatants triomphes et l'apothéose en Algérie, où tout un peuple l'acclame. Plusieurs millions de cœurs français battent à l'unisson du sien."⁴⁸⁹

Croquez s'oppose diamétralement à Lauzel car il perçoit en Drumont un grand historien, un philosophe et un vrai sociologue :

"Pourquoi, dans ces écoles de sociologie, où les professeurs eux-mêmes sont quelques fois des écoliers, ne parle-t-on jamais de Drumont, de son œuvre qui est sociale, qui est politique aussi, au sens le plus noble du terme; pourquoi ne pas étudier, ou, au moins, lire ses livres ?"⁴⁹⁰

"Sa méthode, toute expérimentale, est celle d'un observateur. Ce n'est pas un théoricien : c'est un historien."⁴⁹¹

On sent chez Albert Croquez une vive mauvaise foi quand celui-ci félicite Drumont pour sa documentation alors que cette dernière, comme nous l'avons vu, tient surtout de la rumeur :

⁴⁸⁹ Albert Croquez, *Figures françaises d'aujourd'hui. Edouard Drumont*, Nouvelle Librairie Nationale, Paris, 1909, p. 7

⁴⁹⁰ *Ibid*, p. 26

⁴⁹¹ *Ibid*, p. 27

« Je le qualifiais de philosophe; mais la philosophie de l'histoire n'est pas chez lui cet amalgame de lieux communs, où il entre très peu de philosophie et pas du tout d'histoire - c'est l'art de se documenter, de rechercher les faits significatifs, de noter mille vétilles qui échappent aux investigations superficielles, et, ces matériaux rassemblés, de construire un ensemble harmonieux.⁴⁹²»

En revanche, Croquez semble ignorer son penchant pour les sciences occultes comme s'il s'agissait d'une tache dans la biographie du judéophobe. Quoiqu'il en soit, il semblait difficile aux contemporains de Drumont de le critiquer en restant modéré, comme si la haine, très présente dans *La France Juive*, ne pouvait engendrer que la haine ou la passion.

Intertextualité et stylistique de Drumont

Le style de Drumont reflète sa personnalité : discours de la haine, fascination du secret et de la rumeur, égocentrisme. Ses admirateurs ont suivi le courant destructeur de la calomnie prétextant voir dans *La France Juive* de l'histoire, de la philosophie ou encore de la sociologie. Il ne faut pas s'en étonner car il agit comme un prisme dans la société des années 1880. En effet, ses pamphlets puisent leur eau bourbeuse dans des marécages séculaires (démonisation des Juifs, fantasme du complot) pour la déverser sur des milliers et des milliers de lecteurs dont certains deviendront ses partisans et ses disciples. L'intertextualité joue ici son rôle puisque Drumont s'est servi des discours des antisémites et des antimaçons qui l'ont précédé sans toujours les citer; et lui-même devient la source de divers plagiat qui agiront dans la société française de 1900 à 1940 comme on le verra. La brutalité du discours de Drumont est l'exact reflet de sa personnalité, à tel point qu'on peut douter du succès de *La France Juive* si ce pamphlet avait été écrit par un homme plus tiède. Barthes corrobore cette idée de style en tant que reflet d'un écrivain

:

« La langue est donc en deçà de la Littérature. Le style est presque au-delà : des images, un débit, un lexique naissent du corps et du passé de l'écrivain et deviennent peu à peu les automatismes même de son art. Ainsi sous le nom de style, se forme un langage autarcique qui ne plonge que dans la mythologie personnelle et secrète de l'auteur [...] Quel

⁴⁹² *Figures françaises d'aujourd'hui. Edouard Drumont op. cit. p. 28*

que soit son raffinement, le style a toujours quelque chose de brut : il est une forme sans destination, il est le produit d'une poussée, non d'une intention, il est comme une dimension verticale et solitaire de la pensée. »⁴⁹³

Tout est dit à l'exception de "l'art", car on ne peut parler d'art dans le style de Drumont. Comme l'écrit Barthes, son discours est purement "autarcique", le judéophobe crache sur du papier ses obsessions et ses fantasmes, il se libère d'un trop plein de haine, rien n'est créatif, donc artistique, dans cette démarche. Quant à la "mythologie personnelle" de Drumont, nous avons vu qu'elle n'était pas si personnelle puisque elle appartient à l'intertextualité d'une rhétorique séculaire.

⁴⁹³ Roland Barthes, *Le degré zéro de l'écriture*, Seuil Paris, 1953, p. 12

III^e partie

**Drumont et ses héritiers : perpétuation d'un
discours mortifère.**

Le discours de Drumont n'est pas mort avec son auteur (1917). Drumont a semé la mauvaise herbe que plusieurs de ses lecteurs ont cultivée dans leur propre pensée. Il a agi comme un prisme permettant à l'antisémitisme du XIXème siècle de se régénérer pour traverser le XXème siècle. L'auteur de *La France Juive* a su donner l'énergie nécessaire pour alimenter le nationalisme d'extrême-droite jusques et y compris au nazisme militant des judéophobes collaborationnistes (Coston et Rebatet).

Le mythe fondateur révolutionnaire de 1789, qui permit à la France de devenir un pays démocratique et moderne fut aborrrhé par Drumont. Monarchistes et catholiques nationalistes ne pouvaient que s'identifier au discours de *La France Juive* et Maurras fut le chef de ce mouvement avant même la disparition de Drumont. Nous analyserons les écrits de Maurras, Bernanos, Bourget, France, Rebatet et Coston pour les comparer avec ceux de Drumont. En quoi se ressemblent-ils ? L'influence de Drumont est-elle purement accidentelle ou recherchée par les écrivains antisémites du XXème siècle ? Le cas d'Anatole France est particulier et ne peut être assimilé aux écrits des autres auteurs précités. En effet, L'auteur de la tétralogie *L'Histoire contemporaine* a évolué grâce à une remise en question de ses propres préjugés. Bien sûr le contexte historique doit être pris en compte pour situer la pensée de chaque auteur étudié. Maurras et Bernanos n'écrivent pas contre les Juifs dans les mêmes circonstances que Rebatet et Coston. Vichy sera traité avec une attention toute particulière pour la propagande antisémite et antimaçonnique. Nous verrons que Drumont a inspiré les auteurs des longs métrages antisémites et antimaçonniques *Le Juif Süss* (film qui fut apprécié par le cinéaste italien Michelangelo Antonioni dans un article jusqu'ici jamais publié dans son intégralité depuis 1940) et *Forces Occultes*. Les images chocs des films sont-elles la continuité

logique des théories de Drumont ? C'est ce que nous essaierons d'élucider. Avant de conclure, et pour rester dans la réactualisation des théories drumontiennes, il sera utile d'analyser le discours négationniste de Rassinier et Faurisson. En quoi le négationnisme peut-il être rapproché de la rhétorique drumontienne ? Les mécanismes employés par les négationnistes sont-ils directement inspirés ou non de ceux utilisés par l'auteur de *La France Juive* ?

- Chapitre 1 -

Les héritiers de Drumont

Parler des héritiers de Drumont de façon objective nécessite de trouver ce qui peut rapprocher directement leurs écrits de ceux de l'auteur *de La France Juive*. Il n'est pas nécessaire de dresser un parcours biographique de Paul Bourget ou d'Anatole France. Toutefois il est important d'analyser la logique qui relie le discours de Maurras à celui de Bernanos. Leur filiation avec Drumont en paraîtra plus évidente.

De Maurras à Bernanos

Dans sa correspondance, Bernanos déclara qu'il devait "peu de choses"⁴⁹⁴ à Maurras, qu'il ne l'avait vu que quatre fois dans [sa] vie". Pourtant, Bernanos reçut de Maurras encouragements et soutien dans sa carrière littéraire (jusqu'en 1932) et surtout une influence idéologique indéniable. Bernanos a lu Maurras à dix-sept ans et ne cessa de le lire jusqu'en 1932. Son influence, ainsi que celle de *L'Action française* dans l'œuvre de Bernanos est repérable dans la satire qui est faite des députés républicains, des représentants de la démocratie, bref des divers adversaires de l'idéologie maurrassienne. Même si les démocrates sont des personnages secondaires dans les romans de Bernanos, il subissent la caricature du catholique nationaliste ancien admirateur de Maurras. Rien

⁴⁹⁴ Georges Bernanos, *Correspondances*, I, Gallimard, Paris, 1948, p. 438

d'étonnant donc dans la volonté qu'eut Bernanos de dédier sa biographie de Drumont (*La Grande peur des bien-pensants*) à Maurras :

« A Charles Maurras, qui n'a pas péché contre l'espérance. »⁴⁹⁵

Drumont fut donc l'un des relais entre Maurras et Bernanos. Ce dernier peut-être légitimement considéré comme hagiographe de Drumont avec sa *Grande peur des bien-pensants*. Dans une interview de 1926, Bernanos parle pour la première fois en public de Drumont :

“Si mon père aimait Balzac, il m'a aussi appris à lire Drumont, historien visionnaire”.⁴⁹⁶

Drumont a exercé une profonde influence sur Bernanos, il déclare en 1936 :

“J'ai résolu d'écrire tout ce que je sens et ce que je pense sur le temps où je vis, à l'intention des petits Bernanos inconnus, qui doivent subsister quelque part, en différents lieux de mon pays, sans se connaître. Ainsi les révélerais-je peut-être à eux-mêmes, ferais-je pour eux ce que le vieux Drumont a fait pour moi, lorsque j'étais petit garçon.”⁴⁹⁷

Très tôt, Bernanos s'est plongé dans *La France Juive* puisqu'à treize ans, il lisait le livre de son maître. Alors même que l'antisémitisme a porté ses fruits avec la politique de Vichy, Drumont est pour Bernanos, en 1942, avec Balzac le :

“plus grand observateur social français”⁴⁹⁸

Drumont est une des rares influences que Bernanos n'ait jamais rejetée puisqu'il s'éloigna de Maurras et de Daudet en 1932. Il entra en politique dès 1913 avec ses articles parus dans l'*Avant-garde de Normandie*. Son entrée dans l'Action Française en 1908 le rend dépendant du nationalisme intégral de Maurras. Néanmoins, Bernanos ne fut pas complètement inféodé à Maurras, son empathie pour les classes populaires est due à l'influence de Drumont.

⁴⁹⁵ Georges Bernanos, *Correspondances*, I, *op. cit.* p. 386

⁴⁹⁶ *Les Nouvelles littéraires*, 17/4/1926

⁴⁹⁷ lettre du 8/11/1936 in *Bulletin* n°28/29, Noël 1956.

⁴⁹⁸ Réponse à une enquête, janvier 1942, *La France contre les robots*, Club français du livre, Paris, 1955, p.

L'antisémitisme de Bernanos reste lié à son nationalisme et pour cette raison, il considère les Juifs comme des étrangers :

“Pour oser prétendre que des Français peuvent s'unir sans distinction de parti contre un étranger qui les brime, il n'y a que des juifs”.⁴⁹⁹

Bernanos considérait Drumont comme un homme libre et intransigeant. En écrivant *La Grande peur des bien-pensants* il a voulu réduire la figure complexe aux traits caricaturaux du maniaque antisémite pour honorer l'homme qui a su lui donner une leçon d'héroïsme, il voit dans la démarche de Drumont une exploration à travers son temps menée avec audace et honnêteté. Bernanos estime que l'œuvre de Drumont lui a découvert non pas l'injustice abstraite des moralistes et des philosophes, mais l'injustice elle-même toute vivante, avec son regard glacé. L'attaque de Drumont contre les Juifs se présente pour Bernanos comme la :

“critique terriblement lucide d'un système social qui ne peut aboutir qu'à la dictature de l'argent”.⁵⁰⁰

Bernanos félicite Drumont d'avoir préconisé contre la prétendue dictature économique et politique des Juifs :

“une dictature de salut public, une dictature nationale, imprégnée des traditions de l'Ancienne France et de notre vieux droit public, un régime coutumier populaire, en même temps qu'un ordre social chrétien”.⁵⁰¹

Il exalte l'antisémitisme comme une des imaginations populaires qui donnent tout à coup au sentiment national une violence, une force de passion irrésistible. L'antisémitisme de Bernanos confine au racisme puisqu'il a surnommé Drumont le “révélateur de la race”. Le titre, *Un témoin de la race*, apparaît d'ailleurs dans deux versions pré originales de *La Grande peur des bien-pensants* (*La Revue française*, n° 1, janvier 1931 et *Latinité*, janvier et février 1931). Chez

⁴⁹⁹ cité par Joseph Jurt in *Essais et écrits de combat* / Bernanos ; textes présentés et annotés par Yves Bridel, Jacques Chabot et Joseph Jurt, sous la direction de Michel Estève, Paris : Gallimard, 1971, p. 70

⁵⁰⁰ *Essais et écrits de combat*, op. cit. p. 79

⁵⁰¹ *Ibid* p. 80

Drumont, comme chez Bernanos, l'antisémitisme est lié à la haine obsessionnelle de la puissance de l'argent. Bernanos affirme :

“Que nous importent les juifs pauvres, s'il est vrai que la masse du peuple juif fournit et renouvelle indéfiniment une espèce d'aristocratie dont les aptitudes sont précisément celles de la race portées à un degré éminent et qui de génération en génération réussit non seulement à acquérir, mais à gouverner l'argent, à tenir toutes les places par quoi s'assure le gouvernement de l'argent ?”⁵⁰²

L'antisémitisme racial de Bernanos ne l'a pourtant pas empêché de prendre ses distances vis-à-vis de l'antisémitisme hitlérien :

“Aucun de ceux qui m'ont fait l'honneur de me lire, ne peut me croire associé à la hideuse propagande antisémite qui se déchaîne aujourd'hui dans la presse dite nationale, sur l'ordre de l'étranger [...] S'il plaît à M. Hitler de déshonorer en ce moment la cause que mon vieux maître a servie, qu'importe ? Le nationalisme ne dégrade-t-il pas l'idée de patrie [...] Quiconque a lu Les Grands cimetières sait quel cas je peux faire des policiers et des assassins”.⁵⁰³

Bernanos a soupçonné Hitler de vouloir assassiner les Juifs mais il ne renie en rien l'antisémitisme drumontien qu'Hitler aurait “déshonoré”. Cette réflexion ne laisse pas de surprendre car Bernanos prétend que l'antisémitisme peut-être, à la fois honorant ou déshonorant selon la personne qui le profère. Et Bernanos de confirmer :

“Hitler a déshonoré à jamais le terme d'antisémitisme”.⁵⁰⁴

Le terme “antisémitisme” était donc honorable, si on suit bien la pensée de Bernanos, tant qu'il n'était pas synonyme d'assassinat. Il semble que Bernanos ait réalisé tardivement les conséquences meurtrières de l'antisémitisme. Toutefois il a su condamner les lois discriminatoires de Vichy.

- Chapitre 2 -

⁵⁰² *Autour du scandale de la vérité, Bulletin*, n° 47, sept-déc 1962, p. 2

⁵⁰³ *Bulletin* n° 47, sept-déc 1962, p. 11

⁵⁰⁴ Georges Bernanos, *Le chemin de la Croix des armes*, Atlantica editora, Rio, 1944, II, p. 422.

Vichy : de la parole de Drumont aux actes meurtriers.

a) Les grandes lignes de Vichy

De 1940 à 1944, la France a été placée sous le régime de l'Etat français qui souhaitait mener à bien une Révolution nationale sous la direction du Maréchal Philippe Pétain. Ces quatre années connues également sous le nom de " Collaboration " constituent des années sombres dans l'Histoire de France. La France avait une guerre de retard quand elle dut se battre contre l'Allemagne à partir de 1939. Vichy voit l'avènement de la droite nationaliste intellectuelle et politique, antisémite et antiparlementaire, guidée notamment par Charles Maurras. La droite nationaliste stigmatise une république qu'elle juge fragile et menacée directement par le bolchevisme qui a triomphé en Russie en 1917. En à peine plus de dix ans, le totalitarisme se développe en Europe : le fascisme italien (1922), le salazarisme au Portugal (1926), le nazisme en Allemagne (1933) et le franquisme en Espagne (1939) et donne de l'espoir aux nationalistes français. La rébellion contre la démocratie voit son apogée le 6 février 1934 avec la manifestation des militants d'extrême-droite devant la Chambre des députés qui se conclut par une tragique répression. La défaite de juin 1940 provoque une crise de la IIIème République. Les parlementaires décident d'accorder le 10 juillet 1940, par un vote de la Chambre des députés, les pleins pouvoirs au vieux maréchal Pétain, héros de Verdun et ambassadeur de France dans l' Espagne franquiste. Seuls quatre-vingts députés se refusent à brader la République au profit d'un seul homme. Progressivement, le gouvernement de Pétain se substitue à la République. En une semaine, sont votées les lois qui excluent des Français nés de pères étrangers des cabinets ministériels. Vichy devient la capitale de l'Etat français et subit de

plus en plus l'influence de l'extrême droite. Maurras parle de "divine surprise". Pétain qui a fait "à la France le don de [sa] personne pour atténuer son malheur", a choisi Laval comme chef de gouvernement. C'est lui qui décide de pourchasser les francs-maçons en août 1940 et les juifs en octobre de la même année. Un "statut" des Juifs, est mis en place pour les persécuter officiellement ; le port de l'étoile jaune devient obligatoire à partir de mai 1942, et les Juifs subissent la rafle du Vel d'Hiv en juillet 1942.

Même si la France a sauvé 75 % de la population juive vivant dans l'hexagone, ce bilan ne doit rien au gouvernement qui a plus que collaboré avec les nazis en livrant les enfants de moins de seize ans que les Allemands ne demandaient pas. Les Juifs qui ont été sauvés doivent leur survie à la solidarité des Français choqués par les persécutions, le village de Chambon sur Lignon reste le symbole de cette forme de résistance.

Charles Maurras, Lucien Rebatet, Robert Brasillach, et Pierre Drieu la Rochelle sont les écrivains et pamphlétaires qui guident véritablement la politique antijuive et antimaçonnique de Vichy. Pierre Laval, Jacques Doriot, Marcel Déat ou Joseph Darnand appliquent les idéologies racistes des antisémites de plume. La France de Pétain est celle de l'ordre moral, monarchique et catholique qui a combattu sans succès la république depuis la fin du XIXème siècle. En choisissant comme devise " Travail, Famille, Patrie ", l'Etat français organise le pays comme un régime paternaliste dans lequel le corporatisme remplace le syndicalisme et où l'Eglise catholique occupe une place primordiale. Des chantiers de la Jeunesse et les Compagnons de France sont créés dès le mois de juin 1940 pour combattre "l'oisiveté" et "reconstruire moralement la France". L'antisémitisme institutionnel a été proclamé avant le régime de Collaboration avec les nazis, symbolisé par la poignée de main de Montoire échangée par Pétain et Hitler. Il s'agissait donc bien

pour les nationalistes au pouvoir de se venger de l'humiliation subie avec la réhabilitation de Dreyfus. Lorsqu'en novembre 1942 les Allemands occupent toute la France, Vichy devient une administration d'occupation. A partir de 1943, le Service du Travail Obligatoire (STO) oblige des Français à travailler en Allemagne. La même année, Joseph Darnand crée la Milice, le bras armé de la Révolution nationale, qui pourchasse les résistants et persécute les juifs. Le débarquement de 1944 accélère la chute de l'Etat français. Le gouvernement de Pétain s'installe à Sigmaringen avant que ses chefs ne tombent aux mains de la justice de la France libre. A Sigmaringen les plus chauds partisans de la collaboration se retrouvent parmi lesquels Céline et Rebatet.

b) Les héritiers collaborationnistes de Drumont

- Lucien Rebatet.

Lucien Rebatet (1903-1972), journaliste et écrivain, se fit connaître par la violence de ses écrits antisémites, que ce soit dans ses articles du journal *Je suis partout* entre 1932 et 1944, ou dans son ouvrage *Les Décombres* publié en 1942 chez Denoël (éditeur de Céline) après avoir été refusé par Gallimard et qui fut à l'époque un très grand succès de librairie. Admirateur du nazisme, reprochant à Vichy de ne pas s'engager assez dans la collaboration, il fuit à Sigmaringen. Condamné à mort en 1946, gracié, il sortira de prison en 1952 et collaborera régulièrement avec la presse d'extrême droite jusqu'à sa mort.

Le retour en presse du journaliste, dès 1956 à *Rivarol*, a marginalisé un peu plus ce dissident lugubre, muré dans l'anticommunisme et l'antigaullisme de sa confrérie, et tout juste singularisé par des sentiments pro-européens et tiers-mondistes qui faisaient ricaner ses petits camarades. La publication en 1952, par Gallimard, de son roman d'apprentissage, *les Deux Étendards* (réédité en

1991), voulue par Dominique Aury et Jean Paulhan, un résistant sans rancune, a été accueillie dans une indifférence délibérée. Elle avait sans doute aidé à faire sortir le prisonnier de Clairvaux, mais n'avait guère convaincu de la " pureté originelle " de son passé de collaborateur notoire, condamné à mort après la Libération.

Lucien Rebatet et Henry Coston sont les figures de proue du discours de la haine antijuive sous Vichy. Leurs noms n'ont pas réussi à traverser les difficultés de la postérité mais il n'en reste pas moins que ces deux pamphlétaires sont les dignes héritiers de Drumont par la violence de leurs mots, la vigueur de leur paranoïa et leurs propositions radicales pour résoudre ce que les nazis avaient désigné sous le nom de "solution finale". Rebatet et Coston n'ont été le sujet que de peu d'essais ou articles car ils font partie de la mémoire honteuse de la France et que leurs écrits restent principalement ancrés dans la haine antisémite et antimaçonnique. Céline a été sauvé du naufrage idéologique grâce à l'ampleur de son œuvre, Drieu La Rochelle et Brasillach ont payé de leur vie leur engagement néfaste. Parler du discours antisémite sous Vichy implique nécessairement d'évoquer Rebatet puisque son livre *Les Décombres* est reconnu comme le plus grand succès littéraire de l'Occupation. Le succès des *Décombres* rappelle celui de *La France Juive* et on peut se demander si ces deux réussites ne sont pas dues à l'expression par les deux pamphlétaires d'une certaine sensibilité de l'opinion française. En fait les discours de Drumont et de Rebatet exacerbent une opinion déjà existante, ils sont la retranscription d'un inconscient collectif séculaire. Lire Drumont en 1886 ou Rebatet en 1942 signifie se conforter dans des préjugés déjà installés dans les esprits. L'antisémitisme de Drumont comble un échec dans la littérature de fiction. Pour Rebatet, il semblerait que sa haine des Juifs trouve sa source dans une triste expérience amoureuse. Durant deux années, il a fréquenté une certaine Simone C... qui s'est jouée de lui.

Robert Belot analyse la genèse de l'antisémitisme de Rebatet en l'associant à une certaine misogynie :

“Pour avoir été le vecteur d'une véritable déconstruction identitaire aux conséquences durables, la femme ne cessera à l'avenir d'être perçue par Rebatet dans une vision négative et hostile [...] les supposées virtualités destructrices de son hystérie sexuelle se transforment en agent de souillure et de dévirilisation. Pour s'en prémunir, Lucien Rebatet va peu à peu édifier un système immunitaire fondé sur une ontologie de la masculinité (qui, par la suite; trouvera dans la mystique héroïco-guerrière des fascismes une expression sociale adéquate), gouverné par l'exclusion symétrique des juifs et des femmes, la forme archétype de l'altérité et l'envers négatif de la virilité”.⁵⁰⁵

Rebatet illustre donc une hypothèse émise par Freud selon laquelle le complexe de castration pourrait être la racine inconsciente de l'antisémitisme. Drumont était catholique et monarchiste alors que Rebatet était athée et bien que journaliste à l'*Action Française*, opposé au royalisme qu'il considérait comme anachronique et sans avenir. Pourtant Drumont et Rebatet se rejoignent dans le fantasme du chef viril, de l'homme providentiel. Drumont avait rêvé d'Henri V, Rebatet se passionnait pour Mussolini. *Les Décombres* sont le point culminant de l'antisémitisme de Rebatet mais le pamphlétaire avait déversé sa haine dans l'hebdomadaire *Je suis partout* dès 1934. Dans un reportage sur les émigrés en France, Rebatet stigmatisa les nouveaux arrivants d'Allemagne, essentiellement d'origine juive, qui renforçaient son fantasme du complot judéo-marxiste. En 1936, il visita l'Allemagne hitlérienne qui l'impressionna. Il sentait la supériorité des forces militaires allemandes et, dès lors, s'engagea dans le combat néo-pacifiste de l'extrême-droite. La même année, Rebatet se rendit en Italie, il en ramena un article fort élogieux envers Mussolini qu'il donna au journal *Candide*. La victoire du Front populaire avec, à sa tête, Léon Blum poussa Rebatet à rédiger invectives sur invectives dans l'hebdomadaire *Je suis partout* passé résolument à l'extrême-droite après le départ de son chroniqueur Benjamin Crémieux, figure de la NRF, homme de gauche d'origine juive. A partir de 1938, Rebatet fait de l'antisémitisme sa spécialité, il applaudit *Bagatelles pour un massacre* de Céline, livre dans lequel l'auteur va jusqu'à proposer qu'on

⁵⁰⁵

Robert Belot.- *Lucien Rebatet, un itinéraire fasciste*, Paris : Editions du Seuil, 1994, pp. 88-89

“saigne les Juifs”. Rebatet est responsable, en 1938, de la rubrique sur l’antijudaïsme dans le journal *Je suis partout*. Le même journal consacre un numéro spécial intitulé *Les Juifs* qui paraît le 15 avril 1938. Toute la rhétorique judéophile à l’oeuvre dans *Les Décombres* est déjà présente dans ce numéro, elle reprend les clichés célébrés par Drumont dans *La France Juive* : la caractère “asocial” des Juifs, le complot judéo-maçonnique, la prétendue responsabilités des Juifs et des francs-maçons dans les révolutions.

Le lectorat de Rebatet

Robert Belot a eu l’excellente idée de décortiquer la correspondance reçue par Rebatet après la sortie des *Décombres*. Elle permet de dresser un portrait partiel du lectorat du pamphlétaire. Les lecteurs provinciaux étaient particulièrement bien représentés puisqu’ils se trouvaient être plus nombreux que les lecteurs parisiens (52 % contre 4 % avec 2 % d’étrangers).⁵⁰⁶ Robert Belot révèle que l’origine de ces personnes représentait majoritairement les classes moyennes de la société et minoritairement les deux franges extrêmes de la hiérarchie sociale. Ce qui s’explique par une aisance financière pour qui l’achat du livre de Rebatet (65 francs de l’époque) pouvait ne pas constituer un sacrifice (Robert Belot rappelle qu’un kilo de sucre revenait à 350 francs). Les classes moyennes souffraient de voir leur niveau de vie baisser et s’effrayaient de perdre leur prestige socio-économique.

Ce sentiment d’insécurité sociale explique le succès des *Décombres* qui pouvait apporter des réponses aux lecteurs de Rebatet (en tous les cas ces réponses étaient attendues). Robert Belot estime que le lectorat correspondant avec Rebatet représentait une population raisonnablement cultivée nourrissant une certaine inquiétude quant à son avenir. Il s’agissait également d’une

⁵⁰⁶ Robert Belot, *Les lecteurs des Décombres* in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 1991, 41 (163).

population à faible niveau de conscientisation politique. La clientèle conservatrice se recrutait parmi les partisans des régimes autoritaires. Acheter les *Décombres* était un moyen de puiser des raisons d'espérer (on peut affirmer qu'il en était de même pour *La France Juive*). Le livre de Rebatet répondait à une demande d'éclaircissement sur le dénouement du drame européen plus qu'à un besoin pressant d'exprimer un arriéré de convictions fascistes refoulées (toujours selon Robert Belot).

Les lecteurs des *Décombres* voulaient voir en Rebatet un "chef", un "guide" mais ils furent déçus et restèrent sur leur faim après la lecture du pamphlet. En effet, ils avaient bien conscience qu'on ne construit rien en détruisant et c'était bien le principal défaut de Rebatet. Les lecteurs conjurèrent Rebatet de voir son livre suivi par des actes mais il n'en fut rien. Pourtant les prétentions extra-littéraires (comme le rappelle justement Robert Belot) furent jugées passibles de la condamnation à mort en 1946. Quant aux politiques français et aux occupants allemands, ils ne prirent jamais véritablement au sérieux Rebatet, peut-être à cause du ton excessif de son livre. Robert Belot a estimé à 53 % la part des correspondants de Rebatet n'ayant pas jugé utile d'aller au-delà de la marque d'admiration pour l'auteur et qu'ils se gardèrent bien de militer activement en faveur de sa cause. Quant au sujet qui nous intéresse, Belot estime à 17,7 % la part de correspondants antisémites mais il n'est pour ainsi dire jamais revendiqué comme une motivation de nature sociale ou raciale. Néanmoins on peut estimer qu'une part des lecteurs n'a pas eu le courage d'aller jusqu'au bout de la sincérité et que les lecteurs antisémites devaient être bien plus nombreux. Pour Belot, l'antidémocratie des correspondants de Rebatet est absente, ce qui peut expliquer l'insensibilisation idéologique au fascisme. Il faudrait voir dans le succès des *Décombres* une traduction du profond désarroi des Français et que les causes mêmes de ce désarroi auraient empêché de dégénérer. Pour Belot les lecteurs de Rebatet exprimaient surtout un patriotisme blessé.

Rebatet et Drumont

-

Dans le numéro de *Je suis partout* daté du 28 avril 1944, Rebatet rend hommage à Drumont avec un article intitulé “Drumont parmi nous”. Le titre en lui-même est significatif car il prouve que l’esprit de Drumont perdure chez ses héritiers. Il a également une connotation religieuse car il évoque « Le Christ parmi nous » des chants liturgiques. Rebatet s’inscrit dans la filiation de l’auteur de *La France Juive* et rappelle qui en fait partie :

« jalousant furieusement cet animal de Bernanos, qui, le premier, a su écrire avec sa *Grande peur des bien-pensants* une histoire de cette vie extraordinaire. »

Rebatet reconnaît que Drumont n’était pas doté d’un grand talent littéraire :

« Il est vrai que Drumont composa mal ses livres, non qu’il fût incapable de le bien faire, mais parce que ses livres étaient pour lui des actes avant que d’être des œuvres littéraires. »

Mais Rebatet se contredit aussitôt comme s’il avait commis un sacrilège :

« Son écriture est infiniment plus solide, plus proche de nos vraies traditions que celle des naturalistes et des impressionnistes. »

ce qui peut se traduire par “Drumont était plus proche des traditions françaises que le Dreyfusard et naturaliste Zola”. Rebatet relie Drumont à Céline car il estime que tous deux possèdent une faculté constante d’indignation ainsi que de l’humour. En réalité Drumont était plus ironique et sarcastique que doué d’humour. Rebatet affiche véritablement son absence d’impartialité en déclarant :

« Tout grand pamphlétaire a un fond de vaste bonté. S’il se jette avec cette fureur dans la bagarre, c’est par altruisme, parce qu’il aime ses semblables. »

Rien n'est plus faux puisque la principale caractéristique d'un pamphlétaire est d'être narcissique et souvent misanthrope. Rebatet veut redorer le blason de Drumont en le disculpant de toute paranoïa :

« Drumont est le contraire des antisémites maniaques et obtus qui ont tant desservi la cause. »

En niant la paranoïa de Drumont, Rebatet se disculpe lui-même puisqu'il s'identifie à son maître. Cette volonté de nier l'évidence "maniaque" et "obtus", doit cacher une certaine culpabilité à verser dans la haine antijuive.

- Henry Coston ⁵⁰⁷

On peut sans hésiter qualifier Henry Coston d'antisémite professionnel et ultra-virulent. Pendant plus de 70 ans, jusqu'à sa mort en juillet 2001, il n'a cessé sa propagande de haine. Il naît le 20 décembre 1910 à Paris, d'un couple de petits commerçants. Il quitte la capitale et passe une partie de son enfance et son adolescence à Villeneuve-sur-Lot. En février 1926, il travaille pour l'agence locale de la Société Générale. Coston répondant à une interview du mensuel d'extrême-droite *Le Choc du mois* (1990) avoue que son intérêt pour la question juive est né de la lecture de *La fin d'un monde* d'Edouard Drumont. Son travail à la Société Générale, l'ayant conduit à établir des fiches, l'a convaincu qu'il existait une mainmise de la "judéo-maçonnerie" sur l'économie française. Coston s'inscrit à l'Action Française en 1926 et crée, fin 1928, une feuille antisémite et antimaçonnique intitulée *La Contre-Révolution* de Villeneuve-sur-Lot et de Lot-et-Garonne. Il adhère au Parti national populaire en septembre 1930. La même année, il crée les "Jeunesses anti-juives". En juillet 1933 il crée un groupement politique nommé Les Francistes-Front national

⁵⁰⁷ Biographie établie à partir de l'article de M. Lenoire in *L'antisémitisme de plume*, Berg International, Paris, 1997.

ouvrier-paysan, dont les principes sont la lutte contre la “judéo-maçonnerie”, le Marxisme, le Parlementarisme, la Démocratie et le Capitalisme. La doctrine de ce groupement est proche du national-socialisme. En 1934, Coston se rend en Allemagne, en mars, où il est reçu par le gauleiter Julius Streicher, considéré comme un antisémite fanatique. Coston est présent à Berne lors du procès de 1935, lequel doit trancher sur l’authenticité des *Protocoles des Sages de Sion*. Il donne sa vision des faits. Fortement inspiré par Drumont, il tente de devenir, lui aussi, député d’Algérie (à Oran). Il se présente sous l’étiquette « candidat antisémite » en 1936 mais ne recueille que 10 % des voix exprimées. Sous son nom ou sous le pseudonyme Georges Virebeau, il publie de nombreux ouvrages : *Le Parlement aux ordres de la F. . M. .* (1931), *Le Cartel maçonnique contre la France* (1932), *L’Annuaire général de la Franc-Maçonnerie française* (1933), *Les Mystères de la Franc-Maçonnerie* (1934), *La Conjuraison juive, Juifs et Francs-Maçons démasqués* (1935), *La France, colonie juive* (titre très proche du best-seller de Drumont) (1937), *le Péril Juif, Les deux cents familles* (1938). Repreneur du journal de Drumont, *La Libre Parole*, en 1930, avec un autre antisémite fanatique, Jacques Ploncard, le Coston d'avant-guerre se faisait remarquer par la distribution de tracts reproduisant au verso un billet de 100 frs et au recto un texte antisémite.

A partir de 1934, il fut en relation avec le centre allemand de propagande anti-juive d'Erfurt, la fameuse *Weltdienst*. En fait Coston était probablement vendu à la *Weltdienst*, l'organisme nazi de propagande antisémite, à visée internationale. Il était perçu à l'époque par les services allemands comme un « authentique idéaliste national-socialiste ». Le colonel Fleischauer, directeur de la *Weltdienst*, écrivait en février à l'idéologue nazi Alfred Rosenberg:

« Les royalistes peuvent être éventuellement antijuifs, mais, pour le moment, ils sont réactionnaires et chauvins. Il ne faut pas s'y fier. Les catholiques aussi. Seuls les gens de Coston se sont mis au-dessus de tout cela et pourraient devenir des alliés précieux pour réaliser ce que le Führer propose comme but. »⁵⁰⁸

⁵⁰⁸ Cité par Richard Millman, *La question juive entre les deux guerres. Ligues de droite et antisémitisme en France*, Armand Colin, Paris, 1992, p. 195.

Et de fait, *La Weltdienst* verserait de l'argent à Coston pour sa propre propagande antisémite. En tant que fils spirituel de Drumont, il était logique que Coston reprenne le journal *La Libre Parole*. Le quotidien antisémite revit donc le jour en octobre 1930 puis cessa de paraître en 1939 lorsque Paul Marchandeaup, ministre de la Justice, prit le décret qui interdisait la presse antisémite. Coston vit là une conjuration maçonnique puisque Marchandeaup était franc-maçon. Coston, qui accueillit avec joie le régime de Vichy, en profita pour tenter à nouveau sa chance mais *La Libre Parole* fut interdite par les autorités allemandes en 1941. Là encore Coston devait voir la main de la Maçonnerie car il supposait que Abetz, auteur de l'interdiction, était maçon. Drumont fut tout de même célébré sous Vichy puisqu'un prix littéraire Drumont fut créé et délivré à Joseph-Marie Rouault pour son ouvrage *La vision de Drumont* publié au Mercure de France. Le 3 mai 1944, une cérémonie eut lieu au Père Lachaise pour commémorer le centenaire de l'auteur de *La France Juive*.

En 1934, Coston avait été reçu par le gauleiter de Franconie, l'antisémite fanatique Julius Streicher. Il édita, entre autres, les *Protocoles des sages de Sion*. Le *Bulletin d'information anti-maçonnique* qu'il publie affirme: « Pour Henry Coston, anti-sémite [sic] et anti-maçon de la première heure, la lutte anti-maçonnique et anti-juive n'est pas un vain mot ».

A la Libération, Coston est condamné par la Cour de justice de la Seine, le 15 mars 1947, pour intelligence avec l'ennemi. Lui est reproché son poste de directeur du Centre d'Action et de Documentation, organisme qu'il fonda en 1941 avec l'appui des Allemands, dont le rôle tout d'abord de diffusion d'ouvrages et tracts antisémites et antimaçonniques se transforma en un véritable service de renseignements visant à dépister toutes les activités hostiles à la politique de

collaboration. Coston est condamné aux travaux forcés à perpétuité (commué), à la confiscation de ses biens et à la dégradation nationale. Il évite la peine capitale car le commissaire de la République ne l'a pas obtenue pour son supérieur hiérarchique : Bernard Faÿ. A la faveur d'une grâce médicale, Coston est libéré en avril 1951 puis amnistié en 1959. A sa sortie de prison, Coston travaille pour *L'Echo de la presse* puis, en 1957, au *Charivari*. Il avait fondé en 1951 le Club international des journalistes et écrivains d'union latine et ouvert la Librairie française, officine des lecteurs des droites nationales et radicales en 1952. Coston fait tout de suite partie du mouvement négationniste en publiant la deuxième édition du *Mensonge d'Ulysse* de Rassinier en 1954. Il écrit en 1955 *Les Financiers qui mènent le monde* présenté comme l'ouvrage "non-conformiste" de l'après-guerre le plus vendu.

En 1973, Coston prétendit avoir tout appris, à Louis Darquier (auto-proclamé "de Pellepoix"), qui avait été, pendant la guerre, le deuxième directeur du Commissariat général aux questions juives, le plus virulent et pro-allemand. L'influence de Coston en l'occurrence semble avoir été efficace. La même année, Coston déclarait:

« il [Darquier] exigeait dès 1937 qu'ils [Les Juifs, principalement étrangers et les plus démunis] soient ou expulsés ou exécutés [...] Et il fit les deux. »⁵⁰⁹

Pendant la guerre, Coston fut vice-président de l'association des journalistes anti-juifs. Il multiplia alors les ouvrages anti-maçonniques et antisémites, relevant de diverses théories du complot. Ce serait sa spécialité après-guerre. Il participait à nombre de publications, comme *Au pilori*, qui faisait de la haine antisémite leur fond de commerce. Certaines de ces feuilles étaient contrôlées par les nazis. En 1944, Coston était la cheville ouvrière d'une brochure antisémite intitulée *Je vous hais*, « la publication la plus violemment antisémite de la période de l'occupation ». Dans cette brochure,

⁵⁰⁹ Frederick Busi, « In the Lair of the Fascist Beast », *Midstream*, vol. XIX, n°2, février, 1973, p. 22

Coston faisait l'apologie des camps de concentration. En août 1944, Coston fuit en Allemagne. Il est arrêté en Autriche en 1946, jugé en 1947, condamné aux travaux forcés à perpétuité, sa peine est réduite au début des années 1950. Enfin, il est gracié en 1952. Après guerre, Coston a repris la même propagande, édulcorée dans la forme, mais identique sur le fond. Il a écrit dans *Jeune Nation*, *Défense de l'Occident*, *Carrefour*, *Europe Action*, etc. L'inépuisable Coston a été plus tard chroniqueur à *Présent* puis à *National-Hebdo* dans les années 90.

En 1997, Coston publie un recueil d'articles de son maître à penser. Jusqu'au crépuscule de sa vie, Coston tenta de réhabiliter l'auteur de *La France Juive*. La Loi Gayssot l'empêchait de déverser sa haine judéophobe mais comme beaucoup de ses confrères, il sut emprunter des chemins de traverse pour dresser l'éloge de Drumont :

« Drumont ! Ce nom fait revivre en moi, tout un monde à jamais disparu, un monde où les Français croyaient encore à la France et n'acceptaient pas, de gaieté de cœur, de la voir livrée par ses gouvernants à des hordes avides venues d'ailleurs. »⁵¹⁰

La métaphore de l'animal est une fois de plus mise à l'épreuve pour dénigrer les Juifs sans les nommer puisque une horde signifie à l'origine une meute de loups. "venues d'ailleurs" renvoie au cosmopolitisme imputé aux Juifs par les antisémites et leur dénie la qualité de Français. Coston est peiné que Drumont soit tombé dans l'oubli et s'il mentionne les quelques travaux d'historiens sur l'auteur de *La France Juive*, c'est pour mieux les dénigrer :

« Les écrivains juifs - que Michel Winock personnifie assez bien - eux, n'ont vu en Drumont qu'un ignoble "bouffeur de juif". »⁵¹¹

On se demande ce que Coston pouvait bien voir d'autre qu'un "bouffeur de juif" en lisant Drumont. Il n'a pas assez de mots pour crier au scandale de la loi Gayssot qui l'empêche d'exprimer tout le bien qu'il pense de Drumont et de citer tous les passages les plus virulents de *La France Juive* :

⁵¹⁰ Henry Coston, *Signé Drumont*, Publications Henry Coston, Paris, 1997, p. 3

⁵¹¹ *Signé Drumont op. cit.* p. 4

« En raison des modifications importantes apportées à la loi sur la presse par le parlement - à l'instigation de René Pleven, puis plus récemment du Stalinién Gayssot - qui limitent désormais la liberté d'expression, Henry Coston a supprimé dans ce livre, tout ce qui pouvait être le prétexte d'une réaction gouvernementale ou judiciaire. Notamment ce qui concerne les écrits de Drumont sur la question juive, parfaitement licites lorsqu'il les a publiés. »⁵¹²

Coston semble s'étonner que *La France Juive* ne puisse plus paraître de façon licite depuis 1990 alors qu'elle put l'être en 1886, comme si entre-temps les invectives antisémites de Drumont et d'autres auteurs n'avaient pas entraîné la Shoah. On peut voir ici une forme de négationnisme à peine voilée. Plus loin, feignant d'être contre les persécutions antisémites, Coston dédouane Drumont de toute responsabilité dans les événements qui conduisirent un gouvernement français à mettre en application les théories écrites dans *La France Juive* :

« L'odieuse persécution des juifs est associée aux écrits d'un homme, décédé un quart de siècle plus tôt, qui n'a aucune responsabilité dans ces horreurs. »⁵¹³

Coston oublie un peu vite qu'il a encouragé lui-même "ces horreurs". Vouloir déresponsabiliser Drumont d'avoir contaminé l'opinion française par son antisémitisme virulent a pour but de redorer le blason du judéophobe avec l'espoir de voir *La France Juive* rééditée avec les mêmes effets dévastateurs. Coston meurt en juillet 2001.

⁵¹² *Ibid.* p. 5

⁵¹³ *Signé Drumont op. cit* p. 35

- Chapitre 3 -

Résultats et influences du discours de Drumont chez ses héritiers

Il est difficile d'évoquer à la fois des auteurs si différents qu'Anatole France et Charles Maurras ou Georges Bernanos et Paul Bourget. Il est donc essentiel de classer le discours de chaque auteur par rapport aux deux thématiques choisies pour notre étude : l'antisémitisme et l'antimaçonnisme et de les comparer au discours de Drumont. Ce sera l'occasion de réaliser que l'antisémitisme d'Anatole France est moins virulent que celui de ses successeurs. L'arrivée au pouvoir de Pétain incite les héritiers collaborationnistes de Drumont à pousser les théories

drumontiennes à l'extrême. Nous verrons donc comment se manifeste le langage de chaque auteur choisi par rapport à celui de l'auteur de *La France Juive*.

a) Les Juifs

L'antisémitisme de Paul Bourget dans Cosmopolis

L'intrigue de *Cosmopolis* est peu originale. Il s'agit d'un couple adultérin : la comtesse Steno et le peintre Maitland qui pousse l'ancien amant de celle-ci à provoquer en duel le meilleur ami de l'artiste. Quant à la fille de la comtesse, apprenant l'aventure honteuse de sa mère et l'absence de sentiment de l'homme dont elle était amoureuse, elle se suicide en passant plusieurs heures dans un endroit humide et malsain pour être rapidement emportée par une embolie pulmonaire. L'histoire du roman en elle-même ne présente que peu d'intérêt. Ce qui donne à *Cosmopolis* son importance historique tient à la démonstration appliquée des théories de Taine et de Gobineau sur les races. Il s'agit également d'un ouvrage révélateur de la pensée traditionaliste des années 1890. En raison de ce traditionalisme Bourget fut surnommé le Zola de droite par ses contemporains.

Paul Bourget reprend tous les stéréotypes du Juif cupide dans *Cosmopolis*. Evoquant la fille d'un de ses personnages (Hafner) il écrit :

« elle devrait en offrir tous les millions que son honnête homme de père a volés aux gogos de Vienne ».⁵¹⁴

⁵¹⁴ Paul Bourget, *Cosmopolis*, Plon Paris, 1894, p. 17

Le ton est ironique « honnête homme » mais la caricature est bien présente. L'archétype de la belle juive, cher à Balzac est également employé :

« une jeune fille d'une beauté presque sublime, avec de grands yeux noirs qui brûlaient dans un teint pâle, d'une pâleur chaude et vivante. Son profil d'une pureté occidentale réalisait trop complètement ce type de la beauté juive pour laisser un doute sur l'origine hébraïque de cette créature. »⁵¹⁵

Drumont avait également su exploiter ce cliché :

« Il y a là [dans le ghetto] des vieux étonnants de laideur à côté de jeunes filles adorablement belles drapées dans des haillons ». ⁵¹⁶

La beauté de Fanny Hafner, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, ne l'empêche pas d'être haïe par le héros (Montfanon). En effet, la jeune fille a voulu acheter un bréviaire et il s'agit probablement pour Bourget d'un sacrilège. Il fait prononcer à son héros des paroles que Drumont n'aurait pas reniées :

« c'est la quintessence [les Juifs] de ce que je déteste le plus, des gens comme elle et son père ! C'est l'incarnation du monde moderne dans tout ce qu'il a de plus haïssable que ces aventuriers cosmopolites qui jouent aux grands seigneurs avec des millions flibustés dans quelque coup de bourse. Ca n'a pas de patrie d'abord. Qu'est-ce qu'il est, ce baron Justus Hafner ». ⁵¹⁷

En quelques lignes, on retrouve la rhétorique de Drumont : le baron Justus Hafner représente bien évidemment le Baron de Rotschild, les Juifs sont déshumanisés (« ça » n'a pas de patrie). Bourget est réactionnaire puisqu'il voue une haine farouche à la modernité dont les Juifs sont, pour lui, les représentants (l'incarnation du monde moderne). En clair, les Juifs sont responsables de la Révolution et de la République et ils sont apatrides (cosmopolites). Bourget reprend à son compte l'affaire de la faillite de la Banque de L'Union Générale (banque catholique qui aurait déposé le bilan à cause des Juifs selon Drumont). Hafner est rendu coupable de la banqueroute du « Crédit

⁵¹⁵ *Ibid* p. 16

⁵¹⁶ *La France Juive, op. cit.* v. I p. 24

⁵¹⁷ *Cosmopolis op. cit.* p. 20

austro-Dalmate ». La haine contre-révolutionnaire est aussi présente chez Bourget que chez Drumont :

« toute l'Europe se vaut depuis 89 ». ⁵¹⁸

Bourget ponctue son roman d'allusions racistes envers deux personnages « souillés » par leurs ascendances en partie noires américaines. Il rend même un hommage ému au théoricien du racisme :

« le regretté comte de Gobineau, l'apôtre de la théorie des races ». ⁵¹⁹

Comme Drumont, il pratique l'ironie pour stigmatiser l'appât du gain incarné par le baron Hafner : « cet homme qui portait à la place du coeur une cote de Bourse où tout était tarifé, même Dieu. » ⁵²⁰

L'inhumanité des Juifs (absence de coeur) côtoie l'irreligiousité (même Dieu est tarifé).

Les Juifs chez Anatole France : de l'antisémitisme ou philosémitisme

L'antisémitisme d'Anatole France dans *L'histoire contemporaine (1897-1901)*.

On sait qu'Anatole France s'opposa farouchement à *La France Juive* dans un article qu'il écrivit en avril 1886 dans *Le Temps*. Son attitude le lavait donc de tout soupçon d'antisémitisme. Pourtant, il a laissé paraître les préjugés antijuifs des Français dans son personnage de Worms-Clavelin, lequel est fortement caricatural. France se serait inspiré du préfet Hendlé pour composer

⁵¹⁸ *Ibid* p. 21

⁵¹⁹ *Ibid.* p. 234

⁵²⁰ *Cosmopolis op. cit.* p. 397

son personnage. Ce préfet opportuniste dont la famille s'occupa d'affaires dans l'industrie et la banque avait été déjà dénigré par Drumont dans *La France Juive* :

« C'est un juif autrichien, Hendlé, devenu préfet de Saône-et-Loire qui, nous l'avons vu déjà, s'entend avec un Juif nommé Schnerb, directeur de la Sûreté générale, et autrefois rédacteur en chef d'un journal pornographique, pour organiser la destruction des croix à Montceau-Les-Mines, faire condamner quelques-uns de nos ouvriers français et permettre ainsi l'introduction en France d'un plus grand nombre de ses coreligionnaires étrangers ». ⁵²¹

Hendlé était donc perçu par le judéophobe comme un déicide (destruction des croix), pornographe (journal pornographique) et anti-français. *L'Histoire contemporaine* est une tétralogie, une satire de la société contemporaine à son auteur. Son héros principal, Bergeret, est un humaniste qui passe le plus clair de son temps à philosopher sur la vie. Il est professeur de littérature latine et enseignant à l'université dans une ville de province, Tourcoing, dans les trois premiers volets. Dans le dernier, il obtient une promotion en étant nommé à la Sorbonne. Bergeret aime dialoguer avec son prochain. On le voit converser avec l'archiviste Mazure dans la librairie Paillot. Mazure est un jacobin médisant et amer. Le docteur Fornarol est un autre de ses comparses. Il aime parler des sciences et de médecine. Terremonde est un riche campagnard, collectionneur et amateur d'art. Madame de Gromance est la belle jeune femme du quartier que courtise Terremonde. Parmi tous ces personnages haut en couleurs, on trouve un vieux général légitimiste, Cartier de Chalmot et sa femme très pieuse qui dirige des sociétés de charité. L'intrigue des trois premiers volets est simple. Plusieurs des personnages jouent de leurs influences pour faire nommer l'abbé Guitrel, aux idées larges et conciliant avec la République, évêque de Tourcoing contre son adversaire Lantaigne plus fermé et austère. Guitrel l'emportera mais contre toute attente il écrira au Président de la République pour défendre l'Eglise contre les pressions fiscales imposées par l'Etat. C'est au cours du troisième volet : *L'anneau d'améthyste* que France trouve l'occasion de décrire les points de vue des nationalistes et des réactionnaires face à l'Affaire Dreyfus. A partir de ce troisième épisode,

⁵²¹ *La France Juive, op. cit. v. II, p. 418*

Bergeret apparaît clairement comme le double d'Anatole France. Le romancier a pris parti pour le capitaine innocent et dénigre donc les bourgeois, les aristocrates et les ennemis de la République. Bergeret affronte l'antisémitisme de ces personnages avec courage (il est insulté et ses vitres sont brisées par des judéophobes qui l'assimilent aux Juifs qu'il défend).

L'évolution de la pensée de l'écrivain est liée à sa vie privée :

« C'est seulement après la mort de sa mère en 1886 que commença la seule liaison passionnée de sa vie, avec Mme Arman »⁵²²

Il est probable que les origines juives de sa compagne aient été déterminantes dans la crise de conscience d'Anatole France :

« On a évoqué l'influence de Mme Arman : à cause de ses origines israélites, elle aurait poussé France à se séparer des conservateurs. Il faut s'entendre. Mme Arman paraît préoccupée plus vivement par le succès de son salon que par l'antisémitisme. »⁵²³

Jean Levaillant tend à penser qu'il faut relativiser le rôle de Mme Arman dans le revirement du romancier :

« Au reste, après 1888, jusqu'à l'Affaire et encore plus tard, France ne se fera pas scrupule de satiriser des personnages juifs. »⁵²⁴

Plus que Mme Arman, c'est la révélation du caractère violent de l'Affaire Dreyfus qui semble avoir amené France à se remettre en question. Drumont a influencé le romancier, non pour son antisémitisme mais pour sa haine de la bourgeoisie :

« La fin d'un monde, c'est le titre d'un ouvrage de Drumont, pamphlet contre la bourgeoisie publié en 1899. France l'a certainement lu. »⁵²⁵

« Drumont récidive, en 1890 dans *La Dernière Bataille*, un peu plus tard avec *De l'or, de la boue et du sang*. C'est toujours la dénonciation des conservateurs, « paisiblement installés dans les biens nationaux volés par leurs ascendants », le dégoût devant « toutes les impostures, les mensonges, les comédies, les palinodies, les blagues odieuses sur lesquelles vit la société bourgeoise depuis cent ans », la déception devant « la crainte de l'action » ; aussi l'amour profond, sincère, « de tous [les] humbles, de tous [les] pauvres. »

⁵²² Jean Levaillant, *Les aventures du scepticisme. Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France*, Armand Colin, Paris, 1965, p. 6

⁵²³ *Les aventures du scepticisme. Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France op. cit.* p 6

⁵²⁴ *Ibid* p. 399

⁵²⁵ *Ibid* p. 405

Ce sont les perspectives mêmes où France va situer sa critique sociale. Dès 1890, il paraît emprunter à Drumont le remède de l'ironie. »⁵²⁶

Pour Jean Levaillant, l'antisémitisme d'Anatole France au début de *L'Histoire contemporaine* passe par Drumont. Les traits de caractère de Worms-Clavelin n'ont pu être dessinés sans l'influence du pamphlétaire :

« Ce Worms-Clavelin, s'adaptant à tous les accidents de la République et mesquin, on le verrait bien dans les *Déracinés* ou *Leurs Figures*. Maurras, Barrès, et même Drumont ne peuvent, à cette date, s'y tromper : France passe par eux. D'autant plus qu'il a certainement songé à un préfet connu, attaqué, justement par Drumont, [...] Ernest Hendlé, lié à tous les héritiers de Gambetta, ami des financiers, partisan du ralliement et du statu quo économique. »⁵²⁷

Comme beaucoup d'écrivains des années 1880-1890, Anatole France est très ambigu. Il attaque violemment *La France Juive* mais s'inspire de son auteur pour composer *L'Histoire contemporaine*. Le romancier a également exploité *De l'or, de la boue et du sang* :

« Il faut aussi évoquer l'influence probable de Drumont. Celui-ci publie en 1896 un recueil d'articles intitulés *De l'or, de la boue et du sang*. Du Panama à l'anarchie [...]. On est frappé d'y rencontrer les thèmes et les images de France : hommes politiques considérés comme des marionnettes, bourgeoisie héritière depuis un siècle des terroristes de 93 et devenue implacable à l'égard des terroristes du jour, amour des humbles exploités par « une poignée de flibustiers cosmopolites » sympathie active pour les socialistes. »⁵²⁸

L'orme du mail avait paru en feuilleton dans *L'Echo de Paris* de 1895 à 1896. La version du roman fut adoucie car l'Affaire Dreyfus avait permis au romancier de comprendre jusqu'où pouvait mener la haine antisémite. Le personnage principal de *L'Orme du mail* est juif et franc-maçon. Dès le début du roman, Worms-Clavelin est décrit comme ennemi de la religion catholique. Sa femme a acquis des chapes conservées depuis trois siècles dans la sacristie de l'église de Lusancy pour en faire des poufs. Les symboles religieux sont donc tournés en ridicule puisque le Juif-Maçon s'assoit dessus. Worms-Clavelin est :

« attiré par un goût inné des métaux précieux ». ⁵²⁹

⁵²⁶ *Ibid* p. 406

⁵²⁷ *Ibid*. p. 481

⁵²⁸ *Les aventures du scepticisme. Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France op. cit.* p. 486

⁵²⁹ Anatole France, *Oeuvres*, V. II, Gallimard, *La Pléiade*, Paris : 1991, p. 736

Cette remarque évoque la scène de l'enfant juif à qui on présente une pièce d'or décrite au début de *La France Juive* :

« Voulez-vous savoir ce que c'est la voix du sang ? demandait à ses amis un duc français qui, malgré les larmes de sa mère, avait épousé une Rotschild de Francfort, regardez...
Il appelle son petit garçon, tire un louis d'or de sa poche et le lui montre. Les yeux de l'enfant flamboient...

Voyez, reprend le duc, l'instinct sémitique se révèle de suite. »⁵³⁰

Chez l'auteur de *L'Orme du mail*, le Juif est caricaturé, ses traits physiques sont prétexte à dénigrement :

« M. le préfet Worms-Clavelin manquait de discrétion. Son nez vaste et charnu, ses lèvres épaisses, apparaissaient comme de puissants appareils pour pomper et pour absorber, tandis que son front fuyant sur de gros yeux pâles trahissait la résistance à toute délicatesse morale. »⁵³¹

On ne peut s'empêcher de rapprocher la description de Worms-Clavelin à celle du stéréotype sémitique drumontien :

« ce fameux nez recourbé, les yeux clignotants, les dents serrées, les oreilles saillantes. »⁵³²

Pour France, le Juif est donc hypocrite (front fuyant) et malhonnête (trahissait la résistance à toute délicatesse morale). Mais le personnage de *L'Orme du mail* est toujours dénigré en tant que Juif/maçon inconditionnellement :

« Il insista, poussa contre les dogmes chrétiens des arguments de loges maçonniques »⁵³³

⁵³⁰ *La France Juive, op. cit. V. I, p. 4*

⁵³¹ *Oeuvres, v. II, op. cit. p. 765*

⁵³² *La France Juive, v. I. op. cit. p. 34*

⁵³³ *Oeuvres v. II, op. cit. p. 765*

Dans *Le Mannequin d'osier*, France n'a pas encore abandonné ses clichés antijuifs. Parmi les termes employés par Drumont pour désigner les Juifs, on retrouve celui de « cosmopolite » dans celui de l'auteur de *L'Histoire contemporaine* :

« Nos ministres des Finances sont aux ordres des banquiers cosmopolites ». ⁵³⁴

Le préfet Worms-Clavelin est beaucoup plus ambigu pourtant que les Juifs stéréotypés par Drumont. Dans le deuxième volet de *L'Histoire contemporaine*, on apprend que la fille du préfet a été baptisée et qu'elle est inscrite dans une école religieuse, ce qui a pour effet d'attirer la moquerie d'un journal clérical :

« J'ai demandé au préfet juif Worms-Clavelin s'il était vrai qu'il fit élever sa fille dans un couvent. Ce franc-maçon ne m'ayant pas répondu, pour cause, je ferai moi-même la réponse à ma question. Ce juif honteux, après avoir fait baptiser sa fille, l'a mise dans une maison d'éducation catholique. Melle Worms-Clavelin est à Neuilly-Sur-Seine, élevée par les dames du Précieux-Sang. C'est plaisir de voir comme ces gaillards-là sont sincères ! L'éducation laïque, athée, homicide, c'est bon pour le peuple qui les nourrit. » ⁵³⁵

Anatole France ridiculise le « Juif honteux » et met en doute ses convictions laïques de franc-maçon. Le romancier semble vouloir démontrer l'hypocrisie des ennemis de l'Eglise catholique :

« Que les populations sachent de quel côté sont les tartufes ! » ⁵³⁶

Dans *L'Anneau d'améthyste*, Anatole France évoque l'Affaire Dreyfus. Le romancier était sympathisant à la cause du capitaine mais garda une certaine réserve. Ce n'est qu'à la lecture de l'acte d'accusation du procès contre Dreyfus de 1894, rendu public par Joseph Reinach le 7 janvier 1898 que France s'engagea pleinement. On sait donc que le romancier a révisé ses préjugés sur les Juifs et s'est rangé du côté des dreyfusards. Pourtant, il continue de laisser libre-cours à la rhétorique antisémite et antimaçonnique par l'intermédiaire de ses personnages :

⁵³⁴ *Oeuvres* v. II, *op. cit* p. 943

⁵³⁵ *Ibid.* pp. 976-977

⁵³⁶ *Ibid* p. 977

« Je le répète, dit M. de Brécé, l'agitation soulevée autour de cette affaire n'est et ne peut être qu'une manoeuvre exécrationnelle des ennemis de la France. Et de la religion, ajouta doucement l'abbé Guitrel, et de la religion. On ne saurait être un bon Français sans être un bon chrétien. Et nous voyons que le scandale est soulevé principalement par des libres-penseurs et des francs-maçons, par des protestants. »⁵³⁷

L'auteur de *L'Histoire contemporaine* reprend la trilogie de Drumont : Juifs, protestants et francs-maçons que le pamphlétaire avait réunie sous le label des « persécuteurs » dans *La France Juive*.

On pense également à Maurras et à sa théorie des quatre Etats confédérés : Juifs, francs-maçons, protestants et métèques. Le romancier prête au duc de Brécé des intentions que Drumont avait inscrites dans son pamphlet :

« Retenez bien ce que je vous dis, répéta le duc de Brécé : les juifs ne porteront pas bonheur à la France... Mais aussi pourquoi ne se débarrasse-t-on pas d'eux ? Ce serait si simple ! »⁵³⁸

Parmi les personnages antisémites de *L'Histoire contemporaine* se trouve le général Cartier de Chalmot qui déclare :

« Et ils [les Juifs] insultent l'armée, dit le général Cartier de Chalmot, ou mieux ils la font insulter par des aboyeurs à leurs gages. »⁵³⁹

On remarque dans cette phrase une double résonance drumontienne, la rhétorique du Juif animal (aboyeurs) et de la trahison des Juifs contre l'armée. En effet, le pamphlétaire compte parmi les journalistes qui ont révélé au grand public l'Affaire Dreyfus. Dès 1894, Drumont proclamait dans *La Libre Parole* que tous les Juifs étaient des traîtres solidaires de Dreyfus. Son ami, l'ésotériste Gaston Méry, publia une série d'articles sur ce thème dans le journal en novembre 1894. Les excès antisémites de certains catholiques renforcent l'anticléricalisme de France après le début de l'Affaire Dreyfus. Au début de *L'Anneau d'améthyste*, France évoque un fait savoureux empli d'ironie. Mme de Bonmont, juive convertie, offre au duc de Brécé, farouchement antisémite

⁵³⁷ Anatole France, *Oeuvres* v. III, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1991, p. 11

⁵³⁸ *Oeuvres* v. op. cit, III p. 12

⁵³⁹ *Ibid* p. 14

un ciboire. Or cet objet religieux renferme les hosties. Quand on sait ce que Drumont affirmait sur la profanation de l'hostie par les Juifs, on ne peut que sourire. Il est possible que le romancier ait voulu se moquer de ladite théorie.

A partir de *L'Anneau d'améthyste*, il apparaît nettement qu'Anatole France dénonce l'antisémitisme. Il n'hésite pas à évoquer un fait oublié : les pillages des magasins juifs pendant l'Affaire Dreyfus qui eurent lieu en France et en Algérie quarante ans avant la Nuit de cristal hitlérienne :

« un grand tumulte éclata sur la place. C'était une bande de petits garçons qui passaient en criant : « A bas Zola ! Mort aux juifs ! « Ils allaient casser des carreaux chez le bottier Meyer qu'on croyait israélite, et les bourgeois de la ville les regardaient avec bienveillance. »⁵⁴⁰

Le romancier propose une analyse sociologique intéressante de l'antisémitisme en présentant la judéophobie de M. de Terremonde comme opportuniste :

« M. de Terremonde avait expliqué la veille chez Paillot, libraire, les raisons pour lesquelles il était antisémite. M. de Terremonde était antisémite en province, particulièrement dans la saison des chasses. L'hiver, à Paris, il dînait chez des financiers juifs qu'il aimait assez pour leur faire acheter avantageusement des tableaux. Il était nationaliste et antisémite au conseil général, en considération des sentiments qui régnaient dans le chef lieu. [...] « Nous voilà donc adversaires, reprit M. de Terremonde ; j'en suis fâché, car vous êtes un homme d'esprit [s'adressant à Bergeret], mais vous vivez en dehors du mouvement social. »⁵⁴¹

Etre antisémite c'est donc faire partie du « mouvement social », être consensuel. On peut y voir un remords de la part d'Anatole France puisque comme beaucoup de romanciers de son époque (y compris Zola dans *L'Argent*) il a cédé aux clichés antijuifs pour suivre l'air du temps.

Parmi tous les personnages de *L'Histoire contemporaine* celui qui semble le plus proche de son auteur est sans doute Bergeret. Professeur de lettres, philosémite et dreyfusard qui déclare :

« je tiens pour mauvais qu'on fasse dans un pays des distinctions de races. Ce n'est pas la race qui fait la patrie. Il n'y a pas de peuple, en Europe, qui ne soit formé d'une multitude de races confondues et mêlées. »⁵⁴²

⁵⁴⁰ *Oeuvres* v. III, *op. cit.* p. 63

⁵⁴¹ *Ibid* p. 141-142

⁵⁴² *Ibid* pp. 142-143

Anatole France, rallié à la raison, assimile l'antisémitisme à la barbarie :

« Ne restaurons point les préjugés barbares. Ne recherchons pas si un homme est juif ou chrétien, mais s'il est honnête et s'il se rend utile à son pays. »⁵⁴³

Le romancier souligne un sentiment peu analysé dans les romans du XIX^{ème} siècle ; le Juif honteux ou ce qui sera appelé plus tard la « haine de soi ». Les Juifs convertis et opposés à leurs anciennes origines les plus connus furent Arthur Meyer, directeur du *Gaulois* et Gaston Pollonais, directeur du *Soir*. Tous deux furent antidreyfusards. Il est vrai que cela ne pouvait signifier antisémites mais ils s'allièrent aux antijuifs. Anatole France propose un personnage qui est allé jusqu'au bout du reniement :

« Elle [Mme Worms-Clavelin] aimait la religion. Comme tous les juifs bien-pensants, elle était antisémite. Mais elle l'était avec mesure et raisonnablement. Son mari était franc-maçon et il ménageait les radicaux. »⁵⁴⁴

On ne peut que s'interroger sur ce que peut signifier être antisémite avec « mesure et raisonnablement » puisque la haine et la raison sont antinomiques. Le mari, quant à lui est franc-maçon mais « ménage » les radicaux qui, on le sait, étaient les politiciens les plus proches de la franc-maçonnerie dans les années 1890. Les époux Worms-Clavelin sont donc décrits par France comme des biens-pensants issus du camp adverse.

Publié en 1901, le dernier volet de *L'Histoire contemporaine* avait paru de 1898 à 1901 dans *L'Echo de Paris* et *Le Figaro*. Le premier journal était antidreyfusard contrairement au deuxième. Pour cette raison, Anatole France dut changer de quotidien pour rester fidèle à ses idées.

⁵⁴³ *Oeuvres* v. III, *op. cit.* p. 144

⁵⁴⁴ *Ibid.* p. 183

Avec *Bergeret à Paris*, le romancier se laisse emporter par l'actualité, allant jusqu'à se libérer de l'intermédiaire de son personnage principal porte-parole pour s'adresser à son lecteur directement. L'Affaire Dreyfus a droit à un chapitre entier (le chapitre XIII). Dans le dernier volet de *L'Histoire contemporaine*, Anatole France s'identifie tellement à Bergeret qu'il le dote d'une enfance qui n'est autre que la sienne. Anatole France a tourné sa pensée de plus en plus vers la gauche jusqu'à adhérer au PCF à la fin de sa vie. Cependant, il a su dénoncer de bonne foi un certain antisémitisme de gauche anticapitaliste qui fut virulent pendant l'Affaire Dreyfus. Au cours d'une réunion d'adhérents, le camarade Fléchier, un socialiste déclare :

« Ceux qui vont à la messe leur reprochent [aux Juifs] de n'être pas catholiques. Les socialistes nationalistes leur reprochent de n'être pas antisémites. »⁵⁴⁵

Plus loin, le même personnage affirme :

« Citoyens, tenez-vous tranquilles. Ces bourgeois intellectuels ne sont pas moins bourgeois que les bourgeois militaires. Laissez les capitalistes se manger le nez. Croisez-vous les bras, et regardez venir les antisémites. Pour l'heure, ils font l'exercice avec un fusil de paille et un sabre de bois. Mais quand il s'agira de procéder à l'expropriation des capitalistes, je ne vois pas d'inconvénients à commencer par les juifs. »⁵⁴⁶

C'est avec l'Affaire Dreyfus que la gauche a réalisé son erreur passée dans la croyance aux stéréotypes du Juif capitaliste. Si Zola a renié les clichés antijuifs de *L'Argent* et Jaurès ses propos contre les Juifs d'Algérie, une partie de l'extrême-gauche (les fouriéristes) a conservé ses idées reçues jusqu'à aujourd'hui (les trostkystes antisionistes). Les « bourgeois militaires » dénoncés par Fléchier seraient incarnés aujourd'hui par l'élite de Tsahal stigmatisés par une partie des trostkystes et les altermondialistes. La plus belle phrase du romancier pour dénoncer l'antisémitisme est prononcée par Rouport, un ouvrier socialiste dont le manque d'instruction rend la pensée encore plus pure :

« Je ne connais ni juifs ni chrétiens. Je ne connais que des hommes, et je fais de distinction entre eux que de ceux qui sont justes et de ceux qui sont injustes. »⁵⁴⁷

⁵⁴⁵ *Ibid.* p. 329

⁵⁴⁶ *Oeuvres* v. III, *op. cit.* p. 228

⁵⁴⁷ *Idem*

Pour revenir au personnage de Worms-Clavelin, on peut dire qu'il aura été ambigu du début à la fin de la tétralogie puisque, Juif, il est malgré tout antidreyfusard comme Arthur Meyer :

« M. Worms-Clavelin se croyait tenu, par cela seul qu'il était juif, à servir les intérêts des antisémites de son administration avec plus de zèle que n'en eût déployé à sa place un préfet catholique. »⁵⁴⁸

Pourtant :

« M. Worms-Clavelin, convaincu, dès le jugement de 1894, que Dreyfus était innocent ne faisait pas mystère de cette conviction. »⁵⁴⁹

Cette ambiguïté n'est pas expliquée par Anatole France. Elle est d'autant plus incompréhensible qu'avec l'évolution de la réflexion du romancier, quant à l'Affaire, il aurait dû faire de son personnage un héros positif. En effet, le préfet juif/maçon est parjure puisque le Grand-Orient de France soutint Dreyfus dès 1898 et fut à l'origine de la création de la Ligue des Droits de l'Homme (très à la pointe de la lutte pour la réhabilitation du capitaine innocent) la même année.

Dans la galerie des personnages antisémites de la tétralogie se trouve un royaliste, Henri Léon.

De sa bouche, sort un flot d'injures rappelant la métaphore animalière de Drumont :

« Les juifs et les francs-maçons dévorent la France. Ils nous ruinent et nous mangent. Mais patience ! Attendez seulement le procès de Rennes [Affaire Dreyfus], et vous verrez si nous n'allons pas les saigner, leur fumer les jambons, leur truffer la peau, leur accrocher la tête à la devanture des charcutiers !... »⁵⁵⁰

Les Juifs et les francs-maçons sont donc comparés à des porcs. Drumont avait extrêmement rarement comparé les maçons à des bêtes. On sent chez Henri Léon un désir d'inverser le rapport de force, il se croit dévoré par ses ennemis et rêve donc de les transformer en charcuterie. Le cannibalisme est significatif, il démontre la volonté de l'antisémite d'absorber la force de son adversaire. Finalement, Henri Léon est encore plus radical que Drumont puisqu'il s'approprie le mythe du crime rituel d'enfant chrétien, c'est lui qui désire boire le sang des Juifs.

⁵⁴⁸ *Ibid* p. 237

⁵⁴⁹ *Ibid* p. 238

⁵⁵⁰ *Oeuvres*, v. III, *op. cit.* p. 262

Anatole France stigmatise la xénophobie en reprenant le slogan de Drumont : « La France aux Français » et en le prêtant à deux nationalistes aux noms d'animaux (on peut y percevoir une façon d'ironiser sur le pamphlétaire en employant sa propre rhétorique) :

« Jean Coq et Jean Mouton sont patriotes. Vous pensez l'être aussi et vous vous sentez attaché à votre pays par les forces invincibles et douces du sentiment et de la raison. Mais c'est une erreur, et si vous souhaitez de vivre en paix avec l'univers, vous êtes un complice de l'étranger. Jean Coq et Jean Mouton vous le prouveront bien en vous assommant à coups de matraque, au cri de guerre : « La France aux Français ! » Et ce sera bien fait pour vous. »⁵⁵¹

Peut-être par ironie, le romancier s'empare de la rhétorique de Drumont pour l'inverser. Pour France, ce ne sont pas les Juifs qui sont des animaux ou une maladie mais l'antisémitisme :

« des antisémites qui pullulent à Vienne (car la maladie de l'antisémitisme, qui prend pas sur les peuples robustes, s'attaque aux nations malades) ». ⁵⁵²

Cette fois, ce ne sont pas les Juifs qui « pullulent » comme des insectes mais leurs ennemis.

Le romancier, par l'intermédiaire de Bergeret, livre une interprétation judicieuse de l'antisémitisme lié à l'Affaire Dreyfus. Elle recoupe notre analyse par rapport à la force de l'inconscient collectif des Français alimenté par les clichés antijuifs des contes populaires :

« La façon dont se forma dans certains groupes sociaux la légende de Dreyfus prouve que la faculté d'élaborer des mythes ne s'exerce pas seulement dans les sociétés primitives, mais qu'elle subsiste à tous les âges de la civilisation. Assurément, cette légende naïve et féroce avait été préparée par d'habiles gens, tout à fait dénués d'innocence. On trouve amplement à l'origine de ce nouveau mythe la part de fraude et de charlatanisme qui, de tout temps, entra dans la formation des croyances les plus respectées. Mais cette part est ignorée des âmes pures, qui ont la foi. On ne considère pas assez ce don merveilleux de grossissement et de déformation que possèdent les simples. Rien ne les arrête dans la construction de leurs fantasmagories grossières. Nulle hésitation, nulle incertitude. L'imagination collective des foules humaines ne connaît pas le doute. Le doute suppose une réflexion dont elle est incapable. Elle croit tout de suite fortement. C'est à cette force de croyance qu'elle doit la vivacité incomparable de ses idées, dépourvues de nuances, et ce pouvoir de souffler une vie rudimentaire à ses créations les plus absurdes. L'affaire Dreyfus est un exemple bien remarquable de la puissance d'invention chimérique contenue encore aujourd'hui dans les groupes d'êtres humains. Les fables qui furent élaborées sur ce sujet dans les régions à demi obscures de la pensée collective ressemblent beaucoup aux contes qu'on recueille dans les traditions immémoriales et dans les vieux poèmes des peuples. »⁵⁵³

⁵⁵¹ *Ibid.* p. 306

⁵⁵² *Oeuvres*, v. III, *op. cit* p. 385

⁵⁵³ *Ibid* pp. 389, 390

Le romancier affiche toutefois une certaine condescendance vis-à-vis de ses compatriotes qu'il qualifie de « simples ». Même s'il est vrai que le taux d'alphabétisme a pu jouer un rôle dans la diffusion des stéréotypes antisémites, il ne faut pas oublier que l'Allemagne des années 30 était considérée comme l'un des pays les plus cultivés du monde ce qui n'a pas empêché Hitler et ses théories racistes d'accéder au pouvoir. Cette condescendance est amoindrie par l'apologie du prolétaire par un personnage socialiste :

« Le bonhomme prolo ne hait point un homme pour la forme de son nez. Et puis, permettez-moi de vous le dire : il est affranchi des superstitions qui abêtissent les bourgeois et les rendent méchants. Il ne croit pas que les juifs ont une figure de bouc, des cornes au front et un appendice caudal, qu'ils répandent du sang par le nombril le vendredi saint et qu'ils crucifient un enfant en cérémonie. »⁵⁵⁴

Les Juifs chez Maurras dans La démocratie religieuse (1921) la théorie des “quatre Etats confédérés” inspirée par La France Juive.

L'influence de Drumont dans la pensée de Maurras est indéniable. Dans la *Démocratie religieuse*, Maurras lui rend directement hommage :

“L'insurrection n'est pas le plus saint des devoirs. Il est des gouvernements légitimes. Mais quels sont ces gouvernements ? Notre maître Drumont écrivait le 12 mai 1906 : “réalité, il n'y a pas eu de légalité depuis l'envahissement des Tuileries au 10 août 1792. Un régime qui avait des siècles d'existence pouvait passer pour légal” (*Libre Parole*).”⁵⁵⁵

Il est donc bien son “maître” et le rejoint dans la diabolisation des Juifs :

“Ceux qui tiennent l'affaire Dreyfus pour un épisode sans importance ne seront pas plus contents de mon nouveau livre que de ses aînés. Pourtant, ils y verraient plusieurs raisons nouvelles de comprendre que cette grande Affaire a bien été l'âme et, pour ainsi dire, le démon de notre vie publique depuis quinze ans. Tout puissant sur notre politique extérieure et intérieure, ce démon corrupteur et rénovateur n'aura pas touché moins profondément le monde des esprits.”⁵⁵⁶

⁵⁵⁴ *Oeuvres* v. III, *op. cit.* p. 398

⁵⁵⁵ Charles Maurras, *La démocratie religieuse*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1978, p. 185

⁵⁵⁶ *Ibid* p. 185

Pour Maurras, comme pour Drumont, les Juifs sont donc des démons car ils bouleversent la vision conservatrice de la société. Maurras les traite de “rénovateurs”. Les deux antisémites se rejoignent dans la nostalgie d’un Age d’or qui n’a pourtant jamais existé. Pour eux, l’Ancien régime était idyllique : oubliées les disettes, les révoltes et les jacqueries. Maurras s’inscrit dans la droite ligne du discours de la haine antisémite. Sa rhétorique est celle de Drumont. Comme lui, il emploie la métaphore de la bête pour dénigrer les Juifs :

“Si divisée d’esprit que soit la France du XX^e siècle, elle ne l’est pas plus que ne l’était à ses commencements notre groupe d’Action française. Nous formions comme un microcosme, révélateur fidèle et raccourci exact de ce que serait notre peuple une fois purgé du parasite métèque et juif.”⁵⁵⁷

L’emploi du mot xénophobe “métèque” est un des éléments propre à Maurras. Drumont emploie plutôt le terme “cosmopolite” mais comme synonyme de “Juifs”. Les différences idéologiques entre les deux judéophobes sont minces. Drumont et Maurras sont monarchistes (de tendance légitimiste) et nationalistes. Maurras insiste peut-être plus sur la glorification du catholicisme en tant que rempart contre ce qu’il appelle les “quatre Etats confédérés”. Cette nouvelle approche de la théorie du complot a été élaborée par Maurras dans un article qu’il a publié dans l’*Action française* le 6 juillet 1912. Il glorifie la nation française dans un discours hyperbolique qui n’est pas sans rappeler l’éloge de la terre française et de ses paysans dressé par Drumont dans *La France Juive* :

Juive :

“Ce pays-ci n’est pas un terrain vague. Nous ne sommes pas des bohémiens nés par hasard au bord d’un chemin. Notre sol est approprié depuis vingt siècles par les races dont le sang coule dans nos veines.”⁵⁵⁸

Ils portent le même idéal du droit du sang qu’ils opposent au droit du sol cher aux républicains. On remarque ici un paradoxe car pour les républicains, est français tout individu né sur le sol de France,

⁵⁵⁷ *La démocratie religieuse op. cit.* p. 191

⁵⁵⁸ *L’Action française*, 6 juillet 1912.

sol justement exalté par les deux judéophobes. Maurras tient un discours empreint de paranoïa qu'il ne lâchera plus :

“Par en haut, par en bas, le Français est bloqué. Il ne perd plus beaucoup de temps à se plaindre, car si haut que puisse monter sa réclamation, il voit qu'elle est soumise, avant d'être écoutée, à quelques délégués des quatre Etats confédérés, - juif, protestant, maçon, métèque - avec qui s'identifie nécessairement le pouvoir réel.”⁵⁵⁹

Après avoir lu et analysé le discours de Drumont, Golovinski et Bloy, il est difficile d'être surpris par l'argumentaire antisémite de Maurras. Son discours est prévisible. Lui aussi prétend que les Juifs n'ont produit aucun génie :

“Il est inexact que le juif soit supérieur par la vivacité de l'intelligence ou l'esprit de suite aux Français.”⁵⁶⁰

Ce qui distingue Maurras de Drumont et consorts tient à l'élargissement de “l'inintelligence juive” aux autres ennemis déclarés du royaliste :

“Ni les mœurs ni l'esprit critique du protestant ne témoignent non plus d'aucun avantage sérieux. La franc-maçonnerie ne représente pas davantage une élite, ce n'est point la fine fleur de leurs habitants que nous envoient l'Angleterre et la Suisse, l'Allemagne et l'Asie-Mineure, la Belgique et le Portugal.”⁵⁶¹

Drumont, il est vrai, prétendait que les francs-maçons étaient assez sots pour obéir aux Juifs mais il ne dénigra pas les capacités intellectuelles des étrangers et des protestants. Maurras atteint donc un degré supérieur à Drumont dans le nationalisme xénophobe. La règle du discours antijuif et antimaçonnique est celle de l'intertextualité, comme nous l'avons vu. Les sectateurs de la judéophobie reprennent toujours les mêmes arguments mais au fil du temps ils ajoutent au “tronc commun” leurs propres fantasmes. De Barruel à Golovinski en passant par Drumont, un discours meurtrier se met en place avec un crescendo effrayant. Ainsi, chaque pamphlétaire ajoute sa pièce à la machine de mort qui conduira à la Shoah. Le principe d'accumulation répond à l'intertextualité

⁵⁵⁹ *Idem*

⁵⁶⁰ *La Démocratie religieuse, op. cit.* p. 248

⁵⁶¹ *Idem*

et les différentes générations de lecteurs subissent le même chant des sirènes qui, de décennies en décennies s'enrichit d'un couplet. Ce chant avilit la pensée des Français de 1789 (avec de Maistre et Barruel) à 1940 (avec Rebatet et Coston) et les inhibe au point de les laisser amorphes ou indifférents en août 1940 (lois antimaçonniques) et octobre 1940 (lois antijuives).

Nous avons vu que la métaphore de la maladie dans le discours antisémite de Drumont tentait de prouver que la nation française était attaquée par un mal endogène. Maurras, lui aussi, croit voir dans les “quatre Etats confédérés” la manifestation de ce qu’il appelle “l’ennemi de l’intérieur” :

“Des ouvriers souffraient et criaient, des patriotes s’indignaient, des chefs de famille gémissaient, rusaient, trichaient. Mais ces résistances particulières et quelquefois contradictoires contre un mal général engendraient parfois des maux équivalents ou supérieurs; elles ne pouvaient s’opposer à la conséquence directe de cette désagrégation élémentaire : l’ennemi de l’intérieur, à petits pas muets et sûrs s’emparant des clefs du pays.”⁵⁶²

L’isotopie de la douleur et de la maladie accompagne la théorie de l’ennemi de la nation : “souffrant, criaient, gémissaient”, “un mal, des maux, désagrégation”. Il est étonnant de retrouver le même vocabulaire chez les pamphlétaires antisémites. Pourquoi cette volonté de refuser aux Juifs leur appartenance à l’humanité ? Pourquoi pousser la haine jusqu’à assimiler des êtres humains à un virus ? Les hypothèses sont sans doute nombreuses mais la plus intéressante relève du domaine psychanalytique. La haine des Juifs chez Drumont et Maurras est épidermique, elle les pousse à somatiser un sentiment irrationnel. Souffrir à cause des Juifs sans que rien ne puisse corroborer cette souffrance ne peut être concrétisé que par l’autosuggestion. Cette autosuggestion est en elle-même pathologique puisqu’elle relève de la paranoïa. Il est évident que les antisémites refusent de se considérer comme malades et pour cette raison, ils rejettent sur les Juifs la source de leur propre pathologie. On pourrait croire que la répétition du même discours de la haine, avec les

⁵⁶² *La Démocratie religieuse, op. cit.* p. 249

mêmes mécanismes, depuis la Contre-Révolution jusqu'à Vichy aurait facilité la tâche des sociologues et des historiens voulant contrecarrer l'antisémitisme. A priori, rien n'aurait été plus facile de démonter un discours redondant. Bien au contraire, puisque la force du discours antisémite est de ne s'appuyer que sur une poignée d'arguments mais servis à l'envi. Car finalement, plus le discours est simpliste et asséné de façon sempiternelle, plus il est rapidement assimilé par l'inconscient collectif. Ainsi les enfants des lecteurs de *La France Juive* ayant subi l'influence de leurs parents se trouvaient déjà en terrain conquis en lisant *La Démocratie religieuse* de Maurras. Maurras est le digne héritier de Drumont puisqu'il a récupéré la rhétorique issue de *La France Juive* mais en créant *L'Action française*, l'auteur de *La Démocratie religieuse* a développé l'aspect politique de la judéophobie. Certes, Drumont, avait été élu député d'Alger mais son seul programme était d'expulser les Juifs hors de France. Pour lui la République devait être combattue car elle était le régime judéo-maçon. Ses sympathies pour la monarchie étaient purement platoniques puisqu'il n'avait jamais milité dans un parti royaliste. L'apport de Maurras, dans l'idéologie antisémite, est une politique ultra-nationaliste et ultra-autoritaire. Il déteste les quatre Etats confédérés parce qu'ils représentent l'égalitarisme social de la Démocratie républicaine :

“Si l'égalité constitutionnelle, qui nous livre à l'Etranger de l'intérieur - Juif, Protestant, Maçon, Métèque, - avant de nous livrer à l'Etranger du dehors - Anglais ou Allemand, - si cette égalité légale et verbale se développait librement jusqu'à son terme, elle créerait l'égalité sociale, le nivellement économique, l'universel appauvrissement. Est-ce donc ce qu'il faut espérer pour le bien de chacun et de tous ? Aucun pays, aucun Etat ne subsistèrent de ce poison. Mais certains Etats dépérissent par la vertu de la petite goutte vénéneuse, dont un mot répété infecta les esprits.”⁵⁶³

Là encore, le lexique de la maladie (“poison”, “goutte vénéneuse”, “infecta”) vient illustrer la haine de Maurras contre l'égalité démocratique. Toute forme de haine ne peut donc se manifester en dehors d'un discours du pathos. L'antisémitisme maurrassien est largement redevable à l'antisémitisme catholique de la fin du XIXème siècle. Maurras est l'héritier de Drumont par le

⁵⁶³ *La Démocratie religieuse, op. cit.* p. 400

biais de la judéophobie chrétienne. Judéophobie qui voit dans “le Juif” le responsable de la déchéance cléricale au profit de la “République maçonnique”. L’influence exercée par Drumont sur Maurras ne doit rien à la raison ou l’intellect, elle est purement passionnelle voire épidermique. Quand Maurras rend hommage à Drumont, il ne dresse pas d’éloge au “penseur” mais félicite celui qui sait si bien exciter les lecteurs :

“Vive Drumont, parce qu’il n’est pas une seule de ses thèses qui, excitant, cinglant, fouaillant nos habitudes d’esprit, nos préjugés de conduite, ne nous ait obligé à réfléchir et à raisonner nos actes et nos pensées. Vive Drumont, parce que ! C’est le grand mot féminin et il est de mise ici, puisque cette acclamation ne part pas de ma raison - qui aurait beaucoup à dire et que mon échauffement scandalise un tantinet -, mais d’un sentiment, d’un instinct, d’une révolte coléreuse de l’être inconscient qui est en moi”⁵⁶⁴

La France Juive ne flatte donc pas l’intellect, Maurras n’affirme pas autre chose puisqu’il ne retient du discours de Drumont que des thèses qui l’excitent, le cinglent et le « fouaillent ». Finalement, il révèle l’une des clefs permettant de comprendre le succès de *La France Juive* : pour séduire le public il faut capter son inconscient, ses bas instincts et ne lui donner aucune raison de réfléchir. Et Maurras de conforter la haine irrationnelle antisémite en espérant l’holocauste (comme le fit Drumont en conclusion de *La France Juive*) :

“Les voilà [les conservateurs] maintenant d’accord avec vous [Drumont], pour réclamer la formation d’un comité de salut social; les honnêtes gens qui le composeraient seraient honnêtes autrement qu’au sens mouton [...] Ils seraient chargés de rechercher les origines des grandes fortunes de la banque et de les purifier, au besoin en y portant le fer et le feu.”⁵⁶⁵

Maurras en appelant à la destruction des Juifs par le feu prouve qu’il est un antisémite radical. Drumont et Maurras ne se rencontrèrent pas, l’un et l’autre partageaient seulement la même antipathie. Mais il est intéressant de lire la description que Maurras donnait de Drumont tel qu’il se l’imaginait :

“Physiquement, Edouard Drumont m’est inconnu [...] je me représente une robuste charpente de sanguin, de minces yeux de fouilleur de chartes, que l’agitateur de vivre plus que le labeur quotidien n’ont permis; plus un mélange ou

⁵⁶⁴ cité par Victor Nguyen, in *Aux origines de l’Action française*, Fayard, Paris , 1991, p. 316

⁵⁶⁵ *La Démocratie religieuse*, op. cit. p. 517

plutôt une hiérarchie de force et de finesse telle que l'esprit d'analyse ne sait pas employer à divaguer ni à pénétrer l'âme des adversaires, non plus qu'à la comprendre (car celui qui comprend ne se passionne plus) mais telle qu'il se fasse le serviteur fidèle et persévérant du vouloir et du cœur".⁵⁶⁶

Maurras a raison de souligner que Drumont ne cherche pas à comprendre ses adversaires car s'il le faisait sa haine s'en trouverait peut-être affaiblie. Maurras décrit une sorte de taureau sanguin qui déboule dans l'arène et cherche à tout prix à renverser l'ennemi. Car il s'agit bien de cela, Drumont ne s'embarrassait pas d'esprit d'analyse et estimait que seule la brutalité des mots pouvait lui ouvrir la porte du succès. En employant une rhétorique primaire, il allait droit au but. Maurras saisit bien le discours "populiste" avant l'heure de Drumont :

"Drumont est allé droit à la démocratie et s'est fait aimer d'elle autant qu'il l'a aimée"⁵⁶⁷

Bien évidemment le mot démocratie est ici synonyme de peuple.

- L'antisémitisme chez Georges Bernanos, *La grande-peur des bien-pensants*.

Avec *La grande peur des bien-pensants*, Bernanos ne prétend nullement écrire une biographie objective de Drumont mais bien une hagiographie. Dès les premières lignes du livre, il prend à témoin son lectorat en déclarant :

"J'ai juré de vous émouvoir - d'amitié ou de colère, qu'importe ? Je vous donne un livre vivant."⁵⁶⁸

D'emblée, Bernanos affirme vouloir saisir ses lecteurs par les sentiments "émotion" mais comment peut-il prétendre émouvoir quiconque sur le sort d'un antisémite sinon en plaçant son essai dans la droite ligne des écrits judéophobes qui ont suivi *La France Juive* ? Curieusement, Bernanos

⁵⁶⁶ *L'observateur français*, 25/03/1890

⁵⁶⁷ *Idem*

⁵⁶⁸ Georges Bernanos, *La grande peur des bien-pensants in Essais et écrits de combat*, Gallimard, La pléiade, Paris, 1971, p. 45

s'inscrit dans la lignée des biographes pro ou anti-Drumont en décrivant le physique de l'auteur de *La France Juive* :

“Un fort garçon français, un peu épais des épaules, au pas solide”⁵⁶⁹

Pourquoi attacher autant d'importance au physique de Drumont ? Tous ses biographes ont tenu à le décrire comme s'il fallait témoigner de la réalité physique de Drumont et prouver ainsi qu'il était humain et pas seulement un phénomène de cristallisation de l'antisémitisme. En effet, pro et anti-Drumont ont voulu rabaisser le judéophobe au rang de simple mortel comme s'il fallait relativiser son antisémitisme. Bernanos a la mauvaise foi des partisans de Drumont car il veut minimiser le discours du judéophobe :

“Presque à chaque ligne de son œuvre forte et dense, à l'architecture sobre, un peu gauche, avec un arrière-plan de gravité mélancolique [...] apparaît, comme par transparence, une espèce de résignation héroïque”.⁵⁷⁰

Bernanos, lui aussi, qualifie les pamphlets de Drumont de “sobre”. Il a la foi aveugle de Fauriette.

Pourtant, Bernanos rejoint Drumont dans la diffusion des propos iniques (tout le contraire de la sobriété) sur les Juifs :

“Un officier de gendarmerie en retraite auquel le nez des youpins ne revient pas.”⁵⁷¹

L'absence de sobriété accompagne Bernanos dans la description hyperbolique de la fin de Drumont:

“Ah ! cette fin de Drumont, l'agonie interminable, l'abandon, les oins mercenaires [...]; enfin le rire amer qui s'achève dans la convulsion du dégoût.”⁵⁷²

⁵⁶⁹ *La grande peur des bien-pensants in Essais et écrits de combat op. cit. p. 45*

⁵⁷⁰ *Ibid p. 46*

⁵⁷¹ *Idem.,p 46*

⁵⁷² *Ibid p. 47*

Pourtant Bernanos est loin d'être dupe quant à la haine des écrits de Drumont, il laisse échapper, par mégarde ? ce qu'il peut ressentir en lisant la prose du judéophobe :

“magnifique écrivain français que sa race égale aux plus grands, sobre et tendu, avec sa pitié mâle et cette puissance de mépris qui porte au rouge sombre presque chaque page de ses livres.”⁵⁷³

Il ne craint donc pas de se contredire. En effet, comment un écrivain pourrait être à la fois “sobre” et posséder “une puissance de mépris” ? La défense de Drumont est tellement difficile qu'elle rend ses partisans maladroits dans leurs écrits. La mauvaise foi de Bernanos ne se manifeste pas seulement dans la minimalisation des propos de Drumont mais également dans l'influence que ce dernier a pu avoir sur les antisémites du début du XX^{ème} siècle :

“L'auteur de *La France Juive* n'a pas fondé une école ni fait d'élèves, peut-être parce qu'il n'était lui-même l'élève de personne.”⁵⁷⁴

Bernanos tente de nier qu'il fut disciple de Drumont, comme Maurras avant lui, mais le simple fait de dénigrer les Juifs tout en rendant hommage à Drumont dans un ouvrage de quatre-cent cinquante pages ne peut laisser croire à une dénégation quant à sa filiation. Il est bien l'héritier de Drumont. Bernanos affiche son antisémitisme à travers un style très littéraire au point que les allusions haineuses détonnent telle une déchirure sur une toile de maître :

“Cette liquidation d'un Empire sent la fumée refroidie des cigares, les parfums, la sueur, la cire des bougies, la poussière des parquets, comme une salle de bal au petit jour, quand l'aube sale qui monte traîne sur les parquets on ne sait quelle vie sinistre, à peine distincte, larvaire : le tragique y explosera tout à coup, ainsi que dans un air saturé. Drumont a très bien vu depuis, dans *La France Juive*, le caractère singulier d'une guerre déclarée comme à l'improviste sur la foi d'une espèce de dépêche de Bourse.”⁵⁷⁵

L'isotopie de la saleté et de la mauvaise odeur est évidemment une allusion à peine voilée à la prétendue odeur des Juifs et la métaphore de la bête est également présente “larvaire”. Ce discours qui va crescendo se termine par une apogée sans équivoque : “dépêche de bourse”, là

⁵⁷³ *La grande peur des bien-pensants in Essais et écrits de combat op. cit p. 47*

⁵⁷⁴ *Ibid.* p.55

⁵⁷⁵ *Ibid.* p. 81

encore Bernanos suit la trace de ses maîtres en imputant aux Juifs la rapacité pécuniaire de la haute finance. Si des lecteurs n’avaient pas compris les allusions, Bernanos se charge de les réveiller quelques lignes plus bas :

“Évidemment la Prusse a su mettre à profit le laisser-aller, le “je-m’en-fichisme” augural d’un chef d’Etat fataliste : elle a poussé ses hommes un peu partout [...] tel ce prêtre juif-allemand, Jean-Marie Bauer, converti suspect.”⁵⁷⁶

“suspect” sous la plume de Bernanos sonne comme un pléonasme dès qu’il évoque les Juifs. Même si son style est plus lyrique que celui de Drumont, il garde les mêmes idées reçues héritées de son maître. Il tente de définir l’antisémitisme de Drumont comme l’apogée de ses réflexions. Il utilise le propre lexique de l’auteur de *La France Juive* pour conclure son analyse : Drumont fut antisémite car les Juifs étaient la maladie affaiblissant la France :

“Le liberavi animam meam, qui clôt d’un cri magistral les deux volumes de *La France Juive*, n’est pas probablement que le terme d’une méditation commencée par ces jours d’un printemps précoce, déjà lourd, orageux, et qui semblait cuver pesamment la mort de tant d’hommes [Bernanos évoque la Semaine sanglante]. Médite-t-il déjà sa conquête juive ? Il ne le semble pas. L’antisémitisme du vieux maître, quoiqu’on en ait pu dire, ferme le cycle de ses expériences, leur apporte une conclusion. Pour lui, il n’en est encore qu’aux premiers éléments du problème posé, il remonte lentement des effets aux causes, de ce même pas solide qui l’amenait sur le terrain, face à l’adversaire attentif. Comme autour d’un symptôme, le médecin voit se construire tout à coup, s’équilibrer en un dixième de seconde, la vision d’une maladie”.⁵⁷⁷

En fait de médecin, Drumont fut plutôt le croque-mort qui, en désignant le supposé mal, allait provoquer des millions de morts. Bernanos encense Drumont mais dresse une hagiographie particulière dans laquelle l’auteur de *La France Juive* sert de prétexte pour critiquer voire incendier la III^{ème} République :

“Nous n’écrivons pas ici, on le voit assez sans doute, la vie d’Edouard Drumont, au moins à la manière des biographes qui ne laissent paraître au premier plan que les péripéties d’une aventure particulière. La vie de l’auteur de *La France Juive* a ce privilège [...] de ne prendre sa signification [...] que vue au travers de cette fraction de notre histoire.”⁵⁷⁸

La filiation qui unit Drumont à Maurras et Bernanos a pour ciment le catholicisme. Bernanos rend hommage à la foi de Drumont, laquelle s’est construite sur le tard et progressivement.

Dans *Souvenirs de la comédie humaine* Drumont confia :

⁵⁷⁶ *La grande peur des bien-pensants in Essais et écrits de combat, op. cit. p. 81*

⁵⁷⁷ *Ibid p. 95*

⁵⁷⁸ *Ibid p. 96*

“Mon père était un pur libre-penseur, et j’avais lu à vingt ans, en fait de livres impies, tout ce qu’il est possible de lire. Ce n’était donc bien, chez moi, qu’un catholicisme de tête, un catholicisme de raison. Je ne devais arriver que plus tard, et peu à peu, à un catholicisme complet.”⁵⁷⁹

Nous avons vu que Drumont étonna Hugo, lors des soirées qu’organisait chez lui le poète, par sa piété et que l’auteur des *Misérables* avait tenté de le sortir du catholicisme. Drumont s’enferma dans ses convictions dont la force n’avait d’égal que sa haine pour les Juifs. Bien au delà de la foi en Dieu, c’est la foi en une idée (en l’occurrence l’antisémitisme) qui permit à Drumont d’engendrer des héritiers. Son obstination forçait l’admiration y compris celle d’Hugo. Bernanos reconnaît lui-même dans le succès de Drumont la force de la “sincérité” :

“C’est dans cette sincérité absolue qu’il faut d’ailleurs chercher le secret de Drumont, la cause de son immense et brève fortune, et comme la force d’explosion d’une œuvre qui a sa part d’obscur, où passent tant d’ombres tragiques”.⁵⁸⁰

Les prédécesseurs de Drumont (Toussenel, Gougenot des Mousseaux) ne recueillirent donc aucun succès, leur style n’exprimait pas la force de conviction drumontienne (ce que Bernanos appelle la “sincérité”) nécessaire pour séduire les foules et qui surplombait celle de ses héritiers. Chez Maurras et Bernanos, seule la forme change mais le fond est le même. Bernanos a beau enrober ses idées d’un style lyrique, les métaphores antisémites qu’il emploie sont celles de l’élève qui a bien retenu la leçon du maître :

“L’ardente minorité juive, admirablement douée pour la controverse [...] devint tout naturellement le noyau d’une nouvelle France [...] Mais entre temps, l’autre France était morte [...] Non seulement ce malheureux pays n’avait plus de substance grise, mais la tumeur s’était si parfaitement substituée à l’organe qu’elle avait détruit, que la France ne semblait pas s’apercevoir du changement, et pensait avec son cancer.”⁵⁸¹

Pour la énième fois les Juifs sont assimilés à la maladie “tumeur”, “cancer” et la France au corps sain agressé. Cette rhétorique accumulative et répétitive est redondante. On se demande si elle

⁵⁷⁹ *Ibid* p. 71

⁵⁸⁰ *La grande peur des bien-pensants op. cit.* p. 131

⁵⁸¹ *Ibid* p. 134

aurait pu désarmer certains antisémites qui auraient pris la peine de lire tous les pamphlets de Drumont, Maurras et Bernanos. En effet, à force de lire toujours les mêmes reproches formulés dans les mêmes termes, le lecteur antisémite pouvait peut-être se poser la question de la véracité des faits évoqués. On pense à l'aphorisme de Talleyrand : "Tout ce qui est excessif est insignifiant". Toutefois, si Bernanos use des mêmes métaphores que Drumont pour dénigrer les Juifs, il n'est pas dupe de la réelle qualité des tournures employées :

"On ne comprendra rien à l'antisémitisme de La France Juive, si l'on ne consent d'abord à suivre Drumont dans sa démarche initiale, cette exploration à travers son temps, menée avec tant d'audace et d'honnêteté qu'on en a bien pu calomnier les intentions mais dont l'expérience a confirmé et confirme encore les conclusions. Alors dégagé des hyperboles ridicules, l'antisémitisme apparaîtra ce qu'il est réellement : non pas une marotte, une vue de l'esprit, mais une grande pensée politique."⁵⁸²

Sans s'en rendre compte, Bernanos disqualifie l'antisémitisme en général et le discours de Drumont en particulier. En effet, il a conscience du "ridicule" lié aux hyperboles du pamphlet antisémite. Il appelle le lecteur à s'en dégager pour en percevoir le sens réel mais toute la littérature antisémite repose entièrement sur les hyperboles. Vouloir dégager du discours antisémite ce qui en fait le ciment revient à détruire l'édifice. Bernanos ne retient de Drumont que l'antisémitisme car il estime que l'homme est difficile à classer politiquement :

"Injurieux envers la République, peu respectueux de la monarchie, avec cette compassion dédaigneuse pour le docile troupeau des Bien-Pensants, on voudrait le croire seulement aigri".⁵⁸³

Il se trompe, les nombreux hommages aux aristocrates et au comte de Chambord classent indubitablement Drumont parmi les disciples de Bonald et de Maistre, c'est-à-dire catholique et contre-révolutionnaire. Il peine à le définir comme il peine à analyser objectivement *La France Juive*. La haine de Drumont aurait-elle été si puissante qu'elle ait réussi à hypnotiser même les plus intelligents de ses lecteurs ? :

⁵⁸² *La grande peur des bien-pensants in Essais et écrits de combat*, op. cit. p. 144

⁵⁸³ *Ibid* p. 155

“*La France Juive* parut dans les derniers jours du printemps 1886. Aucune analyse ne saurait donner l’idée de ce livre magique. On connaît de plus vastes tableaux d’histoire, on connaît aussi de plus beaux pamphlets, mais il n’est sans doute pas d’exemple d’un tel accent soutenu pendant douze cents pages sans un fléchissement, jusqu’à l’admissible conclusion franche et naïve.”⁵⁸⁴

La France Juive, livre magique ? Ce pamphlet le fut et l’est encore par sa masse : mille deux cents pages de haine qui semblent rebuter les historiens ou sociologues. Michel Winock a ébauché une analyse avec son ouvrage intitulé *Drumont et Cie* mais dans le cadre d’une étude générale sur le fascisme en France. Pourquoi, aujourd’hui encore, ce pamphlet résiste à l’analyse alors qu’il a marqué les esprits antisémites et nationalistes de l’Affaire Dreyfus jusqu’à Vichy ? Tout simplement parce que Drumont a littéralement assommé la critique en imposant deux volumes remplis d’hyperboles « imbéciles » dixit Bernanos. On sait que *La France Juive* dut son succès à un article de Magnard dans *Le Figaro* et au duel médiatisé opposant Meyer (directeur du quotidien *Le Gaulois*) à Drumont. Bernanos évoque ce détail en salissant Meyer au passage. Bernanos plonge dans la fange drumontienne en usant et abusant de la métaphore animale :

“Elle apparut [l’explosion] naturellement là où personne n’eût dû l’attendre : sous le derrière propre d’un petit Juif de Bourse et de club, à crâne chauve et à favoris, portant fleur de lys à sa cravate et, entre son claque et son fraque, le cœur de la duchesse d’Uzès : M. Arthur Meyer. Entre tant de puissantes bêtes, pourquoi ce roquet ?”⁵⁸⁵

Le duel fut favorable à Meyer qui blessa Drumont à la cuisse mais en “trichant” puisqu’il saisit l’épée du judéophobe de sa main gauche. Bernanos applaudit Drumont, l’encense et pourtant il voit clair dans son discours :

“*La France Juive* est sans doute l’un des livres les plus virulents qui aient jamais été écrits, avec son lyrisme sournois, insidieux qui agit réellement sur l’imagination ainsi que certaines substances sur le bulbe.”⁵⁸⁶

⁵⁸⁴ *La grande peur des bien-pensants in Essais et écrits de combat, op. cit. p. 163*

⁵⁸⁵ *Ibid p. 166*

⁵⁸⁶ *Ibid p. 173*

Reconnaître la virulence antisémite de Drumont et, en même temps, l’applaudir relève d’un profond cynisme. Le cynisme de Bernanos va jusqu’à devenir prophétique en parlant des mots de Drumont :

“On reconnaît là ce ton bonhomme, ce raisonnement simple et cordial, qui fait sourire le lecteur ami, mais serre le cœur de l’ennemi, parce qu’il devance toute riposte, coupe la retraite. C’est le pas tranquille, égal, solide, de l’homme décidé à tuer, à convaincre comme on tue.”⁵⁸⁷

“A convaincre comme on tue” tout est dit en quelques mots car c’est bien ce qui arriva...

L’antisémitisme de Bernanos est moins appuyé que celui de Drumont dans un sens, car les stéréotypes du Juif ne sont pas omniprésents dans les quatre cents-pages de *La Grande peur des bien-pensants*. Mais, finalement, la présence d’un cliché judéophobe apparaissant au bout de cinquante pages antirépublicaines frappe davantage le lecteur. En effet, *La France Juive* aurait tendance à annihiler son esprit critique à cause des accumulations de clichés qui l’assomment littéralement. A contrario, l’antisémitisme plus diffus de Bernanos provoque l’effet de surprise. Les clichés antisémites de Drumont et Bernanos sont les mêmes mais pour un lecteur éclairé, le discours intellectualisé de Bernanos se prête moins à la diffusion des stéréotypes populaires, ils détonnent avec le reste de l’ouvrage :

“La Démocratie jalouse se travaille pour retrouver le secret des splendeurs faciles, dont elle a visiblement la nostalgie. La Banque doit encore faire les frais de l’installation. Il est juste qu’elle favorise ses hommes, fils, neveux, cousins, arrière-cousins de Pologne ou de Hongrie. C’est l’explication la plus vraisemblable qu’on puisse trouver d’un fait d’ailleurs certain : l’envahissement par les Juifs des meilleurs postes, des meilleures places”.⁵⁸⁸

Le cosmopolitisme “Pologne, Hongrie” des Juifs et leur prétendu “envahissement” servent le discours de Bernanos pour expliquer son rejet de la démocratie. Sur ce point, les discours de Bernanos et de Drumont semblent différer, ce qui expliquerait la présence moins marquée de l’antisémitisme chez l’auteur de *La grande peur des bien-pensants*. En effet, Bernanos paraît

⁵⁸⁷ *La grande peur des bien-pensants in Essais et écrits de combat, op. cit. p. 176*

⁵⁸⁸ *La grande peur des bien-pensants in Essais et écrits de combat, op. cit pp. 177-178*

détester la démocratie en ce qu'elle s'oppose à ses convictions politiques et religieuses. En supposant que les Juifs profitent de ce régime, il trouve une explication indirecte à son antisémitisme. Chez Drumont, au contraire, les Juifs représentent l'ennemi avant même la démocratie. Il déteste la démocratie secondairement car il l'imagine entre leurs mains. L'antisémitisme de Bernanos est politique tandis que celui de Drumont est avant tout racial (même s'il a synthétisé les cinq formes d'antisémitisme décrites par Taguieff). En cherchant l'aboutissement de l'antisémitisme, Bernanos avoue ses intentions en se ralliant à cette doctrine :

“Il est facile de dire que l'antisémitisme ne mène nulle part [...] Avant tout, il est une critique terriblement lucide d'un système social qui ne peut aboutir qu'à la Dictature de l'Argent, et il pèse de tout son poids sur la charnière [...] où l'antisémitisme mènerait-il donc ? objectera-t-on. Sans doute il n'est pas aisé de le dire - car nous verrons qu'il est devenu lui-même, à la longue, la proie d'un certain nombre de niais ou de combinards. Mais ce que nous savons, c'est que la pensée de son créateur mène à une dictature de salut public, une dictature nationale, imprégnée des traditions de l'ancienne France et de notre vieux droit public, un régime coutumier, populaire, en même temps qu'à un ordre social chrétien - Charles Maurras ne s'y est jamais trompé : directement ou non, la pensée de Drumont mène au roi.”⁵⁸⁹

Il est intéressant de noter que, pour Bernanos, Drumont est le “créateur” de l'antisémitisme, oubliés Toussenel et Gougenot des Mousseaux, Drumont a bien réussi son coup. Il est également intéressant de remarquer l'hommage rendu par Bernanos à Maurras avec qui il était pourtant devenu ennemi. On voit donc que Maurras et Bernanos se sont jetés sur *La France Juive* par opportunisme politique, dans le but de restaurer la monarchie absolue et catholique, ce qui ne les rend pas moins sincères dans leur haine des Juifs. Bernanos est tellement admiratif par l'engagement antisémite qu'il va jusqu'à saluer le passage de Drumont de l'idéologie à la politique :

“cinq cent mille lecteurs s'étaient arraché *La France Juive* : lorsque son auteur voulut passer de la parole aux actes et fonder la Ligue Nationale antisémitique de France.”⁵⁹⁰

Bernanos révèle un fait surprenant a posteriori :

“Le 20 avril 1892 parut le premier numéro de *La Libre Parole*, “société en commandite, sous la raison sociale : Gaston Wiallard et Cie” au capital des trois cent mille francs. M. Gaston Wiallard était juif.”⁵⁹¹

⁵⁸⁹ *Ibid* pp. 180

⁵⁹⁰ *Ibid* p. 183

⁵⁹¹ *La grande peur des bien-pensants in Essais et écrits de combat, op. cit* p. 206

Drumont qui n'arrêtait pas de dénigrer les Juifs pour leur prétendu appât du gain, reniait ses principes pour pouvoir créer son journal antisémite. Certes, Wiillard était un Juif converti au catholicisme, mais nous savons que cela ne changeait rien pour Drumont, alors ce dernier n'était pas à une contradiction près tant qu'il pouvait faire parler de lui. Il se révélait ainsi plus opportuniste que jamais. Bernanos évoque avec lyrisme les duels que Drumont a provoqués. Le plus célèbre fut celui qui l'opposa à Meyer et lança *La France Juive* mais un autre retint le souffle des deux partis (démocrates et anti-démocrates) : celui qui amena sur le champ de tir Drumont et Clemenceau. Drumont avait insulté le chef du parti radical, le traitant de lâche car il n'avait pas participé à la guerre de 1870. Clemenceau bénéficiait d'une réputation de parfait tireur et Drumont était donc donné pour perdant mais le judéophobe devait se révéler chanceux puisqu'il s'en tira :

“La première balle claqua juste à la hauteur de sa hanche. La seconde passa inaperçue. A la troisième qui ne fit qu'effleurer l'épaule et se perdit au loin dans l'herbe, Clemenceau, les dents encore jointes, rapprocha curieusement son pistolet, le flaira et dit avec un sourire blême: “C'tépatant !...”⁵⁹²

Bernanos se rapproche de Drumont en avouant sa haine pour Crémieux, auteur du décret de naturalisation des Juifs d'Algérie. Sa haine déchire le si bel apparat de la langue de Bernanos pour donner à lire un discours digne d'un pamphlet de bas étage :

“l'affreux petit Juif Benjamin Crémieux, membre du gouvernement provisoire et fondateur de l'Alliance Israélite Universelle, décida de naturaliser en bloc, par décret, tous les Juifs d'Algérie, qui n'avaient pas donné un homme à la défense nationale.”⁵⁹³

La laideur du propos s'accompagne d'un mensonge puisque les Juifs d'Algérie avaient bien combattu pour la France comme le prouve cet extrait d'un rapport présenté au Sénat le 30 juin 1865 :

⁵⁹² *Ibid.*, p. 269

⁵⁹³ *Ibid* p.270

“avant la conquête d’Alger par l’armée française, la situation des Juifs dans la régence était une situation précaire [...] Les israélites ont trouvé dans l’administration et dans l’armée des protecteurs énergiques. La liberté de leurs mouvements et la sécurité leur ont été rendues. Ils s’en sont montré reconnaissants, et parmi les illustres capitaines qui ont commandé les armées d’Afrique et que le Sénat compte aujourd’hui dans son sein, il n’en est aucun qui ne témoigne que dans l’occasion les israélites ont rendu d’utiles services.”⁵⁹⁴

Au delà de ce que peut avoir d’avilissant le discours raciste, il est surprenant de constater avec quelle facilité des écrivains intelligents et talentueux plongent dans le lexique de l’abjection. Le vocabulaire antisémite défigure le style lyrique de Bernanos et provoque un énorme contraste avec la majeure partie de son livre. La haine est à ce point irrationnelle qu’un écrivain talentueux n’est même pas capable de réaliser l’état de son abaissement en versant dans la rhétorique populaire de la judéophobie. On a tant glosé sur le génie d’un Céline mais lui aussi plaçait son intelligence au service des injures. Bernanos et Céline, même combat ? Certes non, puisque Bernanos ne collabora pas avec les nazis, mais les deux écrivains rivalisèrent dans l’abjection. Dans *La Grande peur des bien-pensants*, Bernanos n’hésite pas à écrire :

“Sale yaoudi”⁵⁹⁵

Les universitaires peuvent continuer à encenser le style de Céline ou de Bernanos mais rien ne pourra faire oublier leur lexique et surtout leurs néologismes racistes, néologismes qui sont d’ailleurs caractéristiques du style pamphlétaire. Avec Drumont, pas de surprise, le lecteur sait à quoi s’attendre puisque son discours est entièrement dédié à la haine. Mais ses héritiers n’ont pas consacré leurs écrits à la seule cause antisémite et les livres de Bernanos doivent donc être mis en perspective selon leur contenu. A la fin de *La grande peur des bien-pensants* Bernanos tente d’apitoyer le lecteur sur la fin misérable de Drumont :

“candidat malchanceux à l’Académie française, perdant la vue à cause de la cataracte, abandonna son journal *La Libre Parole*, sa bibliothèque ruinée par les inondations de Paris de 1910, ruiné suite à la faillite de la banque Levasseur”⁵⁹⁶

⁵⁹⁴ Michel Winock, *La France et les juifs*, Seuil, Paris, 2004, p. 69

⁵⁹⁵ *La grande peur des bien-pensants in Essais et écrits de combat, op. cit. p. 271*

⁵⁹⁶ *La grande peur des bien-pensants in Essais et écrits de combat, op. cit p.314*

Il veut humaniser le judéophobe en appuyant délibérément sur les petites misères de ce dernier jusqu'à l'oubli qui succéda sa mort :

“*La Libre Parole* annonça brièvement la mort de son fondateur, mais ce fait divers de presse devait nécessairement passer inaperçu. En pleine ferveur d'union sacrée, le nom même du vieux réfractaire n'avait guère plus de signification que le titre, désormais insensé, du journal antisémite - la prudence civique se hâte de les rouler l'un et l'autre dans le même oubli”⁵⁹⁷

On peut regretter que l'intelligence de Bernanos ne l'ait pas incité à rejoindre justement cette “prudence civique”. Les bien-pensants du titre de Bernanos sont les bourgeois qui, selon l'auteur, refusent le risque, des clercs qui ont trahi la cause patriotique. Drumont est utilisé par Bernanos comme l'exemple du clerc qui est resté fidèle au patriotisme. Rédiger la biographie de Drumont fut donc le prétexte pour attaquer les bourgeois en créant un contraste entre le seul “véritable” patriote et les “bien-pensants”. Bernanos avoue d'ailleurs son intention aux étudiants de l'*Action*

Française :

“En écrivant la vie de Drumont, je repassais de 1875 à 1910 l'histoire de ce demi-siècle qui est l'histoire des déceptions du cœur français.”⁵⁹⁸

Le choix de Drumont par Bernanos pour exalter le patriotisme n'est pas dû au hasard. L'auteur de *La France Juive* a fortement influencé Bernanos :

“J'ai été élevé par un père qui chaque jour lisait sa forte prose [celle de Drumont], je propose sa résurrection en quelque sorte.”⁵⁹⁹

Dans la collection *La Pléiade*, Joseph Jurst énumère les points communs existants entre Bernanos et Drumont :

“Les rapports existant entre les deux hommes sont encore plus étroits que ceux d'un disciple avec son maître, ou même d'un écrivain avec une figure historique dont le sort lui semble exemplaire. A travers Drumont, c'est lui-même que Bernanos traduit. [...] Drumont a quarante-deux ans quand paraît, en 1886, son livre qui a le plus de succès : *La France Juive*. Bernanos a le même âge, quand il conçoit *La Grande peur des bien-pensants*. Comme Bernanos, Drumont a

⁵⁹⁷ *Idem*

⁵⁹⁸ Georges Bernanos, *Discours aux étudiants d'Action Française*, 11 novembre 1929, in *Bulletin*, n° 44, décembre 1961, p. 18

⁵⁹⁹ *Le Petit Marseillais*, 17/6/1932

débuté par le journalisme [...] Tous les deux sont issus ‘d’une famille de bonnes gens français’ fortement enracinée dans le passé.”⁶⁰⁰

Les liens entre Bernanos et son maître sont troublants, en découle peut-être une forme “héréditaire” d’antisémitisme. Pourtant contemporain d’Hitler, Bernanos n’a pas collaboré avec le nazisme, ce que Drumont n’aurait sans doute pas hésité à faire. L’antisémitisme de Bernanos est politique (les Juifs sont les piliers de la démocratie et du régime parlementaire) et métaphysique (Bernanos estime que la séparation des Eglises et de l’Etat est due aux Juifs et qu’elle a entraîné une baisse de l’influence catholique sur la société française). Comme Drumont, Bernanos estime qu’ils sont détachés de la communauté française et représentent la “dictature de l’argent” :

“quand il aura terminé la lecture de ce livre, il me semble que tout homme de bonne foi devra convenir que le vieil écrivain de La France Juive fut moins obsédé par les Juifs que par la puissance de l’Argent dont le Juif était à ses yeux le symbole ou, pour ainsi dire, l’incarnation”.⁶⁰¹

Pour Michel Winock, dans *La grande peur des bien-pensants*, Bernanos :

“expose ce que représente l’antisémitisme aux yeux d’un partisan d’une monarchie populaire : la défense des pauvres, des ouvriers, des humbles, en face de la grande finance, du capitalisme, de la bourgeoisie, bref une manière de socialisme chrétien que le roi restauré est appelé à établir.”⁶⁰²

- L’antisémitisme de Rebatet dans *Les Décombres* (1942).

A la Libération, la haine antisémite proférée par Rebatet dans *Les Décombres* lui vaut d’être condamné à cent quarante et un jours de chaînes et cinq ans de bagne⁶⁰³. A son procès, l’éditeur Denoël estime que *Les Décombres* furent tirés à 50 000 exemplaires et rapportèrent à son auteur 500 000 francs. En réalité, les archives de Denoël prouvent que 65 000 exemplaires furent vendus

⁶⁰⁰ *La grande peur des bien-pensants* in *Essais et écrits de combat*, op. cit. p. 1375

⁶⁰¹ *Bulletin* n° 47, sept-déc 1962, p. 3

⁶⁰² *La France et les juifs de 1789 à nos jours*, op. cit. p. 201

⁶⁰³ Robert Belot, *Lucien Rebatet*, op. cit p. 282

mais que les commandes étaient de 200 000, qui ne purent être satisfaites pour pénurie de papier.

Pour Michel Winock :

“La demande est très supérieure à l’offre, le livre circule de main en main, se vend à prix fort sous le manteau [...] Dans ce pamphlet, l’ouvrage dresse le tableau de la chute, celle d’une France contaminée, amollie, dévirilisée, anéantie, par le poison juif.”⁶⁰⁴

Le livre de Rebatet, n’a pas dû son succès à la propagande de Vichy car le gouvernement de Collaboration a imposé le silence à ses institutions contre l’ouvrage de Rebatet. La rumeur a donc été le moteur du succès, les Français ont manifesté une vive curiosité devant un livre qui bénéficiait d’une aura de scandale. Robert Belot estime que :

“Assurément, la barre des 65 000, chiffre éloquent, est bien inférieure au nombre des lecteurs effectifs ou potentiel.”⁶⁰⁵ Le livre de Rebatet, avant d’être édité par Denoël, avait été refusé par Gallimard. Non par désaccord politique, mais par prudence. Il fut publié avec une bande rouge le présentant comme “l’histoire de notre temps”. On reconnaît la même prétention que chez Drumont qui avait sous-titré *La France Juive* “Essai d’histoire contemporaine”. Robert Belot estime que le livre de Rebatet possède tous les ingrédients du pamphlet :

“surenchère de qualificatifs, insertion du langage parlé, néologismes scabreux, phrases dégingandées bâties sur des métaphores où les personnes sont réduites à des choses, à des animaux, où idées et entités se voient personnifiées pour mieux être ridiculisées.”⁶⁰⁶

A contrario de Drumont, Rebatet ne réalise pas la synthèse de tous les antisémitismes puisqu’il rejette toute forme de cléricisme, il est farouchement opposé au christianisme. Robert Belot souligne ce trait marquant de l’antisémitisme de Rebatet :

“il [Rebatet] dénonce avec une véhémence inouïe les chrétiens qui, pour avoir renié le catholicisme “foncièrement aryen” des temps médiévaux et engagé le dialogue avec les juifs, se seraient laissés aller à une “dégénérescence intellectuelle, morale et philosophique” avant de sombrer dans une “piteuse désagrégation” : “c’est la dégénérescence, l’appauvrissement continu de la pensée catholique qui l’ont mise avec cette facilité à la merci du microbe juif”.”⁶⁰⁷

⁶⁰⁴ *La France et les juifs, op. cit.* p. 235

⁶⁰⁵ *Ibid* p. 283

⁶⁰⁶ *Ibid* p. 286

⁶⁰⁷ Robert Belot, *Lucien Rebatet, op. cit.* p. 288

Rebatet et Coston, fils spirituels de Drumont, ne font qu'appeler de leurs vœux ce qui était déjà présent dans la conclusion de *La France Juive*. Si Drumont avait vécu en 1942, sa *France Juive* aurait fortement ressemblé aux *Décombres*, anticléricalisme excepté. Pour cette raison, il ne faut pas s'étonner du prophétisme de Rebatet quant au sort des Juifs en 1942 :

“Cet écrivain a ainsi le triste privilège, d'être le seul intellectuel français qui a exprimé, dans un livre, une politique aussi radicale, convaincu qu'il est, selon une expression tirée du manuscrit du pamphlet, mais qui n'a pas été publiée, qu'on ne saurait assigner aucune limite à l'antijudaïsme de l'Etat fasciste.”⁶⁰⁸

Rebatet avait bien conscience d'avoir, comme Drumont, écrit des mots pour tuer :

“Lucien Rebatet, dont le nom, attaché non seulement à la haine raciste mais à la délation, est devenu un symbole de honte. Au cours de son procès, en novembre 1946, effondré, il avait tout de même déclaré à propos des *Décombres* : “Il y a des choses affreuses que je suis désespéré d'avoir écrites.”⁶⁰⁹

Quelle est la raison énigmatique qui a poussé les Français, à cinquante six ans d'écart, à lire deux pamphlets très négatifs sur le sort de leur pays ? Robert Belot apporte une réponse intéressante :

“Une société qui s'enivre joyeusement des effluves de sa propre déliquescence [...] n'est-ce pas le symbole de la décadence tant dénoncée par Rebatet.”⁶¹⁰

Dès le premier chapitre des *Décombres* : “De Mayence au pont de la Concorde”, Rebatet affiche sa haine des Juifs et de la démocratie :

“Je n'ai jamais eu dans les veines un seul globule de sang démocratique. J'ai retrouvé une note que j'écrivais à vingt ans en 1924, pour un de mes amis, et où il était dit : “Nous souffrons depuis la Révolution d'un grave déséquilibre parce que nous avons perdu la notion du chef.”⁶¹¹

Haine de la Révolution et glorification du chef font partie du registre de Drumont, évoquées jusque dans la conclusion de *La France Juive*. Quant à la judéophobie, elle s'est emparée très tôt de Rebatet :

“Je n'avais pas vingt ans que j'étais déjà très curieux, sans plus, du pittoresque d'Israël [...] J'avais peu à peu reconnu les traces du judaïsme dans les œuvres, le système, les logomachies, les snobismes, les symptômes d'anarchie et de décomposition qui me répugnaient le plus.”⁶¹²

⁶⁰⁸ *Ibid* p. 293

⁶⁰⁹ *La France et les juifs, op. cit.* p. 282

⁶¹⁰ *Ibid* p. 300

⁶¹¹ Lucien Rebatet, *Les Décombres*, Denoël, Paris, 1942, p. 20

⁶¹² *Ibid.* p. 25

Le lexique de la maladie : “décomposition” est déjà présent dans la rhétorique de Rebatet. Avant même d’avoir terminé les 664 pages des *Décombres*, on peut être à peu près sûr de retrouver les mêmes champs lexicaux judéophobes que ceux employés par Drumont et que l’intertextualité va jouer son rôle. La rhétorique judéophobe est à coup sûr enfermée dans un système, une machine circulaire, un sombre manège qui tourne toujours au même rythme. Rebatet prend son billet au bureau du cynisme pour suivre la file d’attente des nombreux judéophobes qui l’ont précédé. Comme eux, il rabâche la même litanie : lexique de la maladie, lexique de la bête, lexique de la mauvaise odeur :

“mon premier voyage [...] dans la Palestine d’Autriche, de Hongrie et de Roumanie, où je m’étais enfoncé des jours entiers dans les sentines des ghettos comme on plongerait dans un égout pestilentiel pour découvrir un secret.”⁶¹³

La redondance est fois une de plus à l’œuvre dans le discours de Rebatet comme une influence marquée par ses maîtres et qui semble être la signature typique du pamphlet antisémite. Indubitablement, les pamphlétaires antisémites cherchent à décharger leurs responsabilités pathologiques sur leurs victimes. La lourdeur du propos est d’autant plus pesante qu’elle contient tous les stéréotypes de l’antisémitisme en quelques lignes. Après l’odeur, Rebatet récite sa leçon bien scrupuleusement en évoquant la métaphore de la bête “pullulement”. En revanche, oser accuser les Juifs d’être les “artistes essentiels de l’antisémitisme agressif” est nouveau dans la forme mais pas sur le fond car Drumont, sans donner les Juifs pour responsables de la judéophobie, déclinait toute responsabilité dans ses stigmatisations racistes.

⁶¹³

Idem

Pour revenir sur l'aspect psychanalytique de l'antisémitisme, on pourrait percevoir le style pamphlétaire antisémite avec ses obsessions de l'animal et de la maladie comme une sorte de projection. En effet, ce ne sont pas les Juifs qui "pullulent" mais les antisémites pamphlétaires : Gougenot des Mousseaux, Toussanel, Drumont, Maurras, Bernanos, Rebatet. Ce ne sont pas les Juifs les "parasites" mais les mêmes pamphlétaires puisqu'il profitent de la liberté d'expression offerte par la démocratie (il faut signaler au passage que la liberté de la presse a été établie en 1881 par Jules Ferry, un franc-maçon) pour déverser leur propos haineux et lucratifs dans des ouvrages et des articles de presse.

Rebatet, pur produit de l'*Action Française*, tente de relativiser la famille antisémite dont il est issu :

"Il fallait bien admettre que l'antisémitisme hitlérien était autrement agissant et cohérent que celui de l'Action Française, tâtonnant, mal défini et bien dépassé par les événements".⁶¹⁴

C'était oublier la fameuse exclamation de Maurras pour accueillir le régime de Vichy : "la divine surprise" et les lois antisémites (bien françaises) d'octobre 1940. Le racisme de Rebatet s'affirme avec la violente critique du Front populaire. Il ressasse le vocabulaire déjà employé par Drumont au début de *La France Juive* :

"Accouru du fond des ghettos d'Orient à l'annonce de la victoire raciale, le Juif pullulait, dans son état originel de crasse et d'outrecuidance le plus propre à écœurer un Français de vrai sang."⁶¹⁵

Il emploie les vieilles recettes de Drumont (stéréotypes, synthèses de toutes les formes d'antisémitisme sauf la cléricale, discours accessible à tout lecteur) pour présenter ce qui fut le "best-seller" de l'Occupation, il est presque plagiaire, puisque d'une main, il écrit *Les Décombres*,

⁶¹⁴ *Les Décombres, op. cit. p. 28*

⁶¹⁵ *Les Décombres, op. cit. p. 47*

de l'autre, il tourne les pages de *La France Juive*. Quand il écrit "accouru du fond des ghettos d'Orient", on pense à la phrase de Drumont :

"Le Juif [...] naît au fond d'une jugendasse [ghetto allemand], il gagne quelques sous [...] il se lance à Paris."⁶¹⁶

Quant au "pullulement" et à la "crasse" supposés des Juifs, nous avons vu plusieurs exemples précédemment dans la prose de Drumont, qui reprenaient ces célèbres clichés. Il a également été démontré que chaque antisémite apportait sa part (souvent minime) à l'intertextualité judéophobe. Rebatet innove en déclarant les Juifs pédophiles :

"La catholicité, admirant que Jean Zay n'eût pas encore fait brûler les écoles libres et organiser l'éducation sexuelle des petites filles par des exhibitionnistes du ghetto"⁶¹⁷

Les pamphlets antisémites sont alimentés de décennies en décennies par des propos iniques attribuant aux Juifs les pires défauts. La surprise peut venir du fait que chaque pamphlétaire arrive encore à ajouter des thèmes dans la caricature et les préjugés malgré l'accumulation des stéréotypes séculaires. Le sens politique de Rebatet est à géométrie variable puisqu'il rend hommage tant à Lénine :

"Lénine dont j'ai toujours admiré la méthode révolutionnaire"⁶¹⁸

qu'à Hitler :

"Le XX^e siècle serait celui des dictatures et du national-socialisme. Il ne servait à rien, sinon à nous perdre, de nous mettre en travers d'un courant que nous n'aurons pas la force de remonter."⁶¹⁹

La politique de Rebatet semble difficile à cerner, pourtant elle peut se résumer à "tout sauf le parlementarisme judéo-maçonnique". Là où Drumont attendait un roi, Rebatet désirait un dictateur. Mais dans un cas comme dans l'autre, le résultat fut le même : le rêve d'un pouvoir autoritaire où

⁶¹⁶ *La France Juive, op. cit. v. I p. 21*

⁶¹⁷ *Les Décombres, op. cit. p. 48*

⁶¹⁸ *Ibid. p. 56*

⁶¹⁹ *Idem*

Juifs et Maçons seraient matés. La dénégation de culpabilité est une constante chez Rebatet. D'une certaine façon, une telle itération du déni prouve le besoin d'être lavé inconsciemment d'antisémitisme :

“Notre antisémitisme sans réserves aurait du reste suffi à nous marquer du sceau des intouchables, de la rouelle que les Juifs retournaient maintenant à ceux qui n'avaient pas pactisé, et dont les bons chrétiens se détournaient offusqués.”⁶²⁰

Inverser le rôle de victime en retournant sur les antisémites les moyens ayant servi à humilier les Juifs (en l'occurrence la rouelle) est une forme de négationnisme avant la lettre. Cela consiste à dire : “Les Juifs n'ont jamais été humiliés puisque ce sont eux les bourreaux qui nous obligent à subir ce qu'ils auraient dû supporter”. Rassinier et Faurisson useront du même procédé pour avilir les victimes de la Shoah. La dénégation de Rebatet est accompagnée logiquement par la mauvaise foi, Rebatet allant même jusqu'à donner des leçons sur la façon de professer la judéophobie :

“J'avais [...] rédigé et composé au début du printemps 1938 un numéro spécial sur les Juifs dans le monde, d'une très grande modération de ton. Je jugeais plutôt malfaisants les petits professionnels de l'antisémitisme, ignares et étourdis, hurlant des insultes monotones.”⁶²¹

On retrouve ainsi le prétexte de l'antisémitisme “modéré” comme si la haine pouvait se concilier avec la modération. Avec mauvaise foi, Rebatet va jusqu'à prétendre au désintérêt des *Protocoles des Sages de Sion* :

“Je me souciais fort peu de l'authenticité ou de la fausseté des Protocoles de Sion”⁶²²

alors que deux lignes plus bas il poursuit en déclarant :

“Je me contentais de dresser l'autre bilan, celui de leurs escroqueries, de leur corruption, de leurs sabotages, de leurs destructions, de leurs assassinats.”⁶²³

⁶²⁰ *Ibid.* p. 58

⁶²¹ *Ibid.* p. 60

⁶²² *Les Décombres, op. cit.* p. 60

⁶²³ *Idem*

Il évoque donc tout ce qui est dénoncé dans les *Protocoles*, on peut difficilement être plus malhabile dans l'art de nier. Rebatet suit les élucubrations de Gobineau, Lebon, Vacher de Lapouge et Drumont sur la pseudo-science des races :

“la raciologie proposait un classement très plausible des hommes en espèces zoologiques. Comme de toutes les sciences, il fallait en retenir les observations contrôlables et en rejeter les constructions hasardeuses.”⁶²⁴

La “raciologie” avait reculé dans les années 30 (il existait encore la polémique de l'exposition coloniale de 1934 décriée par les surréalistes et dans laquelle les Kanaks avaient été abaissés au rang de primitifs). Mais globalement, le racisme pseudo-scientifique était surtout propagé par le théoricien du nazisme, Rosenberg. On constate une filiation entre Bernanos et Rebatet puisque ce dernier perçoit, chez les bourgeois républicains, une modération qu'il exècre et qu'il désigne sous le même terme :

“Au nom des convenances, les bien-pensants s'indignaient que l'on pût pactiser avec cet énergumène de Hitler, comme ils avaient réprouvé nos pointes irrévérencieuses pour des personnages d'aussi vaste surface que ces messieurs Rotschild.”⁶²⁵

La haine de Rebatet contre les “bien-pensants” est double, il leur reproche leur dégoût envers Hitler et leur sympathie pour les Juifs. Chez Bernanos la haine était également double mais autre : haine contre la République laïque et contre les Juifs. L'antisémitisme de Rebatet est mêlé à un nationalisme peut-être encore plus violent (si possible) que celui de Drumont. Rebatet paraphrase la *Marseillaise* (*Ils viennent jusque dans nos pas égorger nos fils, nos compagnes*) en opposant les Juifs “Ils” à “nos” ce qui appartient aux Français non-Juifs :

“Les Juifs savouraient toutes les délices, chair, vengeance, orgueil, pouvoir. Ils couchaient avec nos plus belles filles. Ils accrochaient chez eux les plus beaux tableaux de nos plus grands peintres. Ils se prélassaient dans nos plus beaux châteaux.”⁶²⁶

⁶²⁴ *Ibid.* p. 61

⁶²⁵ *Les Décombres op. cit.* p. 78

⁶²⁶ *Ibid* p. 106

La dichotomie opposant “Ils” à “nos” apparaît comme un rempart infranchissable prouvant que pour Rebatet, les Juifs seront toujours derrière le mur qu’il a construit symboliquement. Le lexique de la maladie et de la pourriture est souvent présent dans le discours antisémite de Rebatet comme si le judéophobe se complaisait dans ce désir délétère de salir :

“Le seul régime [la démocratie] qui eût pu porter le Juif si haut était bâti sur le sable et le mensonge, comme toutes les œuvres d’Israël. Ensemble ils s’effondreraient. La vermine n’est jamais plus prospère que sur l’arbre qu’elle a sucé jusqu’aux racines et qui va mourir. Mais quand l’arbre meurt, la vermine crève avec lui.”⁶²⁷

La complaisance envers le discours de la saleté, de la putréfaction et de la mauvaise odeur est récurrent chez les antisémites. Le pamphlet en lui-même n’est pas une forme littéraire qui prône l’esthétisme mais qui condamne, au contraire, ce qui est jugé comme laid et dangereux. De là, la redondance délétère d’un tel discours. Rebatet, même s’il s’enlise dans la fange lexicale, est lucide dans sa condition d’antisémite et il lui arrive de trouver ses confrères paranoïaques :

“La plupart des antisémites finissaient par tomber dans l’hyperbole juive. Il n’y avait plus d’entreprise, si démesurée fut-elle, dont ils ne jugeassent la juiverie capable. L’antisémitisme fourmillait de maniaques, d’hallucinés, qui voyaient mille juifs pour un seul.”⁶²⁸

Il dresse sans le vouloir le portrait de Drumont. Ce qui distingue Rebatet de Drumont et Bernanos tient à l’époque où Rebatet écrit *Les Décombres*. Son antisémitisme est lié à la guerre perdue par la France et surtout à l’hitlérisme. Si la France démocratique avait écrasé Hitler, il n’est pas sûr que Rebatet ait pu se laisser aller avec autant de facilité à un antisémitisme aussi virulent. L’antisémitisme est en soi une tare mais celui de Rebatet est doublé d’un total manque de courage car il se sait couvert par Hitler donné vainqueur en 1942, année de parution des *Décombres*. Faut-il pour autant considérer l’antisémitisme de Drumont et Bernanos comme plus courageux ? Certes non puisque l’antisémitisme n’a rien à voir avec le courage des convictions, bien au contraire.

⁶²⁷ *Ibid.* p. 108

⁶²⁸ *Idem*

Mais Drumont et Bernanos pouvaient être combattus par les forces en place à l'époque où ils écrivirent leurs pamphlets, ce qui n'était pas le cas pour Rebatet. Ce dernier avait les mains libres et il sut en profiter. Rebatet rejoint Drumont dans l'opportunisme car Drumont avait postulé le succès de *La France Juive* sur le scandale de la faillite de la banque catholique L'union Générale. Rebatet a appuyé le succès des *Décombres* sur la défaite française et les conséquences de la guerre. Sa pensée s'appuie encore et toujours sur le lexique de la maladie :

“La démocratie, au point où elle en était parvenue de judaïsation, d'asservissement aux ploutocraties, aux desseins de leur impérialisme financier, portait en elle la guerre comme un cancéreux porte la mort.”⁶²⁹

Pour Rebatet, comme pour Drumont, les Juifs sont responsables de l'état d'une France qu'il juge catastrophique. L'auteur de *La France Juive*, leur attribua la faillite de la banque catholique l'Union Générale et Rebatet la Seconde guerre mondiale qui allait précipiter la France dans la débâcle était également le fait des Juifs :

“La guerre a été déclenchée par les plus affreux pitres du plus affreux régime juif et démagogique.”⁶³⁰

Les deux judéophobes sont absolument incapables de reconnaître la responsabilité partagée par tous les Français des deux catastrophes qu'ils soulignent. Pour eux la défaite ne peut être imputée qu'aux Juifs comme si les “Aryens” étaient infaillibles. Ce raisonnement simpliste ne cesse d'étonner chez ces pamphlétaires. Leur mépris ne touche pas seulement les Juifs mais également leurs lecteurs qu'ils estiment assez naïfs pour partager leur vision si manichéenne de l'état du monde. Malgré tout, le nombre de livres vendus par Drumont et Rebatet pouvait laisser sceptique quant au bon jugement des Français. La mauvaise foi de Rebatet va crescendo dans son récit de la

⁶²⁹ *Les Décombres, op. cit.* p. 163

⁶³⁰ *Ibid* p. 207

“guerre éclair”. A l’approche des Allemands de Paris, il comprend que la guerre est perdue. Il en juge responsable non pas l’incurie des militaires mais l’éternel bouc-émissaire :

“La guerre juive imposée à la France tournait pour elle au cataclysme, menaçant d’emporter son existence nationale mais Israël atteignait un des grands buts de sa guerre. Et ils nous somment encore d’y applaudir.”⁶³¹

Pour Rebatet la guerre devient “juive” dès l’instant où elle devient perdue. Il était un Munichois pur et dur mais on peut parier qu’il aurait crié à la victoire “aryenne” si les Allemands avaient été vaincus par les Français. Son nationalisme l’aurait emporté sur son hitlérisme. Il cherche à convaincre le lecteur qu’il est un combattant patriote qui veut sauver son pays contre “l’ennemi juif” :

“je m’étais mis au premier rang du combat antijuif, pour ma patrie et pour la paix, en m’attaquant de mon mieux à toutes les puissances, en n’ignorant rien du sort qui me guettait, en subissant les injures et la pauvreté”.⁶³²

Rebatet veut passer pour la sentinelle d’un combat qui le voue au martyr. Patriotisme et combat héroïque étaient également évoqués par Drumont pour tenter de justifier sa judéophobie :

“c’est dans la rue que je vous propose de regarder, en apportant seulement à cet examen la réflexion qui aide à tirer un enseignement du moindre détail, le bon sens du patriote qui cherche à se rendre compte du lamentable état dans lequel est tombé son pays.”⁶³³

D’ailleurs Rebatet et Drumont se rejoignent dans la volonté de passer pour martyr :

“En réunissant dans cette étude des raisons et des causes tout l’effort de notre travail et de notre bonne volonté, nous mériterons que ceux qui viendront après nous disent de nous ‘Ils n’ont rien pu empêcher, sans doute, mais ils ont bien discerné les sources du mal, et ils les ont signalées avec intelligence et courage, ils n’ont été traîtres ni envers Dieu, ni envers la Patrie.’”⁶³⁴

⁶³¹ *Les Décombres, op. cit* p. 363

⁶³² *Ibid* p. 390

⁶³³ *La France Juive, op. cit.* v. I p. XIX

⁶³⁴ *La France Juive, op. cit.* v. I p. XX

Ils veulent donc se donner le beau rôle, celui de la victime d'une force maléfique qui distribue "injures et pauvreté" et contre laquelle, ils "n'ont rien pu empêcher". L'écriture de Rebatet reflète la haine du judéophobe fasciste, il n'oublie aucun cliché antisémite pour assouvir sa colère :

"Telles étaient, du gigantesque à l'infime, les conséquences fatales d'un règne juif, de la démission d'un pays remettant ses pouvoirs, son honneur, son destin, son sol, la vie de ses fils entre les mains de l'ennemi à la haine inassouissable du parasite vénéneux, du métèque au sang indiciblement souillé. Je sais depuis ces heures-là comment on peut haïr à mort."⁶³⁵

Rebatet avoue sans honte que sa haine est mortifère et il se laisse aller à de chimériques élucubrations stéréotypées "parasite venimeux", "métèque au sang souillé". Sa judéophobie malade le pousse à projeter sur les Juifs ce dont il est lui-même coupable : "l'ennemi à la haine inassouissable". Là où Rebatet se détache de Maurras tient à la qualité du "métèque". Pour Maurras "Juifs" et "Métèques" différaient alors que pour l'auteur des *Décombres*, ils ne font qu'un. A l'annonce de la demande d'armistice par Pétain, le 17 juin 1940, Rebatet ne se retient pas d'afficher sa joie :

"A la dernière seconde, la France était arrachée aux mains des fous, des bandits, des Anglais et des Juifs. Comme l'on avait tardé !" ⁶³⁶

Cette réjouissance toute prophétique appelle la vengeance contre le peuple d'Israël car ce n'était pas seulement la paix, que réclamait le munichois Rebatet, mais bien le poing vengeur s'abattant sur tout ce qu'il exécère : "bandits [on peut traduire par démocrates] Anglais et Juifs". Il espère une "Révolution nationale" avec l'arrivée des Allemands, il y consacre tout le chapitre XXIV. Les Allemands doivent "désenjuiver" la France, Rebatet fait implicitement référence à Drumont :

"L'avenir pourrait nous être ouvert, un avenir de paix, de logique, d'équipe sociale, de désenjuivement [...] La première condition était pour nous de liquider absolument notre passé, qu'il ne subsistât rien de commun entre la France Juive et démocratique, encanaillée, décervelée, burlesque dans sa vantardise, piteuse dans la panique, et la France punie mais purifiée de l'armistice."⁶³⁷

⁶³⁵ *Les Décombres, op. cit. p. 408*

⁶³⁶ *Ibid p. 443*

⁶³⁷ *Les Décombres, op. cit. p. 476*

Il oppose donc “La France juive” à ce qu’il appelle la “France purifiée”, supposée “désenjuivée”.

A la différence de Drumont, Rebatet voit ses vœux exaucés :

“la maçonnerie était dissoute, et le journaux rivalisaient de couplets vertueux pour dénoncer son infamie.”⁶³⁸

Après la débâcle, Rebatet fut engagé pour animer des émissions sur la Radio d’Etat de Vichy. Il allait pouvoir diffuser à une large audience sa rhétorique antisémite :

“Nous nous efforcions de ne point laisser passer un seul quart d’heure de notre journal sans y rappeler les causes exactes de notre défaite, les ravages d’Israël, la duperie démocratique [...] le tout en rognant soigneusement nos épithètes, car il ne s’agissait d’étourdir les auditeurs par une intoxication trop brutale.”⁶³⁹

Il parle de “désintoxication” alors que sa rhétorique empreinte de haine est elle-même source d’intoxication. On retrouve bien là les convictions du pamphlétaire qui se croit seul possesseur de la vérité et veut à tout prix l’imposer. Il associe souvent à sa volonté de convaincre un sentiment de supériorité qui le pousse à mépriser son lectorat :

“Bien que je n’eusse presque jamais travaillé dans les journaux que pour le public intelligent, j’avais déjà une expérience assez décourageante du lecteur. Mais le lecteur le plus obtus se révélait un personnage d’élite auprès de l’auditeur.”⁶⁴⁰

On admire au passage la prétention qui consiste à amadouer le lectorat “intelligent” pour mieux le dénigrer “décourageant”. Rebatet prône l’esthétique de la mort et de la destruction des Juifs, il ouvre ainsi une dimension que Drumont n’avait pas osé franchir :

“on pouvait légalement, du jour au lendemain, jeter hors de France deux cent mille Juifs parasitant notre sol [...] personne ne nous empêchait alors d’ouvrir ou d’agrandir quelques beaux et bons camps de concentration.”⁶⁴¹

⁶³⁸ *Ibid* p. 479

⁶³⁹ *Ibid* p. 488

⁶⁴⁰ *Ibid* p. 493

⁶⁴¹ *Les Décombres, op. cit.* p. 498

On voit ici que l'antisémitisme fonctionne par cycle : 1) Drumont excite la haine antisémite des Français, 2) Rebatet et les nazis "sacralisent" l'élimination des Juifs, 3) les négationnistes iront jusqu'à nier la destruction des Juifs d'Europe pour que le cycle reprenne du début. Dans le vocabulaire de Rebatet le mot, "Juif" ne désigne pas seulement le peuple d'Israël mais un signifié élargi à toutes sortes d'injures :

"Je voulais retravailler de mon métier, m'y rendre utile dans toute la mesure de mes forces. Il était bien superflu d'en tenter l'expérience parmi [...] les sous-juifs des journaux repliés".⁶⁴²

"sous-juifs" est probablement la pire insulte pour Rebatet puisqu'être considéré en dessous des Juifs qu'il exécra revient à n'être rien. Chez Drumont, Maurras et Rebatet le caractère obsessionnel de la judéophobie les incite à "créer" toute une kyrielle d'insultes, de signifiés à partir d'un seul signifiant : "Juif". Pour eux, tous les malheurs de la terre doivent être expliqués par ce seul mot. Ils lui donnent une valeur fantasmagique qui dépasse toute forme de raison. Chez Rebatet, ce qui ressort le plus dans ce que l'on a analysé quant au champ lexical antisémite est le discours de la maladie. Il est omniprésent dans *Les Décombres* :

"Ce qui relève, pour notre temps de l'observation immédiate, c'est que les nouveaux exégètes ont déniché dans l'Evangile des véhicules idéaux pour le virus juif. Il s'est développé dans ce terrain avec une rapidité et une nocivité qui n'ont pas à nous surprendre. Le bacille juif est prompt. Il s'attaquait à un corps singulièrement dégénéré : la tuberculose sur un vérolé."⁶⁴³

Pour Rebatet, comme pour Drumont, le corps attaqué par le virus est représenté par la France. La dégénérescence est due au parlementarisme, la "vérole", pour Rebatet. Le lexique de la maladie est plus présent chez Rebatet que chez Drumont (bien qu'il soit déjà fort présent dans *La France Juive*). Le contexte de la défaite française et de la propagande nazie explique également l'omniprésence du lexique morbide chez Rebatet (nous en reparlerons avec les films *Forces occultes* et le *Juif Suss*). Si les héritiers de Drumont se sont tous servis à la table du maître, ce n'est pas toujours avec

⁶⁴² *Ibid* p. 530

⁶⁴³ *Ibid* p. 547

l'esprit de camaraderie. Nourris à la même source, Rebatet et Bernanos n'en étaient pas moins ennemis. Rebatet, dans une longue diatribe contre la "dégénérescence" du catholicisme, évoque Bernanos :

"Cet aberrant et lugubre pochard de Bernanos".⁶⁴⁴

Rebatet reste sans doute le plus proche disciple de Drumont par la hargne et la volonté de résoudre la "question juive" par l'usage de la force qu'il justifie en ces termes :

"la juiverie offre l'exemple unique dans l'histoire de l'humanité, d'une race pour laquelle le châtement collectif soit le seul juste."⁶⁴⁵

Rebatet arrive au bout de la chaîne commencée par Drumont et pour cette raison, son discours est symptomatique du pamphlet judéophobe. Rien d'étonnant à voir Rebatet parvenir à concentrer tous les stéréotypes antisémites en une seule phrase :

"La première tentative universelle, depuis l'antiquité, pour faire accéder le Juif au rang d'homme libre a porté ses beaux fruits. Nous avons compris. Après cent cinquante années d'émancipation judaïque, ces bêtes malfaisantes, impures, portant sur elles les germes de tous les fléaux, doivent réintégrer les prisons où la sagesse séculaire les tenait enfermées."⁶⁴⁶

La métaphore de la bête, "bêtes malfaisantes", alliée donc à la supposée perfidie est immédiatement associée à la métaphore de la maladie "germes". Étonnement, Rebatet n'appelle pas à l'extermination des Juifs mais à leur concentration dans le chapitre intitulé "le ghetto" :

"Dans ces colonies [...] Les Juifs auront licence de mener leur vie hébraïque et de gagner leur nécessaire en travaillant pour la communauté humaine."⁶⁴⁷

Rebatet ne voit parmi les décombres qu'il décrit que le judaïsme comme Drumont ne voyait dans les scandales de la III^{ème} République que les Rotschild. Mais Rebatet ne se contente pas de jeter

⁶⁴⁴ *Les Décombres, op. cit.* p. 553

⁶⁴⁵ *Ibid* p. 566

⁶⁴⁶ *Idem*

⁶⁴⁷ *Les Décombres, op. cit.* p. 566

sur les Juifs les insultes ressassées par ses prédécesseurs. A la maladie et à l'animal, il ajoute la scatologie :

«Ce peuple [les Français] va au mensonge juif comme le chien à l'étron.⁶⁴⁸

L'antisémitisme d'Henry Coston dans Je vous hais (1944)

En 1944, la défaite allemande semble de plus en plus inéluctable. Henry Coston ne peut supporter la fin de son idéal politique : le nazisme. Sa haine est donc d'autant plus intense contre les Juifs, comme s'il les jugeait responsables de l'issue fatale du nazisme. Avec *Les Décombres*, *Je vous hais* est l'ouvrage le plus virulemment antisémite de l'Occupation. Il aurait été vendu (selon Coston) à 15 000 exemplaires. Il s'agit d'une brochure rédigée par plusieurs auteurs mais Coston est responsable de la majeure partie des cent-cinquante pages. Dès le début de la brochure, Coston dresse un historique de l'influence juive, sur la France directement inspiré par Drumont :

Si l'on en croit Drumont, les Juifs pénétrèrent en Gaule lors de la conquête romaine.⁶⁴⁹

Les thèmes récurrents dans *La France Juive* sont repris par Coston dans *Je vous hais* : la cupidité :

« Leurs mœurs et leurs coutumes, leur cupidité proverbiale, soulèvent bientôt la réprobation autour d'eux, puis l'hostilité générale. »⁶⁵⁰

l'inassimilation :

Dès le Vè siècle, l'insociabilité des Juifs contraint les conquérants de la Gaule à sévir.⁶⁵¹

l'invasion :

⁶⁴⁸ *Les Décombres, op. cit.* p. 646

⁶⁴⁹ Coston et ali, *Je vous hais*, Impr. spéciale du Bureau central de presse et d'informations, Paris, 1944, p. 3

⁶⁵⁰ *Idem*

⁶⁵¹ *Idem*

« N’ayant pas le sens de la mesure, envahissant tout avec ce sans-gêne qui les caractérise, les Juifs ont monopolisé le commerce du Royaume. »⁶⁵²

Coston ne cache pas la source de ces thèmes :

« Leur impudence provoque une énergique intervention de l’Archevêque de Lyon, Agobard. Celui-ci, las de leur rapines, écrit à l’intention des Souverains et de leurs sujets un traité fameux ; De insolentia Judeorum, qui est hélas ! accueilli par le Roi de France et ses chevaliers avec autant d’indifférence ou d’incrédulité que La France Juive de Drumont le sera, onze siècles plus tard, par les classes dirigeantes de ce pays. »⁶⁵³

On sent bien que Coston regrette que les classes dirigeantes n’aient pas suivi les lecteurs de *La France Juive* qui est sans conteste, pour lui, le livre de référence, puisqu’il le met au même niveau qu’un traité épiscopal censé alerter les souverains. Coston, comme Drumont, souffre de paranoïa, ce qui le pousse à voir des Juifs partout et à en grossir le nombre. Drumont s’était déjà livré à cet exercice dans le premier chapitre de *La France Juive*. Coston affirme comme une vérité historique indéniable que :

« La population juive, honnie dans le Midi mais acceptée et encouragée dans le Nord, en particulier dans l’Île de France, ne cessait de s’accroître. Elle atteignait alors le chiffre de 800 000 et la moitié de Paris lui appartenait. »⁶⁵⁴

Coston estime à 800 000 le nombre de Juifs français au Moyen-Age alors que Drumont prétendait :

« sur 500 000 Juifs qui existent certainement chez nous, depuis que la République a fait de notre pays une vache à lait pour les Sémites, on persiste à n’en accuser toujours qu’un chiffre dérisoire. »⁶⁵⁵

En 1886, les Juifs français étaient 45 000. La volonté de Coston et Drumont de multiplier par dix la population juive de France n’est pas innocente. En effet, décupler leur nombre sert à filer la métaphore du parasite qui “pullule”. Coston, plus encore que Bernanos, est le véritable fils spirituel

⁶⁵² *Idem*

⁶⁵³ *Je vous hais, op. cit.* p. 3

⁶⁵⁴ *Je vous hais op. cit.* . p. 4

⁶⁵⁵ *La France Juive, op. cit.* V. I p. 103

de Drumont car il ne peut rien écrire qui n'était déjà été écrit par son maître. Coston fait à peine l'effort de changer l'ordre des mots :

« Le 17 septembre 1394, Charles VI [...] prend un arrêté d'expulsion définitif cette fois : les Juifs sont bannis à perpétuité du royaume et il leur est interdit d'y séjourner sous peine de mort. »⁶⁵⁶

Ce passage est directement tiré de *La France Juive* :

« Charles VI prit enfin, le 17 septembre 1394, un arrêt d'expulsion définitif, il bannit les Juifs de ses Etats à perpétuité et leur défendit d'y demeurer sous peine de la vie. »⁶⁵⁷

Drumont est abondamment cité par Coston dans *Je vous hais*, Coston va jusqu'à nier la haine de son maître pour lui donner l'aura d'un véritable et respectable historien :

« *La France Juive* est le premier projectile que ce champion des Aryens lancera contre la citadelle juive. Ce livre prophétique n'est pas un pamphlet venimeux et diffamatoire, mais un ouvrage historique qui vient compléter l'histoire officielle, muette sur les exactions d'Israël. »⁶⁵⁸

La dimension messianique que Drumont s'était octroyée n'échappe pas à Coston qui qualifie son discours de "prophétique". Mais Coston veut peut-être parler de l'élimination des Juifs souhaitée par Drumont dans la conclusion de *La France Juive*. Cela signifierait que Coston était au courant de la "solution finale". Le titre *Je vous hais* est tiré d'une apostrophe que Léon Blum avait lancée contre les députés nationalistes. Coston le reprend à son compte pour le renvoyer aux Juifs avec un esprit vindicatif. Dans l'article intitulé "Du Talmud aux Protocoles", il retrace le mythe du complot.

Pour lui, le plan de domination mondiale est antérieur aux *Protocoles des Sages de Sion* :

« c'est dans le Talmud que les Israélites puisent les raisons de cet exclusivisme religieux, national et ethnique qui en a fait des individus nettement différents des autres hommes parmi lesquels ils vivent, et dans lequel ils puisent cet orgueil démesuré et cette soif de domination que nous connaissons bien. »⁶⁵⁹

⁶⁵⁶ *Je vous hais*, op. cit. p. 4

⁶⁵⁷ *La France Juive*, op. cit. V.I p. 185

⁶⁵⁸ *Je vous hais*, op. cit. p. 7

⁶⁵⁹ *Je vous hais*, op. cit. p. 10

Le complot imaginé par Golovinski trouve ses racines dans le Talmud selon Coston. Le Talmud formerait des individus à “l’orgueil démesuré”. Évidemment cette allégation n’est pas argumentée et donc digne d’un pamphlétaire. Coston est très proche de Drumont car son style de pamphlétaire fonctionne sur le même registre que celui de *La France Juive* : énoncé simpliste (les Juifs dominent le monde), pervertissement de documents authentiques (ici le Talmud et pour Drumont divers articles de presse), argumentation fondée sur les stéréotypes (Juif orgueilleux) et les hyperboles (exacerbation des caricatures du Juif). Coston se sert du Talmud pour introduire ses commentaires des *Protocoles des Sages de Sion* dont il tire quelques extraits. Évidemment, Coston nie que le livre de Golovinski soit un faux :

« tous les événements : guerre, révolution russe, hongroise, allemande - crise économique, qui se sont produits, sont prévus et décrits dans ce prétendu faux. »⁶⁶⁰

Il se veut apocalyptique une fois de plus car il voit comme seule solution à la prétendue domination juive, une lutte sans pitié :

« Cette guerre [deuxième guerre mondiale] constitue l’ultime phase de la lutte millénaire que le Judaïsme mène contre les peuples non juifs. Le triomphe des Juifs et de leurs “alliés” signifient l’asservissement total de notre planète aux “Sages de Sion”.⁶⁶¹

On ne peut être étonné par le millénarisme de Drumont et de Coston car le goût pour le prophétisme est caractéristique du pamphlétaire qui se convainc lui-même d’être seul à posséder la vérité et qui se sent investi d’une mission : transmettre par tous les moyens ce qu’il croit savoir.

Dans l’article “Les Sages de Sion”, Coston exploite la fameuse lettre du rabbin des Juifs d’Arles au Grand Sanhédrin de Constantinople, déjà utilisée par Drumont dans *La France Juive* et qui a servi de base aux *Protocoles* comme nous l’avons vu. Il utilise aussi le faux discours du

⁶⁶⁰ *Ibid.* p. 13

⁶⁶¹ *Je vous hais, op. cit.* p. 14

Rabbin Reichorn publié par Readcliff (ou Radcliff) et qui aurait été soi-disant prononcé à Prague. Coston est tombé volontairement dans tous les pièges tendus par les pamphlétaires qui ont participé à la genèse des *Protocoles*. Il veut prouver qu'il existe une continuité depuis le Talmud jusqu'aux *Protocoles* tendant à la domination juive mondiale. Selon lui, seul le nazisme peut enrayer le prétendu complot. Même en 1944, Coston veut convaincre ses lecteurs que la seule issue est le nazisme malgré les millions de morts dont ce système politique est déjà responsable :

« Regardez le monde, regardez la Russie soviétique, regardez votre pays ! Ne voyez-vous pas, détail par détail, l'exécution du plan ? Comprenez-vous, maintenant, pourquoi l'Europe lutte contre la Révolution juive, pour la sauvegarde de son indépendance ? »⁶⁶²

Comme Drumont, il s'adresse directement à ses lecteurs : "Regardez le monde", il utilise les techniques de persuasion des pamphlétaires en employant le mode impératif. Coston veut non seulement exprimer ses convictions concernant le complot judéo-maçonnique en s'étendant en long et en large sur les nombreux faux qui ont conduit à la rédaction des *Protocoles* mais ne semble pas convaincu lui-même de l'efficacité totale de ces "preuves". En effet, il cherche à imposer ses conclusions qui ne sont pourtant pas complètement efficaces puisqu'il termine son article par une interrogation "comprenez-vous ?", sous-entendu "je ne suis pas sûr que vous compreniez".

Dans "Les Juifs maîtres de la presse", Coston reprend l'argumentaire de Drumont sur la prétendue main-mise des Juifs sur les journaux français. Selon lui, la publicité ne pouvait suffire à couvrir les frais de fabrication d'un quotidien et pour cette raison, la presse aurait été financée par les banquiers et affairistes juifs qui avaient intérêt à inspirer, à contrôler, à guider la presse française. Une fois encore, il se réfère à Drumont pour rédiger son article :

⁶⁶² *Ibid* p. 16

« Dès le XIX^e siècle, tout au début de leur ascension, alors que, selon le mot de DRUMONT, ils n'étaient encore que dans le salon, les Juifs s'intéressent à la presse. »⁶⁶³

Drumont prétendait que la plupart des journaux français étaient en possession des Juifs comme nous l'avons vu. Coston renchérit en prétendant que la presse était également financée par la publicité elle-même possédée par les Juifs :

« la plupart des grosses agences de publicité (Havas, Gottschack, Bleustein) sont, à l'époque, ou juives ou sous influences juives. »⁶⁶⁴

On décèle une part de paranoïa chez l'auteur de *Je vous hais* qui veut absolument voir des Juifs partout. En effet, quand celui-ci ne peut pas prouver qu'une agence de publicité est juive, c'est donc qu'elle est "sous influence juive". On pense au terme "enjuivé" servant d'injure de la part des antisémites contre ceux qui s'opposent à leurs théories. Il ressort le vieux mythe du meurtre rituel d'enfants chrétiens dans l'article "Le crime rituel chez les Juifs". Ce fantasme fut également exploité par Drumont dans *La France Juive* même si ce dernier n'y consacra que peu de pages.

Coston affirme :

« Nous voulons simplement faire ressortir, avec documents à l'appui, que le crime rituel, [...] constitue une très vieille pratique, dont les origines se perdent dans la nuit des temps et qui fit, parmi les non-juifs, de trop nombreuses victimes. »⁶⁶⁵

Il évoque "le crime rituel" en employant inconsciemment le vocabulaire des contes de fées : "les origines se perdent dans la nuit des temps". Le mythe est tellement peu crédible que Coston est incapable d'en trouver son origine avec précision. Toutefois, il inclut dans son article une liste de crimes imputés aux Juifs :

« La liste est longue des crimes perpétrés par Israël à des fins rituels. La voici telle que nous l'avons pu établir d'après les faits que l'histoire mentionne en de nombreux auteurs. »⁶⁶⁶

⁶⁶³ *Je vous hais op.cit.* p. 58

⁶⁶⁴ . *Idem*

⁶⁶⁵ *Je vous hais op. cit.* p. 110

⁶⁶⁶ *Ibid* p. 111

Là encore, il reste dans le flou. Il prétend faire appel à l'histoire avec un grand H mais celle-ci, telle qu'elle est enseignée depuis la création de l'école laïque et obligatoire, ne mentionne nullement l'existence de crimes rituels juifs. De plus, Coston parle de "nombreux auteurs" sans en citer un seul. Dans sa liste, les crimes mentionnés ne peuvent être pris au sérieux car les victimes sont anonymes et les lieux et dates invérifiables car imprécis :

« 1235, Norwich, un enfant : crucifié [...] 1468 SEPULVEDA une femme : immolée. »⁶⁶⁷

Il s'agit donc d'"un enfant" ou d'"une vieille femme" indéfinis qui ne résistent pas à la critique. Seuls deux crimes sont relatés avec précision : celui du père Thomas en 1840, religieux à Damas et celui d'André Youtchvenski en 1911 à Kiev. Mais dans un cas comme dans l'autre, les Juifs accusés n'ont pas été condamnés. Ce que Coston met, bien évidemment, sur le compte du pouvoir juif international :

« Mais le jury craignant - dans cette ville juive qu'était déjà Kiew - des représailles n'osa pas déclarer coupable le Juif Bellis accusé du crime. »⁶⁶⁸

Pour conclure son article, Coston invoque Drumont une fois de plus :

« Edouard Drumont l'a dit : "L'existence du peuple d'Israël n'est qu'une lutte constante contre l'instinct de la race, l'instinct sémitique qui attire les Hébreux vers Moloch, le dieu mangeur d'enfants, vers les monstrueuses idoles phéniciennes. »⁶⁶⁹

Contrairement à Bernanos, Maurras ou Rebatet, Coston ne semblait pas capable d'appuyer ses théories par l'érudition, il se retranchait presque toujours derrière Drumont.

⁶⁶⁷ *Idem*

⁶⁶⁸ *Je vous hais op. cit p. 112*

⁶⁶⁹ *Ibid. p. 113*

b) Les francs-maçons

- *L'antimaçonnisme chez Paul Bourget*

Nous avons vu que le personnage d'Hafner est le stéréotype du Juif spéculateur dans *Cosmopolis* de Paul Bourget mais pas seulement. Bourget l'associe à la haine de la franc-maçonnerie. Montfanon qui est le personnage catholique et conservateur du roman voue un farouche mépris pour le baron :

« Je ne sais pas lesquels il [Montfanon] déteste le plus des francs-maçons, des libres penseurs, des protestants, des juifs et des Allemands. Et comme cet obscur et tortueux Hafner est un peu tout cela, il lui a voué une de ces haines !...⁶⁷⁰

Le Juif, franc-maçon est donc « obscur » ce qui renforce la rhétorique conspirationniste. *Cosmopolis* s'inscrit donc bien comme un roman d'inspiration drumontienne. Cette obsession du complot judéo-maçonnique est diffuse même si elle n'est pas omniprésente dans le roman. Le baron Hafner est traité de :

« tripoteur de faux dividendes [...] d'intrigant et de coulissier ». ⁶⁷¹

Drumont tentait de prouver que Juifs et francs-maçons tiraient, en coulisses, les ficelles du pouvoir. Bourget le suit en employant le même vocabulaire. En effet, Celui qui intrigue, mène dans l'ombre des actions contre le pouvoir légitime. Le terme « coulissier » est :

« un terme de Bourse d'abord péjoratif » ⁶⁷²

L'antimaçonnisme chez Anatole France

⁶⁷⁰ *Cosmopolis, op. cit.* p 242

⁶⁷¹ *Ibid.* p. 248

⁶⁷² *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.* p. 917

L'antimaçonnisme de France est véhiculé dans *L'Histoire contemporaine* par le personnage de Lantaigne, supérieur du grand séminaire. Le fantasme de l'omnipotence maçonnique est proche de celui proféré par Drumont :

« l'abbé Lantaigne déplorait le déclin de cette antique cité, si riche de savoir et de pensée au Moyen Age, et maintenant soumis à quelques boutiquiers francs-maçons. »⁶⁷³

Le terme « boutiquiers » est équivoque, il tendrait à supposer que France pense aux Juifs puisque cette profession est souvent attribuée au peuple d'Israël par les antisémites. Quoi qu'il en soit, Lantaigne considère que le pouvoir est aux mains des médiocres. En effet, le terme « boutiquiers » a une connotation péjorative comme le signale Alain Rey :

« Employé comme adjectif pour qualifier ce qui est relatif aux boutiquiers, il a développé la valeur péjorative de « propre à la mentalité petite-bourgeoise commerçante ». »⁶⁷⁴

L'antimaçonnisme drumontien est toujours inféodé à son antisémitisme alors que chez France les deux phobies sont traitées à égalité. Curieusement Worms-Clavelin renie sa judéité :

« Les juifs ne sont pas mes amis. Je n'ai pas d'attache dans le monde juif. »⁶⁷⁵

ce qui n'enlève rien au stéréotype qu'il représente. L'ésotérisme est également présent chez Anatole France comme chez Drumont. En effet, le personnage de la prophétesse Claude Deniseau est directement inspiré par Henriette Couedon laquelle eut un public de mondains et de prêtres. Elle se disait favorisée des visites de l'archange Gabriel et prédit l'incendie du Bazar de la Charité qui eut lieu le 3 mai 1897. Claude Deniseau converse avec Sainte Radegonde qui lui annonce la

⁶⁷³ *Oeuvres*, V. II, *op. cit.* p. 759

⁶⁷⁴ *Dictionnaire historique de la langue française*, v. I, *op. cit.* p. 393

⁶⁷⁵ *Oeuvres*, V. II, *op. cit.* p. 769

restauration de la monarchie. La voyante est également une guérisseuse. L'ésotérisme du romancier est d'inspiration chrétienne. L'association antisémitisme/antimaçonnerie/ésotérisme est troublante chez France car elle renvoie directement à Drumont sans que l'auteur de *L'Histoire contemporaine* adopte la judéophobie virulente du pamphlétaire. L'antimaçonnerie du romancier oppose la franc-maçonnerie, considérée comme rationaliste à l'Eglise comme force spirituelle :

« Il [Worms-Clavelin] s'en tenait à la vérité tangible et se croyait de bonne foi positiviste. Ayant naguère bu des bocks dans les cafés de Montmartre avec des chimistes politiques, il lui en demeurait une estime confiante à son tour aux instituteurs francs-maçons, dans les loges. »⁶⁷⁶

En cela il rejoint le pamphlétaire. Le christianisme de France est nationaliste et moraliste :

« La patrie est esprit, et toute contenue dans le lien moral et religieux. »⁶⁷⁷

L'auteur de *La France Juive* avait la même conception de la religion. Le préfet Worms-Clavelin est présenté comme omnipotent. France exagère le poids de la franc-maçonnerie. Il est vrai que la société initiatique comptait de nombreux ministres et députés dans les années 1890 mais son influence n'était pas hégémonique comme le romancier le laisse penser :

« M ; le préfet Worms-Clavelin avait su transformer les loges maçonniques du département en bureaux investis de la désignation préalable des candidats aux emplois publics, aux fonctions électives et aux faveurs gouvernementales. »⁶⁷⁸

Cette toute puissance de Worms-Clavelin préfigure le personnage de Larrivière du film antimaçonnique *Forces Occultes* dont il sera question plus loin. Le préfet incarne le stéréotype du politicien corrompu et prévaricateur méprisant le peuple :

« L'esprit des populations était si bon que les deux députés qui, compromis dans plusieurs affaires financières, se trouvaient sur le coup de poursuites judiciaires, avaient néanmoins gardé toute leur influence dans leurs arrondissements [...] Des pensées presque philosophiques lui venaient à fleur d'âme sur la facilité qu'on éprouve à gouverner les hommes. Il avait la vision confuse de ce bétail humain se laissant conduire et traînant sous l'œil du chien son infatigable et morne douceur. »⁶⁷⁹

⁶⁷⁶ *Ibid.* p. 715

⁶⁷⁷ *Ibid.* p. 778

⁶⁷⁸ *Oeuvres* V. II *op. cit.* p. 781

⁶⁷⁹ *Ibid.* p. 783

On sent toute l'ironie de France dans sa perception du franc-maçon (pensées presque philosophiques). Elle est très proche de celle proférée par Drumont dans *La France Juive* et surtout dans *Nos maîtres. La Tyrannie maçonnique*. Le romancier reprend un des clichés antisémites très présent dans *La France Juive*, le culte que les Juifs voueraient à l'argent :

« L'argent lui [au préfet] inspirait le respect en même temps que l'amour. Il ressentait devant des « valeurs » ce sentiment de religieuse terreur que la lune donne aux chiens. Il avait la religion de la richesse. »⁶⁸⁰

Ainsi, Worms-Clavelin, pour son culte pécuniaire est abaissé au rang d'animal (chien). Le romancier fait d'une pierre deux coups.

La place du mysticisme chrétien est importante dans *L'Histoire contemporaine* puisqu'après l'épisode de Melle Deniseau, France relate l'aventure d'une jeune fille, Honorine Porrichet, guérie de la phthisie suite à l'apparition de la Vierge. Le paranormal semblait donc fasciner le romancier. L'antimaçonnisme du romancier, perceptible dans la description du personnage de Worms-Clavelin a disparu progressivement de volet en volet. Il a connu la même évolution que son antisémitisme. On peut même percevoir un clin d'œil à la philosophie maçonnique dans la pensée de Bergeret :

« Je vois ici l'image de la cité future où les plus hauts édifices ne sont marqués encore que par des creux profonds, ce qui fait croire aux hommes légers que les ouvriers qui travaillent à l'édification de cette cité, que nous ne verrons pas, creusent des abîmes, quand en réalité peut-être ils élèvent la maison prospère, la demeure de joie et de paix. »⁶⁸¹

Cette phrase renvoie à une des devises de la franc-maçonnerie :

« Vice - ce terme existe dans diverses formules maçonniques traditionnelles dont la plus célèbre est la fameuse définition du but de la maçonnerie en usage au rite français « on y élève des temples à la vertu et on y creuse des tombeaux pour les vices »⁶⁸²

⁶⁸⁰ *Ibid* p. 851

⁶⁸¹ *Oeuvres* v. III, *op. cit.* p. 205

⁶⁸² Daniel Ligou, sous la direction de, *Dictionnaire de la franc-maçonnerie*, PUF, Paris, 1987, p. 1229

Le mot « creuser » associé au mot « élever » dans la même phrase évoquant une construction peut laisser penser que l'allusion au symbolisme maçonnique n'est pas purement fortuit.

Parmi les allusions implicites à Drumont, on trouve une remarque sur la campagne antimaçonnique qui agita la France au tournant du siècle. Joseph Lacrisse, royaliste, a gagné les élections municipales en tant que nationaliste dans la circonscription (imaginaire) des Grandes Ecuries :

« L'antisémitisme, répondit Joseph Lacrisse, réussit très bien aux Grandes Ecuries, parce qu'il y a dans le quartier beaucoup de juifs riches qui font campagne avec nous.
Et la campagne antimaçonnique ! s'écria Jacques de Cadde, qui était pieux.
- Nous sommes tous d'accord aux Grandes Ecuries pour combattre les francs-maçons, répondit Joseph Lacrisse. »⁶⁸³

Or, en 1899, parurent *La franc-maçonnerie* de Jules Lemaître, qui accusait les francs-maçons d'être anticatholiques et d'être composés en majorité de Juifs et de protestants et *Nos maîtres, La Tyrannie maçonnique*, pamphlet drumontien que nous avons analysé. De plus, le général André, franc-maçon notoire avait été nommé ministre de la guerre le 29 mai 1900. Bien qu'Anatole France n'ait jamais adhéré à la franc-maçonnerie, son discours a parfois des connotations maçonniques :

« La construction du bel avenir de justice et de paix est une œuvre sublime et délicate, toujours pénible, souvent périlleuse, qui écrase, en de certains moments, les meilleurs ouvriers et dont les hautes parties, aventurées en plein ciel, s'écroulent, par un mauvais vent, sur les maçons de l'idéal. Mais l'édifice, assis sur de larges bases, ne s'abimera pas tout entier. Il remontera toujours plus haut. »⁶⁸⁴

« Maçons de l'idéal » est une belle métaphore pour évoquer la franc-maçonnerie.

⁶⁸³ *Oeuvres*, v. III, *op. cit.* p. 320

⁶⁸⁴ *Oeuvres*, v. III, *op. cit.* p. 369

L'antimaçonnisme chez Maurras ou la théorie du complot aux quatre facettes dans la Démocratie religieuse

L'esprit de l'œuvre de Maurras pourrait se résumer dans cette phrase :

“ôtés ces Juifs et ces Protestants, ces Métèques et ces Maçons, ôtée leur clientèle, ôtée l'oligarchie étrangère ou demi étrangère aujourd'hui maîtresse de tout, et la République actuelle se trouve décapitée de tous ses grands et petits chefs; le personnel de la République s'évanouit.”⁶⁸⁵

Maurras n'a rien inventé avec son fantasme d'une pieuvre à quatre têtes. Il s'est directement inspiré de *La France Juive*. En effet, dans le livre sixième de *La France Juive*, Drumont met en scène ce qu'il appelle “la persécution juive” laquelle se décompose en trois groupes : “francs-maçons, Juifs et protestants”. Maurras s'est simplement contenté d'ajouter ce qu'il a appelé les “Métèques”. Avec l'antienne du complot tetralogique, Maurras veut effrayer ses lecteurs pour les encourager à s'engager dans la voie de la soumission au chef :

“Otez donc les quatre nations campées en France, mais ennemies de la France, ôtez ces quatre Etats, qui peut donc s'intéresser profondément à la République, c'est-à-dire à l'absence de chef et à la division fatale de la patrie ?”⁶⁸⁶

Drumont a également été séduit par la théorie de l'homme providentiel. Lui aussi a manifesté sa profonde déception quand le comte de Chambord n'est pas allé jusqu'au bout de son ambition qui était de prendre les rênes de la France en devenant Henri V :

“Malgré tout la France, la vraie France honnête, patriote, travailleuse désirait tant la Monarchie, elle en avait tant besoin que la restauration de la Royauté fut bien près de se faire. En réalité, le seul obstacle ce fut le comte de Chambord. Dieu me garde de manquer de respect à cette noble et pure mémoire ! [...] Je me rappelle encore les heures de tristesse que j'ai passées dans mon jardinet au moment de la maladie du comte de Chambord, [...] le comte de Chambord n'a pas voulu régner.”⁶⁸⁷

Dans la conclusion de *La France Juive*, Drumont exalte à nouveau l'homme providentiel, sauveur de la France (dans lequel on pourrait voir Pétain ou Hitler si on jugeait Drumont prophétique) :

⁶⁸⁵ *La Démocratie religieuse, op. cit.* p. 201

⁶⁸⁶ *La Démocratie religieuse, op. cit.*, p. 203

⁶⁸⁷ *La France Juive, V. I, op. cit.* pp. 435-436

“Toute la France suivra le chef qui sera un justicier et qui, au lieu de frapper sur les malheureux ouvriers français, comme les hommes de 1871, frappera sur les Juifs cousus d’or.”⁶⁸⁸

Drumont considérait les francs-maçons comme le bras armé du judaïsme. Maurras le suit comme un élève discipliné :

“La confédération de leur [les profiteurs de la Révolution] quatre Etat (juif, protestant, maçon, métèque) en multipliait la puissance totale, l’or juif consolidant la discipline spontanée, la pensée protestante y faisait régner un certain type d’intelligence, la servilité maçonnique assurant l’exécution du détail, l’essaim volant des métèques établissant les relations et les connivences nécessaires avec l’Etranger.”⁶⁸⁹

Au passage, on remarque que les “métèques” ont droit eux aussi à l’assimilation avec l’animal “l’essaim volant”.

L’antimaçonnisme chez Bernanos

Nous n’avons trouvé aucune trace d’antimaçonnisme dans *La Grande-peur des bien-pensants* mais cela ne signifie aucunement l’absence de mépris que pouvait avoir Bernanos pour cette association.

L’antimaçonnisme chez Rebatet dans *Les Décombres* (1942).

Rebatet évoque allusivement la théorie du complot judéo-maçonnique en bon disciple de Drumont et de Golovinski (auteur des *Protocoles des Sages de Sion*) :

“La maçonnerie, patiemment, sournoisement, embrouillait tous les fils, intervenait toujours au moment décisif, pour arrêter le coup de théâtre. Vivions nous une accalmie, rien n’était plus alarmant. C’était le signe que les maîtres occultes avaient étouffé les colères, égaré l’opinion dans le dédale des palabres vaseuses à dessein.”⁶⁹⁰

⁶⁸⁸ *La France Juive*, V. II, *op. cit.* p. 565

⁶⁸⁹ *La démocratie religieuse*, *op. cit.* p. 249

⁶⁹⁰ *Les Décombres op. cit.* p. 32

Tout le lexique antimaçonnique est présent dans ces quelques lignes de Rebatet. Ce sont les “maîtres occultes” qui tirent les “fils” du pouvoir (on pense aux nombreuses affiches antisémites et antimaçonniques de Vichy avec le personnage au gros nez et en tablier de maçon manipulant des fils de marionnettes) et qui embrouillent le peuple “sournoisement”. En général, le qualificatif “perfide” est plus souvent accolé aux maçons et aux Juifs mais “sournois” est son synonyme. Le “coup de théâtre” évoqué par Rebatet est la manifestation du 6 février 1934 où le parlement faillit être renversé en même temps que la démocratie. Le 6 février 1934 est une date symbolique pour les fascistes français, ils la cultivent presque religieusement. Dans le film antisémite et antimaçonnique *Forces occultes* (1943), la manifestation est reconstituée comme un fait d’armes annonçant la future défaite des démocrates. En 1942, Rebatet dévoile son ambition face aux Juifs et aux maçons :

“fusiller quelques milliers de Juifs et de maçons, en déporter autant”⁶⁹¹

Rebatet affichait ouvertement sa “solution” qui n’était plus prophétique mais actuelle comme s’il avait eu connaissance du contenu de la conférence de Wansee (janvier 1942) où se décida la “solution finale”.

L’antimaçonnisme chez Henry Coston dans Je Vous hais (1944)

Coston, comme Rebatet, ne s’arrête pas à l’antisémitisme. Drumont s’était arrêté à l’influence juive de la presse française tandis que Coston veut y voir également l’influence maçonnique :

⁶⁹¹ *Les Décombres op. cit.* p. 46

« La plupart des grands journaux régionaux sont rédigés par des francs-maçons prenant leurs directives au Grand-Orient ou à la Grande Loge, officines juives. »⁶⁹²

Coston était d'accord avec Drumont sur le fait que la franc-maçonnerie était aux mains des Juifs. Mais le premier va plus loin que le second dans la haine antimaçonnique en participant abondamment à la revue vichyste antimaçonnique *Les Documents maçonniques* que nous analyserons plus loin. A la fin de son article sur la presse, Coston rend encore une fois hommage à son maître et n'hésite pas à s'auto-citer :

« Seuls quelques hebdomadaires comme [...] La Libre Parole, fondée par Edouard Drumont et reprise par Henry Coston, en 1930, secouant, d'ailleurs vainement, la dictature juive du Marxiste Blum et du capitaliste Rotschild. »⁶⁹³

⁶⁹² *Je vous hais op. cit.* p. 61

⁶⁹³ *Je vous hais op. cit.* p. 61

- Chapitre 4 -

Résultats et influences du discours de Drumont sous le nazisme

Les Documents maçonniques (1941-1944)

D'octobre 1941 à juin 1944 parurent trente-trois numéros d'une revue d'un intérêt historique exceptionnel : *Les documents maçonniques*. Elle fut publiée à Vichy sous le haut patronage du Maréchal Pétain et avec la complicité de plusieurs responsables de l'État français tels l'Amiral Darlan, Pierre Pucheu, le Général Bergeret et l'Amiral Platon. A l'origine, la revue devait être tirée à 80000 exemplaires mais sa diffusion diminua progressivement jusqu'à la parution du dernier numéro, en juin 1944. Le directeur de la revue, l'historien Bernard Faÿ, avait été nommé Administrateur Général de la Bibliothèque Nationale et gardien des archives de la franc-maçonnerie française, placées sous séquestre par l'État français. Les bureaux parisiens de la revue étaient situés rue Saulnier, dans un temple maçonnique transformé par les Nazis en Musée des sociétés secrètes. Bemard Faÿ fut également nommé responsable du Service des sociétés secrètes. Originaire de l'ouest, Faÿ était un fervent catholique proche de l'intégrisme. Il fut cependant un brillant universitaire, professeur au Collège de France depuis 1933 en tant qu'historien. Résolument antimàçon, il prouva ses convictions dans son rôle d'archiviste zélé. Robert Vallery-Radot avait déjà publié, en 1935, un livre féroce à l'égard des loges. Il l'avait intitulé : *Dictature de la*

maçonnerie. Autre pensée et autre plume, celle de Jean-Marquès Rivière. Rudimentaire, elle égale celle de Valléry-Radot. Qu'on en juge par cet extrait d'un livre publié en 1935 sous le titre *Les Grands secrets de la franc-maçonnerie* :

« Il est inacceptable qu'en France, pays où la raison humaine a resplendi de tout temps d'un admirable éclat, certains cabotins de l'esprit continuent à duper leur monde sans qu'un contrepoison soit enfin indiqué. Il faut que les jeunes têtes en feu comprennent que d'autres voies mènent à la plénitude intellectuelle qui les attire. Il faut que raide justice soit faite enfin de ces fameuses prétentions maçonniques à détenir des « dépôts » de la sagesse humaine, quelle qu'elle soit. La Franc-Maçonnerie - abstraction faite de l'immense phalange des charcutiers, dentistes marrons, parlementaires et petits pharmaciens de province du Grand-Orient - est une solennelle bouffonnerie derrière laquelle ne se cache RIEN. »⁶⁹⁴

La revue fut présentée par Bernard Faÿ comme un recueil de documents authentiques prouvant la responsabilité de la franc-maçonnerie dans les malheurs qui accablaient la France depuis la chute de la monarchie. *Les Documents maçonniques* relèvent du faux littéraire comme le furent les fameux « carnets d'Hitler » imaginés par un brillant journaliste dans les années 80 ou encore *Le diable au XIX^e siècle*, fruit du cerveau délirant de Léo Taxil. Bernard Faÿ, appuyé par son équipe de rédacteurs zélés, reprend la technique du fameux Taxil. En effet, le rédacteur en chef des *Documents maçonniques* utilise des ouvrages et des pièces authentiques qu'il travestit pour les présenter sous une forme fallacieuse. De plus, Faÿ, tout comme Taxil, se sert de l'accumulation de données pour étouffer son lecteur et l'empêcher de réfléchir. *Les Documents maçonniques* n'auraient pas pu recueillir l'attention du lecteur en ne présentant que des numéros sans illustrations ou pièces croustillantes telles que des cartes d'identités maçonniques appartenant à des personnages importants. Ce sont ces mêmes pièces accumulées qui ont enjolivé les articles les plus virulents comme une sauce épicée masquerait un mauvais plat. Ainsi, on trouve dans les *Documents maçonniques* : des lettres de Camille Chautemps destinées au Grand-Orient, des photos de temples,

⁶⁹⁴ Marquès-Rivière, Jean, *Les grands secrets de la Franc-Maçonnerie*, Editions Baudinières, Paris, 1935, p. 82

les dossiers des candidats refusés avec les motifs des refus. La falsification de données réelles fut pratiquée sans aucun scrupule pendant quatre ans dans les colonnes des *Documents maçonniques*. Citons un des meilleurs exemples. Robert Vallery-Radot en est l'auteur. Il décrit l'initiation au grade d'apprenti à partir de *L' instruction pour le premier grade symbolique* éditée par le secrétariat général du Grand Orient et de *L'instruction pour le premier degré symbolique écossais* éditée par la Grande Loge de France. On retrouve dans cette description le procédé qui fit la gloire de Léo Taxil, c'est-à-dire la mystification. En effet, les documents utilisés par Robert Valléry-Radot existent bien mais ils sont exploités par un apprenti-sorcier. Il en résulte un malaise certain comme si Valléry-Radot utilisait la lumière de la vérité non pour éclairer mais pour aveugler ses lecteurs. Pour lui, les obédiences voyaient dans l'initiation une formation indispensable pour se rendre totalement maîtresses de la conscience et de la volonté de leurs adeptes. Pour prouver cette théorie, Vallery-Radot cite J .M. Ragon, auteur de multiples rituels. Il tire une phrase de l'ouvrage intitulé *Rituel des trois premiers grades* :

«Tout profane qui se fait recevoir maçon cesse de s 'appartenir. Il n'est plus à lui, mais il appartient à un ordre qui est répandu sur la surface du globe... »⁶⁹⁵

Au moyen de cette citation, le mystificateur pétainiste tente de décrire la franc-maçonnerie comme une secte manipulatrice. La cérémonie d'initiation est retracée avec force détails dans le sixième numéro des *Documents maçonniques*. Le but de cette révélation est clairement établi par Valléry-Radot en conclusion de son article :

« Comme on le voit, la Maçonnerie réduit tous les antiques symboles de la religion traditionnelle qui se retrouvent plus ou moins voilés, plus ou moins déformés dans l'Inde, l'Égypte, la Grèce, le druidisme, à la plus sommaire interprétation humaine (...) Ainsi, quand l'apprenti dit, en fin d 'interrogatoire, qu 'il connaît le nombre 3, il ne sait pas ce qu 'il dit et le catéchisme qu 'il récite un enfant de village lui en aurait appris bien d'avantage s 'il avait su lire. »⁶⁹⁶

⁶⁹⁵ *Les grands secrets de la Franc-Maçonnerie op. cit.* p. 85

⁶⁹⁶ *Les Documents Maçonniques* n° 6, Paris : 1942

Robert Valléry-Radot puise allègrement dans la littérature maçonnique pour ridiculiser la franc-maçonnerie et ses symboles. *Les Documents maçonniques* relèvent de la littérature de propagande et usent donc des procédés qui caractérisent ce genre bien particulier : formules péremptoires, abondance d'adjectifs péjoratifs et surtout emphase. On retrouve ces traits dans le préambule de la revue signé par Bernard Faÿ :

« Partout, nous avons retrouvé la même force en action et partout nous avons constaté que ce mal n'était, ni à son origine, ni dans son essence, un mal français, bien qu'il se soit nourri de nos défauts et ait plongé ses racines dans nos illusions. Parasite monstrueux, la Franc-Maçonnerie a grandi de notre abaissement. Les Français doivent savoir comment elles les a dupés, afin d'en extirper le germe même. »⁶⁹⁷

Le fait que Bernard Faÿ ne soit pas le seul auteur des *Documents maçonniques* a probablement contribué à crédibiliser les articles qui constituaient la revue. En effet, les délires d'un seul pamphlétaire sont plus faciles à démonter que les fantasmes d'une équipe de rédacteurs déterminés à convaincre le grand public. Pour cette raison, la présence d'un sectateur de l'antimaçonnerie comme Henry Coston n'est pas le fruit du hasard. Ce même Coston renchérit les thèses de Bernard Faÿ concernant l'affairisme supposé des maçons, dans un article intitulé *La corruption et l'affairisme*, paru dans le numéro d'avril 1943. Il prétend qu'il existe au sein de la Maçonnerie :

« un groupe financier composé de FF.° banquiers, directeurs de banques, administrateurs de sociétés, coulissiers, brasseurs d'affaires, capitaines (ou chevaliers) d'industrie, dont l'activité sous la IIIe République fut particulièrement nuisible aux intérêts de la nation. La secte, qui a compris tout le parti qu'on pouvait tirer d'une entente avec les puissances d'argent, s'est rapprochée des financiers dès le XIX^e siècle. Les Rothschild, sous la Monarchie de Juillet, furent Maçons du Rite écossais : le baron James, matricule 4175, fit partie du suprême conseil en 1841, et le baron Anselme, matricule 4174, en 1846. (...) Ce rapprochement, la finance le recherchait autant que les sectes. Si les loges avaient besoin de leur concours financiers, n'avait-elle pas besoin, elle, de l'appui politique des sociétés secrètes ? Les financiers commanditaient la propagande laïque et républicaine, c'est-à-dire maçonnique " en retour, les loges facilitaient le placement de leurs emprunts, intervenaient en leur faveur auprès des administrations, faisaient classer les affaires gênantes et ennuyeuses. Cela leur était d'autant plus aisé que les postes importants de l'Etat monarchique ou républicain étaient occupés par des initiés ou par des amis. »

Derrière la dénonciation de l'affairisme de la Haute finance, on sent le vieux thème de la famille Rotschild toute-puissante, si présent dans *La France Juive*. *Les Documents Maçonniques* est la

⁶⁹⁷ *Les documents maçonniques* n° 1, 1941

revue emblématique de Vichy, elle est une revue de propagande qui véhicule les théories antisémites et antimaçonniques du gouvernement de Pétain. L'ombre de Drumont plane sur cette revue car l'idée du complot judéo-maçonnique est le fil conducteur des trente-trois numéros des *Documents Maçonniques*. Par ailleurs, Coston, le fils spirituel de Drumont, signe plusieurs articles sur la Haute finance qui ne sont pas sans rappeler l'attaque ad hominem de Drumont contre les Rotschild. Enfin, Joseph Rouault, qui a reçu le prix Drumont des mains de Coston, rédige un article sur l'auteur de *La France Juive*, dans le numéro de juin 1944 pour célébrer le centenaire de la naissance du judéophobe. Rouault, comme la plupart des admirateurs de Drumont, voit dans l'auteur de *La France Juive* un prophète :

« Le puissant et clairvoyant Edouard Drumont. »

Rouault, avec mauvaise foi, cherche à inverser la hiérarchie des haines de Drumont :

« S'il met le Maçon dans le même sac que le Juif, il trouve le premier plus hideux encore, comme étant plus hypocrite et veule. Car le Juif, lui, il est dans son rôle, il agit selon sa race; Drumont ne lui en veut pas au fond. »

“Drumont ne lui en veut pas”, on a peine à croire que Rouault ait lu *La France Juive*. Il s'agit d'un fort euphémisme par litote. Quant à l'antimaçonnisme de Drumont, nous avons vu qu'il était largement moins mortifère que son antisémitisme. Rouault s'attache essentiellement à analyser la pensée antimaçonnique de Drumont en s'appuyant sur le chapitre de *La France Juive* qui y est consacré et sur *Nos maîtres. La Tyrannie maçonnique*. Rouault est influencé par la vision de la maçonnerie de Drumont mais souligne ce qui intéresse le judéophobe dans cette institution :

« Leur manière d'agir [aux Juifs] varie peu. Ils n'aiment guère à attaquer ouvertement; ils créent ou plutôt ils corrompent quand elle est créée, car là encore ils ne sont pas inventeurs, une association puissante qui leur sert comme machine de guerre. »

L'idée phare de Drumont est bien celle-ci : exploiter l'antimaçonnisme catholique de Barruel et consorts pour le rattacher à sa doctrine. La franc-maçonnerie en tant que telle n'intéressait

nullement Drumont s'il ne pouvait prétendre que l'institution serait le paravent des Juifs pour gouverner le monde. L'aspect secret de la franc-maçonnerie est bien pratique pour forger une théorie car peu nombreux sont les Français qui peuvent la démentir.

Dans le numéro de décembre 1943 des *Documents Maçonniques*, Henry Coston propose un article sur la Ligue Internationale contre l'Antisémitisme. On peut y voir le pendant du chapitre consacré par Drumont à l'Alliance Israélite Universelle dans *La France Juive*. Coston nie l'aspect défensif de cette ligue :

« La LICA n'était donc pas, à l'origine, une association de défense juive : elle était la formation d'attaque, de combat, qu'elle est restée jusqu'à la fin. »

Les judéophobes éprouvent le besoin de concrétiser leur paranoïa conspirationniste en imputant à une association juive des pouvoirs qu'elle n'a pas. Pour Drumont, le complot juif international était incarné par l'Alliance Israélite Universelle. Pour Coston, par la LICA (devenue la LICRA après la guerre). Pour Le Pen, par le Bnaï Brith (association paramaçonnique créée par des Américains juifs refoulés par les loges maçonniques aux Etats-Unis dans la deuxième moitié du XIXème siècle). Le fantasme des judéophobes depuis Drumont jusqu'à Le Pen, a donc besoin de prendre corps ; ce qui permet de focaliser tous les stéréotypes possibles en rapport avec le mythe du complot. La haine de Coston envers la LICA trouve une autre raison. Son directeur, Bernard Lecache, avait hérité des droits d'auteur de Drumont en épousant la petite-nièce héritière de l'auteur de *La France Juive*.

Parmi les clichés liés au mythe du complot, on retrouve

- l'accusation de bolchévisme :

« C'est, en effet, l'Ambassade soviétique qui subventionnait la LICA. »

- l'influence de la franc-maçonnerie :

« C'est au comité central de la LICA que nous découvrons la plus remarquable brochette de Maçons. »

- Le bellicisme :

« Lorsque le conflit de 1939 éclate, le F. ? Lecache exulte. Il la tenait "sa" guerre. »

Le rapprochement entre la haine portée par Drumont contre l'Alliance Israélite Universelle de Crémieux et la haine de Coston contre la LICA de Lecache est évident. Coston l'avoue lui-même :

« Ce judéo-maçon [Lecache] - que d'aucuns comparent à Crémieux. »

Tous les points communs existant entre les *Documents Maçonniques* et *La France Juive* permettent d'affirmer que la revue vichyste a perpétué le message de Drumont. Indubitablement, les caisses de résonance que furent la revue les *Documents Maçonniques* et les films *Forces Occultes* et *Le Juif Süß* allaient troubler à nouveau l'opinion publique pendant une génération au point que la Collaboration et les lois antisémites et antimaçonniques devinrent sujets tabous jusque dans les années 1970.

***Forces Occultes* : le cinéma au service de l'antimaçonnisme pétainiste.**

Avant d'analyser le film antisémite et antimaçonnique *Forces Occultes*, il est essentiel de livrer quelques extraits du scénario pour mieux en comprendre la teneur. Il s'agit du passage le plus significatif du moyen-métrage. Il illustre toute la haine et les fantasmes que les collaborationnistes exprimèrent vis-à-vis de la franc-maçonnerie. Dans cette scène, on réalise à quel point la caricature est puissante. Les auteurs du film tentent de faire croire au Français que la franc-maçonnerie est

un Ordre international uni alors que depuis la fin du XIXème siècle, elle s'est scindée en de multiples branches philosophiques et métaphysiques. Le pire tient au soupçon de *doctrine supérieure*. On sent derrière cette expression sibylline une rémanence de la mystification taxilienne, laquelle avait subjugué les Français au point de les persuader que le diable était le grand-maître de la franc-maçonnerie internationale.

« Larrivière : Mon petit Avenel, je vais vous révéler, quoique je ne doive pas... ces fameux secrets maçonniques dont on fait tant de mystères... En Maçonnerie on cache tout aux petites gens... en bas vous ne savez rien... En haut vous commencez à voir un peu plus clair dans le jeu mondial... Moi-même je ne suis pas totalement éclairé sur les intentions des dirigeants de notre Ordre, mais quand je dis "dirigeants" je me trompe... Y a pas de chefs, chez nous... Il n'y a que des exécutants... je ne suis qu'un pion sur un échiquier... j'accomplis une fonction... je reçois des messages... j'obéis... je transmets... J'agis...

Avenel : Mais qui dirige ?

Larrivière : Personne !... Qu'est-ce que la Maçonnerie ?... des groupes d'hommes qui se sont réunis aux quatre coins de l'univers pour enserrer le monde dans un réseau aux mailles infranchissables... Nous sommes 50 000 en France... 500 000 en Angleterre... 3 000 000 en Amérique... C'est peu... Mais c'est énorme... parce que nous formons un bloc uni, d'une seule volonté..., 300 parlementaires sont Francs-Maçons... En Angleterre, le Roi fait partie de notre Ordre... Aux Etats-Unis, le président est 32ème... Il n'y a pas un pays où nous n'ayons nos hommes. Je ne vous montre ici de la Maçonnerie que la puissance physique... Il y a peut-être autre chose...

Avenel : Mais quoi ?

Larrivière : Une doctrine supérieure... Une antique expérience des forces du Monde... Qui nous permet de pousser les peuples tantôt vers la mort... Quand il le faut... »

Nous allons tenter de présenter l'historique de *Forces Occultes* et dresser un rapide portrait de ses auteurs. Puis nous analyserons les arcanes du film antimaçonnique à partir de son scénario et de certaines scènes. Enfin nous examinerons les conséquences de *Forces Occultes* dans la société française des années quarante.

I Les auteurs

Au lendemain de la défaite, Pétain et ses sbires s'évertuèrent à trouver des boucs émissaires sur lesquels ils pourraient décharger leur rancœur. Dès le 13 août 1940, les lois antimaçonniques étaient promulguées. Elles déclaraient dissoutes toute association dont l'activité s'exerce de façon

clandestine ou secrète. La loi du 13 août fut prolongée par la circulaire du 19 décembre 1940 qui interdisait aux dignitaires francs-maçons tout poste dans la fonction publique. La franc-maçonnerie fut combattue par le régime de Vichy car elle était considérée comme secrète, internationale et donc alliée de l'Angleterre mais surtout parce qu'elle fut le pilier de la IIIème République démocratique et laïque.

Créer un film destiné à ruiner la franc-maçonnerie dans l'idée du public, tel était le souhait de l'historien Bernard Faÿ. Résolument antimaçon, il prouva ses convictions dans son rôle d'archiviste zélé. En effet, il profita de son titre d'administrateur de la Bibliothèque Nationale pour regrouper tous les documents volés aux obédiences maçonniques par la police de Vichy. Faÿ voulait révéler aux Français le prétendu complot maçonnique pour qu'il soit détruit. Pendant quatre ans, il travailla sans relâche pour la destruction de la Maçonnerie. Il créa les *Documents maçonniques*, organisa des expositions, édita des brochures, des tracts, présenta des émissions de radio avant de participer au film antimaçonnique *Forces occultes*. Il réalisa également une série de conférences sur tout le territoire français. Sans aucun scrupule, il jugea bon d'installer le service des sociétés secrètes rue Cadet, dans les locaux mêmes du Grand-Orient. A la Libération, B. Faÿ sera condamné en 1946 à la peine capitale, elle sera commuée aux travaux forcés à perpétuité. En 1956, le président de la République René Coty lui accordera la grâce présidentielle.

Le scénario de *Forces Occultes* fut imaginé par Jean Marquès-Rivière, un passionné des religions et philosophies orientales. Cette passion se traduit par la publication d'une dizaine de livres comme *A l'ombre des monastères tibétains* (1930) ou *Amulettes, talismans et pentacles dans les traditions orientales et occidentales* (1938). Ces ouvrages lui permettent d'être lauréat de l'Académie française. Il est également membre de la Société asiatique. Poussé par sa curiosité pour

l'ésotérisme, Marquès-Rivière est initié à la Grande Loge de France au début des années 30. Déçu par la philosophie maçonnique, il quitte sa loge dès 1931 et assouvit ses penchants vengeurs dans un ouvrage intitulé *L'organisation secrète de la franc-maçonnerie* édité en 1935. Cet homme opportuniste n'hésite pas à vanter le triomphe du nazisme dans un livre publié en 1941 sous le titre *Les ouvriers et Hitler*. Sa haine des Juifs et des francs-maçons le conduit à s'engager dans un service de l'Abwehr. Il est également membre du Parti Populaire Français. La collaboration zélée de Marquès-Rivière avec les nazis fait l'objet d'une condamnation à mort par le Tribunal de Paris le 21 janvier 1947. Mais l'antimaçon avait déjà pris la fuite vers l'Espagne où il mourut bien plus tard.

L'homme qui mit en scène *Forces Occultes* était un franc-maçon qui, contrairement à Marquès-Rivière, n'avait pas encore désavoué l'institution maçonnique. Cet homme s'appelait Jean Mamy, il était encore vénérable de la loge « Ernest Renan » au Grand Orient quand les bottes des Allemands frappèrent le pavé parisien en juin 1940. Il est donc important de signaler que les francs-maçons n'eurent pas tous un comportement exemplaire sous l'Occupation. La Maçonnerie créa cependant le réseau de Résistance " Patriam Recuperare " qui publia un journal clandestin et des maçons comme Pierre Brossolette, Pierre Mendès-France et Félix Eboué représentèrent les idéaux de leur institution au côté de De Gaulle. Opportuniste, Jean Mamy manqua également de courage puisqu'il tourna *Forces Occultes* sous le pseudonyme de Paul Riche. En tant que journaliste il collabora au *Pilori*, périodique à caractère nettement antisémite et antimaçonnique. A la Libération, il fut condamné à mort et fusillé le 29 mars 1949, plus pour ses dénonciations de résistants que pour sa participation à *Forces Occultes*.

II - Le film

Indubitablement, le film fut habilement réalisé grâce à des moyens importants. L'Allemagne nazie avait contribué à la production de *Forces Occultes* à hauteur d'un million trois cent cinquante mille francs constants. Les scènes principales furent tournées au palais Bourbon et dans une loge reconstituée avec le matériel confisqué aux francs-maçons par la police de Vichy. L'antimaçonnisme est lié à l'antisémitisme dans une même propagande à partir de novembre 1942. En juin 1942, Vichy avait déjà diffusé dans toute la France, une brochure illustrée de douze pages poussant à haïr l'étranger « profiteur judéo-maçon » et en rappelant la prétendue collusion entre la franc-maçonnerie et la « flibuste juive ». Le tournage du film débuta le 9 septembre 1942 dans les studios Nova Films de Courbevoie et la première projection eut lieu dans une salle des Champs Elysées, le 9 mars 1943. Les moyens dégagés par l'Allemagne nazie pour la réalisation de ce film permettent d'engager trois cent cinquante hommes qui figurent les députés et cinquante femmes qui interprètent la foule qui emplit les tribunes du Palais Bourbon réservées au public. Le commanditaire du film est le chef de la section cinéma de la Propaganda Abteilung, le Dr Dietrich, qui finance *Forces Occultes* en fournissant 1 200 000 francs. Le succès du film est important à Paris puisque la recette de la première semaine d'exploitation est de 217 245 francs.

En province, le film antimaçonnique souffre de sa courte durée : cinquante-trois minutes. Un moyen métrage n'attire pas les provinciaux qui cherchent avant tout à se divertir. Le sketch "Restez dîner" interprété par Fernandel et qui est projeté avant *Forces Occultes* ne suffit pas à séduire le public hors capitale. De plus, la diffusion fut médiocre. J. Lauzin, propriétaire de la maison de distribution qui vendait le film, avoua qu'il n'avait distribué que dix-neuf copies pour toute la France. Par ailleurs, plusieurs directeurs de salles s'abstinrent de projeter la copie qu'ils avaient reçue.

L'affiche de *Forces Occultes* aurait pu attirer le public si le film avait été plus largement diffusé. En effet, elle comportait plusieurs éléments d'accroche comme le titre mystérieux, inscrit en gros caractères mais aussi l'image tirée de la scène phare du moyen métrage dans laquelle on assiste à l'initiation du personnage principal, le député Avenel. On y voit également les visages inquiétants des trois francs-maçons qui guident l'impétrant dans le temple. On imagine sans peine la réaction des passants qui découvriraient ce tableau intrigant. Un homme aux yeux bandés qui, de plus, est empoigné par trois personnages affublés de tabliers donnent à l'affiche un caractère menaçant. La propagande souhaitait agir sur les passants de façon violente pour les transformer en futurs spectateurs et n'hésita pas à user de ces images d'Epinal avant même la projection du film. Le scénario est fondé sur l'antiparlementarisme. Une scène du film montre la manifestation fasciste du 6 février 1934, au cours de laquelle la police républicaine avait dû intervenir violemment, sans quoi l'extrême droite se serait emparée de la Chambre de députés. Les fascistes des années trente sont donc considérés comme les martyrs du régime parlementaire de la III^{ème} République.

L'antisémitisme et l'antimaçonnisme sont, évidemment, les ingrédients principaux de la trame filmique. Le réalisateur de *Forces Occultes* a multiplié les effets d'ombres et de lumières pour donner à son film un caractère inquiétant.

Manifestement, Jean Mamy n'eut aucun scrupule à user de la plus sinistre des satires. Dès la première séquence, la franc-maçonnerie est représentée sous la forme d'une araignée. La caricature n'est pas sans rappeler la célèbre pieuvre mafieuse contrôlant la société et l'économie à l'aide de ses multiples bras. Marquès-Rivière et Mamy ont accru l'aspect grotesque de cette image en remplaçant la pieuvre par un animal encore plus hideux.

Forces Occultes a hérité de la tradition théâtrale du *Grand Guignol*. Tout est réuni pour effrayer le spectateur. La musique augmente l'atmosphère tragique des scènes majeures. Le deuxième plan du film reproduit la carte des zones d'influence américaine, soviétique et britannique. Ces zones sont ensuite remplacées par une carte représentant les régions d'influence de la franc-maçonnerie. La paranoïa de Marquès-Rivière est une fois encore révélée par cette scène. Il imagine l'emprise maçonnique répandue sur la terre entière.

Les attaques sont à peine voilées tout au long du film. Ainsi, le bolchevisme est brocardé par l'assimilation des députés maçons aux députés socialistes et communistes qui siègent à leurs côtés, au début de *Forces Occultes*. Le spectateur doué d'observation peut remarquer un vieil homme à la longue barbe blanche parmi les députés. Il s'agit d'un sosie d'Arthur Groussier qui fut le premier vice-président de la Chambre des députés et grand-maître du Grand Orient. Marquès-Rivière devait se souvenir de ce point historique. Quant à l'anti-américanisme, il est présent lors de la scène où figure le portrait de Roosevelt. Le député Avenel attend de passer sous le bandeau, dans une pièce où se trouve le portrait du président des Etats-Unis et plus tard le vénérable Larrivière révèle que Roosevelt est initié au 32ème degré. Les loges seraient donc, selon Marquès-Rivière, au service des Alliés. L'antisémitisme des auteurs de *Forces Occultes* égale la haine malade de Drumont et de son ouvrage *La France Juive* mais aussi celle des Allemands et de leur film *Le Juif Süß*. Après son initiation, le député Avenel est saisi par un bonhomme à la mine patibulaire et au nez crochu qui lui présente une carte sur laquelle est inscrit son nom : *Isaac Lévy-Stein*. Si l'antisémitisme n'avait pas abouti à la Shoah, on aurait presque pu rire devant tant de clichés affichés sans hésitation.

Bien sûr, les sectateurs de la collaboration n'ont pas oublié de faire l'amalgame entre la Maçonnerie et le Judaïsme. Pour cette raison, le temple 4 du Grand-Orient à Paris a été sauvé du sac des nazis pour les besoins du film. Dans ce même temple, on voit l'équerre et le compas côtoyer le sceau de Salomon sur les murs. D'autres clichés parsèment le film tels celui de la franc-maçonnerie antichrétienne. Au moment de la lecture des enquêtes sur le profane Avenel, un frère fait la moue en apprenant que le député a fait sa première communion. L'arrivisme n'est pas oublié non plus. Le vénérable montre la poignée de main maçonnique au nouvel initié et lui déclare :

" Avec ce signe là, on ouvre toutes les portes ".

On retrouve bon nombre de lieux communs qui étaient déjà développés dans la revue *Les Documents Maçonniques* tels que les consignes de votes imposées aux frères ou la protection des escrocs comme Stavisky.

Les acteurs contribuent largement à la diffusion de la propagande de l'Etat français. L'idéal vichyste est incarné par le député nationaliste Avenel. "Naïf", il accepte de se faire initié au Grand-Orient. Le réalisateur tente de montrer aux spectateurs que le député se rend vite compte de son erreur et que les francs-maçons sont d'infâmes comploteurs et des affairistes. Avenel est véritablement le porte-parole de Marquès-Rivière, Mamy, Faÿ et de leur propagande de haine, comme le prouve cette phrase prononcée par le député vers la fin du film :

« je trouve ce milieu maçonnique pourri d'arrivistes écoeurant... Tant de vertus affichées sur le programme sur la porte, tant de mystères à l'intérieur pour ne cacher que ces petites combines, ces appétits de commitards, je m'attendais à trouver des hommes dévoués sinon supérieurs... Au lieu de ça, je n'ai rencontré que des quémandeurs de bureaux de tabac ou de décorations... ou alors des fripouilles qui cherchaient à m'utiliser pour échapper à des condamnations... En dehors d'eux, des phraseurs, des sectaires, ignorant tout... ne connaissant rien de l'histoire de leur pays... rien de l'histoire du monde, rien de la politique, rien de la philosophie, rien... »

Ces propos semblent tirés des pamphlets de B. Faÿ ou de Marquès-Rivière. En 1935, ce dernier écrivait dans *Les grands secrets de la franc-maçonnerie* :

« La Franc-Maçonnerie - abstraction faite de l'immense phalange des charcutiers, dentistes marrons, parlementaires et petits pharmaciens de province du Grand-Orient - est une solennelle bouffonnerie derrière laquelle ne se cache RIEN.
«⁶⁹⁸

L'autre personnage important est celui du vénérable Larrivière. Dans l'esprit pervers des fidèles d'Hitler, les francs-maçons tirent les ficelles de toutes les sociétés et sont à la tête d'un gouvernement mondial invisible. Larrivière est le portrait type de cette illusion. De son bureau, le vénérable n'a qu'à décrocher son téléphone pour dicter ses directives à l'Armée, à la presse et au parti radical socialiste, et tous ses interlocuteurs de répondre comme un seul homme :

« A vos ordres. »

On ne peut parler de *Forces Occultes* sans évoquer la scène de l'initiation du député Avenel. Celle-ci est proche de la réalité. Marquès-Rivière et Mamy ont été francs-maçons et ont mis leur expérience au service de la cause pétainiste. Pour cette raison, la cérémonie d'initiation est quelque peu caricaturale par certains aspects. Le cabinet de réflexion où se trouve le profane avant son initiation est couvert de dessins macabres plus que de coutume et le député en dégage un commentaire ironique :

« pas rigolo leurs trucs. »

Le réalisateur détourne le concept initiatique de certains détails du rituel pour les ridiculiser. L'exemple le plus flagrant est le gros plan sur la bouteille d'aloès qui sert à remplir le calice d'amertume. Sur cette bouteille, il est écrit *Fiel* en caractères gras et légèrement ondulés comme pour figurer les flammes de l'enfer. Enfin, on remarque que les auteurs du film ont commis quelques erreurs dans la révélation des secrets maçonniques. A la fin du film, le frère Lévy-Stein est applaudi

⁶⁹⁸ Marquès-Rivière, Jean , *Les Grands secrets de la Franc-Maçonnerie*, éd. Baudinière, Paris, 1935, p. 85

en loge, ce qui est contraire à la philosophie maçonnique. La quasi-totalité des membres de la loge ne portent pas de gants et sont affublés de masques noirs au moment où Avenel découvre la lumière. Mais le plus troublant est le vouvoiement que les frères imposent au député comme s'il n'était pas réellement initié. Dans le film, il n'est pas systématique entre tous les frères, mais il reste majoritaire, gommant l'aspect fraternel des relations maçonniques. Ce détail fut sans doute volontairement inséré dans le scénario par les auteurs de *Forces Occultes*.

La dernière scène est d'un pathétisme pouvant prêter à sourire, si on l'analyse au second degré. En effet, on voit la Terre exploser sous l'emprise d'un franc-maçon dont le visage affiche un sourire satanique. En révélant qu'ils ne reculaient devant aucun stéréotype pour diffuser leur propagande, les pétainistes ont prouvé qu'ils prenaient les Français pour des naïfs aisément manipulables.

III - Les conséquences du film

De façon unanime la presse salue *Forces Occultes* dès sa sortie, pour le quotidien *L'oeuvre*

:

« Forces Occultes aux Champs Elysées. »

Voilà un titre prometteur, et le spectateur peut attendre des révélations sensationnelles sur les puissances ténébreuses dominant ou ayant asservi l'Etat français : trusts, finance, juiverie, synarchie, cléricisme, franc-maçonnerie. En l'occurrence, il s'agit seulement de cette dernière et l'auteur du film, M. Marquès-Rivière, s'est plus soucieux, semble-t-il, de mettre l'accent sur le pittoresque rituel et les mesquineries politiques d'intérêts particuliers que sur la pesante influence et les redoutables immixtions des forces occultes dans la vie nationale et internationale, toutes forces qu'il s'agit de neutraliser, d'éliminer sans exception impitoyablement, des sphères de l'Etat.

Une bonne moitié du film est réservée aux épreuves de l'initiation du candidat franc-maçon. Nous ne discuterons point de l'orthodoxie de telle ou telle scène, l'auteur, ancien franc-maçon, assure-t-on, étant mieux qualifié que nous mêmes pour en juger. Quant aux impressions du public, elles sont assez contradictoires : « Pas rigolo, leur truc ! », disent les uns avec les héros de l'histoire, « très rigolo », déclarent les autres.

Le film commence sur une scène violente d'interpellation à la Chambre. Un jeune député, Avenel, fustigeant tout à tour les représentants du capitalisme, ceux du communisme, puis le centre conservateur, provoque les clameurs furieuses de l'assemblée. Avenel, vous l'avez deviné, va être aussitôt envoûté, accaparé, enrôlé par la franc-maçonnerie, mais au lieu des grandes tâches dont il rêvait, il se voit sollicité sans cesse par des quémandeurs éhontés, frôlés par tous les scandales jusqu'au moment où excédé, indigné, il se dresse seul contre tous ses « frères » contre « leur » guerre. Ce qui lui vaut d'être exécuté à coups de couteau par des hommes de main à la solde de la maçonnerie.

Quelles forces occultes les prochains films de Marquès-Rivière démasqueront-ils ? Souhaitons que, cette fois, il s'attache moins aux faits et aux personnages secondaires pour montrer lumineusement le rôle néfaste des maîtres mystérieux de l'Etat, de celui d'aujourd'hui comme de celui d'hier.

Techniquement, le film réalisé par Robert Muzard et Paul riche est parfait. Il a été servi par d'excellents interprètes. Les principaux rôles sont tenus par deux bons comédiens que nous entendons journallement à la Radio et que nous voudrions voir plus souvent sur nos écrans : Maurice Rémy, dans le rôle d'Avenel, est plein de sincérité et de fougue; Marcel Vibert, dans celui d'un vénérable, fait preuve d'autorité et d'astucieuse rouerie.

Jean Laffray. »⁶⁹⁹

La revue de cinéma *Vedettes* consacre également un article sur le film :

« La société Nova films, que dirige M. Robert Muzard, vient de réaliser un nouveau film, inspiré d'un problème national « forces Occultes », qui traite du rôle de la franc-maçonnerie en France. L'origine de la franc-maçonnerie semble assez obscure, quelques-uns la font sortir des mystères de l'Egypte ou de la Grèce, d'autres la font remonter jusqu'à la construction du Temple de Jérusalem sous Salomon, certains autres pensent qu'elle doit son existence à une confrérie de maçons constructeurs qui, au VIII^e siècle, voyagèrent en Europe, construisant les basiliques. Quant à notre maître à tous, journalistes, Georges de la Fouchardière, il avait sur l'origine de la franc-maçonnerie des idées très originales quand il écrivit, en 1928, dans son spirituel ouvrage, « Les oies du Capitole : « Je devine que les premiers francs-maçons furent de braves gens qui, possédés par des femmes embêtantes et soucieux de passer leurs soirées en dehors du foyer conjugal, inventèrent un semblant de religion pour les hommes seulement... »

Pour la première fois, une caméra a pénétré au Grand-Orient, cette demeure secrète de la rue Cadet, ainsi qu'au Palais Bourbon. Depuis l'armistice, la Chambre des Députés n'avait pas retenti des cris des séances. On a donc reproduit, à l'occasion de « Forces Occultes », le tumulte des anciens débats dont, jusqu'à ce jour, nous n'avions eu qu'un faible aperçu par les récits des journaux...

Un jeune député plein d'ardeur est invité à adhérer à la Maçonnerie. Habilement travaillé, il finit par accepter. Il est introduit au Grand-Orient, où il prête serment. « Forces Occultes » nous montrera les détails de la cérémonie... Détails grotesques, et la plupart des maçons sensés riaient eux-mêmes de ces pratiques stupides. Le jeune membre de la Loge sera bientôt mystérieusement poignardé.

Ce film qui a été réalisé par Paul riche, est un tout petit drame où se mêlent la vérité historique et le mystère. Le sujet en a été écrit par M. Marquès-Rivière, qui a étudié de très près les questions maçonniques. Le rôle du jeune député est tenu par Maurice Rémy; celui du Vénérable par Marcel Vibert; celui de Larivière (le député qui entraîne Avenel) par Bovério. Les autres interprètes sont Gisèle Parry, Léonce Corne, Louis Vallet et Darfeuill.

Arnaud Monestral »⁷⁰⁰

⁶⁹⁹ L'Oeuvre, 15/3/1943

⁷⁰⁰ Vedettes, mars 1943

Les journalistes du *Matin* participent aux louanges en déclarant que :

« Pour la première fois de son histoire, la Maçonnerie subit la dissection publique, la divulgation, la dispersion brutale de ses oripeaux, de ses appétits, de ses fantoches...

Forces Occultes, bain de vérité, est un acte courageux et salubre. »⁷⁰¹

Enfin, François Vinneuil (alias Lucien Rebatet) du *Petit Parisien* est le critique le plus enthousiasmé par la rage antisémite et antimaçonnique du film, il affirme :

« Le film *Forces Occultes* est une date politique. Pour la première fois, la caméra a violé le « sublime secret ». C'est une preuve qu'en dépit de ses efforts obstinés, des ténébreuses expériences qu'elle nourrit toujours, des hommes qu'elle maintient en place, la franc-maçonnerie a reçu chez nous un coup décisif. *Forces Occultes* a été réalisé par M. Paul Riche sous la forme d'un documentaire sobrement romancé. Un jeune parlementaire, Pierre Avenel, ardent patriote détestant les démagogues, fait parler beaucoup de lui à la Chambre. Les hommes des loges ont compris qu'il y avait là un tempérament hardi, encore un peu naïf, à mettre au service de leurs entreprises, à neutraliser tout au moins. Adroitement circonvenu, Pierre Avenel accepte d'entrer au Grand-Orient. Il y est initié malgré la sourde opposition de quelques vieux sectaires. Mais bientôt, il est déçu par cette fameuse solidarité maçonnique qui ne s'exerce que dans le sens le plus funeste du favoritisme, de la plus scandaleuse injustice. Sa déception se change en fureur lorsqu'il s'aperçoit que la franc-maçonnerie avec ses innombrables ramifications judaïques pousse fanatiquement à la guerre. Membre d'une commission de la Défense nationale, Avenel sait que cette guerre ne peut être que désastreuse pour la France. Il s'élève violemment contre les stupides manoeuvres des francs-maçons. Il signe du même coup sa condamnation. Les dignitaires l'attirant dans un guet-apens, le font poignarder. Il en réchappe par miracle, mais pour entendre monter vers son lit la rumeur de la mobilisation générale précipitant la France dans le malheur en réalisant les rêves sanglants de la maçonnerie universelle. C'est une anecdote plus que vraisemblable, calquée à quelques détails près sur tous ces crimes maçonniques demeurés chaque fois impunis et qui ont jalonné chez nous l'histoire du régime défunt. La collaboration de M. Marquès-Rivière, l'un des spécialistes français les plus profondément renseignés sur les sociétés secrètes, augmente encore le caractère d'authenticité du film. Les scènes essentielles, minutieusement reconstituées : cérémonies de l'initiation, grande tenue rue Cadet respirent la vérité... Nous sentons que les choses se passaient bien ainsi. Nous comprenons beaucoup mieux que dans différentes expositions la signification de ces rites bizarres : épées, formules cabalistiques, masques, destinés à frapper l'imagination du « maçon moyen » sert à maintenir dans le secret un caractère religieux qui répondait bien en effet à ses ambitions.

On n'a qu'un regret. C'est que *Forces Occultes* n'ait pas été développé un peu plus. En élargissant le sujet, on avait sans peine la matière d'un grand film dramatique. On en avait sous la main le héros avec les excellents interprètes, Maurice Rémy, que l'on voit très peu sur nos écrans, Marcel Vibert et Bovercio. Tel qu'il est, le film de M. Paul Riche constitue une précise et saisissante leçon.»⁷⁰²

Mais les journaux étaient tous sous contrôle de la police politique de Vichy ou de la Gestapo, il n'est donc pas étonnant qu'ils se soient fait l'écho des idées de Mamy et de Marquès-Rivière. Malgré tout, Marquès-Rivière n'était pas satisfait, son œuvre destructrice n'était pas assez relayée selon lui.

Dans l'hebdomadaire *Révolution nationale* du 10 avril 1943 il déclarait :

« Dans notre pays, d'une étonnante timidité lorsqu'il s'agit de plonger le bistouri dans un abcès, dont il est près de mourir, une tentative comme celle de " *Forces Occultes* " paraît encore très audacieuse, et sa réalisation n'en est pas

⁷⁰¹ *Le Matin*, 15/3/1943

⁷⁰² *Le Petit Parisien*, 14/3/1943

tellement facile : tant pour les autorisations à obtenir que pour les indispensables capitaux à réunir, et même pour son exploitation, nous avons pu constater que les enthousiasmes n'étaient pas toujours brûlants. D'ailleurs, dès que la franc-maçonnerie est en cause, les responsables font toujours preuve à son égard d'une curieuse indulgence. »

Faut-il parler de curieuse indulgence quand on sait, aujourd'hui que 170 000 Français furent fichés par le service des sociétés secrètes comme suspects, que 6000 francs-maçons furent inquiétés et 989 déportés ? Les quelques personnes qui stigmatisèrent le film n'en eurent que plus de mérite. Tel fut le cas de Gabriello, l'acteur qui se rendit célèbre pour son rôle dans le film *L'assassin habite au 21* de Clouzot. Dans son spectacle de cabaret, Gabriello n'hésita pas à ridiculiser la trame de *Forces Occultes*. L'acteur savait de quoi il parlait puisqu'il fut membre de la loge Isis-Montyon au Grand-Orient. La réponse du berger à la bergère ne se fit point attendre puisque Jean Mamy écrivit dans le journal *L'Appel* du 15 mai 1943 :

« En maçonnerie, le frère Gabriello fut en tête de tous les programmes Trois Points. On se l'arrachait, ma chère, de loge en loge, de banquet rituelique en agape fraternelle ; il était la coqueluche bredouillante de toutes les goinfreries triangulaires, de toutes les fêtes blumistes sous le signe de l'équerre et du compas... »

L'impact idéologique du film sur la population française fut sans doute bien inférieur à ce qu'en attendait Mamy et ses collaborateurs. Il est même possible qu'il engendra des carrières maçonniques. En effet, les quelques centaines de milliers de personnes qui avaient vu *Forces Occultes* mais également l'exposition antimaçonnique au Petit Palais furent dubitatives devant la hargne déployée pour combattre la franc-maçonnerie. Au contraire, de nombreuses personnes furent fascinées par la beauté des tabliers, des bannières et des sautoirs.

Le franc-maçon François Cariès, inspecteur des finances interviewé par Serge Moati dans le film

Voyage au pays des francs-maçons (1989) renforce cette hypothèse en déclarant :

« Pendant l'Occupation, j'étais écolier et on nous emmenait de force avec des professeurs pour visiter des expositions antimaçonniques organisées par le gouvernement de Vichy. C'était fait dans un esprit de dénigrement mais c'était quand même très bien fait. On ne voyait pas le complot judéo-maçonnique mais des objets d'une beauté frappante, des choses très impressionnantes pour l'imagination à caractère funéraire ou royal comme des couronnes ou des dorures. »

Marquès-Rivière affirmait que la Maçonnerie tenait le gouvernement de la France par les comités politiques, par les diverses Fraternelles et Amicales maçonniques, par les multiples filiales des Loges répandues sur le territoire comme une géante toile d'araignée, par les Maçons enfin placés partout, à tous les postes, des plus humbles aux plus honorifiques. Le scénariste de *Forces Occultes* avait tenu ces propos lors du discours précédant la première du film antimaçonnique, le 9 mars 1943.

Lors de la projection de *Forces Occultes* le 26 mai 1946, Francis Viaud, Grand Maître du Grand Orient de France déclara :

« De toute évidence, le profane Avenel cherche tout de même quelque chose, il cherche un idéal... Et de fait, quand un profane vient frapper à la porte de nos temples, il veut trouver chez nous l'explication - qu'il ne trouvera d'ailleurs jamais complètement - de sa destinée et de celle du monde. »⁷⁰³

Le Juif Süss, Veit Harlan (1940)

Né en 1692, Joseph Süss entra en 1732 au service du Duc de Wurtemberg. Il était le cousin de Samuel Oppenheimer, rappelé en 1673 par l'Empereur Léopold pour sauver l'Empire de l'invasion turque, trois ans après le décret d'expulsion des juifs de Vienne. Samuel Oppenheimer avait initié une dynastie des "Juifs de cour" qui révolutionnèrent le système financier de l'économie autrichienne et allemande. Süss était un très bon financier mais un politicien peu scrupuleux. Il se rendit célèbre dans toute l'Allemagne comme un homme d'affaires sans pareil. Süss était aussi ambitieux et tyrannique que le Duc. Il prépara avec lui un complot contre le Parlement, pour convertir le duché protestant au catholicisme, avec comme but d'en abolir les privilèges. Cependant, le Prince mourut précocement, ce qui sonna la fin du règne de Süss. Condamné, il fut pendu dans une cage de fer à Stuttgart, en 1738. Süss fut exécuté car il était Juif et non en tant que

⁷⁰³ Francis Viaud, *Mon itinéraire maçonnique*, PUF Paris, 1983, p. 163

financier du Prince. Pour preuve de cet antisémitisme, ses associés chrétiens ne furent jamais jugés. L'écrivain allemand Wilhelm Hauff publia en 1827 l'histoire romancée de Süß, mais fidèle à la réalité. Le récit mélangeait l'intrigue politique et les amours contrariées de Léa, la sœur de Süß, et d'un jeune Allemand. Cent ans après Hauff, la notoriété du Juif Süß devint internationale grâce à Lion Feuchtwanger qui publia son *Juif Süß*. Lion Feuchtwanger, issu d'une famille de la bourgeoisie juive assimilée de Bavière, commença, en 1916, à s'intéresser au personnage du Juif Süß. D'abord, il écrivit un drame en trois actes, publié en 1917. Tout en étant sensible à l'antisémitisme, il avait rompu avec le judaïsme. Au départ, il souhaitait écrire une parabole exprimant sa réaction devant la guerre. Par la suite, il transforma sa pièce en roman, en reconstituant l'époque. A sa parution en 1925, son premier roman historique fut un succès immédiat. Plus de 100 000 exemplaires furent vendus en cinq ans. Quand Feuchtwanger, émigré aux Etats-Unis, mourut, en 1958, ses ventes dans le monde dépassèrent deux millions d'exemplaires.

Au cinéma, un film avait été réalisé par Lothar Mendes, à partir d'un scénario très fidèle au roman et présenté le 4 octobre 1934 à Londres. Il fit une carrière respectable sur le plan international, sauf dans l'Allemagne nazie, où il fut interdit. Les nazis ne purent supporter la relation avec l'actualité de l'antisémitisme qui y était clairement suggérée. Le film mit Goebbels en colère. C'est à sa demande, en 1940, que Veit Harlan tourna *Le Juif Süß*; ce film nazi, violemment antisémite, était une synthèse pervertie de toutes les représentations théâtrales et littéraires du célèbre personnage. Goebbels proposa donc la réalisation d'une réponse au film de Mendes à un réalisateur déjà très célèbre, Veit Harlan. Le film de Veit Harlan s'inscrit dans une politique de croisade raciste en Europe qui démarre véritablement en 1939. Cette croisade répond à une série de films antiracistes lancée par l'Angleterre et les Etats-unis comme *Jew Süß* de Lothar

Mendes, *The House of Rothschild*, Alfred Werker (1934) et *The life of Emile Zola*, William Dieterle (1937). Cette guerre de propagande contre propagande voit s'opposer le *Juif Süss* d'Harlan au *Dictateur* de Chaplin, tous deux sortis en 1940.

Goebbels proposa à Harlan un gros budget, de bons acteurs et d'excellents techniciens. Le but était de répliquer au *Dictateur* de Chaplin par une contre-offensive. Mélangeant les composantes traditionnelles de l'antisémitisme - pouvoir, sexe, argent, complot et utilisant de techniques cinématographiques pour suggérer son message (dans les cadrages, l'éclairage, les fonds enchaînés...), le film fut un triomphe. Présenté à la Mostra de Venise, acclamé dans ses critiques par le jeune Michelangelo Antonioni. Les historiens ne se souviennent pas ou peu que le réalisateur italien écrivait le 6 septembre 1940 dans le *Corriere Padano* toute son admiration pour le *Juif Süss* :

Una didascalica iniziale annuncia che i fatti narrati nel film : "l'ebreo Süss" sono basati su dati storici. I fatti sono i seguenti. Nel ducato del Wurttemberg il duca Carlo Alessandro, venendo meno ai propri giuramenti di governare secondo l'antica fedeltà e saggezza, è preso dal desiderio di eguagliare la vita disordinata e gioiosa dei sovrani dei paesi limitrofi : chiede infatti una guardia del corpo, un teatro dell'opera, un balletto. Ma il Consiglio gli nega ogni cosa. In seguito a gesto rifiuto, volendo comunque soddisfare le sue voglie, egli invia un messo a Francoforte, dall'ebreo Süss Oppenheimer, a chiedere denari. L'ebreo è astuto e approfitta della occasione per mettersi alle costole del Duca, che lo nomina suo consigliere finanziario. E quanto l'ebreo voleva. In breve tasse, dogane, pedaggi sono istituiti dappertutto, la vita rincarata ed i soprussi non si contano più, e le rivolte della popolazione sono stroncate nel sangue. Il potere di Süss cresce di giorno in giorno; il duca diviene nelle sue mani un burattino e giunge al punto di abrogare la legge che vietava agli ebrei l'ingresso nello Stato. Così, giorni dopo, centinaia di giudei entrano in Stoccarda, e favoriti dal loro potente fratello, rapidamente arricchiscono. Invano Röder e Sturm, si ergono a difesa del popolo : Süss vigila e induce il duca a sciogliere il Consiglio. Nel frattempo l'ebreo, invaghitosi della figlia al suo legittimo fidanzato, Faber. Süss contrariato, con l'accusa di alto tradimento, ordina l'arresto di Sturm. Ma non ancora soddisfatto e sicuro inculca nel suo duca l'idea di un colpo di Stato che lo renda sovrano assoluto; la qual cosa venuta a conoscenza degli ex-consiglieri, fa loro rompere ogni indugio e li decide ad agire : solo la guerra civile può ora salvare il ducato. Ma occorre che gli ordini giungano anche nei centri lontani, ed è Faber che s'incarica di portarveli. Senonché, sorpreso, viene tradotto in carcere. Padre e marito di Dorothea sono, così nelle mani di Süss, e la fanciulla, disperata, si reca dall'ebreo per supplicarlo di liberare i suoi cari. Süss acconsente, a patto però che la ragazza sia compiacente con lui. Dorothea, obbligata con la violenza, cede, ma poche ore più tardi il suo cadavere è ripescato nel Neckar, il fiume che traversa la città. È la scintilla che fa divampare la sommossa; il popolo invade la casa di Süss, ma questi è assente. Convinto Carlo Alessandro ad allontanarsi da Stoccarda e lasciarlo agire da solo, ora l'ha raggiunto a Ludwigsburg, dove una festa ha luogo in onore del duca. Ma anche Röder e Faber e gli altri giungono qui a sottoporgergli le richieste del paese. Il duca, ubriaco, monta su tutte le furie e nell'ira muore, di un colpo. Questa morte mette Süss in una situazione pericolosa. Tenta difatti l'ebreo di svignarsela, ma è fermato e tratto in arresto dai consiglieri, automaticamente rientrati in carica. Sottoposto a processo e condannato a morte, viene impiccato nella piazza di Stoccarda con la più alta forca che i fabbri della città, abbiano mai preparata. Contemporaneamente, un bando impone agli ebrei di abbandonare il paese nello spazio di tre gironi.

Propaganda efficace

Non esitiamo a dire che se questa è propaganda, ben venga la propaganda. Perché il film è potente, incisivo, efficacissimo. Tutte doti che gli provengono da un fatto : di essere equilibrato al massimo. Non un istante la pellicola rallenta, non un episodio appare in disarmonia con gli altri : è questo il film dell'armonia e dell'unità complete. Stonature non ce ne sono, tutto procede con una coerenza lucidissima, con un ritmo incalzante, con una precisione matematica, che vuol dire intelligente. E di intelligenza in "L'ebreo Süss" ce n'è molta, molta. Vedrete l'episodio di Süss che violenta la fanciulla : è condotto con un'abilità sorprendente. Ma anche tutto il resto, dai movimenti di massa ai dialoghi intimi, è ripreso in maniera impeccabile. Fin troppo. Quasi saremmo tentati di accusare il film di eccessiva regolarità, a scapito dell'estro improvvisabile, bizzoso, come piace a noi, ma è risaputo che il cinematografo è un miracolo di equilibrio, per cui non c'è nulla da aggiungere. Quanto all'interpretazione; idem come sopra. Ferdinand Marian, l'ebreo, è semplicemente formidabile, disegna la figura di Süss con una finezza sottilissima : giochi di mani, di sguardi, inflessioni di voce, atteggiamenti del corpo, tutti precisi. Ottimo, seppure un tantino teatrale, anche Werner Krauss, nei panni del duca, e così dicasi di Kristina Soderbaum. La sua disperazione nella scena citata più sopra non la dimenticheremo tanto facilmente e sinceramente applaudita
Michelangelo Antonioni ⁷⁰⁴.

704

Le Juif Süss

Des didascalies initiales annoncent que les faits narrés dans le film : « Le juif Süss » sont basés sur des données historiques. Les faits sont les suivants. Dans le duché du Wurtemberg le duc Carl Alexandre, délaissant ses serments de gouverner selon l'ancienne fidélité et la sagesse, est pris du désir d'harmoniser la vie désordonnée et joyeuse des souverains des pays limitrophes : il demande en effet un garde du corps, un opéra, un ballet. Mais le Conseil lui refuse chaque chose. Suite à ce refus, et désirant quoiqu'il advienne satisfaire ses envies, il envoie un messenger à Francfort, le juif Süss Oppenheimer, pour demander de l'argent. Le juif est rusé et profite de l'occasion pour se mettre du côté du Duc, qui le désigne comme conseiller financier. C'est justement ce que le juif voulait. En bref des taxes, des douanes, des péages sont institutés partout, la vie devient plus chère, les injustices ne se comptent plus, et les révoltes de la population sont brisées dans le sang. Le pouvoir de Süss croît de jour en jour ; le duc devient dans ses mains une marionnette au point d'abroger la loi qui interdisait aux Juifs l'entrée dans l'État. Ainsi, quelques jours plus tard, des centaines de Juifs entrent à Stuttgart, ainsi que des favoris de leur puissant frère, s'enrichissent rapidement. En vain, Röder et Sturm, se lèvent pour la défense du peuple. Süss veille et incite le duc à dénouer le Conseil. Entretemps le juif, s'amourache de la fille de Sturm, Dorothee et décide de l'épouser. Mais le père de la jeune fille la prévient et dans la nuit même il l'unit à son légitime fiancé, Faber. Süss contrarié, ordonne l'arrestation de Sturm pour haute trahison. Mais il n'est pas encore satisfait et inspire au duc l'idée d'un coup d'État qui le rend souverain absolu ; la situation arrivée à la connaissance des ex-conseillers, les décide à agir sans délai. Seule la guerre civile peut maintenant sauver le Duché. Mais il faut que les ordres arrivent jusqu'aux endroits lointains, et c'est Faber qu'on charge de les porter. Sauf que, surpris, il est conduit en prison. Le père et le mari de Dorothee sont, ainsi dans les mains de Süss, et la jeune fille, désespérée, se rend chez le juif pour le supplier de libérer ses proches. Süss consent, à condition que la fille soit complaisante avec lui. Dorothee, se faisant violence, cède, mais quelques heures plus tard son cadavre est repêché dans le Neckar, le fleuve qui traverse la ville. C'est l'étincelle qui provoque le soulèvement ; le peuple envahit la maison de Süss, mais celui-ci est absent. Il a convaincu Carl Alexandre de s'éloigner de Stuttgart et de le laisser agir tout seul. Maintenant il l'a rejoint à Ludwigsburg, où une fête a lieu en honneur du duc. Mais Röder et Faber et les autres parviennent à ce moment à soumettre les requêtes du pays. Le duc, ivre, se gonfle de fureurs et dans la colère il meurt, d'un coup. Cette mort met Süss dans une situation dangereuse. En effet, il tente de fuir, mais il est arrêté et incarcéré par les conseillers, qui ont automatiquement retrouvé leurs charges. Soumis à un procès et condamné à mort, il est pendu dans une place de Stuttgart avec la plus haute potence que les forgerons de la ville, aient jamais préparée. Au même moment, un avis impose aux Juifs de quitter le pays en l'espace de trois jours.

Propagande efficace

Nous n'hésitons pas à dire qu'il s'agit de propagande, eh bien qu'elle vienne la propagande. Parce que le film est puissant, incisif, très efficace. Toutes ses qualités proviennent d'un fait : d'être équilibré au maximum. Pas un instant, le film ne ralentit, pas un épisode n'apparaît en disharmonie avec les autres : c'est le film de l'harmonie et de l'unité complète. Il n'y a pas de fausse note, tout procède avec une cohérence très lucide, avec un rythme pressant, avec une précision mathématique, ce qui veut dire intelligente. Et l'intelligence dans « Le juif Süss » il y en a beaucoup, beaucoup. Vous verrez l'épisode de Süss qui viole la jeune fille est mené avec une adresse surprenante. Mais même tout le reste, des mouvements de masse aux dialogues intimes, est repris de manière impeccable. Nous serions presque tentés d'accuser le film de régularité excessive, au détriment de l'inspiration improvisée, capricieuse, comme cela nous

Le film attira quelque vingt millions de spectateurs dans l'Europe entière dont un pour la seule France. On note au passage que *La France Juive* a également attiré un million de lecteurs. L'influence de *La France Juive* aurait-elle donc été transmise d'une génération à l'autre ? Toutefois, le film fut sifflé à plusieurs reprises mais recueillit un succès auprès de spectateurs intrigués. Feuchtwanger fut offusqué car il pensait que son livre avait servi de base au film d'Harlan. Mais il n'en fut rien. Le livre de Feuchtwanger, en effet, ne servit pas de source au scénario. Celui-ci fut écrit par un auteur nazi, Eberhard Wolfgang Möller, d'après la nouvelle de Wilhelm Hauff, comme indiqué dans la première brochure d'information. Le scénario du *Juif Süß* comporte les ingrédients de l'antisémitisme traditionnel commun à l'Allemagne et à la France : complot, duplicité des Juifs, avidité. Pour cette raison, on peut affirmer que *Le Juif Süß* est le pendant cinématographique de toute une filiation de pamphlets antisémites dont *La France Juive* est le représentant le plus célèbre. A lire le résumé du film publié en France à l'occasion de sa sortie, on a réellement l'impression de lire le premier chapitre de *La France Juive* qui étale tous les poncifs judéophobes (tous les passages antisémites du scénario sont soulignés par nous) :

« En 1733, le “marchand de bijoux” Süß, totalement “dépourvu de dignité”, parvient “par sa souplesse autant que par sa duplicité” à faire “immixtion dans le royaume” et à prendre “insensiblement en mains les rênes du pouvoir”. Le “fils d'Israël”, “assisté dans sa tâche néfaste par un autre israélite, le rabbin Loew”, devient pour Alexander “proxénète et bailleur de fonds”. Bientôt il opprime “le peuple”, s'en prend à ceux qu'il accuse “d'ourdir un complot”, souille la belle Dorothee et “se roule dans l'orgie”.⁷⁰⁵

plaît, mais c'est réputé, le cinématographe est un miracle d'équilibre, pour lequel il n'y a rien à ajouter. Quant aux interprétations ; idem comme nous venons de le dire. Ferdinand Marian, le juif, est simplement formidable, il compose la figure de Süß avec une finesse très subtile : jeux de mains, de regards, d'inflexions de voix, d'attitudes du corps, tout est précis. Excellent, même si toutefois c'est un tantinet théâtral, pareil pour Werner Krauss, dans les habits du duc, et pour Kristina Soderbaum. Son désespoir dans la scène citée plus haut nous ne l'oublierons pas très facilement. Présenté avec le réalisateur lors de la projection, le film a été longuement et sincèrement applaudi.

Michelangelo Antonioni

⁷⁰⁵ Pour plus de détails sur le scénario et une excellente analyse du film voir Claude Singer, *Le Juif Süß et la propagande nazie. L'histoire confisquée*, Les Belles Lettres, Paris, 2003, p. 123

Comme dans le film *Forces Occultes*, la rhétorique du complot est omniprésente dans *Le Juif Süss*. En effet, le but de Süss est de diriger la province du Wurtemberg (interdite aux Juifs) et d'affranchir ses coreligionnaires. Le film a recueilli en France un succès indubitable. Il est difficile d'affirmer que les Français se déplacèrent dans les salles de cinéma par conviction ou par curiosité. Claude Singer estime qu'il faut resituer une adhésion des Français à l'idéologie du film

: « Les spectateurs français semblaient avoir été beaucoup moins réceptifs à la rhétorique antijuive du film que les spectateurs allemands. André Gide s'est même demandé dans son Journal, si "ce type de propagande grossière", si loin de la mentalité française, ne faisait pas, en France, "une sorte de propagande à l'envers". »⁷⁰⁶

Singer souligne que l'hostilité envers le film ne se limita pas à de simples manifestations de mauvaises humeurs puisqu'entre 1942 et 1944, plusieurs bombes explosèrent dans des salles où le film était ou devait être projeté. Que le film ait suscité des réactions violentes n'empêche pas de nier son succès en France et ce succès intervient après une vigoureuse période de haine antijuive qui l'a sans doute porté. Aujourd'hui, sa diffusion est interdite en France.

La production du film commence en novembre 1938, à une période où le ministère de la propagande nazie encourage les compagnies de cinéma à réaliser des films sur des scénarios antisémites. La menace d'extermination de « *la race juive* » est lancée publiquement par Hitler le 30 janvier 1939. Tous les participants du film *Le Juif Süss* ne pouvaient donc ignorer sur quoi ils travaillaient.

Le tournage du film commença le 15 mars 1940 dans les studios de Babelsberg. Il fut présenté en première mondiale le 5 septembre 1940 à la Biennale de Venise. Veit Harlan, sa femme l'actrice Kristina Söderbaum, et Ferdinand Marian, l'interprète du Juif Süss, assistèrent à la

⁷⁰⁶ *Le Juif Süss et la propagande nazie. L'histoire confisquée op. cit.* p. 228

première et recueillirent les applaudissements. En Allemagne, les projections furent souvent accompagnées du hurlement « *Mort aux juifs !* », Il fut diffusé dans tous les pays européens occupés par les nazis. Heinrich Himmler le trouvait si persuasif que, le 30 septembre 1940, il signa une ordonnance contraignant tous les membres de la SS et de la police à le voir « *dans le courant de l'hiver* ». Dans les camps de concentration, les gardiens furent soumis à la même obligation.

Le Juif Süss n'a rien à voir avec la réalité historique. Il ne témoigne nullement du conflit confessionnel opposant les corporations et le duc Charles-Alexandre. Les relations de Süss avec les femmes servent à stigmatiser « *l'accouplement du juif avec une chrétienne* », pour renforcer l'interdit dicté par les lois de Nuremberg en 1935. Süss possède les stéréotypes attribués par les nazis aux Juifs : cupidité, perfidie, lâcheté, hypocrisie. Les décors du film en eux-mêmes sont significatifs. Les juifs travaillent toujours dans l'ombre ou en pleine nuit. Lors de l'exécution de Süss, la neige tombe, comme s'il s'agissait d'une catharsis après tant de souillures imputées au condamné. L'élimination de la "souillure juive" est promise au peuple. Pour cette raison, Süss n'est pas condamné seul. Tous les juifs sont expulsés du Wurtemberg.

Après la guerre, Veit Harlan avait prétendu avoir été instrumentalisé par Goebbels. *Le Juif Süss* dans la version souhaitée par Harlan aurait été nettement moins antisémite et Goebbels aurait été le seul vrai coupable en transformant le scénario initial. Aucune preuve ne permet de croire au témoignage d'Harlan. Dans ses *Journaux*, Goebbels, pourtant si pointilleux dans ses décisions, évoque simplement des conversations avec Harlan.

En 1948, une commission de dénazification blanchit le réalisateur du *Juif Süss* à la surprise de quatre juristes allemands qui demandèrent son inculpation pour complicité de « *crime contre l'humanité* ». Le 15 juillet 1948, ils déposèrent une plainte devant le tribunal de Hambourg, alors

dans la zone d'occupation britannique. Le procès se termina le 23 avril 1949 par un acquittement. Après l'appel de l'avocat général, Gerhard Kramer, la Cour de cassation de Cologne rendit son verdict le 12 décembre 1949 : le film doit être considéré comme « *criminel* ».

- Chapitre 5 -

Le discours de Drumont aujourd'hui.

- *Négationnistes : de l'antisémitisme imputé aux Juifs.*

Le premier âge du négationnisme s'étend de 1948 à 1967 et correspond surtout à des témoignages d'acteurs de la guerre qui, fascistes (Marc Augier, Maurice Bardèche) ou anciens déportés plus ou moins frustrés (Paul Rassinier) expriment ainsi leurs ressentiments par rapport aux vainqueurs. De la guerre des Six Jours à l'éclatement de l'affaire Faurisson en 1978, la deuxième période voit l'émergence d'une nouvelle génération de négationnistes - l'équipe de La Vieille Taupe et Faurisson qui commence alors ses recherches sur les camps. Les conflits israélo-arabes de 1967 et 1974 légitiment l'anti-sionisme déjà sous-jacent depuis la création d'Israël en 1948. La publication des thèses de Faurisson dans *Le Monde* en 1978 ouvre la troisième période et marque l'entrée du négationnisme dans le débat public. Enfin, une nouvelle affaire, la soutenance en 1986 de la thèse d'Henri Roques sur un témoin des chambres à gaz, Geister, dont il "démontre" l'inanité des propos, ouvre un quatrième âge marqué par l'extension des thèmes négationnistes, via des médias de plus en plus puissants, en tête desquels, Internet, période caractérisée également par la reprise de ces idées par le Front National.

Pourquoi évoquer le négationnisme dans une thèse sur Drumont ? Parce que les négationnistes ont la même ambition que Drumont :

« Les assassins de la mémoire ont bien choisi leur objectif : ils veulent frapper une communauté [les Juifs] sur les mille fibres encore douloureuses qui la reliaient à son propre passé. Ils lancent contre elle une accusation globale de mensonge et d'escroquerie. »⁷⁰⁷

Pierre Vidal-Naquet définit le négationnisme comme :

« la doctrine selon laquelle le génocide pratiqué par l'Allemagne nazie à l'encontre des Juifs et des Tsiganes n'a pas existé mais relève du mythe, de la fabulation, de l'escroquerie. »⁷⁰⁸

L'antisémitisme drumontien était caché au lendemain de la Seconde guerre mondiale, l'horreur était trop grande pour que les judéophobes puissent trouver un public. Mais avec le temps, il a reparu sous une forme voilée d'abord avec le négationnisme, ensuite avec l'antisionisme. Vidal-

Naquet conforte cette idée :

« L'apport de cette littérature concerne, pour l'essentiel, non l'histoire de la guerre 1939-1945, mais l'étude des mentalités contemporaines, depuis les années soixante principalement. »⁷⁰⁹

Les “mentalités contemporaines” sont différentes de celle de Drumont sur les moyens mais pas sur la fin. La vérité de la Shoah est tellement insupportable que les négationnistes éprouvent le besoin d'inventer des mensonges rassurant ceux qui sont coupables (qu'ils en soient conscients ou non) de détester les Juifs. Pour Vidal-Naquet, le mensonge des négationnistes comporte six principes extrêmement simples :

« 1- Il n'y a pas eu de génocide et l'instrument qui le symbolise, la chambre à gaz n'a jamais existé [...] 2-La “solution finale” n'a jamais été que l'expulsion des Juifs en direction de l'Est européen [...] 3- Le chiffre des victimes juives est beaucoup plus faible qu'on ne l'a dit [...] 4- l'Allemagne hitlérienne ne porte pas la responsabilité majeure de la Seconde Guerre mondiale [...] 5- L'ennemi majeur du genre humain pendant les années trente et quarante n'est pas l'Allemagne nazie, mais l'URSS de Staline. 6- Le génocide est une invention de la propagande alliée, principalement juive. »⁷¹⁰

⁷⁰⁷ Pierre Vidal-Naquet, *Les assassins de la mémoire. Un Eichmann de papier et autres essais sur le révisionnisme*, La Découverte, Paris, 1991, p. 8

⁷⁰⁸ *Ibid* p. 108

⁷⁰⁹ *Ibid* p. 31

⁷¹⁰ *Ibid*. pp. 33-34

Dédouaner l'Allemagne nazie de toute responsabilité est évidemment une preuve manifeste de soutien à sa politique, ce que confirme le fait que pour les négationnistes :

Tout témoignage direct apporté par un Juif est un mensonge et une fabulation.⁷¹¹

“Négationnisme” est bien le terme qui qualifie la rhétorique de Rassinier et Faurisson. En effet, l'histoire n'étant pas une science exacte, les historiens sont éternellement amenés à “réviser” les connaissances dans leur domaine. Mais Rassinier et consorts ne “révisent” pas les causes et conséquences du génocide, ils le nient. Et Vidal-Naquet de confirmer :

« Les amis de Rassinier sont, certes, fondés à soutenir qu'en droit ce ne sont pas les sentiments d'un auteur qui comptent, mais la valeur scientifique de ses affirmations. J'en demeure d'accord en principe, encore qu'une paranoïa antisémite ne soit peut-être pas tout à fait la préparation la meilleure à une étude de la politique hitlérienne à l'égard des Juifs. »⁷¹²

Les négationnistes ne se contentent pas de nier, ils conçoivent toutes sortes de mensonges pour tenter de duper leur lectorat. Pour cette raison, on peut estimer qu'ils sont eux aussi les héritiers de Drumont. Comme lui, ils ont inventé un discours qui remplace le réel par le fictif. Ce qui rapproche également le négationnisme du discours de Drumont tient à la synthétisation de divers courants comme le fait remarquer Vidal-Naquet :

« Le révisionnisme se trouve au carrefour d'idéologies très diverses et parfois contradictoires : l'antisémitisme, le nationalisme, l'anticommunisme d'extrême-droite, l'antisionisme, le nationalisme allemand, les divers nationalismes des pays de l'Est européen, le pacifisme libéral, le marxisme de l'ultra-gauche. »⁷¹³

Chez Drumont, pouvaient s'identifier les anciens-communards (Drumont se montre sensible aux idées des ouvriers de la Commune dans *La France Juive*) des catholiques, des royalistes, des nationalistes. Vidal-Naquet a perçu le lien existant entre Drumont et les négationnistes, pour lui, cette jonction est à rapprocher de la théorie du bouc-émissaire. Il explique, que pour l'extrême-

⁷¹¹ *Les assassins de la mémoire. Un Eichmann de papier et autres essais sur le révisionnisme op. cit.* pp. 37

⁷¹² *Ibid* p. 54

⁷¹³ *Les assassins de la mémoire. op. cit.* p. 118

droite comme pour l'ultra-gauche, il faut changer d'ennemis en diminuant l'importance des crimes nazis. Cette volonté n'est pas nouvelle pour Vidal-Naquet, il en trouve les racines chez Drumont :

« L'auteur de *La France Juive* (1886), qui était un grand homme et un sociologue important aux yeux de plus d'un socialiste, proposait lui aussi de changer d'ennemis : non pas le château du seigneur avec ses lieux de supplice, mais le repaire mystérieux où le Juif élabore sa richesse avec le sang du chrétien. »⁷¹⁴

Vidal-Naquet déclare :

« le "révisionnisme" apparaît comme une entreprise de déréalisation du discours et sa littérature est un pastiche, un pastiche de l'histoire. »⁷¹⁵

On peut reprendre la même remarque pour *La France Juive* de Drumont, qu'on peut considérer comme un pastiche de la sociologie de la France des années 1880.

Paul Rassinier⁷¹⁶

Né le 18 mars 1906 à Bermont (Territoire de Belfort); mort le 28 juillet 1967 à Asnières (Seine). Instituteur pacifiste; membre successivement du PC, de la S.F.I.O., de la Fédération Anarchiste, de l'Alliance Ouvrière Anarchiste. Résistant, arrêté en novembre 1943 et déporté. Député socialiste SFIO durant deux mois à l'automne 1946. A partir de 1950, Rassinier est l'auteur d'une dizaine de livres et il est considéré comme l'écrivain de référence par les négationnistes d'aujourd'hui. Paul Rassinier, étudia trois ans à l'Ecole normale d'instituteurs de Belfort et effectua deux ans de service militaire au Maroc (1927-1928) au lendemain de la guerre du Rif. Il devint instituteur en 1929 à Belfort, dans une école de garçons où il demeura jusqu'à la fin de sa carrière d'enseignant. L'unique rapport de police d'avant 1929 le signalant comme militant

⁷¹⁴ *Ibid* p. 125

⁷¹⁵ *Ibid* p. 155

⁷¹⁶ Biographie établie à partir de la notice rédigée par Nadine Fresco In *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*. Publié sous la direction de Jean Maitron. Les Éditions Ouvrières, 1991. pp. 394-395

communiste date de décembre 1924. Il devint réellement militant à son retour du Maroc. En 1930, il était secrétaire du rayon de Belfort, secrétaire de l'Union locale et trésorier de la 5ème Union régionale unitaire. Il signa également des articles pour le *Semur ouvrier*. Rassinier, comme assistant de Jacob (élu du Parti Communiste), fut exclu du P.C. en même temps que lui (avril 1932) au nom de la tactique "classe contre classe", pour avoir formé avec la S.F.I.O. un comité de défense du militant communiste Lucien Carré, retenu à la section disciplinaire de Mecheria (Algérie). Avec l'hebdomadaire *Le Travailleur*, dont il assura le secrétariat de rédaction, Rassinier participa alors à l'expérience - 1932-1934 - de la Fédération communiste Indépendante de l'Est (F.C.I.E.), aux côtés de militants du Doubs démissionnaires ou exclus du P.C. La révolte antiparlementaire du 6 février 1934 poussa Rassinier à saborder seul *Le Travailleur* (avril 1934) puis, finalement, à adhérer à la S.F.I.O. (décembre 1934), où, secondant René Naegelen à la tête de la Fédération du Territoire de Belfort, il dirigea l'hebdomadaire socialiste *Germinal*.

Devenu farouchement anticomuniste, pacifiste intégral, Rassinier rédigea des articles sous l'Occupation, en mars 1942, dans *Le Rouge et le Bleu*, journal d'un autre pacifiste venu de la S.F.I.O., Charles Spinasse. Rassinier estime que des millions de Français se sont trouvés jetés dans l'absurde guerre de 1939 par fidélité à l'esprit de parti ou par discipline de parti.

En 1943 cependant, il était membre du groupe belfortain de Libération-Nord, mais il refusa systématiquement toute action violente et toute résistance armée. Il publia en novembre 1943, à Belfort, le premier numéro d'un journal clandestin, *La IVè République*, conçu par des étudiants parisiens, les Volontaires de la Liberté.

Arrêté le 30 novembre, il fut déporté en Allemagne où il passa quatorze mois au camp de Dora (mars 1944-avril 1945). Affaibli lors de son retour, il ne put reprendre sa fonction d'instituteur. Député S.F.I.O. à partir du 12 septembre 1946 à la faveur d'une démission, Rassinier fut aussitôt battu aux élections législatives de novembre 1946 par son rival d'avant-guerre, Pierre Dreyfus-Schmidt, allié une nouvelle fois aux communistes.

Libre de toute fonction politique, Rassinier quitta définitivement le Territoire de Belfort. Il résida alors neuf ans à Mâcon, où il participa aux réunions locales des Citoyens du Monde et adhéra à la nouvelle Fédération Anarchiste reconstituée en 1954 - puis trois ans à Nice, où il adhéra au groupe "Elisée Reclus" de la Fédération. Anarchiste, il dirigea la petite revue *L'Ordre social* et fit partie du Comité de secours aux objecteurs de conscience créé par Louis Lecoin. Il passa les sept dernières années de sa vie à Asnières, où il fit un temps partie de la section locale de la Fédération Anarchiste.

Mis à la retraite anticipée à cause de son état de santé, Rassinier avait commencé une autre carrière, principalement organisée autour de la rédaction et de la diffusion de ses livres. Ces mêmes livres l'amènèrent à affronter les procès qu'il subit ou qu'il intenta. Son premier livre, *Le mensonge d'Ulysse* fut préfacé par l'antisémite Albert Paraz. Dès la création de *Rivarol* 1951, Rassinier collabora à l'équipe rédactionnelle de l'hebdomadaire d'extrême droite. Poursuivi en justice par d'anciens déportés, il dut s'expliquer sur les accusations qu'il avait portées contre eux dans son premier livre. Il fut condamné en appel en 1951, puis relaxé en 1955. Rassinier fut exclu de la S.F.I.O. en avril 1951 à cause de la préface de Paraz, qui stigmatisait dans son texte ceux qu'il appelait "les supernazis antinazis". Rassinier s'attira la sympathie de la presse libertaire en raison de ses positions anticonformistes et des procès qui l'opposait aux représentants des classes

politiques établies. Dès 1950, avec son premier livre, *Le Mensonge d'Ulysse*, Rassinier mit en doute l'existence des chambres à gaz.

Il écrivit très souvent, dans *Le Monde libertaire*, *La Voie de la Paix*, *Contre-Courant* et surtout *Défense de l'Homme*, des articles critiques de la situation mondiale. Ces articles lui apportèrent la considération des mouvements anarchiste et pacifiste. En 1954, il dénonça le prétendu pouvoir des banques qui se trouvaient être dirigées par des Juifs, suivant ainsi ses prédécesseurs Drumont et Coston. Par ailleurs, il se trouvait que le président du Conseil de l'époque était Pierre Mendès-France.

La Fédération Anarchiste abandonna complètement Rassinier en 1964 quand elle découvrit que celui-ci rédigeait des articles sous un pseudonyme, dans *Rivarol*. Il avait entre temps adhéré à l'Alliance ouvrière anarchiste.

A partir de 1961, Rassinier publia dorénavant la majorité de ses livres chez des éditeurs d'extrême droite, la Librairie Française, les Nouvelles éditions latines et, surtout, aux Sept couleurs, la maison dirigée par Maurice Bardèche. Bardèche était un antisémite et un fasciste notoire et il s'en félicitait. Rassinier y fit publier notamment, en 1964, *Le Drame des Juifs européens*. En 1960, il continuait de se proclamer socialiste. Pourtant les ruptures et les dénonciations l'isolèrent de plus en plus. Rassinier refusait les accusations d'antisémitisme. Cependant ses considérations sur le génocide qui fut, selon lui, "un mensonge historique: la plus tragique et la plus macabre imposture de tous les temps" (*Le Véritable procès Eichmann*) jouaient largement en sa défaveur. Robert Faurisson contacta Rassinier un an avant sa mort. Il en devint le disciple bien qu'ils n'échangèrent qu'une courte correspondance et n'eurent pas le temps de se rencontrer. Faurisson contribua à

rendre Rassinier célèbre quinze ans après la mort de celui-ci. Rassinier fut considéré comme père fondateur du négationnisme par les ultra-gauchistes de *La Vieille Taupe*.

Le mensonge d'Ulysse (1950)

Ce qui rapproche les négationnistes de Drumont tient à la mise en scène du mensonge. Drumont use et abuse des stéréotypes et des hyperboles pour stigmatiser le prétendu pouvoir judéo-maçonnique. Rassinier file la métaphore du mythe du merveilleux pour mettre en scène son mensonge : celui de l'inexistence de l'extermination des Juifs par le gaz et la crémation :

« Il y a beaucoup de vrai dans tout ce qu'on a dit sur les horreurs dont ils [les camps de concentration] sont le théâtre, mais il y a beaucoup d'exagération aussi. Il faut compter avec le complexe du mensonge d'Ulysse qui est celui de tous les hommes, par conséquent celui de tous les internés. L'humanité a besoin de merveilleux dans le mauvais comme dans le bon, dans le laid comme dans le beau. Chacun espère et veut sortir de l'aventure avec l'auréole du saint, du héros ou du martyr, et chacun ajoute à sa propre odyssee sans se rendre compte que la réalité se suffit déjà à elle même. »⁷¹⁷

Rassinier utilise le champ lexical du conte merveilleux : “merveilleux, aventure, auréole, saint, héros, odyssee”. Pour minimiser l'horreur des camps, Rassinier invoque la beauté de l'épopée d'Ulysse. Il use également de la prétérition en affirmant que “la réalité se suffit déjà à elle même”, sous-entendu que celle-ci ne doit pas être relatée avec force détails et qu'il faut donc la cacher. La description par Rassinier du camp de Dora laisse songeur :

« Tous les blocks, géométriquement et agréablement disposés dans la colline, sont reliés entre eux par des rues bétonnées : des escaliers de ciment et à rampe conduisent aux blocks les plus élevés; devant chacun d'eux des pergolas, avec plantes grimpanes, de petits jardinets avec pelouses de fleurs, par ci, par là, de petits rond-points avec jet d'eau ou statuette. »⁷¹⁸

Embellir ce qui fut un camp de concentration où le travail conduisait souvent à la mort permet à Rassinier de nier la volonté des nazis d'exterminer les Juifs. Par ailleurs, cette description permet

⁷¹⁷ Paul Rassinier, *Le mensonge d'Ulysse*, Librairie française, Paris, 1961, p. 66

⁷¹⁸ *Le mensonge d'Ulysse, op. cit.* p. 103

de rester dans le champ lexical du merveilleux. *Le Mensonge d'Ulysse* repose sur l'ambiguïté du propos de Rassinier. En tant qu'ancien déporté, il relate le travail à la dure et les morts qui en sont résultés :

« Depuis le 15 mars, deux convois n'ont cessé d'arriver (de 800, de 1 000, de 1 500), une ou deux fois par semaine, et la population est montée à environ 15 000 unités. Si elle n'a pas dépassé le chiffre, c'est que la mort a fauché dans une proportion très voisine de la totalité des arrivages : tous les jours, cinquante à quatre-vingts cadavres ont pris la direction du Krematorium. »⁷¹⁹

Rassinier semble reconnaître l'importance du nombre de morts par le travail mais, en même temps, nie la souffrance des déportés car il les accuse d'affabulation tel Ulysse revenant de ses voyages :

« Les déportés, eux, reviennent avec la haine et le ressentiment sur la langue ou sous la plume [...] L'un excitant l'autre, ils furent pris comme dans un engrenage et ils arrivèrent progressivement, à leur insu pour certains, sciemment pour le plus grand nombre, à noircir encore le tableau. Ainsi en avait-il été d'Ulysse qui travaillait dans le merveilleux. »⁷²⁰

La référence à Ulysse fait penser à *Si c'est un homme* de Primo Levi. Toutefois, il est certain que Rassinier n'a pas lu *Si c'est un homme* sorti à un très faible tirage en 1947 puis célébré par le grand public en 1957, soit sept ans après la sortie du *Mensonge d'Ulysse*. La référence au personnage d'Homère est évidemment bien différente chez Levi. L'écrivain italien rédige tout un chapitre « Le Chant d'Ulysse » lequel constitue une parenthèse à l'intérieur de son livre. Il évoque *L'Enfer* de Dante (chant XXVI, 125), où le navire d'Ulysse est frappé par un tourbillon car le héros a voulu passer les Colonnes d'Hercule et s'approcher du Paradis terrestre. L'Ulysse de Dante offre à Primo Levi la thématique du naufrage, perçu comme une chute vers le néant, l'abysse, pendant le processus de déshumanisation auquel sont soumis les déportés. Il n'est nullement question d'évoquer Ulysse comme le symbole du mensonge et de la ruse. Au contraire, Levi en citant Dante à un ami déporté veut prouver la résistance de l'être humain et de la civilisation malgré l'entreprise nazie de déshumanisation. L'utilisation d'Ulysse par Levi est optimiste alors que celle de Rassinier

⁷¹⁹ *Ibid* p. 67

⁷²⁰ *Ibid* p. 118

est pessimiste car le rusé Ulysse est perçu par Rassinier comme un menteur. On pense à Platon qui fait dire à Hippias :

« Les choses fausses, en effet, que dit Achille, il ne les dit évidemment pas dans le dessein de dire des choses fausses, mais involontairement, contraint par la situation critique de l'armée, à demeurer et à prêter son concours. Au contraire, celles que dit Ulysse, il les dit volontairement et à dessein. ». »⁷²¹

Chez Platon, Hippias fait d'Ulysse un menteur et un fourbe, en se basant sur son épithète *polytropos*. (aux mille tours en grec). L'Ulysse de Rassinier rejoint donc le cliché du Juif fourbe cher à Drumont.

Pour Rassinier, la littérature concentrationnaire est un mélange de ragots :

« *Les jours de notre mort*, qui consacrèrent le prestigieux talent de David Rousset, sont, de bout en bout, et pour la plupart des faits auxquels l'auteur se réfère, sinon un rassemblement de "on dit" qui couraient dans tous les camps et qu'on ne pouvait jamais vérifier sur place, du moins, une suite de témoignages de seconde main, juxtaposés - harmonieusement, il faut le reconnaître - dans le dessein de servir une interprétation particulière. »⁷²²

Rassinier parle "d'interprétations" quand il s'agit de relations de faits corroborés par de nombreux rescapés des camps qui, tous, évoquent les mêmes souffrances sans pour autant se connaître et donc sans concertation. Il prétend être le seul détenteur de la vérité, seul contre tous. Pour parvenir à cette prouesse, il a trouvé une technique : reprendre le discours des rescapés détail par détail et chercher la faille pour démontrer que si une erreur existe alors tout le témoignage est faux. En cela Rassinier fonde la technique de l'hypercritique qui servira à tous ses disciples :

« J'observerai à mon tour qu'un ensemble est composé de détails et qu'une erreur de bonne ou de mauvaise foi, outre qu'elle est de nature à fausser l'interprétation chez le spectateur, l'amène logiquement à douter du tout s'il le décèle. »⁷²³

Rassinier évoque "L'Enfer" de Dante pour décrire les différents niveaux de répression à l'intérieur des camps :

⁷²¹ Platon, *Le petit Hippias* in *Oeuvres complètes*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1950, p. 11.

⁷²² *Le mensonge d'Ulysse*, op. cit. p. 121

⁷²³ *Le mensonge d'Ulysse*, op. cit. p. 122

« Il me faut dire maintenant ce qu'est le quartier fort : la prison spéciale de l'intérieur de la prison, et en fait le lieu de torture (j'affirme que le mot n'est pas exagéré). Ce deuxième élément de la discipline comporte, comme "l'Enfer" de Dante, des cercles divers. »⁷²⁴

Si c'est un homme a paru en 1947 mais à un très faible tirage. Rassinier n'en a pas eu connaissance, sinon il n'aurait pas manqué de "déconstruire" le témoignage de Primo Levi. Pourtant, Rassinier et Levi utilisent le même référent pour évoquer ce qu'ils ont vécu. Si les deux hommes éprouvent le même besoin de citer Dante, on comprend encore moins pourquoi un des deux refuse l'évidente vérité de l'extermination systématique des Juifs. Le but de Rassinier est de réduire la responsabilité des S.S. dans l'entreprise génocidaire. Il tente de démontrer que les vrais responsables des crimes étaient les Kapos et les prisonniers politiques. A l'insu des ordres donnés par Berlin, les rations n'auraient pas été distribuées équitablement aux détenus, mais les S.S. n'en seraient nullement responsables. Rassinier jette délibérément l'opprobre sur les prisonniers communistes probablement par jalousie, n'ayant pas réussi à être admis dans leurs rangs. Concernant les chambres à gaz, Rassinier émet encore des doutes :

« Il est encore trop tôt pour prononcer un jugement définitif sur les chambres à gaz, les documents sont rares, et ceux qui existent, imprécis, incomplets ou tronqués, ne sont pas exempts de suspicion. »⁷²⁵

La suspicion de Rassinier vaut négation ou minimisation mais comment peut-on minimiser un tel procédé meurtrier ? Rassinier semble ne pas hésiter :

« Mon opinion sur les chambres à gaz ? Il y en eut : pas tant qu'on le croit. Des exterminations par ce moyen, il y en eut aussi : pas tant qu'on la dit. Le nombre, bien sûr n'enlève rien à la nature de l'horreur, mais le fait qu'il s'agisse d'une mesure édictée par un Etat au nom d'une philosophie ou d'une doctrine, y ajouterait singulièrement. »⁷²⁶

L'affirmation de Rassinier vaut prétérition, comme s'il écrivait "je ne nie rien de l'horreur des chambres à gaz mais elles ne furent pas si importantes" et par conséquent Rassinier

⁷²⁴ *Le mensonge d'Ulysse, op. cit.* p. 137

⁷²⁵ *Ibid* p. 166

⁷²⁶ *Ibid.* p. 170

déresponsabilise la “doctrine” de l’Etat nazi. Tout au long du *Mensonge d’Ulysse*, Rassinier s’attache à démontrer que les horreurs étaient commises dans les camps par les détenus entre eux et que la direction nazie n’avait pris aucune part dans les exactions :

« Ainsi donc, on cachait soigneusement les traces ou les preuves de sévices [...] aux plus hautes personnalités de la S.S. et du III^e Reich [...] comment peut-on affirmer après cela que toutes les horreurs dont les camps ont été le théâtre faisaient partie d’un plan concerté “en haut lieu”.⁷²⁷

Même quand les témoignages viennent des nazis, Rassinier refuse de croire à la vérité :

« Des témoins pour la plupart officiers, sous officiers et simples S.S. sont certes venus dire à la barre qu’ils avaient procédé à des exterminations par les gaz [...] qui me prouve qu’ils n’ont pas dit cela pour sauver leur vie dans l’atmosphère de terreur qui commença de régner sur l’Allemagne. »⁷²⁸

La mauvaise foi de Rassinier est donc flagrante et n’a pour but que de servir la cause de l’antisémitisme. Même si les intentions premières de Rassinier sont de se venger des prisonniers politiques communistes en les accusant de mentir sur la réalité des camps :

« parce que, nous ayant volés sans vergogne sur le chapitre de la nourriture et de l’habillement, malmenés, brutalisés, frappés à un point qu’on ne saurait dire et qui a fait mourir 82 % [...] d’entre nous, les survivants de la bureaucratie concentrationnaire ont vu dans les chambres à gaz l’unique et providentiel moyen d’expliquer tous ces cadavres en se disculpant. »⁷²⁹

Rassinier ne peut ignorer que la négation de l’extermination massive des Juifs par les nazis permet au processus génocidaire de recommencer puisque la vigilance antinazie est affaiblie.

Le Drame des Juifs européens (1964)

Avec ce livre, Rassinier tente une approche historique et sociologique du peuple juif qui ressemble à celle de Drumont dans le premier chapitre de *La France Juive*. On y retrouve les mêmes préjugés racistes :

⁷²⁷ *Ibid* p. 197

⁷²⁸ *Ibid* p. 241

⁷²⁹ *Le mensonge d’Ulysse, op. cit.* p. 243

« Je profite de l'occasion qui se présente ici pour dire que, des Askenazim aux Sephardim, la communauté juive mondiale du XX^e siècle est composée d'hommes et de femmes d'une infinité de types très nettement différenciés dans leurs caractères somatiques - il y a même des Juifs jaunes et des Juifs noirs ! »⁷³⁰

Rassinier singe à la fois Drumont et Renan dans sa prétention d'analyse "psychologique" des Juifs. En effet, il croit pouvoir affirmer, sans avancer aucun argument, qu'il existe des "caractères somatiques" juifs. Mais Rassinier franchit un pas de plus que ses prédécesseurs racistes en mettant dos à dos nazis et Israéliens (comme le font les antisionistes radicaux d'aujourd'hui). Il s'agit du seul apport du négationniste à l'intertextualité des pamphlets antisémites. Il ose comparer la volonté hégémonique d'Hitler à celle de Ben Gourion (premier chef du gouvernement d'Israël) :

« Hitler et Ben Gourion commirent la même erreur : celui-ci en voulant, par la création de l'Etat d'Israël, non seulement sauver des hommes, mais un type d'homme qui n'existe pas ou plus, celui-là, en voulant protéger du métissage par cet homme imaginaire, une communauté allemande qu'il disait du type germanique mais qui, racialement ne l'était pas plus qu'aujourd'hui la communauté israélienne n'est juive. »⁷³¹

Cet extrait est très représentatif du discours négationniste de Rassinier. Quand il pourrait reconnaître le peuple juif par des traits positifs (communauté juive et culture d'Israël) il le nie mais quand il s'agit d'attribuer des traits négatifs aux Juifs, Rassinier veut bien admettre leur existence en tant que groupe homogène (complot, parasites). La haine antisémite de Rassinier n'est pas que raciste, elle est également intellectuelle. Rassinier reprend les préjugés de Renan et Drumont sur la prétendu médiocrité de la culture juive :

« Le seul résultat que le mouvement sioniste peut espérer d'un rassemblement aussi hétéroclite, c'est[...] un Etat théologique [...] qui n'aurait d'autre avantage que de correspondre à ce qui semble être le niveau intellectuel moyen de cette masse [...] assurément assez bas ou très en retard sur notre temps du point de vue philosophique. »⁷³²

Pour que le cliché soit complet, Rassinier aurait pu, lui aussi, affirmer que le peuple juif n'a enfanté aucun Hugo ou Debussy. Rassinier essaie de noyer le lecteur dans une histoire faussée du peuple

⁷³⁰ Paul Rassinier, *Le Drame des Juifs européens*, les Septs Couleurs, Paris, 1964, p. 133

⁷³¹ *Le Drame des Juifs européens*, op. cit. p. 134

⁷³² *Idem*

juif pour le rendre encore plus malléable, avec toute une série de statistiques migratoires visant à prouver que les six millions de victimes de la Shoah sont en fait des Juifs ayant quitté l'Europe pour la Palestine ou les Etats-Unis.

Autre trait commun rapprochant le discours de Rassinier de celui de Drumont : le “nomadisme” imputé aux Juifs :

« le cosmopolitisme étant, pour ainsi dire par atavisme, un des traits caractéristiques de l'âme juive. »⁷³³

Même si quatre-vingts ans séparent le discours de Drumont de celui de Rassinier, le fond est le même. Rassinier peut finalement être assimilé aux héritiers de Drumont : Maurras, Coston et Rebatet. Entre Drumont et Rassinier, il existe la Shoah, le premier l'a rêvée, le deuxième la nie. Ainsi, les négationnistes fonctionnent comme des passeurs de témoins entre ceux qui ont connu l'hitlérisme et ceux qui n'en ont eu qu'un écho. Ces derniers peuvent se sentir non responsables des crimes de la seconde guerre mondiale et même se laisser séduire par le discours négationniste pour entrer dans la spirale de la nouvelle judéophobie antisioniste.

Robert Faurisson ⁷³⁴

Né en 1929, Robert Faurisson est, en 1974 un universitaire peu connu, maître de conférences en littérature. Il se dit apolitique et n'est membre d'aucun parti. En 1960, il est professeur de français dans un lycée à Vichy. Faurisson s'est fait remarquer par la critique littéraire

⁷³³ *Le Drame des Juifs européens, op. cit.* p. 151

⁷³⁴ Biographie établie à partir de l'article de Nadine Fresco sur le négationnisme dans l'Encyclopédie Universalis

lorsqu'il a publié en 1961 un article, d'abord anonyme, sur le sonnet *Voyelles* de Rimbaud. Faurisson voyait dans ce sonnet une « mystification ». Chez Faurisson, comme chez les autres négationnistes, l'hypercritique des documents est la méthode principale qu'il utilise pour rejeter la véracité des documents qu'il analyse. Les *Chimères* de Nerval vont avoir droit à la même épreuve de décomposition faurissonienne.

En 1972, Faurisson soutient sa thèse de doctorat sur *Les Chants de Maldoror* de Lautréamont, dans lesquels il ne voit qu'une « supercherie » dont aurait été victime pendant un siècle « l'immense cortège des dupes » où l'on trouve « quelques-uns des plus grands noms de la littérature, de la critique et de l'Université ».

Faurisson publie sa thèse sous le titre *A-t-on lu Lautréamont ?*, (Gallimard, 1972), mais il n'y évoque pas seulement l'auteur des *Chants de Maldoror*, il commence à révéler les théories négationnistes qui motivent son écriture. Il affirme qu'il existe des « mythes encore plus extravagants » suscités par la Seconde Guerre mondiale, en ajoutant qu'« il ne fait pas bon s'y attaquer » parce qu'« on court quelque risque à vouloir démystifier ».

Faurisson va pourtant se contredire en s'attachant à attaquer les faits historiques de la Seconde Guerre mondiale à partir du milieu des années 1970. En 1978, il submerge les rédactions de journaux d'un texte photocopie contenant ce qu'il appelle les « conclusions des auteurs révisionnistes », parmi lesquels on retrouve Paul Rassinier, dont Faurisson s'affirme le disciple. Les conclusions de ce photocopie, au nombre de sept, sont étalées comme des évidences historiques pour manipuler le lecteur, et le sortir de ce que Faurisson appelle la version « exterminationniste » de l'histoire. Ces conclusions constituent le manifeste du négationnisme : « 1. Les chambres à gaz hitlériennes n'ont jamais existé. 2. Le génocide ou la tentative de génocide des juifs n'a jamais eu

lieu : en clair, jamais Hitler n'a donné l'ordre (ni admis) que quiconque fût tué en raison de sa race ou de sa religion. 3. Les prétendues chambres à gaz et le prétendu génocide sont un seul et même mensonge. 4. Ce mensonge, qui est d'origine essentiellement sioniste, a permis une gigantesque escroquerie politico-financière dont l'État d'Israël est le principal bénéficiaire. 5. Les principales victimes de ce mensonge et de cette escroquerie sont le peuple allemand et le peuple palestinien. 6. La force colossale des moyens d'information officiels a, jusqu'ici, assuré le succès du mensonge et censuré la liberté d'expression de ceux qui dénonçaient ce mensonge. 7. Les artisans du mensonge savent maintenant que leur mensonge vit ses dernières années ; ils déforment le sens et la nature des recherches révisionnistes ; ils nomment résurgence du nazisme ou falsification de l'histoire ce qui n'est qu'un juste retour au souci de la vérité historique. »

Rassinier avait proposé les bases du négationnisme que Faurisson se décida à radicaliser. Rassinier, on l'a vu, était peu loquace à propos des chambres à gaz dans *Le Mensonge d'Ulysse* et un peu plus dans *Le Drame des Juifs européens* mais il n'en fit pas une obsession comme Faurisson. Ce dernier, tente de prouver l'inexistence des chambres à gaz par des pseudo preuves techniques et en filtrant les témoignages grâce au tamis de l'hypercritique. Jusqu'à la fin de 1978, il ne trouve pas de relais pour ses théories. Le 28 octobre, le magazine *L'Express* publie sous un titre provocateur – « À Auschwitz on n'a gazé que les poux » – un entretien avec l'ancien commissaire aux questions juives de Vichy, Louis Darquier « de Pellepoix », réfugié en Espagne après avoir dirigé. Dans cet entretien, Darquier assène que les juifs « avaient voulu la guerre », qu'« il n'y a pas eu de génocide », que « la solution finale est une invention pure et simple », entretenue par « cette satanée propagande juive », que « les juifs sont toujours prêts à tout pour qu'on parle d'eux, pour se rendre intéressants, pour se faire plaindre » et qu'après la guerre ils « ont fabriqué des faux par milliers » et qu'« ils ont intoxiqué la terre entière avec ces faux ». Il précise alors : « Je vais vous

dire, moi, ce qui s'est exactement passé à Auschwitz. On a gazé. Oui, c'est vrai. Mais on a gazé les poux. » Faurisson saute sur l'occasion et déclare avec espoir que les propos rapportés par *L'Express* « amèneront le grand public à découvrir que les prétendus massacres en chambres à gaz et le prétendu génocide sont un seul et même mensonge ». En novembre 1978, *Le Matin* puis *Libération* citent les conclusions de Faurisson et les rapprochent des déclarations de Darquier. Faurisson, obtient ce qu'il désirait : ses premiers droits de réponse. Le 28 décembre 1978, *Le Monde* publie un article de Faurisson, intitulé « Le problème des chambres à gaz, ou la rumeur d'Auschwitz », contredit sur la même page. Le lendemain, le quotidien admet que « M. Robert Faurisson a, dans une certaine mesure, réussi ». Et depuis le négationnisme n'a jamais réellement cessé de se faire entendre, comme ce fut le cas fin 2004 avec les propos tenus par le numéro deux du Front National, Bruno Gollnich, lequel minimisait l'horreur de la Shoah.

Vérité historique ou vérité politique (1980)

Drumont imputait aux Juifs la guerre franco-prussienne de 1870 et la défaite qui suivit. Faurisson l'imite en affirmant que les seuls responsables de la Seconde Guerre mondiale sont les Juifs :

« En la personne de Chaim Weizmann, président du Congrès juif mondial et futur premier président de l'Etat d'Israël, la communauté juive internationale a déclaré la guerre à l'Allemagne le 5 septembre 1939. »⁷³⁵

La réalité historique est tout autre puisqu' à la suite de l'invasion de la Pologne par l'Allemagne nazie, la France associée à l'Angleterre déclare la guerre à Hitler le 1er septembre 1939. De plus, le président du Congrès Juif Mondial était Stephen Wise en 1939 et non Weizmann. Rendre les

⁷³⁵ Serge Thion, Robert Faurisson, *Vérité historique ou vérité politique*, La Vieille taupe, Paris, 1980, p. 127

Juifs responsables de toutes les misères du monde est un des mécanismes les plus courants de l'antisémitisme et Faurisson, en l'employant, s'associe à la lignée des pamphlétaires "conspirationnistes". Faurisson parle bien d'un complot juif contre Hitler :

« dès 1934, l'hostilité de la communauté juive internationale s'était manifestée par des mesures de boycottage économique de l'Allemagne nazie. »⁷³⁶

La "communauté juive internationale" de Faurisson évoque les Sages de Sion de Golovinski ou l'Alliance Israélite Universelle tant décriée par Drumont. L'antisémitisme de Faurisson est bien de type racialement. Tout comme Drumont, il croit à la malignité instinctive des Juifs déjà présente chez l'enfant ce qui lui permet de justifier les répressions nazies sur les mineurs :

« Je sais qu'on pense parfois que des enfants de 6 à 15 ans ne pouvaient constituer un danger et qu'ils n'auraient pas dû être astreints au port de l'étoile. Mais si l'on reste dans le cadre de cette logique militaire, il existe aujourd'hui suffisamment de récits et de mémoires où des Juifs nous racontent que dès leur enfance ils se livrèrent à toutes sortes d'activités illicites ou de résistance aux Allemands. »⁷³⁷

Quel type de résistance pouvait opposer une fillette de six ans face à un soldat armé ? Faurisson, évidemment, ne le dit pas. On peut rapprocher la dénonciation du prétendu "instinct malin des Juifs" par Faurisson à ce passage de *La France Juive* :

« - Voulez-vous savoir ce qu'est la voix du sang ? demandait à ses amis un duc français qui, malgré les larmes de sa mère, avait épousé une Rotschild de Francfort, regardez...

Il appelle son petit garçon, tire un louis de sa poche et le lui montre. Les yeux de l'enfant flamboient...
- Voyez, reprend le duc, l'instinct sémitique se révèle de suite... »⁷³⁸

Faurisson rejoint Drumont également dans la perception d'un atavisme du "problème juif".

⁷³⁶ *Ibid.* p. 127

⁷³⁷ *Vérité historique ou vérité politique op. cit.* p. 190

⁷³⁸ *La France Juive, op. cit.* v. I p. 4

Nous avons vu quelle solution proposait Drumont contre ce qu'il imaginait être le complot juif permanent. Faurisson, en digne héritier, salue la "solution finale" qui répond à une question qu'il estime aussi vieille que le peuple d'Israël :

« L'accessoire était de trouver une solution au problème juif, une solution enfin, une "solution définitive", une "solution finale", une "solution d'ensemble" à un problème qui, d'une certaine manière, était vieux comme le problème juif lui-même. »⁷³⁹

Faurisson pratique lui aussi la dénégation comme tous ceux qui l'ont précédé. Il ne se veut pas coupable de racisme mais victime des Juifs et il va jusqu'à utiliser un vocabulaire provocateur pour le prétendre :

« Quant aux auteurs [les négationnistes] qui parviennent à briser le mur du silence, ils sont traités de nazis, ce qui les confine dans un ghetto. »⁷⁴⁰

Les négationnistes seraient donc parqués dans un "ghetto" comme les Juifs de Varsovie. Inconsciemment, Faurisson se trahit puisqu'en voulant se faire passer pour le persécuté, il reconnaît que les Juifs l'ont été sinon il n'aurait pas choisi le mot "ghetto" pour métaphoriser la discrimination. Il est tout de même un point important qui sépare Faurisson de Drumont. Le premier n'a pas le courage de ses opinions. En effet, il affirme :

Je ne suis pas antisémite. Il faut éviter de voir des antisémites partout.⁷⁴¹

Il nie également vouloir réhabiliter le nazisme en refusant d'accréditer le nombre de victimes dû au génocide. Là encore, il n'a pas le courage d'aller jusqu'au bout de sa logique, ses contradictions sur ce point vont jusqu'à la mauvaise foi :

« Si un ancien nazi venait me dire que les prétendues "chambres à gaz" et le prétendu "génocide" des Juifs forment un seul et même mensonge historique, je l'approuverais comme s'il me disait que deux et deux font quatre. Cela n'irait pas plus loin et je le laisserai à ses idées politiques. »⁷⁴²

⁷³⁹ *Vérité historique ou vérité politique op. cit.* p. 192

⁷⁴⁰ *Vérité historique ou vérité politique op. cit.* p. 193

⁷⁴¹ *Ibid* p. 196

⁷⁴² *Ibid.* p. 198

Comment Faurisson peut prétendre accepter les affirmations négationnistes d'un nazi sans accorder un certain crédit à ses idées politiques ? Il rejette les travaux des historiens qu'il appelle "exterminationnistes" (par opposition aux négationnistes) mais validerait les théories d'un nazi. On ne peut que constater les sympathies du négationniste pour les idéaux extrémistes. Ce qui caractérise le mieux la rhétorique de Faurisson est le paradoxe. Il refuse d'être considéré comme antisémite, sentant les connotations honteuses que cela représente. Mais il minimise en même temps l'antisémitisme :

« L'antisémitisme n'est pas le pire des racismes mais une bonne façon de nous le faire croire est précisément de nous faire croire au "génocide" des Juifs. »⁷⁴³

Pour conclure sur le négationnisme, il est important de ne pas oublier qu'il est l'aboutissement logique d'une longue tradition antisémite de l'Occident. Comme Drumont, Rassinier et Faurisson veulent dénoncer un prétendu complot juif international. Le complot "dénoncé" par les négationnistes n'est pas celui perçu par Drumont mais celui qui aurait permis de fabriquer de toutes pièces une "escroquerie" dans le but de justifier l'existence de l'Etat d'Israël et "d'extorquer" des réparations à une Allemagne perçue comme innocente. L'antisémitisme se recycle à partir des thèmes qui se sont construits depuis l'Antiquité. Mais depuis Drumont, il n'a cessé de se consolider. Après la dénonciation par Drumont du "complot juif permanent" puis l'appel au meurtre de ses héritiers Coston et Rebatet, on assiste à une entreprise de "nettoyage" de la part des négationnistes pour permettre à de nouveaux Drumont de s'exprimer comme si la Shoah n'avait jamais existé. Ainsi dédouanés de toute honte, les nouveaux Drumont vont pouvoir perpétuer les thèmes célébrés par l'auteur de *La France Juive*. Pour conclure sur le négationnisme il est bon de citer Raul Hilberg,

⁷⁴³ Vérité historique ou vérité politique op. cit p. 198

la référence chez les historiens du nazisme, qui, s'exprimant dans le film de Lanzmann Shoah rappelait ce qui au bout de notre étude semble désormais évident :

“Ils [les nazis] ont très peu inventé, même pas le portrait du Juif qu'ils ont emprunté à des textes remontant au XVI^e siècle. Ainsi même la propagande, monde de l'imagination, de l'invention, même là, ils furent à la remorque de leurs prédécesseurs, de Martin Luther au XIX^e siècle. Ils inventèrent avec la Solution finale. Ce fut leur grande invention et c'est en quoi le processus entier fut différent de tout ce qui avait précédé [...] je suggérerais une progression logique qui vint à la maturation dans ce qu'on pourrait appeler une culmination. Car dès les premiers temps, dès le IV^e siècle, le V^e et le VI^e siècle, les missionnaires chrétiens avaient dit aux Juifs : “Vous ne pouvez pas vivre parmi nous comme Juifs : Les chefs séculiers qui les suivirent dès le haut Moyen âge décidèrent alors : “Vous ne pouvez plus vivre parmi nous.” Enfin les Nazis décrétèrent : “Vous ne pouvez plus vivre”.⁷⁴⁴

Avec les négationnistes, la boucle de l'antisémitisme qui semblait s'être bouclée après l'horreur meurtrière de la Shoah tend à vouloir se rouvrir pour un nouveau cycle.

⁷⁴⁴ Claude Lanzmann, *Shoah*, Fayard, Paris, 1985, p. 85

Conclusion

En guise de conclusion, nous voudrions revenir sur les mécanismes de la haine tels que nous les avons définis. Ne correspondent-ils pas au travail de la forme du discours qui justement peut donner une dimension politique à l'oeuvre ? En effet, ils répondent à un besoin de connaître les raisons de la crise de la France depuis la défaite de 1870 par des idées simples et aisément acceptables pour qui ne s'informe que peu ce qui est sans doute le cas pour la majorité du lectorat de Drumont. Le parcours biographique et stylistique de Drumont que nous avons décrit permet de dégager deux questions fondamentales concernant les rapports entre le discours drumontien et la société réelle. Elles irriguent tout en l'interrogeant les mécanismes de la haine : comment créer un discours crédible tout en étant à l'écart de la réalité et convaincre un lectorat massif ? Comment faire en sorte que le discours opère une vraie conciliation contradictoire entre la société réelle et les stéréotypes qu'il tente de rendre compatibles grâce à une rhétorique qui semble avoir fonctionné

vu le succès rencontré par *La France Juive* ? Les mécanismes de la haine tels que nous les avons définis, imposent la prise en compte formelle de l'aspect négatif du discours au sein de l'écriture drumontienne et ils exigent en même temps, la reconnaissance de la forme fascinante des images employées pour saisir le lecteur. A partir du moment où la balance penche du côté négatif : les stéréotypes antisémites et antimaçonniques, la compréhension des problèmes de la société réelle n'a plus aucune espèce d'importance car seul l'imaginaire entre en ligne de compte. Les fantasmes négatifs de Drumont sont pour lui la réalité et emportent le lecteur dans ce rejet du concret et du monde tels qu'ils sont vraiment. Pervertir la réalité est un processus pour Drumont qui endosse un rôle politique dans la mesure où en ne proposant que des clichés négatifs il laisse croire à son lectorat que tout dans la société est négatif. En effet, la France apparaît toujours comme malade dans ses pamphlets et Drumont ne semble lui-même pas convaincu qu'elle puisse guérir ou même qu'elle n'est pas en si mauvais état que cela. Les mécanismes de la haine dans le discours de Drumont ont un but primordial : celui de comprendre comment le négatif dans sa langue engage l'apparition du négatif dans la société. Parce que la vision du monde par Drumont est négative alors rien de ce qu'est la République ne peut être positif. Tout doit être rejeté pour que l'Ancien Régime et le christianisme reprennent leur place. Le discours de Drumont semble être la matérialisation d'une France qui a connu une déchirure irréparable, celle de la perte d'une partie de son territoire en 1870 et en même temps de la perte de ses valeurs morales. De fait la négativité du langage drumontien est tellement inscrite dans le temps qui lui est contemporain qu'on s'étonne d'une chose : *La France Juive* aurait finalement dû s'appeler la *République Juive* puisque le pamphlétaire noircit des pages pour dénigrer le système politique de son époque et le rend responsable du pouvoir supposé des Juifs et des francs-maçons. La force négative, présente dans le discours de Drumont semble assumée jusqu'au bout sauf quand il s'agit d'évoquer une France de l'Age d'or qui n'a pourtant jamais vraiment existé. Une France monarchique ou les sujets vivaient heureux : oubliées

les disettes et les jacqueries. Le langage drumontien induit le sacrifice du réel au profit du discours revendicatif, il faut éliminer les Juifs et les francs-maçons qu'importe leur influence véritable sur la société. Le souci de Drumont est de convaincre ses lecteurs et cela a pour conséquence de museler les faits vérifiables mais ce muselage n'en est que plus éloquent puisqu'il est la condition nécessaire à l'utilisation des stéréotypes et des fantasmes pour décrire une France imaginaire. A mesure que les mécanismes de la haine envahissent le discours drumontien, c'est-à-dire, à mesure que le langage du pamphlétaire se coupe de toute référence au réel, l'apparition d'une autre France « enjuivée » est rendue possible pour ce qu'elle représente aux yeux du judéophobe : la décadence, la fin des valeurs chrétiennes. Dès lors, le lecteur est emprisonné dans un monde qui semble déshumanisé et qui n'existe que dans l'imagination de Drumont mais sa force de conviction est telle qu'il n'est pas impossible que le Français peu instruit oublie la réalité qui l'entoure. En effet, la simplicité et l'évidence du discours drumontien vers quoi tendent les clichés sont autant de conditions qui visent à faire de la France fantasmée par le judéophobe un espace de partage qui n'appartient donc pas seulement à son créateur mais également au lecteur. Le travail de simplification du discours consiste pour Drumont en une universalisation des clichés et stéréotypes appartenant à la mémoire collective des Français. C'est donc parce que ce langage s'assume complètement comme leurre qu'il peut espérer convaincre et même devenir symbole d'un monde fantasmé devenu « réel » par la seule puissance des mots. Ainsi, le lecteur peut y percevoir un espoir d'ancrage dans le monde qui l'entoure car il croit mieux le comprendre. A travers cette thèse, nous avons voulu montrer les mécanismes qui contribuent à la transmission de l'antisémitisme. Nous avons vu comment Drumont renouvelait le discours antijuif et antimaçonnique et à partir de quelles sources. Drumont s'est servi de différents cadres fictionnels (rumeur, légendes, antijudaïsme catholique, littérature, contes traditionnels). A partir de cet héritage, Drumont a formé un discours idéologique dans lequel les Juifs et les francs-maçons deviennent les boucs-émissaires

idéaux. Le discours drumontien se définit par opposition à une société (trop moderne pour le pamphlétaire), une perception du monde (celle de la réalité qu'il nie) perçues comme des émanations du judaïsme et du maçonnerie. Nous avons également montré qu'il existait une pérennité des formes rhétoriques du discours drumontien repris par ses héritiers. En effet, Drumont, en s'appuyant sur la littérature, la caricature, les traditions culturelles et religieuses a contribué à la formation d'un imaginaire, d'un cadre dans lequel s'est formé un style antisémite récupéré par Maurras puis par Rebatet entre autres.

Pour conclure *La France Juive*, Drumont ne peut opposer à ses ennemis intimes (Juifs et francs-maçons) qu'une image d'Épinal : celle de la passion du Christ :

« A la fin de ce livre d'histoire que voyez-vous ? Je ne vois qu'une figure et c'est la seule que j'ai désiré vous montrer : la figure du Christ insulté, couvert d'opprobres, déchiré par les épines, crucifié. Rien n'est changé depuis dix-huit cent ans. C'est le même mensonge, la même haine, le même peuple. »⁷⁴⁵

Drumont prétend avoir rédigé pas moins qu'un « livre d'histoire » mais il ne s'agit pas de l'Histoire avec un grand « H », il serait plus judicieux de parler d'un livre d'histoires, au sens de contes. Les contes « extraordinaires » de Drumont sont loin d'être aussi bien écrits que ceux de Poe mais ils furent certainement aussi populaires à la fin du XIX^{ème} siècle. L'image du Christ en croix n'est pas utilisée au hasard, elle a sa place dans le pamphlet de Drumont au même titre que le mythe du sang chrétien versé pour les rituels talmudiques ou la caricature du Juif aux doigts crochus et au nez aquilin. En effet, Drumont a rassemblé tous les éléments du discours simplificateur au possible pour séduire le chrétien assidu à la messe, le lecteur des romans populaires (comme *Le Juif errant* d'Eugène Sue où sont également véhiculés les poncifs sur les Juifs), l'amateur de rumeurs et de ragots.

⁷⁴⁵ *La France Juive, op. cit.* Vol. II, p. 568

L'image du Christ est très présente à la fin de *La France Juive* et elle confine à l'apologie

emphatique :

« Tel le Christ était à Jérusalem, tel il est à Paris. La passion pour lui se reproduit sans cesse. Qui n'a rêvé, en lisant le récit de cette agonie effroyable, de s'être trouvé sur le passage de Celui qui allait mourir pour nous, de lui épargner une souffrance, d'étancher un peu du sang qui coulait sur ce front déchiré par la couronne dérisoire, d'adresser tout au moins à la Sainte Victime un regard qui le console ? (...) Quelques uns auraient des velléités de protester, ils se disent ; "Je suis tranquille, si je m'avoue Chrétien, toute la canaille franc-maçonnique et juive va s'acharner sur moi. »⁷⁴⁶

La présence du Christ en conclusion de *La France Juive* est préméditée. Il s'agit d'un savant calcul de Drumont. De cette façon, le pamphlétaire se pose en prophète libérateur. Ce que confirme son vocabulaire dogmatique :

« Ai-je rédigé notre testament ? Ai-je préparé notre renaissance ? Je l'ignore. J'ai accompli mon devoir, en tout cas, en répondant par des insultes aux insultes sans nombre que la presse juive prodigue aux Chrétiens. En proclamant la Vérité, j'ai obéi à l'appel impérieux de ma conscience, liberam anima meam... »⁷⁴⁷

"devoir", "Vérité", "obéi", "Chrétiens", Drumont se veut le chantre d'un nouveau christianisme qui se révèle belliqueux : "impérieux", "en répondant par des insultes". Drumont sera bien reconnu comme le "prophète" de l'antisémitisme puisque le publiciste Puységur écrira en 1942 un pamphlet intitulé *Qu'était le juif avant la guerre ? Tout ! Que doit-il être ? Rien !* Dans cet ouvrage, Puységur consacre un chapitre à "Edouard Drumont, le prophète". Puységur reconnaît en Drumont un "sauveur" de la France :

« Les Juifs auraient continué impunément leurs escroqueries si un homme de génie, Edouard Drumont, n'avait, dans un livre extraordinaire, prophétique, *La France Juive*, attiré l'attention du pays sur les agissements, presque insoupçonnés jusqu'alors, de la mafia juive et maçonnique. »⁷⁴⁸

Drumont prophète, mais aussi devin, selon son disciple Jean Drault qui ne cessera d'invoquer la mémoire de son maître durant les années noires de Vichy. Drault citera la mystérieuse

⁷⁴⁶ Ibid p. 570

⁷⁴⁷ *La France Juive, op. cit.* Vol. II p. 577

⁷⁴⁸ Puységur, *Qu'était le juif avant la guerre ? Tout ! Que doit-il être ? Rien !*, La Baudinière, Paris, 1942, p. 44.

formule latine “Forsam ex nobis ulter” (peut-être, un jour, aurons-nous un vengeur), que Drumont avait inséré en introduction de *La France Juive*, persuadé que Drumont avait prévu Hitler.

La France Juive peut donc être reconnue comme la “Bible” des antisémites et Drumont comme son “messie”. Lucien Rebatet, collaborationniste et journaliste sous Vichy le reconnaît comme tel dans *Je suis partout* :

« cette puissance prophétique, co-contact avec l’humanité la plus chaude et la plus vraie, ce vaste sentiment de l’histoire que lui permet d’embrasser d’un coup d’oeil des siècles pour se prouver que les plus monstrueux événements demeurent toujours possibles, font de Drumont un homme “moderne” par excellence. »⁷⁴⁹

Puisque les critiques littéraires le déconsidéraient et les académies le refusaient, il ne restait plus à Drumont qu’à compenser sa déception en maniant la rhétorique toute puissante de la haine sur les boucs-émissaires désignés par Barruel depuis la Révolution. Et la plume de Drumont de se métamorphoser en éponge : trempée tour à tour dans le nationalisme de Daudet, le socialisme de Toussenel et le catholicisme de Gougenot des Mousseaux. Seul son antisémitisme fut sincère car aucun historien n’a su classer Drumont à droite ou à gauche.

D’aucuns voient en Drumont un prophète ou un visionnaire alors qu’il fut en réalité un opportuniste. Romancier et homme de lettres raté (en 1909, Drumont posa sa candidature à l’Académie française mais il dut s’incliner devant Marcel Prévost, l’auteur des quelque peu licencieuses *Demi-vierges*). Drumont trouva sa revanche dans l’écriture pamphlétaire. Et le peuple lui offrit ce que le tout Paris littéraire lui refusa : le succès. Le style emphatique, de Drumont qui s’était révélé un handicap pour des oeuvres de fiction, fut un atout pour ses pamphlets. Ce serait la

⁷⁴⁹ Lucien Rebatet, *Je suis partout*, 28 avril 1944.

meilleure conclusion à tirer. En effet, Drumont sut utiliser sa plume alourdie par une encre emplie de fiel comme d'une arme.

Hannah Arendt résume bien l'état d'esprit qui régnait à la fin du XIX^{ème} siècle :

« La populace devint l'agent direct de ce nationalisme "concret" prôné par Barrès, Maurras et Daudet qui, ensemble, formaient sans aucun doute une certaine élite de jeunes intellectuels. Ces hommes, qui méprisaient le peuple et qui se dégageaient à peine du culte épuisant et décadent de l'esthétisme, virent dans cette populace l'image vivante d'une « force » virile et primitive. Ce sont eux et leurs théories qui, pour la première fois, assimilèrent la populace au peuple, et transformèrent les chefs de celle-ci en héros nationaux. Leur philosophie du pessimisme et leur délectation devant un monde condamné furent les premiers signes de l'effondrement imminent de l'intelligentsia européenne. »⁷⁵⁰

Hannah Arendt décrit sans le savoir le portrait type de Drumont : un homme ayant le culte du pessimisme (comme le prouvent les nombreuses hyperboles de ses pamphlets), et utilisant le patriotisme du peuple pour recueillir le succès tant convoité. Pour Drumont, la fin justifiait les moyens. Cette fin sera l'acte de naissance d'une haine atrocement mortifère cinquante ans plus tard...

La lecture du livre majeur de Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires* permet d'éclairer les effets du discours de Drumont. A quoi a servi *La France Juive* pour son auteur ? A faire accepter des mots qui tuent. Les lecteurs de *La France Juive* et leur descendance ont ainsi avalisé la pensée mortifère de Drumont car il a su trouver les mots permettant "d'accepter", de trouver "normale" l'élimination des Juifs. Faye confirme cette hypothèse :

"Dans la mesure où l'histoire tend à être produite à mesure par son propre récit - par ses effets de récit), elle se découvre ici à nous comme groupe de narrations, ou de versions narratives : groupe qui construit les structures sous-jacentes à partir de quoi procède et se développe le procès de l'acceptabilité. Au terme de celui-ci, a été rendue acceptable pour un très grand nombre la langue de l'extermination."⁷⁵¹

Drumont a donc préparé le « procès de l'acceptabilité » de la « langue de l'extermination ». Il a de même préparé ce que Faye appelle le « récit de l'histoire ». Puisque sans *La France Juive*, Vichy n'aurait probablement pas été aussi facilement accepté par la classe politique et les clercs de la

⁷⁵⁰ Hannah Arendt, *Sur l'antisémitisme*, Calmann-Lévy, Paris, 1973, p.244.

⁷⁵¹ *Langages totalitaires*, op. cit. p. 7

IIIème République. Bien entendu, la narration de *La France Juive* ne fait pas l'histoire mais elle met en place un nouveau rapport d'échanges en France entre Juifs et non Juifs. A partir de cette nouvelle « dialectique » peut se développer l'idéologie antisémite qui va grandissante de l'Affaire Dreyfus à l'émeute anti-parlementaire du 6 février 1934, jusqu'à prendre corps en juin 1940. *La France Juive* et ses millions de lecteurs survit à son auteur oublié pendant les dernières années de sa vie. D'abord enfoui sous la chape de plomb de « l'Union sacrée », il est récupéré pendant les années trente par l'extrême-droite française et sacralisé sous Vichy par Rebatet. Le centenaire de sa naissance est célébré avec une plaque commémorative à Paris. Il devient le père spirituel de nombreux pamphlétaires comme nous l'avons vu. Une nouvelle chape de plomb renvoie les judéophobes à la marge quand l'horreur des camps est découverte. Puis le discours drumontien refait surface quand De Gaulle change sa stratégie, cessant l'alliance avec Israël et déclarant en novembre 1967 que le peuple juif est “ le peuple sûr de lui et dominateur ”.

La guerre des six jours et la guerre de Kippour prouvent que les Juifs sont capables de se défendre et d'être un peuple fort, ce qui déplaît tant à l'extrême-droite qu'à l'extrême-gauche. Le discours antisioniste prend le relais du langage antisémite. Il apparaît dès le début des années 70. On pense au propos de Marchais en mai 1968 concernant le leader étudiant Cohn-Bendit qualifié de “Juif Allemand” par le chef du PCF avec une connotation négative. Le discours judéophobe qui s'était cantonné à l'extrême-droite est repris par une partie de l'extrême-gauche et par l'ultra gauche quand naît le négationnisme à la fin des années 70. Avant la loi Gayssot, le nouveau “souffle” de l'antisémitisme permet la réédition de *La France Juive* (1986) par Jean-Gilles Malliarakis, éditeur d'extrême-droite. Avec la première intifada (1987), le discours antisioniste s'empare de la culture populaire. On pense à la chanson de Renaud (Miss Thatcher) :

“Palestiniens et Arméniens témoignent du fond de leur tombeau qu'un génocide c'est masculin”.

Les Palestiniens, pour le chanteur, sont victimes d'un "génocide". Les Palestiniens ont bien été victimes d'un génocide mais non par les Israéliens (il est probable que le chanteur cherche pourtant à l'insinuer), il s'agit en réalité du massacre de « Septembre noir » perpétré par le gouvernement jordanien dans les années 1970. Mais plus étonnante est la chanson de Cabrel (Tout le monde y pense), homme considéré comme moins engagé que son confrère :

“Ces enfants qui lancent, Des pierres vers les soldats, C'est perdu d'avance, Les cailloux sur des casques lourds”.

Cabrel oublie soigneusement les enfants et les adultes qui se battent non avec des « cailloux » mais avec des bombes dans les bus. Cette « popularisation » de l'antisionisme est un tremplin pour la nouvelle judéophobie. Il n'est donc pas étonnant que la seconde intifada déchaîne la parole antisémite. L'affaire Mohammed Al Dura, enfant qui aurait été tué au cours d'un échange de tirs entre Palestiniens et Israéliens et dont la mort, fut exploitée par le Hamas lors du début de la seconde intifada. Les livres *Pogrom* (de Begnier Burckel), 2005, dans ce roman, l'antisémitisme contemporain s'abrite derrière la fiction. Eric Bénier-Bürckel, professeur écrivain narre l'histoire d'un personnage, “l'inqualifiable” écrivain et professeur de philosophie en banlieue. Antisémitisme et misogynie sont une fois encore alliés dans ce roman. La neutralité du discours sur le conflit israélo-palestinien est devenue impossible. Le fait que les clichés apportés par Drumont resurgissent dans la presse et dans la littérature n'est pas le fruit du hasard. Force est de constater que *La France Juive* est entrée durablement dans la mémoire collective des Français plus que tout autre livre (forcément moins diffusé) antisémite. Si l'antisémitisme est cyclique : Affaire Dreyfus, fascisme des années 1930-1940, antisionisme des années 70/80, nouvelle judéophobie des années 2000, les sources de l'antisémitisme restent les mêmes et Drumont, avec son million d'exemplaires de *La France Juive* est la principale fontaine où viennent puiser les nouveaux judéophobes. L'antisémitisme est cyclique tout comme la vogue de l'ésotérisme et curieusement

les rémanences de ces passions sont synchrones : 1880/1895 : le spiritisme, la Société Théosophique, la Rose-Croix de Peladan accompagnent *La France Juive* et l’Affaire Dreyfus ; 1930/1940 : occultisme nazi, éloge de l’ésotérisme par les surréalistes apparaissent en même temps que les ligues antisémites en France et l’ avènement d’Hitler ; 1960/1975 : succès phénoménal du *Matin des magiciens* et de la revue *Planète* de Bergier et Pauwels au moment où Israël se bat dans la Guerre des six jours puis la Guerre de Kipour entraînant un antisémitisme virulent dans la presse occidentale ; 2000/2005 : la Seconde Intifada (qui déclenche la nouvelle judéophobie) occupe l’actualité tout comme *Da Vinci Code* de Dan Brown. Cette synchronicité a une raison évidente, les hommes, affrontés aux crises politiques et sociales ont besoin à la fois de merveilleux pour s’évader mais également d’explications simplistes pour comprendre l’évolution du monde (théories du complot).

Que doit-on retenir du discours de Drumont ? Ses excès de langage (hyperboles, insultes, diffamations) étaient révélateurs de sa personnalité. Victor Klemperer confirme cette hypothèse :

« La langue serait là pour dissimuler les pensées du diplomate (ou de tout homme rusé et douteux en général). Mais c’est exactement le contraire qui est vrai. Ce que quelqu’un veut délibérément dissimuler, aux autres ou à soi-même, et aussi ce qu’il porte en lui inconsciemment, la langue le met au jour. Tel est sans doute aussi le sens de la sentence : le style c’est l’homme ; les déclarations d’un homme auront beau être mensonges, le style de son langage met son être à nu. »⁷⁵²

Drumont a-t-il inventé un langage ? Il a perverti des mots qui circulaient dans la langue courante mais qui n’avaient pas de connotations antisémites. En répétant les mots « agioteurs », « finance », « parasites », « pulluler » toujours associés aux Juifs, le pamphlétaire a injecté dans l’inconscient collectif un poison encore perceptible aujourd’hui. Et Klemperer de souligner :

« La langue ne se contente pas de poétiser et de penser à ma place, elle dirige mes sentiments, elle régit tout mon être moral d’autant plus naturellement que je m’en remets inconsciemment à elle. Et qu’arrive-t-il si cette langue cultivée est constituée d’éléments toxiques ? Les mots peuvent être comme de minuscules doses d’arsenic : on les avale sans y prendre garde, ils semblent ne faire aucun effet, et voilà qu’après quelque temps l’effet toxique se fait sentir ». ⁷⁵³

⁷⁵² Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich*, Albin Michel, Paris, 1996, P. 35

⁷⁵³ *LTI, la langue du III^e Reich op. cit.* p. 40

Le danger est bien là : nous avalons le poison sans y prendre garde. Pour cette raison, les divers reportages sur le conflit israélo-palestinien sont très souvent sur le fil du rasoir et ce, quelque soit les convictions politiques de leurs auteurs. Ils réintroduisent dans le langage actuel la rhétorique drumontienne. On pense à l'article signé Edgar Morin dans *Le Monde* du 4/06/2002 dans lequel il parlait du conflit comme d'un « cancer »⁷⁵⁴. Le lexique de la maladie ne peut avoir été employé par hasard.

Le discours de Drumont était populaire car il s'adressait à tous. Son registre n'était pas intellectuel et pour cette raison, il a recueilli un public très large. Le pamphlétaire ne cherchait pas à toucher l'intelligence mais les sens. En évoquant la prétendue « odeur » des Juifs, la maladie, la saleté et les animaux, il touchait la sensibilité de ses lecteurs. Klemperer a confirmé cette hypothèse :

« Ce qui est populaire, c'est le concret ; plus un discours s'adresse aux sens, moins il s'adresse à l'intellect, plus il est populaire. Il franchit la frontière qui sépare la popularité de la démagogie ou de la séduction d'un peuple dès lors qu'il passe délibérément du soulagement de l'intellect à sa mise hors circuit et à son engourdissement. »⁷⁵⁵

Drumont a donc réussi à « engourdir » les Français. Il a préparé le terrain de ses successeurs. Ainsi, Vichy n'aurait pas été accueilli si facilement si l'auteur de *La France Juive* n'avait pas mis « hors circuit » l'intellect des Français et s'il n'avait trouvé des héritiers. Drumont peut et doit être

⁷⁵⁴ Edgar Morin, *Israël-Palestine, le cancer* in *Le Monde*, 4/06/2002 : Le cancer israélo-palestinien s'est formé à partir d'une pathologie territoriale : la formation de deux nations sur une même contrée, source de deux pathologies politiques, l'une née de la domination, l'autre de la privation. Il s'est développé d'une part en se nourrissant de l'angoisse historique d'un peuple persécuté dans le passé et de son insécurité géographique, d'autre part du malheur d'un peuple persécuté dans son présent et privé de droit politique.

⁷⁵⁵ *LTI, la langue du III^e Reich*, op. cit. p. 83

considéré comme le responsable indirect de la mort de six millions de Juifs qu'il a lui-même prophétisée allant jusqu'à prévoir qu'elle viendrait d'Allemagne :

“Si la bourgeoisie française ne fait pas cela [la Révolution anticapitaliste], l'Allemagne le fera elle, saisira cette occasion d'intervenir et sera soutenue par la bourgeoisie épouvantée.”⁷⁵⁶

En effet, il ne faut jamais oublier que le nazisme se voulait contre le capitalisme à l'origine avec sa mouvance de “gauche” représentée par Strasser et Goebbels (dans les années 20 et jusqu'au début des années 30), car le capitalisme, pour les nazis, était l'incarnation du Juif. Les mots de Drumont étaient meurtriers, ils influencent aujourd'hui encore tout un pan de l'extrême-droite (constitué autour de l'association “Les Amis d'Edouard Drumont”) et “l'intelligentsia” d'une partie de l'extrême-gauche, celle que Bebel appelait le “socialisme des imbéciles”.

⁷⁵⁶ *La France Juive op. cit.* vol. I, p. 523

Bibliographie commentée

Bibliographie primaire

Ouvrages de Drumont

Édouard Drumont, (1844-1917)

- Édouard Drumont, *Richard Wagner, l'homme et le musicien, à propos de Rienzi*, E. Dentu, Paris, 1869.
- Édouard Drumont, *Je déjeune à midi, pièce en 1 acte, par Aimé Dollfus et Édouard Drumont*, Michel Lévy, Paris, 1875 (à noter que cette pièce est le deuxième ouvrage de Drumont, qu'elle a été jouée au Gymnase le 5 août 1875 et que, curieusement, Drumont a accepté d'être publié par un éditeur juif, l'échec monumental de la pièce pourrait compter parmi les raisons de la judéophobie drumontienne, préférant reporter sa haine sur son éditeur que de remettre en question son médiocre talent d'écrivain de théâtre).
- Édouard Drumont, *Mon vieux Paris, hommes et choses*, G. Charpentier, Paris, 1878. (pour cet ouvrage, Drumont obtient le prix Jouy de l'Académie française).
- Édouard Drumont, *Le dernier des Trémolin*, Palmé, Paris, Bruxelles, 1879.
- Édouard Drumont, *Les Fêtes nationales à Paris*, L. Baschet, Paris, 1879.
- Les frères Anthoine, (garçons de la chambre de Louis XIV), *La Mort de Louis XIV, journal des Anthoine*, publié pour la première fois avec introduction de E. Drumont, A. Quantin, Paris, 1880.
- Louis de Rouvroy duc de Saint-Simon, *Papiers inédits du duc de Saint-Simon : lettres et dépêches sur l'ambassade d'Espagne, tableau de la cour d'Espagne en 1721* ; introd. par Edouard Drumont, Paris, 1880.
- Édouard Drumont, *Le Vol des diamants de la couronne au Garde-Meuble*, A. Sauton, Paris, 1885.
- Édouard Drumont, *La France juive, essai d'histoire contemporaine*, C. Marpon et E. Flammarion, Paris, 1886.
- Édouard Drumont, *La France juive devant l'opinion*, C. Marpon et E. Flammarion, Paris, 1886.

- Roger Lamilot, *La Fille de la France juive, ou l'École sans Dieu, poème populaire*, précédé d'une belle lettre de critique d'Édouard Drumont; impr. de H. Roque, Perpignan, 1887.
- Jean Brisecou, *La Grande conjuration organisée pour la ruine de la France, dénoncée par Jean Brisecou*, Lettre-préface de M. Édouard Drumont, impr. de J. Coqueugniot, Autun, 1887.
- Georges de Pascal, (missionnaire apostolique, Le P.), *La Juiverie*, avec une lettre-préface d'Édouard Drumont, H. Gautier, Paris, 1887.
- Paul Devaux, *Joseph et Mardochee, étude critique sur l'hégémonie sémitique*, précédée d'une lettre-préface d'Édouard Drumont, Union des bibliophiles, Paris, 1887 (Le faux titre porte *Joseph et Mardochee symboles du monopole et du proxénétisme juifs ?*).
- Gustave de Fleurance, *Expulseurs et expulsés*, Précédé d'une préface de M. Éd. Drumont, Letouzey et Ané, Paris, 1888.
- Auguste Rohling, *Le Juif selon le Talmud. Édition française considérablement augmentée par A. Pontigny*, Préface d'Édouard Drumont, A. Savine, Paris, 1889.
- Édouard Drumont, *La Fin d'un monde, étude psychologique et sociale*, A. Savine, Paris, 1889.
- Édouard Drumont, *La Dernière bataille, nouvelle étude psychologique et sociale*, E. Dentu, Paris, 1890.
- Henry Desportes, *Le Mystère du sang chez les Juifs de tous les temps*, Préface d'Édouard Drumont, A. Savine, Paris, 1890.
- Henry Desportes, *Tué par les Juifs, avril 1890, histoire d'un meurtre rituel*, Préface d'Édouard Drumont, A. Savine, Paris, 1890.
- Édouard Drumont, *Le Testament d'un antisémite*, E. Dentu, Paris, 1891.
- Fore-Fauré, *Face aux Juifs ! (essai de psychologie sociale contemporaine)*, avec une préface d'Édouard Drumont, A. Savine, Paris, 1891.
- Édouard Drumont, *A bas les Juifs !...*, Paris, impr. de Hayard, 1892.

- Joseph Maurain, *L'Élu du peuple, mœurs d'à-présent*, Avant-propos de M. Édouard Drumont; Téqui, Paris, 1892.
- Reignier Gabriel, *Les Faux Dieux, comédie*, Lettre-préface de Édouard Drumont, A.-L. Charles, Paris, 1892.
- Édouard Drumont, *Le Secret de Fourmies*, Paris, A. Savine, 1892.
- Baronne de Billing, *Le bon Robert de Billing : vie, notes, correspondance*, précédé d'une préface d'Édouard Drumont, Paris, A. Savine, 1895.
- Édouard Drumont, *La Situation financière : Collection complète du journal les Mines d'or*, Paris, 1895.
- Édouard Drumont, *De l'or, de la boue, du sang. Du Panama à l'anarchie*, E. Flammarion, Paris, 1896.
- *Après la terrible catastrophe du Bazar de la Charité*, Oraisons funèbres et discours prononcés par les RR. PP. Ollivier et Boulanger, S. Ém. le cardinal Perraud,... et le R. P. Monsabré, avec une interprétation du discours du P. Ollivier, par Drumont, Pierret, Paris, 1897.
- Raphaël Viau, *Ces bons juifs !* ; Préface d'Édouard Drumont, Paris, 1898.
- Édouard Drumont, *Les Juifs contre la France, une nouvelle Pologne*, Librairie antisémite, Paris, 1899.
- Édouard Drumont, *Nos maîtres, la tyrannie maçonnique*, Librairie antisémite, Paris, 1899.
- Anna Garreau,- *Aïcha*, (pseud. Cat et Louis Ferrol), roman, précédé d'une lettre de M. Édouard Drumont, L. Carré, Paris, 1900.
- Octave Tauxier, *De l'Inaptitude des Français à concevoir la question juive*, avec préface de M. Édouard Drumont, Aux bureaux de l'Action française, Paris, 1900.

- Édouard Drumont, *Aux électeurs. Combes et son fils Edgar, la chute de Combes, Jaurès, trois satires*, Paris(s. d.)
- Vanki (pseudonyme de Léo Taxil qui, une fois encore, a réussi à abuser Drumont en lui demandant de préfacer un ouvrage par son pire ennemi en utilisant un faux nom), *L'Antichrist, ou Origines de la Franc-maçonnerie et son but expliqué par ses symboles*, Lettre-préface d'Édouard Drumont, Librairie antisémite, Paris, 1900.
- Édouard Drumont, *Le Peuple juif, conférence faite à la salle du Grand Occident de France, le 29 juin 1900*, Librairie antisémite, Paris, 1900.
- Camille Rouyer, *Les Chemins de la vie. La Femme dans l'administration*, Préface de Édouard Drumont, A. Mame et fils, Tours, 1900.
- Albert Monniot, *Les Gouvernants contre la nation. La trahison du ministère Waldeck*, Préfaces de Édouard Drumont, François Coppée, Jules Lemaître, Henri Rochefort, Librairie antisémite, Paris, 1900.
- Édouard Drumont, *Les tréteaux du succès*, portr. et ill. décoratives par Lucien Métivet, E. Flammarion, Paris, 1900.
- Édouard Drumont, *Discours d'Edouard Drumont prononcé à la Chambre des Députés le 14 juin 1901*, Impr. P. Dupont, Paris, 1901.
- Maurice Duval, *Le Carnet d'un passant, simples poèmes*, précédés d'une lettre d'Édouard Drumont, par Maurice Duval, E. Bernard, Paris, 1904.
- Jules Lemaître, Antoine Baumann, Léon Daudet, Louis Dimier, Édouard Drumont, *Contre les Insulteurs de Jeanne d'Arc*, Paris : s. d.
- *Ligue pour le refus de l'impôt. [Circulaire signée : Jean Drault, 1er septembre 1902, contenant une lettre de François Coppée et Édouard Drumont.]*, Alfred Drault, dit Jean Gendrot, Coppée, Édouard Drumont, Impr. de Jobard, Dijon, 1902.

- *Drumont, avec...*, Léon Fauriette. préface de Drumont, Prieur et Dubois, Puteaux-sur-Seine, 1902.
- *Trois Ballades antijuives. Pour envoyer paître les frères de Judas. Pour réjouir les nez des châtelains dreyfusards, Pour exalter l'imbécilité des intellectuels.* Avec lettre-préface de M. Edouard Drumont, Librairie antisémite, Paris, 1902.
- *Vieux portraits, vieux cadre*, Édouard Drumont, Paris, E. Flammarion, 1903.
- Genia Lioubov et Edouard Drumont, (préface), *L'Art divinatoire. Les visages et les âmes*, E. Flammarion, Paris, 1903.
- Paul Soleilhac et Edouard Drumont (préface), *Le Grand levier, ou de la Presse et de son influence politique et sociale à notre époque*, H. Gautier, Paris, 1906.
- Albert Monniot et Edouard Drumont (préface), *Le Crime rituel chez les Juifs*, P. Téqui, Paris, 1914.
- Édouard Drumont, *Sur le chemin de la vie (souvenirs)*, G. Crès Paris, 1914
- *Proposition de loi portant modification au tarif général des douanes (matières végétales, chap. 15, n°171)*, présentée par MM. Drumont, Firmin Faure, Morinaud, Marchal, impr. de Motteroz, Paris : (s. d.)
- Edouard Drumont, *Proposition de loi relative à l'amnistie, présentée par MM. Édouard Drumont, Charles Marchal, Firmin Faure, Morinaud*, impr. de Motteroz, Paris (s. d.).
- Gaston Méry. Préface de Édouard Drumont, *La Voyante de la rue de Paradis*, E. Dentu, Paris (s. d.)

Études sur Drumont

- Michel Winock, *Edouard Drumont et Cie, antisémitisme et fascisme en France*, Seuil, Paris, 1982 : Michel Winock a rassemblé plusieurs articles qu'il avait précédemment publiés dans la presse autour de l'antisémitisme sous ses diverses formes (économique, politique, religieuse). Un article est consacré à Drumont qui donne l'occasion à l'historien de rappeler que Drumont est à l'origine des slogans comme "ni droite ni gauche" ou "La France aux Français". Winock estime également que Drumont est le pamphlétaire qui a su le mieux rassembler les multiples formes de l'antisémitisme et qu'il fut son principal promoteur dans la France des années 1880-1890.

- Edmond et Jules de Goncourt, *Journal Mémoires de la vie littéraire III- 1887-1896*, Bouquins-Robert Laffont, Paris, 1989.

- Georges Bernanos, *La grande peur des bien pensants*, B. Grasset, Paris, 1931 : Bernanos a concocté une véritable hagiographie de Drumont qu'il voit comme une sorte de "sauveur" du christianisme. La "Grande peur des bien-pensants" est celle de voir le christianisme s'affaiblir par lâcheté de ses pratiquants les plus influents : bourgeois; intellectuels et ecclésiastiques.

Lâcheté face au combat à mener devant les rationalistes et autres scientifiques mais également fragilité de la foi des catholiques. Drumont représente pour Bernanos un faire-valoir de la foi catholique puisque qu'il dénonce violemment ceux que Bernanos considère comme ses principaux ennemis (Juifs et francs-maçons). Mais Drumont est aussi un personnage héroïque, une sorte de chevalier des temps modernes, toujours prêt à se battre en duel. Pour cette raison, il vaut mieux voir *La grande peur des bien-pensants* comme une sorte de roman historique plus qu'une biographie. L'antisémitisme de Bernanos est perceptible dans ce livre comme dans ses premiers ouvrages mais à un degré moindre que celui de Drumont. Peut-être que la foi de Bernanos l'a empêché de mettre en pratique toute forme de haine. Drumont jouerait-il donc le rôle que Bernanos n'aurait pas osé remplir ?

- Léo Taxil, (Gabriel Jogand-Pagès dit), *M. Drumont, étude psychologique*, Letouzey et Ané, Paris, 1890 : Léo Taxil fut l'ennemi juré de Drumont. L'un et l'autre étaient pamphlétaires, tous deux versèrent dans l'antisémitisme ordurier et rivaux, ils voulurent se présenter aux élections dans la circonscription du Gros Caillou à Paris. Ces ressemblances ne pouvaient que les transformer en rivaux. Taxil avait pour meilleure arme la caricature, le sens du grotesque et de l'affabulation. Ce talent lui permit de rédiger une biographie où Drumont était ridiculisé pour ses lubies antisémites. Néanmoins, le fait que Taxil ait lui aussi stigmatisé les Juifs et les francs-maçons dans *Le Diable au XIX^e siècle* (1895) le discrédite complètement dans son combat anti-Drumont.

- Frederick Busi, *The Pope of antisemitism : the career and legacy of Edouard-Adolphe Drumont*, University press of America, New-York, 1986 : Frederick Busi a réalisé un sérieux travail de recherche historique qui permet de cerner les opinions politiques de Drumont et leur genèse. Il estime que Drumont a été influencé par le journaliste Henri de Lasserre, rédacteur catholique qui lui permit de publier ses premiers articles. L'historien a analysé le contexte historique de *La France Juive* et rappelle les débordements de la lutte qui opposa les républicains aux monarchistes, les catholiques aux francs-maçons. Pour un journaliste ou un écrivain, il semble qu'il était difficile de ne pas être militant.

- *Édouard Drumont ou l'Anticapitalisme national*, présenté par Emmanuel Beau de Loménie, [Choix de textes de E. Drumont.] J. J. Pauvert, Paris, 1968 : Ce livre rédigé par un auteur inconnu tente de réhabiliter les pamphlets de Drumont comme si celui-ci était un théoricien économique et politique exceptionnel. Beau de Loménie veut convaincre le lecteur que Drumont était un véritable socialiste et que son antisémitisme était en vérité un combat justifié contre les Rotschild et autres familles de notables d'origine juive. Bien sûr Beau de Loménie "oublie" de sélectionner les pires attaques de Drumont contre les Juifs dans cette anthologie commentée.

- Grégoire Kauffmann, (sous dir. de M. Winock), *Edouard Drumont. Des années de jeunesse à la publication de La France Juive (1844-1886)*, IEP, Paris, 1999.

Etude universitaire sur Edouard Drumont, le mémoire de DEA de G. Kauffmann, outre une biographie précise, est consacré à la genèse du discours antisémite de Drumont (l'auteur a trouvé des sources d'antisémitisme liées à la jeunesse de Drumont). Hélas, *La France Juive* est peu décortiquée. G. Kauffmann a préféré jouer le rôle de paléontologue plus que d'historien ou de linguiste. On aurait aimé qu'un tel mémoire soit un peu plus développé sur les conséquences de *La France Juive* sur le lectorat français car tous les éléments étaient réunis pour comprendre comment un tel pamphlet a pu être rédigé.

Bibliographie secondaire

Antisémitisme

- Tristan Mendès-France, *Une tradition de la haine, figures autour de l'extrême-droite*, Ed. Paris-Méditerranée, Paris, 1998.
- Serge Moati, *La haine antisémite*, Flammarion, Paris, 1991.
- Michel Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Points histoire, Paris, 1990.
- Michel Winock, *La France et les juifs de 1789 à nos jours*, Seuil, Paris, 2004
- Pierre Birnbaum, *La France aux Français*, Seuil, Paris, 1993.
- Marc Angenot, *Antisémitisme et discours social*, Presses universitaires de Vincennes, Paris, 1989.
- Pierre Pierrard, *Juifs et catholiques français*, Cerf, Paris, 1997.
- Marie-France Rouart, *Le crime rituel ou le sang de l'autre* Rouart, Berg international, Paris, 1997

Marie-France Rouart, *L'antisémitisme dans la littérature populaire*, Berg international, Paris, 2001 : Ce livre a l'avantage de présenter le premier véritable ouvrage sur les origines de l'antisémitisme dans les contes de traditions populaires. La question est pourtant d'importance car, comme le souligne, Marie-France Rouart, la haine antijuive fut très tôt évidente dans les contes et le théâtre. Malheureusement, le corpus choisi par Marie-France Rouart est un peu court et l'étude nous donne envie d'en savoir plus sur les occurrences de judéophobies dans la littérature populaire. On se plaît à imaginer ce que Marie-France Rouart, très à la pointe de l'analyse de la haine antijuive, pourrait écrire en collaboration avec Bernadette Bricout, spécialiste du conte populaire. Marie-France Rouart souligne avec justesse la valeur symbolique des stéréotypes dans le théâtre et les contes. Ceux-ci caricaturent et brossent des portraits propres à exciter les foules. Pour que le travail de Marie-France Rouart soit parfait, il aurait fallu qu'une étude soit faite sur les résultats d'une large diffusion des stéréotypes antijuifs et de ses conséquences dans l'inconscient collectif d'une population donnée.



- Pierre-André Taguieff, *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Éditions mille et une nuits, Paris, 1998.

Dans ce livre, P.A. Taguieff rappelle d'abord que la notion de race, correspond à l'idée d'une division de l'humanité en groupes dont les éléments partagent des traits et des moeurs héréditairement transmis. Cette idée est ancienne et notable dès le début le dix-huitième siècle, de même pour la croyance en une hiérarchie pour classer ces groupes. L'originalité du dix-neuvième siècle en ce domaine vient pour lui de ce qu'il voit surgir des discours qui, mobilisant les ressources de la "science normale", tentent de promouvoir des modes d'explication du monde social dont l'idée d'une hiérarchie des races serait la clé de voûte, ce que Taguieff définit sous le terme de racialisme. Il existe également des doctrines, qui sont aussi des plans politiques, visant à transformer la race

en une catégorie mobilisable dans le champ politique et prise en compte par l'action publique, ce que le politologue appelle la "pensée raciste" et qui doit établir entre les races des discriminations. L'ouvrage, de Taguieff est dédié à la mémoire de Léon Poliakov, historien de l'antisémitisme, et consacré à l'histoire de trois auteurs fondamentaux du racisme en France : Gobineau ("racialisme pessimiste"), Le Bon (racialisme évolutionniste et darwinisme social), Vacher de Lapouge ("racialisme eugéniste"). La filiation historique entre les trois auteurs est abordée tout au long du livre. Il semble que les auteurs racistes du XIXème et XXème siècles s'inspirent régulièrement de Gobineau sans toujours être d'accord avec lui. P.-A. Taguieff démonte cette filiation en soulignant que les différences essentielles de doctrine ne permettent pas d'établir une continuité entre Gobineau et ceux qui s'en réclament. Il semble vouloir défendre Gobineau qui, pour le grand public, est fréquemment considéré comme l'un des inspirateurs du nazisme. Taguieff estime que cette idée a été établie par les nazis eux-mêmes, puis par les collaborationnistes. Montrer Gobineau comme le père du racisme français permettait aux collaborationnistes de prouver qu'il ne s'agissait nullement d'une doctrine étrangère. Taguieff s'attache à démontrer que Gobineau n'était pas antisémite, contrairement à Le Bon et à Vacher de Lapouge, tout deux antisémites. Le politologue pense que le pessimisme de Gobineau est " incompatible avec la formulation d'un quelconque projet politique" (p. 18), a contrario de "l'orientation pro-capitaliste et libérale-conservatrice" de Le Bon, tout autant qu'au «socialisme étatiste" de Vacher de Lapouge. La lecture de cet ouvrage laisse malgré tout une étrange impression. On ne sait pas si Taguieff est très clair dans son analyse des écrits de Gobineau, il semble parfois qu'il les dédramatise. Un court passage sur Drumont permet d'avoir une petite idée sur les théories antijuives de l'auteur de *La France Juive* mais, hélas, Taguieff ne développe pas.

- Pierre-André Taguieff, *La Nouvelle judéophobie*, Editions de Minuit, Paris, 2001. Le célèbre sociologue spécialiste du racisme estime que jamais, dans la France d'après 1945, les amalgames

antijuifs n'ont circulé dans autant de milieux sociaux en rencontrant aussi peu de résistance intellectuelle et politique. Il déplore que les incidents antijuifs qui se sont multipliés depuis la seconde intifada n'aient pas provoqué de grandes manifestations de style antiraciste. Taguieff s'interroge sur cette apparente « banalisation » des attitudes et des comportements judéophobes. Pour lui, la nouvelle vague de judéophobie n'est plus le fait de nostalgiques du Troisième Reich ou de catholiques intégristes mais de ce qu'il appelle les "Tiers-mondistes" comme le syndicaliste José Bové ou le professeur Jacquard. Il vise également l'extrême-gauche qui, ne trouvant plus assez de prolétaires pour encourager sa politique, jette son dévolu sur les "nouveaux damnés de la Terre" que sont les Palestiniens. La critique virulente d'Israël par l'extrême-gauche n'est pas sans rappeler l'antisémitisme des premiers socialistes Fourier et Proudhon, comme le rappelle très bien Taguieff. Enfin, le sociologue est l'un des premiers intellectuels à souligner l'effet pervers de la loi Gayssot qui, en interdisant la propagande antisémite, a poussé les judéophobes à se servir du paravent "antisioniste" pour déverser leur haine sur les Juifs.

Antimaçonnisme



- Jacob Katz, *Juifs et Francs-Maçons en Europe (1723-1939)*, Editions du cerf, Paris, 1995.
- Jérôme Rousse-Lacordaire, *B.A.-BA de l'antimaçonnisme*, Pardès, Puiseaux, 1998.
- Jacques Lemaire, *L'antimaçonnisme, aspects généraux (1738-1998)*, Editions maçonniques de France, Paris, 1998.
- Collectif, *Encyclopédie de la franc-maçonnerie*, Le livre de poche, Paris, 2000.
- C.C. Chabauty, *Francs-maçons et Juifs, Sixième Age de l'Eglise d'après l'Apocalypse*. Paris, 1880.

Contexte historique

- P. Theveau, *Histoire de la pensée française, vol. 12 : 19^e siècle. D'une République... à l'autre. La période réaliste*, Editions Roudil, Paris, 1981.
- Claude Duchet, *Histoire littéraire de la France tome V*, Editions Sociales, Paris, 1977.
- Jean-Marc Rodrigues, *Histoire de la littérature française, XX^e siècle tome 1. 1892-1944*, Bordas, Paris, 1988.
- Pierre Abraham (sous la dir. de), *Histoire littéraire de la France*, Editions Sociales, Paris, 1979.
- Jean-Denis Bredin, *L'Affaire*, Fayard, Paris, 1995

Barrès

- Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*; Armand Colin, Paris, 1972
- Zeev Sternhell, *La droite révolutionnaire, 1885-1914 : les origines françaises du fascisme*, Fayard, Paris, 2000

Rebatet

Robert Belot, *Lucien Rebatet, un itinéraire fasciste*, Editions du Seuil, Paris, 1994

Pourquoi vouloir faire connaître Rebatet en 1994 ? La question, visiblement, obsède Robert Belot. Le livre dont il est l'auteur n'y répond pas vraiment. Non par sympathie fasciste, visiblement, puisqu'il s'en défend presque à chaque paragraphe. Son ouvrage est constitué de nombreuses sources inédites utilisées : articles de presse, livres de Rebatet, archives privées qui ne sont malheureusement pas bien répertoriées dans les pages de notes. Robert Belot révèle à quel point il est difficile de savoir pourquoi un intellectuel comme Rebatet a commis un crime contre l'intelligence et contre sa patrie. La première partie du livre de Belot montre un Rebatet gourde et timide avec les femmes issu d'une petite bourgeoisie (un père notaire) et d'une éducation religieuse (qui l'a rendu anticlérical). Puis on assiste à la montée en puissance du fasciste qui déversa à

longueur d'articles, dans *L'Action Royale* d'abord et dans *Je suis partout*, sous l'Occupation, sa fascination pour le nazisme et sa haine du marxisme, de la " cataracte démocratique ", de la République, des parvenus de Vichy mais surtout des juifs.

Ses articles et ses pamphlets déclenchèrent des arrestations, et Robert Belot démontre même que sa plume vindicative fut fortement délatrice (Rebatet dénonça un gaulliste rencontré par hasard lequel témoigna contre lui lors du procès du pamphlétaire). Idéologiquement, Rebatet s'inscrit dans la droite ligne du collaborationnisme. Politiquement, son engagement fut purement théorique, il quitte la Milice aussitôt après y avoir adhéré, il hésite entre les deux fascistes français rivaux Déat et Doriot. A l'automne 1942, souligne Robert Belot, le succès imprévu des *Décombres* n'a pas changé l'image de son auteur : son pamphlet de 664 pages vendu à 65 000 exemplaires et largement diffusé au marché noir, n'a guère été compris ; il a sans doute été lu par les Français qui se délectaient de leur propre déliquescence mais n'a pas permis au pamphlétaire de trouver avec ce succès de librairie un tremplin politique. Belot s'attache surtout à comprendre la genèse d'un pamphlétaire fasciste que Sartre a qualifié de salaud. Robert Belot révèle que Rebatet lut Rimbaud et Proust avec passion, que ses études de droit et de philo furent médiocres qu'il " fit l'artiste " à Montparnasse dès 1923, qu'il vécut dans le besoin jusqu' en février 1930. Dès lors, il sortit de sa vie médiocre et passive en prenant en charge une rubrique cinématographique à *l'Action française* et des piges sur la musique à Radio-Magazine. Tout s'est joué chez lui entre 1930 et 1935, et Robert Belot aurait dû tenter de cerner et de hiérarchiser davantage les processus d'identification du journaliste à la cause extrémiste. C'est bien à travers le cinéma que Rebatet a cru repérer l'emprise nouvelle du Juif sur le cours du monde. Sa critique, moderne et intelligente, sachant saluer le génie américain à l'écran, entichée de Scarface avant d'abdiquer devant Leni Riefenstahl, montre qu'il a saisi les mécanismes des démiurgies du XXème siècle et raffolé de ses mythologies de la violence.

Mais cette logique esthétique ne suffit pas à le faire basculer, faute sans doute de moyens intellectuels pour théoriser un peu plus la révélation des images.

C'est plutôt la fréquentation des plateaux et des producteurs qui excite son antisémitisme. C'est la victoire de Hitler, l'affaire de Rhénanie puis la victoire du Front populaire qui excitent sa haine raciale, son enquête de 1935 sur les étrangers en France, pour *Je suis partout* où il recommande l'ouverture de camps de concentration pour émigrés trop récents, qui la systématise. Etrange cheminement qui n'a rien d'intellectuel et dont le populisme trivial engendrera chez Rebatet une longue et conflictuelle perplexité face au "père", ce Maurras national qui rompra avec "cette petite gouape" à la sortie des *Décombres*. Un parcours qu'à tout le moins et toutes proportions gardées, il eût été intéressant de comparer avec celui d'un certain petit peintre, à Vienne avant 1914. On sort donc du livre de Belot fortement instruit, mais pas définitivement éclairé sur une adhésion de plus en plus frénétique. Rebatet n'était pas prédestiné, mais la collaboration fut bien le vrai moment où il dénuda son intime vérité. Son Occupation est en continuité avec son avant-guerre, sinon avec sa jeunesse, mais sans qu'ait été mise en oeuvre au service du "fascisme français" une vocation aussi rectiligne que le dit, après Zeev Sternhell, ce savant livre de bonne foi. Le mystère n'est donc pas entièrement dissipé. Il serait, certes, très commode d'appliquer à Rebatet le mot de Forain : "Il se vomit lui-même, mais sur les autres." Ce serait pourtant oublier qu'être ignoble, cela s'apprend.

Complot judéo-maçonnique

- Norman Cohn, *Histoire d'un mythe la "conspiration" juive et les protocoles des sages de Sion*, Folio, Paris, 1992.

Ce livre est L'Ouvrage de référence concernant le mythe du complot judéo-maçonnique. Norman Cohn n'a pas seulement rédigé un essai phare, il a su réaliser un véritable roman enquête. L'auteur entraîne le lecteur dans une palpitante enquête policière sur les origines du faux *Les Protocoles des Sages de Sion*. Il analyse les sources du faux : *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* (1798, Barruel), *Biarritz* (roman de Goedsche paru en 1868), *Les Francs-Maçons et les Juifs. Sixième Age de l'Eglise d'après l'Apocalypse* (1881, abbé Chabauty) mais surtout *Dialogues aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu* pamphlet écrit par Maurice Joly en 1864 contre la dictature de Napoléon III qui servit de base à l'écriture des *Protocoles*. Le lecteur est renseigné sur les tenants et aboutissants des *Protocoles* mais hélas Cohn n'a pu qu'hypothéquer sur la paternité du célèbre faux n'ayant pas suffisamment d'éléments. Il a réussi à éclairer le lecteur sur l'origine de la diffusion du faux (démarrée en Russie à l'initiative d'un agent de l'Okhrana (police secrète tsariste) le dénommé Ratchkovsky). L'ouvrage de Cohn se termine par une analyse psychanalytique de la paranoïa antisémite. Seule critique, Norman Cohn affirme que les :

“Juifs déportés de France (au nombre de 85 000 environs) furent pour la majeure partie arrêtés en zone occupée par les Allemands eux-mêmes”⁷⁵⁷.

Cette affirmation est fausse car, comme on le sait, (et comme la reconnu le président Jacques Chirac) l'Etat français a pris l'initiative de livrer les Juifs aux nazis en offrant ses services par l'intermédiaire de la police française qui fit emmener les Juifs par les Transports Parisiens (ancien nom de la RATP) vers le camp de Drancy puis vers Auschwitz par l'intermédiaire de la SNCF. L'Etat français poussa même le zèle en livrant les enfants, ce que ne demandaient pas les nazis (l'âge établi par les nazis pour la déportation était de 16 ans minimum).

⁷⁵⁷ *Histoire d'un mythe, op. cit.* p. 243

- Pierre-André Taguieff, *Les Protocoles des Sages de Sion, faux et usage d'un faux*, Berg international, Paris, deux volumes, 1992.

Dans cet ouvrage, Taguieff ne conte pas l'histoire de la genèse du faux, contrairement au livre de Cohn. Il commence par évoquer la sociologie du complot ou plutôt de la croyance au complot. Croire au complot consiste à trouver des responsables aux événements historiques, le complot confère un principe d'intelligibilité à l'histoire, apaisant ainsi le besoin de savoir autant que celui de se défendre. Taguieff explique ainsi la principale raison du succès du faux de Golovinski. Il s'arrête un instant à la diffusion des *Protocoles* et à leur réception en Europe et dans les pays musulmans. Il affirme que le quotidien vénérable "The Times" est à l'origine du succès de la diffusion après avoir publié un éditorial intitulé "Le Péril juif" résumant les *Protocoles* en 1920. Même si le "Times" se rétractera un an plus tard il aura contribué à la promotion du faux. Taguieff s'intéresse également aux contre-argumentations des partisans des *Protocoles*. Elles sont les suivantes : 1) tentatives juives de faire disparaître les *Protocoles*, 2) l'affirmation qu'il existe des preuves surabondantes, 3) la preuve par l'esprit juif qui imprégnerait les *Protocoles*, 4) La valeur prédictive des *Protocoles*, 5) La relativisation des opinions sur les *Protocoles*, en faisant comme si la preuve du plagiat n'avait jamais été apportée, 6) l'absence de preuves claires et décisives, d'indices matériels d'authenticité provoquant un antisémitisme de diversion sur la puissance des véritables "Supérieurs inconnus" dont le judaïsme moderne n'aurait été qu'un instrument. Taguieff met en relation les *Protocoles* avec les essais de Maurras et *La psychologie des foules* de Gustave Le Bon. Il relève dans les deux cas de nombreuses analogies, prouvant que les *Protocoles* ont bien été rédigés sous l'influence du contexte politique français des années 1890. Le sociologue note également que la vision conspirationniste de l'histoire n'a pas attendu la diffusion des *Protocoles* pour se manifester. Mgr Meurin a devancé les *Protocoles* en publiant un

ouvrage intitulé *La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan*. Taguieff relève que l'antisionisme démonologique a été lancé dès les années 1890 par les jésuites, soit cinquante ans avant la création de l'Etat d'Israël. Il est donc possible de rapprocher l'antisionisme à l'antisémitisme. Enfin, le politologue analyse la perception des *Protocoles* dans l'Union soviétique de Staline aux années 1980 et dans le monde arabe. Il note que le stalinisme était malhonnête en s'affirmant antiraciste tout en stigmatisant le sionisme comme vecteur du capitalisme international. Pour Taguieff, le monde arabe n'a pas supporté la création d'un Etat juif car pour les musulmans, les Juifs devaient rester des "humiliés et des misérables" juste tolérés dans les pays de l'Islam. On apprend que ce sont les chrétiens du proche-orient qui ont importé les *Protocoles* et que ceux-ci ont réellement été diffusés à partir des années 1950, en représaille à la création de l'Etat d'Israël. Le politologue a réalisé un ouvrage précieux tout à fait complémentaire à celui de Norman Cohn. On peut seulement regretter que le vocabulaire employé soit réservé à une élite universitaire car un tel ouvrage aurait mérité d'être diffusé auprès d'un large public.

- Pierre-André Taguieff, *La foire aux Illuminés, ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, Fayard, Paris, 2005.

Taguieff analyse le phénomène des théories complotistes qui recueille un énorme succès depuis les années 1980 au point d'envahir les diverses formes d'expression : télévision avec la série *Aux frontières du réel* (qui véhicule l'idée d'un complot au plus haut niveau des autorités des Etats-Unis pour cacher la présence d'extra-terrestres sur notre planète), les best-sellers : *L'énigme sacrée* de Lincoln et Baigent, *Da Vinci Code* et *Anges et démons* de Dan Brown, le cinéma avec les films *Skulls société secrète* (qui évoque la fraternité secrète de l'université de Yale à laquelle font partie Georges Bush junior et John Kerry) et *Tomb raider* (où il est question des Illuminatis, société secrète dominant le monde). Taguieff estime que la paranoïa du complot n'est plus l'apanage de l'extrême-droite et qu'elle a été récupérée par des écrivains opportunistes (Meysan, Dan Brown).

Le politologue rappelle qu'à l'origine de la folie complotiste se trouve l'abbé Barruel auteur de *Mémoire pour servir à l'histoire du jacobinisme*, pamphlet publié en 1798 qui accusait les Illuminés de Bavière et les francs-maçons d'être à l'origine de la Révolution française. Adam Weishaupt, chef de des Illuminés de Bavière, ordre paramaçonnique qui exista de 1776 à 1785, n'a pas eu l'influence qui lui a été imputée. Néanmoins, à partir du pamphlet de Barruel, la légende des Illuminés rebaptisés Illuminatis (par John Robison, lui-même franc-maçon initié au 18ème siècle à la Parfaite Intelligence de Liège, ce que Taguieff ne dit pas, dans un livre intitulé *Proofs of a conspiracy against all the religions and Governments of Europe, carried on in the secret meeting of free masons, illuminati, and reading societies* publié en 1797) n'a cessé de faire fantasmer des théoriciens antisémites et antimaçons (Coston, Ploncard d'Assac) puis les néonazis (Jan Van Helsing). Drumont, lui-même, pensait que Weishaupt était juif, ce qui lui facilitait la tâche pour prouver que le complot des Illuminés théorisé par Barruel était de toute façon un complot juif :

« En 1776, le Juif Adam Weishaupt créait la secte des Illuminés qui se proposait, pour but principal, la destruction du catholicisme. »⁷⁵⁸

La nouveauté, apparue dans les années 1990, est celle d'un complot extra-terrestre, les reptiliens, qui seraient les vrais maîtres du monde au sein des Illuminatis, (théorie de David Icke). Taguieff souligne le danger de succès littéraire comme celui de *Da vinci code* qui utilise les théories conspirationnistes même si elles sont aseptisées. Son ouvrage est passionnant car il permet de suivre le mouvement des doctrines ésotériques et conspirationnistes de la fin du XVIIIème siècle à nos jours. Des critiques peuvent toutefois être portées à l'ouvrage du politologue. Il stigmatise les chasseurs anti-sectes en les soupçonnant d'être coupables de paranoïa et se réfère à Jean-François Mayer pour définir le concept de secte. Mais Mayer est réputé pour militer en faveur des groupes

⁷⁵⁸ *La France Juive op. cit. v. I p. 260*

sectaires par l'intermédiaire du CESNUR (mouvement dirigé par Massimo Introvigne qui avait témoigné en faveur de la scientologie au procès de Lyon contre la secte en 1996), cherchant à les faire passer pour des Nouveaux Mouvements Religieux. Mayer est par ailleurs un ancien militant d'extrême-droite et un proche de la Nouvelle Droite d'Alain de Benoist. Taguieff est trop répétitif tout au long des 600 pages de son essai. Il ne cesse de rappeler l'origine des théories conspirationnistes (les illuminés de Bavière) et l'influence des pamphlétaires d'extrême-droite sur les « complotistes » actuels ce qui allourdit son ouvrage.

- François Ploux, *De bouche à oreille naissance et propagation des rumeurs dans la France du XIX^e siècle*, Aubier, Paris, 2003

Rhétorique

- Olivier Reboul, *Introduction à la rhétorique*, PUF, Paris, 1991.
- Pierre Fontanier, *Les figures du discours*, Champs Flammarion, Paris, 1977.
- A. Trognon et J. Larrue, *Pragmatique du discours politique*, Armand Colin, Paris, 1994
- Gustave Guillaume, *Langage et science du langage*, Nizet, Paris, 1964

Sémantique

- Alain Rey (sous la dir. de), *Le dictionnaire historique de la langue française*, Robert, Paris, 2000.

Langue nazie

- Jean-Pierre Faye, *Langage totalitaire*, Herman, Paris, 1972
- Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich*, Albin Michel, Pocket, Paris, 1996

Philologue et spécialiste de la littérature française du XVIIIème siècle, Klemperer a enseigné en Allemagne, à l'université de Dresde jusqu'en 1935, année où les nazis le destituent. Marié à une non-juive, il échappe à la déportation mais doit quitter son logis pour habiter dans une « Judenhaus ». De 1933 à 1945, Klemperer rédige son journal (qui ne sera publié qu'en 1995) dont est extrait *LTI*. LTI signifie *Lingua Tertii Imperii*, langue du IIIè Reich en latin. Cet essai de philologie est publié en 1947. Le philologue analyse le discours nazi à partir des livres qu'il se procure par sa femme (lui n'ayant plus le droit d'emprunter dans les bibliothèques) mais également à partir des conversations entendues au fil des jours, qu'elles émanent d'ouvriers, de collègues ou des dignitaires nazis. Klemperer démontre qu'Hitler et les siens ont voulu déshumaniser tous ceux qui n'étaient pas considérés comme « Aryens » mais qu'ils ont voulu également transformer les hommes en machine en pervertissant des termes préexistants comme « mettre au pas », « flux magnétiques » ou « monter ». Il estime que le nazisme tire sa source du romantisme allemand dans lequel il voit le détrônement de la raison, la bestialisation de l'homme, la glorification de l'idée de puissance, du prédateur, de la tête blonde. Il pense que la spécificité du nazisme repose sur l'idée de race, réduite à l'antisémitisme. Le philologue perçoit le nazisme comme un culte dans lequel Hitler serait le « Sauveur ». En effet, les expressions de vénération envers le führer étaient courantes comme « il est mort pour son cher führer » ou « il est tombé pour son führer » dans lesquelles la patrie n'était pas citée parce qu'elle était représentée et contenue en Hitler. Bien que les nazis aient tenté de démontrer les origines allemandes du nazisme, Klemperer affirme qu'elles proviennent du livre de Gobineau *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Selon lui, Gobineau était persuadé de descendre en droite ligne de la haute noblesse franque et donc se sentait Germain plus que Français. De plus l'écrivain raciste avait entrepris des études allemandes et orientales. Le romantisme allemand lui suggéra de remédier spéculativement à l'absence de faits scientifiques pour appuyer sa théorie.

Klemperer a su analyser avec précision la rhétorique nazie. Même s'il ne cite pas Drumont, qu'il n'a peut-être pas lu, il confirme l'importance du lexique de la maladie et de l'animal dans le but de déshumaniser les Juifs :

« Petit Juif » et « peste noire », expression de l'ironie méprisante et expression de l'épouvante, de la peur panique : ce sont les deux formes stylistiques qu'on rencontrera toujours chez Hitler chaque fois qu'il parle des Juifs et, par conséquent, dans chacun de ses discours et chacune de ses allocution. Il n'a jamais dépassé son attitude du début, à la fois enfantine et infantile, à l'égard des Juifs. En elle réside une part essentielle de sa force, car elle le relie à la masse populaire la plus abrutie qui, à l'ère des machines, est constituée non pas du prolétariat industriel, mais en partie d'une population paysanne et surtout de la masse de la petite bourgeoisie entassée dans les villes. Selon elle, celui qui est vêtu autrement, celui qui parle autrement, n'est pas l'autre être humain mais l'autre animal venant de l'autre étable, avec lequel il ne peut y avoir d'entente, qu'on doit haïr et chasser à coup de vent »⁷⁵⁹

Qu'elle provienne des pamphlets de Drumont ou des discours d'Hitler, la rhétorique antisémite ne varie pas. Elle tourne toujours autour des mêmes notions avilissantes : maladie, animal, saleté. Il n'existe donc pas de créativité dans le langage de la haine d'où qu'il vienne. L'intertextualité fonctionne à plein régime et se transmet de génération en génération, de Drumont à Hitler en passant par Céline.

⁷⁵⁹ LTI, *La langue du III^e Reich*, op. cit. p. 230

ANNEXES COMMENTÉES

Profession de foi de Drumont aux élections municipales de Paris en 1890

Septième arrondissement. Quartier du Gros-Caillou.

Mes chers concitoyens,

Je ne cherche pas à influencer votre opinion. Je vous demande seulement de penser par vous-même, de ne pas subir les arguments tout faits. On vous dira que notre campagne contre la juiverie tripoteuse est une campagne religieuse. Vous répudierez ce mensonge. Au nom de mes droits de citoyen, j'ai attaqué l'organisateur des accaparements monstrueux qui ruinent le travail national; j'ai attaqué le banquier de la triple alliance. Je n'ai jamais écrit une ligne qui pût blesser dans sa foi le dernier des juifs de Galicie. Si le bon génie de la patrie nous donne un jour la victoire sur les cosmopolites qui dévalisent notre France, nous ne troublerons pas les Juifs dans l'exercice de leur culte. Il est pourtant une synagogue que nous fermerons à coup sûr. Nous la fermerons par mesure de salubrité publique. Cette synagogue, c'est la Bourse.

Jadis il y avait Montfaucon pour Enguerrand de Marigny et Semblançay, comme il y eut Pigneral pour Fouquet. Au début du règne de Louis XIV, Colbert que personne n'accusera d'avoir été un énergumène, organisa la chasse aux financiers. Cette chasse aux financiers produisit cinq milliards. C'étaient, entendez le bien, cinq milliards restitués légalement au Trésor de la France. Avec cinq milliards, demain, nous nous chargerons de résoudre la question sociale, sans secousses, sans violence.

Je ne suis pas comme les Ferry, les Floquet, les Brisson, les Clemenceau, et tant d'autres, un politicien de profession. Ces hommes seraient restés toute leur vie des avocats sans cause et des médecins sans malades, si leur habileté à tromper le peuple n'avait fait d'eux des chefs de parti et des ministres. Demain ils ne seraient plus rien s'ils n'étaient plus députés. Quant à moi, je ne suis qu'un écrivain connu pour ses études sur l'histoire sociale. Mes livres sont lus un peu partout, et traduits dans toutes les langues.

Mais laissez moi vous dire, avec la légitime fierté de l'écrivain qui s'est fait un nom par son travail, que même si vos suffrages ne font pas de moi un conseiller municipal, il n'en restera pas moins acquis que j'ai consacré mes efforts au salut de mon pays et de mes compatriotes. C'est mon devoir de vous dire ceci, parce que je le pense. C'est votre devoir aussi de ne pas voter avant d'avoir bien réfléchi à mes paroles. C'est votre devoir de vous demander si j'ai tort, ou si j'ai raison, si vos observations personnelles ne justifient pas ce que j'affirme. Ma candidature se résume dans ce mot acclamé dans toutes les réunions publiques.

A bas le Juif allemand, accapareur, tripoteur, parasite et espion :
Vive la France aux Français
Edouard Drumont

La première participation de Drumont à une élection montre un manque total de fibre politique car son programme est dépourvu de propositions plausibles sur les plans économiques et sociaux. La politique de Drumont s'arrête à un seul but "attaquer l'organisateur des accaparements

monstrueux qui ruinent le travail national”, c’est-à-dire les Juifs selon le pamphlétaire. L’allusion au travail national est ambigu, le travail étant une notion marxiste et la nation une notion de droite. Il semble que Drumont veuille ratisser large. Ses idées sont simplistes, il prétend pouvoir régler la question sociale en extorquant les biens des Juifs. Aujourd’hui, ce genre de procédé fait penser à un Le Pen qui veut régler le problème des trois millions de chômeurs en chassant de France trois millions d’immigrés. Drumont reste toutefois lucide en reconnaissant lui-même ne pas être un “politicien de profession ». Il semble être dubitatif sur ses propres chances d’être élu (“si j’ai tort ou si j’ai raison). Son seul slogan est une phrase qui sera reprise par les ligue d’extrême-droite dans les années de l’Affaire Dreyfus et pendant l’Entre-deux guerres” : “La France aux Français”. Par sa simplicité, sa volonté de mélanger des notions de droite et de gauche, Drumont semble vouloir proposer une “troisième voie” celle qui pourrait véritablement représenter l’extrême-droite.

Profession de foi de Drumont aux élections législatives du 20/08/1893, 1ère circonscription d’Amiens.

Electeurs

Les amis que notre cause compte dans ce département ont désiré que les idées que j’ai soutenues dans le Livre et dans le Journal fussent représentées à la Chambre. Ils m’ont offert la candidature. Je les remercie et j’ai accepté, à la condition de venir vous dire loyalement qui je suis et ce que je veux. La devise de la Libre Parole est : La France aux Français ! ce que je VEUX c’est la République française, la vraie République fraternelle, tolérante et probe. J’estime que parmi les questions qui nous divisent, plus en apparence qu’en réalité, il n’y en a aucune qui ne puisse être résolue par des explications sincères entre Français.

Si la France traverse une crise dont la gravité n’échappe à personne, c’est que, trop accueillante et trop confiante, elle s’est laissée envahir par l’élément étranger. Grâce aux révélations qui se sont produites à propos du Panama, vous avez pu constater le résultat de cette domination du Juif allemand chez nous. Vous avez vu la Presse corrompue, une partie du Parlement acheté, les fortunes énormes de quelques financiers s’élevant sur les ruines matérielles et morales de tout un pays !

Electeurs,

Voilà ce que j’ai combattu énergiquement par la plume, voilà ce que je combattrai à la tribune si vous m’envoyez à la Chambre.

Parmi les protestations qui s’élèvent de tous les côtés contre le régime ploutocratique qui nous opprime, il en est peu qui ne soient pas légitimes. Tous les hommes de bonne foi reconnaissent qu’il est nécessaire, qu’il est honnête, de

protéger le travail national et l'agriculture française. On avoue qu'il est urgent de réformer l'impôt, de supprimer les octrois, de permettre aux minorités de défendre leurs intérêts par une représentation proportionnelle équitable. On sait que les grandes compagnies, les chemins de fer surtout, exigent de leur personnel un surmenage dangereux pour la sécurité du public et l'on convient qu'il est temps de s'occuper enfin de régler les rapports entre le Capital et le Travail.

Mais le capital est entre les mains des Juifs, les trois-quarts des grèves qui éclatent sont leur oeuvre; les répressions, quelquefois sanglantes, qui suivent, sèment des germes de haine dans les coeurs; c'est le Juif, le spéculateur éhonté qui profite de ces divisions pour s'enrichir encore davantage. Maître du Capital, le juif règne en maître souverain dans nos assemblées. Les scandales du Panama nous ont montré que c'étaient quelques juifs allemands qui gouvernaient réellement la France et qui faisaient mouvoir nos hommes politiques comme des pantins dont on tire les ficelles.

Les possédants auraient tort de se montrer indifférents à ces revendications; en réalité ils ne sont pas plus en sécurité que les autres. Les braves gens qui, étrangers à tout esprit de spéculation, avaient placé leurs fonds dans des établissements comme le Comptoir d'Escompte ou la Caisse des Dépôts et Comptes courants, se croyaient bien tranquilles pour leurs vieux jours. Contre ceux là encore, le juif a fait des razzias, organisé des coups de bourse, il a renversé des maisons qu'on croyait à l'abri de toutes les aventures. Les catastrophes qui ont frappé ceux-là, en frapperont d'autres demain. C'est à ce point de vue que je me suis placé, alors que, seule dans la presse, la Libre Parole a soutenu énergiquement les employés du chemin de fer qui demandaient la suppression du monopole des Compagnies et la reprise par l'Etat, de toutes les Compagnies de Chemins de fer.

N'est-ce pas une anomalie que de déclarer, comme les compagnies, que les employés de chemin de fer n'ont pas le droit de se mettre en grève, parce qu'ils accomplissent un service public, et de livrer des hommes qui accomplissent ce service public à l'exploitation sans pitié de compagnies privées, qui ont pour Président, un juif de Francfort comme M. de Rotschild.

L'intérêt de tous les conservateurs véritablement dignes de ce nom ne serait-il pas de chercher à conserver leur vie en s'unissant à nous pour demander qu'on n'impose pas un travail au-dessus des forces humaines à des employés qu'on rend responsables des accidents qui se produisent, alors que le surmenage et la fatigue du personnel sont seuls causes des catastrophes.

Que nous ont donné les Juifs, que nous ont donné les Francs-Maçons, dont les Juifs ont réussi à faire leurs instruments, en échange de l'argent dont ils nous ont dépouillés ?

Ils nous ont donné la guerre religieuse. Ils ont réussi à faire battre les Français entre eux afin de pouvoir se garnir les poches à la faveur du tumulte.

Electeurs

Paix sociale par la Justice

Paix religieuse par le respect de la liberté de chacun

Guerre aux exploités, aux agioteurs, aux parasites.

Protection à tous ceux qui représentent la vraie France laborieuse et honnête.

Tel est mon programme et celui de mes amis. Soyez sûrs que, lorsque la France aura recouvré la tranquillité intérieure, l'alliance avec la Russie, également désirée par les deux peuples et retardée depuis si longtemps par les intrigues des agents cosmopolites, sera vite conclue.

La France républicaine entrera définitivement dans une ère de prospérité et de grandeur. C'est à cette oeuvre que je me consacrerai; ce sont les idées que je m'efforcerai de faire prévaloir si vos suffrages m'envoient siéger au Parlement.

Edouard Drumont

La deuxième profession de foi de Drumont est résolument plus inspirée par *La France Juive* et son obsession du complot judéo-maçonnique : "Parmi les protestations qui s'élèvent de tous les côtés contre le régime ploutocratique", l'appel au pogrom puisque le désir de Drumont de voir une

alliance franco-russe a pour but de jumeler les politiques antisémites des deux pays et on sait que la Russie du Tsar fut terrible envers les Juifs. Il reste un détail surprenant dans cette seconde profession de foi. En effet, Drumont appelle à la république fraternelle, lui qui était monarchiste. En 1893, la République est consolidée et la monarchie a perdu toutes ses chances d'être restaurée avec la mort du comte de Chambord. On peut estimer que ce "revirement" républicain de Drumont vient de là. La rhétorique de *La France Juive* est très présente puisqu'on retrouve la présence de la métaphore de l'animal ou de la maladie : "guerre aux parasites".

Réactions de la presse à la sortie de La France Juive

L'Univers 21/04/1886

Nous annonçons l'autre jour, en le déclarant remarquable, l'ouvrage de M. Edouard Drumont, intitulé : *La France juive. Essai d'histoire contemporaine.*

Sans avoir pu lire encore tout cet ouvrage, qui forme deux gros volumes; nous maintenons l'épithète que nous lui avons donnée. Non seulement il est remarquable, mais il est très instructif et très courageux. Il faut beaucoup de courage, en effet, pour s'attaquer aux juifs, ces "rois de l'époque" comme les appelait, dès le temps de Louis-Philippe, un écrivain socialiste qui, par exception avait du talent et parfois du bon sens.

Mais pourquoi M. Edouard Drumont, après avoir eu le courage d'entrer en campagne contre la juiverie, a-t-il eu la faiblesse, lui catholique, de défendre par un duel telle ou telle page de son livre ? De même qu'il a fait appel à l'opinion en écrivant *La France juive*, c'est devant la justice, et non en allant sur le pré, qu'il doit maintenant ce qu'il a écrit. Si ceux que l'état-major israélite, si puissant et si riche, peut armer pour sa querelle, lui demandent des réparations, qu'il leur réponde de demander d'abord des juges. Il verra ensuite à retirer et à condamner en chrétien toute erreur commise.

Quant à présent, la seule réparation à laquelle il soit tenu, c'est de confesser qu'il a eu tort de se battre, puisque l'Eglise le défend.

Eugène Veillot.

Fondé par l'abbé Migne puis animé à partir de 1842 par Louis Veillot, journaliste et homme de lettres, polémiste au style acéré, *L'Univers* est catholique et ultramontain. Il défend l'infailibilité pontificale et milite contre la "corruption" des mœurs et des esprits. Ses excès entraînent une

suspension de sept ans sous le Second Empire, mais il exerce à nouveau une importante influence sous la III^{ème} République.

Cet article est l'un des premiers à réagir à la sortie de la *France Juive*. L'Univers ; journal de Louis Veillot, fit de ce quotidien le porte-parole du parti ultramontain (partisan de l'extension des pouvoirs spirituels du pape), prônant avec fougue le dogme de l'infaillibilité pontificale. Eugène Veillot est probablement de la Famille de Louis. L'article est fermement antisémite et favorable à *La France juive* même s'il est opposé au duel de Drumont avec Meyer pour des raisons typiquement religieuses.

L'Événement, 21/04/1886

La « France Juive ».

Il y a plus de huit jours que j'ai reçu les deux gros volumes de M. Edouard Drumont, la *France Juive*, et j'avais fort hésité à en parler. L'ouvrage me paraissait avoir dépassé son but et même toute espèce de but. C'était une compilation considérable de tout ce qui avait été écrit sur les juifs mais contre les juifs.

Le travail de l'écrivain proprement dit se bornait à un commentaire plein de haine passionnée, reliant entre eux extraits de livres et coupures de journaux.

C'était une oeuvre de parti, intéressante à cause des nombreux faits, qui s'y trouvaient relatés. En un mot, un livre documentaire, qu'on mentionne brièvement, que l'on peut avoir de consulter parfois, mais qu'il serait oiseux de discuter.

Tel m'apparaissait le travail de M. Drumont, et par suite n'étant pas du domaine du journalisme.

Mais voici que précisément la *France juive* forces les portes du journal, ou plutôt entre par la plus petite porte, par la porte des personnalités. C'est un écho de Paris qui le met en lumière, c'est parce qu'il suscite des duels qu'on commence à s'en occuper dans le public. L'actualité a de ces surprises. Le duel de M. Charles Laurent, l'envoi de témoins de M. Arthur Meyer, les bruits de nouvelles affaires qui attendent M. Drumont aussitôt rétabli de sa blessure, tout cela fait que le livre prend la forme assurément la plus désagréable possible à son tour : celle d'un événement parisien.

A tout examiner, il ne pouvait en être autrement. Il suffit de parcourir ces pages pour être convaincu. C'est tout d'abord un prodigieux pêle-mêle de tous les noms qui occupent depuis quelques années le monde et la chronique. Artistes, hommes politiques, écrivains, financiers, mondains sont cités, appréciés à coup de trique, dans le style du journal beaucoup plus que dans le style qui convient au livre. Non pas pourtant le style à l'emporte-pièce d'un Veillot; une forme unie, où la violence ne résulte pas des mots, mais des accusations portées envers et contre tous.

C'est même une des raisons pour lesquelles ce livre ne peut avoir une portée considérable. Si c'est un pamphlet, il n'a pas à coup sûr la prétention de tenir dans le creux de la main. Si c'est une étude historique, elle n'est pas assez grave. Si c'est purement un article de journal, ses mille pages me semblent un peu dépasser les dimensions usitées.

Quoi qu'il en soit la *France juive* a commencé à faire quelque tapage; et ce n'est pas seulement dans le monde où l'on se bat que l'on s'est ému, mais bien aussi dans le monde religieux. M. Francis Magnard s'était demandé, non sans raison, si le rédacteur en chef du *Monde* avait publié son ouvrage avec l'assentiment tacite de l'archevêque de Paris, qui entretient avec ce journal d'étroites relations. Or, dans une note quasi officielle, l'archevêché déclarait hier matin n'avoir rien de commun avec M. Edouard Drumont en tant que pourfendeur d'Israélites.

Cette affirmation suffira-t-elle à nous convaincre ? Si nous avons recours à M. Drumont lui-même pour sortir hors de doute, la réponse de l'archevêché nous paraît devoir enrichir le chapitre des célèbres restrictions mentales.

« J'ai consulté moi-même, dit M. Drumont, des ecclésiastiques sur mon livre pour savoir s'il ne contenait pas d'erreurs théologiques. »

Evidemment M. Drumont n'a pas consulté un curé de campagne, et les « ecclésiastiques » en question n'ont pas dû employer toutes leurs influences à le dissuader de publier son travail. Sans cela, M. Drumont est trop bon catholique pour n'avoir pas sacrifié impitoyablement le fruit de ses veilles.

La question de l'archevêché nous paraît donc résolue, et nous pouvons parler du livre sans autre préambule.

Tout d'abord, je voudrais pouvoir affirmer à M. Drumont que je n'ai aucun intérêt à défendre ou à combattre les israélites. Ce sont des hommes comme d'autres, fort habiles, fort laborieux, et dont l'étude est de nature à tenter le philosophe ou simplement le romancier. Comme à la plupart des gens de lettres - je pourrais bien dire à tous - les Rotschild m'apparaissent comme une famille riche à milliards, mais je ne me rends pas bien compte de ce que peut être un milliard. Nous ne leur en voulons pas d'ailleurs de remuer des sommes fabuleuses : nous serions même peut-être bien embarrassés si une pareille fortune nous tombait à l'improviste. Nous écrierions volontiers avec Théodore de Banville :

Combien Rotschild est pauvre !

Enfin, malheureusement, cet article n'est nullement payé par les Rotschild ou par tout autre financier israélite. Je n'en suis que plus à l'aise pour examiner le livre de M. Drumont.

Quelle est l'idée qui domine tout l'ouvrage ?

C'est facile à dire en peu de mots. Depuis une longue série de siècles, deux races ennemies se disputent l'empire du monde civilisés : ce sont les Sémites et les Aryens.

Le Sémite, lisez le Juif, est rapace, cruel, insatiable, insinuant. Amasser est son seul but ; l'idéal est pour lui lettre morte. Après l'instinct de la possession, le seul sentiment qui trouve place dans son cœur, s'il en a un, c'est sa haine de l'Aryen, dont il rêve l'asservissement et la destruction.

L'Aryen, c'est le catholique. Rêveur, généreux, s'amusant d'un rien, incapable de haïr, indifférent au gain, ne sachant se courber, c'est l'antithèse vivante du Sémite. Il se laissera piller, voler par le Sémite qui lui mangera la laine sur le dos jusqu'au sang, et il ne daignera même pas s'en préoccuper ni donner une chiquenaude au parasite.

Seulement, si on va trop loin, si on veut lui enlever son joujou après avoir pris son pain, il se fâchera, commencera à s'apercevoir qu'on s'est moqué de lui, et alors il frappera comme un aveugle, brisera tout.

L'Aryen qui sommeillait dans M. Edmond Drumont s'est si bien réveillé que le moment est jugé bon par lui pour égorger tous les Sémites.

Certes, cette conception historique est une peu factice, mais elle ne manque pas d'un certain intérêt. C'était un paradoxe intéressant à développer. Mais M. Drumont a si bien senti que les grands faits de l'histoire ne lui

fourniraient pas des preuves convaincantes qu'il s'est réfugié dans les infiniments petits. Les petits faits, rebuts de l'histoire, articles écrits au jour le jour, sans contrôle, sans vraisemblance, sont pour lui aussi décisifs que les travaux des plus sévères érudits et des plus éminents penseurs.

Les faits et gestes d'un cabotin le préoccupent autant que les événements politiques les plus graves.

Il ne voit partout et ne vise partout que le juif. De même que ce chimiste qui se vantait de tirer de l'arsenic des bâtons de chaise, M. Drumont découvre un juif dans tout personnage en vue.

Il a noté avec une patience de bénédictin tous les scandales petits ou grands qui ont un instant occupé le public et par une déduction souvent forcée, il en dénonce l'auteur occulte : c'est un juif.

M. Drumont n'a qu'une méthode de critique ; elle est résumée dans l'axiome *Is fecit cui prodest*. C'est bien, mais à condition de ne pas se tromper sur la personne. Exemple : Les juifs étaient persécutés avant la Révolution de 1789. A qui profita cette Révolution ? Aux juifs. Conclusion : Ce sont les juifs qui ont fait la Révolution. Ce sont eux qui font même toutes les révolutions.

Comme il hait autant la Révolution que les juifs, M. Drumont ne peut les séparer. Une haine non moins forte le tient au coeur : la haine de la franc-maçonnerie. Aussi ne manque-t-il pas de voir dans la franc-maçonnerie une institution éminemment israélite.

Le rapprochement est naturel, on ne saurait le nier. Par leur union étroite, par l'esprit de secte qui les fait se soutenir si admirablement entre eux, les juifs ont mérité, en effet, qu'on dise d'eux qu'ils sont *une* franc-maçonnerie. Mais on fait un véritable jeu de mots quand on affirme qu'il sont la franc-maçonnerie.

Si « franc-maçonnerie » est synonyme d'aide mutuelle, d'entente fraternelle et infatigable, il est regrettable que nous autres Aryens nous ne soyons pas une franc-maçonnerie. Mais nous aurions mieux à faire que de dauber sur les juifs : il faudrait plutôt tâcher de les imiter en cela.

Cet appui réciproque, que rien ne peut décourager, est la plus grande force des juifs. C'est la haine et c'est la persécution qui les ont trempés et les ont faits ce qu'ils sont.

Mais insister là-dessus serait tomber dans le lieu commun.

M. Drumont, ai-je dit, a une telle horreur du juif que la société contemporaine lui apparaît comme un vaste Ghetto. Malheur à qui porte un nom le moins du monde biblique ! S'il n'est pas juif, il doit l'être. Mme Edmond Adam est peut-être juive, et voilà M. Drumont qui tombe à bras raccourcis, et avec un manque de courtoisie rare, sur cette femme spirituelle et distinguée.

Gambetta, c'est un empereur juif, qui plus qu'aucun de ses coreligionnaires a travaillé à la puissance d'Israël.

M. Lockroy, qui jusqu'ici avait été considéré comme un type de parfaite courtoisie, se transforme sous la plume de M. Drumont en juif aux mains crochues qui a fait du grand Victor Hugo sa proie.

M. Jules Simon est un juif déguisé. Pour celui-là, on ne s'attendait guère à le voir dans cette affaire. Mais vous ignorez qu'il existe des juifs « de robe courte » bien plus dangereux que les juifs avérés.

Il n'est pas jusqu'à M. Busnach qui, en mettant au théâtre les romans naturalistes de M. Zola, n'ait fait oeuvre de bon sémite : il a contribué à la démolition de la littérature française.

M. Paul Bert a un nom bien suspect. Ce vivisecteur est juif, à n'en pas douter; cela se sent, et vous désobligeriez M. Drumont en faisant l'étonné.

Et nous ne sommes pas à bout de nos surprises. Maxime Lisbonne est mis en parallèle avec... Ludovic Halévy. Ces deux Sémites sont frères. « Maxime Lisbonne c'est Ludovic Halévy, communard, comme Ludovic Halévy est le Lisbonne académique. »

Cela suffira, pensons-nous, pour donner une idée de la façon dont M. Drumont entend l'histoire contemporaine.

Toutefois, ces exemples ne peuvent faire deviner le ton de certaines invectives; mais il vaut mieux passer cela sous silence. Les injures ne peuvent convaincre.

La critique du livre, j'entends la critique fondamentale, n'est pas difficile à faire. Il n'est pas besoin d'aller bien loin pour la chercher : il suffit d'ouvrir le livre de M. Drumont lui-même :

« Une affinité existe entre les d'Orléans et les juifs. Tous deux adorent l'argent et ce culte commun les rapproche...

« Les d'Orléans ont toujours accordé à l'argent une importance excessive. *Avoir* est pour eux comme un complément, comme une prolongation *d'être*. Pour le comte de Paris et les siens, le fait de posséder beaucoup constitue un mérite, et c'est sous l'influence de ses idées qu'une famille ferment chrétienne en est arrivée à donner au pays le spectacle démoralisant de la maison de France vivant sur un pied d'intimité avec la maison de Rotschild. »

Ce passage est toute la réfutation du système développé dans le livre. Il y a donc des chrétiens aussi juifs que les plus juifs ? Que signifie dès lors cette ligne de démarcation rigide entre le Sémite et l'Aryen ?

M. le duc de la Rochefoucauld-Bissaccia est certes un Aryen dans toute la force de la définition. Eh bien, détrompez-vous : le duc s'est fourvoyé, il s'est inféodé aux juifs : « il est instructif et pénible de voir dans quelle société vit un homme qui se croit naïvement et qui est véritablement le représentant des idées de la chevalerie, d'honneur et de foi. » Encore, s'il n'y avait là qu'une mauvaise fréquentation ! Mais il y a pis : « Ne vous payez pas de mots, ne vous arrêtez pas aux apparences, et vous constaterez que le duc de la Rochefoucauld et le prince Kropotkine ont à peu près les mêmes idées sur la propriété et que la notion du bien et du mal est également oblitérée chez les deux. » A qui se fier maintenant ?

J'ai déjà exposé dans *l'Événement* quelques idées générales sur le rôle des juifs dans la société moderne ; cela dispensera de revenir sur cette discussion.

On ne saurait trop répéter toutefois que le meilleur moyen de forcer les juifs à compter avec vous est de faire comme eux, de travailler avec opiniâtreté. Non par les mêmes moyens, parbleu ! Nous n'avons pas le même tempérament, la même éducation. Mais nous pouvons toujours nous appliquer à acquérir les qualités qu'on ne saurait leur dénier : la persévérance, l'énergie passive, le travail infatigable. Quand nous aurons cela, nous pourrions nous occuper de leurs défauts.

Cette ligne de conduite paraîtra la plus sensée à tout homme exempt de préjugés et de passions. Ai-je besoin de dire que ce n'est pas la solution préconisée par M. Drumont ? Comme tous les esprits actifs, comme tous les penseurs de notre temps, M. Drumont s'est préoccupé du redoutable problème du capital et du travail.

Les uns, comme M. Chirac, croient que les mots de l'énigme est la suppression des monopoles en général. Les autres, comme M. Drumont, ne voient qu'une face de la question et s'en prennent à une seule catégorie de capitaux : ceux qu'ont amassés les juifs.

Et voici comment l'auteur de la *France juive* entend mettre fin à la crise : « Toute la France suivra le chef qui sera un justicier et qui, au lieu de frapper sur les ouvriers français comme les hommes de 1871, frappera sur les juifs cousus d'or et dira aux pauvres attroupés autour de ce Pactole s'échappant du Sémite décousu : « Si vous avez besoin, ramassez ! »

A quoi bon écrire douze cents pages pour soutenir cette doctrine ! Écrire n'est rien, parler est peu, agir est tout. Jusqu'au jour où M. Drumont se décidera à agir, il ne sera qu'un discoureur platonique. Et je le lui demande sérieusement, en homme désireux avant tout d'être éclairé, croit-il que sa solution n'a aucune chance d'être mise en pratique à l'heure actuelle ?

C'est un problème dont la portée dépasse de beaucoup celle du livre. Car pour le livre lui-même il existe un vieux problème qui le résume : « Qui veut trop prouver ne prouve rien. »

Cet article est le seul à mentionner l'antimaçonnisme de Drumont et à l'analyser. Le journaliste a su voir l'association dans francs-maçons et des Juifs dans une même haine paranoïaque. La conclusion du journaliste : « Qui veut trop prouver ne prouve rien » est éclairante car elle prouve que les théories radicales de Drumont le discrédite. On pense à la phrase de Talleyrand : « tout ce qui est excessif est insignifiant ».

Le Pilon avril 1886

La France Juive

Voilà plus qu'un beau livre : c'est un chef-d'œuvre. L'auteur, Edouard Drumont, est connu comme un catholique ardent; il est de la race des de Maistre et des Veuillot; mais son livre la *France juive* n'est pas seulement l'oeuvre d'un catholique, c'est celle d'un historien qui par un coup de maître se place au premier rang. On lira les deux volumes avec passion et aussi avec rage. Ils sont plus passionnants que le roman le plus attachant, plus troublants pour toute âme française que la fiction la plus émouvante. Ils donnent le vertige et ils engendrent le cauchemar. Quand on les a lus on voit tout en juif, et le fait est qu'il y a des juifs partout. La France est enjuivée; nous ne sommes plus une nation, nous sommes une synagogue mise sous le boisseau par la youtrerie cosmopolite. Nous avons eu l'invasion allemande, nous avons maintenant l'invasion juive, fléau autrement redoutable que la peste tudesque.

Rome n'est plus dans Rome ! elle est dans Israël ! Le juif est la honte du monde, il en est aussi le malheur, la calamité. Ce vagabond sans patrie, bohémien de l'univers, semblable au coucou qui s'installe dans le nid des autres, n'a qu'un seul objectif, le pillage. Il est le vampire de l'Europe, dont il pompe l'air, et quand il s'est abattu sur une nation on peut être sûr qu'il la réduira à l'anémie, à l'éthisie, à la mort par voie de consommation. C'est le cas de la France.

L'auteur de la *France juive* nous montre le juif opérant son travail de démoralisation et son oeuvre de termites, ne se rebutant devant rien, infatigable, essayant toutes les avanies, buvant toutes les hontes, empochant tous les camouflets, mais suivant son chemin, poursuivant son but par des voies souterraines : humble, rampant, obséquieux, comme affamé de platitudes à ses débuts, puis, à mesure qu'il s'élève, arrogant; hautain, impitoyable, féroce et sanguinaire. Le juif commence par vendre des lunettes, et finit dans une banque. Ne faites pas trop fi du pleutre immonde qui passe sous vos fenêtres en criant d'une voix lamentable : *chand d'habits* ! Dans dix ans son carrosse vous éclaboussera dans son faste insolent ou grotesque, et vous saluerez en lui un des princes de la finance, un ami de Ferry et de Grévy. Ce juif aura, lui aussi, sa tripotée dans un emprunt d'Etat et soulagé le chrétien de ses épargnes.

A quoi voulez-vous que servent les juifs si nous n'en faisons pas des espions ? disait Bismarck. Le juif est l'espion de l'Europe. Il naît espion et traître. Celui qui a trahi, vendu et livré le Christ, fait tout naturellement oeuvre pie en trahissant la nation qui l'a accueilli. Il faut lire dans ce livre admirable, d'une érudition si profonde, les pages que consacre l'auteur au rôle des juifs dans les bouleversements qui ont agité la France depuis qu'ils y sont tolérés. Le juif est l'élément dissolvant du pays.

C'est à lui que nous devons la République, c'est lui qui l'a faite et c'est lui qui la gouverne. C'est le juif qui a fait la guerre de 1870, qui nous a livrés à l'Allemagne, qui nous a pris tous nos milliards, et c'est lui aussi qui a fait

la Commune dont il seul bénéficié. La France depuis un demi-siècle se meurt du mal juif, comme la vigne se meurt du phylloxera. Ne croyez pas ici qu'il s'agisse d'un pamphlet, d'une de haine écrite par un écrivain catholique exalté par une foi trop ardente. Ce qui fait précisément de ce livre une oeuvre d'une supériorité transcendante et d'un mérite si considérable, c'est que le catholique y disparaît presque totalement pour céder devant l'historien. La *France juive* n'est pas un livre de parti, c'est un livre d'histoire, c'est l'histoire de la France révolutionnaire depuis cent ans par l'immigration sémitique. Le pamphlet s'écrit au courant de la plume, en une plaquette violente, et porte souvent à faux. La *France juive* s'étaye au contraire sur une érudition encyclopédique, sur des documents irréfutables puisés aux sources les plus autorisées, et constitue un véritable travail de bénédictin.

Elle fait du tapage, cette *France juive*, elle soulève des tempêtes. Les jugendasses sont affolées, les ghettos poussent des cris formidables, on suspend les vieux galons et les lorgnettes aux saules du rivage - super flumina Babylonis - pour mieux gémir, car la juiverie se sent touchée mortellement et se prend à trembler comme si elle voyait déjà s'abattre sur elle le châtement du monde. La descendance d'Isariote, l'immonde youtrerie si hautaine, si cyniquement arrogante, n'attendait pas si tôt le vengeur, et voilà que tout à coup pendant qu'elle compte son or en digérant le sang et les sueurs de la France, le justicier survient armé du fouet de Némésis et lui dit : Courbe-toi, Israël, et souviens-toi du passé.

On dirait, à la lecture de ce livre admirable et troublant qui démasque le juif et dévoile le péril juif, que l'ombre du Golgotha s'y reflète comme dans le tableau de Jérôme, les *Trois calvaires de Jérusalem*, et l'on se sent pris d'une admiration profonde pour l'écrivain patriote qui a eu le courage de pousser le cri d'alarme qui doit sauver son pays. A ce point de vue, ce livre est un livre d'une inspiration véritablement supérieure, fait pour résister à toutes les épreuves comme un impérissable monument.

Quant à la forme, elle est purement exquise. Ce n'est pas l'histoire aride, faite de compilations équivoques de bibliothèques interlopes, c'est l'oeuvre forte et saine d'un érudit, d'un lettré, d'un penseur et d'un chrétien parlant la langue française dans le style le plus merveilleux, le plus chatoyant des maîtres prosateurs.

Il y a des livres qui ont fait des révolutions, des révolutions mauvaise; celui-ci est aussi un livre révolutionnaire, mais dans l'acception la plus noble et la plus élevée, car il pousse la France, notre pauvre France, à s'affranchir de la domination d'Israël; il prêche, au nom de la patrie, qu'il faut sauver la sainte croisade contre le juif impie, contre le voleur rapace et insolent, contre ce paria vagabond et abject qui prétend réduire cette France qui fut la fille aînée de l'Eglise à l'Etat de prostituée.

Où sont actuellement les juifs ? Partout. Ils ont tout envahi; les banques, les journaux, les théâtres, le commerce, l'industrie, même chrétiens, traités par eux comme des... juifs, sont menacés de devenir les serfs de la féodalité juive.

Mais non, la France ne peut pas périr. Le juif ne perpétuera pas son oeuvre de ruine, d'avilissement et d'infamie. La France se relèvera en devenant chrétienne et alors chacun à son vomissement comme le chien de l'écriture. L'auteur de la *France juive* n'aura pas été seulement un justicier, il aura été un prophète.

Paolo

Cet article est un des rares qui soit si élogieux à l'égard de Drumont et de son pamphlet. Le journaliste est en phase avec Drumont car il emploie la même rhétorique : propos orduriers (youtrerie), discours de la maladie (anémie) et de l'animal (termites, rapace).

L'Événement, 22/04/1886

Une visite à M. Drumont

La critique de *La France Juive* a été faite hier matin par mon collègue et ami M. Arsène Alexandre; l'auteur du livre est enchanté de cette critique, et il trouve dans la discussion la preuve même de la valeur qu'a son ouvrage.

J'ai vu M. Edouard Drumont, et la conversation que je rapporte ici ne sera qu'une sorte de réponse à la critique et d'explication "à côté" du livre dont on parle.

"Je veux que l'on comprenne bien, me dit M. Drumont que mon livre n'est pas conçu avec le mépris voulu de la race juive. Cette race, je la trouve admirable de solidarité; mais elle est envahissante, elle n'admet pas la liberté pour les autres, et considère comme ennemis tous ceux qui ne pensent pas comme elle.

"En moins de cent ans, les juifs ont conquis Paris et la France; ils sont les maîtres de la presse; et il est singulier de voir, à la tête des journaux importants, des hommes qui n'ont certainement pas plus de valeur que bien d'autres rendus impuissants; ils sont des maîtres de la finance, et, par là, commandent au gouvernement.

Mon livre est un livre de combat; j'ai examiné l'histoire des juifs depuis ses origines, et j'ai remarqué qu'à ses époques régulières ils ont eux-mêmes provoqué un mouvement de réaction contre leur empiètement menaçant pour la Société. A force d'oppression, la révolte est toujours venue.

"Remarquez que je n'attaque jamais la religion juive et qu'eux, dans leurs journaux, ne se sont pas fait faute d'injurier grossièrement la religion catholique dans ses croyances. Mon ouvrage a tout au moins le mérite d'être sincère, et je ne m'attendais pas au retentissement qu'il obtient : cela me prouve simplement qu'il est revenu à son heure, et qu'il a plus de portée encore que je ne lui en donnais moi-même.

"Que les juifs ne prennent pas ce que je j'ai dit trop à la légère; ils ont la presse entre les mains, et ils ne servent à leurs lecteurs que ce qu'ils veulent bien leur communiquer sur les mouvements antisémites de la Hongrie ou de la Russie; ils se crient bien informés et ils ne le sont pas.

"Ce qui prouve encore que les catholiques ne sont pas les seuls à protester contre l'envahissement et l'accaparement financier des juifs, c'est que les socialistes eux-mêmes commencent à comprendre où se cachent les immenses fortunes qui ne font jamais retour aux ouvriers. La Révolution française n'a profité véritablement qu'aux juifs; ils n'ont pas l'air de s'en apercevoir, et le bien-être du prochain leur est inconnu.

"Mon livre est tout entier dans la première phrase de mon introduction : *Taine a écrit la Conquête jacobine, je veux écrire la Conquête juive*. Les jacobins n'existent plus. Dans un avenir prochain, nous verrons en présence quatre forces d'expropriation : La finance juive; le collectivisme, avec les théories de J. Guesde; la Franc-maçonnerie; les chrétiens, sans distinction d'opinion, contre les biens des juifs; ces biens feront ainsi retour à la masse, et leur partage fera cesser la crise sociale; car c'est cette quatrième force qui triomphera.

"Il y a vingt ans, mon livre n'aurait excité aucune passion, on l'aurait considéré simplement comme un ouvrage de bibliothèque; mais aujourd'hui il est au diapason. Pour moi, tous ceux qui prêtent la main aux Juifs dans leurs combinaisons, peuvent être regardés comme de leur race.

"Vous ne croiriez jamais le nombre de félicitations que j'ai déjà reçues et pour avoir eu le courage de mon opinion et pour avoir osé écrire ce livre, qui me vaut des tonnerres d'indignation. Je ne crains personne, et la sympathie que l'on me témoigne compense largement tous les désagréments que mon livre pourra me susciter.

M. Drumont, qui soutient avec conviction ces théories intolérantes contre lesquelles *l'Événement* a déjà protesté, est un homme de manière très simple et très aimable; il habite une maisonnette au fond d'un jardin de la rue de l'Université.

Georges Lelarge

Dans cette interview de Georges Lelarge, Drumont apparaît une fois encore comme un homme profondément narcissique qui se vante d'avoir reçu beaucoup de félicitations et d'être quelque peu prophète puisqu'il sait que son livre était "au diapason". Le journaliste n'est toutefois pas subjugué par le pamphlétaire qu'il juge un homme "simple" et il condamne son livre "intolérant". *L'Événement* est un quotidien fondé le 1er août 1848 par Auguste Vacquerie et la famille Hugo. Hugo en fut le constant inspirateur. D'abord soutien du parti de l'ordre en 1848, il passe dans l'opposition l'année suivante avant d'être interdit avec le coup d'État bonapartiste du 2 décembre 1851. Le quotidien renaît en avril 1872 grâce à Auguste Dumont et Edmond Magnier, ce quotidien républicain glisse vers le radicalisme. Tiré à 15.000 exemplaires en 1880, il trouve notamment son public chez les instituteurs et la classe moyenne naissante. *L'Événement* connaît ensuite des difficultés avant de disparaître avec la guerre.

Gil Blas 24/04/1886

La question juive

Il y a une question juive, en effet. Cette question, soulevée par un livre retentissant, dû à la plume d'un écrivain ultramontain qui ne dédaigna pas de collaborer à la *Liberté*, journal de MM. Pereire, israélites pratiquants, a déchaîné des tempêtes. Nous nous targuons de scepticisme, nous érigeons presque en un dogme l'athéisme, et voilà qu'au premier cri de guerre poussé par un fanatique, nous assistons à une véritable levée de boucliers. Tant il est vrai que l'idée religieuse est vivace en nous !

... Il existe souvent un poète endormi toujours jeune et vivant

a dit, en parlant de nous, Alfred de Musset dans son sonnet à Sainte-Beuve. On pourrait aussi bien dire que tout athée cache au fond de son être un croyant qui sommeille.

Dans le cas qui nous occupe, on ne niera point que la croisade prêchée par M. Drumont avec une véhémence qu'envierait Pierre l'Érmite, s'il pouvait revenir sur terre, n'ait agité fort intempestivement des passions qui reposaient. Les temps ne sont plus aux guerres de religion, - en France, tout au moins, le pays de suprême tolérance - mais, à défaut du sifflement des balles, nous avons entendu le cliquetis de fer. Fort heureusement, je m'empresse de l'ajouter, ces rencontres sont moins dangereuses pour les juifs que ne le furent pour les huguenots les arquebusades de la Saint-Barthélemy !

On demandait à un homme d'esprit quelle différence il y a entre un juif et un israélite.
- C'est, répondit-il, que le juif dit que deux et deux font cinq, et que l'israélite se contente de le penser.
Le mot est amusant, mais il est sans portée, M. Edouard Drumont a cherché à le paraphraser, d'une façon solennelle et sous une forme violente. Pour lui, juiverie est synonyme de rapacité, et entre le juif et l'israélite, il n'y a qu'une

différence d'éducation. L'homme porte une tache originelle - et la tache est au fond, comme a dit le même Musset, c'est-à-dire dans son âme même. L'auteur de *La France Juive* va même plus loin. De certains chrétiens il fait des juifs, uniquement parce qu'il lui apparaît que ces chrétiens avaient les défauts qu'il juge inhérents à la race juive. Tels Jules Simon et Gambetta. Pourquoi faut-il que ceux à qui M. Drumont fait embrasser le judaïsme sans les consulter soient tous des gens de progrès et de liberté ! Aussi bien, pour donner une idée de l'esprit qui anime le livre, il me suffira de dire que l'ancien rédacteur du *Monde* écrit de Rochefort qu'il est "le féodal possédé du diable" (sic). J'imagine que Rochefort, qui a de l'esprit à revendre à M. Drumont, aura bien ri en entendant cette révélation inattendue !

N'étant point juif, et étant médiocrement chrétien, je n'ai point à venger les fils d'Israël des attaques de Drumont ou à vanter les mérites de la race aryenne. Les juifs, à qui on est d'accord pour reconnaître de grandes qualités d'initiative et de ténacité, sont assez forts pour se défendre. Je me bore, pour ma part, à déclarer que je trouve inouï que des préjugés de religion, - car cette question de race est surtout une question religieuse - puissent se produire, en plein dix-neuvième siècle, dans la patrie de Voltaire et de Rousseau, moins d'un siècle après cette grande émancipation qui s'appelle la Révolution française. Qu'il y ait des juifs qui répandent l'idée qu'on a faite d'eux et qui contribuent à la propager, le fait n'est pas douteux ! Mais de là à répéter l'énormité du voyageur de Joseph de Maistre, et à admettre *de piano* qu'ils sont tous d'odieus trafiquants et d'infâmes usuriers, il y a un abîme. Parler ainsi est commettre une injustice, - si ce n'est plus.

Ce qu'il était intéressant de connaître en la circonstance, c'est l'opinion des Juifs. Quel homme pourrait mieux la connaître et l'exprimer avec le plus d'autorité que M. Zaddoc-Khan, le grand-rabin de France. M. Zaddoc-Khan est un esprit éclairé aux vues très larges, et qui compte ici de nombreuses et vives sympathies. Je l'ai trouvé dans l'appartement qu'il occupe rue de la Victoire, et qui est encombré de souvenirs émanant aussi bien de catholiques que de juifs, - beaucoup de ceux-là tenant son caractère en haute estime. Je ne l'ai trouvé ni indigné, ni même ému.

- J'ai parcouru le livre de M. Drumont, m'a-t-il dit. Il est rempli d'inexactitudes, et je n'y attache aucune importance. Nous sommes des Français au même titre que les chrétiens, et nous professons pour notre patrie, envers qui nous avons les mêmes charges et les mêmes devoirs, l'amour le plus grand. Prétendre faire de nous autre chose, en nous classant à part, c'est vouloir faire revivre un préjugé d'un autre âge !

On a insinué que l'archevêché de Paris avait inspiré le livre de M. Drumont, et le *Gaulois* a pris la peine de démentir ce bruit. Je ne m'y suis point trompé. J'ai l'honneur de connaître un grand nombre de membres du clergé français et notamment l'éminent archevêque de Paris; je savais parfaitement, dès lors, que jamais ni Mgr Guibert, ni des prêtres français n'avaient pu encourager une pareille publication. Ce qui caractérise le clergé français, en effet, c'est un grand esprit de tolérance et une courtoisie parfaite. Croyez bien que, prélats romains et rabbins juifs, loin de se tirer les uns sur les autres, s'uniraient bien plutôt sur le terrain de la défense des intérêts religieux.

On a parlé des aptitudes commerciales du Juif, et l'on en a inféré que ce dernier n'était bon qu'au négoce, - qu'il accapare à son profit. Il faut peut-être tenir compte de ce que, pendant de longues années, les carrières libérales nous ont été fermées. Mais depuis que Mirabeau s'est écrié : "Enlevez-leur leurs chaînes et ce seront des hommes comme les autres hommes"; que de chemin parcouru de ce côté ! La France nous a généreusement doté de l'égalité civile, - et nous devons l'en remercier. Grâce à elle, nous pouvons voir des nôtres, aujourd'hui, occuper de grandes situations dans l'armée et s'asseoir sur les bancs de l'Institut. Sont-ce donc des hommes d'argent et de trafic, ceux-là ?

Et puis à côté des israélites en vue, ayant une grosse fortune laborieusement acquise et dont ils font le plus noble usage, que de gens pauvres et misérables nous comptons parmi les nôtres ! Il y a quarante-cinq mille juifs à Paris, - et si vous faisiez la statistique des heureux et des déshérités, vous arriveriez à un calcul qui surprendrait fort M. Drumont.

La vérité est qu'il y a de mauvais juifs comme il y a de mauvais chrétiens. Mais vouloir envelopper les israélites dans le même discrédit, c'est commettre une méchante action.

Le juif peut avoir de grandes qualités industrielles; doit-on lui en faire un crime ? D'ailleurs, à côté des israélites qui se livrent au négoce et y font fortune cite-t-on ceux, si nombreux, qui entrent dans le professorat et y font preuve du dévouement le plus désintéressé ?

- A combien estimez-vous la population juive et comment la répartissez vous sur la surface du globe ?

- A cinq ou six millions. En France, il y a environ 70 à 50 israélites, dont 45 000 à Paris; en Algérie, on en compte 20 à 30 000. La Russie n'en a pas moins de 3 500 000 et j'estime qu'il en réside environ 1 500 000 en Autriche et 500 000 en Allemagne. Vous savez quelle campagne a été dirigée contre eux en Prusse. Les Allemands prétendent que les juifs constituent scientifiquement un élément de désorganisation pour leur race. En ce qui touche la Russie, vous n'ignorez pas quelles persécutions y ont été dirigées contre ceux de nos coreligionnaires qui y résident. Et, puisque tout à l'heure je vous parlais des sentiments de bienveillance du clergé français, permettez-moi de vous rappeler qu'après ces persécutions, Mgr Guibert a envoyé un don en argent aux malheureux qui en avaient été victimes, en y joignant une lettre admirable.

- Et quelle est exactement, demandais-je à M. Zaddoc Khan l'organisation religieuse de votre clergé !

- Notre organisation est purement administrative. Chaque consistoire s'administre lui-même, et chez nous, il n'y a pas de chef suprême. Toutefois, en France, les consistoires de province ne peuvent communiquer directement avec le ministère des cultes; ils doivent passer par l'intermédiaire d'un consistoire de Paris. Cette organisation particulière israélite est l'œuvre de Napoléon Ier; mais dans les autres pays, il n'en va pas de même.

... Tenez, reprit le grand rabbin, après un temps d'arrêt et pour en revenir à une idée qui paraissait lui tenir particulièrement à cœur, on dit que nous ne savons faire que le commerce de l'argent et que nous n'aimons pas notre pays. Eh bien permettez moi de vous exposer ce que nous avons fait à Tunis. Nous y avons établi, il y a dix années un collège qui compte énormément d'élèves et qui a rendu les plus grands services à la France. On peut dire qu'il ne contribuera pas peu au relèvement de la race arabe et à sa soumission. Cela est si vrai que le gouvernement et sur le point de prendre ce collège pour son compte.

Non... croyez-le et répétez-le... il n'y a pas chez nous que des gens rapaces, il y a de bons Français qui seront les premiers, quand il le faudra, à prouver leur patriotisme... Je vous dis cela, non point à cause du livre de M. Drumont qui n'a selon moi aucune importance, mais parce que telle est la vérité.

Telles sont les déclarations qu'a bien voulu me faire le grand rabbin. Je me contente de les enregistrer - sans commentaires.
Fernand Xau.

Lancé le 19 novembre 1879 par A. Dumont, le *Gil Blas*, quotidien républicain, acquiert dans les milieux bien pensants, la réputation d'un journal "léger et grivois". "Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain" telle est sa devise. D'emblée, ce quotidien est le plus littéraire de tous et compte parmi ses chroniqueurs les meilleures plumes de Paris : Théodore de Banville, Guy de Maupassant, Jean Richepin... Cet article a pour intérêt de livrer l'opinion du grand rabbin de France qui bizarrement n'attribuait à *La France Juive* aucune importance et estimait que le clergé français était "bienveillant" à l'égard des Juifs. Pourtant Zaddock Kahn devait bien savoir que les paroisses de province étaient infestées par les prêches antisémites des curés de campagne parlant de "peuple déicide". Il était, de plus, sûrement averti

que Gougenot des Mousseaux publiait des pamphlets antisémites. Nous pouvons donc en conclure que le grand-rabbin voulait ignorer le danger Drumont et ses conséquences, il préférait malheureusement pratiquer la politique de l'autruche. Le *Gil Blas* était favorable aux Juifs, ce journal, fondé au mois de novembre 1879 par Auguste Dumont, était un quotidien républicain et aussi une feuille littéraire et mondaine. Son tirage montait 28.000 exemplaires en 1880, grâce à la qualité des textes qui y étaient publiés, à leur grivoiserie. Guy de Maupassant en fut un des collaborateurs assidus. Le *Gil Blas* ne paraîtra plus après l'été 14.

Le Soleil, 22/4/1886

La France Juive

Il se fait, en ce moment, beaucoup de bruit, autour de la *France Juive*, de M. Edouard Drumont, comme il s'en fait autour de toute son oeuvre pamphlétaire. Pour rester dans les termes du langage d'aujourd'hui, je me demande si l'opportunité d'une telle oeuvre s'imposait. Quel que soit le talent de l'auteur, et nul ne le conteste, l'oeuvre est assurément mal venue. Si elle pouvait exercer une influence quelconque sur l'état des esprits, cette influence ne saurait être que fâcheuse, en ce sens qu'elle est faite pour augmenter la discorde, et pour éloigner, les uns des autres, des hommes que l'esprit de tolérance rapprochait, et dont ce livre ferait d'irréconciliables ennemis, s'il était pris à la lettre.

Je ne pense point que cela puisse se produire, attendu que la *France Juive* n'est qu'un pamphlet en deux volumes, et que le public ne digère point de pamphlets de ces dimensions-là. Le propre du pamphlet est de se reproduire à époques périodiquement déterminées, sous une forme légère et facilement compréhensible. C'est ce qui fit le grand succès de la *Lanterne*. Supposez, il y a dix-huit ans, le volume paraissant tout d'un coup; la chose était de petite conséquence. Il en sera de même des deux volumes de M. Edouard Drumont. Et puis, en somme, où est le prétexte plausible d'une telle campagne ? La passion religieuse, c'est-à-dire l'intolérance, se montre à chaque page, il nous reporte à quelques siècles en arrière.

En art, en littérature, je ne sais pas d'esprit plus juste et mieux équilibré que M. Edouard Drumont. Je l'ai toujours pris pour l'impartialité même, et je le voyais comme un amant intraitable de la liberté. Et voilà qu'aujourd'hui il se montre sous un tout autre jour. Que son ivre soit courageux, je ne le nie pas. Il l'est d'autant plus que l'auteur subit les conséquences de ses hardiesses, sinon de ses injustices et que, acceptant la responsabilité de ses dires, il se trouve en butte aux critiques amères, sinon aux très vifs reproches des siens. Car, c'est là le côté le plus bizarre de la situation : M. Drumont se bat pour ses affirmations; et on lui en veut, dans son camp, d'avoir une attitude aussi irréprochable.

Ce n'est pas à dire que son oeuvre vaille qu'il s'expose pour elle. A mon sens, elle est essentiellement dangereuse, et, comme je viens de le dire, inopportune. L'homme raisonnable, qui veut tout voir sans passion, n'a point de ces hallucinations. De même que Raspail voyait partout le prêtre et le jésuite, M. Drumont voit partout le juif; il en est hanté, si hanté qu'il accepte tout ce qu'on peut en dire. C'est une sorte de délire persécuteur, qui pervertit aussitôt la raison et empêche de juger sainement les choses. Que les juifs aient, en France, des situations prépondérantes, ils y ont droit comme tous les autres citoyens. S'ils arrivent, c'est qu'ils sont intelligents et travailleurs. Que l'on constate cela avec peine, c'est assurément permis; mais, le succès ne doit point être une cause de persécution.

Les temps sont finis où l'on mettait à l'index les hommes qui ne pratiquaient point la religion officielle. Un large esprit de tolérance plane sur la société contemporaine, qui ne s'explique même pas les persécutions mesquines de nos gouvernants. Il faut laisser à l'Allemagne l'initiative de ces chasses aux sémitisme, prêchées officiellement chez elle, et applaudies, ainsi que la propagande de cette doctrine intolérante qui, franchissant les frontières, a eu son contre-coup jusqu'en Russie, où les juifs ont été, tout récemment, traqués comme des bêtes fauves. Non, ces chose-là ne sont plus de notre temps, et il n'y a plus de date historique pour les persécutions religieuses.

Que l'œuvre soit sincère, je n'en doute pas ! Qu'elle soit utile, je le conteste ! Avant tout, il faut voir où en est ce pays, énérvé, sinon annihilé bientôt par les divisions politiques qui dévorent le meilleur de lui-même et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, brûlent le plus pur de son sang. Dans un tel état de choses, toute ferment de discorde n'a pas d'excuse. Les embarras de l'heure actuelle sont grands; chacun le sait. La France est divisée en une foule de camps politiques qui s'injurient, l'un l'autre, quotidiennement, et ne demanderaient pas mieux que de s'exterminer. Est-ce bien utile de rendre cette situation plus tendue encore et d'y mêler l'impitoyable brandon des divergences religieuses ? Ce n'est pas l'occasion, certes, de dire que ce livre vient à son heure. Quelque estime qu'on puisse avoir pour le talent et la personne de son auteur, il faut bien lui dire qu'il vient mal, qu'il pour tout irriter et tout enflammer, à un moment où il n'a jamais été plus nécessaire de tout apaiser et de tout éteindre.

Jean de Nivelles.

Jean de Nivelles sous-estime le lectorat français en annonçant un échec de *La France Juive* sous prétexte qu'il s'agit d'un pamphlet et que ce pamphlet comporte plus de 1 000 pages. Huit ans avant l'Affaire Dreyfus, Jean de Nivelles croit pouvoir affirmer que les temps où l'on plaçait des hommes à l'index sont révolus. Sans doute, le succès de Drumont était imprévisible mais en accordant autant de place à Drumont dans leurs critiques littéraires Magnard et ses confrères ont obtenu le résultat inverse de ce qu'ils escomptaient. En effet *dénigrer La France Juive* n'a pas enterré le pamphlet bien au contraire.

Le Temps 22/4/1886

L'antisémitisme

Allons nous assister, en France, à une agitation antisémitique analogue à celle dont on a eu, ces dernières années, le triste spectacle en Allemagne et en Hongrie ! On pourrait presque le penser à la lecture du virulent pamphlet, en deux gros volumes, que M. Edouard Drumont vient de publier sous le titre : *La France Juive*. L'impression causée par cette publication a été assez vive en raison de la situation personnelle de son auteur dans le monde catholique. M. Drumont est l'un des rédacteurs du *Monde*, journal qui passe pour être l'organe accrédité de l'archevêché de Paris. On a donc pu se demander si, avant de livrer à la publicité une diatribe d'une aussi extrême violence, non seulement contre toutes les personnalités marquantes de la société juive française, mais même contre les hommes qui ont des relations d'affaires ou d'amitié avec des israélites, l'auteur n'avait obéi qu'à ses propres inspirations, et si l'apparition de son livre n'était pas le premier acte d'une campagne antisémitique entreprise sous l'auspice et avec l'autorisation des chefs du parti catholique. La chose, est peu probable; le pamphlet de M. Drumont est certainement une oeuvre absolument individuelle. Il est regrettable, cependant, qu'on ait pu concevoir quelque doute à cet égard.

Rien ne saurait mieux donner une idée de l'esprit dans lequel a été écrit la *France Juive* que la comparaison que l'auteur fait au début du livre entre le sémite et l'aryen : « Le sémite, dit il, est mercantile, cupide, intrigant, subtil, rusé; l'aryen est enthousiaste, héroïque, chevaleresque, désintéressé, franc, confiant jusqu'à la naïveté. Le sémite est

un terrien ne voyant guère rien au delà de la vie présente; l'aryen est un fils du ciel sans cesse préoccupé d'aspirations supérieures. L'un vil dans la réalité, l'autre dans l'idéal. Le sémite est négociant d'instinct; il a la vocation du trafic, le génie de tout ce qui est échange, de tout ce qui est une occasion de mettre dedans son semblable. Il n'a aucune faculté créatrice ; pas la moindre invention n'a été faite par un sémite. Par contre, il exploite, organise, fait produire l'invention de l'aryen créateur des bénéfices qu'il garde naturellement pour lui. »

On devine aisément ce que peut être un livre partant de pareilles données. Il ne peut être qu'une oeuvre de haine. Tel est, en effet, l'ouvrage de M. Drumont. On ne saurait se faire une idée de tout ce que l'auteur de la *France Juive* a accumulé dans ses deux volumes d'imputations contre presque toutes les personnes qui, en dehors du monde clérical, ont occupé, depuis quinze ans et plus, à un titre quelconque, l'attention publique. Aussi serait-il impossible, même pour donner une idée de la manière de l'auteur, de faire la moindre citations pages de son livre où figurent des noms propres. D'ailleurs, une telle reproduction n'offrirait aucun intérêt, car l'auteur n'a apporté aucun scrupule d'historien dans ses allégations. Il a recueilli purement et simplement sans contrôle aucun tous les *racontars* qui ont pu circuler pendant quinze ans dans les feuilles les plus infimes, dans les petits écrits qui se vendent sous le manteau de la cheminée. Aussi tombe-t-il presque constamment dans les erreurs de fait les plus grossières.

En résumé, l'ouvrage de M. Drumont est le long et monotone développement, sans nul esprit critique, de cette thèse que tout le mal qui existe dans le monde est dû aux juifs ou à ceux qui les approchent. Les juifs ne sont pas seulement des êtres malfaisants, ils sont, en outre, des aliénés, des névropathes. « La névrose, telle est l'implacable maladie des juifs. Chez ce peuple, vivant toujours au milieu de transes perpétuelles et d'incessants complots, secoué ensuite par la fièvre de la spéculation, le système nerveux a fini par s'altérer. En Prusse, la proportion des aliénés est beaucoup plus forte chez les israélites que chez les catholiques; en Italie, on trouve un aliéné sur 384 juifs et un sur 778 catholiques, etc., etc... » Au reste, les francs-maçons et les protestants ne sont, pas plus ménagés que les juifs dans le livre de M. Drumont. C'est un massacre universel.

La France Juive, en somme, oeuvre sectaire et fanatique, ne peut avoir qu'un résultat : celui de nuire à la cause qu'elle a la prétention de servir.

Lancé en avril 1861, *Le Temps* reprend un titre de 1829 qui fait référence au célèbre *Times* anglais. Il est fondé par Auguste Neffzer qui en fait le grand organe libéral français.

A la fin du Second Empire, lorsqu'Adrien Hébrard en reprend la direction, *Le Temps* acquiert une audience considérable, prenant la place jusqu'alors tenue par *Le Journal des débats*. L'article du journal de référence de l'époque est un article lucide sur les conséquences du pamphlet drumontien. Son auteur craint une haine destructrice et l'affaire Dreyfus lui donnera raison. *Le Temps* n'aura pourtant aucun poids pour contrecarrer le succès emporté par Drumont. Quoiqu'il en soit évoquer le livre de Drumont en bien ou en mal c'était le promouvoir. Magnard n'a pas fait autre chose dans son article non complaisant du *Figaro* et il a lancé ainsi *La France Juive*.

La Lanterne, 25/04/1886

Ces bons cléricaux !

Il a paru, ces jours derniers, un livre qui a soulevé l'indignation publique. Ce livre - deux gros volumes - intitulé : la *France juive*, est un ramassis indigeste de toutes les calomnies, de toutes les injures grossières publiées par la presse catholique la plus infime, et notamment par *l'Anti-Sémitique*, non seulement contre les israélites, mais aussi contre les francs-maçons, contre les républicains et contre quiconque, en un mot, n'est pas ou jésuite ou l'homme des jésuites.

L'auteur de cette diatribe est un rédacteur du *Monde*, M. Drumont. *Le Monde* est, on le sait, le journal attitré de l'archevêché de Paris. Jusqu'à quel point, l'archevêché a-t-il approuvé la publication de l'odieux pamphlet ? Il est difficile de le dire. 'archevêché, il est vrai a fait déclarer, par le *Gaulois*, qu'il était absolument étranger à cette publication ; mais tout mauvais cas est niable, et il est très compréhensible que, devant la réprobation générale, l'autorité ecclésiastique ait voulu dégager sa responsabilité.

Quoi qu'il en soit du rôle joué par l'archevêché dans cette affaire, il n'en est pas moins certain que l'auteur de cette triste publication est un des hommes les plus considérables du parti catholique. Or, il n'est jamais inutile de connaître les origines et les antécédents des individus qui sont le porte-drapeau de l'Eglise et l'honneur du cléricalisme. A ce titre, on ne lira pas sans l'intérêt le récit suivant fait par le *Figaro* :

Les anciens se souviennent encore d'un mouchard nommé Marchal dit de Bussy, lancé par la police impériale contre la *Lanterne* de Rochefort, et en passant, contre le *Figaro*, d'où le pamphlétaire était sorti. Je reçus ma part d'injures, de calomnies odieuses, d'insinuations misérables que j'eus la naïveté de porter devant le président de la 6^e chambre, le fameux Delescaux, qui rendait des services et non des arrêts.

Le mouchard Marchal sortit de cette audience célèbre avec un franc d'amende pour tout châtement. Mais comme les ordures de cet homme de bien s'imprimaient également à Bruxelles, où Delescaux ne siégeait pas, je portai mon honneur devant la justice belge qui, sur la plaidoirie désintéressée de mon conseil, Me Orts, président de la Chambre des députés, condamna l'imprimeur belge du mouchard Marchal à dix mille francs de dommages intérêts envers moi.

C'était la ruine de ce pauvre homme, et quoi que je n'eusse pas un sou à ce moment, l'idée ne me vint pas un instant de mettre l'imprimeur sur la paille; il lui suffit de m'exprimer ses regrets pour que, sur l'heure, je lui fisse remise pleine et entière de ces dix mille francs. Le bonhomme eut les yeux pleins de reconnaissance et il me dit :

- Il faut que vous les connaissiez tous.

Ce disant, l'imprimeur me remit un numéro de ce sale journal du mouchard Marchal, entièrement corrigé par M. Edouard Drumont et orné du bon à tirer signé de sa main. Depuis dix-sept ans que je possède ce document, j'ai suivi M. Drumont de loin, sans amertume et sans colère, avec le seul sentiment d'une profonde pitié pour un jeune homme, condamné par je ne sais quelle fatalité à devenir au début de sa carrière : Marchal mourut du delirium tremens dans un ruisseau du faubourg Montmartre, entouré du mépris universel. Tel fut le premier patron de M. Edouard Drumont, et puisqu'il semble de ses jeunes années, je lui en donne acte.

En effet, ce Marchal auquel ses infamies sans nombre avaient fait sous l'empire une forte notoriété, est le seul personnage qui ait trouvé grâce aux yeux de M. Drumont qui, pendant plusieurs années, a vécu des libéralités d'une famille juive. Il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il a été son premier patron. LE pape et l'Eglise ne sont venus qu'après.

Au reste, le rédacteur du *Monde* n'épargne pas les gens qu'on devrait supposer lui être les plus sympathiques. Il daube sur les royalistes les plus fervents comme sur de simples francs-maçons. Le duc d'Aumal, M. Audiffret-Pasquier, le duc de Larochevoucauld-Bisaccia; le maréchal de Mac-Mahon, et vingt autres sont arrangés de la belle manière. Tous mériteraient les bûchers de l'Inquisition, car ils ont commis un crime énorme contre la foi chrétienne : ils ont dîné chez les Rotschild.

On comprend qu'il n'y ait pas une grande attention à prêter à de pareils aberrations. Aussi ce qui était intéressant en tout ceci, ce n'était pas le livre en lui-même que de voir quel accueil le parti catholique et les journaux religieux feraient à une aussi déshonorante publication; déshonorante, non certes, pour les calomniés, mais pour le calomniateur.

Eh bien, les journaux religieux ont fait le plus chaud accueil au livre infâme de M. Drumont. Ils ont prodigué les applaudissements à son auteur et ils ne l'ont blâmé que d'une chose, non certes d'avoir manqué à la charité chrétienne et d'avoir calomnié son prochain, mais d'avoir accepté de se battre en duel, ce qui est contraire aux lois de l'Eglise.

Assassiner les gens par la calomnie, voilà qui n'est même pas, aux yeux des dévots, un péché véniel, mais se battre en duel, voilà qui constitue un péché mortel. C'est ce péché qui est reproché par ses coreligionnaires à l'auteur de la France juive et qui a motivé sa démission de rédacteur du *Monde*.

Le rédacteur en chef de ce journal a pris soin, en enregistrant la démission de son collaborateur, de ne laisser subsister aucun doute à cet égard. Il déclare que le livre de M. Drumont « est un livre d'une haute valeur et d'une grande portée, un livre sincère et tout débordant d'une foi ardente et courageuse. Nous aurons à y revenir, ajouta-t-il, mais nous tenions à exprimer, dès aujourd'hui, nos sentiments; afin qu'il n'y ait pas de méprise ». Cette déclaration n'est pas contresignée par l'archevêché, mais il n'est pas douteux qu'elle a été faite avec son assentiment.

Ainsi, voilà qui est bien entendu, M. Drumont n'est coupable que de s'être battu. Quant aux diffamations dont son livre est un recueil presque sans exemple dans l'histoire des libelles, elles ne font qu'attester la profondeur de sa foi et l'Eglise ne peut l'en honorer.

C'est là ce qu'on appelle la charité chrétienne. Oh ! ces bons cléricaux vipères !

Lancé en avril 1877 par le financier Eugène Mayer, ce quotidien est la seule réussite du journalisme radical. Journal populaire, il connaît un franc succès, tirant dès ses débuts à plus de 100.000 exemplaires. Il doit essentiellement sa célébrité à son anticléricalisme virulent. L'auteur de cet article règle ses comptes avec l'associé du mouchard Marchal dont nous avons parlé plus haut.

La Justice, 25/04/1886

La France Juive

Il fallait bien huit longs jours pour lire les deux gros volumes que M. Edouard Drumont vient de publier chez Marpon et Flammarion sous ce titre simple et significatif : *La France juive*. Et pendant ces huit jours le sujet s'est singulièrement compliqué. Il ne s'agit plus guère maintenant de critique littéraire, historique et philosophique. L'intérêt a subi comme une sorte déplacement. L'attaque furieuse du journaliste catholique contre la juiverie n'est restée précisément le phénomène curieux qu'elle est en réalité : elle est devenue, par le fait des accusations personnelles qu'elle comporte, par les envois de témoins et les duels qui en ont été la suite, elle est devenu scandale boulevardier, un de ces événements qu'on grossit ou que l'on diminue à volonté, un fait parisien pour tout dire !

M. Drumont pouvait s'attendre à cet accueil, comme il pouvait s'attendre aussi à l'universel silence qui accueille parfois les oeuvres dangereuses. Cette violente réception faite à l'écrivain et au livre est incontestablement un certificat de sincérité pour l'homme qui a dit sans ambages ce qu'il pensait, qui a ouvert la main qu'il croyait pleine

de vérités. Elle dit aussi la faiblesse de l'ouvrage qui se réclame de l'Histoire et qui porte les marques de la disproportion et de l'injustice du pamphlet. Il est facile de s'en expliquer.

M. Edouard Drumont est à l'opposé des idées qui sont expliquées et défendues ici. Il est un des ardents journalistes réactionnaires d'aujourd'hui. Il est catholique et monarchiste. Il est, ou plutôt, il était rédacteur du journal clérical *Le Monde*. Il ne peut donc être question, en parlant d'un adversaire aussi déterminé, de tactique commune, de route suivie de compagnie, de but identique à atteindre. Toutes ces différences ne doivent pas, pourtant, empêcher l'examen attentif des opinions et le salut à la bravoure intellectuelle.

Le catholicisme de M. Edouard Drumont inspire et vicie le livre. C'est au nom d'une religion qu'une autre religion est dénoncée. C'est la préoccupation religieuse qui a troublé la vision de l'observateur, qui a enflammé la phrase du styliste. A chaque page, l'affirmation chrétienne reparaît, et alors le réquisitoire contre l'être physique, contre les mœurs, contre les habitudes d'esprit, contre le rôle historique, contre la race, prend une allure de déclaration de guerre religieuse impossible à contresigner. Enfermé dans l'armure étroite du dogme, hanté par l'idée fixe qui fait aussi bien des persécuteurs et des persécutés, des bourreaux et des martyrs, l'écrivain de la *France juive* est le plus souvent un fanatique qui prononce des sentences et se refuse à des explications. Tout ce qui est juif lui est ennemi. Et l'on pourrait ajouter que tout ce qui lui est ennemi devient juif. Des réclamations se sont déjà élevées avec des extraits de naissance et des généalogies à l'appui, contre les catalogues qu'il a dressés. Il est à prévoir qu'il s'en élèvera d'autres et que nombre de faits reconnus inexacts seront rectifiés dans les éditions futures. Mais ne fussent pas maintenues, à voir comment, avec une rage de conviction peu commune, les noms et les choses de significations les plus diverses ont été incorporés dans ce bilan en désordre.

A côté des faits indéniables, qu'il faudra retenir, se pressent les racontars, les bouts de conversation, les coupures de journaux, les vagues faits-divers, les allusions des chroniques, tout un fouillis d'informations recueillit pêle-mêle. Et l'on s'étonne d'abord que, voulant être le dénonciateur d'un état de choses et l'historien d'une société, l'écrivain qui pouvait ne se servir que d'affirmations nettes et de documents irrécusables, n'indique pas ses sources mieux reconnues, ne prouve pas une critique, plus sûre. Mais ensuite, il n'y a nulle surprise à le voir se réclamer de M. Taine et à mettre le récit de la "*Conquête juive*" sous le patronage de l'auteur de la *Conquête jacobine*. C'est le même procédé de recherches. C'est le même parti-pris de travail. C'est l'*a priori* devenu le principe de la critique historique. Il s'agit de prouver une affirmation et alors tout ce qui se présente est accueilli, classé, sans contrôle, sans hésitation, avec une ardeur et une naïveté extraordinaires. Qu'une syllabe du nom, qu'un trait de la face, qu'un mot entendu quelque part, fournissent un prétexte, et voilà un Juif de plus. Et parmi les Juifs avérés, aucune distinction n'est faite, illustres ou obscurs, tous sont englobés dans la même malédiction. Les vertus de la race sont bien reconnues, car la *France juive* est, à n'en pas douter, un livre de bonne foi. A côté du mercantilisme, de la cupidité, de l'usure, de l'exploitation du travail des autres, de l'absence de philosophie, de science, d'art, à côté de la religion sans morale de la société sans notion de justice. M Edouard Drumont fait figurer la patience dans la persécution, l'entêtement dans le martyre, la perspicacité, la solidarité, la sobriété, l'hygiène érigée en devoir religieux. Il est même pris de pitié à plusieurs reprises devant le "long martyrologe d'Israël". Il semble que cela devrait lui donner quelque indulgence. Mais non, la haine est la plus forte et empêche en lui toute curiosité humaine, toute tolérance philosophique. Il confond tout un peuple sous le même anathème, il le voue au même éternel opprobre.

C'est ainsi qu'il tombe dans les erreurs de faits et les exagérations. C'est ainsi qu'il écrit les pages stupéfiantes sur l'enterrement de Victor Noir, sur les maîtresses juives, procurées machiaveliquement aux grands seigneurs, sur Marchal de Bussy, sur M. Léo Taxil, sur la franc-maçonnerie. C'est ainsi que, par horreur des nuances, par méfiance de l'analyse, il s'acharne à créer une figure symbolique du Juif, faite à la fois de vérité et d'erreur. Vraiment, c'est à croire que ce croyant oublie l'origine du dieu qu'il adore, c'est à croire que ce contemplateur du passé se refuse à voir que les Chrétiens ont pris, dans la civilisation, la suite des affaires religieuses des Juifs dispersés.

Mais dégagée des intolérances du croyant et des duretés de l'ethnologue, l'œuvre de M. Edouard Drumont aborde tout un ordre de considérations avec l'intelligence la plus prévoyante et la plus haute. Les intéressés profiteront, sans doute, de l'amas des détails faux ou inutiles, pour passer cette partie sous silence. Il est à croire pourtant que rien n'empêchera la vérité de ses faire jour, et que le talent et le courage n'auront pas été employés en pur perte.

Ce qui ressort de ces deux livres, ce qui en fait vibrer les pages, ce qui donne leur éloquence aux mots, c'est la haine de l'argent. C'est de cette haine là qu'il faut féliciter M. Edouard Drumont, et non pas sa haine du Juif. L'Argent ne se personnifie pas seulement en un groupe d'individus, en une famille humaine, il ne contamine pas une

seule race. Le pouvoir financier, qui est en passe de remplacer tous les autres pouvoirs, n'est pas seulement exercé par les financiers israélites. On peut suivre son action à travers toutes les nationalités, à travers toutes les sociétés, à travers toutes les classes. L'auteur de la *France Juive* le sait bien, lui qui n'a pas craint de dénoncer, à la stupeur de son propre parti, le rôle de l'aristocratie légitimiste et de la bourgeoisie orléaniste, lui qui s'en prend aux journaux monarchistes et à la prudente famille désireuse du trône, lui qui attaque les boutiques ou la religion chrétienne, sa religion à lui, Drumont, est achalandé par un personnel sceptique de marchands sémites. N'a-t-il pas été désavoué par une feuille comme le *Français*, qui réprovoque le socialisme catholique affirmé par ses conclusions ? N'a-t-il pas été contraint de donner sa démission de rédacteur du *Monde*, lui, qui avait quitté, pour être libre, une feuille commanditée par des juifs ? Ne comprend-il pas, aujourd'hui, isolé, abandonné, renié comme il l'est, qu'il aurait tout aussi bien pu écrire le plus subtil, le plus précis, le plus implacable pamphlet sur la "France catholique" ? Il voit donc bien qu'il pouvait restreindre sur ses informations peu sûres, généraliser sa pensée, et écrire, contre la Spéculation, l'acte d'accusation qu'il a dispersé en trop de chapitres.

Il n'y aurait pas eu, alors, d'effort à faire pour comprendre l'état d'esprit de cet homme fatigué, écoeuré par le spectacle de tous les vols sans châtement, de tous les défilés insolents des élégants pilleurs de pauvres, des organisateurs de ruines publiques et privées. Sa haine des coquins ne se serait pas égarée sur d'honnête gens, s'il s'en était pris à ces seuls financiers qui, suivant l'énergique expression de Montesquieu, "soutiennent l'Etat comme la corde soutient le pendu". Il aurait dressé un sommaire complet de tous les maux infligés à une nation par la brutale féodalité qui prend le travail de l'ouvrier, l'épargne du pauvre, le sang du soldat. Tout cela y est, dans ce livre, mais gâté par les considérations, amoindri par les erreurs de faits. Il faut un réel souci du vrai pour faire une distinction, pour extraire de ces douze cents pages le tableau effroyable de la haute société corrompue par l'argent, des trafics où l'argent est la seule denrée, des tripotages où un argent fictif joue seul un rôle, des marchandages où les intérêts de la France sont la proie de quelques bandits de Bourse, des accaparements prévus par la loi et ignorés par la justice, des rafles faites sur l'épargne des petites gens par un banquier en embuscade. Que tout ce mal ait été apporté par quelques nomades, par quelques hommes de proie devenus des intrigants, cela n'est pas la principale affaire à examiner, quand la propagation de ce mal fait de tels progrès. La confiscation des biens israélites, violemment proposée par M. Drumont, ne serait pas seulement injuste, elle serait inutile. Ce n'est pas ce communisme chrétien, ce partage des millions, qui résoudrait la question des rapports entre le capital et le travail. Il ne s'agit pas, pour la société actuelle, d'éléments à exclure, mais à s'approprier. C'est à la vulgarisation du capital qu'il faudrait s'appliquer, en empêchant la prise de possession du pays par les hommes d'argent, en révisant les contrats qui aliènent la fortune nationale, en se refusant à reconnaître les privilèges de la spéculation financière et les monopoles de l'exploitation industrielle, en ne laissant pas aux mains de quelques-uns les chemins de fer, les canaux, les mines, les services publics, les eaux courantes, les routes, le sol, la terre, - tout ce qui constitue la Patrie.

Il y a donc nécessité d'une réforme plus générale, plus profonde, que la confiscation de quelques fortunes. - Et il y a la liberté de conscience, il y a le droit de vivre, qui interdisent à tout homme du XIX^e siècle de se prononcer pour la vexation et pour l'exil. L'excitation à la guerre de religion, la théorie des races inférieures, doivent sonner mal aux oreilles des hommes de ce temps. M. Drumont peut se me prendre et attaquer le "sympathisme vague qui consiste à aimer tout le monde". Les désenchantés, comme les pitoyables, lui répondront par cette belle ligne écrite par Montaigne, et qui se trouve citée tout au long dans *La France Juive* : "C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif."

Gustave Geffroy.

Fondé en janvier 1880 par Georges Clemenceau, qui cesse d'y écrire à partir de 1891, et par Camille Pelletan, ancien rédacteur du *Rappel*, ce quotidien s'affiche comme un puissant organe de l'extrême-gauche, et comme la tribune directe de son directeur. Dès le début de son article, Gustave Geffroy confirme l'hypothèse que nous avons lancée sur les convictions politiques de Drumont : celui-ci est bien monarchiste. Geffroy s'oppose à l'antisémitisme de Drumont sans équivoque :

“M. Edouard Drumont est à l’opposé des idées qui sont expliquées et défendues ici. “ Toutefois il ne rejette pas le pamphlet en bloc et semble d’accord avec Drumont dans sa lutte contre le pouvoir de l’argent : “l’œuvre de M. Edouard Drumont aborde tout un ordre de considérations avec l’intelligence la plus prévoyante et la plus haute.” [...]Ce qui ressort de ces deux livres, ce qui en fait vibrer les pages, ce qui donne leur éloquence aux mots, c’est la haine de l’argent. C’est de cette haine là qu’il faut féliciter M. Edouard Drumont, et non pas sa haine du Juif”. La haine du pouvoir financier semblait être dès le XIXème siècle une donnée courante parmi les journalistes. On peut y voir comme nous le verrons encore avec l’article de Ferdinand Brunetière, un reliquat de la culture catholique.

Le Temps, 2/5/1886

M. Edouard Drumont et la question juive.

Une oeuvre ardente d’apôtre et d’illuminé, un livre incohérent, bizarre, furieux, aux mille pages enflammées, a été jeté comme un brandon sur Paris, et voilà les têtes en feu.

La question juive, qui couvait, éclate avec violence. C’est une question immense, confuse, pleine d’obscurités, et que les passions vont obscurcir encore. Dès qu’on l’aborde, on est embarrassé.

Qu’est-ce qu’Israël ? - C’est une race, répond M. Drumont. - C’est une religion, répond M. Renan.

On ne peut savoir combien il y a de juifs répandus sur le globe. Malte-Brun dit qu’il y en a cinq millions; la société biblique, deux millions cinq cent mille; le Catholic Magazine, trois millions deux cent soixante mille; Groeberg et Pinkenson, cinq millions; Hassel, trois millions neuf cent trente mille; Hoerschelman, six millions cinq cent quatre-vingt dix-huit mille; l’Univers maçonnique, neuf millions, (Drumont, la France juive, t. 1, p. 100). On ne peut savoir combien il y a de juifs en France. Les statistiques officielles disent 45 000; M. Théodore Reinach, en 1884, dit 63 000; l’Annuaire des Archives israélites, en 1885, dit de 80 000 à 85 000.

On ne peut savoir combien il y a de juifs à Paris. Davon en compte 24 310, et M. Reinach, 40 000. Les chiffres donnés par le docteur Bertillon comme le produit annuel des pompes funèbres israélites à Paris, de 1872 à 1880; semblent indiquer que la population juive a plus que doublé dans la capitale, en ces huit années. Enfin, la statistique n’apporte, en ce cas comme en bien d’autres, qu’invraisemblance, incertitude et contradiction. Le prochain recensement ne nous apprendra rien à cet égard, puisque les religions n’y seront pas relevées.

M. Edouard Drumont voit des juifs où personne n’en voit. Il en voit parmi les chrétiens, il en voit parmi les prêtres catholiques. Pour lui, Marat était juif, Napoléon était juif, Gambetta juif. « La guerre de 1870, dit-il, est une guerre juive. » C’est aux juifs qu’on doit les affaires de Tunisie et du Tonkin. C’est pour eux seuls que M. Disraeli a fait la guerre de l’Afghanistan. Il voit la main des juifs dans la crise industrielle et dans le progrès du socialisme. Il est hanté.

Mais, si les juifs ne font pas tout, du moins il est certain qu’ils sont partout. Ils sont dans la finance, dans l’industrie, dans la science, dans l’enseignement, dans l’armée, dans l’administration, dans la magistrature, au barreau, au Parlement, dans le gouvernement. Israël est partout ! Dans quel esprit, avec quelles espérances ? Quelle est sa pensée

? Il a rêvé, dans l'opprobre et la misère, la royauté du monde, renonce-t-il à ce rêve, aujourd'hui qu'il est riche et puissant ? Croit-il, au contraire, que les temps sont proches ? Est-ce au sens mystique qu'il entend cette royauté promise à ses pères ? N'est-ce pas plutôt au sens littéral et matériel ? Par quels sentiments pense-t-il la mériter ? Par quels moyens l'atteindre ? Où, quand, comment rebâtira-t-il le temple ?

Certes, nous sommes intéressés à savoir tout cela; nous sommes intéressés à deviner le secret d'Israël. Mais il faut pour cette recherche un esprit calme et patient et cette bonne volonté sans laquelle toutes les vérités se tournent en erreurs

On dit : Le juif a la haine de tout ce qui n'est pas juif. Sans doute la foi juive est une foi jalouse. Le vieux Jacob est vindicatif; il attend le châtement de ses persécuteurs et rapporte à lui seul tous les événements qui se produisent en ce monde. M Ernest Renan raconte, dans un des articles qui composent *ses Etudes d'histoire religieuse*, que le jour où une fausse nouvelle fit célébrer un an trop tôt la prise de Sébastopol, un vieux juif de Pologne, qui passait ses journées à la bibliothèque impériale, plongé dans la lecture des manuscrits poudreux de sa nation, l'aborda en lui citant ce passage d'Isaïe : *Elle est tombée, elle est tombée, Babylone !*... « La victoire des alliés n'était, à ses yeux, que le châtement des violences exercées contre ses coreligionnaires par celui qu'il appelait le Nabuchodonosor et l'Antiochus de notre temps. » Ce vieillard avait sans doute une philosophie de l'histoire bien juive. Mais nous autres chrétiens, n'avons-nous pas une philosophie de l'histoire tout à fait chrétienne ?

La ténacité du juif nous effraye; le vieux Jacob, après qu'il est vengé, ne pardonne pas encore. Cela est vrai quelque fois, et je sais un bel exemple de ces haines saintes qui, poursuivent des poussières humaines dispersées depuis dix-huit siècles. C'est celui d'un savant blanchi dans l'étude des antiquités orientales, juif allemand, qui adopta la France et dont la science française s'honore justement. Il sait soixante langues mortes ou vivantes, et il ne sait pas le français. Car ce n'est pas savoir une langue que d'en broyer impitoyablement dans une mâchoire hostile quelques lambeaux défigurés. Si le roi Sargon, que vous pouvez voir représenté de face avec les pieds de profil sur un bas-relief du Louvre, s'animait tout à coup et prenait la parole, notre savant causerait avec lui plus facilement qu'il ne fait avec M. Henri Lavoix. Son langage est étrange, ses idées plus étranges. Dernièrement, à un dîner, il fut placé à côté d'une femme d'esprit, qui n'est point savante, mais qui veut plaire aux savants comme aux autres hommes, et qui excelle à persuader aux gens qu'elle ne s'occupe que de ce qui les occupe eux-mêmes.

Pour flatter son illustre voisin, elle lui eût volontiers demandé des nouvelles du Patesi Goudéa; mais elle ne connaissait pas même de nom cet ancien personnage, et elle ignorait qu'il fut jadis des Summériens, nommés Acadiens par M. Lenormant, qui les a découverts. Pourtant, elle ne resta pas court. Elle est femme de ressource. Elle se rappela qu'elle était allée en Italie, et qu'il y avait là des pierres assez vieilles pour attendrir le cœur d'un savant. C'est pourquoi elle mit résolument la conversation sur l'Italie : « Ah ! dit-elle, j'ai passé, l'hiver dernier un mois délicieux à Rome. Il ne me manquait qu'un guide tel que vous. »

Mais son voisin ne parut pas content de ce petit début. Il la regarda par dessous ses lunettes avec des yeux tout ronds qui lui sortaient de la tête. Puis, agitant sa fourchette au bout de laquelle un gros morceau de saumon était piqué, il s'écria en brouillant toutes les consonnes dans sa gorge :

« Ah, vous êtes allée à Rome, madame, et vous en avez trouvé le séjour délicieux. Je ne vous en fait pas mon compliment. Ce n'est pas une ville délicieuse, c'est une ville abominable que celle où s'élève le monument de cet infâme Titous, qu'on a osé appeler les délices du genre humain. C'est une honte que la colonne trojanne soit encore debout. Vous n'avez donc pas vu, madame, sur ce bronze ignominieux, le chandelier à sept branches parmi les dépouilles !... »

Voilà, certes, un vieil entêté ! Mais remarquez que cette haine est une haine de savant et qu'une race ne saurait avoir des rancunes si érudites. Les juifs, pour la plupart, ne s'attardent pas à de si antiques querelles; ils n'ont pas de ces passions improductives, et ils pardonnent beaucoup, quoi qu'on dise, aux chrétiens. Ils sont pacifiques. Le sont-ils jusque dans leurs espérances, jusque dans leurs rêves ? On en a douté. On les a soupçonnés de former contre nous de ténébreux projets.

Récemment, un érudit juif, M. Lévy Bing tira de sa tête un volume qu'il intitula *Linguistique dévoilée*. Il en alla couler un exemplaire à Edouard Drumont. « L'emploi de la langue phénicienne, lui dit-il, s'impose nécessairement. » Il ne savait pas à qui il parlait.

Dans le même temps, un M. de Malberg, juif, comme M. Lévy Bing, exposa dans le *Moniteur* l'idée d'une académie polyglotte à laquelle serait confiée la tâche de confectionner la future langue universelle. Cette langue simple et intelligible pour tous les peuples devra selon M. de Malberg, se rapprocher autant que possible du phénicien, la langue originelle. On a pensé que cette idée était liée à celle d'un grand empire sémitique élevé sur les ruines de la chrétienté. C'est donner beaucoup d'importance aux imaginations chimériques de deux amateurs de philologie. Il n'est pas extraordinaire que deux sémites se soient imaginé que la langue primitive était une langue sémitique comme après tout l'enseigne la théologie chrétienne. La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France, qui était Breton, ne croyait pas qu'il y eût au monde une plus belle et plus ancienne langue que le breton. Il aurait voulu qu'on n'en parlât pas d'autre. Et c'était un bien honnête homme.

A-t-on quelque autre indice des projets du silencieux Jacob ? A-t-on quelque autre soupçon des desseins d'Israël ? Oui, si l'on tient pour des révélations authentiques ou du moins pour des intuitions du génie les plans grandioses que M. Alexandre Dumas prête au juif Daniel dans la *Femme de Claude*, et la politique mystique que George Elliot attribue, dans son roman de *Daniel Deronda*, au juif Mordecaï.

Mordecaï affirme qu'il est nécessaire de rétablir la nationalité d'Israël ? C'est aussi la pensée qu'exprime le Daniel du dramaturge philosophe.

Il y a sans doute parmi les juifs plus d'un inspiré, qui rêve comme Daniel, la reconstitution du royaume d'Israël. De pieux voyageurs ont parcouru le monde pour retrouver les tribus perdues. Le juif moldave Benjamin explora pour cette recherche l'Égypte la Syrie, le Kurdistan et la Perse. Le rabbin Mardochee fouilla le Sahara. On dit qu'aujourd'hui toutes les tribus sont retrouvées, excepté Juda, Gad fut découverte la dernière, mêlée aux Nestoriens et aux Afghans. Faire cesser leur longue dispersion, les réunir en un vaste royaume autour du temple relevé, qui cette fois durera autant que le soleil c'est à quoi songent, dans un délire religieux, quelques enthousiastes solitaires. Et qui oserait les en blâmer ? Qui oserait leur envier une si généreuse espérance ? Mais le peuple juif est-il docile à la voix de ces derniers nabis ? Je ne le crois pas.

Les juifs sont nomades. Quand ils avaient une patrie, ils ne voulaient pas y vivre. Bien avant la conquête de Titus, ils étaient dispersés; les juiveries couvraient le monde latin, et celle de Jérusalem n'était ni la plus riche ni la plus nombreuse. La vérité est qu'ils se sont, de tout temps, accommodés à merveille d'une vie errante. Pourquoi éprouveraient-ils tout à coup le besoin de devenir sédentaires ? D'où leur viendrait cette soudaine envie de cultiver leur jardin ?

J'ai tort d'insister. Il serait fou de croire que les israélites quitteront la France, quitteront l'Europe de leur plein gré pour retourner à ce désert dont ils ont gardé un si mauvais souvenir. Jérusalem ne renaîtra pas en surréaliste matérielle, et ce n'est certes pas par la réalisation de cette irréalisable pensée que se résoudra la question sémitique.

M. Drumont propose une solution. Il conseille d'en revenir aux vieux moyens, à l'exil et à la confiscation, il le conseille dans les termes les plus clairs, l'obscurité n'est pas son défaut. Persuadé que bientôt les juifs nous chasseront de la Gaule chrétienne, il adjure les chrétiens de prendre les devants.

Nous répudions, nous détestons ces paroles sauvages. Elles ne sont point de ce temps. En perdant la foi, nous avons perdu tout droit d'être violents. C'est assez que pendant dix-huit siècles, l'Église en frappant la synagogue ait déchiré le sein de sa mère. Israël a payé assez chèrement l'honneur d'avoir donné un Dieu au monde. Sa destinée frappe l'esprit de stupeur et d'admiration. Ce qu'il a enduré est prodigieux et il dure. Par quelle persécution plus formidable que toutes les autres, pensez-vous vous débarrassez de lui ? Quel bûchers allumerez-vous donc ? Israël est dur et ne craint pas les supplices. Ne voyez-vous pas que c'est aux misères que vous lui avez fait souffrir qu'il doit sa force ? Ne voyez-vous pas qu'il est trempé dans la douleur ? Ne voyez-vous pas qu'il a grandi dans la persécution ? Ah ! chrétiens; comme vous avez rendu le vieux Jacob ingénieux ! C'est en lui interdisant de posséder la terre que vous lui avez appris la puissance de l'argent, sous laquelle il vous accable aujourd'hui. Faute d'avoir à moissonner un champ au soleil, il vécut sur un autre fonds. Il mit des écus dans un sac et il fit l'usure. Pour avoir son or, vous lui arrachâtes les dents et les ongles. Alors il inventa le papier et fit la banque. Il faut bien accepter l'héritage de nos aïeux. Hélas ! le présent est fait du passé. Les siècles chrétiens ont fabriqué le juif moderne. Vous l'avez méprisé : il est

humble; vous l'avez frappé : il est prudent; vous l'avez dépouillé : il est habile à s'enrichir; vous l'avez injurié : il vous oblige.

Regardez-le et tremblez : il est tel que vous l'avez fait; une chose seulement m'étonne : c'est qu'il ne vous hâisse pas davantage.

Non, non ! ce n'est pas par la violence qu'on repoussera l'invasion pacifique d'Israël. Pour les combattre; soyons marchands comme eux et vendons mieux qu'eux; soyons banquiers comme eux, et sachons mieux qu'eux emprunter et prêter. Défendons notre argent; attaquons industrieusement le leur. Il y a encore des Normands en France. Normands, tâchons de *gagner* sur le juif !

Et si, après tout, nous e savons pas nous enrichir, si nous sommes trop sots ou trop libéraux pour faire de bonnes affaires, sachons rester pauvres. Pauvreté n'est pas vice. Exerçons notre génie comme ils exercent le leur, inventons; imaginons, cultivons, travaillons de nos mains, travaillons de notre esprit, et notre part sera assez belle encore. Qui de nous, s'il nous était donné de choisir, serait assez vil pour ne pas préférer la richesse de M. de Rothschild la pauvreté de M. Pasteur.

Je veux terminer cette causerie déjà trop longue en rappelant une des plus pures inspirations qui soient sorties de l'âme juive dans les jours d'épreuves. C'est une parabole fort ancienne que M. Gaston Paris a étudiée dans une conférence faite l'an dernier à la *Société des études juives*. Parfois Jacob sait parler à son frère Esaü, (c'est le nom dont il désigne le chrétien) un langage plein de force et d'une beauté vraiment divine. La parabole que je veux vous faire connaître est sage et touchante. J'en rapporterai la version juive qui est la primitive, telle que M. Paris l'a traduite. Elle a été imitée au moyen-âge par plusieurs chrétiens. Lessing l'a mise en oeuvre à la fin du siècle dernier dans son drame philosophique de *Nathan le Sage*. Il ne pouvait trouver une fable qui exprimât d'une façon plus ingénieuse et plus claire l'idée de la tolérance en matière religieuse. Voici cette parabole dans sa forme première :

« Le roi Pierre d'Aragon voulut un jour, sur le conseil de son ministre Nicolas de Valence embarrasser un juif qui passait pour très sage entre les siens en lui demandant quelle était la meilleure religion, celle des juifs ou celle des chrétiens. Le juif fit d'abord une réponse évasive. La mienne fit-il, est meilleur pour moi, qui ai jadis été esclave en Egypte et que Dieu a miraculeusement affranchi, la tienne est meilleure pour toi puisque les chrétiens sont arrivés à la domination - Je te demande, reprit le roi, quelle est la meilleure religion en elle-même et non par rapport à ceux qui la pratiquent. Le juif dit : « Que mon roi m'accorde trois jours de réflexion, et je lui répondrai le mieux que je pourrai. » Quand il revint au bout de trois jours, il paraissait fort troublé; le roi lui en demanda la raison. « On vient, lui dit-il, de me maltraiter à tort et je te demande ton appui seigneur. Voici la chose. Il y a un mois, mon voisin est parti pour un lointain voyage et afin de consoler ses deux fils, il leur a laissé à chacun une pierre précieuse. Ce matin, les deux frères sont venus me trouver, et m'ont demandé de leur faire connaître les vertus de leurs bijoux et leur différence. Je leur ai fait remarquer que personne ne pouvait mieux le savoir que leur père qui étant joaillier, connaît parfaitement la nature et la valeur des pierres, et qu'ils devaient s'adresser à lui. Là-dessus, ils m'ont insulté et frappé. Ils ont eu tort, dit le roi, et ils méritent d'être punis - eh bien, répondit le sage, que tes oreilles ô roi entendent ce que vient de prononcer ta bouche. Vois Esaü et Jacob sont aussi des frères; chacun des deux a reçu une pierre précieuse, et tu veux savoir laquelle est la meilleure. envoie, ô roi, un messenger au Père qui est aux cieux; c'est lui qui est le grand joaillier et il saura indiquer la différence des pierres. » Alors le roi s'écria : « tu vois, Nicolas, la sagesse de ces juifs. Vraiment, une telle réponse mérite des honneurs et des présents. »

Anatole France

L'article d'Anatole France est farouchement opposé à *La France Juive* mais il s'agit véritablement d'un article destiné aux érudits. Les références aux penseurs de l'époque (dont beaucoup ont été oubliés) sont nombreuses ainsi que les références religieuses. Anatole France ne pouvait donc

prêcher que pour des convaincus et probablement pas le lecteur peu instruit attiré par le battage fait autour du pamphlet de Drumont.

Les duels féroces, Le Petit Parisien 27/04/1886

Nous nous étions promis de ne pas parler d'un ouvrage, en deux gros volumes, intitulé : *La France juive*, par M. Drumont, ouvrage qui fait grand tapage et qui a motivé déjà plusieurs duels.

La France juive est un des ces livres à scandale dont nous ne nous occupons pas ; l'auteur poursuit les juifs d'une haine implacable, et il arrive à la même conclusion que les Révolutionnaires socialistes : la confiscation et, en cas de résistance inévitable, la mort.

Ce qui nous oblige à sortir de notre réserve, c'est que le duel entre M. Edouard Drumont et M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, a un caractère de férocité tel qu'il est impossible de continuer dans cette voie, sous peine de tomber dans le régime de la force brutale.

Le duel avait jusqu'ici un caractère de convention élégante; de temps en temps, rarement, il amenait une blessure grave ou mortelle; mais tel qu'il a été pratiqué samedi par MM. Drumont et Meyer, c'est une simple lutte à coups de poing. Voici le procès-verbal :

A la suite de la publication par M. Drumont d'un livre où se trouvaient des personnalités dirigées contre M. Arthur Meyer, une rencontre a été jugée indispensable par les témoins des deux parties.

Cette rencontre a eu lieu aujourd'hui, à trois heures, dans les bois près de Versailles.

Au premier engagement, M. Drumont ayant attaqué son adversaire avec une grande vivacité, il en est résulté un corps à corps dans lequel les témoins, malgré la convention qui avait été faite entre eux de ne pas intervenir, se sont vus dans la nécessité de le faire à la suite d'un mouvement involontaire dans lequel la main gauche de M. Meyer avait touché l'épée de M. Drumont.

Les témoins ont alors, sur le regret exprimé par M. Meyer et sur l'instance de M. Drumont, remis les adversaires en place.

Le combat a repris avec la même vivacité et il s'en est suivi, comme à la première reprise, un nouveau corps à corps qui a duré une demi-minute et où les témoins ont encore été obligés d'intervenir, la main gauche de M. Meyer s'étant de nouveau abattue sur l'épée de M. Drumont, presque en même temps que celui-ci recevait une blessure profonde à la cuisse gauche.

Le combat s'étant alors arrêté, M. Meyer s'est approché des témoins de M. Drumont et leur a exprimé tous ses regrets et fait ses excuses pour les mouvements inconscients dont ses nerfs n'avaient pas été les maîtres.

Pour M. Arthur Meyer :	Pour M. Drumont
Boyer de Cadusch,	Albert Dupuy
Paul Ferrier.	Alphonse Daudet.

Le nervosisme peut être une excuse médicale, mais sur le terrain il faut être maître de soi.

Si le duel doit être maintenu dans nos mœurs, que tous les hommes en situation de porter ou de recevoir un défi prennent des leçons d'armes; sinon qu'on en vienne au régime de l'arbitrage d'honneur, sorte de tribunal privé.

Mais il est de toute impossibilité que nous tombions dans les luttes corps à corps.

Le petit Parisien. Quotidien: Paris, 15 octobre 1876 - 17 août 1944. Directeur: J. Dupuy. ~ Journal d'information à grand tirage, diffusé aussi en province. Politiquement très modéré, il doit son succès à une exploitation habile des faits divers, à la qualité et au nombre de ses romans-feuilletons, ainsi qu'à la variété de ses reportages. La collaboration reste anonyme; l'article de fond de la "une" est toujours signé "Jean Frolo", pseudonyme collectif. Un "Supplément littéraire illustré" de huit pages paraît chaque semaine de février 1889 à 1903. Curieusement les journalistes du *Petit Parisien* n'ont pas voulu rédiger une critique de La France Juive, on peut y voir un désir de neutralité puisque ce quotidien était très modéré. L'auteur de l'article sur le duel ayant opposé Meyer à Drumont semble attaché plus d'importance au code d'honneur des duellistes qu'au contenu du pamphlet de Drumont. On ne peut oublier de rappeler les frères Goncourt qui ont relaté la veille du duel de Drumont dans leur journal :

« je dîne ce soir avec Drumont, qui se bat samedi contre Meyer du Gaulois, assisté de Daudet et de M. Albert Duruy. Drumont arrive nerveux, surexcité, drolatiquement guilleret : « Aujourd'hui, s'écrie-t-il, cinquante-cinq personnes... la sonnette ne cesse pas. On commence à s'arrêter dans la rue devant la maison, en voyant tous ces gens qui entrent... des gens qui viennent me dire : « Ah ! que nous vous remercions d'avoir dit ce que nous sentons ! » Il y a des carmélites qui m'ont fait dire qu'elles prieraient pour moi samedi... et ma béguine, qui vient d'entrer chez moi et à qui on a dit que j'étais une sorte de curé laïque... Elle ne sait plus où elle en est... Oui, il n'y a plus qu'un seul exemplaire, les deux mille sont partis. Marpon me presse pour retirer... »⁷⁶⁰

La revue des deux mondes, 1/06/1886

La France Juive, essai d'histoire contemporaine, par M. Edouard Drumont. Paris, 1886; Marpon et Flammarion.

Il y a beaucoup de choses dans cette *France Juive*, tant de choses, et si diverses, et dont on voit si peu de liaisons entre elles que l'on eût bien pu se méprendre aux vraies intentions de l'auteur, si lui-même, dans sa préface et surtout dans sa conclusion, avec une singulière et sereine audace de fanatisme, ne les eût que trop nettement accusées. Dans ces eux gros volumes, où ne manquent certes pas les apparences de talent, quelques anecdotes lestement contées, quelques portraits heureusement touchés, mais où abondent les vaines déclamation et les personnalités offensantes, il est question de tout, mais il ne s'agit que des juifs. Si la France de M. Grévy, comme d'ailleurs tout le monde en convient, ne ressemble guère à celle de Louis XIV et encore moins à celle de Saint Louis, la faute, ou plutôt le crime, en est donc aux juifs; si nous aimons l'argent beaucoup plus que l'honneur, et presque autant que la vie, ce qui sans doute ne s'était jamais vu que de nos jours, c'est aux juifs qu'il faut nous en prendre; coupables de tout ce qu'ils font, les juifs le sont également de ce qu'ils ne font pas, mais qu'ils nous font faire : l'expédition du Tonkin, par exemple, ou la révolution française, ou le pamphlet même de M. Drumont, que M. Drumont, en effet, n'aurait pas écrit si les juifs n'existaient pas; et, de jour en jour plus nombreux, plus puissants, plus riches, - surtout plus riches, - les juifs réduiront enfin les chrétiens à la glèbe pour peu que le chrétien tarde encore à "supprimer" les juifs : voilà bien, si je

⁷⁶⁰ Jules et Edmond de Goncourt, *Journal, op. cit.* vol. II, p. 1245

ne me trompe, tout le livre de M. Drumont. J'en ai lu beaucoup de plus claires, dont l'idée principale se dégageait plus nette et s'embarrassait moins de développements inutiles : j'en ai peu lu de plus dangereux.

Ce n'est pas qu'en général, pour ma part, je goûte beaucoup les juifs; et je crois même, en y réfléchissant, que je ne les goûte pas du tout. Je ne goûte pas non plus la musique, ni les montagnes. C'est sans doute l'effet d'une disposition personnelle, d'une idiosyncrasie, comme je crois que l'on dit quand on ne veut pas user du mot d'infirmité. Mais nos sympathies ou nos antipathies personnelles ne sauraient être la règle ou la mesure de nos jugements : et, sans en avoir l'air, c'est peut-être le comble de l'intolérance, quand nous essayons de conformer nos idées à nos goûts. Nos goûts sont une chose, nos idées en sont, ou en devraient être une autre. Et si ce principe était mieux connu, non seulement de M. Drumont, mais de la plupart de nos critiques et même de nos historiens, on suivrait moins son goût, les opinions seraient moins divisées, les jugements moins contradictoires. Aveuglé par sa haine des juifs, à laquelle il essaie vainement de donner de beaux noms, M. Drumont mécontent de son siècle, a fait peser sur les seuls juifs les responsabilités d'un état de choses dont ils ont bien pu profiter, mais qu'ils n'ont rien fait pour amener. Et ils y auraient aussi bien travaillé que je croirais encore être injuste en le leur reprochant, puisqu'ils n'y auraient travaillé qu'avec nous.

Existe-t-il d'abord, comme le croit M. Drumont, une différence, une opposition, un antagonisme de race entre le juif et nous, entre le Sémite et l'Aryen ? Peut-être, pour se prononcer, faudrait-il savoir avant tout ce que c'est un Sémite et ce que c'est un Aryen. M. Drumont le sait-il ? et quand il oppose la "candeur" naturelle de l'Aryen à "l'astuce" innée du Sémite, ne se moque-t-il pas un peu de son lecteur ? Car évidemment il veut rire quand il nous dit que tout juif dégagerait une odeur de race, foetor judaica : - et de plus, il fait un solécisme, ce qui n'est pas bien de la part d'un Aryen. Toutes ces théories sur les races étaient bonnes jadis, elles sont bonnes encore pour ceux qui se paient de mots. Mais pour ceux qui, comme nous, ne sont pas absolument sûrs qu'un Chinois ou même un Peau-Rouge ne soient des hommes, pour ceux qui pensent qu'il y a de ressemblances que l'on ne croit, plus de rapports et de traits communs entre un mandarin du Céleste Empire et un préfet de la république française, il y en a sans doute bien davantage, et de plus frappants entre un rémisier juif et un coulissier catholique. Nos érudits ont d'ailleurs maintes fois prouvé que s'il coulait dans les veines du juif un peu de sang sémitique, il y était largement mélangé; que "pendant de longs siècles, des masses très considérables de populations non israélites avaient embrassé le judaïsme (Ernest Renan, *Le Judaïsme comme race et comme religion*. Paris 1883);" qu'un juif gaulois du temps de Chilpéric ou du roi Dagobert était sans doute un gaulois de race qui professait le Dieu d'Israël; et la preuve a paru généralement bonne. En admettant que l'ethnographie fût une science certaine et qu'il y eût un type juif, ce type même serait donc à peine juif, ne serait pas certainement sémitique. Et si l'on veut à toute force qu'il y ait une différence entre le juif et nous, ce n'est pas la race qui l'y a mise, mais l'histoire, l'histoire seule, c'est-à-dire nous mêmes et nos pères; - leurs lois, leurs préjugés et leurs persécutions.

Oui, M. Drumont n'a peut-être pas tort, les juifs se tiennent et se soutiennent entre eux, et au besoin contre nous; ils s'entretiennent fidèlement, obstinément, passionnément; mais quand nous oserions bien traiter cette vertu de vice, n'est-ce pas nous qui depuis plus de mille ans leur avons fait, pour nous résister, pour durer, pour vivre seulement, une loi de se rapprocher, de se soutenir et de s'entraider ? Est-il également vrai, comme on l'a si souvent répété, comme le répète M. Drumont, et avec insistance, que les juifs ne soient capables que du commerce de l'argent, qu'ils répugnent par nature aux professions manuelles, que leur travail ne consiste guère qu'à exploiter celui des autres ? Je ne le crois pas; et je sais, comme tout le monde, nombre d'exemples du contraire. Mais, en ce cas même, et supposé qu'effectivement, Spinoza, par exemple, ait jadis exploité les marchands d'Amsterdam, - lesquels étaient encore de bien candides et bien naïfs chrétiens sans doute, - nous ne pourrions nous en prendre qu'à nous, qui, depuis tant de siècles, avons écarté les juifs de ces professions qu'on leur reproche aujourd'hui de ne pas exercer. Et quand enfin il serait vrai, - car je vais jusque là, parce qu'on peut y aller, - quand il serait vrai qu'il subsiste toujours dans le fond de leurs cœurs un vieux levain de haine contre le nom chrétien, qui l'y aurait mis si ce n'est encore nous ? Qui l'y a cultivé ? Qui prendrait soin de l'y faire fermenter, si ce n'est M. Drumont lui-même, avec des pamphlets comme le sien ? Il faut être justes : si les juifs ont leurs vices, et en admettant que quelques uns de ces vices non-seulement leur soient propres, mais encore soient de ceux qui répugnent le plus à la "généreuse nature" de l'Aryen, ce n'est pas en tant que juifs ou que sémites qu'ils les ont, c'est en tant qu'héritiers de dix siècles d'abaissement; et la faute en est tout à nous. A Constantinople, sous la domination du Turc ou du Tartare, les Grecs, fils de Thémistocle ou d'Epaminondas, et les Arméniens, qui sont pourtant des Aryens, passent pour avoir tous les vices que M. Drumont attribue aux Sémites; - et quelques autres encore.

Changeons maintenant la position de la question; laissons là le passé, prenons les Juifs tels qu'ils sont, prenons-les avec tous leurs vices et tous leurs défauts, tel qu'il plaît à M. Drumont de se les représenter, et tels qu'il s'alarme, et se fâche, et s'indigne de les voir s'introduire dans toutes nos affaires, ou plutôt de s'y insinuer, et finalement s'en emparer. Il est certain que les juifs sont nombreux dans nos assemblées, dans nos administrations, dans nos journaux, un partout enfin, plus nombreux qu'ils ne le seraient, que peut-être ils ne le devraient être si les fonctions se donnaient à proportion du petit nombre qu'ils sont eux-mêmes en France. Ils ne sont pas 20 000, et ils remplissent plus de place, ils font plus de bruit, et ils ont plus de pouvoir effectif que s'ils étaient 36 millions et que c'était nous qui fussions 200 000. Mais quoi ! Nos affaires ne sont-elles pas les *leurs* ? Sont-ils Français, ou ne les ont-ils pas ? Et s'ils le sont, veut-on qu'ils ne le soient qu'à moitié; pour supporter leur part de charges, et nous quitter, en quelque sorte, les bénéfices de l'association ? Ce sont là des idées d'un autre âge. A la vérité, si l'on trouvait un moyen qui ne fût pas tyrannique, j'aimerais qu'à plusieurs d'entre eux, Allemands ou Levantins d'hier, on mesurât plus étroitement leur part de nationalité française, qu'on la leur fît plus longtemps attendre et gagner plus laborieusement, par de plus longs services, des services d'un autre genre, dont ils n'eussent points commencé pas se payer eux-mêmes. Les étrangers nous envahissent : aucun peuple, en aucun temps, ne s'est laissé gouverner comme nous, ne s'est donné en proie à des aventuriers accourus des quatre coins de l'horizon. Défendons-nous, je le veux bien; et lavons, comme on l'a dit, notre linge sale en famille. Mais je demande seulement à M. Drumont s'il est bien sûr que, parmi tous ces aventuriers, les juifs soient plus nombreux que les protestants ou que les catholiques, et s'il n'eût pas mieux fait, dans l'intérêt même de la cause qu'il soutient, de laisser Gambetta, par exemple, aux Italiens, que de vouloir à tout prix l'agréger au troupeau d'Israël ? Car, après tout, parmi tant de nouveaux Français que nous acquérons de la sorte, et de la plupart desquels nous nous passerions si volontiers, les juifs sont peut-être encore ceux qu'il convient d'accueillir le plus favorablement. La raison n'en est pas difficile à dire : ils ne sont ni Génois, ni Badois, ni Polonais, ni Anglais, ils sont juifs, ce qui veut dire que nulle part ils ne sauraient se trouver, en cette qualité même, à mieux vivre qu'en France, et qu'à défaut d'amour, leur intérêt au moins nous répondrait de leur fidélité. Je ne parle ici que de ceux qui n'ont pas sur le sol national d'anciennes et profondes racines.

Ce qui semble plus juste et mieux vu dans le livre de M. Drumont c'est ce qu'il y dit sur l'influence de certaines idées juives, depuis tantôt une centaine d'années, sur l'orientation nouvelle, si je puis ainsi dire, de l'esprit moderne. Et, à ce propos, je suis étonné qu'il ne soit pas autorisé du témoignage d'un écrivain juif, M. James Darmesteter, dans une brochure intitulée : *Coup d'oeil sur l'histoire du peuple juif*. "Le judaïsme, disait M. Darmesteter, le judaïsme, qui, dès sa première heure, a toujours été en guerre avec la religion dominante, que ce fut celle de Baal, de Jupiter ou du Christ, est enfin arrivé en présence d'un état de pensée qu'il n'a pas à combattre, parce qu'il y reconnaît ses instincts et ses traditions." On ne saurait mieux dire, avec plus de franchise, que tout ce qui se fait contre le christianisme se fait conséquemment au profit, pour la plus grande gloire du judaïsme et que la coïncidence est entière entre un certain idéal moderne et l'idéal traditionnel et "charnel" des juifs. C'est aussi, je le répète, ce que M. Drumont a très bien vu, mais dont il n'a eu tort que de rendre les juifs eux-mêmes responsables, attendu qu'ils n'ont rien fait ni rien pu faire, quoi que M. Darmesteter en dise ailleurs, pour amener le triomphe de cet idéal moderne : ils n'ont eu qu'à nous laisser faire. Nous nous sommes chargés sans eux de découvrir et de formuler les lois brutales qui gouvernent nos sociétés contemporaines, de substituer aux sentiments de la patrie le cosmopolitisme économique, de borner les ambitions humaines à la possessions des seuls biens ce monde; et nos philosophes, pour tout cela, nos révolutionnaires et nos économistes, n'ont pas eu besoin de s'inspirer autrement du Talmud ou de la Bible même : ils l'ont trouvé tout seul.

Je ne me donnerai pas ici le ridicule de déclamer contre l'argent, ni ne feindrai surtout de croire que l'appétit ne s'en soit éveillé que de notre temps. On aimait l'argent avant qu'il y eût des juifs, et si les juifs doivent disparaître un jour, l'argent ne cessera pas pour cela d'être aimé. L'amour de l'argent est dans le sang des enfants des hommes, et les chrétiens, par l'effet d'une pudeur héréditaire qu'on peut prévoir qu'ils perdront tôt ou tard, le dissimulent peut-être mieux, mais n'en sont pas moins possédés que les Juifs. Toutefois, ce que l'on doit dire, c'est que dans les anciennes sociétés, et notamment dans la France de l'ancien régime, l'aristocratie de l'argent était contrepesée par l'aristocratie de la naissance, l'aristocratie de l'esprit et l'aristocratie du coeur. En ce temps-là, les fermiers généraux n'allaient pas de pair avec un grand seigneur, Voltaire ou Rousseau même avait le pas sur un M. de la popelinière, et dans le dévouement ou dans le sacrifice, à défaut du principe du Dieu qui l'avait inspiré, on respectait au moins la victoire de la passion sur elle-même. Mais, nous, en abolissant jusqu'au souvenir même de ces distinctions, nous n'avons laissé subsister que celles que la fortune peut mettre entre les hommes, et nous avons détruit toutes les autres inégalités sociales pour accroître d'autant la plus inévitable, il est vrai, mais aussi la moins respectable, la plus lourde et la plus insolente de toutes. C'est l'esprit même de la démocratie. Dans nos sociétés modernes, il est rigoureusement vrai qu'il n'y a que l'argent qui mette une différence entre les hommes et que tout le reste n'est rien, - naissance,

éducation, travail, génie même, si quelques millions ne s'y joignent. Je disais l'autre jour que ce n'avait pas été la moindre habileté d'Hugo, le moindre trait de son génie que d'avoir su durer au-delà de quatre-vingts ans : j'aurais pu dire aussi bien que nous ne lui savons guère moins de gré d'être mort millionnaire. Nous n'aimons pas seulement l'argent, nous le respectons, il nous impose; et si nous avons peine, selon le mot de Pascal, à ne pas regarder quelqu'un comme un autre homme, ce n'est plus "le grand seigneur dans son sérail, entouré de quarante mille janissaires." c'est le riche Jay Gould et le "richissime" Vanderbilt.

Nous pouvons ajouter que, dans ces anciennes sociétés, d'une manière générale, et sauf l'exception que formait en France, par exemple, une trentaine de fermiers généraux, la fortune, comme la noblesse, représentait quelque chose d'autre, si je puis ainsi dire, et de plus qu'elle-même. Elle était vraiment une force sociale, parce qu'elle était une force morale. On s'enrichissait lentement. L'aïeul avait cultivé la terre de ses propres mains, le père hasardait son modeste héritage dans le petit commerce ou dans la petite industrie, le fils achetait une charge ou un office et si, durant ce temps, ils ne s'étaient départis ni les uns ni les autres d'une étroite parcimonie, d'un esprit héréditaire de sagesse, d'ordre et d'activité, le petit-fils qui naissait riche, pouvait alors commencer une grande fortune. De telle sorte que la richesse représentait aussi non seulement comme je crois que disent les économistes, le travail accumulé de trois ou quatre générations, mais encore toutes les vertus modestes qui perpétuent l'amour du travail dans une même famille, et quelque chose enfin de plus haut, de plus noble, de plus rare que tout cela : le sacrifice de l'égoïsme à l'intérêt, la considération, la dignité du nom. J'essaie ici d'expliquer ce qu'il y avait de respectable dans ces anciennes fortunes. On ne s'inclinait pas devant la richesse, mais comme au souvenir des vertus dont elle était vraiment le symbole. Et, à mon tour, c'est pourquoi je voudrais que l'on m'expliquât aujourd'hui la Bourse et la spéculation, ce que la fortune représente de légitime quand elle n'est plus la conquête et le fruit du travail et de l'économie, comment et tout d'un coup les millions peuvent entrer par dizaines dans une seule poche, sans sortir d'un grand nombre d'autres, et beaucoup de choses enfin que je vois bien qui sont fondées en fait, mais moins solidement, peut-être en droit et en raison. Les économistes ont d'excellents raisonnements, je veux du moins le croire, pour établir l'utilité politique de la spéculation; je trouve qu'ils en manquent pour démontrer sa valeur morale. Il n'y a pas d'effort, il n'y a même pas de travail à l'origine d'un grand nombre de ces nouvelles fortunes; et l'on peut se demander s'il y a seulement de l'intelligence. Mais, en revanche, il y a de l'audace, et surtout cette conviction que la richesse n'a pas de juges, mais seulement des envieux et des adorateurs.

C'est ici ce qui fait aujourd'hui l'immoralité toute particulière et toute nouvelle de cette adoration que nous professons publiquement pour l'argent. Ce que l'on révère en lui, si ce n'est pas lui-même, c'est la récompense et le signe de l'audace heureuse, quand encore ce n'est pas la somme de jouissances vulgaires que l'on évalue qu'il peut procurer à ses possesseurs. Nul ne s'est enrichi de si laide façon, dans la grande usure ou dans le jeu, par des opérations si malpropres, que nous ne l'admirions sincèrement d'avoir fait fortune, à moins que nous le jalouions et qu'ainsi nous ne lui donnions la sensation plus aiguë de la supériorité qu'il s'attribue sur nous. Rien de plus naturel, si la fin justifie les moyens, si ce n'est plus l'emploi que l'on en fait, la manière dont on l'a gagné qui purifient l'argent, mais au contraire, l'argent dont le prestige ennoblit tout ce que l'on a pu faire pour s'en emparer. Mais qu'y a-t-il de plus immoral si nos actes sont ce qu'ils sont, valent ce qu'ils valent, en eux-mêmes, par eux-mêmes, indépendamment de leurs suites, et si les quantités sur lesquelles on opère ne changent rien aux vrais noms des choses ? Il est permis d'aimer l'argent, puisque aussi bien sans cela, l'homme étant ce qu'il est, son activité manquerait de son plus vif aiguillon; il n'est pas permis de croire que tous les moyens de se le procurer soient tous également légitimes; et c'est la distinction que nous ne savons plus faire aujourd'hui. Le temps approche où il ne sera pas fâcheux, mais honteux d'être pauvre : et c'est pourquoi le moindre commerçant ne doute déjà plus qu'il ait le droit de mettre de l'eau dans son vin, - je veux dire le vin qu'il nous vend, - comme tout homme d'affaires est pleinement convaincu qu'à défaut d'une vraie mine ou d'un vrai chemin de fer, on peut toujours mettre en actions la crédule avidité des sots.

Est-ce là par hasard ce que M. Darmesteer, dans la brochure que j'ai citée tout à l'heure, appelait emphatiquement l'un des deux grands dogmes du judaïsme : *unité de loi dans le monde*, - ou le monothéisme de la richesse ? Un seul Dieu, le veau d'or, et une seule distinction, celle de la fortune; une seule loi, par conséquent, qui est de s'enrichir. Je serais tenté de le croire. Et voici l'autre grand dogme : *triomphe terrestre de la justice dans l'humanité*, c'est-à-dire croyance au progrès et à la réalisation du royaume de Dieu parmi nous, ou, en d'autres termes, négation de la vie future, et limitation du bonheur à ce qu'il en peut tenir dans l'espace d'une vie humaine.

De toutes les prétendues différences qui séparent l'Aryen du Sémite c'est peut-être ici la seule que je reconnais volontiers. Les sémitisants de nos académies discutent si le "peuple de Dieu" s'est jamais élevé jusqu'à la conception d'une vie future. Mais la question est tranchée pour ceux qui pensent, comme nous, que, puisqu'il faut

y regarder de si près avant de prononcer qu'Israël a cru l'immortalité de l'âme, c'est la meilleure preuve qu'il ne l'a pas crue. De semblables croyances ne se dissimulent pas si bien qu'elles puissent dépendre du sens d'un mot ou de l'interprétation d'une métaphore, elles pénètrent tout le langage, on les reconnaît dans toutes les actions de ceux qui les professent. Aussi bien, les juifs conviennent eux-mêmes que Moïse est muet sur les récompenses et les peines que l'homme peut trouver dans une autre vie, qu'il a dû, pour se faire comprendre de son peuple, éviter de donner dans "les subtilités" de la métaphysique et ils ajoutent qu'en ce point au moins il a sagement fait, la doctrine de l'immortalité de l'âme "ne pouvant guère se mettre d'accord avec le monothéisme pur" ou servant même de fondement aux "plus grossières superstitions". On sait d'ailleurs que ce que les disciples juifs de Jésus ont le plus malaisément admis de sa prédication, c'est que le royaume de Dieu ne fût pas de ce monde et que pour y entrer il fallait renoncer au rêve charnel de leurs pères. Ce n'était pas une Jérusalem en figure, mais la vraie Jérusalem, qu'ils s'attendaient de voir un jour régner sur les nations. Leur idéal était bien de ce monde. Il devait avoir ici-bas sa pleine satisfaction : le Messie les vengerait de l'esclavage d'Égypte et de la captivité de Babylone en les substituant aux biens de leurs anciens oppresseurs. En fait, les juifs ont cru, croient encore parmi nous que tout finit avec le corps, avec l'entrée dans le Scheol, que la vie de ce monde n'a pas d'objet et de but qu'elle-même, qu'il faut donc en tirer, si je puis ainsi dire, ou lui faire rendre tout ce qu'elle contient, et ne jamais sacrifier un plaisir présent à l'espérance, à l'illusion, au leurre d'une félicité future.

A cette conception de la vie, qui était déjà la leur au temps de Salomon, nous sommes arrivés à notre tour, et aussi comme dit M. Darmesteter, nous nous sommes rencontrés avec eux. Nous aussi, nous avons rejeté loin de nous toutes ces idées dont on nourrit l'enfance ou la jeunesse des peuples, et à leur place, dans nos cœurs, si ce mot n'est pas trop ridicule, nous avons dressé l'idole du progrès. A l'idéal mystique du christianisme, pour qui ce monde n'est que figure ou symbole d'un autre, nous avons substitué l'idéal charnel du judaïsme. "Or sus donc ! mange ton pain en liesse, et bois ton vin en bonne humeur... Que toujours tes habits soient blancs, que les parfumes ne cessent de couler sur ta tête. Savoure la vie avec la femme que tu aimes, tous les jours de ce court passage que Dieu t'a donné d'accomplir sous le soleil... Car voilà ton vrai lot et le prix de tes peines." Quant à ceux d'entre nous qui rêvent de survivre par-delà l'existence présente, nous ne promettons, s'il y tiennent, cette survivance que dans l'humanité. Le bonheur des enfants de leurs petits enfants les paiera de leurs peines. Il faut bien accorder quelque chose aux âmes faibles et aux petits esprits. Mais les sages, les vrais sages, qui connaissent le prix du temps et de l'argent, ne se soucient pas plus de ce que le monde sera dans vingt siècles que de ce qu'il était sous le roi Nabuchodonosor; ils prennent la vie pour ce qu'elle est et tâchent à la passer le plus gaîment possible. Car on sait ni qui vit ni qui meurt, et c'est folie que de s'égarer à poursuivre des chimères quand la réalité est là qui nous invite à jouir d'elle, et de tant d'inventions que nous avons trouvées pour augmenter, varier et multiplier nos jouissances.

Indulgent et facile, cette philosophie du plaisir, on le sait, a gagné dans ce siècle de si nombreux disciples, qu'un homme qui s'interroge, puisqu'il s'en trouve quelquefois encore, sur le sens et l'objet de la vie, leur paraît en vérité comme un revenant d'un autre âge. On les importune, on les gêne de trouver que peut-être tout n'est pas au mieux dans le meilleur des mondes, mais bien plus encore si on leur demande combien ils croient encore que durera ce monde qu'ils sont eux-mêmes pour eux-mêmes. Et, au fait, s'il dure autant qu'eux, ils n'en demandent pas davantage. Mais, en dépit d'eux, on essaierait inutilement de se le dissimuler : optimisme ou pessimisme, la lutte est aujourd'hui comme jadis, entre ces deux principes, et l'on ne se débarrassera pas du problème en le niant, non plus qu'en s'en moquant. Le christianisme est une religion pessimiste, qui ne défend pas d'user modérément de la vie, mais qui nous invite quotidiennement à nous souvenir qu'elle n'est qu'un passage ou une préparation; et voilà la grande raison de son impopularité parmi nous. Mais le judaïsme est l'optimisme même, et c'en est assez pour nous faire comprendre l'illusion de M. Drumont. Car j'en reviens à ce que je disais : il y a coïncidence, mais non pas corrélation, et c'est M. Darmesteter qui a raison. Le monde est en train de devenir juif, puisqu'il est en train de devenir optimiste, et les juifs se trouvent là tout à point pour profiter d'une situation qu'ils n'ont pas préparée. Je ne dis pas qu'ils n'y aient point aidé, qu'ils n'y aident pas tous les jours : quand le monde vient à eux, ils seraient aussi trop maladroits ou trop dédaigneux de ne pas aller vers le monde. Mais ils ne se remueraient pas le doigt que les choses iraient exactement de la même manière. Il a là un entre-croisement ou plutôt un enchevêtrement des causes dont on ne saurait sans injustice rendre les juifs responsables : et c'est comme si l'on disait que les juifs sont les vrais auteurs de la révolution française, parce qu'en effet ce sont eux surtout qui en ont profité. Après cela, ils sont si habiles qu'ils parviendront peut-être quelque jour à nous le persuader : ils ont même déjà commencé.

Est-il vrai cependant qu'ils jouent un si grand rôle dans le monde, et, comme le pense M. Drumont, comme ils le laissent eux-mêmes entendre volontiers, qu'ils nous conduisent où ils veulent sans que nous le sachions ni seulement le soupçonnions ? A leurs airs de triomphe, on serait tenté de le croire. Mais ce qui me rassure, quand je vois que les choses vont si bien pour eux, c'est qu'ils ne pourraient guère que les gâter en s'en mêlant trop activement;

et je ne devine pas l'intérêt qu'ils y pourraient avoir. J'ai donc peine à croire qu'ils soient les instigateurs de cette persécution religieuse à laquelle nous assistons : j'ai peine à croire que leur main soit dans toutes ces affaires où M. Drumont croit la reconnaître; j'ai peine à croire enfin qu'il nous faille voir en eux les jésuites, si je puis ainsi dire, de la libre pensée. Mais quand ils le seraient et quand ils feraient autant de besogne que de bruit, si je regrette l'expulsion des "autres", ce n'est pas sans doute pour demander la leur, avec M. Drumont. Quoi qu'ils disent et quoi qu'ils fassent, il sont avec nous citoyens de la même patrie : et on a le droit de supposer qu'ils essaient, comme nous, de faire triompher leurs idées, que, comme nous, ils n'y épargnent ni leur argent, ni leur intelligence, ni leur activité, mais non pas celui de le leur reprocher, et encore bien moins de leur en faire un crime.

Il conviendrait seulement qu'ayant l'égalité, les juifs ne prétendissent pas la rompre à leur profit et rétablir pour eux le régime du privilège. Humbles, à ce que l'on dit, et même un peu bas dans la mauvaise fortune, ils sont trop arrogants dans la bonne. C'est ainsi qu'ils n'admettent pas que nous parlions légèrement d'eux et de leurs pratiques, mais au moins, quand ils parlent des nôtres, leur faudrait-il eux-mêmes peser leurs mots et mesurer leurs expressions. J'ai cité plusieurs fois la brochure de M. James Darmesteter : *Coup d'oeil sur l'histoire du peuple juif*. Il y a toute apparence que je passerais aux yeux de M. Darmesteter pour un fanatique ou un énergomène si je parlais comme lui du judaïsme comme il parle du christianisme. Lui, se croit certainement libérale en accusant cette "hérésie juive" d'avoir, comme il dit, "arrêté la croissance intellectuelle de l'Europe." C'est un peu comme les protestants, que l'on scandaliserait bien fort si l'on s'avisait de faire célébrer quelque part un service en mémoire de M. de Guise assassiné par Poltrot de Méré, mais qui trouvent eux, tout naturel, comme l'an dernier, de solenniser bruyamment le centenaire de la révocation de l'édit de Nantes. Dans un autre ordre d'idées, combien de fois n'a-t-on pas accusé le catholicisme de substituer à la patrie locale je ne sais quelle patrie universelle dont le siège visible serait à Rome ! Et, conséquemment, quelles précautions n'a-t-on pas prises, toujours tyranniques et souvent offensantes, pour contrarier ou empêcher en France, les relations trop étroites de nos évêques avec la cour pontificale ? Qu'est-ce donc cependant cette fameuse *Alliance israélite universelle* qui n'entretient pas seulement des relations à Rome ou à Jérusalem, mais ans tout l'univers, comme son nom l'indique, dont les membres dirigeants résident à Francfort, à Livourne, à Bâle, à New-York, à Bruxelles, à Leipzig ? et pourquoi les juifs peuvent ils léguer à l'*Alliance israélite* ce qu'on ne permet pas aux catholiques de léguer à leurs congrégation pieuses ? Je recommande à ce propos la lecture du premier chapitre du second volume de Drumont : *Crémieux et l'Alliance universelle*; et j'aimerais savoir ce que les juifs y peuvent répondre. Dans un autre ordre d'idées, pourquoi veut-on faire assumer à la France le protectorat des juifs du monde entier, jusqu'à intervenir, comme naguère en Roumanie, dans le règlement des affaires intérieures des états étrangers ? et cela dans le temps; où, nous l'osions, nous renoncerions à protéger nos anciennes clientèles catholiques ? A moins que tous les juifs ne soient français de droit, même ou surtout quand ils sont Roumains ? au rebours de nos missionnaires qui semblent perdre leur qualité de Français, s'ils vont prêcher l'évangile à la Chine ?

Je ne veux pas suivre plus loin M. Drumont dans cette voie des récriminations, car je sais qu'il y est partial, et je crains qu'il n'y soit pas toujours exact. Du moins a-t-on déjà relevé dans son livre de nombreuses inexactitudes, et puisqu'on relève encore tous les jours, ce n'y sont sans doute pas les seules. Il est vrai que ces rectifications ne laissent pas elles-mêmes d'être singulières, comme quand l'un de ceux que M. Drumont a nommés dans son livre nous fait publiquement savoir qu'il n'est pas juif, mais protestant, ou catholique, et de plus qu'il ne compte pas un seul juif dans sa famille. Ce serait donc un crime d'être juif ? et il importerait à la postérité qu'ils s'en fussent lavés ? Mais après cela, l'inexactitude n'en subsiste pas moins, et c'est ce qui nous empêche, ainsi que nous disions, de suivre plus loin M. Edouard Drumont.

Au résumé, comme on le voit, et autant que nous en puissions juger pour notre part, au milieu de beaucoup d'exagérations, il ne laisse pas d'y avoir un peu de vérité dans ce livre. La vérité, c'est la satire sociale, et l'exagération, si d'ailleurs nous sommes aussi corrompu que le prétend M. Drumont, c'est d'en rendre les juifs responsables. Voilà trop longtemps que nous sommes très capables d'aller de nous mêmes à la corruption, sans que personne nous y pousse, et de nous y complaire. "Dans une société livrée à tous les convoitises, dit quelque part M. Drumont, où le sentiment du juste et de l'injuste à presque entièrement disparu, où ceux qui souffrent sont foulés aux pieds par ceux qui jouissent, la catastrophe finale n'est plus qu'une question de temps." Je ne sais si la catastrophe est prochaine, et on peut dire qu'en vérité M. Drumont fait le prophète à bon marché, car il est bien certain que, pas plus que ceux qui nous ont précédés, nous ne sommes éternels, en conséquence de quoi la catastrophe ne manquera pas d'arriver tôt ou tard. Mais comment la faute en sera-t-elle aux juifs, plutôt qu'aux protestants, plutôt qu'aux catholiques eux-mêmes, c'est ce que j'ai tâché de montrer que l'on ne voyait pas; et supposé que M. Drumont lui tout seul eût bien vu, quel remède, après tout, nous proposerait-il ? Car il ne veut pas que je prenne au sérieux les paroles qui terminent son livre, et que j'appellerais odieuses si je ne regardais moins à ces paroles elles-mêmes, qui dépassent évidemment la pensée de

Drumont, qu'à la sincérité de colère et d'indignation qui les a dictées. Si, d'ailleurs, les juifs étaient vraiment aussi puissants en France que le croit M. Drumont, le plus sûr moyen d'accroître leur puissance ne serait-il pas justement de renouveler contre eux les persécutions d'autrefois ? Mais ils peuvent dormir tranquilles dans leurs hôtels "bien capitonnés", comme dit M. Renan, et s'y laisser mourir "au milieu des oeuvres d'un art délicat et des images du plaisir qu'ils épuisent," parce que s'il se trouvait - comme tout est possible, et surtout de nos jours, - quelques malheureux pour les y aller inquiéter, ceux-là mêmes qui ne les aiment point voudraient du moins défendre en eux la seule chose que nous respectons encore quelquefois, j'entends les droits de l'humanité.

Hath not a Jew eyes ? hath not a Jew hands, organs, senses, affections, passions ?

F. Brunetière

François Buloz crée, le 1er août 1829, la *Revue des Deux Mondes*. C'est la première revue moderne du XIX^{ème} siècle.

Dès 1830, elle accueille les idées pour la France en relation avec les autres pays d'Europe et tournée vers le monde. La *Revue* est bimensuelle, indépendante et favorable au suffrage universel. Elle déguise sa pensée de la société contemporaine sous des récits et essais historiques s'opposant à la censure du second Empire. La *Revue des Deux Mondes* privilégie, alors, la création littéraire et artistique (Baudelaire y publie pour la première fois les *Fleurs du mal*), les grandes interrogations politiques et les récits de voyage. Les principales signatures de l'époque écrivent dans la *Revue*. C'est le cas de Abd el-Kader, Balzac, Baudelaire, Claude Bernard, Stendhal, Bourget, Chateaubriand, Benjamin Constant, Fenimore Cooper, Eugène Delacroix, Maxime du Camp, Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Guizot, Thiers, Henri Heine, Victor Hugo, Lamartine, Ernest Lavis, Mérimée, Michelet, Musset, Renan, Taine, Sainte-Beuve, George Sand, Tocqueville, Tourgueniev, Vigny...

En 1870, la *Revue* compte 16 000 abonnés. Son influence est considérable dans toute l'Europe. Cet article de Brunetière repose plus sur les sentiments et les convictions du rédacteur en chef de la *Revue des deux mondes* que sur le pamphlet de Drumont, qu'il ne cite qu'une douzaine de fois dans son article. Au début on pourrait croire que Brunetière est antisémite quand il écrit : "ce n'est pas qu'en général, pour ma part, je goûte beaucoup les juifs; et je crois même, en y réfléchissant,

que je ne les goûte pas du tout”. Pourtant, Brunetière se montre un vif défenseur des droits des Juifs. Il démonte toutes les théories de Drumont comme la différence “raciale” entre Juifs et Aryens : “Et si l’on veut à toute force qu’il y ait une différence entre le juif et nous, ce n’est pas la race qui l’y a mise, mais l’histoire.” Brunetière ne croit donc pas aux théories raciales de Gobineau ou Renan mais plutôt au déterminisme social. Quand Brunetière semble d’accord avec Drumont, il ne fait qu’ironiser : “Oui, M. Drumont n’a peut-être pas tort, les juifs se tiennent et se soutiennent entre eux, et au besoin contre nous” car Brunetière ne voit dans cette solidarité qu’une vertu alors qu’elle est un vice pour Drumont. Quant au mythe du Juif tripoteur, Brunetière l’écarte d’un revers de main méprisant : “que les juifs ne soient capables que du commerce de l’argent, qu’ils répugnent par nature aux professions manuelles, que leur travail ne consiste guère qu’à exploiter celui des autres ? Je ne le crois pas”. Brunetière se veut philosophe pour mieux anéantir les thèses de Drumont, puisqu’il reconnaît à l’Homme le droit d’avoir des vices propre à sa nature et non à sa religion : “si les juifs ont leurs vices [...] ce n’est pas en tant que juifs [...] qu’ils les ont, c’est en tant qu’héritiers de dix siècles d’abaissement; et la faute en est toute à nous.” Pour que Brunetière reconnaisse la responsabilité des Chrétiens dans la persécution des Juifs, il faut vraiment qu’il ne soit pas antisémite et on ne peut croire qu’il ne “goûte pas dut out les Juifs”. Il fait preuve de modération dans la totalité de son article alors que l’antisémitisme est virulent dans les années 1880 et que cette virulence est un fait banal. Brunetière est un catholique conservateur et un patriote. A cette époque cela signifie refuser l’immigration et Brunetière ne cache pas une certaine xénophobie : “Les étrangers nous envahissent : aucun peuple, en aucun temps, ne s’est laissé gouverner comme nous, ne s’est donné en proie à des aventuriers accourus des quatre coins de l’horizon. Défendons nous, je le veux bien.” Toutefois Brunetière ne va pas jusqu’à l’extrémisme de Drumont puisqu’il réfute indirectement la devise de *La Libre Parole* : *La France aux Français* / en parlant des immigrés comme “de nouveaux Français”. De plus sa peur de l’étranger ne le rend

pas pour autant judéophobe puisqu'il affirme : "les juifs sont peut-être encore ceux qu'il convient d'accueillir le plus favorablement."

La conception de Brunetière pour l'argent est celle de tout bon catholique conservateur, ce qui signifie l'argent sale et la référence obligée de Jésus chassant les marchands du Temple. Il ne faut pas oublier que l'usure fut interdite pendant très longtemps aux chrétiens. Voilà pourquoi Brunetière écrit : "Les économistes ont d'excellents raisonnements, je veux du moins le croire, pour établir l'utilité politique de la spéculation; je trouve qu'ils en manquent pour démontrer sa valeur morale". Malheureusement Brunetière tombe dans le stéréotype du Juif agioteur : "tout homme d'affaires est pleinement convaincu qu'à défaut d'une vraie mine ou d'un vrai chemin de fer, on peut toujours mettre en actions la crédule avidité des sots. Est-ce là par hasard ce que M. Darmesteter [...] appelait emphatiquement l'un des deux grands dogmes du judaïsme : unité loi dans le monde ou le monothéisme de la richesse ? Un seul Dieu, le veau d'or. Je serais tenté de le croire". Toutefois, Brunetière ne semble pas tout à fait convaincu par ce stéréotype puisqu'il parle au conditionnel : "Je serais".

Brunetière confirme ce doute en déclarant : De toutes les prétendues différences qui séparent l'Aryen du Sémite c'est peut-être ici la seule que je reconnâtrai volontiers. Les sémitisants de nos académies discutent si le "peuple de Dieu" s'est jamais élevé jusqu'à la conception d'une vie future." Ce qui tend à prouver que Brunetière ne croit pas vraiment au culte du veau d'or par les Juifs. Il pense que ce qu'il les distingue des chrétiens est leur doute quant à la vie future dans l'au-delà. Les réflexions sur le peuple juif sont purement théologiques chez Brunetière, c'est peut-être ce qu'il voulait dire quand il déclarait ne pas les "goûter du tout", il ne les aime pas parce qu'ils n'ont pas la même religion que lui, le catholique conservateur. Mais Brunetière ne dénigre pas pour autant le judaïsme, bien au contraire puisqu'il affirme : "le judaïsme est l'optimisme même".

Concernant le complot juif, Brunetière use encore d'un conditionnel dubitatif : "Est-il vrai qu'il jouent un si grand rôle dans le monde, comme le pense M. Drumont, comme ils le laissent eux-mêmes entendre volontiers, qu'ils nous conduisent où ils veulent sans que nous le sachions [...] On serait tenté de le croire." Le conditionnel est attaché à "on" et non à "je", ce qui signifie que Brunetière parle au nom de l'opinion pas publique et non en son nom. et de rajouter pour confirmer le doute : "je ne devine pas l'intérêt qu'ils y pourraient avoir". Ce qui est un encouragement à douter de la part de Brunetière envers son lectorat. Et pour en finir avec le mythe du complot Brunetière intègre les Juifs dans la société française une fois pour toute : "Quoi qu'ils disent et quoi qu'ils fassent, ils sont avec nous citoyens de la même patrie". Phrase qui aura son importance au moment de l'affaire Dreyfus. En effet, comme nous l'avons vu Brunetière fut antidreyfusard mais non parce que Dreyfus était juif.

Pour terminer son article Brunetière déclare ne pas vouloir rejeter le livre de Drumont en bloc : Au, résumé, comme on le voit, et autant que nous en puissions juger, pour notre part, au milieu de beaucoup d'exagérations, il ne laisse pas d'y avoir un peu de vérité dans ce livre. La vérité, c'est la satire sociale". Les vérités qui semblent toucher Brunetière sont sans doute la critique du pouvoir de l'argent sur la société française mais le rédacteur en chef de *La Revue des Deux Mondes* refuse d'y voir la main des Juifs : "l'exagération, si d'ailleurs nous sommes aussi corrompus que le prétend M. Drumont, c'est d'en rendre les juifs responsables."

Brunetière a été choqué par la conclusion de *La France Juive* qui est un appel au génocide : Car il [Drumont] ne veut pas que je pense au sérieux les paroles qui terminent son livre, et que j'appellerais odieuses", il stigmatise le prophétisme de Drumont qui parle de "catastrophe finale". Pour Brunetière : "la catastrophe ne manquera pas d'arriver tôt ou tard. Mais comment la faute en sera-t-elle aux juifs, plutôt qu'aux protestants, plutôt qu'aux catholiques eux-mêmes".

Le Socialiste 08/1886

Juifs et catholiques

Pour qui connaît la plate servilité des gens de lettres bourgeois, qui n'écrivent que pour qui les paye, la *France Juive* de M. Drumont est un sujet d'étonnement. Enfin on se trouve en présence d'un écrivain sincère, passionné jusqu'à la folie, tapant à droite et à gauche, blessant ennemis et amis. Sa haine enfielée est si intense qu'elle lui trouble la vue; il ne distingue plus, il ne voit pas que juifs et catholiques n'adorent qu'un seul Dieu, le Capital; il ne comprend pas que les juifs sont les plus fermes soutiens du catholicisme, comme les libres-penseurs à la Gonet sont les plus fidèles votars du budget des cultes. Au moyen-âge, les juifs étaient les usuriers de profession, l'usure était le seul métier que les chrétiens leur laissaient; mais, depuis longtemps, les chrétiens ont compris leur erreur et aujourd'hui ils font une déloyale concurrence aux juifs.

Mais si les chrétiens ont envahi le sale métier abandonné autrefois aux juifs, ceux-ci se sont jetés sur les métiers d'abrutissement des catholiques. Les principales maisons des alentours de la place Saint-Sulpice qui vendent des chapelets, des livres de prières, des images religieuses et des statues de Saint-Joseph, de la Vierge Marie, de Jésus de toute taille et de toute attitude sont possédées par des juifs. Il semblerait que leurs ancêtres n'ont crucifié Jésus en Palestine que pour leur permettre d'exploiter les chrétiens des deux mondes avec la vente de son image et objets de son culte...

Les juifs que M. Drumont hait si cordialement aiment si tendrement le catholicisme, que le juif Mirès fournit au pape Pie IX l'argent nécessaire pour pouvoir défendre son pouvoir temporel. Les papes de nos jours vivent dans la plus intime amitié avec les juifs, ces papes de l'or; ils les anoblissent. Rotschild n'est pas baron français, mais baron du Saint-Empire.

Cet article du *Socialiste*, mensuel de la gauche tendance Lafargue (auteur du *Droit à la paresse* et gendre de Marx) est d'un antisémitisme à la fois anticléric (à la Voltaire) et économique (façon Proudhon). Il constitue une preuve formelle que la gauche était infectée par la judéophobie avant que l'Affaire Dreyfus pousse la gauche à comprendre son erreur.

Portraits documentés, L'Echo de Paris 1/03/1892

Edouard Drumont Antisémitte

Parisien de Paris, Education paternelle; puis entre, en qualité d'externe, dans une pension aristocratique du Faubourg Saint-Honoré dont les élèves suivaient les cours du Lycée Bonaparte. Succès de classe. Pour une punition injuste, son père l'en retire. Employé dans les bureaux de la Préfecture de la Seine, où son père avait passé. Employé exécrationnel. Quitte l'emploi au bout de quelques mois « pour ne pas voler plus longtemps l'Etat, et se promet de le

rembourser un jour, anonymement, des 500 francs qu'il estime avoir indûment touchés durant ce stage. Collabore à différents périodiques : le *Moniteur du Bâtiment*, où il est payé en quittances insolubles qu'il récupère lui-même; à la *Revue Théâtrale* (2fr. la colonne, pas payé l'été) ; le *Contemporain*, la *Chronique Illustrée* (nourri deux fois la semaine), au *Gaulois*, au *Journal officiel*, au *Bien public*, comme critique littéraire, durant quatre ans. Un jour, il fait un portrait d'Emile de Girardin qui l'appelle à la *Liberté*, et lui donne 300 fr. par mois. Fait ensuite de la critique d'art au *Petit Journal*. Fait jouer un acte au Gymnase, en collaboration : *Je déjeune à midi !* (1874).

Publie successivement : les *Fêtes Nationales de Paris* (1878); *Mon vieux Paris* (1879), couronné par l'Académie Française; un roman : le *Dernier des Trémolin*, un four noir; les *Papiers inédits de Saint-Simon*. Puis, tout à coup, se révèle pamphlétaire et prend la tête du mouvement antisémite. *La France Juive*, qui eut cent-cinquante éditions, *La France Juive devant l'opinion*, *La fin d'un Monde*, *La Dernière bataille*, *Le Testament d'un antisémite*, et, ces jours derniers, enfin : *Le Secret de Fourmies*, qui fit le bruit que l'on sait.

On a fait courir le bruit qu'il joue au seigneur-capitaliste, dans sa retraite de Soisy-sous-Etioles, qu'on a appelé le *Manoir de Soisy*. Or, ce *manoir* est une bicoque qui a quatre pièces à peine, et pas même de salon.

Quand on lui demande quel est l'aboutissement final qu'il rêve à sa formidable campagne anti-juive, il répond : « Je veux la formation d'une immense Cour de Justice, qu'on chargera de la révision des fortunes mal acquises, et qui décidera, en même temps, des mesures à prendre pour mettre ces gens-là hors d'état de continuer leurs brigandages ». Et il a la confiance formelle de voir ses vœux réalisés.

Passeport :

Age : 48 ans

Taille : 1 m 75

Yeux : noirs, porte lunettes

Front : haut

Bouche : grande

Nez : fort et busqué

Cheveux : noirs

Barbe : noire, broussailleuse.

Signe particulier : se défend d'avoir le type juif. « Boudhique, si vous voulez ! »

Détective : 157, rue de l'Université, petit pavillon au fond d'une cour. Veuf, pas d'enfants et le regrette. Lever : 8 heures 1/2. Coucher : 1 heure du matin. Esprit peu lucide le matin, fait des armes en se levant, sort à cheval et lit les journaux. Déjeune à midi, fume un cigare et travaille jusqu'à 8 heures. Reçoit; dîne à 7 heures 1/2, puis retravaille jusqu'à 1 heure du matin. Pas gourmand, goûte assez les bonnes choses mais en petite quantité. « Je n'ai pas l'indifférence de Victor Hugo qui mangeait de la morue. J'aime à voir sur ma table des choses jolies à regarder, de beaux fruits pas exemple, sauf à n'y pas toucher. » Beeftack saignant, ou gigot saignant, oh ! très saignant, aux pommes. Café. Va peu dans le monde; pas musicien. N'aime pas les voyages lointains. Parisien, mais aime la campagne, toutes les montagnes, la mer, les forêts, « toute la nature ! ». Croit à la chiromancie, en fat lui-même. Sa fleur : la rose, ses auteurs : Rabelais, Bossuet, Saint-Simon, Michelet, Balzac, Taine, Barrès et *l'Imitation*. Eclectique en art : préférence pour les primitifs; délaisse les bibelots, qu'il adora jadis. Partisan de l'alliance russe, le tsar étant antisémite. A été païen jusqu'aux décrets; à présent catholique pratiquant, va à la messe tous les dimanches, se confesse et fait ses Pâques. Sa bête : le cheval. Sa bête noire : le Juif. Il dit : « Je ne suis pas un énergame, ni un téméraire, ni un fou, je combats les Juifs comme un danger social envahissant. J'aurais vécu très tranquille, comme Cathelineau, qui faisait son pain, tant qu'on n'est pas venu démolir son clocher ! » Il dit encore : « Je ne suis pas monarchiste, il n'y a que moi de républicain ! ». Il raconte qu'il a visité à Ferrières, le château de Rotschild, avec un gendarme de sa famille. Pour lui cette visite est prophétique, il est convaincu qu'il y retournera un jour... moins tranquillement. En cas de guerre, « Rotschild peut être sûr de son affaire... »

Graphologie : Ecriture d'opiniâtre et de violent. Esprit déductif avec une part d'intuition (lettres séparées et jointes). Cœur sans tendresse et de sensibilité moyenne (pente médiocre, peu de courbes). Personnalité (majuscules de la signature séparées du reste des lettres). Peu partisan des largesses (finales écourtées). Esprit méticuleux. Combatif. Sans méfiance. Orgueil.

Lignes de la main

Doigts pointus avec le nœud philosophique; main d'utopiste. Nœud d'ordre matériel très développé : habile aux calculs, égoïste. Tendances à l'extase balancée par l'esprit de controverse. L'homme peut être un croyant, il n'aime pas les ministres de son culte. Pas de sens artistique; ne réalise que des choses positives et pratiques. Initiative d'action. Volonté de fer (pouce). Brusquerie, colère, tendance à la tyrannie (Mars). Cœur un peu sec (ligne de cœur sans rameaux). Economie (tête) Orgueil phénoménal (trait partant de la ligne de tête vers Jupiter). Menacé par la folie de la vanité (la saturnienne se perdant dans la ligne précédente). D'ailleurs, réussite extraordinaire : gloire, célébrité, richesse, faveur (ligne de soleil merveilleuse). Disposition à l'impuissance vers soixante ans (vitale).

Ce portrait de Drumont est très instructif quant à ses habitudes et son caractère. L'orgueil, la colère et la tendance à la tyrannie correspondent au style d'écriture employé par le pamphlétaire. Un détail surprend malgré tout : Drumont nie être monarchiste alors qu'il regrette que le comte de Chambord ait refusé le drapeau tricolore qui lui aurait permis de devenir Henri V.

La France Juive devant l'opinion (1886)

Quelques mois après la sortie de *La France Juive*, Drumont relata les réactions des Français suite à la publication de son pamphlet dans un ouvrage intitulé *La France Juive devant l'opinion*. Il est très difficile de connaître la réaction du lecteur anonyme, seule la réaction de la presse peut permettre de cerner une partie de l'opinion française. L'ouvrage de Drumont *La France Juive devant l'opinion* est le seul qui permette d'avoir des témoignages issus des lettres que le pamphlétaire reçut. Malheureusement, cet ouvrage est biaisé par la subjectivité du pamphlétaire mais il nous a paru indispensable d'en tirer quelques extraits qui restent tout de même éclairants :

“J'ai eu l'inexprimable satisfaction de sentir des âmes répondre à la mienne. Des milliers d'inconnus m'ont écrit, m'ont remercié, m'ont dit : “Ah ! monsieur, quel plaisir vous nous avez fait ! Depuis votre livre il semble que nous avons un poids de moins sur le cœur.”⁷⁶¹

Même si Drumont a sans doute amplifié les réactions positives de ses lecteurs, on peut supposer sans peine que sa correspondance s'est trouvée, en effet multipliée par mille mais il n'a pas voulu

⁷⁶¹ Edouard Drumont, *La France Juive devant l'opinion*, Marpon et Flammarion, Paris, 1886, p. 5

révéler impartialement le contenu des nombreuses lettres d'insultes qu'il a dû recevoir ni leur proportion sur l'ensemble de son courrier. Drumont classe tout de même ses lettres par rapport aux catégories sociales :

“Dans le commerce m’ont dit des négociants qui ont été des républicains passionnés, nous sentions bien que nous étions pris dans quelque chose, mais nous ne pourrions discerner ce qui nous paralysait, ce qui nous rendait la lutte impossible en nous enveloppant ainsi dans une sorte de filet invisible. Vous nous avez expliqué cela merci !.”⁷⁶²

On ne doute pas que les petits commerçants ont été favorables, en partie, aux thèses de Drumont car ils étaient persuadés d’être les victimes du Grand Capital et de la Bourse. On ne peut s’empêcher de penser aujourd’hui que cette même catégorie sociale a été à la base du poujadisme. L’armée qui fut très forte dans le camp des antidreyfusards, pas toujours par antisémitisme radical mais pour sauver l’honneur de son état major, pouvait être séduite par Drumont qui savait exacerber le patriotisme et même le plus dur des nationalismes (rappelons la devise de son journal *La Libre Parole* : “La France aux Français !”). Drumont évoque sa correspondance avec des militaires :

“- A la prochaine Commune, comptez sur nous, m’ont dit des officiers traînés dans la boue par les journaux juifs pour avoir été à la messe. Nous ne toucherons plus à nos ouvriers, et, quand ils auront les mains noires de poudre, nous ne nous en apercevrons pas. Nous savons maintenant sur qui frapper et quels sont les fauteurs de guerres civiles.”⁷⁶³

Drumont fait ici preuve d’égocentrisme car à le croire, les militaires l’auraient attendu pour savoir qui ils devaient haïr. A l’évidence, le pamphlétaire se voit comme le seul père de l’antisémitisme français et ses lecteurs infantilisés sont perçus par lui comme ses élèves. Pour être tout à fait juste, il faut souligner la présence de quelques critiques contre Drumont dans la correspondance qu’il évoque mais celles-ci sont enveloppées dans du papier de soie :

“- quel dommage que vous soyez calotin, m’ont écrit des ouvriers dont je pourrais montrer des lettres. Voilà ce qu’il fallait dire et ce que nos journaux ne disent pas comme vous. Grâce à vous, “nous savons maintenant où est le gibier.”⁷⁶⁴

⁷⁶² *Idem*

⁷⁶³ *La France Juive devant l’opinion, op. cit., p. 5*

⁷⁶⁴ *Ibid p. 6*

Au passage on retrouve rhétorique de l'animal (gibier) dans cette lettre citée ce qui peut signifier deux choses :

1) Soit Drumont à "enjôlé" les lettres qu'il a reçues pour qu'elles lui soient favorables (à l'exception de l'insulte "calotin").

2) Soit le lecteur a été tellement hypnotisé par la rhétorique de Drumont qu'il en reprend inconsciemment les ingrédients.

Enfin, parmi les lecteurs favorables aux théories de Drumont, on trouve sans surprise les curés de campagne endoctrinés par le Vatican et *La Croix*, à l'époque ouvertement antisémites et antimaçonniques :

"Parmi tant d'encouragement qui me sont arrivés de tous les coins de la France et de tous les coins de Paris, du Nord et du Midi, de la rue d'Aboukir et de la rue d'Engbien, de la rue de Gravilliers et du faubourg Saint-Antoine, ce qui m'a été le plus sensible, c'est l'allégresse de nos curés de campagne."⁷⁶⁵

Drumont sait très bien que sa *France Juive* était opportuniste et dans sa recension des réactions reçues, il ne se cache même pas d'avoir suivi le sens du vent :

"L'idée de La France Juive a passé, non point parce qu'elle était revêtue d'une forme plus ou moins élégante, mais parce qu'elle était dans l'air, qu'elle hantait les intelligences et les cerveaux, que tout ce qui pense, à part les représentants de la république juive, pensait comme moi."⁷⁶⁶

Drumont fait encore preuve de narcissisme : "tout ce qui pense pensait comme moi" mais en même temps il minimise la force de sa rhétorique comme source du succès qu'il a recueilli "l'idée de *La France Juive* a passé, non parce qu'elle était revêtue d'une forme plus ou moins élégante". Il sait que sa rhétorique était donc tout sauf élégante et a fortiori il ne peut douter que cette non élégance

⁷⁶⁵ *La France Juive devant l'opinion, op. cit. p. 7*

⁷⁶⁶ *Ibid p. 12*

a bouleversé ses lecteurs. Drumont remercie les journalistes qui ont lancé son pamphlet même quand ils le désapprouvaient :

“je n’ai qu’à me louer de mes confrères de toutes les opinions. Magnard, Fouquier, Scholl, Mermeix, Geffroy, Anatole France, ont écrit à ce sujet [La France Juive] des pages toujours intéressantes, même quand elles n’abordaient pas directement la question; ils ont arrêté la foule au passage et l’ont obligée à regarder.”⁷⁶⁷

Dans *La France Juive devant l’opinion*, Drumont révèle que les éditions Hachette, détenant le monopole des librairies de gares, avait refusé de diffuser son pamphlet. Evidemment Drumont était persuadé que ce refus était un service rendu aux Juifs :

“- Ne nous mangez pas, disent les tenanciers de second ordre aux princes d’Israël, et nous vous servirons de maréchaussée, nous ferons la police des idées pour vous...”

C’est ainsi que les Hachette ont refusé formellement de laisser vendre la France Juive dans les gares.”⁷⁶⁸

Ce refus n’a néanmoins pas enrayé la multiplication des ventes. Dans *La France Juive devant l’opinion*, Drumont nia avoir été un agent provocateur au service du Second Empire par l’intermédiaire du journal *L’inflexible*. Il nia également avoir modéré son antisémitisme envers Pereire qui était son patron du temps où il travaillait à *La Liberté* :

“Ce qu’on a écrit à propos de *L’inflexible*, n’est pas plus exact que ce qu’on a dit de mes liaisons avec les Pereire. Il est parfaitement faux, comme l’a prétendu Albert Wolff que j’ai jamais été le secrétaire de Marchal de Bussy.”⁷⁶⁹

Pourtant Albert Wolff a trouvé des épreuves de *L’inflexible* corrigées par la main de Drumont.

Malgré tout Drumont se désavoue en dressant l’apologie de Napoléon III :

“Napoléon III était un “gentleman” et ne voulut jamais se servir contre ses ennemis même lorsqu’ils attaquaient sa mère et sa femme, des documents qu’il avait à sa disposition; il se contentait devant certaines offenses, de se tirer flegmatiquement la moustache.”⁷⁷⁰

Comment j’ai fait la France Juive, le *Pilori* décembre 1886

⁷⁶⁷ *Ibid* p. 13

⁷⁶⁸ *La France Juive devant l’opinion, op. cit.*, p. 105

⁷⁶⁹ *Ibid* p. 108

⁷⁷⁰ *Ibid* p. 192

A M. Armand Mariotte rédacteur en chef du Pilon.

Mon cher confrère,

Vous me demandez quelques notes sur la succession d'idées par laquelle j'ai été amené à écrire cette *France Juive*, qui a fait quelque bruit à travers le monde et donné une forme précise à certaines idées qui s'agitaient confusément dans le cerveau des hommes de ce temps.

J'aurais tant aimé, je vous l'avoue, me reposer quelques jours, après avoir publié quelques milliers d'articles dans ma vie. Je ne puis oublier cependant que c'est un peu à vous que je dois de n'être pas dérangé par un procès en Cour d'assises.

Votre affaire a fourni au gouvernement la mesure de l'intérêt que des citoyens français réunis en jury pouvaient porter aux Juifs allemands qui se sont enrichis à nos dépens. Cet intérêt était évidemment inférieur à celui que réclame généralement Israël. L'expérience a paru suffisante et c'est en vain que Barthelon a rempli l'hôtel de la Chancellerie et ses lamentations. « Pecunia tecum sit !... a répondu Demôle. Gardez le fruit de votre travail et laissez moi la paix ! »

Je ne devine pas très bien, d'ailleurs, au nom de quoi on m'aurait poursuivi, puisqu'il n'y a quasi plus de gouvernement, plus de ministère et plus de budget...

Sans la droite il n'y aurait même plus eu de magistrature et ce n'a pas été un de mes moindres étonnements que de voir des gens qui protestent du soir au matin contre la corruption du nouveau corps judiciaire, s'empresser de voter les fonds nécessaires à le nourrir.

Vous connaissiez la réponse d'Alexandre Dumas père à un ami qui venait lui emprunter cinq louis pour faire enterrer un huissier ?

- En voilà vingt cinq : faites en enterrer cinq !

Les conservateurs auraient eu une belle occasion d'imiter cet exemple d'une autre façon. Ils n'ont pas d'épithètes assez justement méprisantes pour ces magistrats francs-maçons qu'on a fait asseoir sur les sièges dont on a chassé tout homme soupçonné seulement d'être honnête.

Ils ont raison, car jamais on ne fit plus effrontément trafic de la plus auguste des fonctions. Notre magistrature est comme la Dorothee dont parle Shakespeare dans *Comme il vous plaira* : « Fille plus publique que la route qui va de Saint-Albans à Londres. » La place de nos juges est dans ce cercle de l'Enfer où Dante, dans le chant 21^e, nous montre, avec un naturalisme digne de Zola, les ministres, les magistrats et les fonctionnaires qui se vendent, trempés, remués incessamment dans la fosse de poix bouillante par un démon qui de son derrière a fait une trompette pour donner le signal par une pétarade.

Ed egli avea del culo fatto trombetta

Une occasion se présente vendredi dernier de prendre ces gens-là par le seul point qui les touche, par la bourse, et de supprimer leurs appointements. C'est ce que demande M. Sabatier que je ne connais pas, mais qui me semble ne point manquer de jugement, quoiqu'il n'aime pas les tribunaux. La circonstance est d'autant meilleure que le député de la gauche prouve que le budget du Ministère de la Justice « plein de trous noirs » est le rendez-vous de tous les mensonges, le réceptacle de tous les virements obscurs, le résumé de tous les faux en écriture publique.

La droite répond : « Nous nous intéressons au sort de tous ces prévaricateurs qui condamnent nos frères sans les entendre, qui rendent des arrêts iniques tant qu'on leur en demande et, pour donner à ces vertueux personnages une preuve de notre sympathie, nous refusons de voter la réduction proposée par M. Sabatier. »

C'est de la politique. Cela se fait avec des intrigues, des intérêts, des compromis de toute espèce. Un livre au contraire, un vrai livre, se fait avec l'intelligence et le cœur. Quand il remue l'opinion c'est que l'auteur, dégagé de toute préoccupation personnelle, a laissé parler son âme et que le cri de cette âme a été droit à d'autres âmes. 'esprit de parti peut accumuler tous les sophismes, il n'empêchera pas les âmes d'avoir été émues, pas une page de cette oeuvre entrée désormais dans le patrimoine intellectuel de tous.

Ecoutez ce que dit magnifiquement Carlyle à ce sujet :

« Les oeuvres d'un homme quand vous les enseveliriez dans des montagnes de guano, sous les obscures ordures de tous les hiboux malfaisants ne périssent pas et ne peuvent pas périr. Ce qu'il y avait de lumière éternelle dans un homme et dans sa vie, cela précisément est ajouté aux éternités : cela y subsiste pour toujours comme une nouvelle et divine portion de la somme des choses, *a new divine portion of the sum of things* ».

Avant Carlyle, Agrippa d'Aubigné, le fier lutteur du seizième siècle, avait proclamé avec un légitime orgueil, lui aussi, ce qu'il y a de grand dans ce livre qui pénètre, intrépide et bravant toutes les colères, chez ceux mêmes qu'il attaque,

Va, livre, tu n'es que trop beau
Pour être né dans le tombeau
Duquel mon exil te délivre...
Sois hardi, ne te cache point !
Entre chez les rois mal en point !
Que la pauvreté de la robe
Ne te fasse ni honte ni peur
Ne te diminue ou dérobe
La suffisance ni le cœur !

Sur ce point, mon cher confrère, vous êtes de mon avis; mais, si je vous ai bien compris, ce que vous désirez de moi, c'est la filiation des idées qui m'ont conduit à écrire la *France Juive* et mon opinion même sur ce livre.

Je ne me permettrai pas de trouver cette question indiscreète. Une femme spirituelle l'a dit en effet : « Il n'y a pas de questions indiscreètes, il n'y a que des réponses ».

Je me contente de vous confesser que je suis légèrement embarrassé par cette interrogation.

En réalité, la *France Juive*, ce livre qu'on prétend si âpre, si violent et qui l'est peut-être par endroits, est l'oeuvre d'un homme très poli, très modeste et très simple; pour tout dire d'un mot, c'est l'oeuvre d'un Parisien.

Avez-vous jamais rencontré un homme moins encombrant, plus civil, plus disposé à tout accepter qu'un Parisien ? C'est l'être sociable par excellence. Regardez-le dans un lieu public, dans un magasin, dans un tramway. Patricien ou plébéien, il a toujours la main prompte à se porter au chapeau ou à la casquette, la bouche ouverte pour dire : « Bonjour la compagnie ! ». Il cède sa place à tout venant, à un vieillard, à une femme.

Examinez au contraire l'Allemand et surtout l'Anglais, que Toussenel a appelé « un Juif roux ». Quel monstrueux développement du *moi* ! Le chapeau vissé sur la tête, l'aspect insolent et roide, ils prennent partout le meilleur coin et le meilleur morceau, et ils sont d'autant plus grossiers que vous paraissez plus courtois.

Je me rappelle encore une table d'hôte à Quimperlé. Etendue nonchalamment au bord d'une jolie rivière qu'on nomme la Leitha, Quimperlé serait une ville adorable si elle n'était pas infestée d'Anglais. Après avoir salué convenablement à l'entrée de la salle, je m'assis à la table commune en me serrant un peu pour ne gêner personne. Dès le début, je fis une politesse à ma voisine, en lui passant le plat, emplis son assiette jusqu'au bord, et me rend le plat vide. Le manège se renouvelle une seconde fois. Pour employer l'expression du garde champêtre de Balzac, je commençais à trouver « que cela devenait musical ». A la troisième fois, j'enlevais vigoureusement par la queue un poisson tout entier au moment où l'Anglais était en train de se servir, je le lui mis sous le nez, je l'éclaboussais avec la sauce et je lui dis : « Sale Anglais, est-ce que tu crois que je ne mange jamais. »

Des aoh ! admiratifs sifflèrent à travers de longues dents jaunes; j'avais manifestement conquis la considération générale et, après avoir bousculé le lendemain une Anglaise âgée qui me gênait pour voir un paysage, j'eus la satisfaction de m'être assuré dans la colonie la réputation d'un gentleman.

Paris est un peu de même vis à vis des Juifs. Avec leur arrogance, leur manque de tout scrupule, leur égoïsme implacable, ils ont fini par exaspérer ce Paris, si facile à vivre, et à force de nous mettre dedans, ils ont inspiré à chacun le désir de les mettre dehors.

Pour prendre Paris comme capitale de la Juiverie, pour installer là les Rotschild sur un trône d'or et d'argent il fallait, d'ailleurs, être juif, c'est-à-dire joindre à la plus merveilleuse dextérité en affaire, la plus incroyable ignorance des traditions d'un pays et du tempérament d'une race. Ce n'est pas leur faute, c'est plus fort qu'eux; tous les trois cents ans, ils recommencent la même histoire et elle finit toujours de même pour eux...

Paris, la ville naïve, la ville « gobeuse », pour employer l'argot du jour, est aussi la, ville terrible. C'est la ville où six jours séparent les noces de Marguerite de Valois et du roi de Navarre des scènes de la Saint-Barthélémy, la ville où deux années s'écoulaient entre la Fédération et les massacres de septembre. C'est la ville-femme qui se reprend tout à coup, avec cette étonnante facilité de la femme, à tout oublier de ceux qu'elle hait, tout, a dit La Bruyère « jusqu'aux faveurs qu'ils ont reçues d'elle ».

Le Parisien n'a pas d'esprit d'observation en prenant ce terme *observare* dans le sens étymologique, *observare*, se préserver vis-à-vis de quelque chose. LE Parisien non seulement ne vend pas de lorgnette, mais il ne sait pas s'en servir. La lorgnette est spéciale aux Juifs, il est vrai qu'une fois millionnaires, ils la remplacent par le télescope. Cela me met en mémoire un mot réussi de M. Hébrard, qui oublie parfois qu'il est homme d'affaires pour se souvenir qu'il est homme d'esprit.

On inaugurerait par un banquet à Nice, je ne sais quel observatoire fondé par M. Bichoffsheim, au moment où il chauffait sa candidature dans les Alpes-Maritimes. Au dessert on presse le directeur du Temps de porter un toast : il s'y refuse : on insiste : Eh bien ! dit-il je bois au télescope. Qu'est-ce qu'un télescope après tout, c'est une lorgnette arrivée... »

Le Parisien, encore une fois, ne tire qu'un médiocre parti de ces instruments. bercé par le train-train d'une vie qui fut longtemps charmante, il ne voit ni de près, ni de loin, par l'excellente raison qu'il ne regarde rien. L'invasion juive a pu se produire sans qu'il se doutât même que tout changeait autour de lui. En revanche, il a, de temps en temps, des visions rapides, précises, fraîches, comme on en a au réveil quand on s'est bien levé, - quelque chose comme des explosions de clairvoyance. Il découvre tout brusquement : il aperçoit cette bande sémitique maîtresse partout : ces financiers véreux devenus les arbitres de l'élégance, ces médecins de Chicago, devenus grands-officiers de la Légion d'honneur, ces interlopes de toutes catégories installés dans les meilleures places. « Ah ça, s'écrie-t-il, d'où cette horde ? où sommes-nous ? Qu'est-ce qui est arrivé ? »

Le livre d'un bon Parisien, bien doux, résigné au labeur, ennemi de toute réclame, discipliné à la tâche quotidienne - telle est la *France Juive*, je le répète. Cette étude sociale, aux vives allures, a pour préface vingt ans de travail le plus consciencieux - et le moins bruyant. Aussi personne ne s'y est-il trompé à Paris. Je n'aperçois que visages affables, mains tendues, sourires aimables. Ce livre qui, au dire des alarmistes, devait me mettre tout le monde sur les bras, a fini par me mettre tout le monde dans les bras...

Je suis moi-même, je vous le déclare, surpris de tant de succès. Un diplomate qui avait eu l'honneur de dîner avec un des grands-ducs de Russie, me racontait en quels termes véritablement flatteurs le grand-duc avait bien voulu parler de mon oeuvre. LE chef d'une des plus importantes exploitations agricoles d'Algérie m'écrit que tous les chefs arabes qui savent le français lisent le volume, le soir, avec des commentaires à leurs hommes assis par terre sous la tente.

Je me dis parfois, « C'est tout de même toi, mon pauvre Drumont, qui a fait ce livre. Faut-il que tu aies assisté à des vols impunis, à des escroqueries récompensées par la Légion d'honneur, à des outrages à la religion, à des écrasements de faibles, à des entreprises de puffisme éhonté, pour que cette oeuvre d'indignation et de justice, ait jailli

tout à coup de ta cervelle ! Faut-il que tes concitoyens aient enduré d'iniquités, de passe-droits, d'infamies de toute espèce, pour qu'ils se mettent tous à t'écrire pour te féliciter !

Voici la note exacte qui explique ce livre et le retentissement qu'il a eu.

Voyez mon petit dernier qui marche déjà sur son vingt-cinquième mille. Il est né comme par hasard.

Etait-il possible de demander moins à la justice de mon pays que je n'avais pas mise en mouvement ?

Deux hommes dont le nom est synonyme d'honneur et de travail, un grand romancier, un jeune historien qui porte dignement un héritage glorieux qui aurait été lourd pour un autre, viennent raconter sans colère les faits dont ils ont été témoins; ils cherchent plutôt à atténuer qu'à amplifier; ils ne poussent pas ces cris d'orfraie que poussent les Juifs, dès qu'on leur marche seulement sur la pointe du pied. Il était évident que des deux adversaires, l'un avait combattu loyalement tandis que l'autre combattait déloyalement. Barthelon aurait pu dire cela dans un mot et le minimum de justice dont nous aurions été satisfaits aurait, qu'on me passe l'expression, tenu dans le coin de mon oeil.

Les Rotschild tiennent à faire bien constater dans un arrêt, qu'un Juif a le droit d'assassiner un chrétien pour 200 francs; ils tiennent à nous appliquer à notre tour le *Werhgeld* qui exigeait plus d'argent de celui qui avait frappé dangereusement un Gaulois vaincu, Loew qui, en compagnie de Léon Say, que M. rousse va recevoir à l'Académie, a étranglé *l'Union générale*, leur affirme qu'on peut tout demander à la magistrature actuelle.

Le président de la 10^e Chambre n'a même pas la pudeur de cacher sa partialité. Pour accomplir le marché infâme, il aurait pu, comme me le disait un républicain, aller dans un hôtel meublé ou se mettre du moins derrière un arbre : il préfère retrousser sa jupe noire en public, sur un banc, sur le banc même de la police correctionnelle...

Au Parisien facile à s'accommoder de tout, au Parisien content de peu comme sa sœur Jenny l'ouvrière, succède le Parisien qu'indigne l'injustice quand elle est trop criante. Trois mois après, on aperçoit dans un coin une robe puante et déshonorée que chacun repoussait du pied et dans laquelle s'agitait une masse gémissante. C'est tout ce qui restait de Barthelon. Regarde et passe ! aurait dit encore le Florentin...

- Tu m'as refusé la justice qui est un droit, mauvais juge, je te refuse le respect qu'on ne doit qu'à celui qui remplit son devoir. Je t'outrage, non dans ta vie privée, mais dans l'exercice de tes fonctions. Si tu veux recommencer le débat, devant un jury, j'aurais cette fois le témoignage d'hommes de loyauté, de droiture et de coeur, désolés de l'usage qu'on a fait de leur autorité en escrime, et qui sont devenus presque des amis pour moi depuis que tout malentendu a été dissipé entre nous.

au vrai, ce n'est pas à moi qui l'ai faite cette *France Juive*, c'est Paris; j'entends par là, le bon, l'honnête, le sincère Paris : elle devrait être dédiée au Paris des braves gens : elle a la marque de ce Paris dont je parle, la haine de ce qui est vil et bas, elle a aussi cet autre signe de Paris, l'irrespect soudain, profond, absolu qu'on ne trouve à ce degré que dans la ville des chansonniers et des pamphlétaires, dans la patrie de Molière, de Voltaire, de Beaumarchais, de Béranger et de Rochefort.

Cette redoutable faculté d'irrespect s'est longtemps exercée pour le mal, elle peut aussi s'exercer pour le bien. En tout cas Paris est ainsi et il ne peut pas se refaire. C'est la ville des idées simples, des solutions nettes, des conceptions claires, que cette ville qu'on prétend si subtile et si raffinée. Une thèse s'y résume en quelques mots.

- Décidément ce sont des filous que tous ces princes d'Israël.

- Sans aucun doute... Puisqu'ils n'avaient rien, il y a cinquante ans, et qu'ils ont tout aujourd'hui, il a bien fallu qu'ils prennent ce qu'ils ont quelque part.

- Eh bien ! alors...

- Eh bien ! alors... s'ils ont volé, il fait qu'ils rendent.

La discussion est close. Ce raisonnement plein de logique est entré dans toutes les cervelles et tout le monde est disposé à suivre le prince ou le chef populaire qui fera passer cette idée dans le domaine des faits...

Après Paris c'est aux mains que je dois d'avoir écrit ce livre dont l'effet, comme me le disait encore Goncourt l'autre jour, ne pourra être complètement apprécié que dans quelques années, lorsque les âmes et les intelligences imprégnées des pensées qu'il dégage seront mûres pour la solution.

Tout artiste, tout créateur original, tout remueur d'opinion peut s'appliquer la parole de Saint-Bonnet : « Un homme de génie est un produit mérité par les aïeux. » Ils auraient tort de s'effrayer, dans leur modestie d'Aryens, de ce mot de génie. vient de *generare*, engendrer; tout homme qui génère quelque chose dans le monde des idées est un homme de génie. Il y a des femmes admirablement belles qui n'ont jamais pu avoir d'enfants et des laiderons qui en ont de superbes. Il y a de même des talents magnifiques qui n'ont rien enfanté et des génies très incomplets qui ont porté dans leurs flancs une postérité qui a troublé le monde.

C'est dans une atmosphère de travail, de vertu, de vie digne et simple qu'a germé, à l'insu de moi-même, cette oeuvre qui respire une si franche haine contre les exploiters et les voleurs.

J'aperçois derrière ce livre bien des générations de gens pauvres qui ont vécu dans leur coin de cette existence « glissante et muette » dont parle Montaigne, qui sont arrivés, à la vieillesse sans avoir pris un centime à autrui, qui n'ont rien convoité, rien envié et ses sont contentés de leur petite place. C'est au nom de ces humbles dont le monde n'avait jamais entendu la voix que j'ai parlé, sans m'en douter peut-être, et des centaines de milliers d'êtres ont reconnu que je traduisais ce qui était en eux... On a eu la notion d'une oeuvre qui n'était pas uniquement une oeuvre d'art, mais un cri de l'âme française, un réveil de sentiments qui sommeillaient.

Je me souviens de l'émotion que je ressentis lorsque Coppée, à une distribution de prix, évoqua les souvenirs de son enfance, dans un discours émouvant qui passa presque inaperçu pour la foule.

La femme d'un modeste employé de l'état civil, disait le poète, avait huit enfants, et à la mort de son mari il lui en restait quatre. La pension était très modique et pourtant il fallait faire vivre ce petit monde là, tout en conservant une certaine apparence bourgeoise.

Grâce aux soins vigilants et à l'esprit d'ordre et d'économie de la bonne mère, les trois fillettes avaient toujours des robes fraîches et le petit bonhomme était toujours proprement vêtu. Il portait même pour aller au collège un caban d'étoffe écossaise qui lui donnait un petit air crâne : ce dont la maman était d'autant plus fière que c'était elle qui avait confectionné le caban. Et la bonne et brave femme, admirable de patience, d'activité, de courage, se levait le matin à cinq heures pour que ses filles fillettes eussent toujours des collerettes blanches. Souvent à la fin du mois on était gêné : mais si le repas était maigre la table avec sa nappe blanche était toujours propre et on y mettait un petit bouquet pour la fleurir et la parfumer.

J'ai été le témoin de la vie de cette simple et noble amie et c'est parce que j'ai grandi auprès de cette femme que je suis devenu poète, car vous l'avez sans doute deviné, le petit bonhomme c'était moi.

Cet intérieur, je l'avais connu ou du moins celui où s'est écoulée mon enfance y ressemblait beaucoup.

J'essaierai de peindre quelque jour ce ménage de petit employé, cette famille se fondant avec un traitement de 1 200 francs pour commencer, s'installant dans des meubles achetés à crédit, guettant l'augmentation régulière de tous les trois ans, pour avoir un fauteuil, une table de plus, quelques couverts, un objet utile. Avec ces minces ressources, on élevait les enfants, on les habillait, on faisait une honorable figure en toute occasion. C'est une page à conter encore de ce Paris complexe que l'on juge si mal et qui, d'ailleurs, est si différent de ce qu'il était jadis.

Mon grand père qui n'a jamais quitté Lille a travaillé jusqu'à 75 ans. Moitié ouvrier, moitié artiste, comme les artisans d'autrefois, il était à la fois peintre sur porcelaine. Il s'en allait tous les matins au cimetière où dormait sa femme morte toute jeune et se remettait au travail, jusqu'au soir. Il n'a jamais franchi le seuil d'un café, il n'a même jamais fumé, il n'a jamais été malade et, dans un temps où la vie était bon marché, il avait juste, quand il est mort, six mille francs d'économies...

C'est vous dire combien je m'esclaffe quand j'entends les beaux esprits d'Académie qui viennent dire à l'ouvrier : « Mon ami, la panacée sociale est entre tes mains un mot la résume : c'est l'épargne. »

Quels farceurs !

Tous les premiers du mois ma mère mettait une pièce de quarante sous dans le gilet de mon père au cas où il cassât un carreau et, à la fin du mois, elle était obligée de la reprendre. Bouquiner sur les quais en ma compagnie, acheter quelques volumes dans la boîte à cinq sols, ce fut tout le plaisir de cet homme sans désirs et sans vices. A peine, si trois fois par an, nous allions à Saint-Cloud, et encore je revenais à pied à travers le bois de Boulogne, en causant avec mon père. Il connaissait cinq ou six langues, il avait tout lu et c'est de lui, en nos longues promenades à travers Paris que j'ai appris le peu que je sais.

C'était en un mot la vie du passé que nous menions au logis, la vie ordonnée, parcimonieuse, attentive à la plus minime dépense. Joindre les deux bouts; c'est à cela qu'ont travaillé mon père et ma mère vingt-cinq ans, et en fait, on ne les a jamais joint complètement. Il n'y a pas bien longtemps que j'ai achevé de régler une vieille culotte qui pouvait bien dater de ma première communion.

L'employé de l'Etat, remarquez-le, n'a à compter ni avec la maladie, ni avec le chômage : nous étions deux enfants seulement et j'avais une bourse comme externe. Jugez dans ces conditions si les ouvriers qui ont cinq ou six enfants sur les bras peuvent arriver à cette épargne que prêchent les économistes dans leurs boniments mystificateur !

Cette existence tranquille avait pour cadre le quartier des Tuileries. Nous étions comme des invités surnuméraires aux fêtes de la Cour que nous apercevions par les fenêtres éclairées du château et dont nous pouvions deviner l'importance au nombre des équipages qui, les soirs de bal, jetaient en courant sur la chaussée la rapide clarté des lanternes de cristal. Les Champs-Élysées avec le va-et-vient des voitures et le papillotement des toilettes étaient comme les Tuileries notre promenade quotidienne. Et cependant ce qui dominait chez les miens, c'était non pas l'envie, ni même le regret, mais la joie de n'avoir rien de tout ce luxe; c'était le contentement de ce logis au quatrième étage, bien clos l'hiver, égayé par les livres que mon père commentait pendant que ma mère travaillait près de la lampe; c'était le bonheur que donnait chaque petite amélioration. Avant d'acheter un objet à demi superflu pour le ménage, on le regardait longtemps en cheminant sous les galeries, on discutait l'acquisition, on la remettait à un mois moins chargé, à un mois où l'on ne ferait plus de fleur, par exemple...

C'est là que j'ai puisé le respect de l'argent qui vient du travail, le mépris de tous les gros voleurs qui éclate à chaque page de mon livre. Je sais ce qu'il y a dans une pièce de cent sous, ce que cela représente pour une famille et je me rends compte de ce qu'il faut que les Rotschild, les Ephrussi, les Camondo, les Erlanger, les Bischoffsheim aient enlevé aux Français de ces pièces de cent sous pour posséder de tant de milliards. Je connais ce qu'un nouvel impôt peut causer d'angoisse à la femme du peuple et je hais franchement, d'une haine robuste, ces bandits républicains qui, en pleine paix, en quelques années, ont augmenté les charges du pays de douze cents millions par an.

La vieille France laborieuse et probe s'est retrouvée dans cette conception si différente des habitudes de femme entretenue, gaspillant tout, des pratiques de faiseur interlope et de brasseur d'affaires qui sont le fond de notre système financier actuel; elle a aimé cette oeuvre où elle revivait elle-même. C'est par ce côté que j'ai remué et touché.

Individuellement je vaudrais moins très probablement que Me Rousse ou le duc de la Rochefoucauld-Bisaccia, pour citer les hommes que je prends toujours comme proto-types de certains états d'esprit dans les sommités de la société. J'ai habité de longues années sous les tentes de Bélial, et aux heures ardentes de la jeunesse, je n'ai pas évité les pièges que le Démon tend à ceux qui sont livrés à eux-mêmes sur le pavé de Paris. En réalité, j'ai sur la morale sociale des idées plus droites que les leurs.

Pour eux le succès justifie tout. Quand un coup est bien fait ils l'admirent sans aucune protestation de la conscience ; l'or aux reflets brillants met autour des fronts les plus vils une espèce d'auréole. Aux yeux de Me Rousse l'action de Léon Say se servant de son autorité de ministre pour faire des milliers de petits, d'humbles, de travailleurs patients est une action méritoire; il en louera publiquement l'auteur, à l'Académie. Le duc de la Rochefoucauld pense de même au point de vue mondain.

L'homme qui représente une prétendue vertu, la vertu de l'Académie et du barreau pas plus que l'homme qui représente l'honneur tel que le comprend maintenant l'aristocratie, n'a la notion claire des labeurs, des sacrifices, de l'effort persévérant des vies obscures. Ni l'un ni l'autre ne se doutent de ce qu'il faut de privations à un travailleur pour économiser deux ou trois mille francs qu'un Erlanger rafle en un tour de main; ils n'ont pas songé une minute dans leur existence à ce dire ce que se dit le prolétaire honnête : « Pour que les Juifs aient tant de millions, il faut qu'ils les aient pris quelque part. »

Ceci explique l'impuissance absolue de la droite. Toutes les fois que le pays est atteint au fond de ses entrailles, toutes les fois qu'en le tondant de trop près on le fait saigner, qu'on lui prend non seulement son argent, mais la chair même de sa chair, ses fils, il retourne, par un instinct confus et dont il ne se rend pas compte, à ceux qui lui semblent personnifier la tradition, à ceux qui habitent depuis longtemps sur le sol, près de lui. Il l'a fait en 1870 où il a envoyé à l'Assemblée de braves gens dont personne n'avait jamais entendu parler et dont les noms inconnus excitaient une folle gaieté chez les Parisiens. Il l'a refait aux dernières élections ou, malgré une pression officielle inouïe, en plein fonctionnement de la République, il a trouvé moyen de nommer 200 représentants conservateurs, non pas pour leur être agréable, croyez-le bien, mais pour s'être utile à lui-même.

Une fois élus, il se trouve que ces députés sont absolument semblables aux autres à quelques nuances près. Ces hommes choisis pour représenter un régime économique et social différent de celui qui pèse lourdement sur tous, sont dans le système juif jusqu'au cou. Il n'en est pas un parmi eux qui oserait prononcer le nom de Rotschild à la tribune autrement qu'en se signant avec vénération.

Le seul député qui ait eu la hardiesse de faire allusion, en pleine Chambre, au règne de la juiverie été un député de la gauche. Quand M. de Douville-Maillefeu parla de *l'internationale jaune* la droite se mit à rire de bon coeur; mais elle s'arrêta quand le courageux député osa dire que le gouvernement avait tort d'accepter son budget de la main de Rotschild. Au lieu de se lever et d'applaudir bruyamment, tous ces chrétiens se turent et baissèrent la tête, pour n'avoir pas l'air de s'associer à une manifestation contre le roi des Juifs.

En toute occasion ils sont les mêmes.

Vous connaissez l'enquête ordonnée par la Chambre, d'après l'injonction de la Franc-Maçonnerie sur les biens possédés par les congrégations ? Quelle jolie occasion pour un chrétien de monter à la tribune le sourire aux lèvres !

« Messieurs, ce projet d'enquête sur la constitution des fortunes actuelles ne peut être efficace que si l'enquête est générale. 68 000 religieux et religieuses possèdent 600 millions de biens, la plupart en immeubles. Dans ces maisons qui leur appartiennent ils nourrissent, ils recueillent, ils soignent des milliers de vieillards, d'orphelins, de malades, d'indigents. cette somme, fut-elle réalisée, représenterait à peu près dix mille francs pour chaque membre de congrégations. Nous ne nous opposons pas cependant à cette enquête, mais je ne doute pas que vous ne la vouliez complète en recherchant s'il est vrai que MM. de Rotschild possèdent, rien que pour la branche française, trois milliards selon les uns, six milliards selon les autres. Je ne doute point davantage que vous ne vouliez vous enquérir des moyens qu'ils ont pu employer pour acquérir une fortune aussi considérable en si peu de temps. Il est d'un tel secret comme des remèdes utiles, on n'a pas le droit de le garder pour soi tout seul. »

Voyez-vous la mine, qu'auraient fait les Francs-Maçons de la gauche, obligés, s'ils repoussaient cette proposition, d'avouer qu'ils étaient aux gages de la Juiverie ?

Rien n'eût été plus facile, d'ailleurs, pour la droite que d'ajouter :

« Vous demandez l'enquête pour les catholiques, vous la refusez pour les Juifs, nous allons la faire nous-mêmes et instituer une commission extra-parlementaire qui sollicitera de toutes parts des renseignements sur la fortune d'Israël. »

Si les membres de la droite, au lieu de songer aux invitations à dîner, aux garden-partys, aux laisser-courre, aux jetons d'administrateurs de compagnies de chemins de fer, avaient songé à Jésus Christ, les pauvres religieuses sur lesquelles on exerce une inquisition fiscale si odieuse aujourd'hui auraient pu soigner en paix leurs vieillards et leurs malades. Le lendemain de cette proposition, le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia aurait peut-être eu un salut moins gracieux du baron Alphonse dans l'escalier du Jockey Club, mais le Conseil suprême de la Maçonnerie qui, vous le savez, doit toujours compter 5 maçons juifs sur 4 Maçons d'origine chrétienne aurait bien vite donné l'ordre de laisser dormir cette question.

J'ai écrit la *France Juive* précisément pour parler de sujets dont personne ne voulait parler et la *France Juive* a réussi parce que les sujets dont la personne ne voulait parler étaient justement ceux auxquels tout le monde pensait.

L'attention générale est maintenant éveillée sur ce point.

- Quoi ! dit l'ouvrier intelligent, ce siècle a tout contesté, tout attaqué, tout renversé. On a couché sur la planche de la guillotine le représentant d'une dynastie de mille ans, le descendant de cinquante rois, on a fusillé le fils des Condé, fusillé Ney, l'héroïque soldat, fusillé des archevêques et des prêtres, fusillé trente mille des nôtres en sept jours, on a mis le feu aux Tuileries, entassé des crucifix dans des tombereaux, jeté des vieillards inoffensifs hors de leurs cellules et pas un de nos députés à la chambre n'ose discuter la fortune des Rotschild ! Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à se taire ?

- Quoi ! dit le prêtre de campagne, on nous arrache le morceau de pain qui nous empêche à peine de mourir de faim, les journaux juifs vomissent l'injure sur nous du matin au soir, tout est permis et l'on se permet tout, et pas un de nos députés à la Chambre, n'ose discuter la fortune des Rotschild ! qu'est-ce qu'ils ont donc tous à se taire ?

Et tous écoutent l'homme au cœur ingénu, qui n'a aucune raison pour se taire, qui parle librement de ces questions, qui n'éprouve pas, en un mot, l'espèce d'inexplicable terreur de tous ces contemporains timides, qui semblent croire que le jour où l'on approfondira les opérations des Rotschild, le blé cessera tout-à-coup de pousser, les menuisiers de menuiser, les charpentiers de charpenter et les saisons elles-mêmes de suivre leur cours régulier...

C'est au journalisme que je dois pour une bonne part encore, d'avoir écrit la *France Juive* dans les conditions nécessaires à une oeuvre pour que cette oeuvre vive et passionne.

En ai-je fait de ces articles dans mon existence ! En ai-je traversé de ces journaux ! Ai-je ramé sur cette galère ! Ai-je assez souffert de cette brutale actualité qui vous force à changer brusquement la direction de vos pensées, au moment où vous êtes engagé dans un chemin qui vous sourit ! Vous creusez une idée, vous vous y intéressez, vous en voyez tous les développements. Et soudain, il faut vous séparer de ce sujet et passer à un autre. C'est aux journalistes surtout qu'on peut appliquer le mot de Mme de Staël : « Il n'y a dans la vie que des commencements ».

Malgré tout, l'admiration du métier de journaliste est presque aussi forte chez moi qu'à l'âge des naïvetés, au jour où je débutais en rendant compte d'une reprise des *Mémoires du diable* aux Folies-Dramatiques. Je trouve ce labeur très beau, très curieux, et je regarde ceux qui l'accomplissent comme des êtres exceptionnellement doués.

J'ai bien indiqué dans la *France Juive*, le contraste qui existe entre le journal lui-même et le journaliste. A part quelques exceptions, le journal tend de plus en plus à être un simple instrument entre les mains des financiers et des faiseurs : il est l'organe d'une compagnie, il est créé pour patronner une affaire. C'est une maison publique où chacun entre avec la pièce de monnaie à la main. « Tout journal qui vaut cent sous, disait Proudhon, est perdu pour son parti ». Que dirait-il de certains journaux qui, constituant des propriétés considérables, sont fatalement condamnés à n'être que des entreprises?

Quittez le cabinet de ceux qui exploitent pour entrer dans la salle où travaillent ceux qui servent, et vous trouverez des hommes qui représentent l'intelligence française par ses côtés les plus intéressants. Vous rencontrerez, au lieu du monde bohème et viveur que l'on s'est plu si souvent à peindre, de braves travailleurs véritablement épris d'un labeur ingrat, s'acquittant avec plaisir de leur tâche régulière. Mêlés depuis de longues années à la vie parisienne, ces esclaves du journal savent que l'article le plus réussi est sûr d'être oublié le lendemain de son apparition. Ils n'ont point d'illusion sur l'éphémérité des feuillets qu'ils noircissent : et néanmoins ils soignent avec amour ce qu'ils écrivent, ils s'efforcent de relever les lieux communs par un joli sentiment d'art.

Aucune langue humaine ne peut rendre le mépris du Juif commanditaire pour ces ouvriers intellectuels. Il a quitté son hôtel peuplé de merveilles dans un élégant coupé, et il vient au dernier moment donner l'ordre de placer cinq ou six lignes en bonne place. Ces quelques lignes lui rapporteront plus que le journaliste ne gagnera en vingt ans. Il a vu quelques-uns de ces ministres qui, volontiers, se mettraient un bouchon de paille sur la tête, ainsi qu'on fait aux animaux en foire, pour indiquer qu'ils sont à vendre. Il a obtenu une concession moyennant l'appui du journal, manigancé quelque opération qui se chiffrera par des millions, et il considère ces outils vivants rangés autour d'une table de rédaction.

Lui est fils de Juifs allemands et baragouine encore le judische, à l'occasion : il n'a jamais ouvert un livre, il est étranger à toute culture, à toute lettre : eux, ont tout étudié, ils ont dévorés des milliers de volumes, amassés

d'innombrables documents intellectuels. Il est leur maître cependant; ils sont ses serfs, et d'un mot prononcé du bout des lèvres, il pourrait navrer tous ces êtres supérieurs à lui.

Parfois un débris des rédactions d'autrefois, un chimérique, qui a foi encore dans sa littérature veut profiter de la présence du personnel influent pour faire sa cour. « Etes-vous content de mon dernier article ? Je crois qu'il y a là une analyse assez subtile de l'œuvre de Taine et de son école. »

L'autre n'a pas lu l'article, il sait à peine ce que c'est Taine. Il grommelle quelque chose entre ses dents. « Je ne suis qu'un enfant, décidément. Le pot de vin promis au ministre est trop fort ! J'aurais eu tout le cabinet pour ce prix là. Il faut que l'on me donne la croix de commandeur de la Légion d'honneur par-dessus le marché. J'ai vu en soirée un vieux général qui la portait au cou, cela m'irait très bien. »

Le voilà remonté en coupé et reparti chez le ministre. Souvent, sur le seuil de la porte, il dit au chef de l'exploitation,

- qu'est-ce qu'il fait ce monsieur qui m'a parlé ?

- Il connaît à fond l'histoire de la Révolution, il écrit des articles sur ces questions...

- C'est bien suranné ! Flanquez-le à la porte !

Cette peur de perdre le pain quotidien explique que la presse, qui paraît jouir d'une indépendance si complète, soit si timorée et circonspecte quand il s'agit de discuter les Juifs et leurs actes.

Plus le journaliste est honnête, en effet, plus il est homme de la conscience et du devoir, plus il est esclave. J'ai bien mis ce point en relief encore dans la *France Juive*. L'homme d'intérieur s'épouvante à l'idée du vide que fera dans le ménage la disparition de ces appointements mensuels qui ne remplacent jamais les gains aléatoires d'un livre qu'il faut d'ailleurs avoir le temps d'écrire; il a la terreur de l'aventure en un mot. Dans une époque de publicité à outrance, on ne saurait jamais rien des tripotages qui s'accomplissent sans quelques gaillards, moins amis de la vie de foyer, qui prennent de temps en temps la liberté grande.

D'attacher un grelot au cou de Rodillard.

Rodillard se met à courir avec son grelot, les passants s'ameutent et des explications qui s'échangent se dégagent toujours quelque vérité.

C'est cette précarité des situations qui rend douloureuse à certaines heures cette profession de journaliste qui autrement serait supportable. Les jeunes qui n'ont pas de famille en prennent encore leur parti; mais les vieux, je le répète, ont des angoisses terribles et baissent les épaules quand le financier trouve que l'exploitation coûte trop. Ils se voient, avec épouvante, obligés de quitter le petit coin auquel ils sont accoutumés, réduits à aller de rédaction en rédaction chercher un autre emploi.

En province, la vie est plus rude encore et le niveau est au moins aussi élevé. Si les articles les plus spirituels sur la *France Juive* ont été publiés à Paris, les plus indépendants, les plus étudiés, les plus féconds en observations ingénieuses, en aperçus exacts, en considérations pratiques ont été écrits dans les feuilles de départements. Cette question, qui est à l'ordre du jour à l'étranger, a surpris Paris, elle a eu pour lui l'apparence d'un paradoxe, elle a trouvé, au contraire, la province toute préparée à la discuter et à en saisir la portée.

On ne peut imaginer ce qui s'est dépensé de talent, de dévouement, de courage dans les feuilles conservatrices de province depuis quelques années. Ce qu'il y a eu de souffrances, de désillusions aussi, chez les serviteurs des partis vaincus, est incroyable.

Là encore, ce sont les humbles qui ont payé les frais de la fausse guerre que les chefs conservateurs ont déclarée à la République.

S'insurger contre une tyrannie abominable qui s'attaque à l'âme même de l'enfant, qui corrompt systématiquement par l'enseignement athée des générations qui grandissent, est un acte méritoire et louable en soi. Seulement, dans ce cas, il faut être logique avec soi-même, avoir vivre comme on vit en campagne, partager son pain avec le soldat...

Les conservateurs influents se sont bien gardés à agir ainsi. Ils ont excité, déchaîné contre la République, des écrivains jeunes et vieux, qui sont allés à la bataille de bon coeur et auxquels l'honneur défend maintenant de se rallier à un gouvernement qu'ils ont attaqué violemment. Puis, quand le but a paru s'éloigner, les chefs de parti n'ont pas eu le courage de renoncer à un cheval, à un bal, à une fête pour continuer la lutte; ils ont bravement abandonné ceux qui s'étaient compromis pour eux. Dans les salons, à l'Académie à l'Assemblée même, ils font bon ménage avec les pires ennemis de l'Eglise; ils échangent des politesses réciproquement; ils recommandent leurs parents aux ministres et laissent les pauvres hères qui se sont dévoués pour la cause se débrouiller comme ils peuvent avec leur femme et leurs enfants et chercher une position qu'ils ne trouvent jamais.

J'ai reçu de certaines victimes obscures de cette ingratitude des lettres lamentables.

Malgré tout, le journalisme reste une noble et glorieuse profession. Cette fidélité à l'art dont je parlais plus haut, trouve tôt ou tard sa récompense.

Modeste lieutenant dans l'armée des lettres hier, presque célèbre aujourd'hui, je voudrais graver cette vérité dans l'esprit des confrères plus jeunes que moi. Tout écrivain qui ne succombera pas à la tentation de gâcher ce qu'il fait, qui soignera ce qu'il écrit dans le plus chétif recueil comme s'il devait être lu par des centaines de milliers de lecteurs, est sûr d'avoir son jour, son heure.

Sans doute, on éprouve des moments de découragement profond. « A quoi bon ! » se dit-on. « Qui sait distinguer une page ciselée avec soin de l'improvisation rapidement jetée sur le coin d'une table de café ? Il y a dix ans que, dans un journal répandu, je fais de la critique avec scrupule, dignité, intelligence. Avant de publier un article, je remue parfois toute une bibliothèque. Tous les lettrés rendent justice à mon impartialité. *Quid prodest* ? Je me présente chez éditeur : c'est à peine s'il sait mon nom : il l'estropie en m'écrivant et le confond avec le nom d'un chanteur de café-concert. »

Ainsi parlent sans doute, à l'heure qu'il est bien des travailleurs auxquels la Destinée n'a point accordé jusqu'ici le juste salaire de leurs efforts. Ils auraient tort de se décourager, ils auront leur jour, encore une fois.

« Dieu, écrivait à son maître un des ministres de Philippe II, donne à chacun son août et sa moisson : c'est à lui de moissonner. »

Ce jour-là, par exemple, il ne faut pas faire la grasse matinée ; il faut ne pas craindre les soleil, s'escrier vigoureusement de la faux et abattre des épis tant qu'on peut. Dès qu'une idée puissante vous possède, il faut s'y abandonner et ne tenir compte ni des préjugés ambiants ni des petits intérêts personnels. Si cette idée vous tient si violemment, c'est qu'elle en tient d'autres. Au delà du groupe qui ressasse complaisamment les banalités sottes, vous trouverez le public, le grand public, comme à quelques brasses du rivage on trouve le grand courant.

Si vous laissez passer l'août, les pluies d'automne arrivent, et c'est fini. Combien j'en ai connu qui n'ont pas su saisir cette minute oscillante et perplexe ! Ils ont regardé derrière eux au lieu de regarder en ville le jour où l'on devait moissonner; ils ont eu peur de l'effort à accomplir, et maintenant l'occasion ne se représentera plus. Après l'automne viendra l'hiver, le orne hiver de l'homme de lettres, l'hiver que n'égaye plus la chanson de l'Espérance. Triste de ne plus avoir fait toute sa tâche, de 'avoir jamais su de quelle couleur était le succès, l'homme de lettres se rend compte de la part qui lui revient dans cet avortement de sa destinée. S'il n'a eu qu'une vie incomplète c'est parce qu'il a manqué de courage moral à un moment donné : aigri, grincheux, mécontent de lui-même et des autres, il ne fait plus que se traîner dans les sentiers battus.

Le monde, remarquez-le, le monde du moins dans le sens qu'on prête à ce mot, n'a aucune part dans ces victoires de l'homme de talent.

Je me souviens d'une parole que me dit Veillot quand j'avais vingt-deux ou vingt-trois ans, et que je puis citer maintenant sans être ridicule.

- Vous aurez beaucoup de peine à arriver, me dit l'illustre écrivain, parce que vous avez du talent et que le monde déteste les hommes de talent, mais vous arriverez parce que le monde en a besoin...

Elle est plus profonde qu'elle n'en a l'air, cette parole. Elle est digne du maître écrivain qui fut l'honneur et l'exemple du journalisme, qui aima notre profession elle-même, sans arrière-pensée de parvenir par elle à autre chose, qui jugeait que nulle fonction ici-bas n'était plus enviable que celle de défendre, dans l'incomparable style qui était le sien, la Vérité est la Justice.

L'homme de talent est un objet d'animadversion pour le monde. Tous les favoris de la réclame, tous les sigisbées de salons, d'académies et mêmes de brasseries, tous les médiocres et tous les impuissants lui passent sur le corps, le relèguent dans un coin, l'insultent de leur insolente réussite. Le monde, en dépit de tout, a besoin de talent à son tour. Une fois qu'il est hissé, c'est à qui sera aimable pour lui. « Comment se fait-il, mon cher, lui dit chacun, que vous n'avez pas pris votre place plus tôt au lieu de laisser arriver des imbéciles comme ce X... ».

J'ai vu réussir comme cela cinq ou six écrivains qui avalent l'air de faire partie de ce peloton de chevaux qui reste toujours en arrière, et qui, en une enjambée, ont tout à coup dépassé leurs concurrents. Ce succès était une joie véritable pour la foule, car il existe, quoi qu'on en dise, dans l'âme humaine, un indestructible fond d'équité. S'il y avait seulement deux ou trois journaux indépendants à Paris, en six mois les réputations usurpées seraient démolies d'un tour de main, et tous les hommes de valeur que perd leur modestie seraient mis à la place qu'ils méritent.

Voilà, mon cher confrère, les notes que je vous avais promises. J'ai voulu, en vous les donnant, être agréable à un vaillant journal, adversaire résolu de l'exploitation juive, qui a eu l'honneur d'un procès en cour d'assises qui a été un désastre moral pour Israël. Je vous assure que j'ai eu quelque mérite à cet effort. Vous saurez quelque jour comme moi, je l'espère, la joie qu'on éprouve à ne plus avoir d'article à faire pour le lendemain, à ne plus chercher un sujet, à ne plus remplir le nombre de feuillets réglementaires.

Aller à une exposition sans être obligé d'en parler, en payant sa place comme un bon public, acheter un livre d'étrennes sans avoir à en rendre compte... ce sont là des petits bonheurs dont rien ne peut exprimer l'intensité. Pour les goûter dans toute leur étendue, il faut avoir vingt ans de journalisme sur le dos. Il faut avoir porté le sac pendant de longues étapes, pour connaître la satisfaction qu'on ressent à être parmi les officiers montés qui ont un cheval entre les jambes. C'est bien gentil le journal; mais, voyez-vous, pour dire complètement ce qu'on pense, rien ne vaut encore le livre...

Lancement de l'Affaire Dreyfus par Drumont

La Libre Parole, 3 novembre 1894

L'espionnage juif

Ne croyez pas que les hommes qui sont exposés à tous les dangers pour éclairer leur pays, soient toujours les êtres violemment et perpétuellement surexcités que l'on imagine...

Ce sont des humains et des émotifs avant tout, et il passent par des alternatives d'enthousiasme et découragement. Ce sont des penseurs et ils éprouvent, comme les autres, plus que d'autres, la dépression qui suit le travail de la Pensée. Quand des nuages chargés de pluie assombrissent le ciel, ils se disent eux-aussi :

« A quoi bon ? Quid prodest ? Pourquoi se donner tant de mal pour empêcher les Français d'être volés, d'être trahis. Ils aiment cela. C'est nous qui avons tort et qui aurions dû prendre cette part des dépouilles que l'on nous a si souvent conviés à fixer nous-mêmes, aussi large que nous le voudrions... »

Un incident se produit conforme à ce que vous avez annoncé si souvent, et alors vous voyez en quelque sorte tel que l'Avenir vous verra. Vous entendez ce que les hommes diront de vous : « C'était de braves gens qui ont tout fait pour sauver leurs concitoyens, pour les avertir, pour leur montrer les périls qui les menaçaient. Quel dommage qu'on ne les ait pas écoutés ! »

L'affaire du capitaine Dreyfus, qui cause, même à l'étranger, une émotion si considérable, n'est qu'un épisode de l'histoire juive. Judas a vendu le Dieu de miséricorde et d'amour. Deutz a livré la femme héroïque qui s'était confiée à son honneur. Simon Mayer a arraché le drapeau tricolore de la colonne Vendôme et l'a jeté sur un lit de fumier. Naquet et Arthur Meyer ont conduit à sa perte le pauvre général Boulanger. L'officier d'administration Meyer a aidé le Juif Hemerdinger à fabriquer de faux poinçons. Les bouchers juifs font manger de la charogne à nos soldats. Le capitaine Alfred Dreyfus a vendu à l'Allemagne les plans de la mobilisation et le nom des agents chargés du service d'informations.

C'est la fatalité du type et la malédiction de la race. Ce ne sont pas les Juifs, c'est nous qui sommes les coupables, et ils seraient en droit de nous répondre :

« Pourquoi avez-vous rompu avec les traditions de vos ancêtres ? Pourquoi n'écoutez-vous pas, pourquoi poursuivez-vous, pourquoi proscrivez-vous les écrivains qui vous préviennent de pièges qui vous sont tendus ? Pourquoi confiez-vous vos secrets à ceux qui vous trahiront toujours ? »

Oui, notre jour viendra, mais, hélas ! il arrivera au milieu de la tempête. Si quelque se produisait, tout ce que nous avons dit, tout ce qui a été si vite oublié, tout ce qui a excité le rire vénal de la Presse officieuse, tout cela remonterait en bouffées de fureur soudaine à la tête de tous. Ce mot : Les Juifs ! Ce sont les Juifs ! reprendra la signification véridique et terrible qui avait pour les français d'autrefois. Il résumera toutes les indignations, il justifiera tous les entraînements. Quelques innocents se trouveront peut-être confondus avec les criminels, qui ont si lâchement abusé de la plus naïve mais aussi de la plus généreuse des hospitalités.

Ceux-là alors comprendront, mais trop tard, que nous avons été suscités du milieu du peuple, non point seulement pour apporter le salut à nos frères de France, mais aussi pour prédire aux envahisseurs de Judée l'effroyable châtement qui les attendait.

Notre mission, en effet, ne consiste pas seulement à dire aux pauvres serfs de la terre des Gaules, aux ouvriers, aux travailleurs écrasés par les impôts d'Israël, ruinés par les escroqueries d'Israël, foulés au pied par les tyrans insolents d'Israël : « Secouez le joug avilissant qui pèse sur vous ! ».

Notre devoir est aussi de dire aux faiseurs de razzias, installés maintenant dans les plus beaux hôtels de Paris, dans les châteaux historiques qui racontent un si glorieux Passé : « Vous êtes d'effrontés voleurs, et vous serez cruellement punis par ceux que vous avez dévalisés ! »

Au risque d'étonner quelques personnes, je déclare que l'abominable action du capitaine Dreyfus ne me choque guère davantage que la présence du neveu et du gendre de Von Reinach dans ce Parlement français, dont une majorité de chéquards et de laquais vient de chasser un représentant du peuple.

Il faut être arrivé au point de débilité intellectuelle où sont descendus les Français d'aujourd'hui, pour admettre une minute que Cornelius Herz ait pu arracher des millions à Von Reinach en le menaçant de révéler qu'il avait donné des chèques à un certain nombre de députés et de sénateurs. Au-dessous de ce degré d'affaiblissement mental il n'y a plus que les Berckobas qui nous apprend Flaubert, se dévoraient le poignet sans s'en apercevoir.

Distribuer des chèques, cela se fait journellement ; cela est de pratique courante et un député, qui fait quelque bruit en ce moment, disait très simplement, il y a quelques années, à un financier qui me l'a raconté : « Je viens de toucher un joli pot-de-vin dans les chemins de fer du Sud, comment me conseillez-vous de le placer ? »

Reinach avait tellement les députés dans sa main, que le souvenir de cet homme les accompagnait jusqu'à la brasserie. On me montrait dernièrement des autographes d'hommes publics, zélés partisans de la politique de Casimir-Perier et empressés à voter la « loi scélérate ». L'un d'eux écrivait :

Voici quelques notes sur le projet. Je suis désolé d'être obligé d'aller rejoindre Lanessan à la brasserie, 6, rue du faubourg Saint Honoré, où je resterai jusqu'à une heure et demie.

M. de R... vous recommande de ne pas voir Rou... avant d'avoir tout arrêté avec Charles de Lesseps.

Quel usage Reinach a-t-il fait de cette puissance au moment du voyage de Ferdiand de Lesseps à Berlin ? Que s'est-il passé à l'époque de l'affaire Schnoebelé ? Voici ce qu'il serait d'un intérêt capital à connaître pour la France.

Flourens, qui est le seul ministre des Affaires étrangères, patriote et clairvoyant, que nous ayons eu depuis vingt ans, me disait à moi-même : « Ce point m'a toujours préoccupé autant que vous ! J'ai tout fait pour savoir la vérité : je n'y suis jamais parvenu. »

C'est la connaissance de ce mystère qui permettait à Cornélius Herz de faire ce qu'il voulait de Reinach.

Il est évident que si on avait perquisitionné de suite chez Reinach, on aurait tout découvert ; mais Quesnay de Beaurepaire, le vertueux magistrat ayant forfait à son devoir et refusant de poursuivre pendant trois ans, le commissaire Clément jugea bon de suivre un tel exemple en petit. Il suffit d'ouvrir *l'Enquête parlementaire* sur le Panama pour se rendre compte de ce fait.

La commission rogatoire nommée par M. Prince pour saisir les papiers de Reinach, et sur laquelle le juge d'instruction avait écrit le mot *argent*, est du 5 novembre 1892. Elle ne fut exécutée ni ce jour-là, qui était un samedi, ni le lendemain, qui était un dimanche, ni le surlendemain lundi. Ce ne fut que le mardi, à neuf heures et demie du matin, que Clément se décida à agir, alors que Joseph Reinach avait eu le temps d'enlever tous les papiers avec lesquels il mène la Chambre d'aujourd'hui.

M. Brisson, le président de la commission d'enquête, qui a de belles parties d'honnête homme auxquelles nous avons toujours rendu justice, serait bien aimable de nous dire pourquoi il n'a pas exigé la révocation d'un commissaire qui avait refusé d'exécuter les ordres qui lui avaient été donnés.

Le même fait s'est produit pour le capitaine Dreyfus. Quand un malheureux catholique a commis un délit quelconque, on communique à la Presse les moindres détails de l'affaire. On a tenu l'arrestation de Dreyfus secrète pendant quinze jours, et on l'a, paraît-il, écroué le misérable au Cherche Midi sous un faux nom - ce qui est absolument contraire à la loi.

C'est l'ensemble de toutes ces circonstances qu'il faut examiner, lorsqu'il s'agit d'une affaire d'espionnage à laquelle les Juifs se trouvent mêlés.

On comprend l'émotion qu'a soulevé l'ignominieuse action de Dreyfus, mais, là encore, le public n'aperçoit qu'un des côtés de la question. Que pouvait cet homme à côté d'un Von Reinach qui disposait du Parlement, qui était le maître de tous les ministères, qui savait ce qui se passait dans toutes les commissions de la Chambre et qui, en réalité, y faisait ce qui lui plaisait ? Ce sont des hommes comme celui-là qui sont les vrais chefs de l'espionnage allemand en France. Les Juifs comme Dreyfus ne sont probablement que des espions en sous-ordre, qui travaillent pour les financiers israélites ; ils sont les rouages du grand complot juif qui nous livrerait pieds et poings liés à l'ennemi, si on ne se décidait, au moment où la guerre deviendra imminente, à prendre des mesures de salut public.

Les plus modérés, en tout cas, reconnaîtront, qu'après les scandales causés par son beau-père et oncle Joseph Reinach, s'il avait eu la plus élémentaire pudeur, s'il n'avait pas été indécent comme un singe, aurait dû renoncer à occuper, dans l'état-major du général Jamont, un poste de confiance ; il aurait dû s'abstenir, surtout de réclamer et de voter à la Chambre des lois de proscription contre les écrivains français qui dénoncent les turpitudes et les trahisons d'Israël.

Cela n'empêchera pas, croyez-le bien, que les gentilshommes déshonorés de la droite, unis aux Opportunistes les plus véreux, ne viennent lundi prochain ; dans les couloirs du Palais Bourbon, faire des bécots à l'affreux Youssouf et lui dire : « Comment se porte Alfred Dreyfus ? Le pauvre cher homme a donc des malheurs ? »

Edouard Drumont

La trahison du Juif Dreyfus, La Libre Parole, 21/12/1894

Les Juifs dans l'armée

Les hommes sont véritablement bien extraordinaires. Sous ce titre : *Les Juifs dans l'armée*, nous avons, au mois de mai 1892, publié une série d'articles absolument remarquables et d'un caractère en quelque sorte prophétique. Sans compter le désagrément d'aller me mettre tout nu, à mon âge, dans la forêt de Saint-Germain, pour me battre avec Crémieux-Foa, je n'ai recueilli de cette publication que du chagrin.

On nous accusait couramment de recommencer Torquemada, de vouloir diviser la France en deux : »Attaquez-vous à la Haute Banque juive, mais ne toucher pas à l'armée ! non ! non ! » Laurent écrivait des tirades pathétiques. Séverine, toujours compatissante et bonne, pleurait éloquemment, et c'était pour moi un remords que de voir des larmes couler de si beaux yeux. Je suis un philosophe, je me dis : « Ne désolons pas tous ces gens-là ; ils ne sont pas encore mûrs pour la Vérité. »

Deux ans après, on nous apportait de divers côtés des détails sur la trahison dont avaient été victimes deux officiers de marine : MM. Degouy et Delguey-Malavas. Leur départ avait été signalé d'avance ; ils s'étaient littéralement jetés dans la gueule du loup. Nous allions probablement, en suivant cette voie, arriver à trouver le Dreyfus.

Un officier vint de la part du ministre, très charmant, très français, tout à fait de cœur avec nous. Il nous dit : « Vous êtes absolument dans le vrai, mais il n'y a pas encore de preuves formelles de leur identité, et nous espérons que nos braves camarades pourront s'en tirer... Insister serait leur nuire et reconnaître le fait d'une mission officielle. »

Je n'ai pas besoin de vous dire ce que nous avons fait. Nous avons rentré notre article dans le tiroir et passé à un autre sujet.

Aujourd'hui, tout le monde hurle après ce misérable Alfred Dreyfus et volontiers on nous accuserait de manquer d'indignation : « C'est épouvantable ! Il faut le fusiller dans le dos ! ».

Pourquoi dire de pareilles bêtises ? Vous savez bien qu'à cette époque où les Juifs sont nos maîtres, on ne fusille pas dans le dos un coreligionnaire de Rotschild. Laffon, longtemps assoupi, va redevenir le Laffon de Castiglione et faire tomber une pluie d'or sur les plus échauffés. Pendant quelques jours, vous allez voir circuler dans les journaux des notes tendancielles expliquant que Dreyfus n'a jamais eu le moindre document à sa disposition, et que son seul crime est d'avoir emporté quelques pains à cacheter par distraction.

On jugera le scélérat à huis clos, car, dans ce pays qui est censé être un pays de contrôle et de publicité, la France ne doit rien savoir de ce qui l'intéresse le plus. On le condamnera à cinq ans de prison. On le mettra en liberté au bout d'un mois et on lui servira à l'étranger une pension de retraite qu'on aura liquidée dans les conditions les plus favorables.

A quoi bon, sous un régime aussi complètement pourri que le nôtre, se dépenser en d'inutiles colères ? Cet homme, après tout, est dans son type ; il fait du commerce comme tous les fils de Sem, et c'est ce qu'on a pu articuler de plus grave contre lui, au point de vue de ses coreligionnaires, c'est qu'il n'avait touché que des sommes dérisoires - ce qui tenterait à en faire un gâte métier.

Vous fusillerez ce youtre par derrière, après l'avoir dégradé publiquement et l'avoir soufleté avec ses épaulettes, que vous ne parviendrez pas à lui mettre dans le cerveau des idées qu'il n'a pas, des idées sur l'Honneur, sur le Devoir, sur la Patrie, qui sont des legs et des transmissions d'innombrables générations. La notion de Patrie est comme ces inscriptions qu'on grave sur les arbres et qui s'enfoncent de plus en plus profondément à mesure que l'arbre vieillit. Cela ne s'improvise pas.

Le vrai coquin, ce n'est pas Dreyfus, c'est ce ministre politicien, familiarisé avec toutes les bassesses qui, pour complaire à Reinach, gendre et neveu d'un espion allemand, installe ce Juif dans un bureau où viennent aboutir les renseignements les plus confidentiels et d'où dépend, en réalité, le gain de la première bataille.

Il y a près de 10 000 officiers dans l'armée. Parmi ceux-là, il en est, comme Brémond d'Ars et tant d'autres, qui sont soldats de père en fils depuis quatre cents ans ; on trouve là des descendants de vieilles familles plébeïennes qui sont sur sol gaulois depuis des temps immémoriaux, qui sont, pour ainsi dire, incorporés à la terre de France.

Le Mercier ne prend pas un de ces officiers-là. Il choisit, pour lui confier le secret de la défense nationale, un cosmopolite né ; un homme pour lequel la religion du drapeau n'est évidemment qu'une superstition comme une autre. N'est-ce pas ce que ce Mercier est bien vil ?

Notez que sur ce point Mercier n'a pas la moindre illusion, et qu'il savait à quoi il s'exposait en obéissant comme un laquais à Reinach. Une armée est forte de souvenirs, de traditions, d'enseignements qui se sont perpétués à travers l'histoire. Ce qu'ont raconté Thiers, Ségur, Rousset et Marbot sur le rôle des Juifs, est présent à la mémoire de tous.

Il y a quelque temps encore, on traitait incidemment la question juive chaque année, à l'Ecole d'application, à propos du service d'informations. On apprenait aux officiers de l'état-major que l'espionnage était presque exclusivement pratiqué par les Juifs, mais qu'il ne fallait se servir d'eux qu'avec prudence, car ils avaient la déplorable habitude de travailler en partie double et de trahir les deux armées à la fois. Je n'ai pas sous les yeux les notes du cours, qui m'ont été remises à ce sujet par un officier, mais je crois que le général Ferron, mort récemment, après avoir été ministre de la Guerre, a abordé ce point lorsqu'il était professeur à l'Ecole de Metz.

Oui, le crime de Dreyfus est monstrueux, et il aura sur le moral de la France la plus funeste influence ; vous pouvez être sûrs, cependant, qu'il laissera la Chambre bien indifférente. Si quelque homme de cœur, comme le vicomte d'Hugues, ose adresser une question à Mercier à propos de l'inexplicable conduite qu'il a tenue dans toute cette affaire, vous pouvez prévoir d'avance le résultat. La Chambre votera un ordre du jour de félicitation au ministre en l'engageant à continuer...

Edouard Drumont.

Nécrologie de Drumont dans la presse

Le Temps 6/2/1917

M. Edouard Drumont, fondateur de *La Libre Parole*, vient de mourir dans la retraite. Le nom de cet écrivain, qui fut mêlé à des polémiques retentissantes, avait à peu près disparu de l'actualité. Son oeuvre, lorsqu'il débuta dans les lettres, ne semblait pas le prédestiner à la bruyante renommée dont les éclats s'effacent et s'éloignent dans le recul des passions du siècle dernier. Les chercheurs et les curieux connaissent de lui un petit roman, *Le Dernier des Trémolin*, qui figura dans le catalogue d'une collection d'« auteurs célèbres » à bon marché, entre le *Werther* de Goethe et la *Sirène* de Vast-Ricouard. Ancien élève du lycée Charlemagne, il avait été employé à la préfecture de la Seine. Il n'était connu, dans un cercle restreint, que par une description colorée des *Fêtes nationales de la France* et par un ouvrage d'érudition intitulé *Mon vieux Paris*, lorsque la publication de la *France Juive*, en 1886, rendit le directeur de *La Libre Parole* célèbre par les réclamations, les plaintes et les représailles des innombrables personnes qui étaient attaquées dans ce livre violent. *La France Juive devant l'opinion*, *La fin d'un monde*, *la Dernière bataille*, *le Testament d'un antisémite*, *De l'or, de la boue et du sang* vinrent coup sur coup aviver les colères et accroître en proportion sa renommée. Entre temps, après un essai de théâtre, il s'était adonné aux études historiques, qui, avec la critique d'art, furent le délassement et la détente de ce talent vigoureux et de cet esprit passionné. On lui doit notamment une édition des *Papiers inédits du duc de Saint-Simon*, d'après les originaux conservés aux archives des affaires étrangères, et la *Mort de Louis XVI*, d'après le journal des Anthoine, valets de chambre du roi.

Elu député d'Alger en 1898 par 11 732 voix, il quitta la Chambre à la fin de la législature, non sans avoir recueilli sur place une collection de notes destinées à peindre, sans indulgence, les milieux parlementaires. Candidat à l'Académie pour le fauteuil de Sardou, il obtint, le 28 mai 1909, dix voix au premier tour de scrutin et ne se représenta plus.

Il était né à Paris le 23 mai 1844.

On remarque que l'auteur (anonyme) de la nécrologie du journal modéré Le Temps reconnaît à Drumont du « talent » en même temps que la « violence » de sa *France Juive*. En 1917, il semble que la haine engendrée par Drumont *s'efface et s'éloigne dans le recul des passions*.

La Libre Parole 7/2/1917

Sa vie

Dans ses *Souvenirs* qui constituent la moitié de la *Dernière Bataille*, l'avant-dernier livre social qu'il publia avant de fonder *La Libre Parole*, Edouard Drumont a dit :

« C'est aux miens que je dois d'avoir écrit *La France Juive*, ce livre qui, ainsi que me le disait de Goncourt un jour, ne pourra être complètement apprécié que dans quelques années, lorsque les âmes et les intelligences, imprégnées des pensées qu'il dégage, seront mûres pour la solution. »

« Tout artiste, tout créateur original, tout remueur d'opinion peut s'appliquer la parole de Saint-Bonnet : « Un homme de génie est un produit inventé par les aïeux. » Ils auraient tort de s'effrayer, dans leur modestie d'Aryens, de ce mot de génie. Génie vient de *generare*, engendrer ; tout homme qui génère quelque chose dans le monde des idées est un homme de génie. Il y a des femmes admirablement belles qui n'ont jamais pu avoir d'enfants et des laiderons qui en ont de superbes. »

Drumont attribue son talent, ses oeuvres, au milieu d'où il est sorti. Comme Veillot, son milieu était plébéien.

« Toute ma famille paternelle est des Flandres », dit-il.

Et il donne, en note, l'extrait de baptême de son grand-père, ne serait-ce que pour répondre à la « facétie » d'Abraham Dreyfus racontant, dans le *Gil Blas*, « que j'étais d'origine juive et que mes grands-parents s'appelaient Treymont et étaient opticiens à Cologne ».

Le grand-père de Drumont était d'Escanpont, diocèse de Cambrai, et exerçait la profession de peintre en armoiries pour voitures, moitié artisan, moitié artiste.

Son grand-père du côté maternelle s'appelait Buchon était épicier à Bourges.

Un Buchon a laissé un nom célèbre : c'est le Buchon historien. On trouve son nom dans beaucoup de notes de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. C'est une des sources auxquelles se réfère le plus volontiers Chateaubriand.

Drumont tenait de ce Buchon là.

Le grand journaliste que nous pleurons sera jugé par la postérité comme un grand historien. Goncourt avait vu juste.

C'est dans un modeste intérieur parisien qu'il naquit, le 5 mai 1844.

« Jamais, a-t-il écrit, je n'ai vu dépenser à la maison un sou inutile. Tous les premiers du mois, ma mère mettait une pièce de quarante sous dans la poche de mon père pour l'imprévu, au cas où il cassât un carreau, et, la plupart du temps, le matin du jour où l'on devait toucher, elle allait reprendre sa pièce avec un geste que je me rappelle, pour qu'on ne restât pas sans un sou à la maison. »

Tout jeune, Drumont bouquina avec son père, qui dut lui inculquer ainsi la passion de la recherche du document.

Il fit ses études au lycée Charlemagne comme externe, et, son baccalauréat conquis, dut gagner sa vie. Il entra dans le journalisme.

Le Siècle et la Commune le trouvèrent au *Bien Public*.

On peut savourer, en feuilletant la collection de ce journal, ses premières pages d'histoire. Il a noté l'entrée des Prussiens aux Champs-Élysées, après la capitulation et dépeint quelques scènes de la Commune avec un courage qu'il était alors dangereux de montrer.

Il fut plus tard critique d'art dans deux ou trois journaux ; les salons de 1875, 76, 77 le mirent en relations avec des artistes qui sentaient en lui un artiste sachant les comprendre. Il avait dans les veines, du sang flamand, nous le savons. Et il faut remarquer dans son oeuvre, comme dans les tableaux flamands, le souci du détail pittoresque, le culte du document exact.

Sa besogne de journaliste n'absorbe pas l'historien né qui est en lui. Tour à tour, il publie chez Baschet *Les Fêtes Nationales de la France*, fresques magnifiques et colorées ; *Mon Vieux Paris*, livre aujourd'hui classique ; *Les Papiers inédits du duc de Saint-Simon*, qui firent couler beaucoup d'encre lors de leur apparition, et *La Mort de Louis XVI*, qui n'est qu'un commentaire du curieux et fidèle « Journal des Anthonne », valets de chambre du grand roi, qui assistèrent aux derniers jours de leur maître et en rendirent compte en une narration détaillée heure par heure.

Entre temps, Drumont publiait un roman chez Pramé, *Le Dernier des Trémolin* et faisait jouer au Gymnase, en collaboration avec Aimé Dolfus, une pièce intitulée *Je déjeune à midi*, qui a l'air d'être une pochade, et qui soulève un problème moral des plus troublants : l'impunité du gredin qui tue avec un mensonge, d'un seul mot, une malheureuse mère qu'il sait atteinte d'une maladie de coeur : Ton fils est mort !

La pièce, en trois actes, devait être puissante. Elle venait vingt ans trop tôt. Elle fut réduite en un acte et affublée d'un titre bouffon.

Cela dégoûta Drumont du théâtre et le rejeta dans l'Histoire.

A la *Liberté* où il était entré, il était le chroniqueur aimé, régulier, placide. Il préparait un coup de tonnerre : *La France Juive*. Elle parut en avril 1886.

« On n'en parlera plus après le vernissage ! », écrivait Albert Wolff, dans le *Figaro*.

On en parle encore aujourd'hui.

Et le pamphlet de 1886 apparaît aujourd'hui comme un livre d'histoire puissamment documenté et dont la liste des sources est une richesse.

Drumont s'occupa un peu par hasard de la question juive. Il songea d'abord à écrire une étude originale sur les Juifs dans le Paris du moyen âge et se documenta.

Peu à peu, au cours de ce travail, la lumière se fit dans son esprit. Il fut frappé de la terrible puissance qu'avait maintenant cette race naguère pauvre et méprisée. Il vit les événements du Présent à la lumière du Passé. Et il écrivit *La France Juive*.

La France Juive devant l'Opinion parut ensuite, puis *La Fin d'un Monde*, où l'on remarque les tendances socialistes qui provenaient du culte qu'avait Drumont pour certaines audaces de Proudhon. Il y rappelait avec son ironie délicieusement féroce que les antisémites qui l'avaient précédé étaient ou saint-simoniens avec Toussenel, ou communards avec Tridon, auteur du *Molchisme juif* et ami en 1868 de notre confrère Guillaume, du *Radical*, et de S. Excellence Barrère...

Ce furent *La Dernière Bataille*, le *Testament d'un Antisémitte*, puis la fondation de *La Libre Parole*, le 20 avril 1892, où il groupa, outre ses collaborateurs, une phalange composée de tous ceux qui l'avaient suivi, encouragé, soutenu, acclamé : Jacques de Biez, Millot, Morès, Pradel, de Lamase, Guérin, Paquelin, etc... etc...

Elu député d'Alger en 1898 par 11 732 voix contre 4 000 à ses concurrents, son élection fut un triomphe, un plébiscite local, dans les fleurs et les acclamations, au son des mandolines, sous les drapeaux et les bannières d'une ville qui fut en fête pendant deux mois.

A la Chambre, il fut un peu l'équivalent d'un Wetterlé au Reichstag : un député protestataire. Il recueillit des notes, toujours épris du document, et nous a laissé une peinture intérieure du Parlement frappée au bon coin.

Il sut voir et rendre ce qu'il avait vu avec une puissance qui n'a jamais été égalée. L'ironie, chez lui, était un trait qui renforçait la pensée et aidait le lecteur à mieux saisir.

Quand il perdit ses yeux, quand il ne vit plus, ce fut la fin de ce grand écrivain qui était aussi un amoureux de lumière et de couleurs.

Il a créé une oeuvre qui vivra; il ne meurt pas tout entier. Il est un de ceux pour qui la mort n'est que le seuil de la plus grande gloire.

La nécrologie de *La Libre Parole* ne pouvait qu'être hagiographique puisqu'il s'agit du journal créé par Edouard Drumont. Une phrase de cette nécrologie est particulièrement troublante par sa nature prophétique :

« ce livre qui, ainsi que me le disait de Goncourt un jour, ne pourra être complètement apprécié que dans quelques années, lorsque les âmes et les intelligences, imprégnées des pensées qu'il dégage, seront mûres pour la solution. »

On ne peut s'empêcher de penser à la « solution finale ».

Les circonstances de la mort, *La Libre Parole*, 7/2/1917

Edouard Drumont avait décidé, il y a quelques jours, de venir à Paris, dans le but de recevoir des soins que nécessitaient toujours l'état de ses yeux.

Samedi matin, il quittait donc, en automobile, sa propriété de Veneux-Nadon pour se rendre à la maison de santé du docteur Bilon, 4 rue du Sergent Hoff.

Le voyage s'était bien effectué. En traversant la forêt de Sénard, tout ensoleillée, le maître avait exprimé le désir d'ouvrir les glaces pour admirer « sa vieille forêt de Sénard ». Le froid étant trop vif, on se contenta d'essuyer les glaces du coupé afin qu'il pu satisfaire son envie.

Arrivé en très bonne santé, à 4 heures rue du Sergent Hoff, Edouard Drumont s'était installé dans sa chambre. A 7 heures, il s'asseyait pour dîner en devisant avec le docteur. C'est au milieu du repas qu'il fut pris subitement d'un violent étouffement. Le docteur se précipita aussitôt à son secours, mais tous les soins étaient inutiles : le maître était mort presque subitement.

Il a été procédé, hier soir, à la mise en bière. La date des obsèques, qui auront lieu en l'église Saint-Ferdinand des Ternes sera fixée aujourd'hui.

L'Eclair 7/02/1917

L'œuvre politique et sociale d'Edouard Drumont est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler. Il a été l'homme d'une idée : il l'a exposée, soutenue, défendue avec une conviction dont ses adversaires mêmes ont apprécié la sincérité, l'intrépidité et l'éclat.

Remarquablement lettré et curieux des problèmes de l'histoire, le chroniqueur qu'il fut à ses débuts se mua en polémiste, dès ses premiers livres ; *La France juive*, *la Fin d'un Monde*, qui devaient établir sa réputation et qui exposaient la doctrine à laquelle il allait, pendant trente ans, consacrer toutes ses énergies, jusqu'à son dernier souffle.

Fondé au mois de mars 1888 par Dechéneau *L'Eclair*, est dirigé à partir de 1897 par Guillaume Sabatier. Sous l'inspiration de ce dernier, le journal d'informations financières devient un quotidien politique. violemment anti-dreyfusards, il révèle notamment le 15 septembre 1896 qu'une pièce secrète à été versée au dossier lors du procès du capitaine Dreyfus en 1894. *L'Éclair* atteint 60.000 exemplaire en 1904. La nécrologie de Drumont est donc logiquement élogieuse.

Le Petit journal 7/02/1917

Edouard Drumont, qui était né à Paris le 3 mai 1844, fut, avant de devenir l'ardent polémiste que l'on sait, un chroniqueur dont la collaboration était appréciée à *L'Univers*, puis au *Nain Jaune* et, plus tard, à la *Liberté* et au *Monde*. Il publia les *Fêtes Nationales de la France*, *Mon Vieux Paris*, *Hommes et Choses*, qui fut couronné par l'Académie française, etc.

C'est en 1886, avec *la France Juive* que Drumont se révéla écrivain politique. Ce livre provoqua de nombreux incidents et fut l'origine de la célébrité de son auteur. Deux duels retentissants suivirent, l'un avec M. Arthur Meyer, l'autre avec M. Charles Laurent.

Le Petit journal est l'archétype du quotidien populaire. Créé le 1er février 1863 par Moïse Polydore Millaud et repris dès 1872 par Émile de Girardin, il est la première publication au monde à atteindre le million d'exemplaires en 1886.

Le Figaro, 7/02/1917

C'est une des figures les plus caractéristiques et les plus en vue du journalisme de ce temps qui vient de disparaître. Assurément, pour Drumont, la période de sa plus vive activité et de sa plus grande influence était, depuis un certain temps, révolue. Il n'en conservait pas moins une situation éminente et son nom pouvait encore susciter des haines violentes aussi bien que des admirations passionnées.

Tel est le destin des grands polémistes. Et l'homme qui vient de disparaître fut l'un des plus grands polémistes que la presse française ait connues. Peut-être même est-ce diminuer son rôle - qu'on reste libre d'apprécier ainsi qu'on le voudra - que de ne voir en lui rien de plus. La doctrine de l'antisémitisme dont il fut l'infatigable propagateur aura trop profondément influé sur la pensée française de la fin du dernier siècle, le but poursuivi par son défenseur est toujours resté d'ordre trop général pour qu'elle puisse être rabaissée au niveau des querelles, d'ordinaire personnelles, à quoi s'emploie la verve et le talent des polémistes proprement dits.

Le journaliste du *Figaro* reste neutre « son rôle qu'on reste libre d'apprécier » mais souligne fort bien que le pamphlétaire aura « profondément influé la pensée française ».